INFANTADO

Inv 209
Bw 45

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE,
OU
ANNALES DE CET EMPIRE;

TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,

PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, Missionnaire à Pékin :

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

Et dirigées par M. LE ROUX DES HAUTESRAYES, *Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majesté pour les Langues Orientales.*

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *KANG-HI*, & gravées pour la première fois.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

A PARIS,

Chez { PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

SUITE DE LA IIIe DYNASTIE
DES TCHEOU.

MOU-OUANG au retour de son expédition honteuse, commença à rentrer en lui-même, & à se repentir de n'avoir pas suivi les conseils de ses ministres. Il vit que la négligence qu'il avoit eue jusque-là dans le gouvernement, avoit causé beaucoup de désordre; que les princes ne venoient presque plus lui rendre leurs hommages aux temps accoutumés; qu'ils paroissoient ne pas respecter la majesté impériale, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 966. *Mou-ouang.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 966. *Mou-ouang.*

qu'il étoit à craindre que, ſe rendant peu-à-peu indépendans, ils n'euſſent des vues contraires au repos public. Les peuples, qui ſuivent ordinairement l'exemple de ceux qui les gouvernent, n'avoient plus la même attention à obſerver les cinq ſortes de devoirs, & à pratiquer la vertu ; on ne voyoit preſque plus qu'on fît cas dans l'empire, des ſages réglemens & des loix de Ouen-ouang, & de Vou-ouang. Ce prince y fut ſenſible ; il reprit en main le gouvernement qu'il avoit négligé ſi long-temps ; & pour s'y comporter avec ſuccès, il tint pluſieurs conſeils avec ſes miniſtres, auxquels il propoſa ſes vues dans un diſcours intitulé *Chi-ki*, qui s'eſt perdu par le malheur des temps (1).

952. La cinquantième année de ſon règne & la centième de ſon âge, ſentant ſes forces diminuer conſidérablement, il voulut laiſſer à la poſtérité une marque du zèle qu'il avoit pour le bien de l'empire, par un réglement ſur l'adminiſtration de la juſtice à l'égard des criminels : il chargea Sin-heou de le publier & de le faire obſerver dans tout l'empire. Ce réglement étoit conçu en ces termes (2) :

« C'eſt la néceſſité ſeule qui a obligé les princes à ſe ſervir » des ſupplices pour punir les criminels. Les loix qui les con-

(1) Lieu-king. Tſo-chi. Tſien-pien. Y-tcheou-chou.

(2) *Chu-king*, chap. *Liu-hing*. Si on compare la paraphraſe de ce chapitre par le P. *de Mailla* avec la traduction du P. *Gaubil*, on trouvera beaucoup de différence. Le *Chu-king* eſt d'un ſtile ſi ſerré, ſi laconique & ſi ancien, que les Chinois ne l'entendent qu'à l'aide des interprètes : j'aurois pu profiter de cette traduction pour donner une nouvelle verſion qui n'auroit reſſemblé ni à l'une ni à l'autre, mais je me ſuis bien gardé de ſuivre l'exemple de la plupart des éditeurs, & j'ai penſé qu'on devoit ne point altérer un texte, paraphraſé ou non, donné par un homme qui a vieilli dans l'étude de la langue Chinoiſe, & ne pas mettre ſur ſon compte les fautes qu'on peut faire. *Editeur.*

» cernent ont commencé à être miſes en uſage ſur la fin du » règne de Hoang-ti, en la perſonne de Tchi-yeou. C'eſt » lui, qui, par ſa révolte, ſe ſéparant du peuple fidèle, ſe » laiſſa emporter à ſes mauvaiſes inclinations. Sous un exté- » rieur de vertu il cachoit l'ame la plus noire; ſon cœur n'étoit » enclin qu'à l'injuſtice, à la fourberie, au vol & au liberti- » nage. C'eſt pour punir un homme de ce caractère que les » ſupplices ont commencé : ne le méritoit-t-il pas? Les peu- » ples de Miao, en ſuivant un ſi pernicieux exemple, vivoient, » au temps de Yao, comme des gens privés de raiſon. Ce » fut alors qu'on régla les cinq différens ſupplices. Pluſieurs » innocens avoient été tués ou bleſſés dangereuſement, & » delà ſont venues les loix qui condamnoient les coupables à » avoir le nez ou les oreilles coupés, à être mutilés comme » les eunuques, ou à être marqués honteuſement au viſage; » mais ces loix n'ont pas toujours été obſervées avec une égale » exactitude.

Avant l'Ere Chrétienne. 952. *Mou-ouang.*

» Comme le prince de Miao n'avoit nul principe de vertu, » ſon peuple demeuroit toujours plongé dans la barbarie, & » loin de ſe civiliſer, il ne faiſoit aucun cas de la raiſon; » il n'avoit que des penſées de révolte, & ne connoiſſoit » point la fidélité; ſon cœur n'étoit occupé qu'à chercher » à tromper adroitement, & à ſe jouer de la bonne foi de ſes » voiſins : nulle vérité, nulle ſincérité, ni dans ſes paroles ni » dans ſes actions. Les priſons ne ſuffiſoient pas pour contenir » ceux qu'on arrêtoit; les rues étoient rougies du ſang de » ceux qu'on faiſoit mourir, & la plupart proteſtoient de » leur innocence devant le trône du Souverain Tien (le Ciel); » ils lui adreſſoient leurs plaintes, & crioient amèrement » contre l'injuſtice. Le Chang-ti, à qui rien n'eſt caché, ne

Avant l'Ere Chrétienne. 952. Mou-ouang.

» voyoit parmi eux aucun veſtige de vertu ; il n'y appercevoit » que meurtres & brigandages. L'empereur, indigné du mau- » vais exemple que donnoient ces peuples, réſolut de les dé- » truire & d'exterminer leur prince.

» Après cela, il ordonna à Tchang (iſſu de l'empereur » Chao-hao), & à Li (deſcendant de l'empereur Tchuen- » hio), de fixer les uſages qui ſe devoient pratiquer, ſoit par » rapport au civil, ſoit par rapport au culte religieux ; ils » s'acquittèrent l'un & l'autre de leurs emplois avec tant de » ſuccès, qu'il n'y avoit aucun officier qui ne fût parfaite- » ment inſtruit de ſes obligations, & qui ne les remplît exacte- » ment en ſecourant avec un ſoin particulier les malheureux, » les veuves & les orphelins.

» L'empereur Chun interrogeant le peuple ſur les mœurs » de San-miao, il n'y eut perſonne qui ne l'accusât hautement » & ne blamât ſa conduite : alors ce ſage prince ſe ſervit de » la juſtice dont il étoit le dépoſitaire pour le châtier ſévère- » ment, & par-là il ſe fit craindre. Mais il n'en vint à cette » extrémité qu'après avoir fait connoître clairement les crimes » du coupable, & il prouva par cette conduite combien il » étoit éclairé.

» Après que Chun eut puni San-miao comme il le méri- » toit, il chargea trois ſages, Pe-y, Yu & Ki, de la conduite » de ſon peuple, ſur lequel ils répandirent mille bienfaits ; » Pe-y, en l'inſtruiſant des cinq ſortes de devoirs, le garantit » des ſupplices deſtinés aux malfaiteurs. Yu, par ſes travaux » immenſes, entrepris pour l'écoulement des eaux & pour » prévenir de pareilles inondations, lui ſauva la vie, en la » mettant à couvert des dangers qui la menaçoient. Enfin » Ki lui apprit à cultiver la terre & lui fournit les moyens

» de ſe pourvoir des grains néceſſaires à ſa ſubſiſtance. C'eſt » véritablement aux ſoins de ces trois grands hommes que le » peuple dut ſon ſalut.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» Kao-yao, chargé de punir les criminels, avoit le talent » d'inſpirer aux peuples tant de reſpect pour les bonnes » mœurs, qu'il les mettoit par-là hors de danger d'éprouver » la rigueur des ſupplices; quand ceux qui ſont en place ſavent » ſe faire reſpecter par leurs vertus, & que ceux dont ils ſe » ſervent ſont aſſez éclairés & aſſez droits pour conduire les » peuples dans le bon chemin, rarement trouvera-t-on quel- » qu'un qui ne s'applique à fuir le mal. Il dépend donc de » ceux qui ſont chargés des affaires du tribunal des crimes, » d'inſtruire le peuple & de l'aider dans la pratique de ſes » devoirs.

» Deux choſes ſont cauſe que ceux qui ſont chargés de » punir les crimes s'acquittent mal de cette pénible fonction; » tantôt ils redoutent leur emploi & reſtent loin des obliga- » tions qu'il leur impoſe; tantôt ils agiſſent avec trop d'auto- » rité, & s'imaginent n'en jamais faire aſſez, lors même qu'ils » en font trop; ils annoncent par-là qu'ils manquent de diſcer- » nement. S'ils conſidéroient qu'ils tiennent la place du Ciel, » ils ſauroient qu'ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en » donne, que la vie & la mort dépendent uniquement de lui, » & que ſe comporter autrement, ce n'eſt pas recevoir du Ciel » cette autorité, c'eſt l'uſurper.

» O vous! gouverneurs & officiers des provinces, dépoſi- » taires de la juſtice, le Ciel ne vous nourrit-t-il pas pour » l'exercer en ſa place? Si vous cherchez un modèle à imiter, » ne l'avez-vous pas dans Pe-y? Et ſi vous demandez un » exemple à éviter, ne l'avez-vous pas dans la perſonne de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» San-miao ? Lorſque les peuples avoient quelques différends » enſemble, & qu'ils s'accuſoient mutuellement, incapable » d'examiner le fond des affaires, quoiqu'il fût aidé des » conſeils des ſages, il excédoit toujours, ſoit d'un côté, » ſoit d'un autre, les bornes de la juſtice & de l'équité; » ce n'étoit que la conſidération du rang des perſonnes, ou » leurs richeſſes qui régloient ſes jugemens, & les innocens » portoient le plus ſouvent la peine & le châtiment. Le » Chang-ti, irrité de ne trouver nulle juſtice dans San-miao, » ſe ſervit de Chun pour le punir & en éteindre entièrement » la race.

» Vous tous, qui que vous ſoyez, mes parens, mes frères, » mes enfans, grands & petits, ſoyez attentifs à ce que je » vous dis : c'eſt un ordre de la dernière importance. Il n'y a » aucun jour auquel vous ne deviez travailler à vous pro- » curer la paix & le bonheur ; ne le pas faire, c'eſt s'expoſer » à un repentir qui devient preſque toujours inutile. C'eſt moi » ſeul que le Tien a chargé de diriger le peuple. Si je fais des » fautes, c'eſt que je ſuis homme : c'eſt une raiſon qui doit » encore vous engager plus fortement à m'aider, conformé- » ment aux ordres du Ciel ; vous ne devez pas vous en rap- » porter aveuglément à mon avis ; ſi j'incline à punir, vous » ne devez pas pour cela être du même ſentiment ; & ſi je » veux pardonner, vous ne devez pas opiner auſſi-tôt à la » clémence ; mais vous devez ſuivre, avec reſpect, ce que les » loix enſeignent ſur les cinq ſortes de châtimens, & ſur les » trois vertus, de droiture, de rigueur & de douceur : c'eſt » par cette ſage conduite que vous me comblerez de joie, & » que vous procurerez une paix ſolide à mon peuple.

» Qui que vous ſoyez, je veux vous apprendre une ma-

Avant l'Ere Chrétienne. 952. *Mou-ouang.*

» nière équitable de punir. Quels ſont ceux que vous ſouhaitez
» le plus vous rendre favorables ? Ne ſont-ce pas les miniſtres
» de la juſtice ? Que reſpectez-vous dans la juſtice ? Ne ſont-ce
» pas les loix qui vous traduiſent à ſon tribunal ? Et ſi vous y
» êtes conduits, toutes vos penſées ne ſe portent-elles pas à
» chercher les moyens de vous tirer d'affaire ? Quand on a con-
» fronté les parties, il faut recoler ce qui a été dit, avec les
» cinq ſortes de ſupplices déterminés par la loi. Si la choſe eſt
» claire & évidente, il faut que la loi ſoit exécutée ; mais ſi
» après un examen ſuffiſant, le crime n'eſt pas certain, il faut
» alors uſer ou de l'une des cinq ſortes de punitions pécuniaires,
» ou renvoyer les coupables abſous, ſuivant les cinq manières
» établies par les loix. Les faux jugemens viennent ordinaire-
» ment de cinq ſources qui empêchent de découvrir la vérité :
» l'une eſt la trop grande autorité de ceux qui ſont en charge ;
» cette autorité remplit de crainte les accuſés ; ils n'oſent diſ-
» puter contre leurs juges. La ſeconde eſt que les accuſés
» craignent ſouvent de dire la vérité, de peur de s'attirer quel-
» que vengeance, pire encore que le mal préſent. La troi-
» ſième, c'eſt qu'on prête trop facilement l'oreille aux femmes,
» & qu'on les écoute plutôt que la raiſon & la juſtice. La
» quatrième, c'eſt qu'on ſe laiſſe corrompre par argent. Enfin,
» la cinquième, c'eſt qu'on n'a pas aſſez de lumières pour
» diſtinguer le vrai du faux, & qu'on ne veut pas l'avouer.
» Vous devez cependant ſavoir que quoique ces cauſes ſoient
» différentes entr'elles, le mal qui réſulte d'un mauvais juge-
» ment eſt toujours le même ; ainſi ſoyez ſur vos gardes, & ne
» jugez jamais qu'après avoir donné tous vos ſoins à l'examen
» de la cauſe.

» Lorſque le crime eſt évident, il faut le punir ; s'il eſt

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» douteux, il faut agir en faveur du criminel & lui pardonner; » ſi le plus probable eſt contre l'accuſé, il faut alors avoir » égard aux circonſtances & juger. N'écoutez point ce qui eſt » étranger à l'affaire, & en tout, craignez que le Ciel ne vous » faſſe ſentir ſa vengeance. Quoique j'aie dit qu'il falloit par- » donner au criminel, lorſque le crime étoit douteux, il faut » cependant avoir égard à la qualité du crime dont il s'agit: » par exemple, ceux qui ſont accuſés d'un crime qui exigeroit » le châtiment d'être marqué au viſage, ſi la choſe eſt dou- » teuſe, on peut commuer leur peine en une amende pécu- » niaire de ſix cents *taëls*; s'ils devoient avoir le nez coupé, » à deux cents *taëls*; s'ils devoient avoir le pied coupé, à cinq » cents *taëls*; s'ils devoient être faits eunuques, à ſix cents » *taëls*; enfin, s'ils devoient être jugés à mort, il faut les » condamner à une amende de mille *taëls*, & les renvoyer » abſous. Ces commutations de peines étoient autrefois un » peu différentes. Il eſt très-difficile de donner ſur cela des » règles certaines. La ſageſſe & les ſoins d'un juge doivent y » ſuppléer.

» Lorſqu'un homme s'eſt rendu coupable d'un crime du » premier chef, s'il n'a pas eu la malice & l'intention de le » commettre, il faut ſuivre à ſon égard la voie de douceur; » mais ſi le crime eſt le fruit d'une volonté réfléchie, il faut » agir ſelon la rigueur des loix. La rigueur ou la douceur dans » l'exécution des loix dépendent de ceux qui ſont en place; » ils doivent ſe conformer aux circonſtances préſentes, & » peſer s'il convient ou ne convient pas d'uſer d'indulgence » ou de rigueur; nous avons des règles qu'il faut ſuivre, » & des préceptes dont on ne doit jamais s'écarter.

» Tout criminel, quoiqu'il n'ait pas commis un crime » capital,

» capital, ſe trouve toujours dans un état triſte & pénible; » il ne faut point lui donner de ces juges qui ne ſavent terminer une affaire qu'en uſant de paroles artificieuſes; il faut » choiſir des gens pleins de droiture, qui ne cherchent que » la vérité. Soyez attentifs à ceux qui refuſent d'avouer leurs » crimes; ſouvent ce qu'on n'obtient pas d'abord, on l'obtient » enſuite : que la crainte & la bonté ſoient les fidèles compagnes de vos jugemens; faites voir à tout le monde que » vous vous attachez à l'eſprit des loix écrites dans nos livres, » & alors vous ne vous écarterez pas des règles de la vraie » juſtice. Lorſque vous aurez jugé, tenez-vous-en à ce que » l'empereur prononcera, ſuivez-le exactement, ſoit qu'il ait » pris la voie de douceur, ſoit qu'il ait ſuivi la rigueur des » loix.

Avant l'Ere Chrétienne. 952. *Mou-ouang.*

» Vous qui m'écoutez, apprenez à uſer de la plus grande » circonſpection : pour moi, je l'avoue, je ne parle ſur cette » matière que ſaiſi de crainte & pénétré de reſpect pour la » juſtice : elle eſt fondée ſur la vertu; le Ciel, pour aider les » hommes à l'embraſſer, a établi des peines afin de les contenir » dans les bornes de leurs devoirs. Quand on écarte les paroles » artificieuſes, fauſſes & déguiſées, & qu'on prend le juſte » milieu, qui ſeul peut procurer la paix au peuple, il eſt facile » d'adminiſtrer la juſtice. Il faut prendre garde de ne pas ſuivre » ſon inclination qui porteroit à pencher d'un côté plutôt que » de l'autre. Les richeſſes qui viennent de l'adminiſtration de » la juſtice ne ſont pas un tréſor, le plus ſouvent elles ne » ſervent qu'à accumuler crimes ſur crimes, & à conduire » enfin au dernier des malheurs. Rien de plus terrible & de » plus à craindre que la rigueur des ſupplices; ce n'eſt pas » que le Ciel ne ſoit infiniment bon, mais c'eſt que l'homme

» mérite cette ſévérité, lorſqu'il va contre ſes ordres. Si le
» Ciel n'uſoit pas de cette rigueur, que de maux ne verrions-
» nous pas dans le monde, & comment pourroit-on eſpérer
» de le gouverner !

Avant l'Ere Chrétienne. 952. *Mou-ouang.*

» Pour vous, qui devez me ſuccéder, le plan de con-
» duite que vous devez vous propoſer pour l'avenir, c'eſt
» de faire régner la vertu dans l'empire ? Vous n'y parviendrez
» qu'en diſcernant clairement le vrai du faux. Les ſages, nos
» prédéceſſeurs, ont mérité des louanges infinies pour les
» ſoins qu'ils ſe ſont donnés dans l'adminiſtration de la juſ-
» tice ; ils ont encore mérité une félicité ſans bornes. Gouver-
» neurs, princes de l'empire ! recevez ces inſtructions de votre
» maître ; & dans le gouvernement des peuples qui vous ſont
» confiés, ayez toujours à cœur la bonne adminiſtration de
» la juſtice ».

Ce réglement, contenu dans le chapitre *Lin-hing* du livre claſſique *Chu-king*, fut la dernière choſe que fit MOU-OUANG pour réparer, en quelque ſorte, le mal qu'avoit produit ſa conduite paſſée. Il occupa le trône pendant cinquante-cinq ans, & mourut à Tſi-kong âgé de cent quatre ans (1).

947.

La quatorzième année de ſon règne, le prince de Lou, Ouei-kong, mourut ſans gloire, mais paiſible dans ſa principauté. Il laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Li-kong, qui la poſſéda trente-ſept ans en paix ; mais à ſa mort, qui arriva à la cinquante-unième année du règne de MOU-OUANG, les peuples de la principauté de Lou refuſèrent de lui obéir & de le reconnoître pour leur ſouverain : ils choiſirent à ſa place Hien-kong, frère de Li-kong.

(1) Sſe-ki. Tço-kieou-ming.

KONG-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne. 946. *Kong-ouang.*

Kong-ouang, fils de Mou-ouang, étoit déja âgé de ſoixante-douze ans quand il monta ſur le trône : comme l'empire étoit en paix, les commencemens de ſon règne furent aſſez heureux; mais une partie de chaſſe qu'il fit, la troiſième année de ſon règne, ſur les bords de la rivière King-ho, fit beaucoup de tort à ſa réputation. Kang-kong, gouverneur de Mie, avoit ſuivi l'empereur dans cette partie de plaiſir. Ce gouverneur avoit trois filles parfaitement belles & bien faites; dès qu'elles ſurent que leur père avoit ſuivi l'empereur, elles voulurent aller le rejoindre. Leur mère, qui avoit quelque preſſentiment de ce qui arriveroit, chercha à les en détourner. Je crains, leur dit-elle, que vous ne vous attiriez bien des malheurs; celui de vous perdre n'eſt pas le moins à redouter. Mais ces filles, qui n'avoient pas vu leur père depuis long-temps, perſiſtèrent dans leur réſolution & partirent de Mie. Dès que leur père ſut leur arrivée, il ne voulut point les voir qu'elles n'euſſent ſalué auparavant l'empereur; & lui-même, ſans faire beaucoup d'attention aux ſuites que cette entrevue pourroit avoir, fut annoncer à ce prince que ſes trois filles venoient pour lui offrir leur reſpect.

Ces trois filles s'étant rendues le lendemain ſur le bord de la rivière King-ho, leur père fit ſi bien en ſorte qu'elles ſe trouvèrent ſur le paſſage de l'empereur, à qui il les préſenta lui-même. Kong-ouang s'arrêta, leur dit peu de paroles; mais frappé de leur beauté, il demeura inquiet & rêveur le reſte du voyage. Kang-kong qui s'en apperçut, vit, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite, & pour ſauver l'honneur de

Avant l'Ere Chrétienne. 944. *Kong-ouang.*

ſes filles, il les envoya ſecrettement chez un de ſe parens, hors du gouvernement de Mie.

L'empereur fut un an entier ſans s'expliquer ſur l'effet qu'avoit produit dans ſon cœur la première vue des filles de Kang-kong ; mais enfin ne pouvant effacer l'impreſſion qu'elles avoient faite ſur lui, & bien perſuadé que Kang-kong ne les lui céderoit qu'autant qu'il y ſeroit forcé, il envoya des gens, ſous main, à la ville de Mie, avec ordre de les enlever & de les lui amener. Ces émiſſaires ſe rendirent à Mie, & s'informèrent adroitement où elles pouvoient être : ils cherchèrent par-tout, mais inutilement ; jamais ils ne purent découvrir leur retraite. Ils en firent leur rapport à l'Empereur, qui jugeant delà que ſon deſſein étoit connu, entra dans une ſi terrible colère, que ne conſultant que la vengeance & ſa paſſion, il envoya des troupes à Mie pour détruire cette ville de fond en comble, & cet ordre barbare fut exécuté avec tant de dureté, qu'il n'en reſta pas les moindres veſtiges.

Dès que la colère de KONG-OUANG ſe fut calmée, il reconnut ſa faute, & tâcha de la réparer en donnant des ſecours aux habitans de Mie ; mais l'hiſtoire ne dit point de quelle nature étoient ces ſecours. Quoi qu'il en ſoit, ſa conduite, depuis ce temps-là, fut celle d'un bon prince qui cherche à conſerver la paix dans ſes états. Il ne règna que douze ans, & mourut paiſiblement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, laiſſant l'empire à ſon fils (1).

(1) Nien-y-ſe. Sſe-ki. Coue-yu. Tchin-gin-ſi.

Y-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne, 934. *Y-ouang.*

Y-OUANG étoit d'un esprit fort médiocre, & n'avoit aucune des qualités nécessaires pour posséder un trône, où il n'étoit monté que parce qu'il étoit fils de Kong-ouang. La première année de son règne il transporta sa cour à Hoai-li, ce qui mécontenta les grands & le peuple. Si à Houai-li il avoit paru du moins s'occuper du gouvernement, il auroit pu couler des jours tranquilles ; mais comme il n'y donnoit aucun soin, les poëtes de ce temps-là firent des vers contre lui, pour tâcher de le tirer de l'assoupissement où il paroissoit plongé. Dans les commencemens ils s'y prirent avec quelque ménagement, persuadés que la honte de se voir critiqué, même par le petit peuple, dans la bouche duquel on avoit soin de mettre ces vers, lui feroit faire quelques réflexions utiles à l'état ; mais comme on vit que ces ménagemens ne servoient de rien, les satyres les plus sanglantes contre lui se répandirent dans toutes les provinces de l'empire, sans que le prince, qui en étoit l'objet, parût s'en émouvoir. C'est ainsi qu'il passa tout son règne, qui fut de vingt-cinq ans, sans gloire, sans honneur, mépriſé de tous ses sujets, après avoir ouvert, par sa conduite, le chemin à l'audace & à la licence des écrits, en laissant prendre aux poëtes la liberté de satyriser leur maître : exemple pernicieux, qui n'a que trop été suivi dans la suite. Il mourut à l'âge de cinquante ans, & il eut son frère puîné pour successeur (1).

(1) Ta-ki. Sse-ki. Tcien-pien. Nien-y-sse.

HIAO-OUANG.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 909. *Hiao-ouang.*

HIAO-OUANG étoit frère de Y-ouang, de même père, mais non de même mère ; il n'étoit ſon puîné que de quelques mois. A la mort de ſon frère il ſe trouvoit déja dans ſa cinquantième année. Comme les enfans de Y-ouang étoient encore aſſez jeunes, & que d'ailleurs HIAO-OUANG par ſon naturel impérieux avoit pris beaucoup d'aſcendant ſur ſes neveux, il ne lui fut pas difficile de leur enlever le ſceptre, d'autant plus qu'il avoit eu ſoin de ſe faire un parti aſſez conſidérable pour contre-balancer le parti contraire qui auroit voulu s'oppoſer à ſon élévation ; mais comme les enfans de Y-ouang n'osèrent pas défendre leurs droits contre leur oncle, HIAO-OUANG s'empara du trône ſans éprouver la moindre oppoſition.

L'empire avoit déja commencé, ſous ſes deux prédéceſſeurs, à perdre du luſtre que Ou-ouang & ſes ſucceſſeurs lui avoient donné ; mais HIAO-OUANG fut la premiére cauſe de l'entière deſtruction de la dynaſtie des *TCHEOU*. Il y avoit à Tay-cou, dans la partie occidentale du Chan-ſi, un certain Fei-tſé, célèbre par ſon talent pour élever les chevaux : il deſcendoit du fameux Pe-y, qui rendit de ſi grands ſervices à l'état, ſous les règnes de Chun & de Yu ; mais étant déchus peu-à-peu, ſes parens ſe virent contraints de faire le commerce de chevaux pour pouvoir ſubſiſter. Fei-tſé, qui ſe trouvoit alors le chef de cette famille, avoit mis tous ſes ſoins à en élever, & il avoit pour cela une induſtrie & une intelligence admirables, que perſonne dans l'empire ne pouvoit lui diſputer (1).

(1) Ta-ki. Sſe-ki. Tcjen-pien. Nien-y-ſe.

Hiao-ouang étoit auſſi paſſionné pour les chevaux ; ſes écuries étoient remplies des plus beaux qu'il pût trouver, & comme les meilleurs ſortoient des mains de Fei-tſé, Hiao-ouang le fit venir à la cour, & lui donna la charge de gouverneur-général de ſes écuries. Cette bonne fortune ne fit que fortifier l'inclination de Fei-tſé pour les chevaux : il les exerçoit ſans ceſſe, & ne permettoit à qui que ce fût de les monter ſans ſa permiſſion, & que ſous ſes yeux. Ces ſoins lui gagnèrent tellement le cœur & les bonnes graces de l'empereur, qu'en récompenſe de ſes ſervices il l'éleva à la dignité de prince, & érigea en principauté le pays de Tſin, qu'il lui donna. Ce furent préciſément les deſcendans de ce Fei-tſé, qui, dans la perſonne de Tſin-chi-hoang, détruiſirent la dynaſtie des *Tcheou*.

Avant l'Ere Chrétienne. 909. *Hiao-ouang.*

Le Ciel, irrité de la négligence de Hiao-ouang pour les affaires de l'état, donna des ſignes aſſez évidens de ſa colère, par une grêle d'une groſſeur extraordinaire, qui tua quantité de bœufs & de chevaux dans la campagne, & par un hiver ſi rigoureux, qu'il glaça même la rivière Han-kiang, ce qu'on n'avoit jamais vu. Ces prodiges auroient dû faire rentrer l'empereur en lui-même ; mais on ne vit aucun changement dans ſa conduite juſqu'à ſa mort, qui arriva la ſoixante-cinquième année de ſon âge, & la quinzième de ſon règne (1).

YE-OUANG.

Dès que Hiao-ouang fut mort, les princes & les grands qui avoient ſouffert impatiemment ſon uſurpation & ſa conduite, s'aſſemblèrent, & proclamèrent d'une voix unanime

894.

(1) Sſe-ki. Ou-chouang-hou. Nien-y-ſse.

Avant l'Ere Chrétienne. 894. *Ye-ouang.*

Ye-ouang, fils aîné d'Y-ouang, légitime héritier de l'empire. Ye-ouang, que la conduite ſévère de Hiao-ouang, à ſon égard, avoit rendu d'une timidité extraordinaire, ſe voyant élevé ſur le trône, ne ſavoit preſque quelle contenance y tenir, au point que quand les princes & les grands l'eurent reconnu ſuivant les uſages & les cérémonies ordinaires, Ye-ouang, contre la coutume & l'honneur dû à la majeſté impériale, deſcendit de ſon trône pour leur rendre le ſalut. Depuis ce temps-là, les Princes n'eurent plus le même reſpect qu'ils avoient auparavant pour la dignité impériale; ils commencèrent auſſi dès-lors à s'arroger des droits qui ne leur appartenoient pas, ce qui occaſionna dans la ſuite, des troubles qui déſolèrent l'empire durant pluſieurs ſiècles, par les guerres continuelles que ces princes ſe firent entr'eux.

891.

La troiſième année du règne de Ye-ouang, Hoang-fou n'étant point venu le reconnoître, & lui faire hommage comme à ſon maître, ce prince, revenu un peu de ſa timidité, ordonna à Koué-kong de ſe mettre à la tête des troupes & de ſe rendre au pays de Jong, dépendant de Tai-yuen, où Hoang-fou étoit avec ſon armée, pour l'obliger de gré ou de force à rentrer dans le devoir. Koué-kong partit ſuivant ces ordres, & rencontra Hoang-fou à Yu-ſiuen. Il tâcha d'abord de le gagner par des paroles douces & ſéduiſantes; mais Hoang-fou, qui n'ignoroit point la foibleſſe du gouvernement, non-ſeulement ne voulut point entendre parler de ſoumiſſion, mais il exhorta même Koué-kong à ſuivre ſon exemple & à ſe révolter. Koué-kong indigné de la hardieſſe de Hoang-fou, ſe prépara à lui livrer bataille dès le lendemain.

Hoang-fou ſoutint avec courage l'effort des troupes de Koué-kong.

Koué-kong. On ſe battit de part & d'autre avec toute la bravoure poſſible; le combat s'étoit engagé dès le point du jour; à midi on ne voyoit point encore à qui demeureroit la victoire : mais alors Hoang-fou, dont l'armée étoit inférieure à celle de Koué-kong, ſe voyant attaqué par des troupes fraîches, fut obligé de céder. Il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés; mille chevaux de Hoang-fou furent pris, & Koué-kong, à ſon retour, les offrit à l'empereur pour marque de ſa victoire (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 891. *Ye-ouang.*

Hoang-fou n'étoit pas le ſeul qui penſât à ſe ſoulever contre l'empereur & à ſe rendre indépendant; pluſieurs autres ſuivirent ſon exemple; & ſi ces petits princes ne ſe déclarèrent pas d'abord, ce ne fut que pour ſe mettre mieux en état de ſoutenir leur indépendance. Le prince de Tchou, appellé Hiong-kiu, fut plus hardi que les autres, & leur donna le ſignal. Ce Hiong-kiu étoit un deſcendant de Ki-hin, qui avoit très-bien ſervi ſous Ouen-ouang. Tching-ouang, en conſidération de ſes ſervices & de ceux de ſes fils & petits-fils, éleva Hiong-ye à la dignité de prince, en lui aſſignant le pays de Tchou pour ſa principauté, & Tan-yang pour ſa demeure.

Hiong-kiu avoit trois fils, tous trois fort braves, & capables de l'aider dans ſon deſſein; l'aîné s'appelloit Hiong-kong, le ſecond Hiong-hong, le troiſième Hiong-tche-tſe: il raſſembla quantité de troupes, dont il forma une puiſſante armée, toute compoſée des peuples qui demeuroient le long de la rivière de Han, & qui ont la réputation d'être les meilleurs ſoldats. Avec cette armée, il ſe rendit d'abord

(1) Sſe-ki. Nien-y-ſse Nan-hiven. Kin-chi. Tçien-pien. Li-ki.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
891.
Ye-ouang.

maître de tout le pays de Yong, qui étoit à l'occident de ſes terres : revenant enſuite ſur ſes pas, il marcha vers l'orient, & s'empara de tout le pays de Yang-yu-en. Pour juſtifier ſa conduite, il fit publier par-tout qu'on ne devoit pas être ſurpris de ce qu'il venoit de faire, qu'originairement il n'étoit point Chinois, qu'il étoit de la race des peuples Y, & que par conſéquent il étoit en droit de s'agrandir comme bon lui ſembleroit, ſans qu'on pût l'accuſer de révolte. Après cette déclaration, il créa, comme s'il en avoit eu l'autorité, ſon fils aîné prince de Kin-tan ; le ſecond, prince de Ou ; & le troiſième, prince de Yuei. Tous ces pays étoient à l'orient de la principauté de Tchou, d'où il avoit plus à craindre que de tout autre côté.

L'empereur YE-OUANG vit avec une tranquillité impardonnable la révolte, les progrès & la témérité de Hiong-kiu, & ne fit pas la moindre démarche pour l'arrêter : il ne fut pas plus allarmé de voir un de ſes ſujets lui enlever le droit de créer des princes, droit qui n'appartient qu'à l'empereur ſeul. Auſſi mourut-il ſans gloire & ſans honneur, après ſeize ans de règne, à l'âge de ſoixante ans, laiſſant un ferment de révolte qui coûta cher à l'empire (1).

879.

LI-OUANG.

878.

LI-OUANG ſon fils, étoit un prince qui ne manquoit pas d'eſprit ; mais ſon orgueil inſupportable, ſon naturel ſoupçonneux, & ſur-tout ſa cruauté, effaçoient abſolument les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs. Il s'étoit ſouvent plaint

(1) Sſe ki Tçou-chi-kia. Hou-chi. Hou-chuang-hou.

de l'insensibilité de son père, sur-tout à l'égard des princes qui paroissoient peu disposés à la soumission. Dès qu'il fut sur le trône, il voulut y apporter un remède efficace par un excès de sévérité ; & pour faire un exemple qui jettât la terreur dans le cœur des autres, il se saisit par surprise de Pou-tchen, prince de Tsi, descendant de Tsai-kong, & le fit mourir sur d'assez légers soupçons ; mais pour ne pas mécontenter son fils Ho-kang, il l'établit dans la succession de son père. Les peuples de Tsi, irrités de la mort de leur prince, eussent bien voulu la venger ; mais se trouvant trop foibles, ils se contentèrent, pour toute vengeance, de faire contre LI-OUANG des vers très-injurieux qu'ils répandirent par-tout.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 878. *Li-ouang.*

Hiong-kiu, prince de Tchou, indigné de l'action injuste que LI-OUANG venoit de faire en montant sur le trône, leva le masque, se déclara indépendant, & rejetta le nom de prince que sa famille avoit reçu des empereurs Chinois ; il prit le titre de *Roi*, & voulut que ses états portassent le nom de *Royaume* : témérité que LI-OUANG jugea à propos de dissimuler, peut-être pour ne pas s'engager dans une guerre dont l'événement eût été fort douteux, principalement à cause des dispositions peu favorables où il savoit que les autres princes l'empire étoient à son égard (1).

La onzième année de son règne, les peuples du pays de Hoai, aujourd'hui Hoai-ngan-fou, dans la province de Kiang-nan, entrèrent sur les terres de l'empire & y firent beaucoup de ravages. Sous les règnes d'un Ou-ouang, ou d'un Tching-ouang, ils n'auroient eu garde de remuer ; mais voulant

867.

(1) Sse-ki. Tçou-chi-kia.

Avant l'Ere Chrétienne. 867. *Li-ouang.*

profiter de la foibleſſe du gouvernement, ils jugèrent que, ſans beaucoup riſquer, ils pouvoient s'enrichir des dépouilles de leurs voiſins. Li-ouang, pour les obliger à rentrer dans leurs limites, ordonna à Koué-tchong de conduire contre eux les troupes de l'empire. Ce général ſe mit en marche avec un air de confiance qui ſembloit l'aſſurer du ſuccès ; mais ces peuples s'étant réunis en corps d'armée, ſous la conduite d'un chef intrépide, l'attendirent de pied-ferme, lui livrèrent bataille, la gagnèrent, & obligèrent Koué-tchong de s'en retourner après avoir perdu une bonne partie de ſes troupes.

866.

L'année ſuivante Tchin-pé, deſcendant de Kang-chou, fils de Ouen-ouang, prince de Ouei, mourut. Li-ouang, qui n'étoit content d'aucun de ces princes, étoit ſur le point de donner à quelqu'une de ſes créatures cette principauté, & de l'ôter au fils de Tchin-pé ; mais celui-ci, qui connoiſſoit la paſſion inſatiable de Li-ouang pour l'or, ſut ſi bien le gagner par ce moyen, qu'il le rétablit prince de Ouei.

Comme ce fut proprement ſous le règne de Li-ouang que les princes tributaires visèrent à l'indépendance, il eſt bon de les faire connoître. Hiao-pé, prince de Tſao, dans le Chan-tong, deſcendant de Chou-tchin, frère de Ou-ouang, mourut la quatorzième année du règne de Li-ouang, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Yo-pé. Hoei-heou, deſcendant de Chao-kong, frère de Ou-ouang, ſuccéda à ſon père dans la principauté de Yen, dans la Pé-tché-li. Ou-heou ſuccéda à Li-heou ſon père, dans la principauté de Tſai, dans le Honan ; il deſcendoit de Chatou, frère de Ou-ouang.

Kien-kong, prince de Tſi, n'avoit obtenu cette principauté que par le plus odieux des forfaits. Il étoit, par ſa mère, frère

de Ngai-kong, père de Hou-kong, prince régnant de Tsi. Dévoré d'une ambition extrême de régner, il ne vit aucune autre voie pour l'emporter sur son neveu que celle de la violence. Il eut d'abord de la peine à s'y déterminer; mais enfin, vaincu par son ambition, il dressa des embûches à Hou-kong, &, par une perfidie sans exemple, il le tua de sa propre main, la vingtième année du règne de Li-ouang, s'empara de sa principauté, dépouilla ses enfans de tous leurs biens, & les réduisit à la dernière misère. Comme il craignoit quelque vengeance de la part des habitans de la ville dans laquelle Hou-kong tenoit sa cour, il établit la sienne à Lin-tse.

Avant l'Ère Chrétienne. 866. *Li-ouang.*

Les princes de Song descendoient en droite ligne de Oueitsé, frère puîné de Tcheou, fameux par ses crimes, & par la ruine entière de la dynastie des *Chang*, à laquelle celle des *Tcheou* a succédé. La vingt-deuxième année du règne de Li-ouang, Li-kong, qui possédoit la principauté de Song, mourut, & eut pour son successeur, à la même principauté, son fils Lie-kong. La même année, le prince de Tçin, descendant de Chou-yu, fils de Ou-ouang, puîné de Tching-ouang, qui portoit le même nom de Li-kong, comme le prince de Song, mourut aussi, laissant son fils Tchin-heou successeur de ses états. Cette même année, Yng-Kouo, autrement Fey-tsé, que Hiao-ouang avoit élevé à la dignité de prince de Tsin, pour le récompenser des soins qu'il avoit pris à lui dresser de bons chevaux, mourut dans sa principauté, & fut remplacé par son fils Tsin-heou.

Chin-kong, alors prince de Tchin, & descendant de Chun, mourut la vingt-quatrième année de Li-ouang. Cette même année, Yeou-kong lui succéda. L'année suivante,

Avant l'Ere Chrétienne. 866. *Li-ouang.*

King-heou, prince de Ouei, dont on a déja parlé, mourut auſſi, & laiſſa ſes états à Hi-heou ſon fils. La vingt-huitième année de Li-ouang, mourut pareillement Hien-kong, prince de Tſi, auquel ſon fils Ou-kong ſuccéda (1).

Li-ouang, ainſi qu'on l'a remarqué plus haut, étoit fort avide d'argent, & s'occupoit beaucoup plus des moyens d'en amaſſer, que de bien gouverner l'empire. Comme il ne pouvoit par lui-même faire en cela tout ce qu'il auroit voulu, il choiſit, parmi les officiers de ſa cour, un homme propre à remplir ſes deſſeins. Ce fut Yong-y-kong, homme hardi s'il en fût jamais, & capable de tout entreprendre; il l'éleva à la dignité de ſurintendant (2) de ſa maiſon avec toute autorité. Youi-leang-fou, l'un des premiers officiers de l'empire, apprenant le choix que l'empereur venoit de faire pour un emploi de cette importance, & ſachant le motif de ce choix, fut au palais, demanda audience, & parla ainſi à Li-ouang.

860.

« La dynaſtie de Votre Majeſté a bien perdu de ſon ancien » éclat; les choſes en ſont venues au point, que je ne la » crois pas loin de ſon entière décadence. Yong-y-kong eſt » un homme qui enlève ſans pitié le peu d'argent que le » peuple amaſſe, avec des peines infinies, pour ſa ſubſiſ- » tance. Peu éclairé, il ne voit pas les maux qu'il va nous » attirer : l'argent eſt un effet rare des productions du ciel » & de la terre, la récompenſe des travaux du peuple; le » lui enlever, n'eſt-ce pas le priver du fruit de ſes ſueurs » & de ſes peines, & le mettre dans une diſpoſition, à notre

(1) Sſe-ki. Chi-kia. Nien-y-ſse. Tſin-chi-kia.

(2) En chinois le nom de cette charge eſt *king-ſse*. *Éditeur.*

» égard, capable de nous précipiter dans un abîme de mal-
» heurs ? Quel eſt l'homme qui n'aime pas à jouir de ces
» dons du ciel & de la terre, & qui ne ſe plaigne pas du
» tort qu'on lui fait en les lui arrachant d'entre les mains ?
» Si tous ſe plaignent, ſi tous ſont mécontens, penſez-vous,
» que votre autorité puiſſe ſubſiſter long-temps ?

» Un prince qui veut bien remplir ſes obligations, doit
» être extrêmement ſoigneux à ce que l'argent circule entre
» les mains de ſes peuples ; il doit craindre ſans ceſſe qu'ils
» ne tombent dans la misère, de peur que leur misère ne le
» précipite lui-même dans le dernier des malheurs. La gloire
» dont Heou-tſie s'eſt couvert, & l'honneur immortel qu'il
» s'eſt fait dans tout l'empire, ne viennent-ils pas de l'at-
» tention qu'il a eue à procurer aux peuples les moyens
» d'avoir abondamment leur ſubſiſtance.

» Voudriez-vous apprendre vous-même à enlever à vos
» ſujets le peu qu'ils ont pour vivre ? Votre Majeſté ignore-t-
» elle, que quiconque prend de force le bien d'autrui doit être
» ſéparé du nombre des honnêtes gens, & être confondu
» dans la claſſe des voleurs ? Un tel prince ne mériteroit-il
» pas d'être abandonné de tout le monde ? Je dois vous le
» dire, ſi Votre Majeſté ſe ſert de Yong-y-kong, vous per-
» drez la dynaſtie des *Tcheou* ».

Avant l'Ere Chrétienne. 860. *Li-ouang.*

Li-ouang ne fit aucun cas de ces remontrances ; il inſtalla Yong-y-kong dans l'emploi qu'il lui avoit deſtiné, & lui recommanda de remplir ſes tréſors, ſeul moyen de ſatisfaire ſa paſſion, qui d'elle-même étoit inſatiable. Les concuſſions que Yong-y-kong exerça ſur le peuple, les fraudes qu'il commit, & les fineſſes qu'il mit en uſage pour tirer de l'argent, indignèrent tellement les princes tributaires, qu'aucun d'eux,

depuis ce temps, ne voulut aller rendre ſes hommages à l'empereur (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 860. *Li-ouang.*

La trente-unième année de Li-ouang, le prince Tſin-heou (2) mourut, & laiſſa ſa principauté à ſon fils Kong-pé. Cette même année mourut auſſi (3) le prince de Tchou. On a parlé ci-devant des trois fils de Hiong-kiu; l'aîné, Hiong-kang, mourut avant ſon père, qui laiſſa ſes états à Hiong-tſé-hong ſon ſecond fils; mais Hiong-yen, le puîné des trois, pouſſé du deſir de régner, & avec une averſion naturelle pour ſon frère, le fit aſſaſſiner, peu de mois après la mort de ſon père, & ce crime le mit en poſſeſſion de la principauté ou du royaume de Tchou. Il changea ſon nom, & prit celui de Hiong-yong.

847.

Cependant Yong-y-kong, pour contenter Li-ouang, fouloit tellement les peuples, qu'ils en murmurèrent hautement. Chao-kong, un des premiers miniſtres de l'empire, n'entendoit leurs plaintes qu'avec un chagrin mortel, parce qu'il manquoit de moyens pour les appaiſer. Il réſolut cependant la trente-troiſième année du règne de Li-ouang, de lui repréſenter l'état où il avoit réduit l'empire. Mais ayant entendu ce que Chao-kong lui dit des plaintes du peuple, l'empereur entra dans une colère terrible, & voulut ſavoir quels étoient ceux qui ſe plaignoient. Comme Chao-kong refuſa de les nommer, ce prince fit venir des magiciens de la principauté de Ouei, & leur ordonna de lui faire connoître

(1) Sſe-ki. Nien-y-ſse.

(2) *Tſin-heou* ſignifie le prince ou le heou de Tſin. Ce prince poſſéda ſon appanage de Tſin pendant dix ans. *Éditeur.*

(3) C'étoit Hiong-yen. *Éditeur.*

ceux

ceux qui ſe plaignoient de ſon gouvernement ; enſuite, ſans d'autre examen, il faiſoit mourir tous ceux que ces magiciens lui indiquoient.

Avant l'Ere Chrétienne. 846. *Li-ouang.*

Le peuple, conſterné, n'oſoit plus laiſſer échapper aucune plainte. Par-tout régnoit un ſilence profond, & lorſqu'on marchoit dans les rues, c'étoit avec tant de circonſpection, qu'on n'oſoit même ſe regarder. Li-ouang, ravi d'en avoir impoſé juſqu'à ce point, rencontrant un jour Chao-kong, lui dit : « Eh bien, ne ſuis-je pas venu à bout d'arrêter toutes » les plaintes ? Qui oſeroit maintenant ouvrir la bouche » ? « Ce n'eſt là, prince, répondit Chao-kong, qu'un voile » qui vous empêche de connoître les ſentimens du cœur ; » mais ſachez qu'il eſt plus dangereux de fermer la bouche » du peuple, que d'arrêter les eaux d'un torrent ; les arrê- » ter, c'eſt les obliger de ſe répandre & de cauſer plus de » dommage que ſi on les eût laiſſées s'écouler naturellement. » Quand on veut empêcher qu'un torrent ne nuiſe, il faut » lui creuſer un grand lit, capable d'en contenir les eaux ; de » même ceux qui ſont chargés de la conduite du peuple, « doivent lui laiſſer la liberté de parler. On peut dire qu'un » empereur ſait gouverner lorſqu'il laiſſe aux poëtes la liberté » de faire des vers ; à la populace celle de jouer des comé- » dies ; aux hiſtoriens celle de dire la vérité ; aux miniſtres » celle de donner des avis ; aux pauvres de murmurer en » payant le tribut ; aux étudians de réciter leurs leçons à pleine » voix ; aux ouvriers de louer leurs ouvrages, & d'engager » les gens à les occuper ; au peuple de parler de ce qu'il en- » tend dire ; & aux vieillards de trouver à redire à tout. Dès- » lors les affaires vont leur train ſans beaucoup d'inconvé- » niens ; la langue du peuple eſt comme les montagnes & les

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 842. *Li-ouang.*

» rivières, d'où ſortent les richeſſes & les choſes néceſſaires » à la vie ».

LI-OUANG écouta ce diſcours aſſez tranquillement; mais il ne changea pas pour cela de conduite; & ce qui paroîtra difficile à croire, le peuple obſerva ce morne ſilence près de trois ans entiers, juſqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus ſe contenir, il ſe précipita en foule dans le palais de l'empereur, briſa les meubles avec fureur, tua tout ce qui ſe préſentoit, & n'auroit pas épargné LI-OUANG lui-même, s'il n'eût trouvé le moyen de s'évader pendant le tumulte, & ne s'étoit retiré au pays de Tſi, dans la principauté de Tcin-pin-yang-fou dans le Chanſi. Il n'avoit qu'un fils, fort jeune, qui n'auroit pas échappé à la fureur du peuple, ſi Chao-kong n'avoit eu le ſoin de le cacher chez lui; la choſe cependant ne fut pas ſi ſecrette que le peuple n'en fût inſtruit; & après avoir tout renverſé dans le palais de l'empereur, il alla avec la même fureur aſſiéger la maiſon de Chao-kong, criant à haute voix qu'on leur remît le fils de LI-OUANG. Chao-kong avoit acquis un grand aſcendant ſur le peuple, qui étoit perſuadé de ſes bonnes intentions : on reſpecta ſon palais, mais on voulut abſolument avoir le fils de l'empereur, & on perſiſta à le demander avec les plus terribles menaces. Chao-kong voyant la fureur obſtinée du peuple, qui ſe diſpoſoit à forcer les portes, dit, les larmes aux yeux : « Voilà ce » que j'ai prédit pluſieurs fois à l'empereur, jamais il n'a voulu » m'écouter; à quelle cruelle extrémité ſuis-je réduit! Faut-il » que je devienne le complice de la mort du fils de mon maî- » tre, du légitime héritier de l'empire? Non, il ne ſera pas dit » que je ſois coupable d'un pareil forfait; mon fils eſt du même » âge que le prince; le trouble où eſt le peuple l'empêchera » d'en remarquer la différence ». A ces mots il prend ſon fils,

le livre, comme fils de Li-ouang, entre les mains du peuple, qui se jetta aussi-tôt sur lui avec une rage effroyable, le mit en pièces, & ne se retira qu'après avoir assouvi sa vengeance (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 842. *Li-ouang.*

Malgré ces troubles Chao-kong & Tcheou-kong n'abandonnèrent pas les affaires de l'empire; comme ils avoient toujours paru avoir fort à cœur les intérêts du peuple, le peuple se soumit volontiers à leur gouvernement. Quand sa fureur fut appaisée, ces ministres firent tout ce qu'ils purent pour l'engager à rappeller Li-ouang, mais envain; la haine qu'il avoit conçue contre ce prince, s'opposa toujours à son retour : ainsi Li-ouang, exilé hors de ses états, mourut au bout de quatorze ans, dans le pays de Tsi, où il s'étoit refugié. Ce long interrègne, pendant lequel les deux ministres gouvernèrent la Chine, est connu dans l'histoire sous le nom de *Cong-ho.*

Li-ouang mérita de finir ses jours dans l'exil, à cause de ses mauvaises qualités, qui le rendirent odieux à ses sujets, & pour son insensibilité aux avertissemens qu'on lui donnoit, soit en particulier, soit en public. Chao-kong plein de zèle pour l'empire, ayant connu que ses remontrances étoient inutiles, avoit été le premier à donner l'exemple aux poëtes de reprendre la conduite de Li-ouang, par des vers qu'il fit courir dans le public. Fan-pé & Youi-pé en firent de même, & à leur exemple une infinité de poëtes exercèrent leur plume contre cet empereur. Mais Li-ouang avoit lu leurs vers & ne s'étoit pas corrigé.

La trente-quatrième année du règne de ce prince, mourut Kong-pé, prince de Thsin. Il eut son fils pour successeur. La

(1) Tchou-chi-kia. Sse-ki. Nien-y-sse. Coue-yu. Sse-tchin. Pen-ki.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 828. *Li-ouang.*

trente-huitième, mourut Tching-heou, prince de Tçin; la quarante-unième Ou-heou, prince de Tsai, qui laissèrent leurs principautés à leurs fils; le fils du premier s'appelloit Hi-kong, & celui du second Y-heou. Hiong-yong, prince de Tsou, mourut aussi cette même année. Il eut Hiong-yen, son frère puîné, pour son successeur. La quarante-quatrième année, Y-pé, prince de Tsao, mourut, aussi bien que Yeou-kong, prince de Tchin, la quarante-septième; & Hi-kong, prince de Song, la quarante-huitième. Ils eurent pour successeurs, le premier Yeou-pé son frère, & les deux autres leurs fils, dont le premier s'appelloit Hi-kong, & le second Hoei-kong. Hiong-yen de la principauté de Tsou, après un règne de dix ans, mourut la même année que LI-OUANG, à qui on attribue cinquante & un ans de règne, en comprenant les quatorze années de son exil, pendant lesquelles subsista la régence *Cong-ho* (1).

SIUEN-OUANG.

827.

Dès que Chao-kong & Tcheou-kong eurent appris la mort de LI-OUANG, ils conduisirent au palais son fils SIUEN-OUANG, qui jusques-là avoit demeuré inconnu dans la maison de Chao-kong. Ayant assemblé tous les mandarins, ils le firent reconnoître empereur de la Chine. Le peuple dont l'esprit s'étoit radouci par la longueur du temps, ne s'opposa point à l'élection de ce prince, & témoigna même de la satisfaction de ce que Chao-kong l'avoit conservé & élevé dans sa famille.

(1) Pen-ki. Nien y-sse. Chi-kia. Sse-ki. Chi-king, ode *Min-lao* du *Ta-ya*, & odes *Pan*, *Soung-jeou*, *Tang-tei* du même livre *Ta-ya*.

Siuen-ouang commença ſon règne par la guerre qu'il lui fallut ſoutenir contre les peuples de Jong, aujourd'hui les Tartares occidentaux, & contre les Hien-yun ou Tartares du nord. Il fit marcher Tſin-tchong contre les premiers, & Yn-ki contre les ſeconds : ces généraux furent aſſez heureux pour les faire rentrer dans leurs pays. Les poëtes, charmés du ſuccès qu'avoit eu Yn-ki, chantèrent ſes louanges, comme on peut le voir dans le *Chi-king* (1). Avant l'Ere Chrétienne. 827. *Siuen-ouang.*

La ſeconde année, les peuples du midi entrèrent dans l'empire par trois endroits différens. Siuen-ouang leur oppoſa trois corps d'armée ; il mit Fang-chou à la tête des troupes qu'il envoya contre les King-man, peuples du Hou-couang. Chao-kong eut le commandement de celles qui marchoient contre les peuples de Hoai-nan ; enfin il ſe mit avec le général Nan-king à la tête du corps qui devoit s'oppoſer aux peuples de Hoai-pé (Hoai-ngan du Kiang-nan) ; par-tout ſes troupes réuſſirent ſi bien, que non-ſeulement elles repouſsèrent les ennemis qu'elles obligèrent de regagner leur pays, mais encore elles firent la conquête d'une partie de leurs états, dont elles agrandirent l'empire. 826.

La même année mourut Tchin-kong, prince de Lou ; il avoit ſuccédé à ſon père Hien-kong, au préjudice des enfans de ſon frère. Tchin-kong eut Ou-kong pour ſucceſſeur. Dans le même-temps, Tai-pé dans la principauté de Tſao ſe révolta contre ſon prince Yeou-pé ; il le tua de ſa propre main & ſe ſaiſit de ſes états. L'année ſuivante mourut Ou-kong, il eut ſon fils Li-kong pour ſucceſſeur.

(1) *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Tſai-ki*. Liv. *Ta-ya*, ode *Kiang-han* & *Tchang-ou*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
825.
Siuen-ouang.

SIUEN-OUANG avoit alors à ſa cour un officier nommé Han-heou, dont les ancêtres avoient été chefs des peuples barbares du midi ; comme il avoit très-bien ſervi dans la dernière guerre, l'empereur, en récompenſe de ſes ſervices, lui donna les pays de Yuei & de Me qu'il érigea en principauté. Han-heou y jetta les fondemens d'une grande ville, défendue d'un bon foſſé ; il fit défricher les terres, qui pour la plupart étoient encore incultes, & y fit ſemer différentes ſortes de grains : il établit des marchés & des douanes, & détermina lui-même les tributs qu'il paieroit à l'avenir à l'empereur. Enfin d'un pays déſert & inculte, il fit une principauté des plus conſidérables de l'empire (1).

824.

La quatrième année de ſon règne, SIUEN-OUANG, ordonna à Chao-hou, de faire bâtir la ville de Sie, & lui aſſigna un département qu'il érigea en principauté, ſous le nom de principauté de Chin, dont il le gratifia (2).

823.

La cinquième année, il fit auſſi publier par Fan-heou dans tout l'empire qu'il vouloit bâtir une ville à Tſi, afin que tous y contribuaſſent. SIUEN-OUANG profitoit de la paix dont la Chine jouiſſoit pour l'embellir, & cette conduite lui faiſoit beaucoup d'honneur ; Yn-ki a tranſmis ces faits à la poſtérité par les vers qu'il compoſa à ſa louange, & qu'on trouve dans le *Chi-king* (3). Cette même année mourut Hi-heou, prince de Tçin, auquel ſuccéda ſon fils Hien-heou.

822.

Depuis la deuxième année du règne de SIUEN-OUANG juſqu'à la ſixième, tous les étés furent d'une ſéchereſſe extraor-

(1) *Chi-king*, liv. *Taya*, ode *Han-hy*.
(2) *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Chou-miao*. Liv. *Ta-ya*, ode *Jong-cao*.
(3) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Tchin-min*.

dinaire; le peuple en ſouffroit; les denrées étoient d'une cherté extrême, & la plupart manquoient de vivres. SIUEN-OUANG, à l'exemple des anciens rois, regarda ce châtiment du ciel comme une punition de ſes fautes : il s'humilia, examina avec ſoin ſa conduite, & réforma pluſieurs abus de ſa cour; il parut prendre tant d'intérêt aux calamités publiques, que non-ſeulement le peuple ſupporta patiemment les maux dont le Ciel l'affligeoit, mais encore chanta des vers à la louange de SIUEN-OUANG, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 822. *Siuen-ouang.*

SIUEN-OUANG avoit envoyé Tſin-tchong contre les Tartares occidentaux du pays de Jong, peuples intrépides & belliqueux, qui dans l'occaſion mépriſent la vie & ne cherchent qu'à mourir glorieuſement. Tſin-tchong, qui connoiſſoit leur bravoure, ne voulut les attaquer qu'avec des troupes d'élite & ſupérieures en nombre. Ces peuples, qui étoient entrés dans la Chine, retournèrent dans leur pays, ſur la nouvelle qu'ils eurent que ce général marchoit à eux avec des forces plus grandes, & Tſin-tchong, qui prit cette retraite pour une fuite, les y ſuivit. Les Tartares, le voyant à leur ſuite, l'attendirent de pied-ferme, réſolus de vendre chérement leur vie, ſi le général Chinois avoit la hardieſſe de les attaquer.

Tſin-tchong, ſe confiant dans le nombre & la valeur de ſes troupes, ne douta point de la victoire : il attaqua les Tartares avec toute la vigueur poſſible; mais ils ſe défendirent avec une bravoure à laquelle Tſin-tchong, quelque prévenu qu'il fût, ne s'attendoit pas; non-ſeulement ils ſoutinrent l'effort des troupes Chinoiſes, mais même après plus de cinq heures d'action des plus vives & des plus opiniâtres, ils les firent plier & en tuèrent

(1) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Yun-han*.

Avant l'Ere Chrétienne. 822. *Siuen-ouang.*

un grand nombre. Le général Tſin-tchong y perdit la vie; les vainqueurs pourſuivirent les Chinois juſques ſur les terres de l'empire, d'où ils ne ſe retirèrent qu'après s'être chargés des dépouilles de l'armée impériale, & avoir ſaccagé, pillé & détruit entièrement les pays qui ſe trouvèrent ſur leur paſſage.

La nouvelle de cette défaite conſterna la cour de SIUEN-OUANG, qui s'occupa des moyens de réparer cette perte, avec une promptitude ſur-tout néceſſaire pour contenir dans leur devoir les princes de l'empire, qui n'y paroiſſoient pas trop diſpoſés. Tſin-tchong avoit cinq fils, dont l'aîné s'appelloit Tchuang-kong : l'empereur le fit venir en ſa préſence avec ſes quatre frères; & après avoir loué la bravoure de leur père, il leur fit connoître l'obligation où ils étoient de venger ſa mort; & afin de les animer davantage, il promit, à leur retour, de leur donner en ſouveraineté leur ancien pays de Ta-lou & de Kiuen-kicou, & augmenta leur armée de ſept mille hommes des meilleures troupes de l'empire.

Les cinq frères, réſolus de venger la mort de leur père; mirent ſur pied une des plus belles armées qu'on eût encore vues, avec laquelle ils entrèrent dans le pays de Jong. Les Tartares, qui ſe croyoient invincibles depuis leur dernière victoire, parurent ne pas craindre l'approche de la nouvelle armée Chinoiſe. Tchuan-kong, voulut tirer avantage de la ſupériorité du nombre qu'il avoit ſur eux; il diviſa ſon armée en cinq corps, que chacun de ſes frères commandoit, & les diſpoſa de telle ſorte, qu'ils pouvoient aiſément envelopper les ennemis, & ſe ſecourir mutuellement : alors il fit charger en même temps par ces cinq corps les Tartares, qui, malgré leur bravoure, furent accablés par le nombre, & preſque tous mis en pièces. Jamais victoire ne fut plus ſanglante & plus

plus complette. Tchuang-kong ne s'en tint pas là, il parcourut tout le pays de Jong, & mit à feu & à ſang tout ce qui lui réſiſta. Ce fut ainſi qu'il vengea la mort de ſon père, & qu'il ajouta des conquêtes à l'empire.

Avant l'Ere Chrétienne. 822. *Siuen-ouang.*

Cette nouvelle cauſa autant de joie à la cour de SIUEN-OUANG, que la perte de la première bataille l'avoit conſternée. Ce prince tint la parole qu'il avoit donnée à Tchuang-kong; il augmenta ſa principauté de Thſin, des pays de Ta-lou & de Kiuen-kicou, ſans prévoir qu'il agrandiſſoit une famille qui devoit un jour éteindre la ſienne dans la perſonne de Thſin-chi-hoang (1).

Vers ce temps mourut Hiong-chouang, prince de Tſou. Il ne laiſſa point d'enfans; mais il avoit trois frères qui ſe diſputèrent aſſez vivement ſon héritage. Dans cette diſpute, l'aîné des trois, Tchong-ſiun, fut tué par le cadet, Hiong-ſiun; le ſecond, Chou-kan, craignant une mort ſemblable, ſe ſauva & fut s'établir à Pou-tching. Ainſi Hiong-ſiun demeura maître de la principauté de Tſou.

Autrefois, tous les princes de l'empire ne manquoient pas, à certains temps fixes, de venir rendre hommage & d'apporter quelque tribut pour marquer leur dépendance; mais depuis Li-ouang, & même avant lui, cela ne ſe pratiquoit plus, & il ſembloit que les princes ſe fuſſent rendus abſolument indépendans, ce qui faiſoit beaucoup de peine à SIUEN-OUANG; il n'oſa cependant rien tenter, pour les

(1) C'eſt celui qui a fondé la dynaſtie des *Thsin* & qui s'eſt rendu ſi odieux aux Chinois, par la haine qu'il voua aux gens de lettres, & par l'ordre qu'il donna de brûler tous les livres; incendie qui détruiſit preſque tous les plus anciens monumens de l'hiſtoire, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir par la ſéchereſſe qui règne dans les annales de la Chine juſqu'à l'an 255, avant Jéſus-Chriſt. *Éditeur.*

faire rentrer dans le devoir, qu'il ne fût en état de le ſoutenir.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 820. *Siuen-ouang.*

A la huitième année de ſon règne, voyant l'empire paiſible au-dedans, & redouté au-dehors par la fameuſe victoire de Tchuang-kong ſur les peuples de Jong, il réſolut d'eſſayer s'il pourroit engager les princes tributaires à lui donner des marques de leur ſoumiſſion & de leur dépendance. Pour cet effet, il leur manda qu'il vouloit aller chaſſer à Lo-yang, & qu'ils euſſent à s'y rendre. SIUEN-OUANG étoit aimé; ainſi les princes reçurent cet ordre de bonne grace; preſque tous ſe rendirent à Lo-yang : SIUEN-OUANG voulut bien ſe contenter des excuſes des autres; rien n'y troubla les plaiſirs, comme on l'apprend par des vers qu'on fit alors ſur ce voyage. (1).

818.

Une multitude de Chinois, dans le temps de la ſéchereſſe, s'étoit expatriée pour chercher à ſubſiſter ailleurs. SIUEN-OUANG, la dixième année de ſon règne, les invita à revenir & leur rendit leurs biens; il leur fit diſtribuer des vivres en abondance, & cette action lui attira les éloges des poëtes, qui ne manquèrent pas de l'élever autant qu'elle le méritoit (2).

SIUEN-OUANG étoit bien dans l'eſprit de ſon peuple; une ſeule choſe lui fit du tort. Sous le règne de Chun, ou, pour mieux dire, tandis qu'il gouvernoit l'empire ſous Yao, Heou-tſie avoit enſeigné aux peuples à cultiver la terre; or Heou-tſie eſt la ſouche de la dynaſtie des *TCHEOU*; c'eſt pour cette raiſon que cette dynaſtie ſe regardoit comme celle à qui le peuple étoit redevable de l'agriculture portée à ſa perfection. Afin d'en perpétuer la mémoire, on établit la coutume,

(1) *Chi-king*, livre *Siao-ya*, ode *Kioue & Kin-kong.*
(2) *Sioya*, ode *Hong-yen.*

qui ſubſiſte encore aujourd'hui, par laquelle l'empereur, tant pour donner l'exemple au peuple, que pour marquer l'eſtime qu'on doit faire du labourage, eſt obligé de travailler lui-même à la terre. Les grains qu'il récolte, ne peuvent être employés qu'à honorer le Chang-ti. Voici comment ſe fait cette cérémonie.

Avant l'Ere Chrétienne. 817. *Siuen-ouang.*

Neuf jours avant le premier de la lune où commence le printemps, l'intendant de l'aſtronomie avertit le mandarin qui a l'inſpection générale ſur les grains, que les froids ſont ceſſés & que le printemps approche. Ce mandarin en donne avis auſſi-tôt à l'empereur par un placet, où il lui expoſe que l'intendant de l'aſtronomie lui a fait ſavoir que dans neuf jours on entre dans la lune où toutes choſes vont commencer à prendre une nouvelle face, & qu'ainſi il prie Sa Majeſté de diſpoſer tout pour labourer la terre.

L'empereur mande au tribunal qui a ſoin des corvées, d'avertir les grands, les mandarins & le peuple de ſe diſpoſer à cultiver la terre. Il ordonne au *kong-pou*, ou tribunal qui a ſoin des ouvrages de l'état, de faire préparer le lieu & les inſtrumens néceſſaires. Après quoi, cinq jours avant la cérémonie, l'empereur ſe retire dans l'appartement du jeûne, & fait ſuſpendre toute affaire dans les tribunaux pendant les trois derniers jours que dure le jeûne. Le jour arrivé, l'empereur ſe purifie le corps; au ſortir du bain on lui donne, dans une coupe d'or, du vin fait de bled: il le boit, & ſe rend enſuite, accompagné des grands, des mandarins & du peuple, dans le champ qu'il doit labourer.

L'intendant des grains examine ſi rien ne manque, & le principal officier de juſtice place chaque inſtrument en ſon lieu. Alors l'intendant prend la charrue & la préſente à l'em-

Avant l'Ere Chrétienne. 817. *Siuen-ouang.*

pereur, qui la reçoit avec reſpect, & laboure d'abord un ſillon. Après avoir conduit la charrue aux trois quarts du ſecond ſillon, l'intendant-général des grains le prie de la céder à ſes gens, qui achèvent de labourer juſqu'à mille arpens, qui font un terrein de 5400000 pieds quarrés, l'arpent Chinois étant de 5400 pieds quarrés.

Quand tout ce terrein eſt labouré, l'intendant des grains en avertit l'intendant de l'aſtronomie, qui l'examine & en fait ſon rapport à l'empereur; alors l'intendant de la bouche préſente à ce prince un repas champêtre, préparé par l'impératrice même, dont le principal ſervice conſiſte en un bœuf qu'on a tué la veille. L'empereur en mange un morceau, & diſtribue le reſte aux grands, aux mandarins, & aux gens qui l'ont aidé à labourer.

Le repas fini, l'intendant-général des grains fait un diſcours au peuple, dans lequel il relève beaucoup la condition du laboureur, & fait ſentir l'importance de s'appliquer à l'agriculture; il appuie ſur l'obligation indiſpenſable d'y veiller, pour tous ceux qui ſont en charge, depuis les moindres officiers des bourgs & des villages juſqu'à l'empereur même, dont un des principaux devoirs eſt de cultiver la terre.

816. Cette cérémonie intéreſſante pour l'état, & dont l'empereur ne peut s'exempter impunément, n'avoit point été faite par Siuen-ouang, depuis douze ans qu'il étoit ſur le trône. Koué-ouen-kong, un des princes de la famille régnante, zélé pour la gloire de ce monarque, lui repréſenta le tort qu'il ſe faiſoit en la négligeant; il lui fit entendre que la principale occupation des peuples eſt de cultiver la terre; qu'il devoit les y encourager par ſon exemple; que les fruits du labourage ſont la principale nourriture des hommes &

le lien qui les unit entr'eux ; qu'ils ſont encore le fondement du commerce, de la paix, de la félicité, & de la durée d'un empire ; & enfin que les avantages que Heout-ſie, chef de leur famille, avoit procurés à l'état, lui avoient mérité le nom de grand.

Avant l'Ere Chrétienne. 816. *Siuen-ouang.*

Siuen-ouang écouta tranquillement ce diſcours, & parut même l'approuver ; mais il ne fit pas pour cela la cérémonie du labourage durant tout le temps de ſon règne, & cette négligence lui fit beaucoup perdre de l'eſtime qu'on avoit pour lui.

Cette même année, Ou-kong, prince de Lou, mourut regretté de ſes ſujets, qui reconnurent Y-kong ſon fils pour leur ſouverain. Il n'en fut pas de même de la principauté de Tſi : Li-kong, qui la poſſédoit, avoit de l'eſprit & toutes les qualités d'un grand prince ; mais trop adonné à ſes plaiſirs, il négligea le gouvernement ; & trop prompt dans ſa colère, il s'attira la haine de la plupart des grands.

Cette haine fut pouſſée ſi loin, que ſoixante-dix de ſes meilleurs officiers, levèrent ſecrettement des troupes, & prétendirent l'obliger d'abdiquer ſa principauté en faveur de Ouen-kong ſon fils. Li-kong n'étoit point d'humeur à leur céder, il marcha contre eux à la tête de ſes troupes, & leur livra une bataille qui fut très-ſanglante de part & d'autre ; Li-kong y perdit la vie ; les rébelles mirent auſſi-tôt les armes bas, & reconnurent Ouen-kong pour leur prince légitime.

Parmi cette multitude de princes qui s'étoient pour ainſi dire partagé l'empire, Li-heou, prince de Ouei, avoit deux fils dont l'aîné s'appelloit Kong-pé, & le cadet, Ou-kong. Ou-kong avoit beaucoup d'eſprit, d'habileté, & étoit mieux fait que Kong-pé ; auſſi Li-heou le préféroit-il à ſon aîné. Il auroit bien voulu le déſigner ſon ſucceſſeur ; mais il ne le pouvoit ſans

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 809. *Siuen-ouang.*

faire déclarer Kong-pé incapable de l'être. Kong-pé cependant n'étoit pas ſans mérite, & ſe comportoit d'une manière irréprochable; ainſi le priver du droit que lui donnoit ſa naiſſance, c'étoit expoſer les peuples à exciter des troubles : le parti qu'il prit, fut de conſerver à Kong-pé ſes droits, & de combler de richeſſes Ou-kong, afin de le mettre en état de ne pas craindre ſon ainé, & de ſe faire un parti qui pût le mettre en poſſeſſion de ſa principauté, ſi ſon frère lui donnoit quelque ſujet de mécontentement.

Ou-kong comprit l'intention de ſon père; il employa les ſommes immenſes qu'il en reçut, à gagner les officiers & les ſoldats de la principauté de Ouei; de ſorte qu'il ſe vit bientôt en état de diſputer la ſucceſſion à ſon aîné. (1) Kong-pé vit les intrigues de ſon frère avec un extrême chagrin, & n'oſa s'en plaindre ouvertement, parce qu'il n'ignoroit pas que ſon père lui étoit contraire; il ſe contenta de confier ſes peines à ſes amis, & ne prit aucune meſure pour déconcerter les projets de ſon frère & l'empêcher d'entreprendre ſur ſes droits. Ce prince tomba dans une mélancolie qui le conſuma de langueur & lui donna la mort; ainſi Ou-kong ſuccéda à ſon père Li-heou, qui mourut la quinzième année de SIUEN-OUANG.

Pé-yu, neveu d'Y-kong, prince de Lou, penſoit, depuis pluſieurs années, à ſe rendre maître de cette principauté. Il s'étoit fait, dans cette vue, pluſieurs créatures qui lui étoient entièrement dévouées, & qui n'attendoient que la mort d'Y-kong pour le proclamer ſon ſucceſſeur; mais Pé-yu, impatient de régner, trouvant que ſon oncle vivoit trop longtemps, fut aſſez dénaturé pour l'aſſaſſiner de ſa propre main,

(1) *Chi-king*, ode *Pe-tcheou.*

la vingt-unième année du règne de l'empereur. Il ſe ſaiſit ainſi de ſa principauté, ſans qu'aucun de ſes ſujets ſe mit en devoir de venger un attentat auſſi noir.

Avant l'Ere Chrétienne. 807. *Siuen-ouang.*

Siuen-ouang n'ignoroit pas ce qui ſe paſſoit entre les princes ſes vaſſaux ; mais comme ils avoient pouſſé l'indépendance au point de ne plus reſpecter ſes ordres, l'empereur prit le parti de ne point ſe mêler de leurs affaires, & de jouir du repos qu'il trouvoit dans ſa cour. L'impératrice Kiang, étoit une princeſſe d'une prudence & d'une vertu peu ordinaires : elle étoit fâchée de voir que l'empereur ſe relâchoit du ſoin du gouvernement. Elle auroit bien voulu qu'il s'en corrigeât, ou du moins, qu'il fit quelque attention au danger où ſon indolence l'expoſoit, & elle cherchoit une occaſion de lui faire connoître ſes ſentimens ſans l'offenſer. Un jour que Siuen-ouang s'étoit levé plus tard qu'à l'ordinaire, cette princeſſe ſe para de ſes plus beaux habits, ſortit du palais à ſon inſçu, & ſe retira chez ſa mère, d'où elle envoya dire au prince ſon époux, qu'elle étoit une femme ſans vertu, que le plaiſir entraînoit dans le précipice ; que dans la crainte où elle étoit que l'empereur, qui avoit mille bontés pour elle, ne ſe laiſſât aller au même penchant, & que les affaires de l'état n'en ſouffriſſent, elle avoit cru devoir, pour le bien de l'empire & la gloire de l'empereur, s'éloigner de la cour. Siuen-ouang ſentit auſſi-tôt où l'impératrice en vouloit venir ; il lui envoya dire ſur le champ qu'il avoit toujours admiré ſa vertu ; mais que ce dernier trait augmentoit infiniment l'eſtime qu'il avoit pour elle ; que lui ſeul étoit coupable, & qu'il la prioit de revenir, lui promettant de changer de conduite. L'impératrice retourna au palais ſur cette promeſſe ; & l'on vit effectivement Siuen-ouang s'appliquer ſérieuſement au

806.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 806. *Siuen-ouang.*

gouvernement : ce trait arriva la vingt-deuxième année de ſon règne.

La première choſe qu'il fit, fut de ſe fortifier contre les princes ſes vaſſaux, dont les démêlés pouvoient devenir funeſtes à l'empire. Il nomma ſon frère cadet Houan-kong-yeou, dernier fils de Li-ouang, prince du pays de Tching, à l'oueſt du royaume de Tcheou, qu'occupoit Ouen-ouang. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le territoire *de Han-tchong-fou*, dans le Chen-ſi.

Mou-heou, prince de Tçin, eut, cette même année, un premier fils, auquel, par une hardieſſe inſultante pour l'empereur, il fit porter le nom de *Kieou*, c'eſt-à-dire *ennemi*, donnant à connoître par cette dénomination, que lui & ſa race ſe déclaroient ennemis de l'état ; quelques années après, la princeſſe Kiang-chi ſon épouſe, lui ayant donné un ſecond fils, le jour même qu'il livra bataille à un de ſes voiſins à Tſien-mou, il voulut qu'on le nommât *Tching-ſse* ou *Général accompli*, comme pour donner à entendre qu'il ne déſeſpéroit pas de voir ſa famille commander à tout l'empire.

Sſe-fou ſon miniſtre, étonné de cette hardieſſe, lui dit : » Le nom de *Tching-ſse* que vous venez de donner à votre » ſecond fils, eſt un nom qu'un empereur ſeul peut porter. Il » y a eu de tout temps des règles fixes, pour les noms des » rangs & des états différens : y contrevenir, c'eſt aller contre » les uſages établis par nos anciens. De plus, votre aîné, prince » héritier de Tçin, porte le nom de *Kieou*, qui ne lui appar- » tient pas, & le ſecond s'appellant *Tching-ſse*, ne ſera-ce » point un ſujet de diviſion entre eux ? Les peuples en prenant » parti pour l'un ou pour l'autre, troubleront la paix de vos » états, & on en doit appréhender de fâcheuſes ſuites, ſur-tout

» dans

» dans la ſituation où ſont les affaires de l'empire. Soyez tran-
» quille, lui répondit Mou-heou : j'ai eu des vues en leur don-
» nant de pareils noms, que je ferai connoître quand il en
» ſera temps. Soyez sûr qu'il y a beaucoup à eſpérer & rien à
» craindre ».

Avant l'Ere Chrétienne. 805. *Siuen-ouang.*

Siuen-ouang pour faire rentrer les princes dans leur devoir, & ſe conſerver la ſupériorité ſur eux, réſolut de venger la mort tragique d'Y-kong, prince de Lou, aſſaſſiné par ſon neveu. Il ſe mit à la tête de ſes troupes, la trente-deuxième année de ſon règne, & les conduiſit au royaume de Lou. Pé-yu ſe mit auſſi en campagne avec les ſiennes ; mais comme elles étoient inférieures à celles de l'empereur, il perdit la bataille, & fut fait priſonnier. Siuen-ouang le fit mourir : quelque juſte que fût cette punition, les princes de l'empire la blâmèrent hautement.

Après cette expédition, Siuen-ouang aſſembla les grands de la principauté de Lou, & les conſulta ſur le choix d'un ſujet de la famille d'Y-kong, pour remplacer Pé-yu. Fan-mou-tchong répondit ſur le champ, que Hiao-kong, frère d'Y-kong étoit digne de lui ſuccéder : « C'eſt, dit-il, un prince rempli
» d'eſprit & de ſageſſe, appliqué aux affaires, qui reſpecte les
» vieillards, récompenſe le mérite & punit le vice. Il ſait,
» quand il le faut, être ferme ou céder ». Siuen-ouang, ſur ce témoignage, le déclara prince de Lou.

La trente-neuvième année du règne de Siuen-ouang, Kiang-jong, chef des Tartares occidentaux, entra dans la Chine à la tête d'une armée. Siuen-ouang marcha en perſonne pour le repouſſer ; il rencontra Kiang-jong au pays de Tſien-mou (1),

789.

(1) *Tſien-mou* ſignifie *mille arpens.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 789. *Siuen-ouang.*

lui livra bataille, & la perdit : ce Prince auroit été fait priſonnier ſans Yen-fou, deſcendant, à la ſixième génération, de ce célèbre Tſao-fou, qui ſavoit ſi bien conduire un char. Yen-fou tira d'embarras l'empereur en conduiſant ſon char avec une vîteſſe extraordinaire. On trouve des vers dans le *Chi-king*, ſur cet événement (1).

Après la perte de cette bataille, SIUEN-OUANG ſe retira à Tai-yuen pour recruter ſon armée qui avoit été fort maltraitée à Tſien-mou ; il ordonna de faire le dénombrement des habitans de Tai-yuen. Tchong-chan-fou un de ſes miniſtres, lui en repréſenta les inconvéniens : « C'eſt une choſe » inouie juſqu'ici, lui dit-il, que l'empereur faſſe lui-même le » dénombrement de ſes ſujets. Votre Majeſté n'a-t-elle pas les » mandarins du peuple qui doivent connoître les familles & » le nombre de perſonnes qui ſont dans leurs départemens ? » Les mandarins des corvées doivent ſavoir la quantité de » monde qu'ils peuvent y employer, & les mandarins d'ar- » mes, le nombre des ſoldats de l'empire. Quel avantage peut » tirer Votre Majeſté de ce dénombrement ? Le pays de Tai- » yuen, eſt un des plus peuplés ; je crains cependant que le » nombre de ſes habitans ne réponde pas à ce que vous en » attendez : ainſi cette opération ne pourroit que vous cauſer » du chagrin. Mais ce qui eſt plus à craindre, c'eſt que les » princes de l'empire qui ne pourront l'ignorer, vous voyant » moins en forces, reſpecteront encore moins l'autorité im- » périale. Faire ſans raiſon le dénombrement du peuple, c'eſt » s'expoſer à le mécontenter, & c'eſt irriter le Ciel. La perte

(1) *Siao-ya*, ode *Ki-fou*.

» de la bataille de Tſien-mou, eſt un effet de la colère du Tien, » parce que Votre Majeſté ne s'eſt point encore miſe en devoir » de labourer les mille arpens de terre deſtinés au ſacrifice du » Chang-ti ; il eſt donc de ſon intérêt de ne pas l'irriter plus » long-temps ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 789. *Siuen-ouang.*

SIUEN-OUANG écouta, avec bonté, les repréſentations de ſon miniſtre ; mais il n'en fit pas moins le dénombrement du peuple de Tai-yuen : il remit une forte armée ſur pied, marcha contre les Tartares occidentaux, qui avoient à leur tête Chin-jong, les défit & les chaſſa de l'empire.

La quarante-troiſième année de ſon règne, SIUEN-OUANG mécontent d'un des grands de ſa cour, appellé Tou-pé, permit qu'on l'accusât d'un crime ſuppoſé, & ſans beaucoup d'examen, ſans même vouloir l'entendre, il le condamna à la mort. Tou-pé avoit un ami intime, appellé Tſo-yu, qui ne négligea rien pour lui ſauver la vie ; il préſenta juſqu'à neuf placets différens à l'empereur. SIUEN-OUANG voyant bien qu'il n'obligeroit pas Tſo-yu à ſe taire, le fit venir après ſon neuvième placet, & lui dit : « Quoi donc, Tſo-yu, vous aimez mieux » déſobliger votre prince que de déplaire à un ami ? « Si le » prince mon maître, répondit Tſo-yu, ſuit la raiſon, je tue- » rai moi-même mon meilleur ami s'il s'oppoſe à mon prince : » mais ſi la raiſon & la juſtice ſont du côté de mon ami, & » l'injuſtice du côté de mon prince, j'abandonnerai le parti de » mon prince, pour ſervir mon ami ». SIUEN-OUANG entrant en colère, lui dit : « Comment malheureux, eſt-ce ainſi qu'un » ſujet parle à ſon maître ? Si tu ne changes de langage, ſache » que je te ferai mourir avec Tou-pé ». Tſo-yu, ſans ſe troubler de cette menace, lui répondit : « Le ſage ſe fait une gloire » de mourir pour la juſtice. J'ai fait connoître à Votre Majeſté

785.

» ſon injuſtice à l'égard de Tou-pé ; & j'ai prouvé ſon inno-
» cence : qu'il me ſera glorieux de mourir pour une ſemblable
» cauſe ! Si vous le faites périr, ſachez que je ne veux pas lui
» ſurvivre ». SIUEN-OUANG irrité le chaſſa de ſa préſence, & ordonna qu'on les mît à mort tous deux. Cette injuſtice manifeſte obligea Sie-chou, fils de Tou-pé, de s'enfuir au royaume de Tçin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 785. *Siuen-ouang.*

Sie-chou trouva la principauté de Tçin dans une grande combuſtion. Mou-heou étoit mort, & ſon frère Chang-chu prétendoit s'emparer de ſes états au préjudice de Kieou, qui en étoit l'héritier légitime. Les eſprits étoient partagés, l'un & l'autre avoient leur parti. Il y eut pluſieurs combats, où le parti de Kieou eut toujours du déſavantage, & pour comble de malheur, la plupart des ſiens l'abandonnèrent lâchement ; de ſorte que pour ne pas tomber entre les mains de ſon ennemi, il ſe vit obligé de fuir & de céder ſes états à ſon oncle.

SIUEN-OUANG voyoit tous ces troubles avec chagrin ; c'étoit empiéter ſur ſes droits que de caſſer ainſi les princes, & de les changer ſans ſa participation ; mais il ne voyoit aucun remède à un ſi grand mal. Le chagrin qu'il en conçut fut ſi grand qu'il tomba malade, & mourut après avoir régné quarante-ſix ans (1).

782.

(1) Tſo-kieou-ming. Sſe-ki. Nien-y-ſse. Tſien-pien. Tchouen-kong. Lou-chi-kia. Chi-tchuen Chi-kia. Thſin-ki. Tſou-chi-kia. Lou-chi. Chu-king. Koue-yu. Tong-tchi. Ouei-chi-kia. Ki-kou-lo. Tſe-ouang-tſe. Sie-niu-tchuen. Liu-chi. Tchou-tſe. Tchun-tſieou. Tchuen-tcha.

YEOU-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne. 781. *Yeou-ouang.*

Yeou-ouang, fils de Siuen-ouang, ne monta ſur le trône que par le ſeul droit de ſa naiſſance ; il n'avoit d'ailleurs aucune des qualités néceſſaires à un prince, pour gouverner un grand état, & conduire les peuples dans les voies de la vertu. Si ſon père fit beaucoup de tort à ſa dynaſtie pendant les dernières années de ſon règne, Yeou-ouang ſon fils, la perdit preſque entièrement.

La première année du règne de ce prince, Kieou, héritier légitime de la principauté de Tçin, que Chang-chu ſon oncle avoit uſurpée ſur lui, trouva le moyen de ſe faire un parti conſidérable & de rentrer dans ſes états. Il prit poſſeſſion de ſon héritage ſous le nom de Ouen-heou. Chang-chu ayant appris cette nouvelle, raſſembla auſſi-tôt ſes troupes & marcha contre Ouen-heou : celui-ci dont l'armée s'étoit conſidérablement groſſie, fut au-devant de lui, lui livra bataille, la gagna, & tua de ſa propre main Chang-chu. Cette victoire le rendit paiſible poſſeſſeur de la principauté de Tçin.

Comme l'empire étoit continuellement troublé par les différends des princes particuliers, leur exemple entraînoit quelques-uns des peuples immédiatement ſoumis à l'empereur. Ceux du pays de Pao (1) furent de ce nombre ; mais à peine eurent-ils manqué à leur devoir, qu'ils s'en repentirent, & cherchèrent à appaiſer Yeou-ouang, en lui offrant une jeune fille d'une grande beauté ; ils crurent qu'elle ſeule pouvoit obtenir leur pardon : ils la demandèrent à ſon père, & la préſentèrent à

(1) Pao-tching-hien, dépendant de Han-tchong-fou, dans la province de Chen-ſi.

l'empereur au commencement de la troiſième année de ſon règne : ce prince frappé de ſa beauté, la reçut avec empreſſement, & fit grace aux habitans du pays de Pao, d'où cette fille prit le nom de *Pao-ſse*. L'année ſuivante cette concubine lui donna un fils qu'il appella *Pé-fou*. YEOU-OUANG éperdument amoureux, oublia tout autre objet & ſe laiſſa précipiter dans un abîme de malheurs.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 779. *Yeou-ouang.*

Le Ciel l'avertit par pluſieurs préſages funeſtes auxquels il fut inſenſible. Les rivières de King, de Ouei & de Lo, dans l'ancien domaine des princes de la famille des *TCHEOU*, parurent frémir & bouillonner pendant pluſieurs jours de ſuite; la montagne Ki-chan, qui avoit été pour ainſi dire le berceau de la grandeur de cette famille, s'entr'ouvrit & s'enfonça en partie; on ſentit dans tout ce pays d'affreux tremblemens de terre : ces ſignes de la colère du Ciel, épouvantèrent les peuples; YEOU-OUANG & Pao-ſse ſeuls, n'en furent point effrayés (1).

Tous les peuples étoient au déſeſpoir de voir YEOU-OUANG plongé dans cet aſſoupiſſement; & pluſieurs des princes qui avoient à cœur le bien de l'empire, ne ſavoient comment l'en tirer. Vou-kong, prince de Ouei, n'imagina pas de meilleur moyen que de faire des vers, où il critiquoit la conduite de YEOU-OUANG, comme on le voit dans le *Chi-king*.

L'exemple de ce prince fut bientôt ſuivi par les mandarins, les lettrés & les gens du peuple; tous firent des vers, où ils peignirent la conduite de YEOU-OUANG, les malheurs de l'empire, le danger prochain où il étoit de ſa ruine, & le déplorable état du peuple, qui pouvoit à peine ſubſiſter. Ils repréſentèrent le Tien irrité contre la famille des *TCHEOU*, à

778.

(1) Nien-y-ſse. Pen-ki. Toui-chi. Sſe-ki. Coue-yu. Tſien-pien.

qui il étoit ſur le point d'ôter l'empire : mais YEOU-OUANG fut peu ſenſible à cette critique, Pao-ſse lui tenoit lieu de tout (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 778. *Yeou-ouang.* 776.

La ſixième année du règne de ce prince, les peuples de Jong ou Tartares occidentaux qui cherchoient toujours l'occaſion d'entrer en Chine, ne manquèrent pas de profiter de celle-ci pour y faire quelques courſes ; YEOU-OUANG ne put ſe diſpenſer d'envoyer contre eux des troupes ſous la conduite de Pe-ſse : ce général ſans expérience, fut à l'étourdi attaquer Lou-tſi, chef des Tartares, & perdit la bataille & la vie. Lou-tſi profitant de la conſternation où la perte de cette bataille avoit jetté les peuples, ravagea tout le pays voiſin, & mit le ſiége devant la ville de Kiuen-kicou. Chi-fou, prince de Tſi, dont les états n'étoient pas éloignés, craignant que Lou-tſi ne vint tomber ſur lui, dès qu'il ſe ſeroit rendu maître de Kiuen-kicou, marcha à la tête de ſes troupes, dans le deſſein de ſecourir cette ville & de chaſſer les Tartares ; mais il avoit affaire à des gens qui l'attendirent de pied ferme, le battirent & le firent priſonnier : ils le gardèrent un an entier, après quoi ils le renvoyèrent ſans lui faire aucun mal. Contens du butin qu'ils avoient fait, ils le tranſportèrent dans leur pays.

A la dixième lune de cette même année, il y eut une éclipſe de ſoleil, qui fournit matière aux poëtes de s'exercer ſur les événemens du règne de ce prince (2). Il y avoit alors à la cour un certain Yn-chi, homme impérieux & ſuperbe ; YEOU-OUANG en fit ſon premier miniſtre. Kia-fou, homme plein

(1) *Chi-king*, livre *Siao-ya*, odes *Pin-tchi-tſou-yen*, *Ho-gin-ſse Kiao-yen*, *Kiang-pé-tiao-tchi*, *Hoa-ho-tſao*, &c.

(2) *Siao-ya*, ode *Ché-yue-tchi-kiao.*

d'esprit & de zèle pour le bien public, indigné de ce choix, sans craindre la colère de Yn-chi, fit des vers (1) où il critiquoit ouvertement la conduite de l'empereur, pour l'obliger, s'il étoit possible, à se corriger.

Avant l'Ere Chrétienne. 776. *Yeou-ouang.*

Yeou-ouang, toujours insensible au bien de l'état & à sa propre réputation, ne pensoit qu'aux moyens de plaire à Pao-sse : il fut le premier qui, à sa considération, introduisit des eunuques dans le palais, & avec eux la source d'une infinité de troubles qui ont mis si souvent l'empire à deux doigts de sa perte (2).

774. Le Ciel eut beau donner des signes visibles de sa colère, jusqu'à faire geler en été les rivières (3), pour lui faire connoître la perte inévitable de sa dynastie, s'il ne renonçoit à des amours illégitimes ; rien ne put l'en détacher.

773. Yeou-ouang, par une indignité jusqu'alors inouie, fit descendre du trône l'impératrice Chin-heou, & ôta à Y-kieou, son fils & son légitime héritier, le droit de lui succéder, que lui donnoit sa naissance. Il substitua à leur place l'infâme Pao-sse & son fils Pé-fou. Y-kieou se refugia dans le royaume de Chin, pour se soustraire à la fureur de son père, qui cherchoit, suivant le bruit populaire, l'occasion de le faire mourir (4).

(1) *Siao-ya*, ode *Tsie-nan-chan.*

(2) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Chou-yang.*

(3) Les événemens extraordinaires, la chûte d'une montagne, un débordement d'eaux, l'apparition d'une comète, & autres phénomènes, ont de tout temps pronostiqué de grands malheurs, selon les Chinois, & leurs princes en ont été effrayés. Les astrologues en profitoient pour leur faire entendre que le Ciel les avertissoit par là de prendre garde à leur conduite. Souvent des rébelles en ont abusé, pour gagner les peuples & leur persuader de manquer de fidélité à leur empereur, dont le Ciel irrité vouloit éteindre la dynastie. *Éditeur.*

(4) Liv. *Siao-ya*, ode *Tching-yue*, *Tchu-tse*, *Pé-hoa & Siao-puon*, *Sse-ki.*

Cependant

Avant l'Ere Chrétienne. 773. *Yeou-ouang.*

Cependant Pao-ſse étoit naturellement ſi ſérieuſe, que quelque choſe que Yeou-ouang pût imaginer, il ne pouvoit la faire rire; après avoir épuiſé, ſans ſuccès, tous les moyens, il s'aviſa de celui-ci, qui lui réuſſit. C'étoit une coutume ſous la dynaſtie des *Tcheou*, lorſqu'il arrivoit quelque trouble conſidérable qui demandoit un prompt ſecours, d'allumer de grands feux ſur les montagnes; on battoit la caiſſe partout, juſque dans les plus petits hameaux. A ces ſignaux, les princes voiſins, qui les communiquoient ſucceſſivement aux plus éloignés, raſſembloient des troupes toujours prêtes à marcher au premier ordre, & ſe rendoient eux-mêmes à la cour.

L'empereur ordonna donc un jour de faire ces ſignaux. Les princes allarmés, croyant qu'il étoit ſurvenu quelque grande affaire, mirent auſſi-tôt leurs troupes ſur pied, & ſe rendirent ſucceſſivement à la cour. Pao-ſse, les voyant arriver les uns après les autres, ſe mit à rire de toutes ſes forces; ce qui fit un ſi grand plaiſir à Yeou-ouang, qu'il faiſoit ſouvent allumer ces feux ſur les montagnes pour les tromper & faire jouir Pao-ſse de leurs allarmes. Mais ces princes, juſtement indignés d'avoir été le jouet d'une femme déteſtée de tout l'empire, ne répondirent plus à ces ſignaux & ne vinrent plus à la cour (1).

Un gouvernement auſſi mal dirigé, pouvoit-il rendre les peuples contens? Yeou-ouang l'avoit abandonné à des eſpèces de ſang-ſues qui, loin de pourvoir à leurs beſoins, ne ſongeoient qu'à s'enrichir; pour ſurcroît de malheur, la ſaiſon fut très-fâcheuſe à la dixième année du règne de ce

(1) *Sse-ki.*

prince, & il y eut une eſpèce de famine dans tout le pays de la domination des *Tcheou* (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 772. *Yeou-ouang.*

Yeou-ouang, ſentant combien ſa conduite aliénoit les eſprits, craignit que ſon légitime ſucceſſeur, Y-kicou, qui s'étoit retiré auprès du prince de Chin, ne ſe fît un parti pour rentrer dans l'héritage dont il l'avoit ſi injuſtement exclu. Il le fit redemander; mais il éprouva un refus : le prince de Chin ne trahit point la confiance d'un jeune prince qui étoit venu ſe jetter entre ſes bras. Yeou-ouang marcha contre lui à la tête de ſes troupes, accompagné de Pao-ſse, & le ſomma de lui remettre Y-kicou, ou de lui envoyer ſa tête. Le prince de Chin, qui ne pouvoit ſeul s'oppoſer à l'armée de Yeou-ouang, ſupérieure en nombre à la ſienne, appella à ſon ſecours les Tartares de Tſeng & de Jong, & ſe mit par-là en état de réſiſter à l'empereur.

771.

Yeou-ouang, à cette nouvelle, ordonna auſſi-tôt qu'on fît les ſignaux ordinaires; mais les princes, qui n'avoient pas oublié l'affront qu'il leur avoit fait en abuſant de ces ſignaux, n'y répondirent point. Le prince de Chin cependant s'avançoit à la tête d'une forte armée; il rencontra Yeou-ouang près de la montagne Ly-chan, l'attaqua, le battit, & pourſuivant ſa victoire, il prit ce lâche empereur avec Pao-ſse, & les fit mourir tous deux. Hoan-kong, prince de Tching, qui ſeul avoit ſuivi le parti de Yeou-ouang, y perdit auſſi la vie.

Jamais victoire ne fut plus complette; tout le pays demeura à la diſcrétion du prince de Chin, qui, auſſi-tôt après la mort de Yeou-ouang, fit proclamer Y-kicou empereur, ſous le nom de Ping-ouang (2).

(1) *Taya*, ode *Chao-min*. Tchu-tſe. Sieou-chi.

(2) Sſe-ki. Tching-chi-kia. Ouei-chi-kia. Thſin-ki. Tſien-pien.

PING-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne. 770. *Ping-ouang.*

Le nouvel empereur voulut congédier les Tartares qui l'avoient aidé à monter ſur le trône; mais ils firent connoître, par leur conduite, que leur deſſein étoit de ſe rendre maîtres de la Chine : de ſorte que PING-OUANG vit qu'il avoit tout à craindre de ceux même qui venoient de le ſecourir.

Dans cette conjoncture difficile, les princes de Tçin, de Ouei & de Tſin, lui amenèrent fort à propos des troupes qui, réunies à celles du prince de Chin, le mirent en état de ne plus craindre les Tartares. Il leur fit ſignifier que, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ils pouvoient ſe retirer chez eux. Mais ces Tartares, enflés des fréquentes victoires qu'ils avoient remportées ſur les Chinois, & ſe fiant à leur bravoure, prétendirent que la moitié de l'empire, qu'ils venoient de conquérir, leur appartenoit.

Les trois princes venus au ſecours de l'empereur, furent ſi indignés d'une prétention auſſi hardie, que Siang-kong, prince de Tçin, vouloit les faire charger ſur le champ; mais PING-OUANG leur fit dire que l'affaire étoit aſſez importante pour en combiner le ſuccès, & qu'ils différaſſent juſqu'au lendemain. Les deux princes de Ouei & de Tſin y conſentirent; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on détermina le prince de Tçin à différer l'attaque.

Dès la pointe du jour, l'empereur & les princes rangèrent leurs troupes en bataille, & firent, de nouveau, ſommer les Tartares de ſe retirer. Ceux-ci, ſans craindre cette menace, ſe mirent en état de ſoutenir le choc de l'armée impériale, & de diſputer au moins une portion de l'empire; ce qui irrita tellement

Avant l'Ere Chrétienne. 770. *Ping-ouang.*

Siang-kong, que, ſans attendre l'ordre, il engagea le combat : on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup de courage & d'acharnement ; mais enfin les Tartares, accablés par le nombre, furent mis en déroute & pourſuivis juſque dans leur pays (1).

Cette victoire coûta cher à PING-OUANG. Ce prince conçut une ſi haute opinion de la bravoure des Tartares, qu'il prit dès-lors la réſolution d'abandonner la ville où Yeou-ouang tenoit ſa cour, & de la tranſporter à Lo-yang (2) ; ce qui ne put ſe faire ſans de grands frais, & ſans ruiner une infinité de perſonnes ; mais la crainte qu'il avoit des Tartares, fut plus forte que toutes ces conſidérations.

Pour ſe mettre à couvert des inſultes de ces peuples belliqueux, il céda à Siang-kong, prince de Tçin, ſous prétexte de le récompenſer de ſes ſervices, la principale partie du patrimoine de la famille des *TCHEOU*. « Les Tartares, lui dit-il, » viennent ſans ceſſe faire des courſes dans mon pays de Ki & » de Fong, vous ſeul pouvez arrêter leur fureur & leurs bri- » gandages ; prenez-donc tout ce pays, je vous le cède volon- » tiers, ſous cette condition de leur ſervir de barrière ». PING-OUANG ne fit pas attention ſans doute, qu'en rendant le prince de Tçin ſi puiſſant, il détruiſoit ſa famille, puiſqu'il le mettoit en état de tout oſer, comme il arriva ſous Thſin-chi-hoang (3).

PING-OUANG, après avoir trop libéralement récompenſé le prince de Tçin, fit appeller Ouen-heou (4), & lui dit : (5) « Ouen-

(1) Sſe-ki. Tſien-pien, Hou-chi. Ouei-chi-kia. Thçin-ki.
(2) Honan-fou, dans la province de Ho-nan.
(3) Sſe ki. Tſo-chi. Sou-chi. Thſin-ki.
(4) C'eſt le prince de Tçin, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Thçin.
(5) Voyez *Chu-king*, chap. *Ouen-heou-tchi-ming.*

» ouang & Ou-ouang, fondateurs de notre famille, faiſoient
» leur principal devoir de s'inſtruire parfaitement de la vertu
» & de la pratiquer. C'eſt par ce moyen que leur réputation
» s'eſt répandue par toute la terre, & que le Chang-ti les avoit
» choiſis pour gouverner ce grand empire. Comme ils avoient
» auprès d'eux des gens ſages & habiles qui les aidoient à
» gouverner, il n'y avoit rien dont ils ne vinſſent facilement
» à bout. C'eſt ainſi que nos glorieux ancêtres ſont parvenus
» à vivre en paix ſur le trône.

Avant l'Ere Chrétienne. 770. *Ping-ouang.*

» Hélas ! en quel état ai-je reçu l'empire ? Le ciel irrité
» l'afflige de maux continuels : il n'y a plus ni habileté, ni
» induſtrie parmi le peuple ; les Tartares ont ravagé & preſ-
» que détruit l'héritage de nos pères. S'il y a, dans mes états,
» quelques gens de mérite à qui je pourrois confier les affaires,
» ils ne ſont point en place, je ne les connois pas, & je ne
» ſuis pas en état de les diriger. Qui de vous m'aime aſſez
» pour me ſeconder ?

» Si quelqu'un d'entre les princes peut faire renaître les
» heureux temps de mes ancêtres, certainement, Ouen-heou,
» c'eſt vous : vous pouvez, ſi vous le voulez, marcher ſur
» les traces de Ouen-ouang & de Ou-ouang. Le prompt
» ſecours que vous m'avez donné m'a tiré du cruel embarras
» où j'étois. N'ai-je pas raiſon de vous combler de louanges,
» & de tout me promettre de vous pour l'avenir ?

» Retournez dans vos états ; ayez les yeux ſur votre peuple ;
» tâchez de le maintenir en paix : prenez ce vaſe plein de vin
» *ku-tchang* (1), pour vous en ſervir dans les cérémonies que

(1) *Ku-tchang* exprime un vin fait de millet noir appellé *ku*, & d'une herbe odoriférante appellée *tchang*. Trad. du *Chu-king* par le P. Gaubil, p. 218. *Éditeur.*

» vous ferez à vos *ancêtres*. Je vous donne encore un arc
» rouge & cent fleches rouges, un arc noir avec cent fleches
» noires, & quatre chevaux. Allez, Ouen-heou, traitez
» avec douceur les étrangers ; inſtruiſez ceux que vous aurez
» auprès de vous ; ne faites jamais rien ſans conſeil ; aimez
» votre peuple, rendez-le heureux ; ayez l'œil ſur votre
» cour, & faites-vous toujours un honneur de pratiquer la
» vertu. »

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 770. *Ping-ouang.*

Siang-kong quitta la cour de l'empereur pour aller prendre poſſeſſion du pays de Fong & de Ki. Ce prince, agiſſant comme s'il fût déja entré en poſſeſſion de l'empire, fit élever un grand & vaſte (1) tertre en rond, ſur lequel il offrit un ſacrifice ſolemnel au Chang-ti ; ce qui n'étoit permis qu'à l'empereur.

S'il voulut, par ces cérémonies, ſonder les princes de l'empire, il eut le chagrin de voir que tous blâmèrent hautement cette témérité ; les Tartares eux-mêmes la mépriſèrent, & quatre ans après, le cinquième du règne de PING-OUANG, ils entrèrent dans ſon pays pour y commettre leurs brigandages

766.

(1) C'eſt une coutume en Chine, auſſi ancienne que la monarchie, que les empereurs avoient un temple dans leur capitale, dédié à l'Eſprit tutélaire de l'empire, dans lequel ils faiſoient élever un tertre quarré, dont le côté qui regardoit l'orient étoit couvert de terre verte, celui du midi de terre rouge, celui d'occident de terre blanche, celui du nord de terre noire, & enfin le centre, rempli de terre jaune. Lorſque l'empereur créoit un *Regule* ou *Tchu-heou*, il le conduiſoit à ce tertre & lui ordonnoit de le fouiller du côté où étoit ſitué le royaume qu'il lui donnoit. Le *Tchu-heou* enlevoit un gazon qui ſe trouvoit plein de terre jaune, & le préſentoit à l'empereur. C'eſt par cette cérémonie qu'il étoit mis en poſſeſſion de ſon royaume. Les cinq couleurs tiennent à d'autres idées chinoiſes : ils reconnoiſſent cinq élémens ; le bois, le feu, le métal, l'eau & la terre ; le bois répond, au vert & à l'orient ; le feu, au rouge & au midi ; le métal, au blanc & à l'occident ; l'eau, au noir & au nord ; la terre, au jaune & au centre, &c. On peut conſulter les remarques de M. de Viſdelou, imprimées, pag. 428 — 436 du *Chou-king*. *Éditeur.*

ordinaires. Siang-kong étoit brave, & avoit d'excellens ſoldats; il marcha contre eux, les battit & les repouſſa hors de ſes limites: il ne profita pas long-temps de ſa victoire, étant tombé malade, il mourut à la montagne Ki-chan. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 766. *Ping-ouang.*

Son fils Ouen-kong qui lui ſuccéda, n'avoit pas moins d'ambition & de bravoure que lui. Il établit d'abord ſa cour à Tchoui-kong, où ſon père la tenoit; mais un jour, ayant pris avec lui ſept à huit cens ſoldats pour faire une partie de chaſſe vers l'endroit où les rivières de Kien & de Ouei ſe réuniſſent, il trouva cet endroit ſi beau & ſi agréable, qu'il y bâtit une ville, & y tranſporta ſa cour la neuvième année du règne de PING-OUANG, avec autant de pompe & d'appareil que s'il eût été maître de l'empire (1). 762.

Ce prince, ſix ans après, c'eſt-à-dire la quinzième année de PING-OUANG, vit, ou feignit d'avoir vu en ſonge, un grand ſerpent de couleur jaune, qui eſt la couleur impériale, deſcendre du Ciel & s'arrêter ſur ſa bouche; il demanda l'explication de ce ſonge à Sse-tun: « Cela ſignifie, lui répondit Sse-» tun, qu'il y a long-temps que vous auriez dû ſacrifier au » Chang-ti; c'eſt un avertiſſement qu'il vous donne, il ne faut » pas le négliger ». Ouen-kong, ayant tout diſpoſé, fit, avec une grande magnificence, le ſacrifice *Kiao* (2) au Chang-ti; prérogative qui n'appartient, comme on l'a dit, qu'à l'empereur. 756.

Trois ans après, ce même prince établit des hiſtoriens en charge, dont l'emploi fut d'écrire l'hiſtoire de ſa famille, ſur-tout depuis le temps où Siang-kong ſon père avoit pris 753.

(1) Chu-king. Sſe-ki. Tai-ſse-kong. Nien-y-ſse.

(2) *Kiao* exprime, ſelon les Chinois, un ſacrifice au Chang-ti & le lieu où il s'offroit. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

753. *Ping-ouang.*

possession d'une partie des terres des *Tcheou*. C'est principalement à cette époque, que la famille des Tçin commença à prendre de l'ascendant sur tous les autres Princes tributaires de l'empire. La cour de Ouen-kong étoit magnifique; tout s'y faisoit par ses ordres, & on n'y respectoit point ceux de l'empereur; le prince de Tçin agissoit déja comme s'il l'eût été lui-même. Il poussa l'ambition jusqu'à établir un tribunal de mathématiques, & à changer la forme du calendrier, droits qui, de tout temps, ont fait partie des prérogatives attachées à la dignité impériale. Entreprendre sur ces droits, étoit un crime au premier chef. PING-OUANG n'ignoroit pas les projets ambitieux de Ouen-kong, mais il n'osoit s'en plaindre, parce que sa mère étoit sœur du prince de Chin, chez qui il s'étoit refugié. C'étoit d'ailleurs, pour ainsi dire, le seul prince à qui il pût se fier. Afin de se l'attacher davantage, comme son pays

752.

n'étoit pas extrêmement peuplé, il y envoya plusieurs familles qui défrichèrent ses terres & augmentèrent sa puissance; émigration qui ne put se faire sans affoiblir le domaine particulier de la famille impériale. Il courut des vers, qu'on trouve dans le *Chi-king* (1), où on lui en faisoit des reproches.

Les Tartares occidentaux, qui ne pouvoient se tenir tranquilles, entreprirent une nouvelle incursion sur les terres de Tçin. Ouen-kong les arrêta & les défit; il les poussa même

750.

fort loin du côté de l'oueſt, & s'empara du beau pays qui est à l'oueſt de la montagne Ki-chan, où il mit de bonnes garnisons; puis revenant sur ses pas, il céda à PING-OUANG le pays

(1) Sse-ki. Thçin-ki. Tchin-chi. Pen-tchu. Tchu-tse. *Chi-king*, *Ouang-fong*, ode *Yang-chi-chou*.

qui

qui eſt à l'eſt de cette montagne, bien perſuadé qu'il lui reviendroit quand il le voudroit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

Le prince de Tçin ne fut pas le ſeul qui voulût ſe rendre indépendant ; tous les autres princes ſuivirent ſon exemple, voyant que la famille impériale tomboit chaque jour. 749. *Ping-ouang.*

La vingt-deuxième année du règne de PING-OUANG, eſt l'époque fatale où ces princes, jadis vaſſaux & tributaires, ſe déclarèrent ouvertement indépendans de l'empereur, & où ils ſe rendirent maîtres abſolus dans leurs états. Les miniſtres de PING-OUANG étoient dans une grande perplexité ; le peuple mécontent ſe retiroit ; les terres demeuroient incultes, & pour comble de malheur, on ne voyoit aucun remède à tant de maux. PING-OUANG ſe trouvoit hors d'état de réſiſter au moindre des princes de l'empire qui l'auroit menacé.

Ce qui contribua encore davantage à perſuader que la dynaſtie des *TCHEOU* étoit ſur ſon déclin, fut ce que raconta un grand mandarin, au retour d'un voyage qu'il avoit fait dans le pays héréditaire de cette famille : il dit qu'il avoit trouvé le *miao* des ancêtres de la famille impériale, tombé en ruine, n'ayant plus que quelques triſtes reſtes qui marquoient à peine qu'il avoit exiſté. On lit dans le *Chi-king* les plaintes qui ſe firent à cette occaſion ; on y parle auſſi des trois ſortes de crimes dont étoit coupable le prince de Tçin. 747.

Depuis ce temps-là, on n'obſerva plus d'ordre dans l'empire, on ne connut plus de ſubordination ; chaque prince s'arrogea une entière indépendance. A peine Tchao-heou, prince de Tſin, eut-il pris poſſeſſion de ſes états, qu'il prétendit au droit de créer des princes, & éleva à cette dignité ſon oncle Tching-ſse, qu'il déclara prince de Kio-ouo. Tchuang-kong, prince de Tching, qui perdit ſon père Ou-kong l'an 744, ſuivit l'exemple 745.

de Tchao-heou, & créa, l'année ſuivante, ſon frère Toan prince de King (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 745. *Ping-ouang.*

Tchao-heou fut puni de ſa témérité. Tching-ſe ſon oncle, ſe comporta dans ſa principauté avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'il gagna le cœur de ſes ſujets, & inſpira à ceux de ſon neveu le deſir de l'avoir pour maître. Il ſe fit à la cour de Tſin un parti ſi puiſſant, que Pen-fou, qui en étoit un des principaux chefs, tua Tchao-heou, & ſe mit à la tête de ſon parti pour faire reconnoître Tching-ſe prince de Tſin. Pluſieurs officiers de Tchao-heou, indignés d'une trahiſon auſſi noire, ſoulevèrent le peuple, & aſſemblèrent une armée pour empêcher Tching-ſe d'entrer dans leur pays & venger la mort de leur prince. Tching-ſe, qui s'attendoit à quelque réſiſtance, s'étoit mis en état de leur faire tête. Les deux armées ſe rencontrèrent ſur la frontière; on en vint aux mains, & on ſe battit avec un acharnement égal pendant plus de trois heures. Tching-ſe ne pouvant enfoncer le corps qu'on lui avoit oppoſé, & voyant ſa gauche plier, recula. Il fut alors ſi vivement pouſſé, qu'il perdit la bataille & prit la fuite. Il ſe retira en grand déſordre à Kio-ouo. Pen-fou, le principal auteur de la révolte, fut pris & réſervé à une mort honteuſe. Hiao-heou, fils de Tchao-heou, fut reconnu & proclamé prince de Tſin, & le traître Pen-fou exécuté à la tête de l'armée, pour ſervir d'exemple.

Les peuples de Tſin ne firent pas paroître moins d'attachement & de fidélité pour leur prince, lorſque quinze ans après, Tou, fils de Tching-ſe, fit tuer en trahiſon le prince Hiao-

(1) Pen-ki. Tchu-tchuen. *Chi-king, Ouang-fong*, odes *Tou-yuen, Ko-luy, Chou-ly* & *Kiun-tſe-yu.* Tço-chi.

hcou. Ces peuples, outrés de cette perfidie, ſe jettèrent avec fureur dans ſon pays, l'en chaſsèrent, & reconnurent Ngo-hcou, fils de Hiao-hcou, pour leur prince légitime (1). Avant l'Ere Chrétienne. 724. *Ping-ouang.*

De tous les princes de l'empire, celui de Lou, Hoei-kong, parut un des plus modérés. Mais la quarante-huitième année du règne de PING-OUANG, il envoya demander à l'empereur la permiſſion de ſacrifier au Tien, cérémonie, comme on l'a dit, réſervée à l'empereur ſeul, ou à celui qu'il envoyoit à ſa place, lorſque d'autres affaires l'en empêchoient. PING-OUANG, qui n'oſoit mécontenter aucun de ces princes, diſſimula en cette occaſion, & prit le parti d'envoyer, dans la principauté de Lou, Kio, un de ſes officiers, pour y faire, en ſon nom, le ſacrifice *kiao*. Hoei-kong comprit que l'empereur ne lui avoit point accordé cette permiſſion, de peur qu'il n'en uſurpât le droit. Il diſſimula; le ſacrifice achevé, il ne voulut point permettre à Kio de s'en retourner, afin d'avoir dans ſes états quelqu'un qui fît ce ſacrifice ſans qu'on pût lui reprocher d'uſurpation. Si c'eût été un avantage pour Hoei-kong, ce prince n'en auroit pas profité long-temps, car il mourut l'année ſuivante, & laiſſa ſa principauté à Yn-kong ſon fils (2). 722.

C'eſt à cette époque que Confucius commence ſon *Tchun-tſieou*. L'empire étoit alors partagé en vingt-une principautés ou royaumes; ſavoir: les royaumes de Lou, de Tſi, de Tçin, de Tſin, de Tchou, de Ouei, de Tſai, de Tching, de Tſao, de Tchin, de Teng, de Ki, de Song, de Ou, de Tchu, de Kiou, de Sie, de Hiu, de Siao-tchu, de Yen & de Han. Huit

(1) Tçin-chi-kia.

(2) Ouai-ki. Lou-ſse. Cong-tſe. Tchin-chi. Nan-hien. Tço-chi. Tſe-ouang-tſe.

Avant l'Ere Chrétienne.

de ces royaumes étoient gouvernés par des princes de la famille des *Tcheou*, ſavoir, Lou, Ouei, Tçin, Tching, Tſao, Tſai, Yen & Ou. Ils auroient pu aiſément conſerver l'empire dans leur famille, s'ils ſe fuſſent réunis enſemble; mais leurs intérêts particuliers les diviſèrent, & peu-à-peu ils s'entre-détruiſirent eux-mêmes (1).

722. *Ping-ouang.*

Yn-kong eut, à peine, ſuccédé à ſon père Hoei-kong dans la principauté de Lou, qu'à la troiſième lune il fit, à Mie, une ligue avec Y-fou, prince de Tchu; à la neuvième lune il fit pareille alliance avec le prince de Song & le prince du pays de Sieou, tous princes d'une autre famille que la ſienne; mais ce qui fit le plus de tort à ſa réputation, à la première lune de l'année ſuivante, il fit amitié avec les Tartares, qui, de tout temps, avoient été les ennemis de l'empire.

La cinquante-unième année du règne de Ping-ouang, & le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil vers les dix heures du matin. Ping-ouang mourut la lune ſuivante. L'empire ne fut pas agité de grands troubles durant ſon règne, qui fut aſſez long; mais par ſon indolence & ſon peu d'habileté, il laiſſa s'étendre par-tout l'eſprit d'indépendance, qui entraîna la ruine entière de ſa famille.

720.

Ce prince n'avoit d'autre but que de ſe mettre à couvert des inſultes qu'il craignoit de la part de quelques princes mécontens; c'eſt dans cette vue qu'il avoit voulu s'attacher le prince de Tching, qui étoit de ſa famille; pour cimenter leur

(1) Tſien-pien. Nan-hien. Le *Tong-kien* que ſuit le P. *de Mailla*, n'annonce & ne nomme que dix-neuf royaumes; il ne parle pas des royaumes de Yen & de Han: j'en ignore la raiſon, car ces deux royaumes ſubſiſtoient dès-lors, & je penſe que le P. *de Mailla* a bien fait de les ajouter à cette liſte. *Éditeur.*

alliance, Ping-ouang lui donna en ôtage ſon ſecond fils, & Tchuang-cong lui envoya pareillement ſon fils aîné, l'héritier de ſes états. Mais cette liaiſon ne dura pas, car à peine eût-on appris, dans la principauté de Tching, la mort de Ping-ouang, que Tſai-tso, officier de Tchuang-kong, entra à la tête d'une troupe de ſoldats dans les terres impériales, & en ravagea toutes les moiſſons. Il fut repouſſé, à la vérité, mais la réçolte fut perdue. Le ſucceſſeur de Ping-ouang n'avoit pas encore pris poſſeſſion de l'empire : il ſe trouvoit entre les mains de Tchuang-kong ; car quoi qu'il ne fût que le ſecond fils de Ping-ouang, & qu'il ne dût pas être l'héritier de ſa couronne, cependant parce que ſon fils aîné avoit laiſſé un fils, les grands prétendirent qu'on devoit préférer l'oncle au neveu ; c'eſt pourquoi ils demandèrent ſon retour avec inſtance. Le refus que le prince de Tching fit de le rendre, mit entre eux une inimitié qui dura long-temps & qui cauſa de très-grands maux dans l'empire.

Avant l'Ere Chrétienne. 720. *Ping-ouang.*

Le prince de Tching, qui en prévit une partie, chercha auſſi-tôt à s'unir à quelqu'un des princes dont il pût s'appuyer ; il jetta les yeux ſur le prince de Tſi, & le fit ſonder. Le prince de Tſi accepta volontiers l'union propoſée. Les deux princes s'abouchèrent à Che-men, & jurèrent de ſe ſecourir mutuellement contre quiconque les attaqueroit (1).

HUAN-OUANG.

Huan-ouang, petit-fils de Ping-ouang & légitime héritier du trône, ſuccéda à ſon aïeul, & fut reconnu de tout l'empire malgré la faction contraire. Les princes ne penſèrent point 719.

(1) Tchun-tſieou. Tço-kieou-ming. Lin-chi. Kong-yang-chi.

Avant l'Ere Chrétienne. 719. *Huan-ouang.*

à s'y oppoſer ; ils étoient trop occupés de leurs intérêts particuliers, & d'ailleurs l'empereur n'étoit maître qu'autant qu'ils le vouloient bien.

Le prince de Kieou, qui étoit alors en guerre avec le prince Ki, s'empara, par ſurpriſe, de la ville de Meou-leou, qu'il trouva dégarnie & ſans défenſe. Tcheou-yu, de la principauté de Ouei, qui s'y étoit fait un parti, fit mourir Hoan-kong, ſon maître & ſon prince, & envahit ſes états : profitant enſuite de la ligue que Hoan-kong avoit faite avec les princes de Song, de Tchin & de Tſai, il les alla joindre avec ſes troupes pour inſulter enſemble le prince de Tching, uni avec celui de Tſi. Ils s'avancèrent juſque ſur la frontière ; mais trouvant ces deux princes en diſpoſition de les bien recevoir, ils n'osèrent rien entreprendre.

Le prince de Song, allié de Yn-kong, lui envoya demander des troupes contre le prince de Tching, qui n'étoit point en guerre avec eux. Yn-kong refuſa d'abord ; mais preſſé par les importunités de l'agent du prince de Song, il accorda le ſecours qu'on lui demandoit. Les deux princes ligués ſe mirent en campagne. Le prince de Tching s'étoit ſi bien préparé à la défenſe, qu'ils furent contraints de ſe retirer ſans l'attaquer. (1).

Les peuples de Ouei étoient indignés de la mort tragique de leur prince. Tcheou-yu, qui s'étoit emparé de ſes états par un crime ſi affreux, n'avoit pas eu le temps de calmer les eſprits ; mais il étoit maître des troupes. Cependant Che-heou & Che-tſe-kio ſon fils, cherchèrent les moyens de le punir de ſa perfidie. Ils concertèrent avec le prince de Tchin, qu'ils mi-

(1) Nien-y-ſe. Tchun-tſieou. Lin-chi-hou-chi. Tço-kieou-ming. Tçien-pien.

rent dans leurs intérêts, d'attirer à sa cour Tcheou-yu, sous prétexte d'aller ensemble rendre leurs hommages à l'empereur.

Avant l'Ère Chrétienne. 719. *Huan-ouang.*

Tcheou-yu, qui n'étoit pas encore bien affermi dans les états qu'il venoit d'usurper, donna dans le piège; il crut l'occasion favorable pour obtenir l'attache de l'empereur, & se rendit aussi-tôt à la cour du prince de Tchin, qui le fit arrêter & le livra aux peuples de Ouei. Tcheou-yu paya de sa tête sa trahison. Siuen-kong, fils de Heou-kong, lui succéda, & fut reconnu prince de Ouei.

L'empereur Huan-ouang avoit l'ame naturellement guerrière; il souffroit impatiemment tous ces troubles; il auroit bien voulu employer la force pour faire rentrer les princes dans leur devoir, mais l'entreprise étoit délicate. Il crut cependant en trouver l'occasion favorable dans une querelle que le prince de Tçin eut avec celui de Tching; ce dernier s'étoit lié depuis long-temps avec l'empereur, malgré les différends qu'ils avoient eus ensemble. Huan-ouang envoya Yn-chi & Ou-chi, deux de ses meilleurs officiers, avec des troupes pour se joindre au prince de Tching. Avec ce secours, ce prince marcha contre Y-heou, prince de Tçin; la bataille se donna à Y, mais la partie étoit trop inégale, Y-heou la perdit, & fut obligé d'abandonner ses états, & de s'enfuir au pays de Soui.

Les peuples de Kio-ouo, à cette nouvelle, prirent les armes, se révoltèrent ouvertement contre l'empereur, & refusèrent de recevoir ses ordres. Huan-ouang, qui vouloit rentrer dans la possession où les empereurs avoient toujours été de nommer les princes de l'empire, leur envoya Koué-kong, qui leur déclara les intentions de son maître, pour le bien & le repos commun. Il leur dit qu'il avoit ordre de sa part de choisir Ngai-heou, fils de Y-heou, pour leur prince. A cette propo-

sition tout fut pacifié, & les peuples rentrèrent dans le devoir.

Avant l'Ere Chrétienne. 719. *Huan-ouang.*

Le prince de Tching en vouloit toujours au prince de Song; il se servit des troupes de l'empereur qu'il avoit encore sous ses ordres, se joignit au prince de Tchou, & fut attaquer, avec toutes ces forces, le prince de Song, qui de son côté se tenoit toujours prêt, avec des troupes aguerries, à le bien recevoir: effectivement lorsque le prince de Tching tenta de forcer ses limites & d'entrer dans ses états, le prince de Song tomba sur lui avec tant d'impétuosité, qu'il ne lui donna pas le temps de se reconnoître, & le défit entièrement. Profitant ensuite de sa victoire, il mit le siége devant Tchang-kouo; cette ville fit une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas; malgré la vivacité avec laquelle il la fit attaquer, il ne put s'en rendre maître qu'après dix mois de siége.

718.

Le prince de Tching, après la bataille qu'il venoit de perdre, proposa une alliance au prince de Lou, pour en obtenir quelque secours, mais inutilement; il s'adressa ensuite au prince de Tchin, qui le refusa pareillement. Indigné de ce dernier refus, il entra à main armée sur les terres de Tchin, les ravagea, & ne se retira qu'après avoir fait un butin immense; mais réfléchissant ensuite, que dans sa situation il avoit intérêt à ne pas augmenter le nombre de ses ennemis, il chercha toutes sortes de voies pour se réconcilier avec le prince de Tchin, & il en vint à bout, en le dédommageant des pertes qu'il venoit de lui causer.

717.

Le prince de Tching, dans ces différentes expéditions, n'étoit proprement que le lieutenant de l'empereur pour soumettre les autres princes, & les obliger à rentrer dans leur devoir. Comme celui de Song étoit un des plus puissans, les plus grands

grands efforts ſe portèrent contre lui. Juſque-là, HUAN-OUANG avoit paru ne point agir pour lui-même: mais la ſixième année de ſon règne, il fit connoître qu'il regardoit le prince de Song comme l'ennemi de l'empire & le ſien; il donna ordre aux princes de Tching, de Lou & de Tſi de joindre leurs troupes à l'armée impériale. Le rendez-vous étoit donné à Tchong-kieou; de-là, elles ſe mirent en marche, & entrèrent dans le pays ennemi. Mou-kong, prince de Song, homme de tête & plein de bravoure, ſecondé d'ailleurs par d'excellentes troupes, s'oppoſa à cette formidable armée, & eut la hardieſſe, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuſe que la ſienne, de l'attendre au pays de Koan. L'armée impériale, perſuadée que ſa ſupériorité l'aſſuroit de la victoire, tira droit vers Koan, & chargea les Song avec beaucoup de vigueur; mais Mou-kong ſoutint leurs efforts avec tant de bravoure, de conduite & de courage, qu'après un combat opiniâtre, qui dura juſqu'à la nuit, les troupes impériales purent à peine s'attribuer l'honneur de la victoire. Mou-kong cependant quitta le champ de bataille & ſe retira en bon ordre; il abandonna les deux villes de Kao & de Fang, que le prince de Tching remit au prince de Lou, pour le détacher entièrement des intérêts du prince de Song.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 714. *Huan-ouang.*

Mou-kong n'en fut pas plus ſoumis à l'empereur; le foible avantage que les troupes impériales avoient remporté ſur lui, fit connoître qu'avec du ſecours, il pourroit leur tenir tête. Il fit alliance avec le prince de Ouei, & joignant ſes troupes aux ſiennes, il alla ravager les états du prince de Tching, d'où il revint chargé d'un riche butin. Le prince de Tſai vint encore ſe joindre à lui, & ces trois princes réſolurent de commencer la campagne par ſe ſaiſir de Tai, petit pays indépendant, ſur les limites de la principauté de Tching, d'où ils auroient pu

inquiéter beaucoup le prince de Tching. Mais la diviſion ſe mit entre eux, & fit échouer ce deſſein ; le prince de Tching ſut en profiter pour prendre lui-même Tai d'aſſaut, qu'il ajouta à ſes états.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 713. *Huan-ouang.*

712.

L'empereur déſeſpérant de pouvoir réduire le prince de Song, fut attaquer la principauté de Hiu, avec les troupes confédérées des princes de Tſi, de Lou & de Tching. Le rendez-vous avoit été marqué dans le pays de Tai ; de-là, elles fondirent ſur le prince de Hiu qui ne s'y attendoit pas, & aſſiégèrent ſa capitale : Hia-chou-yng, un des plus braves officiers de l'armée impériale, prit l'étendard du général, & fut, à la tête d'une troupe de ſoldats d'élite, le planter ſur les remparts, en annonçant, à grands cris, que leurs généraux avoient déja eſcaladé les murailles. Ce ſtratagême réuſſit, on monta à l'aſſaut de tous côtés, & la ville fut emportée d'emblée. Ce ne fut que par un bonheur ſingulier que Tchuang-kong, prince de Hiu, put ſe ſauver ; il ſe réfugia auprès du prince de Ouei. Ses états furent donnés à Pé-ly, grand officier de la maiſon de l'empereur, qui les gouverna ſous l'autorité du prince de Tching. Après cette expédition, les princes confédérés ſe retirèrent chacun dans leurs états.

711.

Yn-kong, prince de Lou, laiſſa ſes troupes ſous la conduite de ſes généraux, & prit les devants avec Yu-fou, un de ſes principaux miniſtres. Le prince de Lou étoit fort attaché à Huan-cong, ſon fils, héritier préſomptif de ſa couronne. Le miniſtre Yu-fou, qui en étoit jaloux, & qui viſoit à la charge de premier miniſtre, ſaiſit l'occaſion d'une faute de jeuneſſe que fit Huan-cong pour le deſſervir auprès de ſon père, & lui perſuader de le faire mourir : « il eſt jeune encore, lui dit Yn-» kong, & je ne tarderai pas à lui céder ma place ; mon grand

» âge doit vous tranquilliſer ». Cette réponſe fut un coup de poignard pour Yu-fou.

Avant l'Ère Chrétienne. 711. *Huan-ouang.*

Yn-kong ſe défioit beaucoup de la fidélité de ce miniſtre ; il ne voulut point lui confier le commandement de ſes troupes, ni même l'éloigner de ſa perſonne, ſe perſuadant fauſſement que ſa préſence le retiendroit dans le devoir, & l'empêcheroit d'exécuter ſes mauvais deſſeins, s'il en avoit : mais cette précaution même lui fut funeſte, car étant arrivé ſur ſes terres, & étant deſcendu chez Ouei-chi, homme riche qui étoit en place, le traître Yu-fou introduiſit, de nuit, des aſſaſſins qui poignardèrent ce malheureux prince, la ſoixante-onzième année de ſon âge. Yu-fou, pour cacher ſa perfidie, fit beaucoup de bruit de cet aſſaſſinat ; mais il ne fit aucune perquiſition des coupables, & leur crime reſta impuni. Il fit déclarer Huan-kong prince de Lou.

Huan-kong n'eut pas plûtôt pris poſſeſſion de la principauté de Lou, qu'il penſa à ſe procurer quelque appui, & s'adreſſa au prince de Tching, qui avoit toujours paru rechercher l'alliance des princes de Lou. Le prince de Tching l'accueillit, lui fit des préſens, & lui demanda les terres de Hiu qu'il avoit voulu acheter de ſon père. Huan-kong les lui céda. Cette première entrevue ſe paſſa cependant ſans que ces princes fiſſent alliance enſemble, & elle ne fut conclue qu'un mois après au pays de Yué.

Le prince de Song finit ſa carrière par être aſſaſſiné comme celui de Lou. Sa bravoure & ſa conduite avoient élevé ſa puiſſance, & l'avoient rendue formidable aux autres princes & à l'empereur même. Onze batailles preſque toutes gagnées, où il s'étoit trouvé en perſonne, contre le prince de Tching, ou pour mieux dire contre l'empereur, dont le prince de Tching com-

710.

Avant l'Ere Chrétienne. 710. *Huan-ouang.*

mandoit les troupes, l'avoient porté à ce point de grandeur; mais toutes ces guerres ruineuſes avoient épuiſé le peuple, qui murmuroit hautement & que la crainte ſeule retenoit encore dans le devoir & empêchoit d'éclater.

Hoa-tou, premier miniſtre de Mou-kong, déſeſpéré de voir ce prince ſacrifier l'amour qu'il devoit à ſon peuple à la paſſion d'acquérir de la gloire, lui fit ſouvent de ſages remontrances, qui ne furent point écoutées. L'inſenſibilité de Mou-kong à l'égard de ſon peuple indigna ſi fort le miniſtre, que pour mettre fin aux guerres continuelles qui le déſoloient, il réſolut de faire mourir le général Kong-fou-kia, & Mou-kong lui-même. Il prit de ſi juſtes meſures qu'il vint à bout de ſon deſſein, & fit revenir du pays de Tching, Tchouang-kong, qu'il fit reconnoître prince de Song, comme fils & légitime ſucceſſeur de Mou-kong.

Un changement ſi violent ne put ſe faire ſans cauſer beaucoup de trouble dans cette principauté. L'empereur qui avoit toujours ſur le cœur de n'avoir pu la ſoumettre, ordonna aux princes de Lou, de Tſi & de Tchin d'entrer ſur les terres de Song. Chacun de ces princes au lieu de chercher à s'y établir ſolidement, ne ſongea qu'à ſes intérêts particuliers & qu'à faire du butin. Parmi les choſes qu'ils pillèrent, le prince de Lou ſe ſaiſit d'un grand vaſe de métal appellé *Ta-ting*, où l'on brûloit des odeurs dans le *Tay-miao* ou la ſalle des *ancêtres* des princes de Song, & il le deſtina à ſervir dans la ſienne. Tſang-ngai voulut l'en empêcher & lui repréſenta que c'étoit manquer au reſpect qu'il leur devoit; mais il ne put rien obtenir, & le vaſe fut tranſporté dans le *Tay-miao* des princes de Lou.

709. L'empereur s'occupoit ſans ceſſe des moyens de réduire les princes de l'empire. L'an 709, qui étoit la onzième de ſon

règne, il jetta la vue sur la principauté de Tsin, l'une des plus considérales de l'empire; mais persuadé d'avance qu'il ne pourroit réussir à la soumettre tant que les peuples demeureroient attachés à leur prince, il fit tant de promesses au seigneur de Kio-ouo, sujet du prince de Tsin, qu'il l'engagea enfin à se révolter. Ngai-heou (c'est le nom du prince de Tsin), à cette nouvelle, marcha lui-même avec ses troupes pour le faire rentrer dans le devoir. Il le rencontra à Fen-che à la tête des rébelles & lui livra bataille, qu'il perdit. Il prit la fuite avec les débris de son armée; mais poursuivi vivement par le rébelle Ou-kong, il fit volte-face avec Loan-Tching son général & quelques troupes de cavalerie, qui ne l'avoient point abandonné, & se battit avec tant d'opiniâtreté, que ne pouvant plus résister, il pénétra, le sabre à la main, au milieu des rébelles, accompagné de son fidèle Loan-Tching, où l'un & l'autre perdirent la vie. Le seigneur de Kio-ouo espèra, par cette victoire, se rendre maître de la principauté de Tçin; mais le peuple ayant horreur de sa perfidie, ne voulut point le reconnoître, & reçut Siao-tse-heou, fils de Ngai-heou.

Avant l'Ère Chrétienne. 709. *Huan-ouang.*

Cette même année, le premier de la septième lune, il y eut une éclipse totale au commencement de l'automne.

L'an 707, l'empereur, qui se défioit de la fidélité du prince de Tching, & qui craignoit qu'il ne devînt trop puissant, lui ôta le commandement de ses troupes; il le dépouilla de toute l'autorité qu'il avoit dans ses états, immédiatement soumis à l'empire. Ce prince en conçut tant de chagrin, qu'il se retira dans ses terres, & ne parut plus à la cour. Cette absence augmenta la défiance de l'empereur; & pour prévenir les desseins que ce prince pouvoit avoir, il ordonna aux princes de Tsai, de Ouei & de Tchin de lui amener leurs troupes,

707.

qu'il joignit aux ſiennes, & marcha contre le prince de Tching.

Avant l'Ere Chrétienne. 707. *Huan-ouang.*

Ce prince en fut averti & ſe diſpoſa à ſe bien défendre. Il s'avança à la tête de ſes troupes vers ſes frontières, bien réſolu d'en diſputer l'entrée. Les deux armées ſe rencontrèrent au pays de Siu-kou, avec un deſir égal d'en venir aux mains. L'empereur fit charger le premier les troupes ennemies, qui ſoutinrent l'attaque avec tant de vigueur, que les princes de Tſai, de Ouei & de Tchin furent d'abord mis en fuite. L'armée ennemie ſe repliant enſuite ſur le corps où étoit l'empereur en perſonne, éprouva plus de réſiſtance; mais enfin, elle le contraignit de plier. L'empereur, dans ſa déroute, eut le malheur d'être atteint & bleſſé dangereuſement à l'épaule, d'une fleche décochée par Tchou-tan, un des généraux du prince de Tching. Le prince de Tching parut fâché de cet accident; & pour faire connoître à l'empereur qu'il n'inclinoit aucunement à faire la guerre, il lui envoya ſur le ſoir Tſai-tço, un de ſes officiers, lui témoigner le chagrin qu'il avoit de ſa bleſſure.

706.

Huan-ouang, de retour de cette expédition malheureuſe, vit bien qu'il étoit inutile d'entreprendre davantage de ſoumettre les princes, & il ſe propoſa de régner & de vivre en repos dans les états qui lui étoient immédiatement ſoumis. Mais à peine en eut-il pris la réſolution, que Tſe-hiong-tong, prince de Tchou, qui depuis long-temps s'étoit arrogé le titre de roi, s'avança avec une armée vers le pays de Soui, & y exerça pluſieurs actes d'hoſtilité. Le ſeigneur de Soui, qui ne devoit pas s'attendre à cette attaque, lui dépêcha quelques-uns des principaux du pays pour lui demander qu'elle étoit la raiſon qu'il avoit d'en agir ainſi, parce qu'il ne ſavoit pas lui avoir donné le moindre ſujet de mécontentement.

Avant l'Ère Chrétienne. 706. *Huan-ouang.*

Tſe-hiong-tong reçut aſſez bien ces envoyés, mais il leur dit pour toute réponſe, qu'il étoit de la race des Barbares du midi ; que tous les princes de l'empire s'étant révoltés & ſouſtraits à l'autorité ſouveraine de l'empereur, ils ne penſoient plus qu'à ſe détruire mutuellement. « A mon égard, ajouta-t-il, j'ai » trouvé chez moi de vieilles cuiraſſes, & je veux voir ſi dans » un combat elles pourront ſe dérouiller ; revêtu de ces cui- » raſſes, je viens examiner quel eſt le gouvernement préſent » de la Chine, & demander à l'empereur en quelle qualité » il me reconnoît ».

Les peuples de Soui, qui n'étoient pas en état de lui réſiſter, lui propoſèrent de ſolliciter pour lui le titre de roi. Tſe-hiong-tong y conſentit, & empêcha ſes troupes de commettre aucun déſordre. Le ſeigneur de Soui fit partir ſes gens pour la cour, & travailla ſous main à ſe mettre en état de défendre ſon pays, en cas, comme il y avoit toute apparence, qu'on refuſât de reconnoître le prince de Tchou comme roi.

Cependant les troupes du ſeigneur de Soui s'augmentoient chaque jour ; de ſorte que quand la réponſe de la cour, qui portoit un refus, vint, il ſe trouva au moins en état de ſe défendre. Il falloit porter cette réponſe à Tſe-hiong-tong, & on ne doutoit pas que ceux qui ſeroient chargés de la faire, ſeroient expoſés à perdre la vie ; c'eſt ce qui détermina le ſeigneur de Soui à la porter à la tête de ſon armée. Il trouva celle de Tſe-hiong-tong rangée près du Hoai-ho. Dès qu'il l'apperçut, Ki-leang, un de ſes principaux officiers, lui dit : « Je juge, ſelon la diſpoſition de l'armée ennemie, que » Tſe-hiong-tong eſt ſûrement à l'aile droite ; ſans diſpoſer » autrement nos troupes, donnons avec impétuoſité ſur l'aile » gauche ; cette aile une fois miſe en déroute, il nous ſera

» facile de venir à bout de l'autre » : conſeil qui mit le pays de Soui à deux doigts de ſa perte. On fit charger avec beaucoup de vigueur, & par tout ce qu'il y avoit de meilleurs ſoldats, l'aile gauche de Tſe-hiong-tong, qui ſe défendit avec une égale bravoure. Mais comme Tſe-hiong-tong remarqua que tous les efforts du Seigneur de Soui tomboient ſur ſon aile gauche, il y fit avancer ſon aile droite pour la ſoutenir ; & alors le ſort de la bataille ne fut plus douteux : les troupes de Soui furent battues, & obligées de ſe retirer dans leur pays pour tâcher de ſe rallier. Le ſeigneur de Soui, après cette défaite, vit bien qu'il ne pouvoit tenir contre le prince de Tchou ; il lui envoya un de ſes principaux officiers pour lui demander la paix, en offrant de lui donner la qualité de roi, que l'empereur lui refuſoit. Le prince de Tchou fut ravi de ces offres ; car juſque-là il n'avoit pu obtenir ce titre d'aucun prince de l'empire ; non-ſeulement il lui accorda la paix qu'il demandoit, mais encore il voulut faire une ligue avec lui.

Avant l'Ere Chrétienne. 706. *Huan-ouang.*

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi dans la partie méridionale de l'empire, les Pe-jong ou Tartares du nord entrèrent en Chine, & inondèrent la principauté de Tſi. Le prince de Tſi, qui ſavoit combien les Tartares étoient braves, craignit de ne pouvoir leur tenir tête ; auſſi dès qu'il apprit leur incurſion, il dépêcha un courier au prince de Tching, pour lui demander du ſecours ; & ce prince pour faire voir au prince de Tſi la conſidération qu'il avoit pour lui, lui envoya ce qu'il avoit de meilleures troupes, ſous la conduite de ſon propre fils, l'héritier préſomptif de ſes états.

Ce jeune prince, plein de feu & de courage, n'eut pas plutôt joint les troupes de Tſi, qu'il voulut aller ſur le champ chercher les Tartares ; il ne fut pas obligé d'aller fort loin, ils étoient

étoient déja dans la principauté de Tſi. Dès qu'il fut en leur préſence, il les fit charger bruſquement; les Tartares ſe défendirent avec leur bravoure ordinaire, & diſputèrent long-temps la victoire, qu'ils furent enfin obligés de céder aux Chinois. Ils ſe retirèrent en grand déſordre dans leur pays, & laiſsèrent ſur le champ de bataille plus de trois mille des leurs, du nombre deſquels étoient deux de leurs généraux, Ta-leang & Chao-leang, que le prince héritier de Tching tua de ſa propre main, & dont il fit couper les têtes pour les offrir au prince de Tſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 706. *Huan-ouang.*

Dans le même temps, les peuples de Meng & de Hiang, limitrophes des états immédiatement ſoumis à l'empereur, ſe ſoulevèrent. Ces peuples étoient naturellement inquiets & turbulens; l'empereur ne pouvant que difficilement les contenir, les avoit donnés au prince de Tching; mais peu contens de changer ainſi de maître, ils ſe mutinèrent ſi fort, que le prince de Tching fut obligé d'employer le ſecours des princes de Tſi & de Ouei pour les faire rentrer dans le devoir. Craignant que dans la ſuite, ces peuples mécontens ne lui cauſaſſent quelque préjudice conſidérable, il les rendit à l'empereur qui les tranſporta dans le pays de Kia.

A peine l'empereur fut-il ſorti de cet embarras, qu'on vint lui dire que le Seigneur de Kio-ouo avoit ſurpris Siao-tſe-heou, prince de Tçin, qu'il l'avoit fait mourir, & s'étoit emparé de ſes états. Huan-ouang perſuadé, comme il étoit vrai, que les peuples de Tçin, pour la plupart, n'étoient pas contens de ce changement, y envoya des troupes, afin de leur donner pour maître Min-heou, oncle de Siao-tſe-heou, le ſeul qui reſtoit de cette famille. Dès que les troupes impériales parurent, un nombre infini de ſujets fidèles de la principauté de Tçin, vinrent

705.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 704. *Huan-ouang.*

les joindre, ſe ſaiſirent du ſeigneur de Kio-ouo, qu'ils firent mourir & s'emparèrent de ſes terres. En réuniſſant Kio-ouo à la principauté de Tçin, ils firent reconnoître pour ſeigneur de cette principauté Min-heou, frère de Ngai-heou, & oncle de Siao-tſe-heou, que le ſeigneur de Kio-ouo venoit de faire périr.

701.

La dix-neuvième année du règne de HUAN-OUANG, il ſe paſſa, dans la principauté de Ouei, un événement tragique, qui révolta la nature, fit horreur à tout l'empire, & le remplit en même temps d'admiration. Siuen-kong, prince de Ouei, épouſa d'abord Y-kiang, dont il eut un fils appellé Ki; ayant enſuite appris que le prince de Tſi avoit une fille d'une grande beauté, il la demanda en mariage & l'obtint. Cette princeſſe lui donna deux fils, qu'il nomma Cheou & Cho. Suivant l'uſage d'alors, Ki, comme l'aîné, devoit ſuccéder à la principauté: l'amour que Siuen-kong avoit pour cette ſeconde femme, le fit condeſcendre à déclarer Cheou ſon héritier, & pour cet effet, il commença par faire reconnoître la princeſſe de Tſi pour ſa première & légitime épouſe, & Y-kiang pour la ſeconde; en conſéquence Cheou, fut regardé comme héritier immédiat de ſa couronne, Ki ne pouvant plus y prétendre qu'à ſon défaut.

Y-kiang, mécontente d'une pareille diſpoſition, ſe plaignit hautement de l'injuſtice; mais voyant qu'on n'avoit aucun égard à ſes plaintes, elle ſe pendit de déſeſpoir. Siuen-kong pénétré de cet accident, tomba dans une profonde triſteſſe, & commença à tout craindre de la vengeance du fils qu'il avoit eu de cette infortunée princeſſe. Ces penſées funeſtes ne l'abandonnoient point, & le ſuivoient par-tout; rien ne pouvoit l'en diſtraire. Une vie ſi triſte & ſi ſombre lui inſpira, à la fin, des ſentimens criminels & barbares contre Ki. L'amour

paternel & les belles qualités de ce fils, combattirent ces sentimens; mais ne trouvant aucun repos, & se sentant encore plus troublé à sa vue, il résolut enfin de s'en défaire secrétement. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 701. *Huan-ouang.*

Siuen-kong prit des précautions pour commettre & couvrir son crime; il prétexta qu'il avoit une affaire de conséquence à communiquer au prince de Tsi, son beau-père, dont il chargea le jeune prince, & posta sur son passage des scélérats qui devoient l'assassiner. Ki & Cheou, quoique concurrens à l'héritage & au trône de leur père, avoient l'un pour l'autre une véritable amitié. Cheou à la première nouvelle de ce voyage, frémit pour son frère & son ami; il fut le trouver sur le champ, pour lui communiquer ses justes soupçons & ses craintes, & lui persuader de se sauver. « Siuen-kong, lui répondit Ki, est » mon père & mon prince; quand il n'auroit que l'une de » ces deux qualités, je devrois sacrifier ma vie pour son ser- » vice; ainsi il est inutile de m'en détourner: s'il m'envoie à la » cour du prince de Tsi, soyez sûr que j'irai ».

Le prince Cheou ne pouvant venir à bout de le dissuader de partir, résolut en lui-même de ne pas le quitter. Le jour du départ arrivé, Cheou s'empara du petit étendart que portent ceux qui sont chargés de quelque commission importante, & dit à son frère qu'il vouloit l'accompagner du moins pendant une journée ou deux. Les deux princes se mirent en route avec une suite peu nombreuse. Après avoir marché presque tout le jour, Ki fut obligé de s'arrêter un moment, & son frère Cheou continua son chemin; mais à peine eût-il fait quelques pas en avant, que les scélérats qui attendoient Ki, voyant le petit étendart entre les mains de Cheou, ne doutèrent point que ce ne fût celui qu'ils avoient ordre d'assassiner,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 701. *Huan-ouang.*

& ſans d'autre examen, ils tombèrent ſur lui & le poignardèrent. Son frère qui s'en apperçut, courut auſſi-tôt, mais trop tard, pour ſauver Cheou, en criant de toutes ſes forces : « C'eſt » moi que vous avez ordre de tuer, & non pas lui ; c'eſt moi » qui ſuis le prince Ki ». Ces ſcélérats reconnoiſſant alors leur mépriſe, ſe jettèrent ſur le prince Ki & le maſſacrèrent inhumainement. Cette aventure touchante, qui ſe répandit partout, rendit le prince de Ouei odieux à tout le monde, & fit admirer la généroſité, la candeur & l'amitié de ces deux frères infortunés.

HUAN-OUANG, qui ne cherchoit qu'à vivre en paix, ne ſe mit point en peine de ce qui ſe paſſoit dans la principauté de Ouei : il laiſſoit tous les princes de l'empire vivre à leur fantaiſie ; auſſi peu d'entre eux le conſultoient. Depuis ce temps-là, juſqu'à la mort de HUAN-OUANG, il ne ſe paſſa rien de remarquable ; preſque tout aboutit à des ligues qu'ils formoient les uns avec les autres, pour appuyer leur parti & ſe mettre en état de ſe défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le ſeul prince de Tching, dont la famille avoit toujours regardé le prince de Song comme ſon ennemi, demanda du ſecours au prince de Lou, qui lui amena ſes troupes. Ces deux princes voulurent entrer ſur les terres du prince de Song ; celui de Tching, prenant pour prétexte qu'il lui avoit manqué de foi, en ne voulant pas ſe liguer avec lui, comme il avoit fait quelques années auparavant.

Mais le prince de Song marcha contre eux à la tête de ſes troupes, leur livra bataille, la gagna, & les obligea de ſe retirer, fort maltraités, dans leur pays. Ces deux princes cependant ne perdirent pas l'eſpérance d'avoir leur revanche ; ils recrutèrent leurs troupes, invitèrent le prince de Ki à ſe joindre à eux &

mirent sur pied une forte armée. Le prince de Song, qui se doutoit bien qu'on reviendroit sur lui, avoit demandé des secours aux princes de Tsi, de Ouei & de Yen, ses alliés, qui lui en envoyèrent. Quoique les princes confédérés fussent les précautions que le prince de Song avoit prises, ils ne laissèrent pas de risquer encore le sort d'une bataille : elle se donna à la deuxième lune, avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que ce ne fut qu'à la nuit que les troupes du prince de Song cédèrent la victoire à leurs ennemis. La perte fut si considérable des deux côtés, qu'après la bataille chacun se retira chez soi. Le prince de Lou faisant ensuite réflexion sur la bravoure & la conduite du prince de Song, l'éleva beaucoup au-dessus du prince de Tching ; & de retour chez lui, il lui envoya un de ses officiers lui demander son amitié & son alliance. Le prince de Song lui accorda l'une & l'autre. HUANG-OUANG mourut à la troisième lune de la vingt-troisième année de son règne (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 700. *Huan-ouang.*

697.

TCHUANG-OUANG.

Quoique TCHUANG-OUANG fût l'aîné des fils & le légitime héritier de Huan-ouang, ce ne fut pas sans difficulté qu'il monta sur le trône. La cour étoit partagée en deux factions, qui tenoient pour les deux fils qu'avoit laissé l'empereur. Sin-pé, ministre habile & guerrier, étoit à la tête de celle qui prenoit le parti de TCHUANG-OUANG. Hé-kien, courtisan souple & dissimulé, conduisoit la faction qui vouloit pour prince Ouang-tse-ké, second fils de l'empereur, pour qui son père avoit marqué de la prédilection & qu'il avoit paru

696.

(1) Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tsien-pien. Tso-chi. Ouei-hong. Chi-king-siu. Nien-y-sse. Tchun-tsiou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 696. *Tchuang-ouang.*

déſigner ſon ſucceſſeur. Ces diſſentions auroient infailliblement anéanti la dynaſtie des *TCHEOU*, ſi Sin-pé n'avoit repréſenté à ceux du parti contraire, qu'en ne ſe déclarant pas pour TCHUANG-OUANG, qui, par le droit de ſa naiſſance, étoit l'héritier de l'empire, c'étoit s'expoſer à une guerre qui acheveroit de détruire la gloire de la famille de Ouen-ouang; il ramena par ce moyen tous les eſprits, & TCHUANG-OUANG fut univerſellement reconnu pour empereur.

Dans le même temps, il arriva un grand changement dans la principauté de Tching. Tſai-tchong, premier miniſtre, s'y étoit abſolument emparé du gouvernement, & il falloit que le prince Ly-kong lui-même en paſsât par tout ce qu'il avoit décidé. Cet aſcendant de ſon miniſtre déplut ſi fort à ce prince, qu'il ordonna à Yong-kio ſon gendre de s'en défaire. Yong-kio invita Tſai-tchong à un repas dans un lieu iſolé à la campagne: ſa femme, qui avoit plus d'inclination pour le miniſtre de ſon père que pour ſon mari, ayant découvert ce complot, en avertit elle-même Tſai-tchong, qui la remercia affectueuſement de l'avis qu'elle lui donnoit, l'aſſura qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & partit bien accompagné, dans le deſſein de prévenir ſon ennemi. Effectivement, dès qu'il fut arrivé au lieu de l'invitation, il fit ſaiſir Yong-kio, & lui fit avouer l'ordre qu'il avoit de le tuer; après quoi, lui ayant coupé la tête, il la jetta avec le corps dans l'étang de Tcheou-che. Ly-kong, qui en fut informé, envoya ſur le champ chercher le corps de ſon gendre, & le fit tranſporter dans les états du prince de Tſai, où il ſe retira lui-même.

Tſai-tchong auroit pu, s'il eût voulu, ſe rendre maître de la principauté; mais il craignit de ſe jetter dans de trop grands embarras, dont il auroit eu peine à ſortir. Il fit reconnoître

Tchao-kong, fils de Ly-kong, ſouverain de la principauté de Tching; mais ce prince, du vivant de ſon père, ne voulut point d'autre titre que celui d'héritier de Tching. Les princes voiſins prirent fait & cauſe pour Ly-kong; ils jugèrent que l'exemple de Tſai-tchong étoit trop dangereux pour ne pas le réprimer. Les princes de Song, de Lou, de Ouei, & de Tchin armèrent en conſéquence & s'aſſemblèrent à Tſi. Tchao-kong, qu'ils n'avoient pas inſtruit de leur deſſein, crut qu'ils vouloient profiter des troubles de ſes états; ainſi il ſe diſpoſa à ſe défendre & à repouſſer leurs efforts. Ces princes, par la ſuite, lui déclarèrent en vain leur intention; Tchao-kong crut toujours, ou feignit de croire que ce n'étoit qu'un prétexte; de ſorte que les princes ligués, après quelques tentatives où ils furent toujours repouſſés, ſe virent contraints de ſe retirer.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 696. *Tchuang-ouang.*

Si ces princes abandonnèrent le deſſein de rétablir Ly-kong dans ſes états, ils ne renoncèrent pas à celui de profiter de ſa diſgrace. Ils s'aſſemblèrent, pour ſe concerter enſemble, au pays de Tſao. Le prince de Tſai ſe joignit encore à eux, & ces cinq princes ayant conduit leurs troupes au rendez-vous, à la quatrième lune de la première année de TCHUANG-OUANG, ils en partirent pour aller inſulter la principauté de Tching. Tchao-kong, qui apprit, par ſes eſpions, que ces princes non-ſeulement n'avoient point congédié leurs troupes, mais encore que le prince de Tſai s'étoit joint à eux, vit bien que leur entrevue au pays de Tſao étoit contre lui; ainſi il fortifia ſes frontières, augmenta ſes troupes, ſe prépara à une bonne défenſe, & les reçut avec tant de bravoure, qu'ils ne purent entamer ſes états.

Les princes ligués, après le peu de ſuccès de ces deux cam-

695.

Avant l'Ere Chrétienne. 695. *Tchuang-ouang.*

pagnes, ne crurent pas devoir recommencer l'année ſuivante, quoiqu'ils ne fuſſent pas trop contens d'avoir fait inutilement une ſi grande levée de boucliers. Le prince de Song, qui avoit quelque différend pour ſes limites avec le prince de Tſoui, jugeant l'occaſion favorable pour le vuider, ſut engager les princes de Lou & de Ouei à entrer dans ſa querelle. Le prince de Tſoui, qui ne s'y attendoit aucunement, fut d'abord ſurpris, & ne put empêcher qu'ils ne commiſſent quelque dégât ſur ſes terres; mais s'étant auſſi-tôt mis à la tête de ſes troupes, les princes conféderés ne voulurent pas l'attendre, & contens de quelque butin qu'ils avoient fait, ils ſe retirèrent à ſon approche.

Cette année, qui étoit la deuxième du règne de TCHUANG-OUANG, à la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Tchao-kong, prince de Tching, étoit un prince rempli de ſageſſe, de courage & de prudence, ne cherchant qu'à rendre ſes états floriſſans; mais il avoit parmi ſes ſujets un ennemi ſecret, appellé Kao-kio-mi. Son père Ly-kong, qui regardoit Kao-kio-mi comme un homme capable de contre-balancer la trop grande autorité de Tſai-tchong, avoit voulu en faire un de ſes miniſtres. Tchao-kong, qui ne l'aimoit pas, s'y étoit fortement oppoſé; ce qui avoit fait changer de réſolution à Ly-kong. Kao-kio-mi en conſerva du reſſentiment; mais en politique habile, il avoit diſſimulé ſon chagrin. Sur ces entrefaites Ly-kong s'étoit vu obligé, par le meurtre de ſon gendre, d'abandonner ſes états, & de ſe retirer dans la principauté de Tſai. Tchao-kong avoit pris les rênes du gouvernement, ce qui remplit de crainte Kao-kio-mi. Cependant comme il étoit extrêmement diſſimulé, jamais homme ne parut plus content que lui d'avoir Tchao-kong pour maître; mais, ſous main, il

aliéna

aliéna ſi fort l'eſprit de quelques grands contre Tchao-kong, qu'ils complotèrent de le faire mourir, & de mettre à ſa place ſon frère Tſe-ouei. Ils vinrent à bout de leur deſſein, ſans preſque la moindre oppoſition de la part des créatures de Tchao-kong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 695. *Tchuang-ouang.*

Tſe-ouei, qui avoit ſujet de craindre Kao-kio-mi & ſes complices, diſſimula auſſi de ſon côté; & pour leur ôter tout ſujet de ſe défier de lui, il choiſit Kao-kio-mi pour ſon premier miniſtre. Mais le prince de Tſi s'étant rendu à Cheou-tchi pour y faire des recrues, & le prince Tſe-ouei l'y étant venu joindre, avec peu de ſuite, il ſe ſaiſit de lui & de Kao-kio-mi. Le prince de Tſi, perſuadé que Tſe-ouei avoit part à la trahiſon de ſon miniſtre, lui fit trancher la tête, & fit attacher Kao-kio-mi à quatre chars, qui mirent ſon corps en pièces. 694.

Tſai-kong, qui avoit été averti que le prince de Tſi vouloit venger la mort de Tchao-kong, avoit prétexté une maladie pour ſe diſpenſer d'accompagner Tſe-ouei; & ſe doutant bien de ce qui arriveroit, il avoit tout diſpoſé pour faire reconnoître Tſe-y prince de Tching, auſſi-tôt qu'il recevroit la nouvelle de la mort de Tſe-ouei. Il fit fort bien de ne pas ſuivre ce prince à Cheou-tchi; car comme il avoit été le premier mobile de tous ces troubles, le Prince de Tſi avoit réſolu de ſe défaire auſſi de lui.

Siang-kong, qui venoit de ſe ſignaler en puniſſant des traîtres & des rébelles, ſe déshonora, peu de temps après, par une lâcheté envers le prince de Lou. Au commencement de l'été, le prince de Lou ſe rendit à la cour de celui de Tſi, pour s'aboucher avec lui. Comme l'empire étoit dans une combuſtion univerſelle, chacun de ces petits princes ne cherchoit qu'à ſurprendre ſon voiſin. Siang-kong traita magnifiquement

Avant l'Ere Chrétienne. 694. *Tchuang-ouang.*

le prince de Lou, le ſoir même de ſon arrivée, & l'enivra tellement qu'il ne put gagner ſon char pour s'en retourner. Ce prince ordonna à ſon fils de prendre le prince de Lou & de le porter ſur ſon char ; Peng-ſeng prit dans ſes bras Huan-kong, le mit dans ſon char, où peu de temps après il expira. On accuſa de cette mort Siang-kong, qui ne prit pas beaucoup de peine de s'en juſtifier. Tchuang-kong, fils de Huan-kong, lui ſuccéda à la principauté de Lou.

L'empereur n'étoit pas plus affermi ſur ſon trône, que les princes ſes vaſſaux dans leurs états. Hé-kien avoit toujours conſervé un dépit ſecret de n'avoir pu faire ſuccéder Ouang-tſe-ke à ſon père Huan-ouang, & de voir que Sin-pé l'avoit emporté ſur lui. Ne déſeſpérant cependant pas d'exécuter ſon premier deſſein, il travailla ſecrétement avec Ouang-tſe-ke à ſe faire un parti ; & le croyant aſſez fort pour tenir tête à celui qui leur étoit oppoſé, ils prirent la réſolution de ſe défaire de l'empereur. Sin-pé, qui s'étoit toujours défié du traître Hé-kien, avoit ſans ceſſe les yeux ouverts ſur ſa conduite ; il n'épargnoit ni ſoins, ni argent, pour découvrir toutes ſes démarches ; de ſorte que quelque précaution que prît Hé-kien, les eſpions de Sin-pé le ſervirent ſi bien, qu'il éventa leur complot.

Sin-pé en avertit l'empereur, qui envoya, ſur le champ, des ſoldats pour ſe ſaiſir de Hé-kien ; ils avoient auſſi ordre de prendre Ouang-tſe-ke, mais ſur le premier avis qu'il eut que Tchuang-ouang avoit fait arrêter Hé-kien, il monta à cheval & ſe ſauva chez le prince de Yen ; Hé-kien avoua tout à la queſtion. Tchuang-ouang ſe contenta de faire mourir Hé-kien, & pardonna à ceux qui avoient trempé dans ſon complot.

Le Ciel ne devoit-il pas être irrité de tant de meurtres & de trahiſons ? L'endurciſſement du peuple lui faiſoit regarder ces événemens, comme des maux inſéparables de l'état où ſe trouvoit l'empire : cependant, le cinquième jour de la quatrième lune, le Ciel manifeſta ſa colère par des ſignes non équivoques. La nuit de ce même jour, quoique le ciel fût ſans nuages, il ne parut aucune étoile ; mais ſur le minuit, on vit tomber une pluie d'étoiles, qui, s'approchant de la terre, s'évanouiſſoient auſſi-tôt.

Avant l'Ere Chrétienne. 687. *Tchuang-ouang.*

Ce ſigne évident de la colère du Ciel, ne changea pas pour cela les cœurs : les princes penſoient également à ſe détruire les uns les autres, & l'année ſuivante, les princes de Lou & de Tſi, ſans aucun grief, allèrent inſulter le prince de Tching. Ce prince qui ne s'y attendoit aucunement, & qui ne ſe trouvoit pas en état de leur réſiſter, prit le parti de ſe ſoumettre au prince Siang-kong, préférablement au prince de Lou, & évita ainſi la ruine entière de ſes états.

686.

Siang-kong ne jouit pas long-temps de la gloire de cette expédition ; ſon frère Vou-tchi, lui avoit été préféré par ſon père, au point que, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, il avoit jetté les yeux ſur lui pour en faire ſon ſucceſſeur. Cependant à la mort de ſon père, Siang-kong l'avoit emporté ; mais comme il n'ignoroit pas les prétentions de ſon frère, il lui avoit ordonné d'aller demeurer à Koué-kiou. Quelque éloigné de la cour que fût Vou-tchi, il ne laiſſa pas d'y entretenir des liaiſons par le moyen de deux de ſes créatures, qui ſurent lui faire un parti conſidérable. Ces deux partiſans y excitèrent une révolte aſſez à craindre pour exiger la préſence de Siang-kong. A la première nouvelle qu'il en eût, il accourut auſſi-tôt, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 685. *Tchuang-ouang.*

fut assassiné par ces deux traîtres, qui, sur le champ, firent proclamer Vou-tchi prince de Tsi.

Vou-tchi ne profita pas long-temps de son crime. Yong-lin, ministre de Siang-kong, qui s'étoit sauvé avec Huan-kong, troisième frère de son maître, dans le pays de Kio, voyant que les peuples avoient horreur du crime de Vou-tchi, revint incessamment sur ses pas, & à la tête des fidèles sujets de Siang-kong, il attaqua Vou-tchi dans son palais, le tua de sa main, & fit déclarer Huan-kong prince légitime de la principauté de Tsi; action qui fit un honneur infini à Yong-lin, & lui gagna le cœur du peuple.

Huan-kong avoit un quatrième frère appellé Tse-kio, qui étoit entré dans le complot de Vou-tchi, & prétendoit aussi se faire reconnoître prince de Tsi, à l'aide de Koan-y-ou, qui par inclination s'étoit attaché à sa personne; mais comme le parti de Yong-lin se trouva le plus puissant, Tse-kio se vit obligé de s'enfuir avec Koan-y-ou dans la principauté de Lou. Tchuang-kong, prince de Lou, charmé d'avoir une occasion de se venger du prince de Tsi, envoya des troupes contre lui, mais elles furent battues & forcées de se retirer en désordre. Huan-kong, profitant de son avantage, redemanda hautement son frère Tse-kio; Tchuang-kong ne se sentant pas en état de le refuser, le lui renvoya sous une escorte sûre. Comme sa révolte étoit connue de tout le monde, Huan-kong, afin de s'ôter toute crainte à l'avenir, le fit mourir, pour servir d'exemple aux mal-intentionnés.

Huan-kong, après s'être affermi dans la principauté de Tsi, songea à se donner un ministre habile, qui l'aidât dans le gouvernement de ses états; il jetta les yeux sur Pao-chou: Pao-chou étoit rempli de droiture, & fort attaché à son sou-

verain, mais il s'excuſa d'accepter cette place : « Prince, lui » dit-il, je n'ai point les qualités néceſſaires pour un emploi » de cette importance : ſi par vos bienfaits je puis paſſer mes » jours, ſans être ni riche, ni pauvre, c'eſt tout ce que je » deſire ; la place que vous m'offrez eſt au-deſſus de mes forces. » Si vous cherchez quelqu'un qui puiſſe la remplir avec hon- » neur & rendre vos états floriſſans, je ne vois que le ſeul » Koan-y-ou qui en ſoit capable ; droit, ſincère, affectionné à » ſon maître, plein d'eſprit & de prudence, chéri du peuple, » juſte, équitable, diſcernant les gens dont il doit ſe ſervir, » brave, généreux, connoiſſant toutes les loix de la guerre, » il eſt tel enfin que doit être un miniſtre.

Avant l'Ere Chrétienne. 685. *Tchuang-ouang.*

» Mais, répondit Huan-kong, il a eu la hardieſſe de » tirer une fléche contre moi, & peu s'en eſt fallu qu'il ne » m'ait bleſſé ; n'eſt-ce pas une preuve qu'il en vouloit à mes » jours » ? « Il étoit, vous le ſavez, reprit Pao-chou, au ſervice » de Tſe-kio, ne devoit-il pas ſervir ſon maître ? Ah ! pardon- » nez-lui, permettez-lui de revenir, vous le verrez auſſi fidèle » à votre égard & auſſi attaché à vos intérêts qu'il le fut à » ceux de Tſe-kio ».

L'éloge que faiſoit Pao-chou de Koan-y-ou augmentoit encore le deſir qu'avoit le prince de Tſi de l'avoir pour miniſtre ; mais il y trouvoit tant de difficultés, qu'il déſeſpéroit de pouvoir les vaincre. Il prévoyoit que le prince de Lou, & ſurtout ſon miniſtre Ché-pé, qui connoiſſoient ſon mérite & ſon habileté, ne voudroient pas le laiſſer échapper. Le prince de Tſi & Pao-chou ne trouvèrent point de meilleur expédient que de le redemander comme un ſujet fugitif qui avoit oſé lancer une flèche contre ſon prince, & de feindre qu'il en vouloit faire juſtice : en conſéquence de cet arrangement,

Avant l'Ere Chrétienne. 685. *Tchuang-ouang.*

Huan-kong dépêcha un de ſes principaux officiers au prince de Lou, qu'il chargea de cette commiſſion.

L'envoyé de Tſi, arrivé à la cour de Lou, ſignifia à Tchuang-kong la demande de ſon maître. Le prince de Lou, comme celui de Tſi l'avoit prévu, conſulta ſon miniſtre Ché-pé, qui s'oppoſa fortement à laiſſer aller Koan-y-ou. « C'eſt un détour, » lui dit ce miniſtre, dont ſe ſert le prince de Tſi, pour ravoir » un ſujet habile qui lui eſt néceſſaire : perſonne ne l'emporte » ſur ſa capacité en tous genres ; & ſi, jamais le prince de Tſi » eſt ſecondé de ſes talens, il fera la loi aux autres princes, » & nous nous repentirons un jour, mais trop tard, de le lui » avoir rendu. Souvenez-vous de ce que je vous dis, & tandis » qu'il en eſt encore temps, prévenons, en le retenant, le » mal qu'il nous peut faire ».

Le conſeil de ſon miniſtre ébranla Tchuang-kong, & le mit dans l'irréſolution. « Cependant, dit-il à Ché-pé, je ne puis, » ſans injuſtice, refuſer au prince de Tſi ſon ſujet ; comment » pallier ce refus ? Puiſque l'intention du prince de Tſi, reprit » le miniſtre, eſt d'en faire juſtice, faites-le mourir vous-même & » renvoyez-lui ſon corps ; vous l'aurez ſatisfait ſans qu'il puiſſe » ſe plaindre de vous ». Cette réſolution priſe, on avertit l'envoyé de Tſi d'être témoin de l'exécution, & Koan-y-ou fut arrêté. L'envoyé de Tſi allarmé ſe rendit au palais de Tchuang-kong, & lui repréſenta, d'un ton ferme & hardi, que ſon maître ſe vengeroit de ce qu'il anticipoit ſur le droit qui lui appartenoit de punir ſes ſujets. Le prince de Lou intimidé ſe retracta de la réſolution qu'il avoit priſe de faire mourir Koan-y-ou ; il le remit enchaîné entre les mains de l'envoyé de Tſi, qui partit ſur le champ pour retourner, avec ſon priſonnier, vers ſon maître.

Dès que Huan-kong apprit le retour de ſon envoyé, il ne fit point difficulté d'aller au-devant de Koan-y-ou, quoique ſon ſujet; & pour faire voir l'eſtime qu'il faiſoit des gens de mérite, auſſi-tôt qu'il l'aborda il lui fit ôter ſes chaînes, & le fit monter ſur un cheval qu'on lui avoit préparé. Il le conduiſit, comme en triomphe, dans ſon palais, & après l'avoir magnifiquement traité, il le mena dans un lieu écarté, où il avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit de ſujets inſtruits, pour l'entendre diſcourir ſur la meilleure manière de gouverner un état. Koan-y-ou parla avec tant d'eſprit & de ſageſſe ſur cette matière, qu'il ſe fit admirer de tous ceux qui l'écoutoient. Huan-kong ſur-tout en fut ſi charmé, qu'il ne put contenir ſa joie. Deux jours après, il le nomma ſon premier miniſtre. « Quoi, lui dit Koan-y-ou, le glaive eſt ſuſpendu ſur ma » tête, prêt à l'abattre, ſans que je puiſſe m'en plaindre, & » je ſerois votre miniſtre ? Prince, ſans doute, vous voulez » m'éprouver : ſi, par le plus grand des bienfaits, vous m'ac- » cordez la vie, c'eſt tout ce que je puis eſpérer d'un cœur » auſſi généreux que le vôtre ; mais me voir élevé à un ſi » haut rang ! Non, je ne puis le croire ; & d'ailleurs, en ai-je » la capacité » ? « Il eſt inutile de vous en excuſer, lui répliqua » Huan-kong, j'ai jetté les yeux ſur vous, parce que je ſuis » perſuadé, qu'aidé de vos lumières, je gouvernerai ſagement » mes états ; ainſi, par le zèle que vous devez avoir pour mes » intérêts, & ſi vous m'êtes fidèle, ne vous oppoſez pas davan- » tage à ma volonté ». Koan-y-ou, proſterné à ſes pieds, lui promit un attachement inviolable, & tout le zèle dont il étoit capable pour s'acquitter de l'emploi dont il l'honoroit.

Huan-kong conſulta ſon nouveau miniſtre ſur les différens emplois de ſes états, & les remplit de ſujets capables.

Avant l'Ere Chrétienne. 685. *Tchuang-ouang.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 684. *Tchuang-ouang.*

Il ſe prépara enſuite à faire la guerre au prince de Lou ; il avoit fort à cœur la retraite qu'il avoit donnée à ſon frère Ouang-tſe-ke, & la difficulté qu'il avoit faite d'abord de lui renvoyer Koan-y-ou. Koan-y-ou n'étoit point d'avis qu'il entreprît cette guerre, & il ne put s'empêcher de le lui témoigner, mais foiblement, de peur de donner quelques ſoupçons ſur ſa fidélité. Huan-kong, malgré les rigueurs de l'hiver, fit mettre en marche ſes troupes, au commencement de la première lune de la treizième année du règne de TCHUANG-OUANG, & les fit entrer dans la principauté de Lou ; mais Tchuang-kong, à la première nouvelle qu'il avoit eue que le prince de Tſi armoit, ſe doutant bien que c'étoit contre lui, arma de ſon côté, & donna le commandement de ſes troupes à Tſao-kouei, capitaine expérimenté. Il rencontra les ennemis à Tchang-tchou ; ce général rangea auſſi-tôt ſon armée en bataille, & donna ordre de ne point charger, mais ſeulement de tenir ferme, quelques attaques que fiſſent les ennemis. Ceux-ci, perſuadés que les troupes de Lou n'avoient pas deſſein de combattre, engagèrent l'action, & revinrent trois fois à la charge, ſans avoir pu enfoncer, ni mettre en déſordre les troupes de Lou ; alors Tſao-kouei fit donner les ſiennes avec tant de vigueur, que les troupes de Tſi furent miſes en déroute, & obligées de ſe retirer dans leur pays.

Huan-kong ayant appris la perte de cette bataille, & que le prince de Song, Min-kong, mécontent de Tchuang-kong, étoit parti avec des troupes pour inquiéter le prince de Lou, le ſuivit de près avec les ſiennes ; il arriva preſqu'en même temps que lui au pays de Lang, où ils ſe retranchèrent tous deux ſéparément à la vue des ennemis. Le fils de Tchuang-kong qui commandoit les troupes de Lou, vit bien que s'il laiſſoit

laiſſoit faire la jonction des deux armées ennemies, il auroit peine à leur réſiſter ; & ſans donner le temps à Min-kong d'achever ſes retranchemens, il le força, la nuit, à ſe battre & le défit entièrement. Huan-kong, ne voulant pas hazarder une bataille contre une armée victorieuſe, prit le parti de décamper dès le même jour. Avant l'Ere Chrétienne. 684. *Tchuang-ouang.*

Si Huan-kong ne fut pas heureux dans cette expédition, il s'en dédommagea ſur le ſeigneur de Tan, qui s'étoit fait une eſpèce de ſouveraineté dans ſes propres états. Ce ſeigneur auroit dû aller recevoir ce prince à ſon retour, & le traiter ſuivant ſon rang : cependant il ne daigna pas même témoigner qu'il fût inſtruit de ſon paſſage. Huan-kong irrité de ſon mépris, le dépouilla de ſa ſeigneurie, & l'obligea d'aller chercher un autre aſyle dans le pays de Kieou.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi à l'orient de la Chine, le prince de Tchou ſe rendoit formidable, dans les contrées du midi, à l'occaſion des démêlés de deux autres princes. Le prince de Tſai & le ſeigneur de Si avoient épouſé les deux ſœurs, filles du prince de Tchin ; celle qui avoit été accordée au ſeigneur de Si, paſſant par la principauté de Tſai, Ngai-kong qui en étoit prince, la reçut, à la vérité, avec quelque marque de diſtinction, mais il la renvoya ſans préſens : le ſeigneur de Si s'en trouva offenſé ; il auroit bien voulu en témoigner à Ngai-kong ſon reſſentiment, mais il étoit trop foible pour entrer en lice avec lui. 683.

Réſolu cependant de tirer vengeance de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, il fit agir ſecrétement auprès du prince de Tchou, pour l'engager à lui déclarer la guerre à lui-même ; & par une perfidie ſans égale, il demanda du ſecours à Ngai-kong, contre le prince de Tchou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 683. *Tchuang-ouang.*

Ngai-kong envoya des troupes auxiliaires au ſeigneur de Si ; & quand elles furent en préſence de l'ennemi, le ſeigneur de Si les abandonna ſeules, à la merci du prince de Tchou, qui les battit : cependant elles ſe défendirent courageuſement, & lui tuèrent beaucoup de monde.

Cette trahiſon n'empêcha pas le prince de Tchou de s'emparer des terres du ſeigneur de Si, & de celles de tous ces petits ſeigneurs, qui, dans les troubles de l'empire, s'étoient rendus indépendans, & s'étoient formé de petits états le long du Kiang & du Han ; il augmenta par-là ſa puiſſance, & ſe vit en état de ſe faire craindre.

La campagne ſuivante, Min-kong, prince de Song, voulant ſe venger de l'échec qu'il avoit reçu, l'année précédente, à la bataille de Ching-kicou, contre Tchuang-kong, prince de Lou, leva des troupes, entra dans ſon pays, & y fit beaucoup de ravage ; mais plus occupé du pillage qu'à ſe précautionner contre les troupes de Lou qui s'avançoient pour le repouſſer, il fut ſurpris en déſordre au pays de Tſé, battu une ſeconde fois, & obligé de s'en retourner honteuſement, après avoir perdu la meilleure partie de ſes ſoldats.

A la bataille de Ching-kicou, Tchuang-kong, prince de Lou, avoit lancé une flèche empoiſonnée ſur un des généraux de Min-kong, appellé Song-ouan, & le manqua ; mais il fut fait priſonnier. Min-kong, de retour dans ſes états, le redemanda à Tchuang-kong, qui le lui rendit : Min-kong n'étoit pas content de la manière dont Song-ouan s'étoit conduit pendant cette bataille ; il lui reprocha ſa lâcheté : « Je vous croyois brave, lui » dit-il, & j'avois de l'eſtime, & même du reſpect pour vous ; » mais depuis que par une lâcheté inſigne, vous êtes devenu pri- » ſonnier des gens de Lou, & que vous avez préféré une mort

» honteuſe entre leurs mains, à une mort glorieuſe pour mon » ſervice, je n'ai plus pour vous que du mépris ». Song-ouan, outré de ces reproches, mit le ſabre à la main, & fendit la tête à Min-kong, en lui diſant : « Vois ſi je ſuis un lâche & ſi » je crains la mort ». Se tournant enſuite, il renverſa d'un autre coup de ſabre Tou, premier miniſtre de Min-kong. Tous les gens de la cour furent ſi effrayés de cette action hardie, qu'ils prirent la fuite, & laiſsèrent Song-ouan maître du palais.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 682. *Tchuang-ouang.*

Huan-kong, héritier préſomptif des états de Song, voyant la cour dans une confuſion affreuſe, ne s'y crut pas en ſûreté, & ſe retira au pays de Pou (1), où il fut pourſuivi & aſſiégé par Nan-kong-niou, fils de Song-ouan, & Mong-hoa ſon ami. Tchuang-kong, prince de Tſao, parent de Min-kong, accourut avec des troupes, tomba ſur Nan-kong-niou, le tua, & délivra Huan-kong, qu'il fit reconnoître légitime ſucceſſeur de Min-kong ſon père. A la nouvelle de la défaite de ſon fils, Song-ouan s'enfuit précipitamment avec ſa mère dans la principauté de Tchin, & Mong-hoa dans celle de Ouei ; mais les peuples de Song ayant découvert leur retraite, ſe les firent rendre & les mirent en pièces.

Dans le même temps, mourut TCHUANG-OUANG, après quinze ans de règne, ſans avoir rien fait pour appaiſer les troubles de l'empire ; ſon fils Hi-ouang lui ſuccéda.

HI-OUANG.

Dès le commencement du règne de HI-OUANG, à la première lune, les princes de Tſi, de Song, de Tchin, de Tſai &

681.

(1) *Pou-tcheou* du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 681. *Hi-ouang.*

de Tſou s'aſſemblèrent au pays de Hing pour conférer enſemble ſur leurs intérêts particuliers; c'eſt-là, que, s'élevant au-deſſus de ſon rang, le prince de Tſi prit le premier le titre de *Pa.*, qui eſt au-deſſus de celui de prince de l'empire. Son exemple fut ſuivi de tous les autres princes, qui s'arrogèrent ainſi un droit qui n'appartient qu'à l'empereur ſeul.

Comme le prétexte de cette aſſemblée étoit le déſordre arrivé dans la principauté de Song, à l'occaſion de la mort de Min-kong, le ſeigneur de Soui, un des deſcendans de l'empereur Chun, y avoit été invité; il n'y vint cependant pas. Huan-kong, prince de Tſi, en fut ſi choqué, qu'il réſolut de le chaſſer de ſes états & de s'en emparer, ce qu'il exécuta bientôt ſans difficulté.

Huan-kong voyant que, ſans tirer l'épée, il s'étoit rendu maître de tout le pays de Soui, conduiſit ſon armée contre Tchuang-kong, prince de Lou, & le battit. Cette défaite obligea le prince de Lou, qui ſe trouvoit au dépourvu, de lui demander la paix, & de lui offrir la ville de Soui, qu'il poſſédoit, avec toutes ſes dépendances. Huan-kong l'accepta, après quoi ces deux princes s'abouchèrent au pays de Kou, ſur les terres de Sou. Comme ils étoient à parler enſemble, Koan-y-ou, miniſtre de Huan-kong, vit Tſao-mei, un des officiers de Tchuang-kong, le ſabre nud à la main; il le ſoupçonna de quelque mauvais deſſein, & s'approchant de lui, il le queſtionna. « Eſt-ce que vous ne voyez pas, lui répondit Tſao-mei, » qu'en nous ôtant tout ce pays-ci, nous n'avons plus rien qui » nous défende » ? « Eh bien, lui répartit Koan-y-ou, que » demandez-vous » ? « Je veux que vous nous cédiez au moins » le canton de Ouen-yang ». Koan-y-ou avertit ſon maître, à l'oreille, du danger qu'il couroit, & lui dit de ne pas balancer

à céder, ſur le champ, le pays de Ouen-yang. Huan-kong changea d'abord de couleur, mais s'étant auſſi-tôt remis, & regardant Tſao-mei : « Vous voulez, dit-il, le pays de Ouen-yang ? je vous » l'accorde ; vous n'aviez qu'à me le dire plutôt, je n'y aurois » pas envoyé des troupes pour le garder ; mais je vous le pro- » mets, cela doit vous ſuffire ». Tſao-mei jettant ſon ſabre, ſe précipita aux genoux de Huan-kong pour le remercier. Avant l'Ere Chrétienne. 681. *Hi-ouang.*

A peine ces deux princes ſe furent-ils ſéparés, que Huan-kong ſe repentit d'avoir promis de rendre Ouen-yang. Outré de colère de ce qui s'étoit paſſé à ſon entrevue avec le prince de Lou, il vouloit non-ſeulement garder Ouen-yang, mais encore punir Tſao-mei de ſa hardieſſe : il s'en ouvrit à Koan-y-ou. Ce ſage miniſtre lui répondit : « Vous l'avez promis, il » faut tenir votre parole ; rien ne doit être plus ſacré pour » un prince que la bonne foi : ſi vous la fauſſez, quel eſt le » prince dans l'empire qui aura confiance en vous ? Il faut » au contraire traiter Tſao-mei avec honneur, le renvoyer » content, & vous verrez que vous gagnerez, par-là, non- » ſeulement le cœur de vos ſujets, mais encore celui de vos » voiſins ». Huan-kong ſuivit le conſeil de ſon miniſtre, & renvoya Tſao-mei comblé d'honneurs. Effectivement, cette action de généroſité lui mérita les louanges de tout l'empire, & il n'y avoit aucun peuple auquel il ne fît deſirer d'avoir un prince qui lui reſſemblât.

Lorſque les princes s'aſſemblèrent à Pé-hing, où le prince de Tſi prit, pour la première fois, le titre de *Pa*, l'intention de ce prince n'étoit point d'appaiſer les troubles de la principauté de Song, mais de chercher à y établir un de ſes fils. Il en fit faire la propoſition aux grands & au peuple de Song, qui la rejettèrent avec indignation, & peu s'en fallut qu'il

n'en coûtât la vie à ſon envoyé. Le prince de Tſi reſſentit vivement ce refus, & réſolut d'obtenir par force, ce qu'il n'avoit pu obtenir autrement.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 681. *Hi-ouang.*

Ce prince mit ſur pied une armée, & pour agir plus ſûrement, il ſe ligua avec les princes de Tchin & de Tſao. Les trois confédérés fondirent ſur la principauté de Song. Les Songs aimoient leur prince; dès qu'ils apprirent que cette grande armée venoit contre eux, tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, ſans attendre l'ordre de leur prince, s'empreſsèrent de garder les paſſages; de ſorte que le prince de Tſi ne put rien entreprendre. Peu ſatisfait de cette tentative, il ſe perſuada qu'un ordre de l'empereur, dont il avoit épouſé la ſœur, feroit impreſſion ſur les peuples. Le prince de Tſi dépêcha un courier à HI-OUANG pour en obtenir des troupes, & un ordre de les conduire contre le prince de Song. HI-OUANG lui accorda & des troupes, ſous le commandement du général Chin-pé, & l'ordre qu'il demandoit. Comme les princes de Tchin & de Tſao s'étoient retirés, l'armée du prince de Tſi, malgré le ſecours que HI-OUANG lui avoit envoyé, ſe trouva moins forte qu'auparavant; auſſi ce prince ne mettoit-il ſa plus grande confiance que dans l'ordre de l'empereur, qu'il eſpéroit devoir produire un grand effet ſur l'eſprit des peuples; mais il ſe trompa: il eut beau le faire répandre, accompagné de promeſſes & de menaces, il ne gagna rien. Les Songs ne ſe relâchèrent point de la fidélité qu'ils devoient à leur prince, & Huan-kong ſe vit obligé de renoncer honteuſement à cette expédition, & au projet qu'il avoit formé de donner cette principauté à ſon fils.

680.

A la troiſième année du règne de Tchuang-ouang, Li-kong, prince de Tching, par rapport aux troubles qui agitoient

ſes états, avoit été obligé de ſe réfugier dans la principauté de Tſai. Depuis ce temps-là, il avoit inutilement tenté d'y rentrer; Tſe-y, qui en avoit été reconnu prince, lui en fermoit tous les accès. Cependant la ſeconde année du règne de HI-OUANG, Li-kong s'étant mis à la tête de quelques troupes, vint inſulter la principauté de Tching, & dans une rencontre, où il eut quelque avantage, il atteignit & prit un officier de Tſe-y, appellé Fou-hia. Cet officier ſe voyant entre les mains de Li-kong, craignit qu'il ne le fît mourir; il lui promit, avec ſerment, de le faire rentrer dans les états Tching, s'il lui pardonnoit & le laiſſoit retourner ſur ſa parole. Fou-hia étoit oncle paternel de Li-kong. Ce dernier le laiſſa aller, pour éprouver quels moyens il tenteroit en ſa faveur.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 680. *Hi-ouang.*

Fou-hia retourna à la cour, comme s'il ſe fût échappé des mains de Li-kong, afin qu'on ne ſoupçonnât point le deſſein qu'il méditoit. Tſe-y lui avoit confié preſque toute ſon autorité, ce qui le rendoit très-puiſſant: il en ſut ſi bien profiter, qu'il parvint à ſe défaire de Tſe-y & de ſes deux fils. Par ce moyen, il fit rentrer Li-kong dans ſes états, & s'acquitta de ſa promeſſe.

Li-kong voyant que ſes peuples lui étoient ſoumis, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, prit alors la réſolution de faire mourir Fou-hia; mais, afin de n'y trouver aucune oppoſition, il le fit exécuter en ſecret. Il rappella enſuite Yuen-fou, qui avoit été le fidèle compagnon de ſa diſgrace, & lui dit: « Fou-hia étoit un fourbe, qui, ſuivant ſes intérêts particu-» liers, étoit capable des plus grands crimes. Conformément » aux loix de l'empire des *Tcheou*, on ne doit pas laiſſer » vivre un homme de ce caractère, de peur qu'il ne corrompe

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 680. *Hi-ouang.*

» les autres ; en conſéquence de ces loix, je l'ai fait mourir. » Si lorſqu'il me promit de me faire rentrer dans mes états, » je n'avois pas vu clairement qu'il ne m'y rétabliſſoit que » pour me perdre, j'en aurois fait mon principal miniſtre ; » il eſt mon oncle, & cette qualité l'a perdu. Quand je fus » obligé de ſortir de mes états, il n'en a pas témoigné le » moindre chagrin, ni la moindre joie quand j'y ſuis rentré ; » c'eſt ce qui m'a irrité contre lui, & m'a déterminé à me » défaire d'un homme ſi dangereux ».

Yuen-fou, pénétré de douleur, lui répondit : « Prince, cet » homme, que vous venez de faire mourir, étoit chargé, » ſous votre père notre maître, des emplois les plus impor- » tans, & jamais on n'a remarqué de duplicité dans ſa con- » duite : il a ſervi pendant quatorze ans Tſe-y votre fils, » toujours avec conſtance & fidélité ; eſt-il probable qu'en » travaillant à vous rétablir, il ſe ſoit ſi-tôt démenti ? Il y a » encore, vous le ſavez, huit des fils de Tchuang-kong pleins » de vie ; s'ils ſe joignent enſemble, pourrez-vous leur réſiſter ? » Vos malheurs paſſés me font craindre pour l'avenir, & il » vaut mieux pour moi ſortir de cette vie, que de voir ces » temps déplorables ». En prononçant ces mots, il ſe fendit la tête contre terre & expira.

Si-koué, veuve du ſeigneur de Si, ſe perſuadant que Ngai-kong, prince de Tſai, avoit des vues ſur le pays de ſa dépendance, eut recours au prince de Tchou, pour empêcher Ngai-kong de s'en emparer. Le prince de Tchou, qui trouvoit également ces terres à ſa bienſéance, diſſimula & feignit de prendre les intérêts de la veuve. Il entra auſſi-tôt dans le pays de Si, ſous prétexte de le garantir ; il s'en rendit maître & emmena cette veuve.

Le

Le prince de Tchou, ignorant qu'elle eût deux fils, nommés Tou-ngao & Tching-ouang, quoiqu'il l'eût queſtionnée là-deſſus, fit publier par-tout qu'il ne s'étoit emparé du pays de Si, que pour le mettre à couvert des entrepriſes & de l'ambition du prince de Tſai. Il ſe ſervit encore de ce prétexte pour lui déclarer la guerre, &, malgré la rigueur de la ſaiſon, il fit une incurſion ſur ſes terres. Ngai-kong le repouſſa vivement & le contraignit de ſe retirer. Il eſt aiſé de faire des fautes & difficile de les réparer; ſemblable, diſoient autrefois les Chang, au feu qui a pris dans une forêt, & parmi des herbes ſauvages, qu'il eſt impoſſible d'arrêter.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 680. *Hi-ouang.*

Pendant le même hiver, le ſeigneur de Kio-ou, dépendant de la principauté de Tçin, ſe ſouleva de nouveau contre Min-kong ſon légitime prince. Les ſeigneurs de ce petit pays, s'étoient inſenſiblement élevés, & rendus formidables à leur maître. Du temps de Huan-ouang, ils avoient déja tenté, mais ſans ſuccès, de ſe rendre indépendans; ſur la fin de la ſeconde année du règne de HI-OUANG, le parti qu'ils s'étoient fait étoit devenu ſi puiſſant, qu'ils chaſsèrent Min-kong de ſa principauté, & s'en rendirent les maîtres ſans coup férir.

Le ſeigneur de Kio-ou, qui ſe révolta ainſi contre ſon prince & le dépouilla de ſes états, n'oublia rien pour obtenir de l'empereur HI-OUANG d'être confirmé dans la principauté de Tçin; le gouvernement étoit ſi foible, qu'il n'oſa la refuſer. La quatrième année de ſon règne, HI-OUANG envoya exprès un des ſeigneurs de ſa cour à Kio-ou, avec des troupes, pour l'établir prince de Tçin, ſous le nom de Ou-kong. 678.

L'année ſuivante, ce nouveau prince de Tçin, pour ſe fortifier contre ceux qui voudroient l'attaquer, fit alliance avec le ſeigneur de Ouei, à condition qu'il donneroit à ce dernier

Avant l'Ere Chrétienne. 678. *Hi-ouang.*

des troupes pour ſe faire raiſon du ſeigneur du pays de Y. Les ſeigneurs de Kio-ou avoient eu pluſieurs démêlés avec le ſeigneur de Y, & dans une bataille, Ou-kong avoit fait priſonnier Koué-tchou ; mais le ſeigneur de Ouei ayant pris parti pour ce dernier, avoit obligé Ou-kong de le renvoyer. Koué-tchou de retour dans ſes terres, ne donna aucune marque de reconnoiſſance, ce qui irrita tellement le ſeigneur de Ouei, qu'avec le ſecours des troupes de Tçin, il entra ſur ſes terres, le battit, & obligea Ki-fou, fils de Koué-tchou, de s'enfuir hors de ſes états. Koué-tchou fut trouvé mort ſur le champ de bataille.

Ou-kong, prince de Tçin, ne profita pas long-temps de l'avantage d'avoir fait approuver par Hi-ouang ſon uſurpation ; il mourut au commencement de la cinquième année du règne de Hi-ouang, & laiſſa ſes états à ſon fils Hien-kong. L'empereur mourut la même année, & eut ſon fils Hoei-ouang pour ſucceſſeur. L'année ſuivante, à la troiſième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

677.

HOEI-OUANG.

676.

Hien-kong, prince de Tçin, avoit trop d'obligations à la maiſon impériale pour ne pas lui être attaché ; auſſi dès qu'il fut que Hoei-ouang avoit été déclaré empereur, il ne manqua pas d'aller à la cour, ſuivant l'ancien uſage, pour y prêter hommage ; il y mena avec lui le ſeigneur de Koué. Cette démarche fit beaucoup de plaiſir à Hoei-ouang, & lui fit eſpérer que leur exemple feroit impreſſion ſur l'eſprit des autres princes tributaires, mais le mal étoit trop invétéré.

La cour même de Hoei-ouang ne manquoit pas d'eſprits

inquiets & remuans, qui étoient charmés de trouver l'occaſion de cauſer du déſordre, comme il arriva la ſeconde année de ſon règne. L'empereur Tchuang-ouang avoit une concubine nommée Ouang-yao, qu'il aimoit paſſionnément; cette concubine lui avoit donné un fils appellé Tſe-toui, qui faiſoit ſes délices; dès qu'il fut en âge, il le mit ſous la conduite de Ouei-koué. HOEI-OUANG étant monté ſur le trône voulut agrandir ſon palais, & pour cela, il eut beſoin de prendre du terrein ſur des ſeigneurs voiſins; de plus, comme le tréſor de l'épargne étoit vuide, afin de pouvoir ſubvenir aux frais néceſſaires, il retrancha une partie des gages de ſes officiers. Ces ſeigneurs mécontens, loin d'appaiſer les eſprits en faveur de leur prince, attisèrent au contraire le feu de la ſédition, & mirent Tſe-toui, fils de Tchuang-ouang, à la tête de quelques troupes mal diſciplinées. Ils accusèrent hautement l'empereur d'avoir uſurpé une place qui étoit due à Tſe-toui; mais ces troupes furent bientôt diſſipées. Dans la confuſion, Sou-tſe ſe ſauva avec Tſe-toui, chez le prince de Ouei, qui le reçut avec les honneurs dûs à ſon rang, lui promit ſa protection, & lui tint parole. Il fit encore entrer le prince de Yen dans les intérêts de Tſe-toui, & ces deux princes, à la tête de leurs troupes, reconnurent Tſe-toui pour empereur. Ils le conduiſirent contre HOEI-OUANG, qui, de peur d'exciter de plus grands troubles, ſe retira dans la principauté de Tching, n'étant pas, alors, en état de réſiſter. Il établit ſa cour à Hoen, qui eſt aujourd'hui Hoen-tching-hien.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 675. *Hoei-ouang.*

De tous les vaſſaux de l'empire, le prince de Tching étoit le plus attaché aux intérêts de HOEI-OUANG, mais ſeul il ne pouvoit tenir contre les rébelles. Cependant il fut aſſez heureux pour ſe ſaiſir de Tchong-fou, un des meilleurs officiers du

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 674. *Hoei-ouang.*

prince de Yen. Comme il étoit perſuadé qu'en témoignant de la crainte, c'étoit s'avouer à moitié vaincu, il partit, en été, avec l'empereur à la tête de ſes troupes, le conduiſit dans ſes états, & le fit demeurer au pays de Ly : en automne, il entra dans le pays de Ou, de-là, dans la ville de Tching-tcheou, emmenant avec lui HOEI-OUANG ; & enfin après s'être ſaiſis de ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, ils prirent la réſolution de ſe retirer, de peur de quelque revers.

Tſe-toui & ſes partiſans ne ſe perſuadoient pas qu'on pût faire la guerre en hiver ; ils étoient à Lo-yang, uniquement occupés de leurs plaiſirs. Le prince de Tching, qui en fut informé par ſes eſpions, appella Koué-tchou, & lui dit : « J'ai » toujours oui dire que la joie & le chagrin, hors de ſaiſon, » pronoſtiquent quelque grand malheur. Tſe-toui & ceux qui » l'ont ſuivi ne ſongent qu'à ſe réjouir. Cette conduite, dans » les circonſtances actuelles, paroît inconſidérée. Un prince » doit craindre, quand il voit ſes officiers, au lieu de remplir » leur devoir, s'adonner à la débauche ; que doit-il en arriver, » lorſque le prince fait comme eux ? Le temps de ſa perte, » ſans doute, n'eſt pas loin. Que différons-nous d'entrer ſur les » terres de l'empire, & de tenter de remettre HOEI-OUANG » ſur le trône » ?

673.

Au commencement de la quatrième année, le prince de Tching fit publier à Mi, où étoit la cour, l'ordre de l'empereur de ſe préparer pour une expédition importante. L'armée raſſemblée, alla mettre le ſiége devant Lo-yang ; elle y ſurprit Tſe-toui avec ſes cinq complices, qui firent mine de vouloir ſe défendre ; mais le prince de Tching & l'empereur les attaquèrent ſi vivement, qu'ayant forcé les portes du palais, ils firent main-baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrèrent. Tſe-toui &

les cinq rébelles furent trouvés parmi les morts. C'eſt ainſi, que par la bravoure & la prudence du prince de Tching, HOEI-OUANG fut remis en poſſeſſion de ſes états.

Avant l'Ere Chrétienne. 672. *Hoei-ouang.*

HOEI-OUANG ne ſe voyant plus d'ennemis, voulut aller viſiter le ſeigneur de Koué; ce ſeigneur, en ayant été averti, fit meubler magnifiquement un palais pour le recevoir. L'empereur s'y rendit, accompagné du prince de Tching; il fut ſi tenté de la richeſſe des meubles, & ſur-tout des choſes rares & précieuſes qu'il y trouva, qu'il fit tout enlever ſans en rien dire au ſeigneur de Koué; de ſorte qu'après le départ de HOEI-OUANG, ce ſeigneur vit ſon palais démeublé. Il en fut piqué, & regarda cette action comme indigne d'un empereur. Le prince de Tching commença dès-lors à méſeſtimer HOEI-OUANG. Les louanges que cet empereur affectoit de donner au ſeigneur de Koué, préférablement à lui, l'aliénèrent ſi fort, qu'il lui en témoigna ſon reſſentiment; ce qui fut cauſe de la méſintelligence qui règna entre HOEI-OUANG & le prince de Tching, qui mourut à la cinquième lune, laiſſant ſes états à ſon fils Ouen-kong.

Durant les troubles de l'empire, aucun des petits princes n'avoit oſé remuer de peur de s'attirer tous les autres ſur les bras. Huan-kong, prince de Tſi, le plus hardi & le plus entreprenant, ſe trouvoit alors occupé contre les Tartares ſeptentrionaux, qui, par leurs courſes dans ſes états, l'empêchoient d'employer ailleurs ſes forces. Cependant l'empire n'en fut pas plus paiſible; les meurtres & les déſordres recommencèrent comme auparavant (1).

Siuen-kong, prince de Tchin, avoit une concubine qu'il aimoit paſſionnément. Elle lui donna un fils, dont, par foi-

671.

(1) Tço-kieou-ming. Tſien-pien.

bleſſe pour la mère, il vouloit faire ſon ſucceſſeur, au préjudice de Yu-keou (1) ſon légitime héritier. Comme Yu-keou étoit un obſtacle à ſes deſſeins, il réſolut de s'en défaire, & prit pour prétexte, que ſon nom étoit de mauvais augure, & que ſi on le laiſſoit vivre, il introduiroit infailliblement les voleurs dans ſes états. Les princes Ouan & Tchuen-ſun, frères de Siuen-kong, qui aimoient Yu-keou & lui étoient fort attachés, craignant que Siuen-kong ne les fît auſſi mourir, ſe ſauvèrent dans la principauté de Tſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 671. *Hoei-ouang.*

Dans le même temps, Tou-ngao, prince de Tchou, ſur quelque mécontentement qu'il eut contre ſon frère Tching-kong, prit la réſolution de le faire mourir. Tching-kong étoit fort aimé des grands & du peuple ; peut-être même que cette conſidération donna de l'ombrage à Tou-ngao. Tching-kong fut averti des mauvais deſſeins de ſon frère ; il ſe retira dans le pays de Soui, où s'étant fait un parti conſidérable, il rentra, à main armée, dans les états de ſon frère, le tua & ſe fit reconnoître prince de Tchou.

Il dépêcha des couriers aux princes voiſins, & à l'empereur même, avec des préſens, pour juſtifier ſa conduite & ſe les rendre favorables. HOEI-OUANG fut celui qui en parut le plus content. Depuis un temps infini, les princes de Tchou n'avoient donné aucune marque de ſoumiſſion à l'empereur ; c'eſt pour cela que HOEI-OUANG, ſatisfait de cet hommage, lui renvoya des préſens, en lui recommandant de maintenir ſon peuple en paix, & de ne point inquiéter l'empire.

670.

Les troubles que Tſe-toui & les cinq Mandarins rébelles avoient excités, ceſsèrent en même temps que les courſes des

(1) *Yu-keou* ſignifie qui va au-devant des voleurs.

Tartares du nord ſur les terres du prince de Tſi. Ce prince, depuis qu'il avoit Koan-y-ou pour premier miniſtre, s'étoit rendu un des plus formidables de l'empire : il ne ſe vit pas plutôt débarraſſé des Tartares, qu'il ſongea à s'agrandir, & jetta ſes vues ſur le pays de Ko, dont les peuples, mécontens de leur ſeigneur, vinrent s'offrir d'eux-mêmes (1).

Avant l'Ere Chrétienne. 670. *Hoei-ouang.*

L'année ſuivante, la huitième du règne de Hoei-ouang, à la ſixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil, entre neuf & dix heures du matin.

669.

Cette même année il ſe fit dans la principauté de Tçin un horrible maſſacre. Depuis que les ſeigneurs de Kio-ou s'en étoient emparés, ceux de l'ancienne famille des princes légitimes qui y étoient reſtés, étoient devenus ſi riches & ſi puiſſans, qu'ils donnoient de l'ombrage à Hien-kong. Ce prince, par les conſeils de Sſe-ouei, qui étoit leur ennemi, confiſqua la plus grande partie de leurs biens, & fit mourir les deux fils de la principale branche.

Sſe-ouei, qui méditoit la ruine entière de cette famille, imagina de faire bâtir la ville de Tſu, avec l'argent qu'il lui avoit enlevé. Il y raſſembla enſuite tous ceux qui en étoient iſſus & qui ſe trouvèrent en aſſez grand nombre pour peupler cette nouvelle ville. Quand Sſe-ouei y vit ſes victimes réunies, il avertit Hien-kong de venir, avec ſes troupes, l'inveſtir & faire main baſſe ſur ces infortunés, qui, ſe trouvant ſans défenſe, furent tous égorgés ſans diſtinction d'âge ni de ſexe.

Après cette exécution atroce, Hien-kong fit nettoyer les rues inondées de ſang, & enlever les corps morts, qui étoient entaſſés les uns ſur les autres : il voulut paſſer la nuit dans la ville,

(1) Tſo-kieou-ming. Sſe-ki. Tcien-pien. Tchun-tſieou.

qu'il trouva fort à ſon gré & bien bâtie. Pour récompenſer Sſe-ouei, il lui donna la charge de premier préſident des ouvrages publics, & lui ordonna de lui bâtir une autre ville au pays de Kiang, où il avoit deſſein de tenir ſa cour.

Avant l'Ere Chrétienne. 669. *Hoei-ouang.*

668. La neuvième année du règne de HOEI-OUANG, à la douzième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil entre dix & onze heures du matin.

Le ſeigneur de Koué, indigné de l'action barbare de Hien-kong, entra dans le pays de Tçin avec ſes troupes, y fit beaucoup de dégât, & en revint chargé de butin. Dès le commencement de l'année ſuivante, le prince de Tçin voulut ſe venger de cette inſulte; il s'avança juſqu'aux frontières de Koué, mais il trouva le pays ſi bien gardé, qu'il fut obligé de s'en retourner, après avoir honteuſement refuſé la bataille que le ſeigneur de Koué vouloit le forcer d'accepter.

667.

L'empereur n'avoit juſque-là tiré aucune vengeance de l'injure que lui avoit faite Y-kong, prince de Ouei, en prenant le parti de Tſe-toui, ſon frère, contre lui. Il avoit eſpéré que le prince de Ouei donneroit quelque marque de repentir & de ſoumiſſion. Après l'avoir attendue inutilement près de ſix ans, il ordonna à Huan-kong, prince de Tſi, d'armer contre lui, & de l'obliger à rentrer dans le devoir. Huan-kong, par les conſeils de Koan-y-ou ſon miniſtre, obéit à cet ordre, & marcha à la tête d'une nombreuſe armée contre Y-kong: Y-kong qui n'étoit point d'humeur de ſe ſoumettre, ſe diſpoſa auſſi, de ſon côté, à ſoutenir ſon indépendance. Loin de refuſer le combat, il alla au-devant de Huan-kong, le rencontra ſur la frontière, lui livra bataille, qui fut très-vive & très-ſanglante; mais enfin, malgré ſon habileté & ſa bravoure, Y-kong fut battu & fait priſonnier.

Huan-kong,

Chariot de guerre de plusieurs Soldats.

Huan-kong, après avoir ſi heureuſement exécuté les ordres de l'empereur, alla lui-même à la cour de HOEI-OUANG lui offrir ſon priſonnier; mais, en même temps, il lui repréſenta qu'il falloit le bien traiter, de peur de s'attirer le reſſentiment des autres princes de l'empire. HOEI-OUANG ſuivit ce conſeil, pardonna à Y-kong, & après l'avoir comblé de préſens, il le renvoya dans ſa principauté.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 666. *Hoei-ouang.*

Le prince de Tchou, comme on l'a vu plus haut, s'étoit emparé des terres de Si, & en avoit emmené Si-koué, veuve du ſeigneur de ce pays, qui avoit péri dans un démêlé qu'il avoit eu avec le prince de Tching. Cette veuve étoit encore fraîche, remplie d'appas, & ſur-tout fort ſpirituelle. Tſe-yuen, de la famille des princes de Tchou, général des troupes, en devint paſſionnément amoureux; & pour être plus près d'elle, il fit bâtir une maiſon à côté du palais de Si-koué. Comme elle aimoit la muſique, il faiſoit exécuter continuellement des concerts chez lui.

Un jour qu'il fit jouer un air guerrier, que le mari de Si-koué avoit beaucoup aimé, & qu'il faiſoit ſouvent répéter, elle ne put s'empêcher de pleurer de ſouvenir & d'attendriſſement. « Hélas! dit-elle, Tſe-yuen croit-il me faire plaiſir de » me rappeller la perte de mon époux? Ne devroit-il pas ſon» ger à le venger, plutôt que de s'amuſer à des concerts?

Tſe-yuen, à qui ces paroles furent rapportées, fit armer ſix cens chariots de guerre, dont il forma trois diviſions, & partit pour aller attaquer le prince de Tching; mais les princes de Tſi, de Song & de Lou, qui en furent avertis par les couriers de Ouen-kong, prince de Tching, lui envoyèrent des ſecours, avec leſquels il rendit inutiles tous les efforts de Tſe-yuen, qui

fut obligé de s'en retourner, ſans oſer rien entreprendre pour ſatisfaire la vengeance de Si-koué (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 665. *Hoei-ouang.*

Lorſque l'empereur HOEI-OUANG voulut rentrer dans ſes états, il fut repouſſé par ſon frère Tſe-toui. Fan-pi l'abandonna pour ſe jetter dans le parti de Tſe-toui. HOEI-OUANG n'en témoigna ſon reſſentiment, qu'après que le prince de Ouei fut rentré dans l'obéiſſance. Alors, il ordonna à Koué de marcher contre Fan-pi, & de le lui amener. Koué partit, pour cette expédition, avec de bonnes troupes. Fan-pi fit quelque mine de ſe défendre; mais ſe ſentant trop foible, il chercha à ſe mettre en ſûreté par la fuite. Le ſeigneur de Koué le pourſuivit ſi vivement, qu'il l'atteignit, le fit priſonnier, & le conduiſit à la cour.

664.

Cette même année, la treizième du règne de HOEI-OUANG, à la neuvième lune, il y eut, ſur le ſoir, une éclipſe de ſoleil.

Tſe-yuen, de retour de ſon expédition honteuſe contre le prince de Tching, alla ſe loger, non dans la nouvelle maiſon qu'il avoit fait bâtir près du palais de Si-koué, mais dans le palais même. Chin-kong, un de ſes principaux officiers, rempli d'honneur, l'exhorta à ne pas faire ce tort à ſa réputation; il lui repréſenta que cette conduite étoit indigne d'un guerrier, & qu'infailliblement il s'attireroit le mépris de ſes officiers & de ſes troupes.

Tſe-yuen, loin de profiter d'un avis auſſi ſage, entra dans une ſi grande colère, qu'il vouloit faire mourir cet officier, & l'auroit exécuté, ſi on ne s'y fût oppoſé; il ſe contenta cependant de le faire mettre aux fers. Chin-kong, outré de voir ſes conſeils ſi mal récompenſés, réſolut de s'en venger à

(1) Tchun-tſieou. Tſo-kieou-ming.

quelque prix que ce fût. Ayant rencontré Tſe-yuen preſque ſans ſuite, il tomba bruſquement ſur lui le ſabre à la main, & d'un ſeul coup il lui abattit la tête. La perte de Tſe-yuen fut très-funeſte à la principauté de Tchou; c'étoit un général habile & fort expérimenté; auſſi, depuis cet événement, les princes de Tchou commencèrent à déchoir conſidérablement (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 664. *Hoei-ouang.*

Dans le même temps, les Tartares du nord deſcendirent de leurs montagnes, & vinrent ſe jetter ſur la principauté de Yen. Tchuang-kong, prince de Yen, qui n'étoit pas en état de leur réſiſter, dépêcha auſſi-tôt des couriers aux princes ſes voiſins, pour leur en donner avis, & leur demander du ſecours. De tous ces princes, le ſeul Huan-kong, prince de Tſi, arma pour lui. Les Tartares, qui en furent inſtruits, reprirent le chemin de leurs montagnes; mais Huan-kong les pourſuivit ſi vivement, que les ayant atteints à Lin-tchi, il les battit & les pouſſa juſqu'à Cou-tchou, d'où il reprit enſuite le chemin du ſud.

Huan-kong revint triomphant de cette expédition. Le prince de Yen, plein de reconnoiſſance, l'accompagna au-delà des frontières de la principauté de Tſi. Ce prince le remarquant, dit à Tchuang-kong: « Il n'y a que le ſeul empereur qu'on doive » accompagner au delà de ſes limites, & c'eſt pouſſer trop loin » la civilité, que d'en uſer ainſi avec quelque prince que ce ſoit. » Afin qu'on ne diſe pas que vous en avez trop fait à mon » égard, je conſens que vos limites s'étendent juſqu'ici, & que » ce pays vous appartienne. Il faut, dans vos états, faire revivre, » autant que vous le pourrez, le ſage gouvernement de Ouen-

(1) Tchun-tſieou. Tſo-kieou-ming.

Avant l'Ere Chrétienne. 664. *Hoei-ouang.*

» ouang, de Tcheou-kong, de Chao-kong de votre illuſtre fa-
» mille. Allez rendre hommage à l'empereur, comme vous le
» devez, & prenez les Tching-tang & Kang-ouang pour mo-
» dèles ». Tchuang-kong fit part de cette exhortation aux autres princes de l'empire, ce qui lui mérita leur eſtime.

663.

Cependant Huan-kong, arrivé chez lui, parut avoir entièrement oublié les ſages conſeils qu'il venoit de donner à Tchuang-kong. C'étoit la coutume que les princes victorieux offriſſent à l'empereur les dépouilles des ennemis de l'état. Huan-kong avoit fait un butin immenſe ſur les Tartares; il n'en offrit rien à l'empereur, & envoya ce qu'il y avoit de plus riche à Tchuang-kong, prince de Lou.

662.

Tchuang-kong put à peine goûter le plaiſir de cette préférence, par les malheurs qui arrivèrent à ſa famille. Dès le commencement de la quinzième année du règne de Hoei-ouang, ſon fils aîné fut empoiſonné par Ki-tſe, qui ne pouvoit ſouffrir ſon humeur bruſque & hautaine. Tchuang-kong en conçut tant de chagrin, qu'il mourut quelques mois après, ſans avoir déſigné ſon ſucceſſeur.

Cependant, ſur la foi d'un ſerment, qu'on diſoit qu'il avoit fait à Tang-chi, l'une de ſes femmes, de nommer ſon fils Tſe-pan pour lui ſuccéder, Tſe-pan fut reconnu, & reçut tous les honneurs. Ce prince, du vivant de ſon père, étant allé viſiter les frontières de la principauté de Lou, entra dans la maiſon de Leang-chi, vit une de ſes filles & en devint amoureux. Cette inclination l'attiroit fréquemment chez cet officier. Un jour qu'il ſe promenoit dans un jardin, où cette jeune fille avoit coutume de ſe rendre, Lao, officier de garde, eut la curioſité de monter ſur les murs; Tſe-pan qui l'apperçut, ſortit bruſquement, tout en colère, & le maltraita de coups.

Tchuang-kong avoit réprimandé vivement Tſe-pan de cette violence : « Je ſouhaite, lui avoit-il dit, qu'un jour vous ne » ſoyez pas victime du reſſentiment de Lao ». Effectivement comme Tchuang-kong, à ſa mort, n'avoit point déterminé ſon ſucceſſeur, King-fou, mécontent de ce que ſon frère Tſe-pan l'avoit emporté ſur lui, ſe ſervit de Lao, qu'il ſavoit outré contre lui, & l'engagea aiſément à le tuer. Avant l'Ere Chrétienne. 662. *Hoei-ouang.*

King-fou eſpéroit ſuccéder, ſans oppoſition, à ſon frère; mais l'aſſaſſinat de Tſe-pan fit tant d'horreur à tous les grands, qu'ils ſe déclarèrent pour Min-kong, quoique fils d'une concubine. King-fou vit bien alors qu'il n'étoit pas en ſûreté dans la principauté de Lou; il en ſortit ſecrétement, & alla trouver le prince de Tſi, de qui il eſpéroit quelque protection. Quoique Ki-yeou, un autre fils de Tchuang-kong, ne fût point entré dans les intrigues de King-fou, il ſe retira pareillement auprès du prince de Tſi; mais Min-kong, qui avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui, après avoir été reconnu de tous les peuples de Lou, le redemanda au prince de Tſi, & il revint à la cour.

Les troubles de la principauté de Lou donnèrent quelque facilité à Hien-kong, prince de Tçin, de s'agrandir. Hien-kong avoit eu pluſieurs femmes; deux de ces femmes étoient de la famille des princes Tartares, qu'il avoit enlevées dans une de ſes courſes, & miſes au nombre de ſes concubines. Ces deux femmes furent ſi bien gagner les bonnes graces & la faveur de ce prince, qu'elles ne déſeſpérèrent point de faire déclarer un de leurs enfans héritier de la principauté de Tçin. Voici le moyen qu'elles employèrent pour réuſſir. 661.

Leang-ou étoit un des grands de la cour de Hien-kong qui avoit le plus d'aſcendant ſur ſon eſprit. Ce prince ne faiſoit rien ſans le conſulter. Les deux femmes Tartares, tâchèrent de

Avant l'Ere Chrétienne. 661. *Hoei-ouang.*

le mettre dans leurs intérêts, par des préſens. Quand elles virent Leang-ou bien diſpoſé en leur faveur, elles lui découvrirent les vues qu'elles avoient pour établir leurs enfans.

Leang-ou, pour les ſeconder dans leur projet, conſeilla à Hien-kong de mettre des perſonnes de confiance à Kio-ou, pays de ſa famille, & à Pou & Tchu, limites de ſes états; afin de marquer, par-là, l'eſtime qu'il faiſoit du pays de ſes ancêtres, & de n'avoir rien à craindre du côté des Tartares, qui, ſachant que ſes frontières étoient gardées par deux de ſes fils, n'oſeroient venir les inſulter.

Hien-kong approuva tellement ce conſeil, qu'il envoya Sou, prince héritier, demeurer à Kio-ou. Il ordonna à Tchong, ſon ſecond fils, d'aller garder les limites de Pou; & à You, ſon troiſième, celles de Kiou, ne retenant auprès de lui, à Kiang, que les fils des deux Tartares, qui dès-lors eſpérèrent réuſſir dans leur deſſein, quoiqu'il reſtât encore Chin-ſeng, qui avoit droit, comme l'aîné, de ſuccéder à ſon père.

Quelques années après, c'eſt-à-dire, la ſeizième du règne de Hoei-ouang, Hien-kong, profitant des troubles de la principauté de Lou, auxquels Huan-kong, prince de Tſi, avoit quelque part, leva deux corps d'armée, dont il commanda l'un en perſonne, & mit l'autre ſous les ordres de ſon fils Chin-ſeng. Il alla s'emparer des terres des ſeigneurs de Keng, de Hou & de Ouei; après quoi il fit bâtir une ville à Kio-ou, en conſidération de Chin-ſeng. Il établit Tchao-ſou à Keng, & Pi-ouan à Ouei en qualité de gouverneurs. Sſe-ouei ſon miniſtre, voyant qu'il ne nommoit point d'héritier, le preſſa d'y penſer, parce que le bien de l'état l'exigeoit, que tous ſes peuples le deſiroient, & que s'il aimoit ſa principauté, il ne devoit pas différer plus long-temps à déſigner pour ſon ſuc-

ceſſeur Chin-ſeng, qui avoit toutes les qualités d'un prince ſage & digne de régner. Sſe-ouei ignoroit, ſans doute, que les deux femmes Tartares ſollicitaſſent vivement Hien-kong pour leurs fils. Ce prince, ne voulant pas les chagriner, ſe trouvoit dans la perplexité : il prit le parti de ne ſe point choiſir de ſucceſſeur, ce qui cauſa, par la ſuite, de grands troubles dans ſes états.

Avant l'Ere Chrétienne. 660. *Hoei-ouang.*

Min-kong, qui avoit remplacé Tchuang-kong dans la principauté de Lou, vacante par la mort funeſte de Tſe-pan, étoit neveu de la princeſſe Ngai-kiang, de la famille du prince de Tſi. La conſidération qu'on avoit pour le prince de Tſi, détermina les grands à le choiſir préférablement à tout autre, d'autant plus qu'il ne lui manquoit aucune des qualités néceſſaires à un grand prince ; mais ils ignoroient, ſans doute, l'étroite liaiſon qui ſubſiſtoit entre la princeſſe Ngai-kiang & le prince King-fou, qui s'étoit réfugié dans la principauté de Tſi après avoir fait mourir Tſe-pan.

King-fou, ne ſe croyant pas en ſûreté dans cette principauté, ſe ſauva dans le pays de Kiou, d'où il envoya Pou-y pour aſſaſſiner Min-kong. Pou-y, arrivé à la cour de Lou, ſe mêla parmi les gardes du prince, & au moment qu'il ſortoit de ſon palais, il lui fendit la tête d'un coup de ſabre. Cet aſſaſſin ſe faiſant jour à travers ceux qui l'accompagnoient, trouva le moyen de s'évader, & d'aller lui-même porter cette nouvelle à King-fou, qui, ſans différer, ſe déclara prince de Lou, & le fit publier par-tout.

Ki-yeou, prince qui aimoit la paix, voyant tant de trouble & de confuſion, ſortit du pays de Lou, & ſe retira avec Hi-kong dans la principauté de Tchu. Pour ce qui eſt de la princeſſe Ngai-kiang, comme elle ſavoit le complot abominable

Avant l'Ere Chrétienne. 660. *Hoei-ouang.*

que King-fou avoit formé contre Min-kong, ſon neveu, elle s'étoit auſſi ſauvée dans la principauté de Tchu; mais Huan-kong, prince de Tſi, indigné d'une action ſi déteſtable & du déshonneur que Ngai-kiang faiſoit à ſa famille, obligea les gens de Kiou à livrer King-fou au peuple de Lou. Les grands, qui s'étoient avancés juſqu'au pays de Mi, le firent mourir au même endroit pour tant de crimes & de meurtres dont il s'étoit ſouillé. A l'égard de Ngai-kiang, Huan-kong la fit redemander au prince de Tchu, & la fit exécuter lui-même: il envoya ſon cadavre aux habitans de Lou; après quoi il reconnut Hi-kong, que les grands de Lou avoient déja déclaré leur ſouverain, pour légitime héritier & ſucceſſeur de Min-kong.

La fin de la dix-ſeptième année du règne de Hoei-ouang fut encore plus funeſte à ceux de la principauté de Ouei; les peuples de Ti, Tartares du nord, vinrent attaquer Y-kong, leur prince, dans le temps qu'il exerçoit des cigognes (1) à donner des ſignaux aux troupes ſuivant les ordres du général. Dès que Y-kong eut avis que ces peuples venoient l'attaquer, il fut à leur rencontre, & les joignit à Yong-tſe-hien (2). On en vint aux mains; jamais combat ne fut plus vif, ni plus opiniâtre; on ſe battit de part & d'autre avec toute la valeur poſſible, depuis le lever du ſoleil juſqu'après-midi, & jamais défaite ne fut plus complette que celle de Y-kong: ſes troupes y furent entièrement détruites, il y perdit & ſes états & la vie.

659.

A cette nouvelle funeſte, les peuples de Ouei prirent tellement l'épouvante, qu'ils abandonnèrent leur pays. Huan-

(1) Le cri de la cigogne eſt fort éclatant.

(2) *Yong-tſe-hien* dans la province de Honan.

kong,

kong, prince de Song, qui étoit venu au ſecours de Y-kong, en ayant rencontré environ ſept cens trente au-delà du Hoang-ho, leur fit auſſi-tôt repaſſer le fleuve & les obligea de rentrer dans Teng-y. Ce prince, s'avançant vers la ville de Tſao, y fit déclarer Tai-kong prince de Ouei, & lui donna cinq mille hommes de troupes. D'un autre côté, Ou-koué, fils de Y-kong, qui s'étoit retiré chez Huan-kong, prince de Tſi, en reçut trois cens chariots de combat, & trois mille ſoldats, avec leſquels il revint à la ville de Tſao.

Avant l'Ere Chrétienne. 659. *Hoei-ouang.*

A peine Ou-koué fut-il arrivé à Tſao, que Tai-kong mourut. Ou-koué, qui ſavoit que Huan-kong prenoit la principauté de Ouei ſous ſa protection, lui en donna auſſi-tôt avis. Quoiqu'il ne reſtât plus à ceux de Ouei que les deux villes de Tſao & de Kong-teng, le reſte s'étant ſoumis aux Tartares de Ti, Huan-kong vint lui-même à la tête de ſes troupes, battit en quelques rencontres ces Tartares, mit Ouen-kong, frère de Tai-kong, à ſa place, & lui fit bâtir une ville à Tchou-kieou.

Les Tartares cependant, ne voulant rien hazarder de déciſif, lui laiſsèrent bâtir cette ville, & allèrent ſe jetter ſur les terres des ſeigneurs de Nie & de Hing; mais comme le malheur de Y-kong, prince de Ouei, avoit fait beaucoup de bruit dans l'empire, les princes de Song & de Tſao étoient accourus à ſon ſecours avec leurs troupes, qu'ils joignirent à celles du prince de Tſi. Si ces princes réunis n'empêchèrent pas les Tartares de ravager les terres de Nie & de Hing, du moins ils les garantirent d'une dévaſtation entière. Après que la nouvelle ville de Tchou-kieou fut achevée, ils y établirent la réſidence des princes de Ouei, & relevèrent ainſi cette principauté, à la première lune, de la dix-neuvième année du règne de Hoei-

658.

OUANG, avec toutes les cérémonies uſitées à l'élévation d'un prince.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 658. *Hoei-ouang.*

Cette même année, à la cinquième lune, Hien-kong, prince de Tçin, voulut déclarer la guerre au ſeigneur de Kouo, ſous prétexte qu'il maltraitoit ſes voiſins, qui étoient au midi de ſes terres. Comme il falloit qu'il paſsât ſur les terres du ſeigneur de Yu, il dépêcha Siun-ſi à la cour de ce ſeigneur, pour lui ménager ce paſſage. Siun-ſi, s'étant adreſſé à Kong-tchi-ki, ſon miniſtre, eſſuya un refus. Alors, il demanda audience au ſeigneur de Yu lui-même, qui lui fut accordée, & propoſa les motifs que ſon maître avoit de faire la guerre au ſeigneur de Kouo. Non-ſeulement Siun-ſi obtint ce qu'il demandoit, mais encore il engagea ce ſeigneur à ſe joindre à Hien-kong & à ſe concerter avec lui pour cette expédition, en le flattant des avantages qu'il en pourroit retirer.

Siun-ſi, après avoir tout réglé avec le ſeigneur de Yu, revint auprès de Hien-kong lui rendre compte du ſuccès de ſa commiſſion. Ce prince fit tenir ſes troupes prêtes à marcher au premier ordre, & peu de jours après il alla rejoindre celles du ſeigneur de Yu. Ils mirent le ſiége devant Hia-yang, première ville des états de Kouo, & s'en rendirent maîtres. Quoique cette ville fût une des principales du ſeigneur de Kouo, le Ciel, qui vouloit le châtier de ſes vices, & principalement de ſon orgueil, qui le rendoit inſupportable à tout le monde, l'aveugla au point qu'il ne parut aucunement ſenſible à cette perte, & qu'il en reçut la nouvelle auſſi froidement que ſi elle ne lui eût point appartenue.

657.

Hien-kong, après cette expédition, retourna dans ſes états. On le prévint, à ſon arrivée, contre Chin-ſeng ſon aîné, qu'on accuſoit de s'être fait, pendant ſon abſence, un parti conſi-

dérable pour lui enlever ſa couronne & peut-être la vie. Hien-kong en fut ſi outré, qu'il prit la réſolution de le faire mourir; mais il voulut le faire ſecrétement, de peur que le parti de ſon fils n'en fût averti & ne causât du déſordre; cependant il ne put ſi bien cacher ſon reſſentiment, qu'il n'en laiſsât échapper quelques marques, qui firent ſoupçonner ſon deſſein à ſes enfans. Avant l'Ere Chrétienne. 657. *Hoei-ouang.*

Toutes ces accuſations de révolte contre Chin-ſeng, n'étoient cependant que l'effet d'une intrigue formée par Li-ki, princeſſe Tartare, que Hien-kong avoit épouſée, & dont il avoit eu un fils, qu'elle vouloit mettre ſur le trône au préjudice de Chin-ſeng. Quoique Hien-kong n'eût point déclaré Chin-ſeng ſon ſucceſſeur, il l'étoit par le droit de ſa naiſſance; ainſi la mort de ce prince infortuné, pouvoit ſeule ſatisfaire les deſſeins ambitieux de l'artificieuſe Li-ki.

Chin-ſeng ne put ſe réſoudre, malgré les conſeils de ſon frère Tchong-eulh, à prouver ſon innocence à ſon père, en dévoilant l'impoſture de Li-ki. Il connoiſſoit le foible du roi de Tçin pour cette princeſſe, & il craignoit de bleſſer ſon cœur par l'endroit le plus ſenſible; il put encore moins ſe déterminer à fuir & à ſe mettre en lieu de ſûreté, de peur de confirmer les ſoupçons qu'on avoit contre lui; il prit donc le parti d'écrire à ſon oncle Ho-lou, le billet ſuivant. « Le prince » mon père & mon maître, eſt déja fort avancé en âge, mes » frères ſont encore jeunes; les états de Tçin ſont dans une » fermentation d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt concen- » trée. Ne refuſez pas vos conſeils à votre prince, à votre » frère. Je meurs content, ſi j'emporte avec moi l'idée con- » ſolante que vous ne rejetterez pas la prière que je vous en » fais ». Chin-ſeng, après avoir envoyé ce billet à ſon oncle, ſe retira dans un endroit écarté & ſe pendit. Tchong-eulh & 656.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 656. *Hoei-ouang.*

Y-ou ſes frères, ayant appris cette mort funeſte, quittèrent, ſur le champ, la cour de leur père, pour ſe mettre en ſûreté. Ils ſe retirèrent, le premier à Pou, & le ſecond à Kiou.

Hien-kong ſoupçonna que ce départ précipité de ſes fils cachoit le deſſein de venger la mort de Chin-ſeng. Il envoya l'eunuque Pi à Tchong-eulh, avec ordre de lui redemander le gouvernement de Pou. Cet eunuque étoit un intriguant, dévoué à la princeſſe Li-ki, qui avoit ſu gagner entièrement la confiance de Hien-kong. Tchong-eulh n'avoit que du mépris pour lui, auſſi, dès qu'il parut, ce prince lui refuſa ſa porte; & ayant fait préparer des chevaux, il prit le chemin du pays de Tié. L'eunuque, qui avoit peut-être quelque ordre ſecret de le faire mourir, fâché de ce qu'il lui échappoit, décocha contre lui une fléche, qui n'effleura que ſa manche. Tchong-eulh dédaigna d'en tirer vengeance & continua ſon chemin; l'eunuque, qui connoiſſoit ſa bravoure, n'oſa le pourſuivre.

La cour de l'empereur n'étoit guère moins agitée, pour le choix d'un ſucceſſeur, que celle de Tçin. HOEI-OUANG n'avoit aucune inclination pour ſon fils aîné Siang-ouang, qui, par ſa naiſſance, avoit droit à la couronne. Il vouloit lui ſubſtituer Ouang-tſe-tai, ſon ſecond fils. Huan-kong, prince de Tſi, aidé des conſeils de Koan-y-ou, ſon miniſtre, avoit pris beaucoup d'aſcendant ſur les autres princes tributaires qui le redoutoient. Il fut charmé de trouver l'occaſion de ſe rendre encore plus indépendant, & d'étendre ſon pouvoir ſur tout l'empire.

Il manda aux princes de Song, de Lou, de Tchin, de Ouei, de Tching, de Hiu & de Tſao de s'aſſembler, à la cinquième lune, à Cheou-tchi, pour y conférer ſur une affaire impor-

tante. Aucun de ces princes ne manqua au rendez-vous ; ils craignoient trop de s'attirer le reſſentiment du prince de Tſi. L'empereur, qui fut informé de cette aſſemblée, envoya dire au prince de Tching, par Tcheou-kong, qu'avant de s'y rendre il eût à paſſer par ſa cour. HOEI-OUANG n'oſa s'oppoſer à cette aſſemblée ; ainſi que ſes vaſſaux, il craignoit le prince de Tſi ; il recommanda ſeulement au prince de Tching, comme étant celui de tous les princes de l'empire en qui il avoit le plus de confiance, d'y ménager ſes intérêts.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 655. *Hoei-ouang.*

Lorſque tous ces princes furent arrivés à Cheou-tchi, Huan-kong leur dit : « Je vous ai priés de vous aſſembler ici pour » nommer un ſucceſſeur à HOEI-OUANG ; de ce choix, dépen- » dent le bonheur & la tranquillité de l'empire ; Siang-ouang, » fils aîné de l'empereur, eſt un prince digne du trône auquel » ſa naiſſance l'appelle : nous devons, ſans héſiter, & à l'inſtant » même, le proclamer avec les cérémonies ordinaires. J'ai eu » ſoin d'inviter ce prince à ſe rendre à Cheou-tchi ; vous le » verrez paroître dans cette aſſemblée, quand vos ſuffrages » réunis, auront confirmé un choix que je crois néceſſaire au » bien de l'état ».

Le prince de Tching, qui n'ignoroit pas la prédilection de HOEI-OUANG pour Ouang-tſe-tai, & qui d'ailleurs n'avoit pas la même déférence que les autres princes, pour Huan-kong, prit le parti de ſe retirer ſecrétement, afin de ne pas être obligé de donner ſa voix à l'élection de Siang-ouang. Kong-chou, un de ſes principaux officiers, lui reprocha cette foibleſſe, capable d'éloigner de lui tous ſes amis, dont le ſecours lui manqueroit infailliblement dans l'occaſion ; mais ces conſidérations ne le firent point changer de ſentiment. Sa retraite n'empêcha pas les autres princes de reconnoître Siang-ouang pour

légitime ſucceſſeur à l'empire, & de lui prêter, en cette qualité, le ſerment de fidélité.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 655. *Hoei-ouang.*

Cette même année, la vingt-deuxième du règne de HOEI-OUANG, à la neuvième lune, il y eut, ſur le ſoir, une éclipſe de ſoleil.

Hien-kong, prince de Tçin, après la mort de Chin-ſeng, ſon fils aîné, & la fuite de Tchong-eulh, crut, quoiqu'âgé de ſoixante-dix ans, qu'il pouvoit encore porter la guerre dans le pays de Kouo, & y ſoutenir ceux des ſiens, qu'il avoit laiſſés dans la ville de Hia-yang, dont il s'étoit rendu maître l'année précédente. Il envoya demander, comme il avoit déja fait la première fois, paſſage au ſeigneur de Yu. Dès que Kong-tchi-ki apprit l'arrivée de cet envoyé, il alla trouver ſon maître, pour le diſſuader d'accorder ce paſſage. « Notre pays, lui dit-» il, eſt comme la doublure d'un habit; Hien-kong ſe rendroit-» il maître de cet habit, ſans en garder la doublure? S'il prend » une fois les terres du ſeigneur de Kouo, ſoyez sûr que bien-» tôt nous ſubirons le même ſort. Songez-y, je vous en conjure, » & jugez ſi des dents ſans levres, ne reſſentiroient pas le froid. » » Nous ſommes, répondit le ſeigneur de Yu, Hien-kong & moi, » de la même famille; auroit-il l'intention de me détruire »? « Il eſt vrai, reprit le miniſtre, que vous deſcendez, l'un & » l'autre, de Tai-ouang, aïeul de Ouen-ouang; mais le ſeigneur » de Kouo deſcend auſſi de Koué-chou, que Ouang-ki, père » de Ouen-ouang, avoit adopté pour ſon fils. Si Hien-kong » n'a point d'égard à ſon alliance avec le ſeigneur de Kouo, » croyez-vous qu'il en aura plus pour vous? Je ne ſaurois lui » refuſer ce qu'il me demande, repartit le ſeigneur de Yu, » je ne veux lui donner aucun ſujet de ſe plaindre de moi; & » ſi dans la ſuite il commet quelque injuſtice, elle retombera

» toute entière ſur lui ». Kong-tchi-ki, voyant l'obſtination de ſon maître, ſe retira avec toute ſa famille, & ſortit des terres de Yu.

Avant l'Ère Chrétienne. 655. *Hoei-ouang.*

Dès que le ſeigneur de Yu eut donné ſa parole, l'envoyé de Hien-kong retourna annoncer à ſon maître le ſuccès de ſa négociation. A la huitième lune, Hien-kong fit défiler des troupes par les terres de Yu, & alla inveſtir la ville de Chang-yang, qu'il prit, après trois mois de ſiège. Il ſoumit enſuite tout le pays de Kouo; de manière que Tcheou, ſeigneur de Kouo, fut obligé de s'enfuir, & de ſe réfugier dans la ville impériale de Lo-yang. Hien-kong, après cette expédition, prit des quartiers d'hiver dans les états du ſeigneur de Yu, à qui il fit dire, ainſi que Kong-tchi-ki l'avoit prévu, qu'il pouvoit ſuivre à Lo-yang le ſeigneur de Kouo; que c'étoit le ſeul moyen de vivre en paix entre eux, parce qu'autrement, ſes terres étant enclavées dans les ſiennes, il étoit impoſſible qu'ils n'euſſent ſans ceſſe des différends; qu'il valoit mieux, pour lui, ſe retirer de bonne grace. C'eſt ainſi qu'il s'empara des terres du ſeigneur de Yu, qui reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas ſuivre l'avis de ſon miniſtre. Il ſe retira, avec Ping-pé & ſa famille, chez l'empereur, à qui il offrit ſes ſervices.

654.

Hien-kong, ſe voyant paiſible poſſeſſeur des états de Yu & de Kouo, retourna dans ſa principauté. On lui fit ſuſpecter la fidélité de ſon fils Y-ou, gouverneur des limites de Kiou, au point qu'il envoya, contre lui, Kin-hoa, un de ſes généraux, avec ordre de le lui amener, ou de le combattre s'il faiſoit quelque réſiſtance. Y-ou qui ne vouloit ni ſe mettre à la diſcretion de ſes ennemis, ni réſiſter aux troupes de ſon père, avoit deſſein de ſe retirer chez les Tartares du nord, appellés *Ti*; mais Kio-joui lui fit faire réflexion qu'il alloit ſe livrer aux ennemis de

l'empire, & qu'il ſeroit traité de même par tous les princes. Il lui conſeilla de préférer le pays de Leang, comme voiſin de la principauté de Tſin, d'où ils pourroient, au beſoin, ſe prêter des ſecours.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 654. *Hoei-ouang.*

Cependant l'empereur HOEI-OUANG, que ſon grand âge affoibliſſoit de jour en jour, ne s'étoit point encore nommé de ſucceſſeur, & n'avoit pas déſapprouvé le choix que le prince de Tſi & quelques autres princes de l'empire avoient fait de Siang-ouang, ſans ſa participation. Le prince de Tſi, voulant ſoutenir ſon ouvrage, fit agir ſi efficacement auprès de HOEI-OUANG, qu'enfin il obtint qu'il enverroit un de ſes officiers à une nouvelle aſſemblée, indiquée à Tao, où ſe trouvèrent les princes de Tſi, de Song, de Lou, de Ouei, de Hiu, de Tſao & le prince héritier de Tchin. Le prince de Tching, qui s'étoit retiré de l'aſſemblée précédente, demanda d'être admis à celle-ci. Tous ces princes confirmèrent le choix qu'on avoit fait de Siang-ouang, pour ſuccéder à l'empire, & lui prêtèrent ſerment de fidélité, à la première lune, de la vingt-cinquième année du règne de HOEI-OUANG, qui fut la dernière de ſa vie, étant mort à la douzième lune ſuivante (1).

652.

SIANG-OUANG.

651.

SIANG-OUANG étoit redevable de ſon élévation à Huan-kong, prince de Tſi. Pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance, il le diſtingua des autres princes, en lui envoyant des viandes offertes le jour des grandes cérémonies qu'il fit en prenant poſſeſſion de l'empire. On peut dire cependant que la politique y avoit plus de part que la reconnoiſſance. Le prince de

(1) Sse-ki. Tſo-kieou-ming. Tchun-tſieou. Tſien-pien. Meng-tſe.

Tſi s'étoit rendu très-puiſſant, par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur la plupart des autres princes. SIANG-OUANG en avoit été témoin, & ne vouloit pas, dans les commencemens d'un nouveau règne, lui donner le moindre ſujet de mécontentement ; ſur-tout ayant déja formé le deſſein d'abattre ſa puiſſance, comme il l'exécuta par la ſuite.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 651. *Siang-ouang.*

Lorſque Tſai-kong préſenta ces viandes au prince de Tſi, de la part de l'empereur, Huan-kong, qui ſe regardoit déja comme maître d'une partie conſidérable de l'empire, avoit deſſein de recevoir ce préſent, comme d'égal à égal, ſans ſe mettre à genoux, ſuivant la coutume. Il fit part de ſa penſée à Koan-y-ou, ſon miniſtre. Koan-y-ou lui dit : « Un prince qui ne ſe com-» porte pas en prince, & un ſujet qui ne ſe comporte pas en » ſujet, ſément le trouble & la révolte ». Huan-kong, frappé de ces paroles, ſe mit à genoux, & battit trois fois de la tête contre terre ; mais il ſe leva pour recevoir ces viandes, ce qui étoit contraire aux uſages.

Cette même année, à la neuvième lune, Hien-kong, prince de Tçin, mourut après vingt-ſix ans de règne, ſans avoir déſigné ſon ſucceſſeur ; cependant, avant de mourir, il avoit fait appeller Siun-ſi, qu'il avoit chargé de l'éducation de Hi-tſi, fils de Li-ki, princeſſe Tartare qu'il avoit épouſée, & lui avoit témoigné l'intention où il étoit de le nommer héritier de ſes états, quoiqu'il fût encore jeune ; mais il n'avoit rien déterminé à cet égard.

Sous prétexte que c'étoit le projet de Hien-kong, Siun-ſi fit déclarer Hi-tſi, prince de Tçin ; mais Li-ké en fut ſi indigné, que tirant ſon ſabre, il fendit la tête à Hi-tſi. Un moment auparavant, il venoit de conſulter Siun-ſi ſur le parti qu'ils avoient à prendre au ſujet de Tchong-eulh & de

Avant l'Ere Chrétienne. 651. *Siang-ouang.*

Y-ou, les deux ſeuls fils légitimes de Hien-kong, qui étoient abſens, & Siun-ſi lui avoit proteſté qu'il mourroit plutôt que de manquer à ſon devoir. Cette duplicité de Siun-ſi avoit révolté Li-ké, au point qu'il ne fut pas maître de ſon reſſentiment, & qu'il immola Hi-tſi dans l'endroit même où l'on faiſoit les préparatifs pour les cérémonies funèbres de Hien-kong.

Siun-ſi ne vouloit pas ſurvivre à Hi-tſi; mais les gens de ſon parti lui repréſentèrent qu'il falloit venger ſa mort, en mettant à ſa place Tcho-tſé, autre fils des femmes Tartares. Siun-ſi & ſon parti déclarèrent donc Tcho-tſé, prince de Tçin; mais Li-ké qui étoit à la tête de la faction contraire, ſe défit de ce nouveau prince comme il avoit fait du premier.

Après cette action, Li-ké dépêcha Tou-ngan-y vers Tchong-eulh, qui étoit retiré chez les Tartares, pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion de la principauté de ſon père. Tchong-eulh, indécis, conſulta ſon oncle Fan, s'il ſe rendroit aux inſtances de Li-ké : « Non, lui répondit Fan, il n'en eſt pas encore » temps. L'arbre ne fait que d'être planté, il faut lui laiſſer » pouſſer des racines; ſans racines il ne peut durer long-» temps. Le plus grand deuil eſt celui de la mort d'un père, & » il n'y a point de querelle plus funeſte que celle de deux » frères ».

Tchong-eulh ſuivit le conſeil de ſon oncle, & ne voulut point tranſgreſſer les loix du deuil d'un fils à la mort de ſon père; il refuſa abſolument de ſe mêler des affaires de la principauté de Tçin, tout le temps que devoit durer ce deuil. Il dit à Tou-ngan-y, qu'après qu'il ſeroit expiré, il accepteroit volontiers la propoſition de Li-ké, & qu'il tâchât, en attendant, de maintenir la principauté de Tçin dans les diſpoſitions où il lui témoignoit qu'elle étoit à ſon égard.

Tandis que Li-ké agiſſoit pour Tchong-eulh, Liu-ſeng & Kio-tching, de leur côté, tenoient pour les intérêts du prince Y-ou, ſon frère. Ils envoyèrent Pou-tching-ou à Léang, lui porter la nouvelle de la mort de Hien-kong, afin qu'aidé du ſecours du prince de Tſin, il vînt prendre poſſeſſion de l'héritage de ſon père. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 651. *Siang-ouang.*

Y-ou reçut cette nouvelle avec tranſport, & témoigna l'impatience qu'il avoit d'aller ſe faire reconnoître. Il ſeroit parti ſur le champ, ſans le conſeil que Ki-joui lui donna de prendre auparavant quelques meſures, pour s'aſſurer de la protection du prince de Tſin, & de ſe faire bien accompagner, en cas de quelque faction contraire qui voulût s'oppoſer à ſon retour; mais il lui conſeilla en même temps de ne pas trop différer à ſe mettre en poſſeſſion, parce que le peuple ſouffroit de la diviſion des mandarins, & que les états de Tçin étoient dans une violente fermentation, qui occaſionnoit beaucoup de déſordre.

Liu-ſeng & ceux de ſon parti, en envoyant Pou-tching à Y-ou, avoient en même temps dépêché Léang-yeou-mi à Mou-kong, prince de Tſin, pour lui demander du ſecours, en cas d'oppoſition au retour de Y-ou. Mou-kong promit de l'appuyer; mais il envoya ſecrétement Tchi, ſon fils, vers Tchong-eulh, pour le ſonder ſur ſes diſpoſitions à l'égard des affaires de la principauté de Tçin.

Tchi s'acquitta de ſa commiſſion pour Tchong-eulh, & lui repréſenta fortement qu'il y avoit du danger pour lui de différer: que quand il s'agiſſoit de prendre poſſeſſion d'un royaume, il falloit ſaiſir l'inſtant favorable, autrement qu'on s'expoſoit à tout perdre. Il ajouta que Mou-kong étoit, lui-même, ſi touché de la mort de Hien-kong, qu'il avoit réſolu d'en porter le deuil.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 651. *Siang-ouang.*

Tchong-eulh eut recours à Fan, ſon oncle, pour le conſulter ſur le parti qu'il devoit prendre. Fan lui répondit: « Perdre ſa fortune c'eſt peu de choſe; mais ternir ſa réputation, par un défaut de reconnoiſſance & d'amour pour ſon père, c'eſt perdre plus qu'un royaume. La mort que vous pleurez, eſt celle d'un père; eſt-il quelqu'un dans l'empire qui ne vous blâme, ſi vous employez ce temps pour vos intérêts particuliers? Prince, il n'y a pas à héſiter, vous devez tout refuſer & honorer la mémoire de votre père ».

Le prince Tchi, n'ayant pu tenter Tchong-eulh, le quitta, pour aller faire la même propoſition à Y-ou, qui, ſans reſpecter le deuil de ſon père, ne fit paroître que de l'empreſſement à lui ſuccéder. Y-ou fit même préſent à ce prince de quarante *taëls* d'or, & de douze perles d'une groſſeur extraordinaire, pour l'engager davantage à lui être favorable auprès du prince de Tſin.

Tchi rendit compte à ſon père de ce qu'il avoit vu des deux frères. Mou-kong, charmé de voir que Tchong-eulh préféroit la vertu à ſes intérêts, admira ſa grandeur d'ame & ſon reſpect. Il penchoit même à le mettre en poſſeſſion des états de Tçin; mais Tchi lui repréſenta qu'il valoit mieux les donner à un prince moins vertueux, parce que dans les troubles & les diſſentions qui pouvoient s'y élever, il ſeroit plus le maître de conſerver la prépondérance & l'aſcendant qu'il y avoit déja. Ce conſeil décida Mou-kong en faveur de Y-ou; & ſes troupes, jointes à celles du prince de Tſi, inſtallèrent, dans la principauté de Tçin, Y-ou, qui prit le nom de Hoei-kong.

650.

Hoei-kong, cherchoit un prétexte pour ſe défaire de Li-ké. Il lui reprocha la mort des deux princes, Hi-tſi & Tcho-tſé,

ſes frères, & celle de Siun-ſi : « Je ne demande pas à Hoei-kong, » lui répondit Li-ké, pourquoi il veut la mienne ? Mais ſi » j'avois voulu m'oppoſer à ſon élévation, ſeroit-il venu à » bout d'être prince de Tçin ? » A ces mots, il s'enfonça ſon ſabre dans le corps, & ſe tua. Avant l'Ere Chrétienne. 650. *Siang-ouang.*

Pi-tching, comme Li-ké, partiſan de Tchong-eulh, étoit alors auprès de Mou-kong, pour le ſolliciter en ſa faveur. Ce prince le fit charger de fers, & le renvoya à Hoei-kong, qui lui fit couper la tête.

Siang-ouang, voulant faire revivre les anciens droits des empereurs, dépêcha Chao-ou-kong & Nui-ſe-kou, vers Hoei-kong, pour lui déclarer qu'il le faiſoit prince de Tçin. Ces deux envoyés lui en remirent le ſceau gravé ſur une pierre précieuſe. Hoei-kong le reçut avec indifférence, ce qui choqua beaucoup les deux envoyés de l'empereur, qui, à leur retour, s'en plaignirent vivement ; mais les affaires de l'empire étoient en ſi mauvais état, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût rien entreprendre contre Hoei-kong. 649.

Ouang-tſé-tai, frère de Siang-ouang, ne pouvoit oublier que le prince de Tſi, par ſes intrigues, lui avoit fait perdre la couronne. Dans l'eſpérance de la recouvrer, il fit alliance avec les Tartares de Yang-kiu, de Siuen-kao & de Y-lou, qu'il introduiſit dans la ville impériale, où ils mirent le feu ; mais comme ils étoient en petit nombre, ils ſe retirèrent preſqu'auſſi-tôt. Hoei-kong, prince de Tçin, & Mou-kong, prince de Tſin, accourus au ſecours de Siang-ouang, pourſuivirent les Tartares. Hoei-kong les obligea à venir faire ſatisfaction à l'empereur de cette inſulte.

La quatrième année du règne de Siang-ouang, à la troiſieme 648.

lune, il y eut une éclipſe de ſoleil ſur les quatre heures du ſoir.

Avant l'Ere Chrétienne. 648. *Siang-ouang.*

Le mois ſuivant, les peuples de Hoang, qui dépendoient des princes de Tchou, refusèrent de rendre hommage à leur prince. Outré de leur révolte, ce prince marcha contre eux, s'en fit raiſon, les ſoumit, & laiſſa dans leur pays des garniſons pour les contenir.

647. Après l'inſulte que Ouang-tſé-tai avoit fait faire par les Tartares à la ville impériale, il vit bien qu'il y avoit du danger pour lui d'y demeurer plus long-temps. Il ſe retira dans les terres du prince de Tſi, qui l'accueillit, & intercéda même pour lui auprès de l'empereur ; mais SIANG-OUANG étoit ſi irrité contre lui, qu'il refuſa d'entendre à aucune juſtification. Tchong-ſun-kie, qu'il avoit chargé de cette négociation, revint ſans avoir pu rien obtenir.

645. La ſeptième année du règne de SIANG-OUANG, à la cinquième lune, il y eut une petite éclipſe de ſoleil ſur les cinq à ſix heures du matin, (elle ne parut pas à la Chine).

Cette même année, les princes de Tſin & de Tçin ſe brouillèrent enſemble, & ſe firent une cruelle guerre. Mou-kong avoit pluſieurs ſujets de ſe plaindre de Hoei-kong ; après ce qu'il avoit fait pour le mettre en poſſeſſion de ſes états, il auroit dû, ſans doute, en avoir de la reconnoiſſance ; cependant, quand Hoei-kong ſe vit ſolidement établi dans les états de Tçin, il manqua à la promeſſe qu'il avoit faite à Mou-kong, de lui céder cinq villes qui étoient à ſa bienſéance. Mou-kong diſſimula, & n'en voulut pas tirer raiſon ; mais la ſixième année du règne de SIANG-OUANG, il y eut une eſpèce de famine dans toute la principauté de Tſin. Hoei-kong défendit à ſes ſujets de ſoulager les peuples de Tſin, dans leur diſette, & de leur vendre des grains.

Mou-kong, indigné de cette ingratitude & de cette inhumanité, leva des troupes, lui déclara la guerre, & le battit dans trois différentes rencontres. Ces deux princes en étant venus à une action générale, Mou-kong tailla en pièces l'armée de Hoei-kong, & le fit lui-même priſonnier dans un marais, où ſes chevaux & ſon char s'étoient abattus. SIANG-OUANG envoya demander à Mou-kong la liberté du prince de Tçin. D'un autre côté, quand la princeſſe, épouſe de Mou-kong, qui étoit ſœur de Hoei-kong, apprit le malheur de ſon frère, elle fit venir ſes deux fils, Yng & Hong, & ſes deux filles, Kien & Pié, & elle leur ordonna de la ſuivre. Revêtus d'une robe de groſſe toile, ceints d'une corde, les cheveux épars & les pieds nuds, ils allèrent au-devant de Mou-kong. Mou-kong fut averti de la démarche humiliante de ſa famille, preſque dans le même temps qu'il recevoit l'envoyé de l'empereur. « Je ne m'attendois pas, dit-il, qu'après m'être couvert de » gloire par une action juſte, la princeſſe dût en témoigner tant » de chagrin ». Ce Prince, touché de l'état où il lavoyoit, & à la ſollicitation de l'empereur, rendit la liberté à Hoei-kong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 645. *Siang-ouang.*

Après l'avoir magnifiquement traité pendant trois jours, il le renvoya dans ſes états. Hoei-kong remit à Mou-kong tout ce qui lui appartenoit au nord du fleuve Hoang-ho, ſuivant la parole qu'il lui en avoit donnée avant de ſuccéder à ſon père; & afin que Mou-kong fût convaincu qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec lui, il lui envoya ſon fils aîné en ôtage. Mou-kong, de ſon côté, donna ſa fille Tſe-yu en mariage au fils aîné de Hoei-kong; & ayant appris que les grains manquoient dans la principauté de Tçin, il y en fit paſſer en abondance.

644.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 643. *Siang-ouang.*

Huan-kong, prince de Tſi, qui avoit joué un ſi grand rôle dans l'empire, & qui s'étoit, pour ainſi dire, rendu maître de la plupart des princes, par l'habileté de ſon miniſtre Koan-y-ou, mourut à la douzième lune, de la neuvième année de SIANG-OUANG, après avoir régné quarante-trois ans. Il avoit épouſé trois femmes légitimes, dont il n'eut point d'enfans; mais il en eut ſix d'autant de concubines. Aucun d'eux, ſuivant les loix, n'avoit droit à ſa ſucceſſion, qui dépendoit uniquement du choix de leur père. Le miniſtre Koan-y-ou avoit toujours penché pour Hiao-kong, qui n'étoit que le troiſième, & s'en étoit expliqué à ſon maître. Huan-kong avoit été obſédé par un eunuque, appellé Tiao, qui avoit captivé ſes bonnes graces, & l'avoit ſollicité vivement pour Ou-mong, l'aîné des ſix. Après la mort de Koan-y-ou, l'eunuque avoit fait promettre à Huan-kong qu'il nommeroit Ou-mong. Ce prince, néanmoins, étoit mort, ſans avoir diſpoſé de ſon trône.

Pour venir à bout de faire déclarer Ou-mong, prince de Tſi, l'eunuque Tiao & Y-ya, qui lui étoient entièrement dévoués, apoſtèrent de leurs gens, auprès du palais, pour exécuter les ordres qu'ils auroient à leur donner. Tous les grands ſavoient que Hiao-kong étoit celui que ſon père avoit deſtiné, ſuivant le conſeil de Koan-y-ou, à lui ſuccéder; & comme ils s'étoient aſſemblés au palais pour le reconnoître, le même jour que Huan-kong étoit à toute extrêmité, ce prince eut à peine les yeux fermés, que l'eunuque & ſes ſatellites entrèrent avec furie, le ſabre à la main, & ſe jettèrent ſur tous les grands, qu'ils tuèrent impitoyablement, après quoi ils proclamèrent Ou-mong prince de Tſi.

Heureuſement, Hiao-kong ne ſe trouva pas ce jour-là au palais. Ayant appris ce maſſacre, il monta à cheval, & s'enfuit dans

dans la principauté de Song ; Siang-kong, prince de Song, le reçut avec tous les honneurs dûs à ſon rang & à ſa naiſſance, & ſe déclara ſon protecteur. Réſolu de lui faire rendre les états de ſon père, il leva des troupes, entra dans le pays de Tſi, & ayant rencontré l'armée de Ou-mong, au pays de Yen, à la cinquième lune, il la défit entièrement, & fit reconnoître Hiao-kong par tous les peuples de Tſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 643. *Siang-ouang.*

Siang-kong n'étoit pas alors un des plus puiſſans princes de l'empire ; il propoſa, dans un aſſemblée, qu'il convoqua au pays de Yu, la treizième année du règne de SIANG-OUANG, une ligue, offenſive & défenſive, aux princes de Tchou, de Tchin, de Tſai, de Tching, de Hiu & de Tſao. Ils reſtèrent aſſemblés juſqu'en automne. A leur ſéparation, le prince de Tchou invita Siang-kong à monter dans ſon char, & à aller de compagnie juſqu'à un certain endroit, où ils devoient ſe quitter. Siang-kong accepta la propoſition.

639.

Tſe-yu, fils du prince de Song, qui accompagnoit ſon père, n'augura rien de bon pour lui de cet arrangement du prince de Tchou ; il lui repréſenta que ce prince étoit de la race des barbares du midi, un homme ſans foi, ſans droiture, à qui il ne devoit pas ſe fier, à moins de ſe faire bien eſcorter par ſes gens.

Les ſoupçons de Tſe-yu ne furent que trop juſtifiés par l'événement. A peine Siang-kong eut-il marché une demi-journée, qu'il vit ſon char environné de ſoldats, qui lui ſignifièrent l'ordre qu'ils avoient de le conduire dans le pays de Tchou. Siang-kong eut beau repréſenter la bonne-foi violée, l'alliance & le ſerment qu'il venoit de faire avec le prince de Tchou, on le retint priſonnier. Cependant les troupes de Tchou approchoient ; Tching-kong, dès le jour même de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 639. *Siang-ouang.*

ſon départ, avec le prince de Song, avoit dépêché ſecrétement un courier pour leur ordonner de ſe mettre en marche & de venir le trouver. Ce perfide, ayant fait arrêter Siang-kong, alla rejoindre ſes troupes, & les conduiſit contre la principauté de Song.

Tſe-yu fut bien-tôt averti de la trahiſon de Tching-kong, par un officier de la ſuite de ſon père, qui avoit trouvé moyen de s'échapper. Ce prince, animé du deſir de le venger, ſe mit à la tête des troupes de Song, réſolu, à quelque prix que ce fût, de tirer raiſon de la perfidie du prince de Tchou. Dans ce deſſein, Tſe-yu s'avança au-devant de Tching-kong : celui-ci, informé de cette marche par ſes eſpions, vit bien que Tſe-yu ſe battroit en déſeſpéré. Ne voulant pas riſquer ſi-tôt le ſort d'une bataille, il fit dire à Tſe-yu qu'il eût à ſe rendre de bonne grace, & à lui remettre les états de Song, ſinon qu'il y alloit de la vie de ſon père. « Dites à Tching-kong, ré-» pondit Tſe-yu, que c'eſt au Tien à le punir de cette barba-» rie, s'il oſoit la commettre, & à moi de lui jurer une haine » qui ne finiroit que par l'extinction de l'une de nos familles ».

D'un autre côté, Tching-kong, pour intimider Hi-kong, prince de Lou, & l'empêcher de venir au ſecours de Tſe-yu, lui dépêcha un courier, pour lui dire qu'il s'étoit rendu maître du pays de Song, & qu'il avoit fait priſonnier Siang-kong. Cette nouvelle produiſit un effet contraire à celui qu'il en attendoit. Hi-kong vint lui-même au ſecours du prince de Song, & s'étant joint aux autres princes, non-ſeulement ils obligèrent Tching-kong à ſe retirer précipitamment, mais encore de faire reconduire Siang-kong dans ſa principauté, avec un nombreux cortège, & tous les honneurs dûs à un prince de l'empire.

Siang-kong, rendu à ſes états, ne put oublier l'injure qu'il venoit de recevoir du prince de Tchou ; il ſe prépara à s'en venger, contre le ſentiment de Tſe-yu ſon fils, grand général de Song. L'an 638, quatorzième année du règne de Siang-kong, il ſe mit à la tête de ſes troupes, & alla inſulter la principauté de Tchou. Tching-kong, qui avoit toujours une armée ſur pied, fut bien-tôt en état de l'arrêter. L'ayant rencontré à Hong, il réſolut auſſi-tôt de lui livrer bataille. Tſe-yu preſſa ſon père de la refuſer par rapport à la ſupériorité des ennemis ; mais Siang-kong étoit ſi animé, qu'il voulut abſolument en venir aux mains. On ne peut, il eſt vrai, faire paroître plus de bravoure qu'on en vit à cette journée. Cependant, Siang-kong & Tſe-yu, malgré toute leur valeur, accablés par le nombre, furent contraints de céder ; ils ſe retirèrent en aſſez bon ordre, par l'habileté & la prudence de Tſe-yu. Siang-kong laiſſa beaucoup de morts ſur la place, & fut lui-même bleſſé à la cuiſſe. Tching-kong, quoique victorieux, y perdit beaucoup plus de monde ; ſon armée ſe trouva ſi maltraitée, qu'il ne crut pas devoir pourſuivre ſon ennemi, ni troubler ſa retraite. Siang-kong mourut de ſa bleſſure, à la cinquième lune de l'année ſuivante.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 638. *Siang-ouang.*

Cette même année, le prince héritier de Tçin, que Hoei-kong avoit donné en ôtage à Mou-kong, prince de Tſin, s'évada & revint trouver ſon père. Cette nouvelle réveilla, à la cour de Siang-ouang, le ſouvenir de Ouang-tſe-tai, & engagea Fou-chin à demander ſa grace. L'empereur lui pardonna enfin, & lui accorda la liberté de revenir à la cour.

L'année ſuivante, à la neuvième lune, mourut Hoei-kong, prince de Tçin, ce qui cauſa encore bien des troubles dans

637.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 637. *Siang-ouang.*

cette principauté. Hoai-kong, ſon fils, fut mis à ſa place. Dès qu'il eut pris poſſeſſion de ſes états, il craignit que ſon oncle Tchong-eulh, qui étoit l'aîné de ſon père, ne prétendît rentrer dans ſes droits. Pour en prévenir les ſuites, il fit publier que ceux de la principauté, qui pendant les troubles, s'étoient enfuis, euſſent à revenir inceſſamment, ſous peine d'être déclarés criminels au premier chef. Du nombre de ceux qui s'étoient retirés, les fils de Hou-to, miniſtre de Hoai-kong, Hou-mou & Hou-yen, avoient ſuivi Tchong-eulh dans ſa retraite chez les Tartares.

Hoai-kong ordonna à Hou-to de faire revenir ſes fils. Cet ancien miniſtre lui dit qu'ils étoient attachés à Tchong-eulh, & qu'il auroit mauvaiſe opinion de lui & de ſes enfans, s'il les engageoit à trahir la confiance de ce prince. Hoai-kong, irrité de cette réponſe généreuſe, fit mourir Hou-to avec Pou-yen ſon collégue.

Le prince Tchong-eulh, depuis la mort de Hien-kong, ſon père, n'avoit fait qu'errer, tantôt chez les barbares de Ti, tantôt dans les états des princes de Tſi, de Tſao, de Song & de Tchou. Il fut par-tout aſſez mal reçu, excepté chez le prince de Tchou; mais ayant appris que Tching-kong avoit été ſollicité de le faire mourir, ce danger l'obligea de ſortir des terres de Tchou & d'aller trouver Mou-kong, prince de Tſin. Ce prince avoit conſervé beaucoup d'eſtime pour ſa vertu, depuis, ſur-tout, qu'il lui avoit vu préférer les devoirs du deuil d'un père, à l'éclat d'une couronne qui l'attendoit, & que ſon frère, moins ſcrupuleux, lui enleva. Mou-kong lui promit des ſecours pour le faire rentrer dans ſes droits.

Tchong-eulh ménagea ſi bien les grands de la cour de Hoai-kong, ſon neveu, qu'il les gagna pour la plupart. L'action

barbare que ce prince venoit de commettre, en faiſant mourir Hou-to & Pou-yen, les avoit vivement indiſpoſés.

Avant l'Ere Chrétienne, 636. *Siang-ouang.*

La ſeizième année du règne de SIANG-OUANG, les grands du royaume de Tçin invitèrent ſecrétement Tchong-eulh à venir ſe faire reconnoître des peuples. Pour lever tous les obſtacles qui pouvoient retarder leur deſſein, ils firent mourir Hoai-kong; alors Tchong-eulh, ſans perdre de temps, rentra dans le royaume, & à ſon arrivée, il fut proclamé roi.

SIANG-OUANG, apprenant la révolution qui venoit d'arriver dans les états de Tçin, dépêcha deux de ſes officiers, Ouang-tſe-hou & Hing-ſié, pour porter à Tchong-eulh les patentes, qui l'établiſſoient roi de Tçin, ſous le nom de Ouen-kong, nom qu'il porta dans la ſuite. Ouen-kong, ſuivant l'ancienne coutume, alla recevoir ces envoyés ſur la frontière, & les conduiſit enſuite dans la ſalle de ſes *ancêtres*. Là, revêtu de ſes habits de cérémonie, il reçut, à genoux, l'ordre de l'empereur, le plaça reſpectueuſement ſur une table, & n'omit aucun des rits anciennement établis.

Dans un temps où il étoit ſi rare de trouver la moindre apparence de ſoumiſſion dans les princes de l'empire, l'exemple de Tchong-eulh frappa ſingulièrement les envoyés de SIANG-OUANG, qui, à leur retour, charmés de la magnificence avec laquelle ils avoient été reçus de ce prince, s'étendirent beaucoup ſur ſon éloge, & dirent qu'il ne pouvoit manquer de mériter la qualité de *Pa* (1). Ils finirent par exhor-

(1) *Pa.* On a expliqué dans une note ce qu'on doit penſer des cinq grandes dignités *Kong*, *Heou*, *Pé*, *Tſe* & *Nan*, qui étoient ordinaires, ſur-tout ſous les trois premières dynaſties impériales, & que les hiſtoriens Chinois déſignent en

ter l'empereur à ſe l'attacher. SIANG-OUANG, par la ſuite, ſe trouva bien de ce conſeil.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 636. *Siang-ouang.*

Cette même année, à la douzième lune, Ouang-tſé-tai, frère de l'empereur, qui s'étoit retiré chez les Tartares, profita de leur mécontentement contre lui, pour les engager à lui prêter leurs troupes. SIANG-OUANG envoya les ſiennes pour l'arrêter : mais, au lieu de ſe tenir ſur la défenſive, il avoit ordonné à ſes généraux de livrer bataille ; ils la donnèrent, & la perdirent ſi complétement, que leur armée fut entièrement détruite. Ki-fou, Yuen-pé, Mao-pé & Fou-chin, officiers généraux de l'armée impériale, furent faits priſonniers, & SIANG-OUANG lui-même obligé de ſe réfugier auprès du prince de Tching. Ouang-tſé-tai ſe fit proclamer empereur de la Chine, à la tête de ſon armée, & établit ſa cour à Ouen.

Dans cette extrêmité, SIANG-OUANG envoya demander des troupes aux princes de Tçin & de Tſin, qui vinrent auſſi-tôt à ſon ſecours, & ſe joignirent en corps d'armée au pays de Ho-chang. Hou-yen, fils de Hou-to, qui avoit ſuivi Ouen-kong, prince de Tçin, à cette expédition, lui conſeilla d'aller inveſtir, à l'improviſte, la ville de Ouen, & de tâcher de ſe ſaiſir de Ouang-tſé-tai, qui s'y étoit retiré.

Ouen-kong détacha, ſur le champ, un corps conſidérable de cavalerie, qui fit tant de diligence, que le lendemain Ouen ſe

---

général ſous le nom de *Tchu-heou*, princes vaſſaux, princes tributaires. Comme les empereurs, par une politique mal entendue, multiplièrent beaucoup ces dignités dans la ſuite, leur autorité en fut tellement affoiblie, qu'ils furent obligés de donner le titre de *Pa* à celui de ces *Tchu-heou* qui devenoit le plus puiſſant : ce titre, qui équivaut à celui d'Archiduc, donnoit à celui qui le poſſédoit une prépondérance ſur les *Tchu-heou*, dont il devenoit le chef. *Éditeur.*

trouva bloqué, & Ouang-tsé-tai renfermé dedans. Deux jours après, Ouen-kong arriva, avec le reste de son armée, devant la place, qu'il fit escalader si vivement, par quatre endroits, qu'il l'emporta, après un combat opiniâtre, & fit Ouang-tsé-tai prisonnier. SIANG-OUANG & Mou-kong avoient pris leur marche du côté de Chi-tching; ce fut là que Ouen-kong les joignit, & livra son prisonnier à l'empereur. SIANG-OUANG ne crut pas qu'il dût laisser vivre plus long-temps un homme d'un esprit aussi turbulent, sans s'exposer à de nouveaux troubles. Il ordonna, quoiqu'il fût son frère, qu'on le fît mourir, & tout fut pacifié par cette mort.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 636. *Siang-ouang.*

Cette expédition couvrit de gloire Ouen-kong; il fut regardé comme le plus puissant prince de l'empire: ce n'est pas que son pays eût beaucoup d'étendue, & fût riche; mais il gouvernoit avec tant de sagesse, & combinoit si bien ses opérations, que tous ses voisins craignoient d'avoir des démêlés avec lui. 635.

Depuis la trahison que le prince de Tchou avoit faite à Siang-kong, ces deux princes avoient toujours conservé de l'inimitié l'un pour l'autre. La dix-huitième année du règne de SIANG-OUANG, le prince de Tchou entra sur les terres de Song, & s'empara du pays de Min. Le prince de Tçin vint au secours de son allié; mais à la première nouvelle qu'en eut Tching-kong, quelque fier qu'il fût d'ailleurs, il évacua le pays de Min. 634.

Ce prince, qui depuis la mort de Huan-kong, prince de Tsi, avoit eu un si grand ascendant sur les autres, fâché de se voir obligé de reculer devant Ouen-kong, résolut de faire les derniers efforts pour reprendre le pays de Min. Il se ligua, dans cette vue, avec les princes de Tchin, de Tsai,

Avant l'Ere Chrétienne. 632. *Siang-ouang.*

de Tſao, de Ouei & de Tſi, qui joignirent leurs troupes aux ſiennes, la campagne ſuivante, qui étoit la vingtième année du règne de SIANG-OUANG.

Tching-kong forma trois diviſions de ces troupes confédérées; la première, ſous les ordres de Chin-chou, marcha contre la ville de Kou; la ſeconde, ſous le commandement de Tſi-yu, prit le chemin de la principauté de Song : il ſe réſerva la troiſième, avec laquelle il alla ſe poſter à Chin. Quand cet arrangement fut arrêté, il manda ſes généraux, & leur dit, qu'il prévoyoit bien que le prince de Tçin ne manqueroit pas de venir au ſecours du prince de Song; que comme il avoit acquis beaucoup d'expérience, & qu'il n'avoit pas un ſoldat qui ne fût prêt à ſacrifier ſa vie pour lui, ils devoient être ſur leurs gardes. « Souvenez-vous, ajouta-t-il, de ce que nous » liſons dans les inſtructions ſur la guerre » : *Arrêtez-vous où vous trouvez votre avantage; abandonnez ce que vous ne pouvez que difficilement exécuter, & ne vous oppoſez jamais à la vertu.* C'eſt la conduite que je vous recommande d'obſerver à l'égard de Ouen-kong.

Tſi-yu, arrivé au pays de Song, y trouva effectivement les troupes du prince de Tçin, & plein d'ardeur, il prit la réſolution d'en venir aux mains avec lui; mais comme il étoit inférieur en nombre, il dépêcha un exprès à Tching-kong, pour lui demander du renfort. Tching-kong, craignant qu'il ne s'engageât témérairement, ne lui envoya que peu de monde, afin de l'obliger, malgré lui, à ne rien hazarder. Tſe-yu, ayant reçu ce ſecours, chercha à attirer, par une inſulte, le prince de Tçin, & à le forcer d'accepter la bataille qu'il vouloit lui préſenter.

Tchong-eulh, dans le temps de ſes diſgraces & de ſon exil, avoit

avoit été mal reçu des princes de Ouei & de Tſao, qui lui avoient refuſé un aſyle. Il avoit été ſi ſenſible à leurs mépris, que depuis qu'il étoit prince de Tçin, il les avoit toujours regardé comme ſes ennemis. Tſi-yu, qui ne l'ignoroit pas, lui envoya dire, par Ouan-tchun, que s'il vouloit reconnoître les princes de Ouei & de Tſao pour amis, il ſe retireroit du pays de Song. Fan, oncle de Ouen-kong, fut indigné de cette propoſition. Cependant, pour prouver que lui & ſon neveu ne cherchoient que la paix, ils ſe conſultèrent ſur la réponſe qu'ils feroient à l'envoyé de Tſi-yu.

Avant l'Ere Chrétienne. 632. *Siang-ouang.*

Ouen-kong aſſembla ſon conſeil. Sien-tchin fut d'avis d'accepter la propoſition des princes de Tſao & de Ouei, malgré l'eſpérance du ſuccès d'une bataille, de peur qu'en les refuſant, on ne ſe les rendît ennemis irréconciliables. Il repréſenta que, par ce moyen, on les détacheroit du parti du prince de Tchou, qu'il ſeroit plus facile de mettre à la raiſon, quand on auroit deux ennemis de moins ſur les bras.

Le conſeil de Sien-tchin fut ſuivi. Ouen-kong dépêcha vers les princes de Ouei & de Tſao, qui expédièrent auſſi-tôt des ordres, pour faire revenir leurs troupes. Quand Tſi-yu apprit la défection des troupes de Ouei & de Tſao, outré de colère, il fit avancer les ſiennes pour charger Ouen-kong ; mais ce prince ſe retira, & refuſa la bataille. Ses officiers & ſes ſoldats, qui n'en ſavoient pas la raiſon, murmuroient de cette retraite. Cependant les troupes de Tchin & de Tſai avoient joint l'armée de Tſi-yu. Malgré ce renfort, Fan, oncle de Ouen-kong, qui ſe trouvoit avantageuſement poſté, fut d'avis d'attendre l'ennemi, & de ne pas refuſer la bataille, s'il la préſentoit.

Tſi-yu qui n'en cherchoit que l'occaſion, envoya Teoupou, un de ſes officiers, à Ouen-kong, pour lui propoſer de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 631. *Siang-ouang.*

finir leur querelle, par une bataille déciſive. Ouen-kong répondit à ce cartel par un autre, en faiſant partir Louen-tchin-tſé, pour dire, de ſa part, à Tſi-yu, qu'il n'avoit pas oublié les bons traitemens qu'il avoit autrefois reçus de Tching-kong, ſon maître; que cette raiſon l'avoit empêché juſqu'à préſent d'accepter le combat; que ce même motif l'engageoit encore à l'exhorter à bien diſpoſer ſon armée, & à lui inſpirer du courage: qu'au reſte, il étoit fâché d'en venir à cette extrémité avec lui; mais que, puiſqu'il le vouloit, il ſe préparât pour le le lendemain matin, qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver ſur le champ de bataille, & tâcheroit de le joindre de près.

Ouen-kong, accompagné de ſon oncle, monta enſuite ſur une petite éminence, qui étoit derrière lui, pour examiner la poſition des ennemis. Il fit abattre de gros arbres pour embarraſſer un poſte, d'où ils auroient pu l'incommoder beaucoup. Louen-tchin-tſé, de retour d'auprès de Tſi-yu, lui ayant donné d'amples éclairciſſemens ſur la diſpoſition de ſon armée, Ouen-kong rangea la ſienne de cette manière. Il donna le commandement de l'aîle droite à Tſé-ſi, & celui de la gauche à Tſé-chang. Il plaça Siu-tchin à l'avant-garde de l'armée, avec un corps d'excellente cavalerie, qu'il fit ſoutenir par un autre, ſous les ordres de Yeou-chin. Pour lui, il ſe mit au centre avec ſon oncle Fan, Louen-tchin-tſe, Sien-tchin, & les jeunes officiers, qui lui ſervoient d'aides de camp. Cette diſpoſition ainſi faite, dès la nuit même, il fit occuper par chaque corps, le poſte qui lui étoit deſtiné.

Le lendemain, au lever du ſoleil, Ouen-kong fit attaquer l'avant-garde ennemie, par ſa cavalerie, ſoutenue de l'aile droite; elle la chargea avec tant de vigueur, que cette avant-garde, en ſe rompant, alla porter le déſordre dans l'aile gauche

des ennemis. La confuſion y fut ſi grande, que Hou-mao, ayant pénétré juſqu'au centre, enleva deux étendards qu'il apporta à Ouen-kong. Louen-tchin-tſe fit faire alors un mouvement à ſes troupes, qui donna le change aux ennemis & leur fit croire qu'il reculoit ; ils s'avancèrent pour le pouſſer. Louen-tchin-tſe les laiſſa approcher, ſans paroître vouloir ſe défendre ; mais faiſant volte-face, il leur fit tête, tandis que Sien-chin les attaquoit en flanc, & Tſe-ſi en queue. Leur déroute fut ſi générale & ſi complette, qu'il ne reſta, de cette grande armée, qu'un petit corps de réſerve, avec lequel Tſi-yu prit la fuite.

Avant l'Ere Chrétienne. 631. *Siang-ouang.*

La perte de cette bataille troubla le prince de Tchou & le mit dans une ſi grande colère, qu'il fit mourir Tſi-yu, ſans vouloir entendre ſa juſtification. Elle l'intimida encore au point de l'obliger à s'humilier devant le prince de Tçin, en lui demandant la paix.

Ouen-kong, après avoir réglé les affaires dans ſes états, prit le chemin de la cour, pour aller rendre compte à Siang-ouang de la victoire qu'il venoit de remporter ſur le prince de Tchou. Il lui offrit une partie des dépouilles des ennemis ; ſavoir, cent chariots de bataille, à quatre chevaux chacun, & mille priſonniers. L'empereur lui fit beaucoup d'accueil, & le traita magnifiquement ; il lui fit préſent d'arcs, de flèches rouges & violettes, de trois cens hommes d'élite pour ſa garde, avec des chariots & de riches habits. Il lui recommanda de procurer la paix à l'empire, & de travailler à lui rendre ſon ancien luſtre.

Jaloux d'exécuter les ordres de l'empereur, Ouen-kong invita les princes de Tſi, de Song, de Lou, de Tſai, de Tching, de Ouei, de Tchin & de Kiu, à s'aſſembler à

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 631. *Siang-ouang.*

Tsien-tou, pour conférer avec eux, sur les moyens de procurer à l'empire cette paix si desirée.

Depuis la journée mémorable, où l'armée de Tchou avoit été entièrement défaite, il n'y avoit aucun prince qui ne craignît de s'attirer l'inimitié de Ouen-kong. Ils se trouvèrent tous au rendez-vous, à l'exception du prince de Ouei, qui s'y fit remplacer par son frère Tchou-ou. La conférence se tint dans un pavillon des jardins de l'empereur. Ouen-kong, après leur avoir fait une peinture frappante de l'état déplorable où l'empire étoit réduit, en comparaison de l'éclat où il étoit sous Tching-tang, Ou-ouang & Tching-ouang, leur proposa de s'unir ensemble, & de s'engager, par serment, à faire revivre ces temps de splendeur & de félicité. Ce serment étoit conçu en ces termes: « Nous jurons d'aider de nos con-» seils, & de nos forces, l'empereur dans le gouvernement de » l'état, & de ne nous porter aucun préjudice les uns aux au-» tres. Si nous venons à y manquer, nous voulons que le Tien » nous punisse de mort, que nos peuples nous abandonnent, » & se révoltent contre nous ». Tous ces princes firent ce serment solemnel, & allèrent ensuite le renouveller entre les mains de SIANG-OUANG, en lui rendant hommage.

Dans le temps que cette assemblée se tenoit, des ennemis de Yuen-siuen l'accusèrent, auprès de Tching-kong, d'avoir fait reconnoître Tchou-ou, son frère, prince de Ouei, par les princes assemblés. Tching-kong, sans vérifier le fait, & sans autre examen, envoya, en secret, des gens pour faire mourir Tchou-ou, & il suivit de près ces satellites avec des troupes. Tchou-ou & Yuen-siuen retournoient à Ouei, avec la sécurité de gens qui n'ont rien à se reprocher; ils furent charmés d'apprendre que leur prince venoit au-devant d'eux.

Comme ils approchoient, le prince Tchuen-kiuen, apperce-
vant Tchou-ou, qui étoit ſans armes, & ſuivi ſeulement de
ſes domeſtiques, le tua d'un coup de flèche. Tching-kong,
reconnoiſſant la calomnie, fit, ſur le champ, mourir Tchuen-
kiuen, qui en étoit l'auteur. Dès que Yuen-ſiuen, vit Tchou-
ou renverſé, il rebrouſſa chemin, & prit la route de la prin-
cipauté de Tçin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 631. *Siang-ouang.*

Ouen-kong, apprenant, par Yuen-ſiuen, le meurtre de
Tchou-ou, marcha en perſonne contre le prince de Ouei,
le battit & le fit priſonnier. Il le conduiſit à la cour impé-
riale, où il le fit étroitement enfermer. Ouen-kong ordonna
à Sui-yen de ſubſtituer le prince Hia, fils de Tching-kong, à
ſa place, pour en gouverner les états. Tching-kong fut ainſi
priſonnier juſqu'à l'automne de la vingt-deuxième année du
règne de SIANG-OUANG; mais, à la ſollicitation de Hi-kong,
prince de Lou, il fut élargi. Dès qu'il ſe vit en liberté, il penſa
à rentrer dans ſon royaume, & s'adreſſant à Tcheou-tchuen
& à Ye-kin, deux de ſes anciens officiers, qui lui étoient
dévoués, il leur promit une reconnoiſſance, ſans bornes, s'ils
le rétabliſſoient dans ſa principauté, qu'on lui avoit injuſte-
ment enlevée.

630.

Tcheou-tchuen & Ye-kin ne virent d'autre moyen de fa-
ciliter ſon retour, que par la mort de Yuen-ſiuen, de Hia &
de Tſe-y. Ces trois meurtres ne causèrent aucun trouble dans
les états de Ouei; mais le Tien, qui ne laiſſe aucun crime
impuni, frappa de mort Tcheou-tchuen, ſur la frontière, au
moment où il introduiſoit Tching-kong.

Deux ans après, à la douzième lune de la vingt-quatrième
année du règne de SIANG-OUANG, mourut le ſage & le
vaillant Ouen-kong, prince de Tçin, après avoir régné huit

628.

Avant l'Ere Chrétienne. 626. *Siang-ouang.*

ans avec beaucoup de gloire. Il eut, pour ſucceſſeur, ſon fils Siang-kong.

La vingt-ſixième année du règne de SIANG-OUANG, à la deuxième lune, vers une heure après-midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

L'année précédente, Ki-tſe, un des premiers officiers de Mou-kong, prince de Tçin, avoit mandé à ce prince, que celui de Tching offroit de lui donner à garder la porte du nord de l'empire, par où les Tartares entroient, & qu'il lui ſeroit aiſé de ſe rendre maître de leur pays. Kien-chou, ſon miniſtre, qu'il conſulta ſur cette expédition, la déſapprouva fortement, par la raiſon, que c'étoit expoſer les troupes à de grandes fatigues pour des conquêtes éloignées & incertaines. Mou-kong, que la paſſion de s'agrandir dominoit, ne goûta pas l'avis de Kien-chou : il fit partir des troupes, ſous les ordres de Mong-ming, de Si-ki & de Pe-ki, ſes trois meilleurs généraux. Kien-chou, voyant défiler ces troupes, ne put s'empêcher de dire à Mong-ming, qu'il les voyoit partir à regret, parce qu'il n'avoit aucune eſpérance de les revoir. « Il » vous faut paſſer néceſſairement, ajouta-t-il, le défilé de » Yao, & les hautes montagnes qui ſéparent la principauté » de Tçin. Si le prince Siang-kong vous y arrête, que ferez-» vous »? Ce miniſtre expérimenté avoit prévu ce qui arriva.

Le prince de Tçin ayant appris, par ſes eſpions, que Mou-kong faiſoit défiler des troupes ſur les frontières ſeptentrionales de l'empire, ne manqua pas d'envoyer Sien-tchin, qui avoit ſervi ſous ſon père, pour les arrêter au paſſage de Yao. Le général de Tçin, s'étant avantageuſement poſté, attendit tranquillement Mong-ming, dont les troupes arrivèrent peu de jours après, fort fatiguées. Sien-tchin, ſans leur donner le

temps de se reposer, les attaqua si brusquement, qu'il tailla en pièces cette belle armée, fit prisonnier les trois généraux, & se saisit de tout le bagage. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 626. *Siang-ouang.*

Sien-tchin, victorieux, retourna auprès de Siang-kong, à qui il offrit ses prisonniers & leurs dépouilles. Ce prince le reçut comme le méritoient les avantages qu'il venoit de remporter. Cependant Sien-tchin parut mécontent de ce que son maître renvoyoit à Mou-kong tous les prisonniers, & le butin fait sur eux. Siang-kong ne put refuser leur liberté aux prières de Ouin-ning, son épouse, fille de Mou-kong, qu'il aimoit passionnément.

Mong-ming reconduisit les tristes débris de son armée dans les états de son maître. Les ennemis de ce général, ne manquèrent pas de l'accuser d'avoir sacrifié les troupes, & demandèrent hautement qu'on en fît un exemple. Mou-kong le soutint contre cette cabale, & déclara, qu'il étoit seul l'auteur de cette expédition malheureuse. Il le rétablit dans toutes ses charges, & lui ordonna de remettre une armée sur pied pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

Mong-ming fit de nouvelles levées, qu'il forma, autant qu'il le put, aux exercices; après quoi, l'année suivante, vingt-septième du règne de SIANG-OUANG, il se mit en campagne, & fut insulter la principauté de Tçin. Siang-kong, à la première nouvelle, fit mettre en marche son armée, commandée par Sien-tchin, à qui il donna Tsao-choui pour lieutenant. Ouang-koan & Ou-ti commandoient les chariots d'armes, & Kio-kio l'arrière-garde. Les deux armées se rencontrèrent au pays de Pong-ya, & toutes deux se disposèrent aussi-tôt à en venir aux mains. Les troupes de Mong-ming étoient de beaucoup supérieures en nombre; mais étant nou- 625.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 624. *Siang-ouang.*

vellement recrutées, celles de Sien-tchin, compoſées de vieux ſoldats, devoient l'emporter; auſſi la bataille ne dura-t-elle pas long-temps; au premier choc, tout plia du côté de Mong-ming, & bientôt ſon armée fut en déroute. Mou-kong, après cette ſeconde défaite, fit aſſembler les grands, & leur tint ce diſcours (1):

« Les anciens ont dit, qu'il eſt peu d'hommes dans le » monde, qui, contens d'eux-mêmes, ne blâment la conduite » des autres, & cela eſt vrai; cependant il eſt auſſi difficile » d'émouſſer les traits lancés par la médiſance, & de réta- » blir la réputation qu'elle flétrit, qu'il l'eſt d'arrêter l'eau qui » coule. Le cœur pénétré de regrets, je penſe, ſans ceſſe, au » mépris que j'ai fait des ſages conſeils de Kien-chou; les » jours & les mois paſſent, & ne reviendront pas.

» Autrefois, ceux qui compoſoient le conſeil des princes, » ne conſidéroient que le bien & l'avantage de l'état; aujour- » d'hui on ne s'étudie qu'à flatter la façon de penſer du prince, » ſans oſer la combattre. Quoique perſuadé que les premiers » ſuivent la raiſon, & que les ſeconds s'en écartent, j'ai cepen- » dant rejetté des avis utiles, & approuvé ceux qui étoient » dangereux. Voilà la ſource des échecs que nous avons reçus; » le paſſé doit rendre ſage pour l'avenir; ainſi, dans la ſuite, » ne vous arrêtez point à ce que je penſe, mais à ce que je » dois faire. Les vieillards reſpectables, par leurs cheveux blancs, » ont de l'expérience, & donnent de bons conſeils: je veux » les écouter. Les jeunes gens, quoique braves, quoique ha- » biles à manier les armes, à tirer de l'arc & à conduire » un char, manquent d'expérience, & ſont incapables d'un

(1) *Chou-king*, chap. *Tſin-chi*.

» bon

» bon conſeil : je ne leur en demanderai point. Ce ſont des
» diſcoureurs adroits, ſubtils, & qui ſavent donner un tour
» ingénieux aux penſées de nos ſages. En quel temps en au-
» rai-je beſoin ?

Avant l'Ere Chrétienne. 624. *Siang-ouang.*

» Plus j'y penſe, plus il me paroît qu'un homme, du con-
» ſeil d'un prince, qui n'auroit d'autre mérite que la droiture
» en partage, mais qui ſauroit profiter des talens d'autrui,
» & ſe les approprieroit, en quelque ſorte; qui s'appliqueroit
» à imiter la prudence des ſages, & qui auroit ſur ſes lèvres
» les ſentimens de ſon cœur; il me ſemble, dis-je, qu'un tel
» homme ſeroit capable de conſerver, à mes deſcendans, leur
» luſtre, & de gouverner ſagement. Les gens à grands talens,
» au contraire, n'eſtiment qu'eux-mêmes & mépriſent les
» autres. Quelque habiles qu'ils ſoient, ils ne peuvent ren-
» dre de grands ſervices à l'état ; & ſi mes deſcendans s'en
» ſervent, je doute qu'ils règnent long-temps. Un ſeul homme
» peut perdre un état ; un ſeul homme peut auſſi le faire
» fleurir ».

Si on en doit juger par le ſuccès, ce diſcours eut tout l'effet que Mou-kong pouvoit eſpérer ; car juſqu'à la vingt-neuvième année de SIANG-OUANG, ſes armes furent ſi heureuſes contre les Tartares occidentaux, qu'il leur enleva douze villes conſidérables, dont les dépendances augmentèrent de plus de mille *ly* la principauté de Tſin ; acquiſition qui le rendit ſi puiſſant, que l'empereur SIANG-OUANG le déclara chef de tous les princes occidentaux de l'empire. Il ne jouit de cet honneur qu'un peu plus d'un an, étant mort la trentième année de SIANG-OUANG, après avoir régné trente-neuf ans dans la principauté de Tſin. Kang-kong ſon fils lui ſuccéda. Siang-kong, prince de Tçin, ſon adverſaire, mourut

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 621. *Siang-ouang.*

auſſi la même année. Son ſucceſſeur ne prit pas poſſeſſion de ſes états, auſſi paiſiblement que celui de Mou-kong.

Lorſque Siang-kong mourut, ſon fils Ling-kong étoit encore ſi jeune, que les grands le jugèrent hors d'état de lui ſuccéder. Après quelques diſputes entre eux, ſur celui qu'ils devoient choiſir, le plus fort parti fut pour Yong, frère de Siang-kong, mais né d'une concubine. Yong étoit alors dans la principauté de Tſin. Tchao-mong, qui étoit à la tête de ſon parti, envoya Sien-mie pour le prier de venir prendre poſſeſſion du trône. Kang-kong, prince de Tſin, fut charmé de trouver cette occaſion pour ſe réconcilier avec les princes de Tçin; & afin que le parti contraire ne pût s'oppoſer à l'élévation de Yong, il lui donna une eſcorte nombreuſe pour l'accompagner.

La princeſſe Mou-yng, veuve de Siang-kong, craignoit, avec raiſon, que Yong n'enlevât à ſon fils, la vie avec la couronne. Dans les tranſes mortelles où elle étoit ſur ſon ſort, elle prit la réſolution d'aller trouver Tchao-mong, chef de la faction oppoſée. Elle l'aborda en tenant ſon fils entre ſes bras, qu'elle embraſſoit & arroſoit de ſes larmes: « Eh » quoi! Tchao-mong, lui dit-elle, avez-vous donc ſi-tôt » oublié les ordres & les prières de votre maître? Ne vous » a-t-il pas recommandé, en mourant, ſon fils, ce malheureux » enfant, que vous allez livrer à la politique barbare d'Yong? » Vous lui promîtes de lui ſervir de père; Siang-kong eſt » mort avec cet eſpoir conſolant; & vous allez être ſon bour- » reau! Que les larmes de ſa mère, que le ſouvenir de ſon » père vous touchent! Il vous aima, il vous combla de bien- » faits; pouvez-vous être le plus cruel ennemi de ſon fils »?

Tchao-mong, déchiré de remords, & touché du déſeſpoir de

cette princeſſe, aſſembla les grands de ſon parti, & fit reconnoître le jeune Ling-kong, prince de Tçin.

Avant l'Ere Chrétienne. 621. *Siang-ouang,*

Cependant, Sien-mie devoit être arrivé dans les états du prince de Tſin, & s'être acquitté de ſa commiſſion auprès de Yong. Tchao-mong dépêcha un courier pour le rappeller, & fit, en même temps, défiler des troupes ſur la route que Yong devoit tenir, afin que ſi Kang-kong lui avoit donné du ſecours pour ſoutenir ſon élection, il pût oppoſer la force à la force. Effectivement, quand Yong apprit que Ling-kong avoit été déclaré prince de Tçin, il ne renonça pas pour cela à ſes prétentions, perſuadé qu'avec les troupes de Kang-kong il pourroit l'emporter. Il continua ſon chemin juſqu'à Kin-yn, où il joignit Tchao-mong, qui mit tout en uſage pour le faire déſiſter ; car Yong ſoutenoit que la principauté de Tçin lui appartenoit de droit, & non à ſon neveu. Outré qu'on lui préférât Ling-kong, il en vint aux mains ; le combat fut aſſez vif, mais Yong eut du deſſous, & fut obligé, après avoir perdu beaucoup de monde, de ſe retirer : ainſi Ling-kong demeura maître de la principauté de Tçin.

L'anné ſuivante, à la huitième lune, mourut SIANG-OUANG, après un règne de trente-trois ans ; ſon fils King-ouang lui ſuccéda.

619.

KING-OUANG.

KING-OUANG, même avant que d'être ſur le trône, étoit reſpecté & eſtimé des grands, à cauſe de ſon caractère doux & affable, & immanquablement il auroit rétabli la paix dans toutes les parties de l'empire ; mais l'ambition démeſurée des princes de Tchou, & l'inimitié & la jalouſie des Tçin du

618.

Avant l'Ere Chrétienne. 618. *King-ouang.*

Chanſi, contre les Tſin du Chenſi, furent un obſtacle à ce que la Chine pût recouvrer ſon ancien éclat.

La première année du règne de KING-OUANG, Mou-kong, prince de Tchou, qui ne cherchoit qu'à s'agrandir, crut que la jeuneſſe de Ling-kong, prince de Tçin, étoit une occaſion favorable, pour faire une irruption dans ſes états & tâcher d'en démembrer quelque portion. Comme ſon chemin le plus court, étoit de paſſer par les terres du prince de Tching, il y entra en ennemi, & ſans le prévenir.

Le prince de Tching, qui ſavoit que Mou-kong armoit, & qu'on ne devoit point ſe fier à ſa bonne foi, s'imagina qu'il lui en vouloit, & ſe tint ſur ſes gardes. Il envoya demander du ſecours aux princes de Lou, de Tçin, de Song & de Ouei. Ces princes ne vinrent pas eux-mêmes; mais Soui conduiſit les troupes de Lou; Tchao-tun, celles de Tçin; Hoa-ou, celles de Song; & Kong-ta, celles de Ouei. Mou-kong étoit déja entré ſur les terres de Tching; mais dès qu'il ſut que tant de troupes auxiliaires venoient renforcer celles du prince de Tching, il ne jugea pas à propos de les attendre, & ſe retira dans ſon pays.

Mou-kong, de retour chez lui, fit mourir ſon miniſtre Y-chin. C'étoit un homme droit & plein de ſageſſe, qui déſapprouvoit les guerres injuſtes que ſon maître faiſoit à ſes voiſins. Il s'en étoit expliqué ouvertement. Ses ennemis, au retour de Mou-kong, l'accusèrent d'être envieux de ſa gloire, & d'avoir quelque mauvais deſſein contre lui.

Kang-kong, prince de Tſin, ſur la nouvelle que celui de Tchou étoit parti pour aller attaquer les états de Tçin, donna ordre auſſi-tôt à ſes troupes de ſe tenir prêtes. Il ſe mit en marche l'été ſuivant, pour aller lui-même inſulter la princi-

pauté de Tçin, & prendre ſa revanche de tant d'échecs qu'il avoit reçus; mais il trouva les troupes de Tçin ſi bien diſpoſées à le recevoir, qu'il n'oſa rien entreprendre. Il paſſa toute la campagne dans l'inaction & ſe retira. Avant l'Ere Chrétienne. 617. *King-ouang.*

Piqué de tant d'affronts, que ſes peuples avoient reçus de ceux de Tçin, eux qui avoient ſoumis la plupart des Tartares occidentaux, Kang-kong tâcha d'engager ſes voiſins dans ſa querelle, & principalement Ouen-kong, prince de Lou. Il lui dépêcha Chou-pé, homme adroit & délié, ſous prétexte, en apparence, de contracter amitié avec lui, mais dans le fond pour le porter à joindre ſes troupes aux ſiennes, & à déclarer la guerre au prince de Tçin. Tous les reſſorts que fit jouer Chou-pé furent inutiles; Ouen-kong ne voulut jamais ſe déclarer contre le prince de Tçin.

Kang-kong, cependant incertain ſi Chou-pé réuſſiroit dans la négociation, dont il l'avoit chargé, fit de nouvelles levées, & mit ſur pied une des plus belles armées qu'on eût vues, juſques-là, dans la principauté de Tſin. Il ſe conſola du refus que fit le prince de Lou, de ſe liguer avec lui. Il crut qu'il pouvoit eſpérer, cette fois-ci, d'avoir quelque avantage ſur ſon ennemi, avec une armée en ſi bon état. Il ſe mit en marche, la quatriéme année du règne de King-ouang, pour aller attaquer les états de Tçin. 615.

Ce prince remporta d'abord quelques avantages ſur les Tçin, & leur prit même la ville de Ki-ma; mais Tchao-tun, général de Tçin, ayant aſſemblé ſon conſeil, après quelques débats, ſur le parti qu'il y avoit à prendre, on conclut enfin à ſuivre le ſentiment de Yu-pien, qui prétendoit, que puiſqu'on ne pouvoit pas, ſans trop riſquer, par rapport à la ſupériorité de l'ennemi, l'attaquer de front, il falloit ſe bien

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 615. *King-ouang.*

retrancher, & attendre que la néceſſité le contraignît de ſe retirer ; qu'alors il ſeroit temps de ſortir des lignes, & de tomber deſſus.

Kang-kong, qui en vouloit venir à une bataille rangée, ſe déſeſpéroit de voir que les troupes de Tçin ſe tenoient dans leur camp, ſans en vouloir ſortir. Sſe-hoei lui conſeilla de chercher à attirer, hors des retranchemens, Tchao-tchuen, fils du général ennemi, qui commandoit une diviſion. « C'eſt, » lui dit-il, un jeune homme téméraire, ſans expérience, » peu aimé des officiers ; il ſera impatient de ſe battre, ſi on » fait mine de l'attaquer ».

Le lendemain, à la pointe du jour, Kang-kong fit inſulter le quartier de Tchao-tchuen, par une troupe de gens déterminés. Tchao-tchuen, qui ne s'y attendoit pas, ſe vit contraint de reculer, & perſonne ne ſe mit en devoir de le ſecourir. Ce jeune officier, comme Sſe-hoei l'avoit prévu, ne put contenir ſa colère. Il ſortit du camp, à la tête des ſoldats qu'il avoit ſous ſes ordres, & chargea un corps avancé des ennemis. Tchao-ſiuen-tſe, craignant que Tchao-tchuen n'eût du deſſous, accourut pour le ſoutenir, & après avoir vigoureuſement repouſſé ce corps avancé, ils rentrèrent, en bon ordre, dans leurs retranchemens ; mais, à leur retour, le général fit, en préſence de toute l'armée, une ſévère réprimande à ſon fils, pour être ſorti du camp, ſans ſon ordre. Il lui dit, qu'à la conſidération de Ling-kong, il lui pardonnoit cette fois ; mais que s'il récidivoit, il lui feroit ſubir la peine que preſcrivent les loix de la guerre ; après quoi, il fit renouveller la défenſe de ſortir des lignes, ſous peine de la vie.

Les ennemis manquèrent bientôt de vivres, & furent réduits à une telle extrêmité, qu'ils ſe virent obligés de décam-

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

per au milieu de la nuit. Tchao-tun ne s'en apperçut que le lendemain matin ; il les pourſuivit, & les atteignit près du Hoang-ho, lorſqu'une partie de leur armée étoit déja paſſée : ce fut-là, qu'il y eut un choc aſſez rude, où l'armée de Kang-kong fut fort maltraitée. Tchao-tun eut tout l'avantage & toute la gloire de cette journée. Il reprit la ville de Ki-ma, dont Kang-kong s'étoit ſaiſi au commencement de la campagne. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 614. *King-ouang.*

Ouen-kong, prince de Lou, charmé du ſuccès que les troupes de Tçin avoient eu, vint en perſonne en féliciter Ling-kong, & faire avec lui une étroite alliance. Sur la nouvelle qu'en eurent les princes de Ouei & de Tching, ils demandèrent d'y entrer. Cette ligue, entre ces princes, ſe fit la cinquième année de KING-OUANG, qui fut la dernière de ſon règne, étant mort dans le printemps de la ſixième année. 613.

KOUANG-OUANG.

KOUANG-OUANG, fils de King-ouang, héritier de ſes vertus comme de ſes états, fut moins heureux que lui, à maintenir la paix dans l'empire. Son règne ne dura que ſix ans, & dans un ſi court eſpace, il eſt difficile de trouver plus de troubles & de morts violentes dans les familles des princes, qu'on en vit ſous ſon règne. 612.

La première année, il y eut, au matin, de la ſixième lune, une éclipſe de ſoleil.

Dès cette première année, Y-kong, prince de Tſi, déclara la guerre à Ouen-kong, prince de Lou, & le vint attaquer du côté de l'occident. Ouen-kong, qui aimoit la paix, & qui d'ailleurs ſe défioit du ſort des armes, dépêcha ſon mi-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 612. *Kouang-ouang.*

niſtre Ki-ſiun-king-fou à Ling-kong, prince de Tçin, pour lui en donner avis. Lorſque ce miniſtre arriva à la cour, il trouva les princes de Tçin, de Song, de Ouei, de Tſai, de Tchin, de Hiu & de Tſao, aſſemblés à Siu-tching, pour faire alliance; ils réſolurent de s'unir tous contre Y-kong: mais ce prince, qui en fut averti, agit auprès de Ling-kong, le gagna par argent, & il écarta, par ce moyen, la tempête qui qui alloit fondre ſur lui. Il ſe retira, avec ſes troupes, dans ſes états.

611.

L'année ſuivante, il y eut une grande famine dans les états de Tchao-kong, prince de Song. Son frère Ouen-kong, qui, par ſon affabilité, avoit gagné le cœur du peuple, fit diſtribuer tout ce qu'il avoit de grains, principalement aux vieillards au-deſſus de 70 ans, que l'âge ou les infirmités rendoient plus dignes de compaſſion. Il honoroit la vertu & les talens. Tous les jours, il ſe rendoit aux tribunaux, afin que le peuple, à ſon exemple, les reſpectât. Tout le monde étoit sûr de trouver en lui un protecteur. La princeſſe Siang, qui étoit de la famille impériale, & ſœur de Siang-ouang, charmée de ſes belles qualités, les publioit par-tout.

Tchao-kong, au contraire, prince ſans vertu, & que la ſeule cupidité dirigeoit, content d'être en place, s'occupoit à peine du gouvernement de ſes états. Cette indolence le fit mépriſer de ſes ſujets, autant que ſon frère Ouen-kong s'en fit chérir & eſtimer par ſes belles qualités. La princeſſe Siang, ſur-tout, ne pouvoit ſouffrir Tchao-kong; la haine qu'elle avoit pour lui étoit ſi violente, que, ſoit amour pour le bien public, ſoit quelque autre motif, elle réſolut de le faire mourir. Une partie de chaſſe, que Tchao-kong étoit allé faire du côté du lac Mong-tchou, fournit, à cette princeſſe, l'occaſion d'accomplir

d'accomplir ſon deſſein. A peine fut-il parti, qu'elle ordonna au capitaine de ſes gardes de le ſuivre avec des troupes, & de s'en défaire ; ordre qui fut ponctuellement exécuté. Ceux qui accompagnoient Tchao-kong ſe défendirent, mais ils furent battus, & Tchao-kong tué. Il avoit gouverné la principauté de Song, l'eſpace de neuf ans.

Avant l'Ere Chrétienne. 611. *Kouang-ouang.*

A la première nouvelle qui s'en répandit, les princes de Tçin, de Ouei, de Tchin & de Tching, envoyèrent des troupes ſous la conduite de leurs généraux, avec ordre de s'informer exactement des motifs de cet attentat, & d'établir enſuite, avec juſtice, celui qui devoit ſuccéder à Tchao-kong. A leur arrivée, ces généraux trouvèrent les troupes de Song en diſpoſition de les empêcher de cauſer du déſordre ſur leurs terres, ce qui les obligea de ſe contenter de ſavoir ce qui avoit occaſionné la mort de Tchao-kong, & d'établir, ſuivant leur commiſſion, Ouen-kong dans la principauté de Song.

610.

Y-kong, prince de Tſi, ſubit le même ſort l'année ſuivante, quatrième du règne de KOUANG-OUANG. Du vivant de Tchao-kong, ſon père, Y-kong avoit eu un procès, pour quelques terres, contre le père de Ping-tchou, qu'il perdit : il y fut ſi ſenſible, qu'ayant ſuccédé à la principauté de Tſi, il voulut s'en venger. Pour cet effet, il fit exhumer le corps du père de Ping-tchou, mort depuis peu, & lui ayant fait couper les pieds, il le fit mettre ſur une charrette, & conduire, à la voirie, par Ping-tchou & par Yen-tſi, dont il avoit enlevé la femme. Ces deux malheureux conducteurs frémiſſoient de rage ; ils obéirent cependant. Étant arrivés au lieu où ils devoient laiſſer ce cadavre, Ping-tchou, qui avoit un bâton à la main, en frappa légèrement Yen-tſi, qui s'en mit en colère ; alors Ping-tchou lui dit : « Eh quoi ! on vous

609.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 609. *Kouang-ouang.*

» enlève votre femme, & vous ne dites rien, & pour une » bagatelle vous vous irritez ſi fort » ? « Que peut-on dire, » lui répliqua Yen-tſi, d'un homme qui voit tranquillement » couper les pieds à ſon père » ? Ping-tchou comprenant, par ces paroles, les ſentimens de vengeance, que Yen-tſi avoit dans le cœur, s'ouvrit à lui, & tous deux complotèrent de ſe défaire de Y-kong.

Ce prince vindicatif avoit coutume d'aller ſe promener dans un bois aſſez près de la ville ; ils choiſirent cet endroit pour exécuter leur deſſein. Y-kong y fut, ſur le ſoir, & s'enfonça aſſez avant dans le bois. Ping-tchou & Yen-tſi, qui le guettoient, fondirent ſur lui le ſabre à la main, & l'étendirent mort ſur la place ; enſuite ils s'évadèrent, à la faveur de la nuit, & ſe mirent en lieu de ſûreté. Il n'y avoit que quatre ans, que Y-kong gouvernoit la principauté de Tſi ; comme il n'avoit point laiſſé d'enfans, ſon frère Hoei-kong lui ſuccéda.

Les états de Lou étoient encore plus malheureux. Ouen-kong, qui en étoit prince, mourut dès le commencement de cette même année ; il avoit eu de King-yng, ſa ſeconde femme, un fils, appellé Siuen-kong. Cette princeſſe, prévoyant que celui pour lequel Siang-tchong ſe déclareroit, ſuccéderoit à Ouen-kong, n'avoit rien oublié pour le gagner. Elle lui avoit confié l'éducation de ſon fils. Siang-tchong avoit pris tant d'inclination pour ce jeune prince, qu'à la mort de Ouen-kong il réſolut de le mettre ſur le trône. Il propoſa la choſe à Chou-tchong ſon frère, qui n'y voulut jamais conſentir, au préjudice des enfans de la première femme de Ouen-kong, à qui la principauté appartenoit de droit.

Siang-tchong vit bien que ſon frère ſeroit toujours contraire à ſes vues. Pour les appuyer, il fit un traité ſecret avec Hoei-

kong, nouveau prince de Tsi, qui, ravi de faire alliance avec le prince de Lou, promit de l'aider de toutes ses forces; après quoi, il attira, dans un lieu écarté, Ou & Chi, tous deux fils de la première femme de Ouen-kong, qui furent inhumainement massacrés par ses ordres; alors, il fit reconnoître Siuen-kong, en qualité de prince de Lou.

Avant l'Ere Chrétienne. 609. *Kouang-ouang.*

Siang-tchong ne pardonnoit point à son frère de s'être opposé à l'élévation de Siuen-kong. Il lui fit dire de se rendre au palais, par l'ordre du prince. Chou-tchong se mit en devoir d'obéir, malgré l'avertissement que lui donnoit Kong-yen-ougin de n'y point aller, parce qu'il y avoit du danger pour sa vie; mais il n'eut pas fait la moitié du chemin, qu'il se sentit porter un coup qui le renversa mort sur la place. A cette nouvelle, Kong-yen-ou-gin se retira dans les états de Tsai, avec sa femme & ses enfans, pour s'y mettre en sûreté.

On vit à-peu-près un changement aussi funeste dans la principauté de Tçin. Ling-kong, qui en occupoit le trône, n'avoit aucune des qualités d'un prince. Sans vertu, sans esprit, son cœur étoit naturellement porté au mal; il ne prenoit plaisir qu'à nuire. Souvent on le voyoit, caché derrière quelque muraille, l'arc à la main, décocher des flèches contre les passans, & éclater de rire, quand il avoit blessé quelqu'un. Comme il aimoit beaucoup les pattes d'ours, lorsque ses cuisiniers manquoient de les faire cuire à propos, ils étoient sûrs de perdre la vie. Tchao-tun & Sse-ki l'exhortoient, sans cesse, à se corriger, mais sans succès. Enfin, après lui avoir représenté, avec fermeté, le déréglement de sa conduite, ils lui dirent que, s'il persistoit, ils se verroient obligés de se donner un autre maître; qu'il leur en coûteroit, mais que le bien du peuple les y forceroit.

Avant l'Ere Chrétienne. 609. *Kouang-ouang.*

Ling-kong leur promit tout ce qu'ils voulurent ; bien décidé cependant à ne point changer de conduite. Pour avoir plus de liberté, il réſolut de ſe défaire de ces deux cenſeurs importuns. Il jetta les yeux ſur un certain Tſo-ni, & lui ordonna de s'introduire, avant le jour, chez Tchao-tun, pour lui ôter la vie. Tſo-ni pénétra dans une ſalle, où il trouva Tchao-tun, revêtu des habits de ſa dignité, profondément endormi ſur un couſſin. A cette vue, Tſo-ni tout tremblant, revint ſur ſes pas & n'oſa attenter aux jours d'un homme ſi reſpectable. Dans l'horreur que ſa commiſſion lui inſpiroit, & craignant d'être puni pour n'avoir pas exécuté les ordres de Ling-kong, il ſe précipita ſur un pieu & finit ainſi ſa vie.

Ling-kong, apprenant la mort de Tſo-ni, n'en parut point troublé, & ne renonça pas au deſſein de ſe défaire de Tchao-tun. N'ayant pu y parvenir, par cette voie, il réſolut d'y employer la trahiſon.

608.

A la neuvième lune, il invita Tchao-tun à un repas dans ſon palais. Ce général regarda, comme une grace ſingulière, l'honneur que lui faiſoit ſon prince. Ti-mi-ming, ſon lieutenant, ne fut averti de cette invitation, qu'après que Tchao-tun fut parti pour s'y rendre. Il crut ſon général perdu. Prenant avec lui Ling-tche, ſon collegue, & une troupe de ſoldats, il fut droit au palais ; & laiſſant ſes gens dehors, il entra dans la ſalle du repas, en criant : « Un ſujet qui a l'honneur de » boire avec ſon prince, ne doit pas aller au-delà de trois taſſes, » ſans manquer au reſpect qu'il lui doit (1) ». Ling-kong, irrité

(1) Uſage ſagement établi par la politique, pour empêcher les ſujets de s'oublier dans l'ivreſſe. Malgré cette loi, qui n'a pas toujours été exactement ſuivie, on a

de sa hardiesse, fit lâcher sur lui un gros dogue. Ti-mi-ming, indigné, attendit le chien & le tua. La rumeur, que cette scène excita, fit accourir les soldats que Ling-kong avoit apostés pour poignarder Tchao-tun. Ces satellites se jettèrent sur Ti-mi-ming, qui se défendit en lion. A ce bruit, Tchao-tun se leva de table. Ling-tche, avec ses gens, força le palais, & tomba sur les soldats de Ling-kong; ils en firent un boucherie horrible, mais Ti-mi-ming y perdit la vie. Ling-kong voyant son dessein échoué, & craignant pour ses jours, voulut s'enfuir. Tchao-tchuen, fils de Tchao-tun, le poursuivit & l'atteignit au jardin des pêchers, où il le perça. Tchao-tun envoya après son fils, pour l'arrêter; mais Ling-kong avoit déja reçu le coup mortel. Alors, il lui ordonna d'aller trouver, à la cour impériale, Tching-kong, oncle de Ling-kong, & frère de Siang-kong, & l'inviter à venir prendre possession des états de Tçin.

Avant l'Ere Chrétienne. 608. *Kouang-ouang.*

Cette même année, à la dixième lune, mourut l'empereur Kouang-ouang, après six ans de règne. Ce prince méritoit par sa bonté & son affabilité, de gouverner des peuples moins turbulens. Son frère Ting-ouang lui succéda.

607.

TING-OUANG.

La première année du règne de Ting-ouang, le prince de Tchou, revenant d'une expédition contre les Tartares de Lou-hou, passoit, avec son armée, sur les limites des terres de l'empire; Ting-ouang, qui aimoit la paix, craignant

606.

vu des princes victimes des débauches qu'ils faisoient avec leurs sujets. Ces orgies se terminoient souvent par des scènes tragiques ou des révolutions, comme il arriva à Tche-kong, prince de Ouei, l'an 470, avant l'ere chrétienne. *Éditeur.*

Avant l'Ere Chrétienne. 606. *Ting-ouang.*

qu'il ne causât quelque désordre, lui envoya Ouang-siun-moan pour le féliciter sur son retour. Le prince de Tchou reçut l'envoyé de l'empereur, avec les cérémonies accoutumées; mais il lui demanda, assez fièrement, comment étoient faites les urnes du grand Yu; si elles étoient grandes ou petites, légères ou pesantes; ajoutant, qu'il auroit quelque curiosité de les voir. C'étoit assez manifester le dessein qu'il avoit de se faire déclarer empereur; car posséder ces urnes, c'étoit, par une suite nécessaire, avoir le sceptre impérial.

Ouang-siun-moan, qui comprit sa pensée, lui répondit: « Prince, la dignité de ceux qui gouvernent les peuples, ne » doit pas s'obtenir par la possession d'urnes grandes ou pe- » tites, légères ou pesantes, mais par la seule vertu. Les urnes » que le chef de la dynastie des *Hia* (le grand Yu) a laissées à » ses successeurs (1), ont été fondues avec les richesses que tous » les peuples, même les plus éloignés, avoient apportées en » hommage à l'empire des *Hia*. Ces urnes ne sont passées aux » *Chang*, & des *Chang* aux *Tcheou*, que parce que les » empereurs ont abandonné la vertu. Un prince qui la pra- » tique, quelque petits que soient ses états, est puissant. Un » prince, au contraire, qui la néglige, quelque grands que » soient ses états, est peu à craindre; le Tien ne verse point » ses bienfaits sur le vice. Quoique la dynastie des *Tcheou* ait » beaucoup perdu de son lustre, le Tien ne l'a point encore

(1) On parle des neuf urnes ou grands vases de métal, appellés *ting*, que Yu fit fondre, & sur lesquels étoient représentées les neuf provinces de la Chine. Ces vases, conservés, avec le plus grand soin, dans la capitale, furent regardés de tout temps, comme la marque distinctive de la dynastie régnante: il sembloit que l'empire dût appartenir à celui qui avoit le bonheur de les posséder. *Éditeur.*

» rejettée ; ainſi, il eſt inutile de demander, comment ſont fai-
» tes les urnes du grand Yu ».

Avant l'Ere Chrétienne. 606. *Ting-ouang.*

Cette réponſe fit évanouir toutes les idées d'ambition du prince de Tchou, qui ne ſongea plus qu'à ſe retirer tranquillement dans ſes états.

Mou-kong, prince de Tching, mourut cette même année, à la dixième lune, & eut pour ſucceſſeur Ling-kong ſon fils. Les princes Tſe-kia & Tſe-kong, peu contens de ce choix, par l'averſion qu'ils avoient pour Ling-kong, l'aſſaſſinèrent l'été ſuivant, à la ſixième lune, & voulurent mettre à ſa place Tſe-leang, fils d'une concubine de Mou-kong. Tſe-leang, prince d'une grande vertu, avoit horreur de l'action de Tſe-kia & de Tſe-kong. Quoique tous les grands le preſſaſſent d'accepter la couronne, il la refuſa conſtamment, apportant pour raiſon qu'il n'avoit ni la prudence, ni les lumières néceſſaires pour gouverner ; & que quand il les auroit, Siang-kong, ſon frère, étant ſon aîné, devoit lui être préféré. Ce refus généreux valut la couronne à Siang-kong, qui fut élu prince de Tching. 605.

La ſixième année du règne de TING-OUANG, à la huitième lune, il y eut, ſur les trois heures du ſoir, une éclipſe de ſoleil totale. 601.

Sur la fin de cette même année, ſuivant l'ancienne coutume des empereurs, TING-OUANG envoya le prince Chan-tſe viſiter les principautés de Song, de Tchou & de Tchin. Chan-tſe fut aſſez bien reçu dans les états de Song & de Tchou ; cependant avec moins d'honneurs & de reſpect, qu'on n'en devoit à ſa miſſion ; mais Ling-kong, prince de Tchin, lui fit peu d'accueil. C'eſt une loi inviolable, que lorſqu'un envoyé de l'empereur arrive, on va le recevoir ſur la frontière. On

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 601. *Ting-ouang.*

fait raccommoder les chemins par où il doit paſſer ; on lui donne une eſcorte & des mandarins pour l'accompagner, & des gens pour le ſervir ; les mandarins & ſoldats des villes vont au-devant de lui ; on lui prépare des logemens commodes, richement meublés, & il eſt défrayé tout le temps qu'il demeure dans un endroit. Le prince de Tchin ne lui rendit aucun de ces honneurs.

Le prince Chan-tſe, de retour à la cour de l'empereur, ſe plaignit du mépris avec lequel il avoit été reçu du prince de Tchin. Cet envoyé étoit de la famille impériale des *TCHEOU ;* lui avoir manqué, c'étoit, diſoit-il, manquer à l'empereur lui-même, puiſqu'il le repréſentoit dans la commiſſion dont il l'avoit chargé. Il fit encore entendre à TING-OUANG, que cette tranſgreſſion des loix & des uſages, manifeſtoit dans le prince de Tchin des ſentimens de révolte, qu'il falloit réprimer ; que les ſouffrir, c'étoit montrer trop de foibleſſe & l'enhardir à tout oſer.

TING-OUANG, qui aimoit la paix, crut devoir diſſimuler ſon reſſentiment, plutôt que de s'attirer des querelles avec les autres princes, qui ne reſpiroient pas moins l'indépendance que celui de Tchin.

600.

Ling-kong, plongé dans les plaiſirs, menoit une vie indigne d'un prince. Mou-kong, prince de Tching, avoit une fille, appellée Hia-ki, qu'il avoit donnée en mariage à Kia-tching-chou, premier miniſtre du prince de Tchin. Ling-kong en devint amoureux, & avoit des aſſiduités auprès d'elle : il entretenoit ce commerce de galanterie, par le moyen de Kong-ning & de Y-hing-fou. Sie-ye, un de ſes officiers, lui repréſenta le tort qu'il ſe faiſoit à lui-même & à ſon miniſtre. Le zèle de Sie-ye déplut à Ling-kong ; comme il s'en plaignoit

à

à Kong-ning & à Y-hing-fou, ces deux favoris crurent lui faire plaiſir de le délivrer des importunes repréſentations de Sie-ye ; ils l'aſſaſſinèrent. Peu de temps après, ce prince ſe trouva chez ſon miniſtre, avec ſes deux complices & le piqua par quelques propos ironiques. Hia-tching-chou y fut ſi ſenſible, qu'il ſortit bruſquement de chez lui, & pour ſe venger de l'injure que ſon maître faiſoit à ſon honneur, il le perça d'une flèche & l'étendit ſur la place. Ses deux favoris, pour ſe dérober à une mort ſemblable, prirent la fuite, & cherchèrent un aſyle dans la principauté de Tchou.

Avant l'Ere Chrétienne. 600. *Ting-ouang.*

Kong-ning & Y-hing-fou peignirent l'action de Hia-tching-chou avec des couleurs ſi noires, qu'ils engagèrent le prince de Tchou à venger la mort de Ling-kong. Il choiſit pour cela, le temps que Tching-kong, fils de Ling-kong, qui lui avoit ſuccédé, étoit allé voir le prince de Tçin ; & afin que le prince de Tſi, leur allié, ne s'opposât point à ſon deſſein, il lui fit dire, qu'il ne prenoit les armes que pour venger la mort de Ling-kong. Il déclara aux grands & au peuple de Tchin, qu'il n'en vouloit qu'au perfide Hia-tching-chou, qui avoit aſſaſſiné leur maître. Les peuples de Tchin le laiſsèrent entrer librement ſur leurs terres, & il ſe ſaiſit de Hia-tching-chou, qu'il fit cruellement mourir. L'intention du prince de Tchou n'étoit pas de s'en retourner après cet acte de juſtice ; mais le prince de Tchin, ſur la première nouvelle qu'il eut de l'entrée de ce prince dans ſes états, accourut avec un corps conſidérable de troupes. Le prince de Tſi, de ſon côté, ſe diſpoſoit auſſi à ſecourir ſon allié ; mais celui de Tchou ne jugea pas à propos de les attendre, & ſe retira ſans avoir rien entrepris.

Le prince de Tchou étoit fâché de n'avoir pu profiter de

Avant l'Ere Chrétienne. 600. *Ting-ouang.*

l'imprudence qu'on avoit eue, de le laiſſer entrer dans les états de Tchin. Il fit de nouvelles levées, & alla tout-à-coup mettre le ſiége devant la principale ville de Tching. Cette ville, qui ne s'attendoit pas à une inſulte auſſi bruſque, n'avoit pas fait de magaſins; elle ſe trouva, au bout de dix-ſept jours, réduite à la dernière extrêmité. Siang-kong, prince de Tching, qui s'y étoit renfermé, voyant qu'il ne pouvoit tenir plus long-temps, propoſa au prince de Tchou, de le reconnoître pour roi, & de ſe regarder, dorénavant, comme relevant de lui. Les officiers du prince de Tchou ne vouloient point qu'il acceptât cette propoſition; mais lui, ravi d'être reconnu pour roi par le prince de Tching, crainte de perdre cet avantage, prit les ôtages que ce prince lui offroit, & leva le ſiége.

King-kong, prince de Tçin, ſur la nouvelle qu'il eut que Siang-kong étoit extrêmement preſſé dans ſa ville, envoya toutes ſes troupes à ſon ſecours, ſous la conduite de Siun-lin-fou, ſon général, qui arriva lorſque tout étoit conclu. Ce

599. général vouloit retourner ſur ſes pas; mais Sien-kou, ſon lieutenant, s'y oppoſa. Il lui repréſenta que leur prince ayant pris le titre de *Pa*, il falloit en ſoutenir l'honneur par quelque action éclatante: que les autres princes regarderoient comme un manque de bravoure, de leur part, de n'avoir oſé attaquer un ennemi, qu'ils étoient venus chercher, & que leur ſouverain les rendroit reſponſables de la tache qu'ils imprimeroient à ſes armes & à ſon nom.

Siun-lin-fou prit conſeil des officiers qui avoient le plus d'expérience; ils furent preſque tous d'avis de s'en retourner; mais Sien-kou, perſiſtant dans le ſien, fit avancer le corps de troupes qui étoit ſous ſes ordres, & marcha aux ennemis. Quand Sien-kou fut parti, Han-hien-tſe conſeilla à ſon géné-

ral de le ſuivre, pour le ſoutenir, afin qu'on ne pût lui reprocher de l'avoir abandonné. Siun-lin-fou ſe mit en marche, & rejoignit Sien-kou au pays de Pi, où les ennemis étoient campés. Le lendemain, ce général les fit charger; le choc fut rude, & le terrein chaudement diſputé; mais les troupes de Tçin furent maltraitées, & contraintes de ſe retirer, après avoir laiſſé ſur le champ de bataille une bonne partie de leurs meilleurs ſoldats.

Avant l'Ere Chrétienne. 599. *Ting-ouang.*

Siun-lin-fou ayant ramené les débris de ſon armée, King-kong le fit charger de chaînes, lui & ſes principaux officiers, & vouloit les faire mourir. Sſe-tchin-tſe, inſtruit de cet ordre, dit à ſon prince, que les actions de bravoure que Siun-lin-fou & ſes officiers avoient faites, & les ſervices importans qu'ils avoient rendus à l'état, ſollicitoient hautement leur grace: « La perte d'une bataille, ajouta-t-il, ne diminue rien de » votre puiſſance, ni de votre gloire. Vous êtes comme le » ſoleil, qui ne brille pas moins, après l'éclipſe, qu'auparavant ». Cette louange délicate eut ſon effet. King-kong ordonna d'amener à la cour ſes généraux enchaînés. Il leur fit ôter leurs fers, & les rétablit dans leurs emplois; mais ayant appris la déſobéiſſance de Sien-kou, il lui fit ſubir la rigueur des loix de la guerre, à la tête de l'armée, la onzième année de Ting-ouang.

La quinzième année, du règne de ce prince, & le premier de la ſixième lune, au matin, il y eut une éclipſe de ſoleil. 592.

Quoique Ting-ouang fût un prince pacifique, il ſe vit cependant obligé, la dix-ſeptième année de ſon règne, de repouſſer les Tartares de Maou. Ces peuples, naturellement inquiets & avides de butin, ravagèrent les frontières de l'empire. King-kong, prince de Tçin, avoit commencé à négocier 590.

la paix avec eux, & il l'auroit conclue, ſans la vanité de Lieou-kang-kong. Ce général, ſe voyant à la tête des troupes de l'empire, crut qu'il étoit de ſon honneur de donner bataille; ſon armée fut entièrement défaite, & ſi le prince de Tçin ne fût accouru à ſon ſecours, la ruine des terres impériales étoit inévitable.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 590. *Ting-ouang.*

Le reſte du règne de TING-OUANG fut aſſez paiſible; les princes mêmes, ſoit qu'ils fuſſent las de tant de guerres, ſoit que l'exemple de l'empereur les portât à la paix, ſe tinrent tranquilles, à l'exception du prince de Tchou, qui fit quelques courſes de peu de conſéquence, dans les états de Ouei & de Lou. L'hiver, de la dix-huitième année du règne de TING-OUANG, ils s'aſſemblèrent, à Chou, au nombre de onze; ſavoir, les princes de Tchou, de Tſin, de Song, de Tchin, de Ouei, de Tching, de Tſi, de Tſao, de Tchu, de Sie & de Tſeng, & firent alliance. Les princes de Tſai & de Hiu demandèrent d'entrer dans cette confédération: quant au prince de Tçin, il étoit trop étroitement lié avec TING-OUANG, dont il avoit épouſé une fille, pour aller contre ſon inclination à la paix; ainſi l'empire commença à reſpirer.

589.

La vingt-unième année du règne de TING-OUANG, la montagne Léang-chan, où eſt une des ſources de la rivière Fen-choui, s'affaiſſa conſidérablement. Cette même année, à la onzième lune, mourut TING-OUANG; Kien-ouang, ſon fils, lui ſuccéda.

586.

KIEN-OUANG.

Dès les commencemens du règne de KIEN-OUANG, King-kong, prince de Tçin, transféra ſa cour à Siu-tien, au confluent

585.

des rivières de Fén-choui & de Hoei-choui, parce que la situation en étoit plus agréable & plus commode pour le transport des vivres, que l'endroit qu'il quittoit. Il ne fit ce changement qu'après avoir consulté les grands & les mandarins, qui tous furent d'avis de préférer Siu-tien à Siun-hia-chi, où King-kong avoit d'abord eu dessein de s'établir.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 585. *Kien-ouang.*

Les limites de l'empire ne s'étendoient alors que jusqu'au fleuve Kiang. Tout ce qui étoit au midi de ce fleuve, étoit regardé comme un pays habité par des barbares. La seconde année, du règne de KIEN-OUANG, parut un prince de ce pays, qui se disoit roi de Ou (1) : c'étoit un descendant de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Afin delaisser la liberté à son père de suivre le penchant qui le portoit à choisir Ki-lié pour son héritier, il avoit quitté sa famille, & étoit allé au-delà du Kiang, fonder le royaume de Ou. Ce prince étoit le dix-neuvième de la race de Tai-pé.

584.

Lorsque le prince de Tchou alla dans les états de Tching, pour faire mourir Hia-thing-chou, il vouloit enlever Hia-ki, sa femme, qui étoit cause de sa mort & de celle de Ling-kong son prince ; mais, à la sollicitation de Ou-tchin, il ne l'avoit point emmenée. Ou-tchin, pour la soustraire aux entreprises de Tsé-fan, l'avoit conduite dans la principauté de Tching.

Quelque temps après, le prince de Tchou envoya Ou-tchin vers celui de Tsi, pour négocier quelques affaires. Au lieu d'aller à sa destination, Ou-tchin prit le chemin des états de Tching, d'où il se rendit, avec Hia-ki, à la cour du prince de Tçin, qui lui fit grand accueil. Quand le prince de Tchou

(1) Aujourd'hui Sou-tcheou dans la province de Tche-kiang.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 584. *Kien-ouang.*

apprit ce manque de fidélité, il entra dans une colère si violente, qu'excité encore par Tsé-fan, il fit mourir impitoyablement toute la famille de Ou-tchin, & s'empara de tous ses biens.

Pour se venger de cette inhumanité inouie, Ou-tchin sollicita le prince de Tçin, de le laisser aller auprès du prince de Ou, dont la puissance devenoit redoutable, depuis les courses qu'il avoit faites sur les terres de Tan. Il lui demanda encore de lui donner vingt-cinq hommes, pour sa suite, & cent soldats aguerris & formés à tous les exercices. King-kong les lui accorda.

Ou-tchin se rendit auprès du prince de Ou, avec sa petite troupe, & en fut accueilli. Ce prince, pour lui montrer sa puissance, voulut lui faire voir la revue de ses troupes. Ou-tchin, à cette occasion, lui parla de la manière dont les princes de l'empire faisoient la guerre, & fit venir ses cent soldats : il leur commanda l'exercice de l'arc & de la flèche, à pied & à cheval, de la pique & du sabre; leur fit faire des attaques & des défenses, montés sur des chariots de bataille, & tous les autres exercices militaires. Le prince de Ou, qui avoit l'ame guerrière, fut charmé de les voir manœuvrer.

Ou-tchin, profitant habilement des dispositions de ce prince, lui offrit ses cent soldats, & son fils Hou-yong pour les commander. Il lui insinua, que rien ne lui seroit plus facile que de former ses troupes aux mêmes exercices, & de se rendre redoutable aux autres princes. Cette ouverture lui inspira l'ambition de s'agrandir : il accepta les offres de Ou-tchin, & se servit de lui, pour exercer ses troupes. Quand Ou-tchin vit qu'elles étoient en état de tenir la campagne, il conseilla à ce prince d'entrer sur les terres de Tchou, comme étant voisines

des siennes, & plus à sa propice. Ce conseil, qui servoit le ressentiment & la vengeance de Ou-tchin, plut au prince de Ou. Il alla insulter celui de Tchou, battit son général, prit Maling & Tchou-lai, & après avoir gagné sept batailles contre lui, il lui enleva le pays de Man-y, qui relevoit de la principauté de Tchou. Il étendit les limites de son royaume, au point de le disputer en puissance aux princes de l'empire, par le démembrement de leurs états, qu'il ajouta aux siens.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 584. *Kien-onang.*

Ou-tchin, satisfait de s'être vengé du prince de Tchou, retourna à Tçin. Cependant, dans la crainte que le prince de Ou ne fût obligé de faire diversion, pour tenir en respect les peuples de Tan, qui n'auroient pas manqué de profiter de l'occasion & d'user de représailles contre lui, il engagea le prince de Tçin à leur déclarer la guerre. King-kong ordonna à Sse-siei, un de ses généraux, de marcher avec un corps de troupes, pour tenir en échec celles de Tan.

Ce prince, visitant un jour le tribunal de la guerre, y vit un prisonnier chargé de chaînes, que le prince de Tching avoit fait sur celui de Tchou: ce prisonnier se nommoit Tchong-y; il étoit maître de la musique du prince de Tchou, & excelloit à jouer de la guitare. King-kong fut curieux de l'entendre. Il fut si charmé de l'harmonie & de la délicatesse de ses accords, qu'il lui rendit la liberté, & le renvoya, comblé de présens, au prince de Tchou. Celui-ci sachant le plaisir qu'il feroit à King-kong, de lui céder ce musicien, le lui renvoya par un prince de sa famille, en lui faisant demander son amitié.

King-kong mourut peu de temps après, & eut pour successeur son fils Li-kong, qui soutint, avec honneur, la gloire de sa famille. La troisième année de son règne, qui étoit la huitième de KIEN-OUANG, il engagea les princes de l'empire

578.

Avant l'Ere Chrétienne. 578. *Kien-ouang.*

à aller rendre leurs hommages à l'empereur. Pluſieurs y vinrent, d'autant plus volontiers, que l'empereur, ſans rien perdre de ſa majeſté, en agiſſoit gracieuſement avec eux. Parmi ceux qui n'y vinrent pas, Huan-kong, prince de Tſin, fut celui qui fit paroître le plus d'éloignement à faire cette démarche. Li-kong en fut ſi outré, qu'après les cérémonies, il engagea les princes de Lou, de Tſi, de Song, de Hoei, de Tching, de Tſao, de Tſou & de Teng, d'en tirer vengeance. Huan-kong vit bien que ſa déſobéiſſance lui attireroit quelque affaire, auſſi ſe prépara-t-il à ſe défendre, ſi on l'attaquoit. Les princes ligués le trouvèrent, à Ma-joui, à la tête de ſon armée, rangée en bon ordre, prêt à leur tenir tête. Ils ne laiſsèrent pas de l'attaquer, mais il ſoutint fièrement leur choc. Li-kong, prince de Tçin, à la tête de ſes gens accoutumés à vaincre, pouſſa ſi vivement le centre de l'armée de Huan-kong, qu'il le mit en déroute, & tombant enſuite ſur l'aile droite, qui faiſoit le plus de réſiſtance, il la rompit & décida la victoire. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Du côté des princes, Siuen-kong, prince de Tſao, y perdit la vie. Tching-kong, pouſſé par l'envie de régner, tua l'héritier préſomptif des états de Tſao, & ſe fit reconnoître par les troupes. Huan-kong ſe retira avec les débris de ſon armée. Le chagrin qu'il eut de la perte de cette bataille, le fit tomber malade, & peu de mois après il mourut; ſon fils King-kong lui ſuccéda.

576.

Li-kong, indigné de la trahiſon de Tching-kong, ne voulut cependant pas l'en punir ſur le champ, quoique les princes l'en ſollicitaſſent, de peur de faire de la peine aux troupes de Tſao; mais l'année ſuivante, il entra dans ſes états, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le conduiſit à la cour impériale, afin que l'empereur

l'empereur le jugeât, ſuivant les loix de l'empire. Il vouloit donner à Tſé-tſang la place de Tching-kong ; mais Tſé-tſang la refuſa ; en s'excuſant de n'avoir pas les qualités néceſſaires pour gouverner : il ſe retira même dans la principauté de Song, pour n'être pas preſſé de nouveau de l'accepter.

Avant l'Ere Chrétienne. 576. *Kien-ouang.*

La onzième année du règne de KIEN-OUANG, le premier de la ſixième lune, vers les deux heures après-midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

575.

Le prince de Tching rompit avec Li-kong, prince de Tçin, pour ſe joindre à celui de Tchou, qui lui avoit cédé le territoire de Tſé-ſse. Ces deux princes s'abouchèrent à Ou-tching, où ils firent enſemble une ligue, offenſive & défenſive. Li-kong, informé que cette ligue s'étoit faite, principalement contre lui, prit la réſolution de les prévenir. Il ordonna à toutes ſes troupes, de ſe tenir prêtes au premier ordre. Le prince de Tching dépêcha un courier au prince de Tchou, pour lui demander du ſecours.

A la cinquième lune, Li-kong fit paſſer le Hoang-ho à ſes troupes, pour entrer dans les états de Tching, & à la ſixième lune, il rencontra à Yen-ling (1) l'armée combinée de Tchou & de Tching, commandée par les deux princes en perſonne. Trouvant ces princes retranchés, il jugea qu'ils ne vouloient pas hazarder le ſort d'une bataille ; alors il fit garder tous les chemins, pour leur couper les vivres. Cependant il y avoit, de temps en temps, de légères eſcarmouches entre eux, où, le plus ſouvent, les troupes des deux princes étoient battues : Une de ces rencontres fut ſur-tout funeſte au prince de Tchou. Ce prince voulut lui-même faire une ſortie ſur un des quar-

(1) Aujourd'hui Yen-hing-hien, dépendant de Cai-fong-fou dans le Honan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 575. *Kien-ouang.*

tiers du prince de Tçin. Licou-ki, qui le commandoit, étoit fort habile à tirer de l'arc ; il laiſſa approcher le prince de Tchou, & lui décocha une flèche qui lui creva l'œil & le renverſa de deſſus ſon cheval. Licou-ki, faiſant avancer ſa troupe, eut bon marché de l'ennemi, qu'il obligea de rentrer, en déſordre, dans ſon camp.

La bleſſure du prince de Tchou ne fut pas jugée mortelle, mais elle lui fit prendre la réſolution de s'en retourner. La difficulté étoit de le faire avec aſſurance. Ce prince manda ſes principaux officiers pour tenir conſeil. Tſé-fan, qui commandoit le corps de bataille, ne vint pas, à cauſe de l'ivreſſe où il s'étoit plongé. Il fut réſolu que, la nuit même, on décamperoit. A minuit, toute l'armée ſe mit en marche pour Hia-pa, & abandonna ſon bagage & ſes proviſions à l'ennemi. Le prince de Tchou n'avoit rien témoigné à Tſé-fan ſur ſon ivreſſe, mais étant arrivé à Hia-pa, il le fit mourir, à la tête de ſon armée.

574. La douzième année du règne de KIEN-OUANG, à la douzième lune, avant midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Depuis la journée de Yen-ling, Li-kong avoit pris, avec ſes officiers, un ton d'arrogance & de fierté, qui leur étoit inſupportable. Fan-ouen-tſé, de ſa famille, lui fit dire, par un de ſes officiers : « Un prince qui paſſe les bornes de l'orgueil, » doit regarder les victoires qu'il remporte, comme de grands » châtimens du Tien. J'en vois déja les triſtes ſuites ; & ſi » quelqu'un m'aime, qu'il vienne me percer le cœur & m'é- » pargner le chagrin d'être témoin des malheurs que je pré- » vois ». Cette crainte le ſaiſit ſi vivement, qu'il en mourut à la ſixième lune.

Li-kong fit à peine attention à cet avertiſſement, & ne fut

point touché de cette mort : il en conçut cependant des soupçons contre ses plus fidèles sujets, qu'il destitua de leurs emplois, pour mettre à leur place des étrangers qu'il protégeoit. Kiao-ki, homme hardi, que la faveur de Li-kong autorisoit à tout oser, s'empara des terres de Y-yang-ou, en lui promettant la protection du prince. Kiao-tchou, à l'exemple de Kiao-ki, voulut aussi s'approprier les terres de Tchang-yu ; mais celui-ci, moins complaisant que Y-yang-ou, s'y opposa ; il lui en coûta d'être mis à la *cangue*. (1) Sa femme, ses enfans, & toute sa famille, furent resserrés dans une étroite prison.

Avant l'Ere Chrétienne. 574. *Kien-ouang.*

Louen-chou & Kiao-tchi, indignés de ce que Li-kong permettoit ces injustices, s'en plaignirent en présence du prince Fei de Tchou, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Yen-ling. Ce prince approuva leur projet, de mettre Tao-kong, qui étoit alors à la cour impériale, à la place de Li-kong, dont ils résolurent de se défaire. Kiao-tchi fut trouver Tao-kong, & revint après avoir pris des mesures avec lui, pour l'exécution de leur dessein.

Quelques jours après, Li-kong fit une partie de chasse avec

(1) *Cangue.* Ce sont deux pièces de bois échancrées par l'un de leurs côtés ; qui se joignent, en forme de collier, autour du cou d'un criminel, & l'empêchent de porter sa main à sa bouche ; de manière qu'il mourroit de faim, si quelqu'un n'avoit la charité de le faire manger. Selon la qualité du crime, ce fardeau incommode est plus ou moins pesant ; il y en a depuis cinquante-six livres jusqu'à deux cens, & de quatre pieds quarrés, sur cinq ou six pouces d'épaisseur. Le juge fait couvrir les jointures de ces deux pièces de bois, par deux longues bandes de papier de quatre doigts de large, qu'on scelle, pour empêcher que le *cangue* ne puisse être ouvert, & sur lesquelles on écrit, en gros caractères, la nature du crime & le temps que doit durer le châtiment. Quand ce temps, plus ou moins long, est expiré, les officiers du tribunal conduisent le criminel devant le juge, qui, après une courte exhortation, le délivre, lui fait donner le *pan-tse* ou la bastonnade, & lui permet de se retirer. *Éditeur.*

Avant l'Ere Chrétienne. 574. *Kien-ouang.*

les princeſſes ; il l'interrompit pour leur donner un repas, ordonnant aux grands, qui l'accompagnoient, de la continuer. Kiao-tchi tua un ſanglier, dont l'eunuque Mong-tchang s'empara. Kiao-tchi, piqué de ſa hardieſſe, le renverſa d'un coup de flèche. Li-kong jugea, par cette action, que Kiao-tchi étoit appuyé par un parti. Il communiqua ſes ſoupçons à Siu-tong, qui lui dit qu'il falloit que les Kiao, comme étant de la même famille, fuſſent les chefs de ce parti. Li-kong, ſur cet indice, donna des ordres pour les arrêter & les faire mourir.

Les trois Kiao, ayant été avertis de ce qui ſe tramoit contre eux, raſſemblèrent tout ce qu'ils purent de leurs amis, & réſolurent de vendre chèrement leur vie. Mais Siu-tong & Y-yang-ou prirent, avec eux, des ſoldats déterminés, & forcèrent les trois Kiao, dans une maiſon où ils s'étoient retranchés. Tchang-yu renverſa, d'un coup de pertuiſane, Kiao-ki ; Cou-tching-chou tua Kiao-tchou. Kiao-tchi, voyant la maiſon forcée, alla ſe cacher ſur un char, où il fut découvert & tué. Après cette ſanglante exécution, Siu-tong conſeilla à Li-kong de ſe défaire auſſi de Louen-chou & de Tchong-hang-yen ; mais ce prince n'y voulut jamais conſentir. Louen-chou & Tchong-hang-yen, jugeant que Li-kong pourroit, dans la ſuite, revenir ſur eux, réſolurent de le prévenir ; ils choiſirent, pour l'exécution de leur deſſein, le temps où ce prince iroit viſiter Tſang-li-chi, officier qu'il aimoit beaucoup & qu'il voyoit ſouvent. A la première lune,

573. de la treizième année du règne de Kien-ouang, Li-kong étant ſorti accompagné ſeulement de Siu-tong, Louen-chou & Tchong-hang-yen l'enlevèrent, lui & Siu-tong, ſans aucune difficulté. Ils les conduiſirent, l'un & l'autre, dans une maiſon

particulière, où ils commencèrent par faire mourir Siu-tong. Ils eurent la délicateſſe de ne vouloir pas tremper leurs mains dans le ſang de Li-kong, mais ils chargèrent Tching-hoa de cette commiſſion; après quoi, mettant ſon corps ſur un char, ils le firent enterrer, ſans cérémonies, hors de la porte orientale de la ville de Y. Cependant, ils avoient dépêché courier ſur courier, à la cour impériale, pour inviter Tao-kong à venir prendre poſſeſſion de la principauté de Tçin. Ce prince, âgé ſeulement de dix-neuf ans, gouverna ce royaume, avec toute la prudence d'un homme conſommé dans les affaires. Avant l'Ere Chrétienne. 573. *Ling-ouang.*

L'année ſuivante, à la neuvième lune, mourut l'empereur Kien-ouang; il eut pour ſucceſſeur ſon fils Ling-ouang. 572.

LING-OUANG.

Les commencemens du règne de Ling-ouang furent aſſez paiſibles, à cauſe de l'aſcendant que le prince de Tçin avoit pris ſur les autres. Le prince de Tchou, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir perdu un œil à la journée de Yen-ling, & le prince de Tching, qui avoit été la cauſe de cette bleſſure, étoient les ſeuls qui ne ſuiviſſent pas aveuglément ſes volontés. A la première année de Ling-ouang, une armée, compoſée des troupes de Tçin, de Song & de Ouei, entra dans les états de Tching, & mit tout à feu & à ſang; ce qui obligea ce prince de quitter le parti du prince de Tchou, & de ſe joindre à ſes ennemis. 571.

L'année ſuivante, Tſe-tchong, fils du prince de Tçhou, voulut ſe faire un nom, en reprenant, ſur le prince de Ou, les terres qu'il leur avoit enlevées. Il trouva qu'il avoit affaire à des gens qui ſavoient vaincre: il fut battu dans toutes les 570.

occaſions, & ſon armée réduite de plus des deux tiers; ce qui lui cauſa un ſi grand chagrin, qu'il en mourut, peu de jours après ſon retour.

Avant l'Ere Chrétienne. 570. *Ling-ouang.*

Cette même année, Tao-kong, prince de Tçin, fit jurer à tous les princes de ſon parti, qui étoit le plus conſidérable, par le nombre & par la puiſſance, de s'unir pour pacifier l'empire. Il entreprit encore de le faire jurer à tous les Tartares, & fut aſſez heureux pour en venir à bout, à la dixième lune de l'année ſuivante.

569.

Les états du prince de Tching touchoient de trop près ceux du prince de Tchou, pour que celuic-i le laiſsât en paix, après s'être ligué avec ſes ennemis. La huitième année du règne de Ling-ouang, il entra ſur ſes terres avec une puiſſante armée, le força d'abandonner le parti du prince de Tçin, pour prendre le ſien. Mais à peine cette ligue fut-elle ſignée, que Tao-kong, à la tête des princes de Song, de Lou, de Ouei, de Tſao, de Kiu, de Tſou, de Teng, de Sie, de Ki, de Siao-tſou & de Tſi, fondit ſur ſes états, & l'obligea, de nouveau, de renoncer à ſon alliance avec le prince de Tchou.

564.

Quelques mois après, ces mêmes princes confédérés, firent entrer dans leur ligue le prince de Ou, à qui ils rendirent le pays de Tcha, qui lui avoit appartenu, & qu'ils avoient repris ſur le prince de Tchou.

La onzième année du règne de Ling-ouang, à la neuvième lune, mourut Cheou-mong, prince de Ou. Il laiſſa quatre fils; ſavoir, Tchou-fan l'aîné; le ſecond, Yu-tſai; Yu-mey, le troiſième, & Ki-tcha, le quatrième. Ce dernier étoit celui, des quatre, qui réuniſſoit le plus les qualités d'un grand prince, & Cheou-mong avoit deſſein d'en faire ſon ſucceſſeur. Il s'en étoit expliqué; mais Ki-tcha, ennemi de toute injuſtice, refuſa,

561.

en disant, que ce rang appartenoit de droit à son aîné, & que leur père ne pouvoit l'en priver. Tchou-fan, de son côté, pour déterminer son frère, insistoit sur la volonté de Cheou-mong; mais Ki-tcha, pour ne point être obligé d'accepter, se retira dans les montagnes, & Tchou-fan persista dans son refus, jusqu'à ce que les grands & le peuple le contraignirent de prendre le gouvernement.

Avant l'Ere Chrétienne. 560. *Ling-ouang.*

A la seconde lune, de la treizième année du règne de l'empereur Ling-ouang, il y eut une éclipse de soleil, sur les deux heures après-midi.

559.

En été, à la quatrième lune, le prince de Tçin, à la tête des troupes de douze autres princes, entra sur les terres du prince de Tsin; il arriva des premiers sur le bord de la rivière King-ho, & fit construire des barques. Les troupes de Lou & de Kiu passèrent, & furent camper à l'autre bord. Comme le King-ho coule de l'occident vers l'orient, le prince de Tsin y fit jetter du poison, qui fit périr beaucoup de monde de l'armée des princes confédérés. Pour éviter ce danger, Tse-kiao, général des troupes de Tching, poussa plus avant, & fut suivi de tous les autres. On avança jusqu'à Yulin, sans qu'il parût que le prince de Tsin se mît en devoir de se soumettre.

Siun-yen, général de Tçin, craignant d'exposer ses troupes à quelque surprise, si elles pénétroient plus avant, fit publier, dans toute l'armée, qu'on eût à se tenir prêt à partir le lendemain dès la pointe du jour. Il reprit la route de l'est, & fut suivi de toutes ses troupes, excepté de Louen-tchen, qui fut indigné de cette retraite. Cet officier, appercevant, sur une colline, un détachement des ennemis, fondit sur eux avec un peloton de soldats déterminés, & les mit en fuite; mais il lui

en coûta la vie. Quand Louen-ngan, frère de Louen-tchen, vit que Si-yang ne ramenoit point ſon frère, il le ſoupçonna de l'avoir tué, parce qu'il n'avoit point vu paroître d'ennemis. Il le menaça de ſe venger de cette prétendue trahiſon. Si-yang, connoiſſant le naturel bouillant de Louen-ngan, craignit qu'il n'en vînt aux dernières extrêmités; ce qui l'obligea de ſe retirer auprès du prince de Tſin.

Avant l'Ere Chrétienne. 559. *Ling-ouang.*

La quatorzième année du règne de Ling-ouang, le dernier de la quatorzième lune biſſextile, ſur les cinq heures après-midi, il y eut une éclipſe de ſoleil, non viſible en Chine.

558.

L'année ſuivante, il y eut un démêlé, de peu de conſéquence, entre les princes de Ouei & de Tſao. Celui de Ouei ayant formé une partie de chaſſe, la pouſſa juſqu'à Tchong-kieou qui appartenoit au prince de Tſao. Quelques perſonnes de la ſuite du prince de Ouei, s'étant écartées, voulurent entrer dans Tchong-kieou; les citoyens leur en fermèrent les portes, & les chargèrent d'injures. Les gens de Ouei en portèrent leurs plaintes à leur prince, qui, au lieu de diſſimuler, comme le bien de la paix le demandoit, raſſembla ſes troupes, vint inveſtir Tchong-kieou qu'il prit d'aſſaut, & y commit des déſordres. Le prince de Tſao ne voulut pas uſer de repréſailles; il s'en plaignit ſeulement au prince de Tçin, qui condamna le procédé de celui de Ouei, & l'obligea de réparer le dommage qu'il avoit cauſé à Tchong-kieou.

557.

Cette même année, le prince de Tſi, ayant augmenté conſidérablement ſes troupes, les diviſa en deux corps: il commanda en perſonne le premier, avec lequel il fut attaquer, du côté du nord, la ville de Tao, de la principauté de Lou; il donna l'autre à Cao-heou, avec ordre d'aller, dans le même temps, aſſiéger la ville de Fang, ſituée au midi de cette principauté.

cipauté. Siang-kong, prince de Lou, avoit auſſi fait deux diviſions de ſes troupes; l'une marcha, ſous ſes ordres, contre le prince de Tſi; l'autre, commandée par le général Tſang-hé, s'oppoſa à Cao-heou. Le prince de Lou n'eut pas plutôt franchi le pas de Yang-kong, peu éloigné de la ville de Tao, qu'il détacha huit cens cuiraſſiers, ſous les ordres de Tſeou-chou, de Tſang-tcheou & de Tſang-cou. Ces trois officiers fondirent ſi bruſquement, au milieu de la nuit, ſur le prince de Tſi, qu'ils mirent le déſordre dans ſon camp, y firent un grand carnage, & ſe retirèrent ſans avoir perdu aucun des leurs. Cet échec obligea le prince de Tſi à lever le ſiége de Tao, mais ſon général Cao-heou ſe rendit maître de la ville de Fang.

Avant l'Ere Chrétienne. 557. *Ling-ouang.*

L'automne d'enſuite, le prince de Tçin vint, à la tête des autres princes de l'empire, pour mettre celui de Tſi à la raiſon. Ayant joint ſes troupes avec celles de Lou & de ſes autres alliés, à Kin-léang, ils marchèrent droit au prince de Tſi, dont l'armée étoit rangée en bataille hors les portes de la ville de Fang. Il y eut une rencontre des plus chaudes, dans laquelle les troupes de Tſi perdirent beaucoup de monde, & furent repouſſées juſque dans la ville.

556.

Le prince de Tſi, ſe voyant acculé dans les murs de Fang, ne vit d'autre parti que de décamper la nuit même, à la faveur de l'obſcurité, & d'évacuer la ville.

Les princes ne s'apperçurent de ſa retraite que le lendemain matin. Si-kouang en donna auſſi-tôt avis au prince de Tçin, qui ordonna à Ping-yu d'entrer dans la ville; lui, avec le corps d'armée, ſe mit à la pourſuite du prince de Tſi. Tchou-chou, à qui il avoit fait prendre les devans, atteignit la queue de l'arrière-garde, la tailla en pièces, fit priſonniers la plupart des

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 556. *Ling-ouang.*

cuiraſſiers, & leur général Tſi-cheou, qu'il envoya au prince de Tçin. Alors ce prince envoya ordre à Tchou-chou de venir rejoindre l'armée : il la diviſa en pluſieurs corps, avec leſquels il fit faire, en même temps, le ſiége de King-tſé, ſous les ordres de Siun-yen & de Si-cai ; celui de Chi, par Ouei-kiang & Louen-yng ; celui de Lo, par Tchao-ou & Han-ki, tandis que lui & Tchin-tcheou, général des troupes du prince de Lou, furent bloquer Yong-men. Le prince de Tſi, qui ſe trouvoit dans cette dernière ville, vouloit ſe ſauver ; mais ſon fils Kou-jong l'arrêta, juſqu'à ce qu'il eût tout diſpoſé pour le conduire en ſûreté. Il choiſit les plus intrépides cuiraſſiers de l'armée, avec leſquels, ayant eſcorté le char de ſon père, il força un corps de troupes qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & conduiſit ſon père, à travers mille dangers, de l'autre côté de la rivière Y-choui qu'ils avoient au midi.

Le prince de Tſi ne put ſupporter tant de chagrins & de fatigues ; il tomba malade & mourut. Il avoit épouſé Yen-y-ki, princeſſe de Lou, dont il n'avoit point eu d'enfans ; ce qui l'obligea, dans les troubles qui agitoient ſes états, de déſigner ſon neveu Tchuang-kong, pour ſon ſucceſſeur. Outre ſon épouſe légitime, Ling-kong avoit deux concubines, qui s'appelloient, l'une Tchong-tſe, & l'autre Jong-tſe. Ce prince aimoit beaucoup cette dernière, quoiqu'elle ne lui eût point donné d'enfans, & pour la conſoler de ſa ſtérilité, il lui avoit confié l'éducation d'un fils qu'il avoit eu de Tchong-tſe, nommé Ya. Jong-tſe avoit pris tant d'inclination pour Ya, qu'elle le regardoit comme ſon propre fils, & qu'elle avoit réſolu de le faire déclarer héritier des états de Tſi. Ling-kong, à ſa ſollicitation, en donna ſa parole. Tchong-tſe, qui avoit beaucoup de prudence, prévit les fâcheuſes conſéquences que

ce ſecond choix entraîneroit, & quoiqu'elle aimât tendrement ſon fils, elle s'oppoſa à ſon élévation.

Avant l'Ere Chrétienne. 554. *Ling-ouang.*

Jong-tſe, qui ne conſultoit que l'affection qu'elle avoit pour Ya, ne voulut point écouter les raiſons de Tchong-tſe. Celle-ci fut trouver Ling-kong, & lui dit : « Prince, vous voulez » nommer mon fils votre héritier ; je ſuis ſa mère & je l'aime ; » ſans doute que ſon élévation flatteroit ma tendreſſe, & m'a- » veugleroit ſur les ſuites que je crains, mais les loix de l'em- » pire s'y oppoſent. Vous avez déja choiſi Tchuang-kong, » votre neveu ; les princes l'ont reconnu : révoquer votre » choix, c'eſt expoſer vos états à des troubles qui peuvent » entraîner leur ruine. L'avantage de mon fils m'eſt cher, » mais le bien de l'état doit l'emporter. La raiſon combat » les vues que vous avez pour lui ; c'eſt une mère, peut-être » trop prévoyante, qui vous parle ; mais vous devez penſer » & agir en prince, & non en père ».

Ling-kong lui donna peu de ſatisfaction : il lui répondit même, qu'une affaire de cette nature ne regardoit point les femmes. De ſorte que, perſiſtant dans ſon ſentiment, il avoit envoyé Tchuang-kong vers l'orient, & l'avoit déclaré déchu de ſon héritage, en lui ſubſtituant le prince Ya. Peu de temps aprés que Ling-kong fut tombé malade, Tſoui-chou, ſe traveſtiſſant, courut en avertir Tchuang-kong qui, malgré toute la diligence qu'il fit, trouva ſon oncle mort. A peine fut-il arrivé, qu'indigné contre Jong-tſe, dont il n'ignoroit pas les intrigues, il la fit mourir, & laiſſa ſon corps ſans ſépulture. Cette action fut généralement blâmée. Tchuang-kong fit arrêter le prince Ya, qu'il envoya à la montagne Keou-tou ; mais il épargna ſes jours, en conſidération de ſa mère Tchong-tſe, qui avoit déſapprouvé ce que Jong-tſe avoit fait pour lui.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 554. *Ling-ouang.*

Cependant la guerre des princes ligués contre Ling-kong s'étoit continuée, & Sſe-kai, général des troupes de Tçin, avoit pénétré juſqu'à Kou. A la nouvelle de la mort de Ling-kong, le prince de Tçin fit retirer toutes les troupes confédérées. Cet acte de généroſité lui attira un applaudiſſement univerſel.

553.

L'année ſuivante, qui étoit la dix-neuvième du règne de LING-OUANG, & la première de Tchuang-kong, ce prince, las des guerres de ſon prédéceſſeur, chercha à faire ſa paix. Elle fut conclue à Tchen-yuen, dans les états de Ouei, entre les princes de Tçin, de Tſi, de Song, de Lou, de Ouei, de Tching, de Tſao, de Kiu, de Tſou, de Teng, de Sié, de Ki & de Siao-tſou.

Le premier de la dixième lune de cette même année, ſur le midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

552.

L'année ſuivante, il y eut pareillement deux éclipſes de ſoleil, l'une à la neuvième & l'autre à la dixième lune.

Kong-tſé ou Cong-fou-tſé (1), prince des philoſophes Chi-

(1) C'eſt le célèbre Confucius, dont nous avons corrompu & latiniſé le nom. Si on en croit les généalogiſtes de la Chine, il tiroit ſon origine de Hoangti en ligne droite; mais ce qui paroît plus certain, c'eſt que depuis l'an 551, avant l'ere chrétienne, juſqu'à la préſente année 1777, c'eſt-à-dire pendant 2328 ans, ſes deſcendans peuvent prouver une filiation non interrompue. L'aîné de ſa famille jouit d'un titre honorable (de comte), & eſt exempt de tribut. Il paroît qu'ils n'ont pas quitté la ville de Kio-feou dans le Chan-tong, berceau de leur famille. Les lettrés de la Chine rendent les plus grands honneurs à Confucius, qu'ils regardent comme leur maître, & ils lui font hommage avec des cérémonies ſemblables, à-peu-près, à celles que les empereurs pratiquent à l'égard de leurs *ancêtres*. Confucius compta juſqu'à trois mille diſciples, qu'il partagea en quatre claſſes. Il mourut, âgé de ſoixante-treize ans, l'an 479. Il portoit encore le *Tſé*, ou nom honorifique de *Tchong-ni*. Il a débité la morale la plus pure & la plus ſublime; c'eſt le plus grand des Philoſophes de la haute Aſie. *Éditeur.*

nois, vint au monde dans la ville de Tſeou-ye, territoire de Tchang-ping-hiang, dans le royaume de Lou. Son père, qui ſe nommoit Chou-leang-hé, étoit originaire de la principauté de Song, d'où ſes ancêtres étoient paſſés dans le royaume de Lou. Sa mère s'appelloit Yen-chi ; elle lui donna le nom de Kieou, qui ſignifie *petite colline*, parce qu'il avoit le deſſus de la tête un peu plus relevé, qu'il ne devoit l'être naturellement.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 551. *Ling-ouang.*

La vingt-deuxième année du règne de LING-OUANG, le jour *kouei-yeou* de la ſeconde lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. 550.

L'année ſuivante, le premier de la ſeptième lune, un peu après-midi, il y eut auſſi une éclipſe de ſoleil totale. 549.

Juſqu'à la vingt-quatrième année du règne de LING-OUANG, l'empire jouit d'une paix continuelle ; elle fut cependant funeſte à Tchuang-kong, prince de Tſi. Tang-kong, prince de ſa famille, gouverneur de la ville de Tang, mourut, & Tſoui-chou, général des troupes, épouſa Kiang-chi ſa veuve. Comme elle étoit fort enjouée & remplie de grâces, Tchuang-kong en devint éperduement amoureux. Il lui rendit des aſſiduités, qui donnèrent de l'ombrage à ſon mari, au point que ſa jalouſie lui inſpira le deſſein de s'en défaire.

Vers ce temps-là, Tchuang-kong fut informé que le prince de Tçin ſe propoſoit de lui déclarer la guerre ; il aſſembla un conſeil, où Tſoui-chou fut invité. Ce général s'excuſa d'y venir, ſous prétexte de maladie. Tſoui-chou, jugeant que Tchuang-kong, au ſortir du conſeil, ne manqueroit pas de venir chez lui, apoſta des ſoldats pour tomber ſur ce prince & ſur ſa ſuite, au ſignal qu'il leur en donneroit. Mais afin d'écarter tout ſoupçon de ſa perfidie, il fut avec Kiang-chi, ſon épouſe, au-devant du prince.

A peine fut-il entré, que Tſoui-chou ferma toutes les por-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 549. *Ling-ouang.*

tes ; alors les ſatellites ſe jettant ſur Tchuang-kong, le poignardèrent avec ſa ſuite, au nombre de ſept ſeulement, ſans que Yen-tſé, capitaine de ſes gardes, qui étoit reſté à la porte, pût lui donner aucun ſecours.

Tſoui-chou, ouvrant enſuite les portes, dit que le bien de l'état avoit demandé la mort de Tchuang-kong, & qu'il falloit élever ſon frère King-kong à ſa place. Comme on lui crut un parti formé, perſonne n'oſa le contredire, & King-kong fut reconnu prince de Tſi.

Peu de temps après, Tſoui-chou apprenant que l'hiſtorien de l'état avoit conſigné dans ſes mémoires les effets de ſa jalouſie, & ſon attentat à la vie de ſon prince, il en fut ſi irrité, qu'il le fit mourir. Il le remplaça par un autre hiſtorien, que le ſort de ſon prédéceſſeur n'intimida point, & qui eut la fermeté de peindre, avec les couleurs les plus fortes, ce double aſſaſſinat, pour le tranſmettre à la poſtérité. Tſoui-chou, plus furieux encore, fit exterminer tous les hiſtoriens : mais d'autres écrivains publièrent ſon nouveau crime avec toute ſa noirceur ; de ſorte que, ne pouvant arrêter leur zèle, il prit le parti de diſſimuler ſon reſſentiment.

Cette même année, en hiver, le prince de Ou alla mettre le ſiége devant la ville de Tao (1), qui appartenoit au prince de Tchou. Nieou-tchin, qui la défendoit, étoit habile à tirer de l'arc. Comme il ſavoit que Tchou-fan, prince de Ou, étoit intrépide & ne craignoit pas de s'expoſer, il épia l'occaſion de l'atteindre. Tchou-fan, voulant faire eſcalader la ville, s'avança ſi près pour la reconnoître, que Nieou-tchin, le renverſa mort

(1) Aujourd'hui Tao-hien, dépendante de Lin-tcheou-fou du Kiang-nan.

d'un coup de flèche ; ſon armée fut obligée de ſe retirer. Yu-tſai, ſon frère, lui ſuccéda.

Avant l'Ere Chrétienne. 548. *Ling-ouang.*

L'empire, pendant tout le temps du règne de Ling-ouang, fut un peu plus tranquille que ſous ſes prédéceſſeurs. Cet avantage étoit dû à ſa prudence : ſans rien perdre de la majeſté impériale, il s'étoit fait aimer de la plupart des princes ſes vaſſaux ; mais il dut beaucoup au prince de Tçin, dont la puiſſance étoit ſi redoutable aux autres, qu'il les obligeoit à ſuivre ſon ſentiment. Il n'y avoit que les princes de Tchou & de Tſin, dont le pouvoir contrebalançât ſon autorité. Ces deux princes, pour tenir l'équilibre, épouſoient ſouvent un parti oppoſé au ſien. Cependant, la vingt-ſixième année du règne de Ling-ouang, il ſut ſi bien ménager l'eſprit du prince de Tchou, qu'il l'engagea enfin à ſe joindre à lui & aux autres princes ſes alliés, pour maintenir la paix. Alors, il fit propoſer au prince de Tſin d'entrer dans la même alliance, ſi-non qu'ils tomberoient tous ſur lui ; ainſi ce prince n'eut point d'autre parti à prendre, que de ſe ſoumettre à ce que les autres voulurent. 546.

Cette même année, à la neuvième lune, ſur les neuf heures du matin, il y eut une éclipſe de ſoleil.

La vingt-ſeptième année, mourut Kang-kong, prince de Tchou, après avoir gouverné ſagement ſes états pendant quinze ans ; ſon fils Kia-ngao-kong lui ſuccéda. Y-kong, prince de Yen, mourut auſſi la même année, après quatre ans d'un règne paiſible. A l'exemple de ſes prédéceſſeurs, qui n'entrèrent preſque jamais dans les différends des princes de l'empire, il fit le bonheur de ſon peuple. 545.

Cette même année, à la douzième lune, mourut l'empereur Ling-ouang, prince, dont les bonnes qualités méri-

toient des temps plus heureux. Tous ſes ſoins furent d'appaiſer les guerres inteſtines qui déchiroient l'empire. On peut dire qu'il en vint à bout par les ſervices des princes de Tçin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 545. *Ling-ouang.*

KING-OUANG.

544.

KING-OUANG étoit fils de Ling-ouang, & frère puîné de la mère du prince de Tçin. Lors de la mort de Ling-ouang, Siang-kong, prince de Lou, ſe trouvoit auprès du prince de Tchou. A la première nouvelle qu'il en eut, il retourna dans ſes états pour ſe diſpoſer au deuil de Ling-ouang, & aux cérémonies de l'inauguration de ſon ſucceſſeur.

Cette première année de KING-OUANG, fut funeſte à Yu-tſi, prince de Ou. Ce prince, de retour d'une incurſion qu'il venoit de faire dans le pays de Yuei, d'où il rapportoit un butin conſidérable, qu'il faiſoit tranſporter par eau, ordonna aux gardes de la porte de ſon palais de veiller ſur les barques. Ces gardes, offenſés de la commiſſion, qu'ils regardoient comme au-deſſous d'eux, obéirent cependant; mais le jour ſuivant, Yu-tſi étant allé viſiter ces barques, un garde tira ſon poignard & l'étendit mort ſur la place. Les autres, loin de le punir de ſon crime, prirent ſon parti, & déclarèrent Yu-mei, frère de Yu-tſi, prince de Ou.

Yu-mei ayant été reconnu, de tous les états de Ou, légitime ſucceſſeur de ſon frère, choiſit pour premier miniſtre, & chef de ſon conſeil, ſon frère Ki-tcha, dont l'eſprit, la prudence & la capacité étoient connues de tout le monde. Ki-tcha avoit à cœur d'établir dans le pays de Ou l'ancien gouvernement Chinois, dont on diſoit que les règlemens étoient conſervés

avec

avec ſoin dans la principauté de Lou. Il fit conſentir ſon frère à l'y laiſſer aller, pour s'en inſtruire à fond.

Avant l'Ere Chrétienne. 544. *King-ouang.*

Siang-kong, prince de Lou, reçut & traita magnifiquement Ki-tcha. Il l'invita à un repas ſplendide, qui fut accompagné d'une muſique ſupérieurement exécutée. Les anciens ſages, qui ſavoient combien on s'oublie aiſément, avoient établi ſur la muſique les règles du bon gouvernement ; c'eſt-à-dire, que les règles de la vertu & de la bonne conduite étoient miſes en muſique, de manière que l'accord qui ſe trouvoit entre ces règles, joint à celui des différens tons, inſpiroit la vertu, & portoit à la pratiquer. Ki-tcha fut ſi enchanté de cette muſique, qu'il pria inſtamment le prince de Lou de la lui céder.

L'empereur Ling-ouang avoit eu un frère, nommé Ouang-tan-ki ; à ſa mort, il avoit laiſſé un fils appellé Kou, né avec des inclinations baſſes & perverſes. Kien-ki, fils de Chan-kong, qui tenoit un des premiers rangs à la cour de Ling-ouang, conſeilla à ce prince de ſe défaire de Kou ; mais Ling-ouang ne fit point attention à ce conſeil, & mourut peu de temps après.

A peine l'empereur fut-il mort, que Kou commença à former, ſous-main, un parti en faveur de Ning-fou, frère de KING-OUANG, pour l'élever à l'empire. Quoique KING-OUANG eut été reconnu de tout le monde, il ne ſe déſiſta pas pour cela de ſon deſſein. Ayant continué d'intriguer, il raſſembla quelques troupes, avec leſquelles il fut bloquer la ville de Ouei, où Kien-ki, qu'il regardoit comme un des plus grands obſtacles à ſes vues, étoit renfermé ; mais Kien-ki trouva moyen de ſe retirer à Ping-tſi. Cette levée de boucliers, de la part de Kou, fut cauſe de la perte de Ning-fou : car KING-OUANG, qui en

craignoit les ſuites, ordonna de le faire mourir, à la cinquième lune de la ſeconde année de ſon règne. A cette nouvelle, Kou ſe ſauva dans les états de Tçin, avec Hia & Leao ſes complices.

Avant l'Ere Chrétienne. 543. *King-ouang.*

Sur la fin de la troiſième année du règne de KING-OUANG, naquit, dans la principauté de Lou, Yeou-tſé, autrement Tſé-lou, diſciple de Confucius.

542.

L'année ſuivante, Ouei, prince de la famille du prince de Tchou, étant parti pour viſiter les états de Ching, reçut, ſur la frontière, la nouvelle que le prince de Tchou étoit tombé malade. Revenant auſſi-tôt à la cour, il entre dans la chambre du prince, le poignarde, & maſſacre enſuite Mou & Ping-hia, ſes deux fils, encore jeunes. Ouei vouloit traiter de même Tſe-pi & Kong-kio; mais ils s'enfuirent, l'un dans les états de Tçin, & l'autre dans ceux de Tching-tcheou. Ly, premier miniſtre du prince de Tchou, voulant ſe ſauver auſſi, fut arrêté & tué à Kia. Après tant de meurtres, Ouei crut que perſonne ne ſeroit aſſez oſé pour lui diſputer les états de Tchou. Il en prit poſſeſſion, ſous le nom de Ling-kong.

541.

La cinquième année de KING-OUANG, naquit, dans la principauté de Tſai, Tſi-tiao ou Tſe-tſé, diſciple de Confucius. La ſeptième année, Ju, ou Tſe-ju, un autre de ſes diſciples, naquit dans la principauté de Lou.

540.

538.

Le jour *Kia-chin*, de la ſeconde lune, dixième année du règne de KING-OUANG, il y eut, après-midi, un éclipſe de ſoleil.

535.

L'empire, juſqu'à la huitième année de KING-OUANG, avoit été aſſez paiſible, par la prépondérance que le prince de Tçin avoit déja depuis long-temps, ſur les autres princes. A la ſeptième année, Ling-kong, prince de Tchou, ayant à ſa cour les princes de Tching & de Hiu, chercha à les détacher

du parti du prince de Tçin, & à les engager dans ſes intérêts. Pour y parvenir, il retint les princes de Tching & de Hiu, & dépêcha Tſiao-kiu, vers celui de Tçin & ſes alliés, pour leur dire que ces deux princes les attendoient à Chin. Le prince de Tçin vouloit d'abord s'excuſer de s'y rendre; mais un de ſes principaux miniſtres lui dit: Avant l'Ere Chrétienne. 535. *King-ouang.*

« Prince, il ſemble que le Tien aveugle Ling-kong; ſes » crimes ne font que s'accumuler; il ne peut encore long- » temps ſe ſoutenir. Cependant, comme il pourroit arriver » que ſa puiſſance s'accrût, accordez-lui ce qu'il vous de- » mande. Ne vous relâchez point de la pratique de la vertu, » & voyez s'il y aura quelque amendement dans ſa conduite. » Si par quelque heureux changement, auquel nous voyons ſi » peu d'apparence, il s'adonnoit entièrement à la vertu, doit- » il être rejetté de l'amitié des autres princes qu'il recherche? » Si au contraire, on ne voit aucun changement dans ſa con- » duite, ſoyez sûr que ſa principauté eſt ſur le penchant de » ſa ruine ». Le prince de Tçin promit à ſon miniſtre de ſe trouver au rendez-vous.

Ce prince & ſes alliés ſe mirent en chemin pour les états de Tchou, excepté ceux de Lou, de Ouei & de Tſao. Ce dernier s'excuſa, ſur ce que, étant un peu brouillé avec le prince de Tſou, il craignoit qu'il ne profitât de ſon abſence pour inquiéter ſes peuples. Celui de Ouei, prétexta ſes infirmités, & celui de Lou, donna pour excuſe qu'il étoit occupé aux grandes cérémonies de ſa famille.

Le prince de Tching fut le premier qui arriva à Chin, où les princes devoient s'aſſembler. Tſiao-kin, miniſtre de Ling-kong, qui connoiſſoit la fierté de ſon maître, par rapport à la qualité de roi que ſes ancêtres s'étoient arrogée, craignit

Avant l'Ere Chrétienne. 535. *King-ouang.*

qu'il n'aliénât les autres princes, & crut devoir lui donner ces conſeils. « Vous voyez, ſeigneur, que les princes de l'empire » ſe donnent à celui qui leur rend le plus d'honneurs. Voici » la première fois qu'on les invite à s'aſſembler dans vos » états ; il faut vous ſurpaſſer pour les recevoir. Vous avez, » dans les anciens empereurs, d'illuſtres modèles de ce que » vous devez faire dans cette occaſion. Rappellez-vous com- » ment Ki-ti, fils du grand Yu, traita les grands de ſa cour » à Kiun-tai ; comment Tching-tang parla aux ſiens à Pou- » tching ; de quelle manière Ou-ouang en agit avec les ſei- » gneurs de l'empire ; avec quelle bonté Tching-ouang les » invita à la chaſſe de Ki-yang, & tant d'autres que vous » n'ignorez pas. C'eſt par des manières obligeantes qu'ils » étoient devenus ſi puiſſans. Kié, de la dynaſtie des *Hia* ; » Cheou-ſin, de celle des *Chang* ; Yeou-ouang, de celle des » *Tcheou*, ont, au contraire, révolté par leur orgueil, le » cœur de leurs ſujets, & ont perdu l'empire ».

Quoique le prince de Tchou ne ſuivît pas, en tout, ce que Tſiao-kin lui avoit recommandé, & qu'il continuât de prendre la qualité de roi, même dans cette aſſemblée, il s'y comporta néanmoins, avec aſſez de prudence, pour gagner pluſieurs des princes, tels que ceux de Tſou, de Tchin, de Hiu, avec leſquels, l'automne de la même année, il fut attaquer le prince de Ou ; mais le prince de Ou, qui ſe défioit toujours de lui, ſe tenoit ſur la défenſive. Après une marche aſſez longue, le prince de Tchou fit camper ſon armée à Kien-ki, ſur les limites de ſes états. Celle du prince de Ou, qui n'étoit pas éloignée, auroit pu l'empêcher d'entrer ſur ſes terres ; mais comme le terrein n'étoit point propre pour une action, il le laiſſa avancer juſqu'à Fang-tchong, où il le battit, & lui tua beau-

coup de monde. Il y perdit ſes meilleurs officiers. Le prince de Ou fit encore, ſur lui, pluſieurs priſonniers, parmi leſquels ſe trouva Ki-tchi, grand général de Ling-kong, qu'il obligea de ſe retirer honteuſement, après une défaite auſſi complette.

Avant l'Ere Chrétienne. 535. *King-ouang.*

Ngai-kong, prince de Tchin, qui étoit entré dans la querelle du prince de Tchou, retourna dans ſes états, où il tomba malade des fatigues qu'il venoit d'eſſuyer. Ce prince avoit eu trois femmes, qui toutes lui avoient donné des enfans. Il avoit eu de Tching-ki, la première, Yen-ſsé, qui, par conſéquent, étoit de droit ſon héritier. Cependant, comme il aimoit paſſionnément ſa deuxième femme, ſon frère Tchao le preſſoit vivement de nommer ſon fils Lieou pour ſon ſucceſſeur; ce qu'il ne put jamais obtenir de Ngai-kong. Voyant donc que toutes ſes inſtances étoient inutiles, il propoſa au prince Kouo, qui étoit auſſi très-porté pour Lieou, de tuer Yen-ſsé, & d'ôter, par ce moyen, tout prétexte à Ngai-kong de ne le pas choiſir pour héritier; ce qu'ils exécutèrent, à la quatrième lune, de la onzième année du règne de KING-OUANG. 534.

A cette nouvelle, Ngai-kong fut tellement ſaiſi de douleur & de déſeſpoir, que, tout malade qu'il étoit, il ſe leva, fit retirer tout le monde, & ſe pendit en préſence de ſa femme, qui ſeule étoit reſtée dans ſa chambre. Kan-tching-ſsé, mandarin qui avoit ſoin des ambaſſades, partit auſſi-tôt avec Ching, fils de la troiſième femme de Ngai-kong, pour aller avertir le prince de Tchou de ce qui venoit d'arriver dans les états de Tchin; mais le prince de Tchou, ſans en prévoir les ſuites, fit mourir Kan-tching-ſsé, & ſe diſpoſa à marcher contre la principauté de Tchin. Lieou, qui en avoit pris poſſeſſion, jugeant qu'il ne pouvoit réſiſter

au prince de Tchou, ſe retira auprès de celui de Tching.

Avant l'Ere Chrétienne. 534. *King-ouang.*

Le prince Lieou n'eut pas plutôt abandonné ſes états, que les grands firent mourir Kouo, qu'on regardoit comme l'auteur de tous ces troubles; mais cette mort n'arrêta point les troupes de Tchou. Ki-tchi, qui les commandoit, entra ſans oppoſition dans les états de Tchin; il pouſſa vivement le prince Tchao, qui s'étoit mis à la tête de quelques troupes, & le fit priſonnier. Ce général fit mourir Kong-hoan, & ſe rendit maître de toute la principauté, dont le prince de Tchou vint prendre poſſeſſion. Ce fut-là que Tchao-kong, prince de Lou, s'aboucha, pour la première fois, avec le prince de Tchou.

532.

Confucius, quoiqu'âgé ſeulement de dix-neuf ans, étoit déja en grande réputation dans la principauté de Lou; mais très-pauvre. Tchao-kong, pour lui donner quelques moyens de ſubſiſter, le fit intendant des vivres; mandarinat de peu d'importance, mais cependant aſſez lucratif. L'année précédente, il s'étoit marié avec Pien-kuan-chi, de la principauté de Song, dont il eut un fils, qu'il appella Pé-yu. Il ne fut qu'un an intendant des vivres; comme il ſe comportoit avec beaucoup de ſageſſe, Tchao-kong l'éleva à l'intendance des beſtiaux.

Après l'aſſemblée des princes, à Chin, le prince de Tſai avoit ſuivi le prince de Tchou, contre le prince de Ou. Cette expédition finie, le prince de Tchin s'étoit retiré dans ſes états. Le miniſtre du prince de Tſai le preſſoit d'en faire de même, lui apportant, pour raiſon, qu'on ne devoit point ſe fier au prince de Tchou, que tout le monde ſavoit être ſans foi, & n'avoir d'autre but, que d'opprimer ſes voiſins; qu'infailliblement il ſeroit victime de quelqu'une de ſes perfidies. Ces ſages conſeils furent inutiles; le prince de Tſai s'obſtina à reſter

dans les états de Tchou, jusqu'à la quatorzième année du règne de KING-OUANG.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 531. *King-ouang.*

Ling-kong, prince de Tsai, éprouva, mais trop tard pour lui, que son ministre lui avoit donné un avis prudent. Un jour, de la quatrième lune, quatorzième année de KING-OUANG, le prince de Tchou l'invita à un grand repas; il le fit boire avec excès, & profita de son ivresse pour le faire mourir. Après une action aussi noire, il envoya Ki-tchi, avec ses troupes, qui s'empara facilement de la principauté de Tsai, dont il enleva l'héritier présomptif, qu'il obligea de servir le prince de Tchou, en qualité de domestique.

Ling-kong, prince de Tchou, devenu maître des états de Tchin & de Tsai, fit raser toutes les murailles des villes; ensuite il donna ceux de Tsai à Ki-tchi, à titre de principauté, comme ils étoient auparavant. Mais Ki-tchi, qui avoit une ambition démésurée, fâché d'ailleurs de voir toutes les villes de Tsai démantelées, gagna si bien les peuples de Tchin & de Tsai, qu'il put, dès-lors, compter sur leur fidélité. Dans ce même temps, Pi, prince de la famille de Tchou, revenant d'auprès du prince de Tçin, passa par les états de Tsai. Ki-tchi le retint quelques jours; il lui persuada qu'il le feroit prince de Tchou, s'il lui promettoit de lui donner encore la principauté de Tchin, & d'en faire rebâtir les murailles. Pi lui promit tout ce qu'il voulut. Ki-tchi alors lui nomma ceux à qui il pouvoit s'adresser pour se faire un parti considérable. Il lui dit comment il devoit s'y prendre pour lui donner avis de ses progrès; & enfin, ce qu'il devoit faire, lorsque lui, Ki-tchi, entreroit dans les états de Tchou, à la tête des troupes réunies de Tsai & de Tchin. Tout étant ainsi concerté entre eux, ils se séparèrent.

Avant l'Ere Chrétienne. 529. *King-ouang.*

Ces deux princes, chacun de leur côté, ne manquèrent pas de disposer toutes choses pour venir à bout de leur dessein. Sur les nouvelles que Ki-tchi reçut de Pi, il partit, à la quatrième lune de l'an 529, seizième du règne de KING-OUANG, pour se rendre dans les états de Tchou, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il fit déclarer Pi, prince de Tchou. Ce prince se joignit aussi-tôt à Ki-tchi. Ling-kong qui n'avoit eu aucun vent de cette révolte, vit bien qu'il étoit perdu sans ressource. Pour éviter de tomber entre leurs mains, il aima mieux se donner la mort lui-même, que de l'attendre de ses ennemis; il se pendit. Ki-tchi, ravi de cette nouvelle, jugea qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour accomplir entièrement son dessein; ainsi, lorsque Pi & lui firent leur entrée dans la ville, il abattit la tête de Pi d'un coup de sabre, & se fit proclamer prince de Tchou, sous le nom de Ping-kong.

528.

Quand ce nouveau prince de Tchou fut paisible, la première chose à laquelle il pensa, fut de rétablir les princes de Tchin & de Tsai dans leurs états. Il donna ceux de Tchin, à Hoei-kong, fils légitime du prince héritier de Ngai-kong, à qui ils avoient été enlevés cinq ans auparavant; & ceux de Tsai, à Ping-kong, fils du légitime successeur de Ling-kong, à qui le prince de Tchou les avoit enlevés, après lui avoir ôté la vie, par l'attentat le plus noir. Cette action de justice du nouveau prince de Tchou, lui gagna le cœur de tous ses sujets, & étouffa entièrement les sentimens de vengeance.

527.

Le dernier jour, de la troisième lune, de l'an 527, dix-huitième du règne de KING-OUANG, il y eut, après midi, une éclipse de soleil.

L'an

L'an 525, en été, le jour *kia-ſu*, de la ſixième lune, il y eut éclipſe de ſoleil. Cette même année, en hiver, il parut une grande comète, depuis le cœur du *ſcorpion* ou *antares*, qui s'étendoit à l'occident, juſqu'à la *voie lactée*. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 525. *King-ouang.*

Dans le même temps, il y eut un combat terrible ſur le fleuve Kiang, à Tchang-ngan, pays de Tchou, entre le prince de Ou & le prince de Tchou, qui dura un jour & une nuit, ſans interruption. Pendant le jour, les barques de Ou eurent du déſavantage; la barque ſur laquelle combattoit le prince de Ou, fut priſe. Kouang, de la famille de ce prince, profita de ce malheur même, pour ranimer le courage des ſiens; la flotte de Ou reprit de nouvelles forces, & tomba de nouveau ſur celle de Tchou, pendant l'obſcurité de la nuit. Elle la mit en déſordre, brûla pluſieurs barques, en coula quelques-unes à fond, & en prit d'autres, parmi leſquelles étoit celle du prince de Ou, qui avoit été enlevée la veille. Le prince Kouang, content d'avoir ſi bien réparé le premier déſavantage, fit ceſſer ce combat nocturne, réſolu de recommencer à la pointe du jour; mais le prince de Tchou avoit été ſi maltraité, qu'il avoit profité du reſte de la nuit pour ſe mettre en ſûreté par la fuite. Le prince de Ou, ne jugea pas à propos de le pourſuivre.

KING-OUANG, la vingt-unième année de ſon règne, ayant deſſein de faire changer la monnoie, & de fondre de grands deniers, ſe perſuada qu'il en tireroit des profits conſidérables. Il propoſa la choſe à ſon conſeil, qui la déſapprouva; on lui repréſenta que les affaires étoient en ſi grande combuſtion dans ſes états, qu'il auroit beaucoup de peine à faire paſſer cette monnoie; que ſi les ſujets des autres princes ne la recevoient pas, les peuples de l'empire en deviendroient plus miſé- 524.

rables, par la ruine de leur commerce, & qu'il ſe mettoit en danger de voir ſes propres ſujets dénués des beſoins de première néceſſité. KING-OUANG, qui n'avoit demandé l'avis de ſon conſeil que pour la forme, ne s'arrêta pas à ces raiſons, & donna incontinent des ordres de fondre de grands deniers, comme il l'avoit projetté.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 524. *King-ouang.*

523. L'année ſuivante Tao-kong, prince de Hiu, tomba malade. Son fils Tchi, héritier de ſes états, s'aviſa de lui donner un remède, qu'il regardoit comme un grand ſpécifique contre ſon mal. Tao-kong le prit, & expira peu de temps après. Le prince Tchi, voyant le funeſte effet de ſon remède, ſe retira dans la principauté de Tçin, en diſant que, quoique ſon intention en le donnant à ſon père, eût été pure, il ſe regardoit néanmoins comme l'auteur de ſa mort, & indigne, par conſéquent, de ſa ſucceſſion, dont il ſe privoit volontairement en faveur de ſon frère Yuen-kong. Il en eut effectivement tant de regret, qu'il en mourut dans la même année.

522. La vingt-troiſième année du règne de KING-OUANG, la cour du prince de Tchou ne fut pas plus paiſible. Ping-kong, prince de Tchou, eut un fils, dans le temps qu'il étoit dans les états de Tſai, qu'il appella Kien. Quand il monta ſur le trône de Tchou, il donna, à ce fils, Ou-ché pour précepteur, & Fey-ou-ki pour ſous-précepteur. Comme Kien n'aimoit point Fey-ou-ki, celui-ci, pour prévenir les ſuites de cette inimitié, réſolut dès-lors de le perdre. Il commença par conſeiller à Ping-kong, de marier le prince Kien, & de demander à Ngai-kong, prince de Tſin, ſa fille. Ping-kong, ſuivant ce conſeil, envoya Fey-ou-ki au prince de Tſin, qui obtint la princeſſe Yng-chi, ſa fille, pour le fils de ſon maître. Fey-ou-ki

521. la conduiſit, au commencement de l'an 521, dans les états de Tchou, où le mariage ſe fit.

Quelque temps après, Fey-ou-ki fut trouver Ping-kong, pour lui dire, que le prince de Tçin n'étoit à la tête des autres princes de l'empire, que parce qu'il étoit soutenu par l'empereur; & que Tchou n'osoit lui disputer cette prééminence, parce que ses états, de ce côté-là, n'étoient défendus d'aucune place. Il ajouta que si on faisoit de Tching-fou une forteresse, on y établiroit la demeure du prince Kien, & qu'alors il lui paroissoit qu'on n'auroit plus rien à craindre, & qu'on seroit plus en état de faire la loi à ses voisins. Ping-kong goûta ce projet, & fit incessamment fortifier Tching-fou; ensuite il y envoya demeurer le prince Kien, avec une bonne garnison.

Avant l'Ere Chrétienne. 521. *King-ouang.*

L'année suivante, Fey-ou-ki, voulant consommer son crime, demanda audience à Ping-kong, & lui dit: « Je viens » d'apprendre, par une voie sûre, que le prince Kien, & son » précepteur Ou-ché, sont sur le point de se révolter; ils se » sont ligués avec les princes de Tsi & de Tçin; l'affaire est » résolue. Prince, il faut y apporter un prompt remède ». Les hommes jugent leurs semblables d'après leurs propres sentimens; Ping-kong crut Fey-ou-ki, & se rappellant ce qu'il avoit fait lui-même, pour s'emparer des états dont il étoit en possession, il ne douta point que son fils ne fût coupable d'une semblable trahison. Sans attendre de plus amples éclaircissemens, il fit venir Ou-ché. « Prince, lui dit Ou-ché, un faux » pas entraîne après lui bien des malheurs; pourquoi ajouter » foi à des discours pleins d'artifice »? Ping-kong, sans vouloir l'écouter plus long-temps, ordonna de le mettre aux fers. Il fit partir en diligence Fen-yang, général de ses troupes, avec ordre d'aller mettre à mort le prince Kien.

520.

Fen-yang, qui connoissoit l'innocence du prince, & les arti-

Avant l'Ere Chrétienne. 520. *King-ouang.*

fices de Fey-ou-ki, dépêcha, ſur le champ, un de ſes domeſtiques à Tching-fou, pour donner avis au prince Kien de ce qui ſe paſſoit, & de l'ordre dont ſon père l'avoit chargé. Il lui fit dire de ſe retirer au plutôt. Kien, accablé de cette nouvelle, ſe retira dans les états de Song. Fen-yang, à ſon retour, annonça à Ping-kong que Kien s'étoit évadé. « Comment cela ſe peut-il, lui dit Ping-kong, je n'en ai parlé à » qui que ce ſoit, qu'à vous ſeul » ? Moi-même, répondit » Fen-yang, je l'ai averti. Vous devez vous ſouvenir, prince, » que lorſque vous m'honorâtes de l'emploi de général de » vos troupes, vous m'ordonnâtes, en même temps, de ſervir » le prince Kien, votre fils, avec autant de zèle & de fidélité que vous-même. Suivant cet ordre, qui a précédé le » ſecond, ne devois-je pas l'avertir de ſe retirer » ? « Comment, après cela, lui demanda Ping-kong, avez-vous eu » la hardieſſe de revenir & de paroître devant moi » ? Un » envoyé, lui répondit-il, qui n'a pas exécuté les ordres de » ſon maître, quoiqu'il n'y ait pas de ſa faute, s'il ne revient » pas en rendre raiſon, ne devient-t-il pas coupable de rébellion » ? « Allez, lui dit Ping-kong, retournez à votre emploi, comme par le paſſé ».

Yen-yong, autrement Tchang-kong, & Yen-kieou, autrement Yeou, tous deux diſciples de Confucius, naquirent, cette vingt-quatrième année, dans la principauté de Lou.

Cette même année, le jour *gin-ou* de la ſeptième lune, avant midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

A la quatrième lune de l'an 520, le jour *y-tcheou*, mourut KING-OUANG, & le jour *kouei-maou*, de la douzième lune, après-midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

La ſucceſſion de KING-OUANG, occaſionna de grands

troubles à la cour. Le légitime héritier de l'empire étoit mort depuis ſix ans, & KING-OUANG n'en avoit point déſigné d'autre. De trois fils, il lui reſtoit Mong, le ſecond; & Tchao, le troiſième. Tchao étoit celui ſur lequel KING-OUANG jettoit les yeux pour lui ſuccéder, mais il ne s'en étoit point encore expliqué.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 520. *King-ouang.*

A la quatrième lune, KING-OUANG fit une partie de chaſſe, & prit avec lui une nombreuſe eſcorte. Il avoit deſſein de ſe défaire de Chen-tſé & de Lieou-tſé, qui s'étoient déclarés, trop ouvertement, en faveur du prince Mong qui lui déplaiſoit. A peine KING-OUANG fut-il arrivé à la montagne Pé-chan, qu'il tomba malade, & ſes gens le portèrent à Yong-ki-chi, où il mourut. Chen-tſé & Lieou-tſé, ſans différer, proclamèrent empereur le prince Mong.

Ceux qui ſavoient l'intention de KING-OUANG, refuſèrent d'abord de reconnoître Mong, & ſe déclarèrent pour Tchao. La cour étoit dans une confuſion affreuſe. Lieou-tſé ſe réfugia à Yang; Chen-tſé courut au palais chercher le prince Mong, & ſe ſauva avec lui, la même nuit que Ouang-tſé-hoan y conduiſoit Tchao, pour en prendre poſſeſſion. Les partiſans de ce prince, voyant le déſordre qui régnoit, conſultèrent ſur les moyens de l'appaiſer. Ouang-tſé-hoan dit que la mort ſeule de Chen-tſé pouvoit rétablir le calme. Il ſe mit à ſa pourſuite, avec des troupes, l'atteignit & lui livra bataille. Ouang-tſé-hoan fut battu & perdit la vie, de même que tous ceux de la famille impériale, qui l'avoient accompagné, à qui Chen-tſé ne fit aucun quartier. Le prince Tchao fut plus heureux; il défit d'abord Kong-kien-kong, & enſuite Kan-ping-kong, qui tenoient tous deux pour le prince Mong. Chen-tſé, craignant, avec raiſon, que Tchao ne l'emportât ſur ſon frère, envoya demander du ſecours au prince de Tçin; en attendant, il ſe

tint ſur la défenſive : il établit Ouang-tſé-tchu gouverneur de la ville, aſſembla tous les mandarins qui s'étoient déclarés pour Mong, & leur fit jurer de lui être fidèles ; après quoi, il fut camper au pays de Hoang.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 520. *King-ouang.*

Quand les troupes auxiliaires de Tçin furent arrivées, Chen-tſé & Licou-tſé, ſe trouvant les plus forts, conduiſirent, en triomphe, le prince Mong à la ville impériale, où ils furent reçus aux acclamations du peuple. A peine Mong fut-il entré dans la ville, qu'il tomba malade, & mourut. Licou-tſé, Chen-tſé & Tçi-tan, général des troupes de Tçin, déclarèrent ſur le champ KING-OUANG, frère utérin de Mong, ſon ſucceſſeur à l'empire. Le prince Tchao ne perdit cependant pas toute eſpérance, & malgré l'inégalité de ſes forces, il diſputa, pendant pluſieurs années, l'empire à ſon concurrent.

Dans le même temps, naquit Touan-mou-tſé, autrement Tſé-kong, diſciple de Confucius, dans la principauté de Ouei.

KING-OUANG.

519.

Fey-ou-ki, craignant que ſa perfidie ne fût dévoilée, employa la calomnie pour exciter Ping-kong, prince de Tchou, à ſe défaire de Ou-ché. Ce prince le fit mourir, lui & toute ſa race, à l'exception de Ou-yun, un de ſes fils, qui trouva moyen d'échapper à l'horrible maſſacre de ſa famille. Ou-yun, pour venger tant de ſang, injuſtement répandu, ſut engager le prince de Ou à déclarer la guerre à Ping-kong ; & la première année du règne de KING-OUANG, il ſe mit en campagne, & s'empara du pays de Tcheou-lay.

Ping-kong envoya Ouc-yuei, ſon général, avec les troupes des princes ſes alliés, au ſecours de Tcheou-lay. Le prince Kouang,

qui commandoit l'armée de Ou, ne fut point effrayé de voir tant de forces réunies contre lui, d'autant plus qu'il venoit d'apprendre que Tſé-hiu, le plus expérimenté des officiers de l'armée de Tchou, étoit mort en chemin. Il ſavoit encore que les troupes des princes étoient ſéparées de celles de Tchou, & qu'elles marchoient contre leur gré. Kouang réſolut de porter ſes premiers efforts contre ces troupes auxiliaires, & de retomber enſuite ſur celles de Tchou. Cette combinaiſon lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. A la première attaque, les troupes des princes lâchèrent le pied. Les princes de Hou, de Chin, & le général de Tchin, furent faits priſonniers; il battit enſuite les troupes de Tchou, & les défit complétement.

Avant l'Ere Chrétienne. 519. *King-ouang.*

Lorſque KING-OUANG fut déclaré empereur, il n'étoit pas encore maître de la ville impériale: il campoit à Ti-tſiuen, avec Chen-tſé & Lieou-tſé. Chen-tſé, à la tête d'un détachement, ſe ſaiſit de Tſé; & Lieou-tſé, de Tſiang-gin & de Tchin-gin. Pendant ce temps-là, le prince Tchao entra dans Yn, comme Chen-tſé & Lieou-tſé venoient pour s'en emparer. Yn-chi, un de ſes généraux, les y attendit de pied ferme, & défit le corps que Chen-tſé commandoit; ce qui obligea Lieou-tſé de ſe retirer. Ce fut alors qu'Yn-chi proclama Tchao empereur, & le fit reconnoître par tous les gens de ſon parti, ce qui ne s'étoit pas encore fait.

A la huitième lune, le jour *y-ouei*, il y eut un grand tremblement de terre, qui cauſa tant de frayeur à Nan-kong-ki, un des principaux officiers de Tchao, qu'il en mourut. C'eſt à l'occaſion de cet événement, que Tchang-kong dit à Lieou-ouen-kong: « Ce tremblement de terre, me paroît être d'un très-» mauvais préſage pour les affaires du prince Tchao. Autre-» fois, lorſque la dynaſtie des *CHANG* tomba, le tremblement

» de trois rivières, ſembloit nous le pronoſtiquer. N'en ſeroit-
» il pas de même aujourd'hui » ?

Avant l'Ere Chrétienne.

518. *King-ouang.*

L'année ſuivante, l'empereur KING-OUANG étoit encore campé à Ti-tſiuen ; & à la ſeconde lune, Kan-hoan-kong quitta ſon parti, pour ſe donner au prince Tchao. Licou-tſé fut ſenſible à cette défection : « Qu'importe, lui dit Tchang-
» kong, devons-nous en témoigner du chagrin ? Ne liſons-
» nous pas dans *Tai-chi*, (chap. du *Chu-king*), que Ou-ouang diſoit à ſes gens : *Cheouſin a dans ſon armée des dix mille, & dix mille ſoldats ; mais dont les cœurs corrompus, pleins de trouble & de confuſion, n'ont ni réſolution, ni courage. Si je n'ai que dix ſoldats, ils ſont tous braves, pleins de cœur & de droiture, ſincères, déterminés à me ſuivre & à ne point m'abandonner.* « C'eſt par ce moyen,
» que la dynaſtie des TCHEOU s'eſt élevée. Fondons-nous ſur
» la vertu, & ne nous embarraſſons point de la légèreté de
» quelques particuliers ».

Cette même année, le jour *y-ouei*, de la cinquième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

517.

L'an 517, troiſième de KING-OUANG, Yu-chi, général du prince Tchao, vint au pays de Kong (1), & voulut ſe rendre maître de Tong-chi, en y mettant le feu ; mais ſon entrepriſe échoua. Chen-tſé, cependant, étoit inquiet de voir que les affaires de KING-OUANG traînoient en longueur. Il alla lui-même demander du ſecours au prince de Tçin, pour les décider. Pendant ſon abſence, les troupes de Licou attaquèrent celles de Ouang-tching, & les battirent ; mais celles-ci, s'étant ralliées, revinrent ſur Licou, & le défirent entièrement. Cet échec obligea KING-OUANG de quitter ſon poſte de Ti-tſiuen, & de venir camper au pays de Hoa.

(1) Kong-hien dans le Honan.

Cette

Cette même année, à la neuvième lune, Tchao-kong, prince Lou, étant allé dans les états de Tsi, où il demeura près d'un an, apprit que les troubles qui commençoient à s'élever dans sa principauté, avoient obligé Confucius de passer dans celle de Tsi. Il fut plus pénétré de la retraite de ce célèbre philosophe, que du désordre qui arrivoit dans son royaume. King-kong, prince de Tsi, s'empressa d'accueillir ce grand homme, & l'invita à venir à sa cour. Confucius s'y rendit aussi-tôt. King-kong voulut éprouver, dès cette première entrevue, s'il étoit aussi éclairé qu'on le disoit, & lui demanda en quoi consistoit le bon gouvernement. *Il consiste*, répondit Confucius, *en ce que le maître, soit maître, & le sujet, sujet; que le père, soit père, & que le fils, soit fils.* « Rien de plus » vrai, dit King-kong; car si le maître, n'est pas maître, le » sujet, n'est pas sujet; si le père, n'est pas père, le fils, n'est » pas fils. Quelque riche qu'on soit d'ailleurs, on ne peut » vivre en repos ». King-kong se contenta de lui faire cette seule question.

Avant l'Ere Chrétienne. 517. *King-ouang.*

La négociation de Chen-tsé, eut tout le succès qu'il pouvoit desirer. King-kong, prince de Tçin, lui donna la meilleure partie de ses troupes, sous les ordres de son général Tsi-sy. Avec ce secours, Chen-tsé résolut de mener KING-OUANG dans la ville impériale. L'empereur décampa de Hoa, & vint mettre son camp à Chi. Cependant les troupes de Tçin s'emparèrent de la ville de Kong, & poursuivirent si vivement le prince Tchao, que ne se trouvant pas en état de leur tenir tête, il se saisit de tous les regîstres de l'empire; & accompagné de la famille de Chao, de Mao-pe-té, de Yn-chi-cou, de Nan-kong-yu, qui avoient suivi son parti, il se retira dans les états de Tchou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 516. *King-ouang.*

Ils trouvèrent, à leur arrivée, le prince de Tchou, fort embarraſſé à ſoutenir la guerre que lui faiſoit le prince de Ou. Ce prince, en perſonne, aſſiégeoit Tſien, ſous les ordres du général Kouang, qui avoit détaché un corps conſidérable de troupes commandé par Ki-tſé, pour s'oppoſer aux princes d'en-haut, c'eſt-à-dire, du nord, s'ils venoient au ſecours de Tſien. Cette ville étoit une place trop importante, pour que Tchao-kong ne fît pas les derniers efforts pour la défendre ; auſſi obligea-t-il la plupart de ſes domeſtiques, & ceux des grands de ſa cour, à prendre les armes. Avec cette formidable armée, il fit garder tous les paſſages pour intercepter les ſecours au prince de Ou, & fut avec le gros de l'armée faire lever le ſiége de Tſien. Le prince Kouang, voyant tant de forces prêtes à tomber ſur lui, ſe crut perdu ; ſon ambition lui ſuggéra alors un moyen de ſe tirer d'affaire, lui & ſon armée. Il s'en expliqua ainſi à Tchuen-tche-tchou, qui lui étoit dévoué : « Vous » voyez qu'il nous eſt impoſſible d'échapper. Je ſuis de la » famille des princes de Ou. Si nous périſſons tous, elle eſt » éteinte. Ne dois-je pas en conſerver une étincelle, en ma » perſonne ? Nous ſommes ſi preſſés, que quand Ki-tſé vien- » droit à notre ſecours, il ne pourroit nous tirer du mau- » vais pas où nous ſommes engagés ». Tchuen-tche-tchou, lui répondit : « Je conçois votre deſſein, & je puis facilement » l'exécuter ; mais ſi je mets à mort notre prince, puis-je » vivre ? & ſi je meurs avec lui, que deviendra ma vieille » mère, à qui il ne reſteroit qu'un enfant foible, qui ne » pourroit la ſoulager » ?

Kouang-kong, lui-même, fit mourir le prince de Ou. L'armée ayant appris la mort de leur *kong*, ſe mit à faire des gémiſſemens, qui furent entendus des ennemis. Tous prirent

le deuil; la confuſion ſe mêla parmi eux, & pluſieurs déſertèrent. Yen-yu ſe retira pour paſſer à Sin; Tcho-yong alla à Tchong-ou, & ſes troupes abandonnèrent d'elles-mêmes le ſiége de Tſien. Yen, général de l'armée de Tchou, ignorant la cauſe de ce tumulte, n'oſa pas les faire charger. Il s'en informa par ſes eſpions, & ayant appris que la mort du prince de Ou cauſoit ce déſordre, il décampa, & ſe retira avec ſon armée.

Avant l'Ere Chrétienne. 516. *King-ouang.*

La joie, que cette nouvelle donna à Tchao-kong, fut empoiſonnée par les cris du peuple, contre Fey-ou-ki. Ce fourbe, à qui l'ombre ſeule de la vertu faiſoit horreur, ne pouvoit ſouffrir un homme de bien à la cour. Il y avoit déja long-temps que Kio-ouan, perſonnage recommandable, par ſa droiture & par l'eſtime de tout le monde, étoit l'objet de ſa haine & de celle de Yen-tſiang-chi, le complice de ſa ſcélérateſſe. Ils avoient tenté pluſieurs fois de le perdre. Enfin, la cinquième année du règne de KING-OUANG, ils l'accusèrent de trahiſon envers l'état. Tchao-kong en demeura convaincu, & condamna Kio-ouan, avec toute ſa famille, ſans diſtinction, à perdre la vie. Ce prince enveloppa dans ſa proſcription Yang-ling, Tchong, & ſes frères Yang-ouan, Yang-tou & Tçin-tchin, avec leurs enfans, comme ayant trempé dans cette conſpiration.

515.

La mort de Kio-ouan, & de tant de perſonnes innocentes, indigna le peuple contre Fey-ou-ki, & contre Tchao-kong lui-même. Comme il étoit à craindre que ſon reſſentiment ne le conduiſît à une révolte, Chin-yu-ſin fut trouver Tſé-tchang, qui avoit du crédit ſur l'eſprit de Tchao-kong; il l'engagea à déciller les yeux de ce prince, en lui dévoilant les noirceurs de Fey-ou-ki, & de Yen-tſiang-chi ſon complice. Il lui dit, que leur perfidie, contre le prince Kien, étoit manifeſte; que la

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 515. *King-ouang.*

mort injuſte de Ou-ché, & de toute ſa famille, crioit vengeance, de même que celle de Ki-ouan & de tous ſes parens; enfin, que ces deux monſtres étoient les auteurs de la guerre funeſte qui ruinoit l'état, & la cauſe de la haine que leur portoient tous les princes de l'empire. « Souffrirez-vous, plus long-temps, » ajouta-t-il, que le vice opprime la vertu »?

Tſé-tchang, ſenſible à ce reproche, fut, du même pas, demander audience à Tchao-kong. Il lui peignit, avec des couleurs fortes, mais vraies, toutes les horreurs dont Fey-ou-ki s'étoit rendu coupable. Le prince en fut ſi frappé, qu'il fit charger de chaînes Fey-ou-ki & Yen-tſiang-chi, & les livra, avec leurs complices, aux juges, pour inſtruire leur procès. Ils furent encore convaincus d'une infinité d'autres crimes, & le peuple vit, avec des démonſtrations de joie, le ſupplice mérité de ces deux ſcélérats.

511. La neuvième année du règne de KING-OUANG, le jour *ſin-hai*, de la dixième lune, avant midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

510. Confucius étoit encore à la cour de King-kong, prince de Tſi, où il tâchoit de rétablir le ſage gouvernement des anciens. Ce philoſophe auroit deſiré publier ſa doctrine dans les états de Tchou & de Tçin, où il auroit pu la faire fleurir; mais leurs princes étoient trop attachés à l'or, & trop enivrés de leur puiſſance. Le prince de Tſi, au contraire, l'interrogeoit ſans ceſſe, ſur les règles d'un bon gouvernement, l'écoutoit volontiers, & louoit même ſa doctrine; mais il la pratiquoit peu. Comme Confucius en paroiſſoit ſurpris, King-kong lui dit, qu'il étoit trop vieux pour s'y appliquer. Confucius, ſans inſiſter davantage, ſortit de ſes états, & retourna dans ſa patrie.

Les commencemens du règne de Ting-kong, prince de Lou, furent si agités de troubles, par l'orgueil & la mauvaise conduite de Ki-chi, que Confucius ne voulut point se mêler du gouvernement, ni exercer aucune charge. Et comme le *Chi-king*, le *Chu-king*, & les livres, concernant les cérémonies & la musique, étoient confondus les uns avec les autres, & ne faisoient point corps, il les rassembla & les mit en ordre, en les divisant par chapitres. Ce travail augmenta considérablement le nombre de ses disciples. Les sages, des provinces les plus éloignées, s'empressoient à venir le trouver pour s'instruire sous un si grand maître.

Avant l'Ere Chrétienne. 506. *King-ouang.*

Depuis la mort injuste & cruelle de Kio-ouan, Pé-tché-ou-ly, qui s'étoit réfugié au pays de Ou, en avoit tellement animé le prince contre celui de Tchou, qu'il ne cessoit de le harceler du côté du fleuve Hai-ho. Sur la fin de la quatorzième année de KING-OUANG, le prince de Ou changea de dessein. Alors quittant le Hai-ho & le pays de Siu-tchang, il vint attaquer Tchou, sur la rivière Han-kiang, & le vainquit trois fois, entre les montagnes Siao-pie & Ta-pie, où le Han se jette dans le Kiang. Tsé-tchang, général des troupes de Lou, intimidé de tant de défaites, vouloit se retirer; mais Chi-hoang lui conseilla de faire face à l'ennemi, sans quoi il étoit perdu. Ce général fit faire des retranchemens, que Fou-cai-ouang, officier général de l'armée de Ou, vouloit aller forcer sur le champ; mais Hou-licou, son frère, qui commandoit en chef, l'en empêcha. Cet officier impatient, sans respecter cet ordre, fut, avec les cinq mille hommes de la division qu'il commandoit, attaquer le camp des ennemis, le força, & le mit en désordre. Hou-licou fit avancer le corps de bataille pour le soutenir; alors ce ne fut plus qu'une dé-

504.

Avant l'Ere Chrétienne. 504. *King-ouang.*

route générale dans l'armée ennemie. Chi-hoang fut tué ſur ſon char de combat. Tſé-tchang s'enfuit du côté des états de Tching, & abandonna ſes troupes à la diſcrétion des vainqueurs, qui les pourſuivirent juſqu'à la ville de Yng (1), dont ils ſe rendirent maîtres.

Le prince Tchao ne pouvant tenir la campagne, contre le renfort que Chen-tſé avoit amené de Tçin, s'étoit retiré dans les états de Tchou; mais comme il étoit à craindre que quelques eſprits remuans ne ſe ſerviſſent encore du nom de ce prince, pour couvrir leur rébellion, KING-OUANG, profitant des troubles où la guerre du prince de Ou mettoit les états de Tchou, envoya, ſous-main, des gens qui l'aſſaſſinèrent.

Le jour *ſin-hai*, de la troiſième lune, quinzième année du règne de KING-OUANG, avant midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Le prince de Ou faiſoit toujours vivement la guerre au prince de Tchou, à la ſollicitation de Ou-yun, fils de Ou-ché, qui avoit juré la ruine de ce prince, & de venger la mort de ſon père.

Ou-yun avoit un ami à la cour de Tchou, nommé Chin-pao-ſiu, qui étoit du conſeil du prince. Chin-pao-ſiu, lui rendit de grands ſervices. Comme il accompagnoit Ou-yun dans ſa retraite, & que ce dernier épanchoit, dans le ſein de ſon ami, l'amertume de ſon cœur, & ſes déſirs terribles de vengeance: « Je vous aime, lui dit Chin-pao-ſiu, je donnerois ma » vie pour ſauver la vôtre; mais je me dois encore à mon » prince & à ma patrie. Vous pouvez leur nuire; je vous déclare » que je ferai tous mes efforts pour les ſoutenir ». Chin-pao-

(1) King-tcheou dans le Hou-kouang.

ſiu, voyant que ſon maître ne pouvoit plus tenir contre le prince de Ou, lui conſeilla de demander du ſecours au prince de Tſin. Tchao-kong le chargea lui-même de cette négociation. Quand il fut arrivé auprès de Ngai-kong, il lui exagéra la puiſſance du prince de Ou, qu'il étoit de la politique de tous les princes de contre-balancer. Il lui repréſenta que s'il étoit une fois le maître de Tchou, il n'y avoit rien qu'il ne pût entreprendre : que l'intérêt commun demandoit donc qu'on s'opposât à ſes progrès, & que d'ailleurs ſon maître lui devroit le ſalut de ſes états, & le bienfait d'être ſon libérateur.

Avant l'Ere Chrétienne. 504. *King-ouang.*

Ngai-kong lui demanda du temps pour délibérer & propoſer la choſe à ſon conſeil. Chin-pao-ſiu, flottant entre l'eſpoir & l'incertitude du ſuccès de ſa négociation, fut, pendant ſept jours, ſi chagrin, qu'à peine prenoit-il quelque nourriture. Ngai-kong, charmé du zèle qu'il montroit pour les intérêts de ſon maître, lui accorda un corps conſidérable de ſes meilleures troupes, à la tête deſquelles il partit, content de ſe voir en état de tenir parole à ſon ami Ou-yun, & de ſecourir, contre tous ſes efforts qui avoient eu tant de ſuccès funeſtes, & ſon prince & ſa patrie.

Chin-pao-ſiu fut d'autant plus heureux, que le prince de Ou ſe vit obligé de diviſer ſes forces, & d'en envoyer une partie contre le prince de Yu-yuei, qui commençoit à paroître ſur les rangs, & qui étoit entré, à main armée, ſur les terres de Ou. Chin-pao-ſiu, joignant donc les troupes de Tſin à celles de Tchou, fut chercher l'armée de Ou, qui étoit dans le pays de Yng. King-tcheou, qui les commandoit, attaqua l'ennemi, & après un combat des plus opiniâtres, il le contraignit de ſe retirer, & d'évacuer abſolument le pays de Yng.

A la fin de l'année 505, étoit né, dans la principauté de Lou, Tſeng-ſen, autrement Tſé-yu, diſciple de Confucius.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

503. *King-ouang.*

L'an 503, à la ſeconde lune, Tan-pien ſe révolta contre l'empereur KING-OUANG. Son parti, ſoutenu de Yn-chi, devint ſi conſidérable, que KING-OUANG ſe vit obligé de ſortir de ſes états, & d'aller ſe mettre en ſûreté à Kou-ycou, dépendant de la principauté de Tçin. Cependant Chen-tſé, prince héritier de l'empire, & Lieou-tſé, revenus de la ſurpriſe que leur avoit cauſé cette révolte, raſſemblèrent un corps d'armée, avec lequel, deux mois après, ils allèrent attaquer les rébelles, & les défirent. Chen-tſé, profitant de la conſternation où cette victoire avoit mis leur parti, marcha, avec un détachement des troupes impériales, contre les villes de Cou-tching & Kien-tching. Lieou-tſé, avec l'autre partie, s'avança contre Y-ly & Yu, deux autres villes, qui étoient auſſi entrées dans la révolte, & qui, à l'approche de ces troupes victorieuſes, ouvrirent leurs portes & ſe ſoumirent. KING-OUANG revint alors, & fut depuis paiſible ſur le trône.

502. L'an 502, dix-huitième du règne de KING-OUANG, naquit, dans les états de Lou, Pou-tſi, autrement Tſé-tſien; & l'an

501. 501 Min-ſun, autrement Tſé-kien, l'un & l'autre diſciples de Confucius.

500. L'an 500, Ting-kong éleva Confucius à la charge de *ſse-kong*, c'eſt-à-dire, de préſident du tribunal des ouvrages publics, que ce philoſophe exerça avec tant de juſtice, de ſoins & de déſintéreſſement, qu'il mérita un applaudiſſement général. Toute ſon attention étoit de faire revivre l'ancien gouvernement; & ſi les temps euſſent été plus favorables, il eſt certain qu'il eût réuſſi dans ſon entrepriſe.

498. L'an 498, vingt-deuxième du règne de KING-OUANG, à la

la onzième lune, le jour *ping-in*, il y eut, avant midi, une éclipſe de ſoleil.

Avant l'Ere Chrétienne. 497. *King-ouang.*

L'an 497, Confucius fut élevé à la charge de miniſtre d'état de la principauté de Lou; à peine eut-il pris poſſeſſion de cet emploi, qu'il fit arrêter Chao-tching-mao, qui cauſoit du déſordre dans le gouvernement, & le fit mourir. Ses diſciples lui témoignant leur ſurpriſe de cette ſévérité, Confucius leur répondit: « Il y a cinq vices, qui rendent l'homme plus cri-» minel, que s'il étoit voleur de grands chemins. Un cœur » fourbe, une conduite artificieuſe, un flux de langue plein » de menſonges & de fauſſetés, une mémoire heureuſe qui » publie le vice, enfin une complaiſance naturelle dans le » mal. Un ſeul de ces cinq vices, dans un grand, mérite la » mort, & ne doit point être pardonné par le ſage, s'il eſt en » état de le punir; or ils ſe trouvoient tous réunis dans Chao-» tching-mao, devois-je le laiſſer vivre »?

Cette exactitude de Confucius à punir le vice, avoit, dans ſi peu de temps, changé les mœurs des grands & du peuple de Lou, que le prince de Tſi fut jaloux que Ting-kong ne prît trop d'aſcendant, & qu'on ne lui donnât le titre de *Pa*, qui l'éleveroit, par conſéquent, au-deſſus de lui. Après avoir tenu pluſieurs conſeils avec ſes grands, il fut conclu, qu'il n'y avoit pas de moyen plus efficace pour empêcher l'effet du ſage gouvernement de Confucius, que d'attaquer la vertu du prince de Lou. On choiſit, pour cet effet, les plus belles femmes qui avoient de la voix, & ſous prétexte de renouveller entre eux leur amitié, le prince de Tſi les envoya en préſent à Ting-kong. Ki-hoan-tſé les reçut au nom de ſon maître, qui en fut ſi enchanté, que trois jours de ſuite il ne ſortit point de ſon palais,

pour vaquer aux affaires. Confucius l'abandonna, & ſe retira dans les états de Ouei.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 496. *King-ouang.*

Ce philoſophe alla demeurer chez Yen-tchou-tſeou. Pour l'engager à s'y fixer, on lui donna ſoixante mille meſures de grains. Il ne reſta à Ouei que dix mois, & voulant paſſer dans les états de Tchin, il fut arrêté au pays de Kouang, où on le prit pour un certain Yang-hou, de Lou, de qui les peuples de ces cantons avoient reçu quelques injures. Quand ils eurent reconnu leur erreur, ils le laiſsèrent aller; mais Confucius, au lieu de continuer ſa route vers Tchin, revint à Ouei.

495.

Ling-kong, prince de Ouei, étant ſorti de ſon palais, dans un char, accompagné de la princeſſe ſon épouſe & de l'eunuque Yong-kin, rencontra Confucius à pied. Ling-kong fit auſſi-tôt deſcendre l'eunuque, & invita Confucius à prendre ſa place. Confucius monta, & s'aſſit avec eux. Un moment après on arriva dans un marché, où une multitude oiſive s'occupoit de ſpectacles. « Ah! s'écria-t-il, tout-à-coup, je n'avois pas vu juſ-» qu'ici, qu'un homme qui aime véritablement la vertu, ſe » plût à la compagnie de gens qui ne ſont attachés qu'au plai-» ſir ». Il deſcendit auſſi-tôt du char, & ſe retira dans la principauté de Tſao.

Cette même année, à la huitième lune, le jour *Keng-chin*, vers les onze heures du matin, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Confucius, voyant qu'à Tſao, on ne témoignoit pas beaucoup d'eſtime pour ſa doctrine, n'y fit pas un long ſéjour, & prit ſa route vers la principauté de Song, accompagné de pluſieurs de ſes diſciples. Ils s'arrêtèrent en chemin, ſous un arbre, où Confucius ſe mit à les inſtruire, ſur les cérémonies & leur utilité. Dans le même inſtant, vint à paſſer Huan-toui, qui étoit revêtu de la charge de *Ssé-ma*, c'eſt-à-dire, de préſident du tri-

bunal des guerres du prince de Song. Huan-toui avoit de l'averſion pour Confucius & pour ſa doctrine ; trouvant une ſi belle occaſion de s'en défaire, il s'avança ſur lui le ſabre à la main, & voulut le tuer ; mais Confucius évita le coup, & ſe retira avec ſes diſciples. Comme il n'en parut point ému, ſes diſciples, qui n'avoient point la même fermeté que lui, le preſſoient de doubler le pas. Alors Confucius leur dit : « Si j'ai aſſez de vertu » pour engager le Tien à me protéger, qu'eſt-ce que Huan-» toui peut me faire? » Mais les diſciples, peu contens de cette réponſe, le laiſsèrent ſeul & s'enfuirent.

Avant l'Ere Chrétienne. 495. *King-ouang.*

Confucius, arrivé à Tching, s'arrêta à l'entrée de la porte orientale de la ville. Un habitant qui le vit un peu embarraſſé, lui trouvant d'ailleurs une figure aſſez extraordinaire, fut en avertir Tſé-kong, & lui dit : « Il y a un homme, à la porte » orientale, qui a le front tel qu'on dit que l'avoit Yao, le col » de Cao-yao, les épaules de Tſé-tchin, & à-peu-près la taille » du grand Yu ; il paroît embarraſſé & ſaiſi de crainte, comme » un chien qui a perdu la maiſon de ſon maître ». Tſé-kong ſe rendit ſur le champ à la porte orientale, & abordant Confucius, il ne manqua pas de lui dire le rapport qu'on lui avoit fait de lui. Confucius, faiſant un grand éclat de rire, répondit : « Pour ce qui eſt de la figure, il ſe trompe ; mais à l'égard de » ce qu'il dit du chien, qui a perdu la maiſon de ſon maître, » on ne peut rien de plus juſte ».

Les princes de l'empire furent aſſez tranquilles, quoiqu'il n'y eût point de paix conclue entre les princes de Tchou & de Ou. La guerre, contre le prince de Yu-yuei, occupoit aſſez celui de Ou, & l'obligeoit à laiſſer en repos le prince de Tchou, que ſes pertes paſſées avoient rendu moins entreprenant.

L'an 494, vingt-ſixième de KING-OUANG, le prince de

494.

Avant l'Ere Chrétienne. 494. *King-ouang.*

Yu-yuei entra dans les états de Ou, & pouſſa juſqu'à la montagne Fou-tſiao (1). Fou-tcha, prince de Ou, qui l'attendoit, lui livra bataille, le défit & le pourſuivit juſqu'à la montagne de Hoei-ki (2). Le prince de Yu-yuei avoit poſté-là cinq mille hommes, qui arrêtèrent Fou-tcha, à qui il fit quelques propoſitions de paix. Fou-tcha étoit aſſez diſpoſé à les écouter, mais Ou-yun s'y oppoſa. « J'ai toujours oui dire, lui repréſenta Ou-» yun, qu'on n'eſt point guéri d'une maladie, ſi on n'en a pas » extirpé la cauſe. Il nous faut imiter Chao-kang, empereur » de la dynaſtie des *Hia*, qui ne quitta point ſon entrepriſe, » contre Kou & contre Ké, qu'il ne les eût entièrement réduits » ſous ſon obéiſſance. Quelle que paix que nous faſſions au-» jourd'hui avec Yu-yuei, nous lui laiſſons toujours un cœur » ennemi; il ne manquera pas, dans la ſuite, de nous le faire » ſentir. Nous nous repentirons alors d'avoir manqué l'occa-» ſion de le ſoumettre entièrement ». Malgré ce conſeil, Fou-tcha, qui étoit las de la guerre, fit la paix.

493.

Confucius, dans ſes courſes, fut ſouvent réduit à la dernière misère. Lorſqu'il étoit dans la principauté de Tchin, il fut pendant ſept jours ſans avoir de quoi manger. La plupart de ſes diſciples étoient malades d'inanition. Confucius, cependant, n'en paroiſſoit pas plus triſte; on l'entendoit jouer des inſtrumens, & chanter même plus qu'à l'ordinaire. Tſé-lou, un de ſes diſciples, lui dit: « Convient-il de chanter, tandis que nous » tombons de beſoin »? Confucius, ſans s'émouvoir, continua ſa chanſon juſqu'à la fin, & répondit après: « Je vous dirai que

(1) Montagne à l'oueſt de Ou-ſi-hien ſur le bord du lac Tai-hou, de la dépendance de Tchang-tcheou-fou dans le Kiang-nan.

(2) Montagne qui dépend de Tchang-tcheou-fou dans le Tche-kiang.

» le ſage n'aime la muſique que pour réprimer le trop de com-
» plaiſance; & celui qui ne l'eſt point, n'aime la muſique que
» pour étouffer les ſentimens de crainte dont ſon cœur eſt
» ſaiſi ». Tſé-lou, peu ſatisfait de cette réponſe, prit une pique, & après l'avoir maniée, par trois fois, avec beaucoup d'adreſſe, il quitta Confucius.

Avant l'Ere Chrétienne. 493. *King-ouang.*

Etant enfin ſortis de cette misère, Tſé-kong dit à Confucius : « Ce ſont les deux ou trois diſciples qui vous ont ſuivi,
» qui ont été cauſe de la néceſſité où vous avez été réduit. Vous
» ne l'oublierez pas, ſans doute. « C'eſt un avantage pour moi,
» répondit-il, d'être venu dans les pays de Tchin & de Tſai;
» & quant aux diſciples qui m'ont ſuivi, jamais la bravoure
» ne paroît mieux, que dans les occaſions périlleuſes; ſans
» occaſion elle demeure enſevelie : Comment pourrez-vous
» ſavoir que le commencement de la perfection conſiſte à être
» privé de tout? »

Ling-kong, prince de Ouei, eut deſſein de nommer Yng-pi, ſon fils naturel, pour lui ſuccéder. « Prince, lui répondit Yng-
» pi, ce ſeroit faire honte à vos ancêtres. Je ne puis accepter
» cet honneur. Vous avez Fou-gin dans votre famille, & parmi
» vos grands, des gens de mérite que vous devez me préférer ».

492.

L'été ſuivant, Ling-kong mourut. Fou-gin, qui ſavoit le refus généreux de Yng-pi, voulut le faire déclarer prince de Ouei. « Non, dit-il, ma naiſſance ne m'y donne aucun droit.
» Le véritable & légitime héritier de Ouei, eſt le prince Tchu-
» kong, que les malheurs du temps ont obligé de ſe retirer
» dans les états de Tçin; c'eſt lui que nous devons reconnoître
» pour notre maître ». Ce déſintéreſſement, ſoutenu, lui fit beaucoup d'honneur, & ſuivant ſon choix, Tchu-kong fut rappellé & proclamé prince de Ouei.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 489. *King-ouang.*

La trente-unième année du règne de KIEN-OUANG, Confucius paſſa des états de Tchin dans ceux de Tſai. Tchao-kong, prince de Tchou, le ſachant ſi près de lui, lui envoya un de ſes officiers, pour l'inviter à venir à ſa cour. Confucius lui promit de s'y rendre; mais les princes de Tchin & de Tſai s'y opposèrent, dans la crainte que les connoiſſances profondes que ce philoſophe avoit du gouvernement, ne fiſſent un jour la ruine de leurs états. Cependant, Confucius partit. Les princes de Tchin & de Tſai, ſe mirent à ſa pourſuite, avec des troupes, & le tinrent enfermé dans un déſert, au milieu de rochers arides. Ce philoſophe manquoit de vivres: on ne ſouffroit pas que perſonne lui en portât. Cette cruelle extrêmité ne lui fit point changer la réſolution qu'il avoit priſe d'aller à Tchou. Il trouva cependant moyen de faire ſavoir au prince de Tchou la violence qu'on lui faiſoit. Ce prince entra dans une colère terrible, & fit partir des troupes pour le délivrer. A leur approche, les princes ſe retirèrent, & ſes troupes emmenèrent Confucius, comme en triomphe, dans leur pays.

Le prince de Tchou le reçut avec de grands honneurs, & vouloit lui donner, en ſouveraineté, ſept-cens *ly*, ou ſoixante & dix lieues de pays; mais Tſé-ſi, officier qui avoit l'intendance ſur le gouvernement de Tchou, s'y oppoſa d'une manière honorable à Confucius, & à ſes diſciples. « Aucun » prince de l'empire, dit-il à ſon maître, a-t-il un homme » plus propre pour une négociation que Tſé-kong? Quelqu'un » eſt-il capable de donner de meilleurs conſeils que Yen-hoei? » Eſt-il un général plus expérimenté que Tſé-lou? Trouve- » rez-vous un homme qui diſcerne mieux les talens de cha- » cun, & qui ſache les employer plus à propos que Tſai-yu? » Or, vous n'ignorez pas, que lorſque vos illuſtres ancêtres

» élevèrent à la principauté votre famille, ils ne lui donnèrent » que cinquante *ly* ou cinq lieues de pays. Vous voyez que » Confucius marche ſur les traces de nos anciens princes les » plus ſages. Il ſait parfaitement toutes les règles du gouver- » nement de Tcheou-kong & de Chao-kong. Si vous lui » donnez des domaines auſſi étendus, pouvez-vous eſpérer » qu'il ſera long-temps ſoumis à votre gouvernement ? Ouen- » ouang n'avoit, proprement, que le pays de Fong, dont il » fut le maître abſolu, & Ou-ouang que celui de Hao, qui » avoit tout au plus cent *ly* ; & cependant, par leur ſageſſe, ils » ſe ſont rendus maîtres de l'empire. Croyez-moi, prince, » Confucius eſt trop éclairé, & ſes diſciples trop habiles, pour » que votre auguſte famille puiſſe, avec eux, jouir long-temps » de ſa grandeur ». Tchao-kong ſe rendit aux conſeils de ſon miniſtre, & changea de réſolution.

Avant l'Ere Chrétienne. 489. *King-ouang.*

Le prince de Tchou mourut à la ſeptième lune de cette même année, & laiſſa Confucius ſans appui. Tout le monde le railloit, & lui chantoit, par dériſion, un Vaudeville, fait contre lui, dont le ſens étoit : *Fong-hoang, Fong-hoang* (1), *pourquoi avez-vous ainſi perdu toute votre vertu ? Si le repentir du paſſé vous eſt inutile, préparez-vous du moins à l'avenir. Quittez vos grands deſſeins, quittez vos grands deſſeins, le gouvernement de nos jours eſt trop dangereux.* Confucius tenta ſouvent de juſtifier ſa conduite ; mais jamais il ne put trouver perſonne qui voulût l'écouter. Il prit le parti de ſe retirer à Ouei. Il n'y fit pas cependant un long ſéjour ; la violence que les princes de Tchin & de Tſai lui avoient voulu faire, lui donnoit l'eſpérance que ſa doctrine y

488.

487.

(1) Le *fong-hoang*, ou *l'oiſeau royal* ; oiſeau de bon augure, qui ne paroiſſoit que ſous les règnes des princes d'une rare vertu. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 487. *King-ouang.*

pourroit être reçue ; ce qui l'engagea à retourner au pays de Tchin.

Quelque bonne que fût sa doctrine, & malgré l'estime qu'on en faisoit, elle ne produisoit cependant aucun changement dans l'empire. Les princes étoient toujours aussi ambitieux, & n'en cherchoient pas moins l'occasion de se détruire.

La trente-troisième année du règne de KING-OUANG, un sujet de la principauté de Tsao, vit en songe une assemblée de gens de considération, qui, debout dans la salle des *ancêtres* du prince, consultoient ensemble sur la ruine entière de la famille règnante. Tchin-tou demandoit s'il ne seroit pas bien d'en parler à Kong-sun-kiang. Ces gens lui répondirent qu'il feroit très-bien ; sur ces entrefaites, cet homme s'éveilla, & fut aussitôt chercher Tchin-tou, dont il ne trouva que le fils, & lui dit : « Après ma mort, s'il se trouve, dans le gouvernement de « Tsao, quelqu'un, parmi vos officiers, qui s'appelle Kong-» sun-kiang, ne le gardez point chez-vous ; défaites-vous-en le » plutôt que vous pourrez ».

Yang-kong, prince de Tsao, aimoit passionnément la chasse. Il y avoit dans ses états un homme de basse extraction, appellé Kong-sun-kiang, qui tiroit admirablement de l'arc, & entendoit, sur-tout, la chasse du faucon. Yang-kong l'ayant fait venir, voulut l'entendre raisonner sur la chasse, & en fut si content, qu'il lui donna un emploi assez considérable, pour l'avoir auprès de sa personne. Kong-sun-kiang, se voyant si subitement parvenu, se crut un personnage important, & qu'il pouvoit donner des conseils à son maître. Ce prince eut la foiblesse de les suivre aveuglément. Kong-sun-kiang l'engagea même à s'arroger le titre de *Pa*, & à rompre avec le prince de Tçin, qui jusque-là l'avoit protégé. Ce conseil extravagant fut cause de

sa

sa perte ; car ayant voulu obliger le prince de Song à lui donner la qualité de *Pa*, ce prince lui déclara la guerre, le battit, & le fit prisonnier avec Kong-sun-kiang. Comme il restoit seul de sa famille, & qu'il n'avoit point de postérité, le prince de Song le fit mourir, & s'empara de la principauté de Tsao, qui avoit été donnée en 1122, six cens trente-six ans auparavant, à Chotchin, par son frère Ou-ouang, dont les descendans, à la vingt-cinquième génération, l'avoient toujours possédée sans interruption, jusqu'à Yang-kong, qui la perdit avec la vie.

Avant l'Ere Chrétienne. 485. *King-ouang.*

Confucius étoit demeuré jusque-là, dans les états de Tchin ; mais s'y voyant inutile, il retourna dans la principauté de Ouei. A cette occasion son disciple Tsé-lou, lui dit : « Si le prince de » Ouei, veut faire mettre en pratique vos vues sur le gouver- » nement, par où commencerez-vous ? Par établir sa réputa- » tion. Cela est trop général, dit Tsé-lou: Qu'entendez-vous » par établir sa réputation ? Que vous êtes borné, repartit » Confucius ! il me semble que le sage ne s'arrête point à ce » qu'il ne sait pas. Si celui qui parle n'a point de réputation, » on n'écoute pas ce qu'il dit. Si on n'écoute pas volontiers, » on ne fait rien de solide. Suivra-t-on les loix qu'il voudra » établir, & le peuple ne seroit-il pas, pour ainsi dire, sans pieds » & sans mains ? Jamais le sage ne prodigue mal-à-propos ses » instructions. Le prince de Ouei, interrompit Yen-ycou, aime- » t-il la vérité ? Oui-, répondit Tsé-lou : je lui demandai der- » nièrement quels hommes étoient Pé-y & Chou-tsi ? Ce sont, » me dit-il, des sages de notre temps. Avez-vous sujet, re- » pris-je, de vous plaindre de quelque chose ? Non, j'aurois » tort, puisque je trouve la vertu quand je la cherche ».

484.

Tandis que Confucius tentoit d'établir sa doctrine auprès des princes, sa patrie étoit en guerre, sans qu'il parût se

Avant l'Ere Chrétienne. 484. *King-ouang.*

mettre en peine de la ſecourir. Le prince de Tſi, dont la famille avoit toujours été oppoſée à celle de Lou, mit en campagne, au commencement de la trente-ſixième année du règne de KING-OUANG, un corps d'armée conſidérable, ſous les ordres de Koué-chu & de Kao-ou, qui fut camper au pays de Tching.

A cette nouvelle, Ki-ſun, fils de Ngai-kong, prince de Lou, raſſembla les troupes, & ſe mit à la tête de ſept mille cuiraſſiers, qui formoient le centre de l'armée. Il donna le commandement de l'aîle droite à Mong-ſun, ſon frère, & celui de l'aîle gauche, au général Yen-kieou, laiſſant trois cens hommes pour la garde du palais. Cette armée rencontra, à Kiao, celle des ennemis, qui étoit ſéparée par un foſſé. L'aîle gauche, qui arriva la première, l'ayant franchi, ſans attendre le reſte de l'armée, en étoit venue au mains avec l'avant-garde ennemie, & l'avoit miſe en déroute. Les fuyards, ſe rejettant ſur l'armée de Tſi, y portèrent le déſordre. Yen-kieou vouloit qu'on les pourſuivît; mais Ki-ſun s'y oppoſa, à cauſe de la nuit qui approchoit. Les ennemis laiſsèrent plus de quatre-vingts hommes des leurs ſur la place, parmi leſquels étoit Siu-pou-nieou. Mong-tſi-ſou, dans cette déroute, ſe trouvoit à l'arrière-garde; quand il fut près d'entrer dans le camp, il donna un grand coup de fouet à ſon cheval, & ſe mit à crier: « Si je ſuis de l'arrière-garde, ce n'eſt point ma faute, » mais mon cheval ne ſauroit courir ». Reproche piquant pour ſes généraux.

Ngai-kong avoit envoyé demander du ſecours au prince de Ou. Dès la quatrième lune, ce prince fit partir ce ſecours, diviſé en deux corps, l'un ſous les ordres de Tchen-yu, l'autre de Siu-men-tchao. Les troupes de Tſi ayant appris qu'il arrivoit par

deux routes différentes, formèrent auſſi deux diviſions, dont l'une étoit commandée par Kao-ou & l'autre par Koué-chu. Ces deux généraux furent au-devant des troupes de Ou, pour en empêcher la jonction avec l'armée du prince de Lou. Koué-chu arriva à Yng, où il rencontra Siu-men-tchao, & le battit; mais Kao-ou fut mal mené par Tchen-yu, au pays de Ngai-ling.

Avant l'Ere Chrétienne. 484. *King-ouang.*

Les troupes de Ou, réunies en un ſeul corps, ayant reçu un nouveau renfort, préſentèrent la bataille à Koué-chu, qui avoit recueilli les débris de la diviſion de Kao-ou. Koué-chu, enflé de ſa première victoire, l'accepta, & ſe battit avec beaucoup de bravoure & de conduite; mais il fut vaincu, par Tchen-yu, qui le fit priſonnier, lui, Koué-chu, Kong-ſun-hia, Licou-kio-ming, Tchin-chou & Tong-kou-ſou, lui prit huit cens chariots de guerre, & lui tua trois mille hommes. Après cette victoire, Tchen-yu fut joindre le prince de Lou, & en fut reçu, avec tous les honneurs & la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices, qui lui procurèrent enfin la paix avec les états de Tſi.

Ki-ſun avoit remarqué que, dans la première action, Yen-kieou, quoique jeune, avoit montré beaucoup de valeur & d'expérience. Ce prince lui demanda ſous quel maître il avoit acquis tant de connoiſſances de la guerre: Sous Confucius, lui dit-il. Auſſi-tôt Ki-ſun s'empreſſa d'inviter ce philoſophe à revenir dans ſa patrie. Il lui envoya des préſens, & du monde pour le ſervir & l'accompagner dans ſa route.

Lorſque Confucius fut arrivé à Lou, Ngai-kong, Ki-ſun, & les autres princes, lui firent pluſieurs queſtions ſur le gouvernement, ſur la conduite du peuple, ſur la paix, ſur la guerre, & ſur beaucoup d'autres ſujets; mais comme il vit que la curio-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 483. *King-ouang.*

sité y avoit plus de part, que le desir de profiter de ses instructions, il ne voulut se charger d'aucun emploi. Ce sage reprit, cette trente-sixième année du règne de KING-OUANG, le travail qu'il avoit commencé pour mettre en ordre le *Chi-king* & le *Chu-king*. Il remonta à l'empereur Yao, & rassemblant tous les mémoires qu'on avoit depuis ce temps-là, jusqu'à Moukong, prince de Tsin, il en forma le livre qu'on appelle *Chu-king*. Pour ce qui est du *Chi-king*, il étoit autrefois composé de trois mille odes; mais dans la suite, & même du temps de Confucius, il fut réduit à trois cens cinq, dont il choisit celles qui pouvoient inspirer la vertu ou donner horreur du vice, depuis Sie & Heou-tsie, jusqu'aux *CHANG*, & aux *TCHEOU*.

482. Souvent il prenoit plaisir à marier sa voix avec un instrument, & chantoit ces odes, suivant la méthode des odes *Chao*, *Ou*, *Ya* & *Song*. Il s'appliqua beaucoup, dans sa vieillesse, à l'étude du *l'Y-king*, & aux interprétations données par Ouen-ouang & Tcheou-kong. Il y ajouta plusieurs explications, telles que sont celles de *Touan*, *Hi*, *Siang*, *Choue*, *Koua*, *Siu-koua*, *Ouen-yen*.

Confucius fut occupé, jusqu'à la trente-neuvième année du règne de KING-OUANG, à rétablir & à mettre en ordre ces anciens livres. Cette même année, des gens de Lou étant allés à la chasse dans un lieu désert, trouvèrent, au milieu des broussailles, un animal extraordinaire, qui leur étoit absolument inconnu. Cet animal, quoique gros, étoit doux, & se laissoit approcher. Tsé-tso-cheng, voyant qu'il ne s'effarouchoit point, lui lia les deux pieds, le mit sur son char, & fut l'offrir à Chou-sun-chi, son maître, qui, épouvanté à la vue de cet animal inconnu, ordonna de le laisser près du corps-de-garde, hors des portes de la ville.

Avant l'Ere Chrétienne. 482. *King-ouang.*

Quelqu'un ayant averti Confucius de la prise de cet animal extraordinaire, il eut la curiosité de l'aller voir, & aussi-tôt qu'il l'apperçut, il s'écria, *c'est le ki-lin ! pourquoi est-il venu ?* Puis se couvrant la face de la manche de son habit, il se mit à pleurer amèrement, en s'écriant : *Ma doctrine est épuisée ! ma doctrine est épuisée !* Chou-sun-chi, ayant su ce qu'avoit dit Confucius, envoya prendre l'animal, & le garda chez lui. Tsé-kong interrogeant Confucius sur la cause de ses pleurs : « Le *ki-lin*, lui répondit-il, est un animal qui ne paroît que » lorsqu'un prince éclairé occupe le trône. Maintenant que » tout l'empire est dans le trouble & dans la confusion, & » qu'aucun prince ne veut embrasser la saine doctrine, cet » animal devoit-il venir ? Voilà ce qui me perce le cœur ». Confucius écrivit alors le livre *Tchun-tsiou*, qui n'est qu'une chronique fort abrégée, des bonnes & mauvaises actions des princes, depuis la quarantième année du règne de l'empereur Ping-ouang, jusqu'à la trente-neuvième de celui de KING-OUANG, que le *ki-lin* avoit paru. A la vue des crimes, des trahisons, des meurtres accumulés pendant cet espace, Confucius, saisi de crainte, résolut de faire dans le livre *Tchun-tsiou*, la peinture des mœurs de ce temps-là. « Je n'ai écrit, » disoit-il, que ce que je sais, & j'y ai marqué ce que je » désapprouve dans l'empire ». Le grand Yu, procura autrefois la paix à l'empire, en faisant écouler les eaux ; Tcheou-kong, en civilisant les barbares, & en détruisant les bêtes féroces ; & Confucius, dans le *Tchun-tsiou*, inspire aux sujets rébelles & aux enfans dénaturés, de l'horreur pour leurs crimes.

Cette même année, trente-neuvième du règne de KING-OUANG, le jour *keng-chin*, de la cinquième lune, vers le midi, il y eut une éclipse de soleil.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 481. *King-ouang.*

Kien-kong, prince de Tſi, périt par la perfidie d'un de ſes ſujets. Dans le temps qu'il étoit auprès du prince de Lou, il avoit pris beaucoup d'inclination pour Kou-tchi, de ſorte qu'il n'eut pas plutôt ſuccédé à ſon père, qu'il lui fit part du gouvernement. Ce choix allarma beaucoup Tchin-tching, qui étoit ſon ennemi. Tchou-yu-yang, miniſtre d'état, repréſenta même au prince l'incapacité de Kou-tchi ; mais Kien-kong n'eut point égard à cet avis. Un jour que Kou-tchi alloit au palais, il fut témoin que Tchin-ni venoit d'aſſaſſiner un homme ; il le ſaiſit, & l'entraîna au palais, d'où il l'envoya dans les priſons. Tchin-tching, qui étoit allié de Tchin-ni, trouva moyen de le faire évader, en enivrant ſes gardes, qu'il fit maſſacrer.

Tchin-pao, dévoué à Kou-tchi, réſolut de lui applanir le chemin du trône de Tſi. Comme il étoit entreprenant, l'envie qu'il avoit de réuſſir, & l'ardeur avec laquelle il y travailloit, fit éclater la choſe ; alors Tchin-tching, jugeant qu'il y alloit de ſa vie, ſi Tchin-pao le prévenoit, entra, à main armée, dans le palais, ſe ſaiſit du prince, & le conduiſit à Chou-tcheou, où il le fit mourir. Il mit à ſa place ſon frère Ping-kong.

Confucius, indigné de l'aſſaſſinat de Kien-kong, voulut exciter Ngai-kong, prince de Lou, à le venger ; mais ce prince lui dit, pour toute réponſe, de s'adreſſer à ſes trois miniſtres. » Ils n'ont pas voulu m'écouter, répartit Confucius ; je ſais » que l'uſage eſt de les avertir les premiers d'une affaire, puiſ- » que j'ai été moi-même dans le miniſtère ; ainſi devois-je y » manquer » ? Ce ſage ſe retira, conſterné de n'avoir pu obtenir aucune ſatisfaction.

480. L'année ſuivante, il parut une comète, qui s'étendoit de l'étoile *yng*, juſqu'à l'étoile *ſin*, qui en eſt éloignée de deux degrés.

L'an 479, quarante-unième de KING-OUANG, à la quatrième lune, Confucius mourut, âgé de ſoixante-treize ans. Ngai-kong, prince de Lou, en apprenant cette mort, fit éclater les regrets & les chagrins qu'une perte auſſi grande lui cauſoit. AVANT-L'ÈRE CHRÉTIENNE. 479. *King-ouang.*

Min-kong, prince de Tchin, voulant profiter des démêlés ſurvenus entre les princes de la famille de Tchou, fit de nouvelles levées, dont il augmenta ſon armée, & fut inſulter les terres de cette principauté. Hoei-kong, prince de Tchou, qui avoit beſoin d'une partie de ſes troupes auprès de lui, ſe contenta d'envoyer un détachement pour occuper Min-kong, & arrêter les progrès de ſes incurſions. Mais la quarante-deuxième année de KING-OUANG, Hoei-kong, pour ſe venger de cette inſulte, envoya ravager les moiſſons du territoire de Tchin. Les gens de Tchin le repouſsèrent. Ce prince, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour faire la guerre, mit ſur pied une nombreuſe armée, ſous les ordres de Kong-ſun-tchao. Ce général ſurprit Min-kong & le fit mourir. Par ſa mort, ſa famille fut éteinte, & ſa principauté, qui avoit ſubſiſté l'eſpace de ſix cens quarante-cinq ans, ſous vingt-quatre princes, fut réunie aux états de Tchou. 478.

La mort de Kien-kong, prince de Tſi, fit tenir tous les princes ſur leurs gardes. Les princes de Lou & de Ouei, profitèrent de cette occaſion, pour reprendre quelques places que Kien-kong leur avoit enlevées. Cependant Ping-kong, qui avoit ſuccédé à Kien-kong, n'étoit point tranquille; il connoiſſoit bien les auteurs de la mort de ſon prédéceſſeur, mais on lui cachoit leurs complices. Tien-tchang, ſon miniſtre lui étoit entièrement dévoué. C'étoit un homme d'un grand génie, ferme & intrépide dans l'exécution d'une affaire; Ping-kong lui remit toute ſon autorité.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 478. *King-ouang.*

Ce miniſtre découvrit, par ſa vigilance & ſa pénétration, que les familles Pao, Yen, & celle d'un des oncles du prince, étoient remplies d'eſprits remuans & portés à la révolte; ſans en rien dire à Ping-kong, qui étoit naturellement timide, il fit main-baſſe ſur ces familles & les extermina entièrement. Par ce moyen, il rétablit la paix & la tranquillité dans la principauté de Tſi.

Dans les parties méridionales, la paix régnoit encore moins que dans les ſeptentrionales. Le prince de Yu-yuei, qui ne ſongeoit qu'à étendre ſes limites, étoit preſque toujours en guerre avec le prince de Ou; tantôt victorieux, tantôt vaincu, ne pouvant en venir à bout par la force ſeule, il y joignit la ruſe. Il fit la paix avec le prince de Ou; & pour prouver qu'elle étoit ſincère, il prodiguoit les bienfaits au peuple de Ou, afin de le mettre dans ſon parti. Le ſecond pas qu'il fit, fut de faire la guerre au prince de Tchou, & de s'emparer de quelques-unes de ſes villes, qui pouvoient beaucoup lui ſervir pour attaquer les états de Ou, mais le prince de Ou l'obligea de ſe retirer; de ſorte que Kong-ſun-tchao, général de Tchou, ne trouva plus d'ennemis à combattre.

476. L'empereur KING-OUANG, mourut la quarante-quatrième année de ſon règne: il eut pour ſucceſſeur Yuen-ouang, ſon fils.

YUEN-OUANG.

475. Le règne de YUEN-OUANG fut aſſez paiſible, & les princes de l'empire ne remuèrent point, à l'exception de ceux de Ou & de Yu-yuei. Ce dernier détruiſit enfin la puiſſance du premier. King-ki, de la famille de Ou, voyant que ſa maiſon tomboit en décadence, & que Fou-tcha, ſon prince, ne faiſoit aucun

aucun cas de ſes conſeils, quitta la cour, & ſe retira à Ngai, d'où il paſſa enſuite dans les états de Tchou.

Avant l'Ere Chrétienne. 475. *Yuen-ouang.*

A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que le prince de Yu-yuei marchoit, à la tête de ſes troupes, contre les états de Ou. Perſuadé que, dans la criſe où étoient les Tchou, cette guerre ne pouvoit être que très-funeſte à ſa patrie, il y revint, & chercha tous les moyens d'avoir une entrevue avec le prince de Yu-yuei, afin de l'engager à ne pas rompre la paix : mais le parti mal-intentionné, que ce prince avoit dans les états mêmes de Ou, craignant le ſuccès de cette entrevue, fit périr, en trahiſon, Kiang-ki, dans le temps qu'il travailloit le plus fortement pour le bien de ſa patrie.

Le prince de Yu-yuei, étant entré dans le pays de Ou, y trouva ſi peu d'oppoſition, qu'il vint juſqu'à la capitale (1), devant laquelle il mit le ſiége. Fou-tcha, qui ſe trouvoit dedans, vit alors, mais trop tard, qu'il auroit dû ſuivre les conſeils de Kiang-ki ; il réſolut cependant de ſe défendre, & ſoutint généreuſement le ſiége durant trois ans, juſqu'à ce que voyant que le prince de Yu-yuei ne ſe rebutoit point, il aſſembla ſon conſeil, où il fut arrêté de lui-demander la paix.

474.

Fou-tcha, en conſéquence de cette réſolution, envoya Ouang-ſun-hiong à ce prince, avec ordre de demander audience, & de lui dire, en ſon nom : « Le Tien m'envoie les » malheurs que j'éprouve, pour me punir des fautes que je » fis à Hoei-ki (2). J'avoue, prince, que vous l'emportez ſur » moi ; faiſons revivre, je vous en conjure, la paix que nous » fîmes alors ».

(1) Tſou-tcheou-fou du Kiang-nan.
(2) Kouei-ki-hien du Tché-kiang.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 474. *Yuen-ouang.*

Keou-tſien, prince de Yu-yuei, naturellement bon & généreux, étoit d'avis d'accorder la paix ; mais Fan-ly, ſon miniſtre, s'y oppoſa : « Le ſage, lui dit-il, ne doit rien avoir » plus à cœur, que de profiter du temps & des occaſions » favorables ; c'eſt ce que nous avons appris de nos anciens. » Si, en ſuivant cette règle de conduite, on ne réuſſit pas » d'abord, il ne faut pas ſe rebuter ; ce qu'on ne peut pas » dans un temps, on le peut dans un autre. Il ſemble, prince, » que vous ayez oublié l'affaire de Hoeï-ki : il ne tenoit qu'à » Fou-tcha de s'emparer de vos états, & de s'ôter toute crainte » de votre part ; il ne le fit pas. Aujourd'hui, ce qu'il eût dû » detruire, fait ſa perte à lui-même. Prince, ne craignez-vous » point un ſemblable revers de fortune » ? L'avis de Fan-ly prévalut, & Keou-tſien refuſa la paix.

Ouang-ſun-hiong, avant que de partir, demanda cependant une audience au prince, & l'obtint. Il parla avec tant de dignité, & une éloquence ſi perſuaſive, que le prince ſe vit comme forcé de lui accorder ce qu'il demandoit. Fan-ly, qui en fut averti, vint ſur le champ trouver ſon maître.

« Prince, lui dit-il, qui, juſqu'ici, nous a obligés, le » matin à venir lui faire la cour, & le ſoir à retourner chez » nous ? N'eſt-ce pas le prince de Ou ? Qui nous a diſputé les » trois *Kiang*, & les *cinq étangs ?* n'eſt-ce pas encore le prince » de Ou ? Le fruit de dix ans de ſoins & de travaux, faut-il le » perdre dans un moment ? Prince, croyez-moi, profitez de » l'occaſion, vous êtes maître de Ou, ſi vous le voulez ». Hé « bien, dit le prince, parlez donc vous-même à cet envoyé, » pour moi j'avoue que j'ai de la peine à lui refuſer ce qu'il » demande avec tant d'inſtance ».

Fan-ly, ſans vouloir entrer en conférence avec Ouang-ſun-

hiong, lui dit : « Il y a quelque temps que le Tien donnoit les » états de Yu-yuei à votre maître, qui ne voulut pas les rece- » voir; aujourd'hui il donne ceux de Ou à mon prince, com- » ment oseroit-il les refuser, & s'opposer à ses ordres ? Ainsi » vous pouvez aller porter cette réponse à votre maître. Pour » ce qui est de sa personne, dites-lui qu'il ne craigne rien. J'ai » ordre de mon prince de vous dire, qu'il lui donne l'île de » Yong-keou-tong, sur les côtes du Tché-kiang, & trois-cens » personnes, tant hommes que femmes, à son choix, pour le » servir ».

Avant l'Ere Chrétienne. 474. *Yuen-ouang.*

Ouan-sun-hiong fut porter cette dure réponse à Fou-tcha, qui ne se trouvant plus en état de se défendre, envoya dire à Keou-tsien : « Je vois bien que vous n'avez plus de respect » pour l'auguste famille des *Tcheou*, & que vous voulez étein- » dre ma postérité. Si j'acceptois vos conditions humiliantes, » je me déshonorerois pour toujours. Vous serez maître de mes » états, mais jamais de ma personne ». Ce prince, ne voulant pas survivre à leur perte, se pendit.

473.

Les princes de Ou descendoient de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Fou-tcha étoit le vingt-cinquième, en droite ligne, depuis Tai-pé, dont la postérité avoit gouverné les états de Ou durant six cens cinquante ans. Les princes du Japon descendent aussi de Tai-pé, par un prince de la famille de Fou-tcha, qui passa la mer, & fut s'y établir (1).

Après que Keou-tsien eut pris possession des états de Ou,

(1) C'est le *Tsien-pien* qui rapporte ce fait, mais les chroniques Japonnoises, compilées par Kempfer, qui paroît avoir recherché l'origine de ces peuples, n'en parlent point. La famille de Fou-tcha put se retirer dans l'île de Yong-keou-tong, qui avoit été offerte à ce prince pour retraite : c'étoit une des îles de la mer qui bornoit le pays de Yue, du côté de l'orient. *Éditeur.*

Avant l'Ere Chrétienne. 473. *Yuen-ouang.*

il dirigea ſa marche vers le nord, à la tête de ſon armée. Ce prince paſſa le Hoai-ho, & s'aboucha à Siu-tcheou, avec les princes de Tſi, de Tçin, & les autres qui s'y étoient aſſemblés. Il leur propoſa, & principalement à ceux de Tſi, de Tchou, de Tçin & de Tſin, comme les plus puiſſans, de jurer, en buvant du ſang, ſuivant l'uſage de ces temps-là, qu'ils reconnoiſſoient l'empereur pour leur maître, & qu'ils le ſerviroient comme ſes fidèles vaſſaux.

De tous ces princes, il n'y eut que celui de Tſin qui refuſa de faire le ſerment. Keou-tſien, qui ne vouloit pas en avoir le démenti marcha contre lui, avec une puiſſante armée, compoſée des troupes de Yu-yuei & de Ou. Il paſſa le Hoang-ho, & commençoit à entrer dans le pays de Tſin, lorſque le prince, intimidé à ſon approche, vint au-devant de lui, reconnut ſes torts, jura & promit tout ce qu'il voulut, & l'obligea, par une feinte ſoumiſſion, de ſe retirer ſans commettre aucun déſordre ſur ſes terres.

Ce généreux prince manifeſta ſon déſintéreſſement & ſa grandeur d'ame, par la reſtitution des terres que Fou-tcha avoit priſes ſur pluſieurs princes. Il rendit au prince de Tchou le pays de Hoai-chang, qui eſt au ſud du Hoai-ho; au prince de Lou, celui de Sſé-tong, qui a plus de cent *ly*. Il rendit également à celui de Song, tout ce que Fou-tcha lui avoit enlevé. Keou-tſien parut, avec tant d'éclat & de magnificence, dans ces parties ſeptentrionales, qu'il n'y avoit aucun prince qui ne le craignît, & ne lui donnât la qualité de *Pa*, ou le titre de *ouang* (roi).

Keou-tſien devoit ſa gloire & ſa grandeur, aux ſages conſeils & à la bonne adminiſtration de ſon miniſtre Fan-ly. Auſſi ce miniſtre étoit-il arrivé, par ſon mérite, à un degré de fortune,

où il n'auroit jamais cru pouvoir parvenir. Il étoit, en quelque sorte, plus maître des états de Keou-tsien, que ce prince lui-même. Il en connut tout le danger, & craignit un revers, qui lui seroit d'autant plus funeste, qu'il tomberoit de plus haut. Cette crainte lui fit prendre le parti de demander sa retraite à Keou-tsien, aussi-tôt qu'il fut de retour des provinces septentrionales, & il lui dit qu'on ne le reverroit plus dans le royaume de Yuei.

Avant l'Ere Chrétienne. 473. *Yuen-ouang.*

Le prince, surpris de cette résolution, voulut en savoir le motif: « J'ai oui dire, lui répondit Fan-ly, qu'un sujet doit souffrir en » voyant souffrir son maître, & qu'il doit mourir, lorsque son » maître reçoit un affront. Dans l'affaire de Hoei-ki, je ne » mourus pas de celui que vous y reçutes, parce que je voulois » vous en venger; j'en suis venu à bout; c'est tout ce que je » desirois ». « C'est à vous seul, dit Keou-tsien, que j'en dois » toute la gloire, & je veux que tout le monde le sache. Je n'ai » pas récompensé vos services autant qu'ils le méritent : tout » ce que je puis, c'est de partager avec vous mes états; mais ne » me quittez point, je vous en conjure ». Malgré ces instances, Fan-ly fut s'embarquer secrétement, & prit la route de Ou-hou, ou des *cinq étangs*: on ignore comment il finit ses jours.

Peu de temps après, il écrivit ces mots à Ouen-tchong, qui l'avoit remplacé dans le ministère : « Le proverbe dit : *Lorsque les* » *oiseaux sont las de voler, & tombent à terre de lassitude, il* » *faut ramasser son arc & ses flèches, & lorsque le lièvre meurt,* » *d'avoir trop couru, il faut écarter les chiens.* Le prince Keou- » tsien a le gosier large, & la langue pointue : on ne peut, avec » lui, qu'être accablé de travail & de peine, sans pouvoir goûter » la douceur du repos. Pourquoi, cher Ouen-tchong, ne le » quittez vous pas »?

Avant l'Ere Chrétienne. 473. *Yuen-ouang.*

Ouen-tchong vit bientôt que Fan-ly lui donnoit un bon conſeil : il prit la réſolution de ſe retirer ; mais il voulut le faire avec quelque ménagement, & prétexta une maladie qui l'empêchoit de vaquer aux affaires. Ses envieux, car les hommes en place n'en manquent jamais, firent entendre à Keou-tſien, qu'il tramoit quelque complot contre l'état. *Ce prince, à large goſier & à langue pointue*, qui avoit vu la lettre de Fan-ly, lui envoya un ſabre, & lui fit dire : « Quand je pris la réſolution » de me rendre maître des états de Ou, vous m'enſeignâtes » ſept moyens d'en venir à bout : je n'en employai que trois, » & je réuſſis. Je vous réſervois les quatre autres ; mettez-les » en pratique pour l'amour de moi ». Ouen-tchong ne parut point intimidé de cet ordre ; il reçut, avec fermeté, le ſabre que le prince lui envoyoit, & s'en coupa le col ».

470.

A cette même époque, la principauté de Ouei fut agitée de grands troubles. Tchou-kong, qui la gouvernoit, étoit d'un naturel vif, colère & impatient. Cette humeur difficile avoit éloigné nombre de gens de mérite, qui aimoient mieux vivre tranquilles chez eux, que d'être élevés à des emplois, qui les auroient expoſés à mille dangers. Ce prince aimoit les plaiſirs, & ſur-tout ceux de la table. Il avoit fait bâtir exprès un grand pavillon, ou belvéder, où il raſſembloit ſes grands pour s'enivrer avec eux. Un jour, à la cinquiéme lune de la ſixième année du règne de Yuen-ouang, Tchou-chi-ching-tſé, un des premiers de ſa cour, s'y rendit comme les autres, mais ſans bottes, & n'ayant que des ſimples bas, ce qui étoit manquer de reſpect au prince & à l'aſſemblée : Tchou-kong s'emporta contre lui. Tchou-chi-ching-tſé, pour s'excuſer, lui dit : « Prince, l'état où je ſuis, mérite quelque indulgence. Si » vous voyez mon mal, il vous feroit horreur ; je n'oſe vous le

» montrer ». Le prince, plus furieux, le chaſſa de ſa préſence, puis le montrant au doigt, il le menaça de lui faire couper les jambes pour lui avoir manqué de reſpect.

Avant l'Ere Chrétienne. 470. *Yuen-ouang.*

Tchou-chi-ching-tſé, piqué juſqu'au vif, invita ſecrétement Mi-meou & Ouen-yao, de la famille régnante, que Tchou-kong, depuis peu, avoit fait deſcendre de leurs rangs, avec les mandarins Hai, Ki & Kiuen-mi, qui étoient mécontens de ce prince, & ils conſpirèrent ſa perte. Cette réſolution priſe, ils aſſemblent, ſans différer, leurs gens, envoient Kiuen-mi prendre Tao-kong, qui étoit le *Tai-tſé*, ou le prince héritier, pour le mettre en ſûreté, & vont enſuite inſulter le palais. Kiun-tſé-ſsé, à la tête des gardes, voulut faire quelque réſiſtance. Kiuen-mi, qui n'étoit pas ſi irrité que les autres contre ſon maître, s'avança vers Kiun-tſé-ſsé, & le prenant par la main, il lui dit : « Que faites-vous ? vous voyez bien que vous » ne ſauriez réſiſter à la fureur dont on eſt animé contre le » prince. Il eſt encore dans le palais ; ſi vous l'aimez, que n'al- » lez-vous, au plus vîte, lui conſeiller de ſe ſauver, juſqu'à » ce que le feu de leur colère ſoit diminué. La choſe preſſe, ne » perdez point de temps, autrement je ne réponds point de ſa » vie ».

Kiun-tſé-ſsé courut avertir Tchou-kong de cette conjuration & du danger qu'il couroit. Ce prince, après s'être ſaiſi de ce qu'il y avoit de plus précieux, ſortit par une porte dérobée & prit la route de la principauté de Song. Au mouvement que ſa fuite excita dans la ville, pluſieurs de ſes ſujets, qui lui étoient encore attachés, en ſortirent en aſſez grand nombre pour former un petit corps d'armée, à la tête duquel Hoei, officier plein de bravoure, commit beaucoup d'hoſtilités. Ouen-yao, qui s'étoit emparé du gouvernement de Ouei,

Avant l'Ere Chrétienne. 469. *Yuen-ouang.*

l'obligea d'évacuer le pays, & d'aller rejoindre ſon prince.

Tchou-kong fugitif, intrigua & fit tout ce qu'il put pour engager les autres princes à épouſer ſa querelle contre ſes ſujets. A la ſollicitation du prince de Song, il obtint des ſecours aſſez conſidérables des princes de Lou & de Yu-yuei, avec leſquels il ſe mit en marche pour rentrer dans ſes états. A la première nouvelle que Mi-meou & Ouen-yao en eurent, ils dépêchèrent un des leurs, avec des préſens, à Kao-jou qui commandoit les troupes de Yu-yuei, & qui étoit regardé comme généraliſſime de l'armée des princes, pour lui repréſenter les maux que Tchou-kong avoit cauſés, & la haine des peuples contre lui. Que Tao-kong, au contraire, étoit un prince aimé, & digne de commander. Kao-jou, plus perſuadé par leurs préſens que par leurs raiſons, aſſembla un conſeil, dans lequel il fit déclarer Tchou-kong incapable de gouverner les états de Ouei, & ſubſtituer Tao-kong à ſa place. Après cette déciſion, les troupes ſe ſéparèrent, & chacun retourna dans ſon pays.

King-kong, prince de Song, vit avec chagrin le parti que le conſeil avoit pris. Il mourut peu de temps après, ayant gouverné ſa principauté l'eſpace de quarante-huit ans. Comme il n'avoit point d'enfans, il faiſoit élever Ki & Tchao, deux des fils du prince Sun-tcheou, de ſa famille, en faveur de qui cependant, il ne fit aucune diſpoſition.

Tous les grands, & preſque toute la famille de King-kong étoient irrités contre Ta-yn, qui, ſous le règne de ce prince, s'étoit emparé du gouvernement, & en abuſoit. King-kong étoit mort à Tché. Ta-yn, qui ne le quittoit point, cacha ſa mort, & dépêcha un courier, avec un ordre ſuppoſé de King-kong, à tous les grands, de ſe rendre inceſſamment à Tché.

Les

Les grands, quoique indiſpoſés contre Ta-yn, obéirent. A leur arrivée, Ta-yn les reçut à la tête d'un corps de mille cuiraſſiers, & les obligea d'entrer dans une ſalle, où il leur dit: « Ce n'eſt point le prince, c'eſt moi qui vous ai mandés, » pour vous dire, qu'il vous ordonne de jurer que vous n'entreprendrez rien contre les intérêts de ſa famille. Il a choiſi » le prince Ki pour ſon ſucceſſeur. C'eſt ſa volonté que je » vous explique, il faut vous y ſoumettre ».

Avant l'Ere Chrétienne. 469. *Yuen-ouang.*

Les grands ſe doutèrent de la ſupercherie; mais ils n'osèrent faire paroître ouvertement leurs ſoupçons. Cependant, de retour chez eux, Sſe-tching-fei répandit une lettre circulaire en leur nom, où il accuſoit Ta-yn de ne s'être emparé de l'autorité que pour ſes intérêts, & d'avoir avancé la mort de King-kong, ſon maître & ſon prince.

Ce manifeſte produiſit tant d'effet ſur les eſprits, que tout le monde ſe déclara pour les grands, juſqu'aux officiers mêmes des troupes qui les gardoient, qui délibérèrent entre eux d'aller ſe ſaiſir de Ta-yn, pour en faire juſtice. Ta-yn, qui avoit par-tout des eſpions, & dont l'autorité n'étoit appuyée que ſur la fidélité de ces officiers, apprenant leur réſolution contre lui, ſe ſauva, avec le prince Ki, dans les états de Tchou. Les grands, ſans ſe mettre en peine de le faire ſuivre, déclarèrent prince de Song, Tchao-kong, un des deux princes que King-kong avoit fait élever, & le firent reconnoître par le peuple.

Cette même année mourut l'empereur Yuen-ouang, après un règne de ſept ans, aſſez paiſible, par rapport à ſes états particuliers; mais ſans avoir rien fait d'avantageux pour l'empire. Son fils Tching-ting-ouang lui ſuccéda.

TCHING-TING-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne. 468. *Tching-ting-ouang*

La principauté de Tçin, autrefois ſi floriſſante, &, pour ainſi dire, maîtreſſe de toutes les autres, ſe vit, lors de l'élévation de TCHING-TING-OUANG, déchirée par une guerre inteſtine, qui la mit à deux doigts de ſa ruine. Divers préſages furent les avant-coureurs de ces troubles. La troiſième année du règne de TCHING-TING-OUANG, on y reſſentit de violentes ſecouſſes & des trembiemens de terre affreux; quelques années après, le Hoang-ho, ſortant de ſon lit, inonda tout le pays, & y cauſa de grands ravages; enſuite toutes les eaux des rivières, des états de Tçin, parurent durant trois jours, comme de couleur de ſang: pronoſtics qui épouvantèrent les peuples, ſans les rendre plus attentifs à leur conduite.

466.

463.

Tchu-kong, prince de Tçin, étoit peu propre à gouverner; il s'étoit laiſſé enlever preſque toute ſon autorité par les grands, & ſur-tout par Tchi-pé, qui paroiſſoit évidemment tendre à ſe faire déclarer prince de Tçin. La choſe cependant ne lui étoit pas facile. Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi, trois grands de la cour, étoient aſſez puiſſans pour pouvoir rendre inutiles toutes ſes entrepriſes; mais il ſut les gagner par l'eſpérance, dont il les flatta, de les faire régner eux-mêmes. Il leur propoſa d'abord de ſe ſaiſir des grands domaines, que poſſédoient les familles Fan & Tchong-hing, les plus riches & les plus puiſſantes après le ſouverain; ils exécutèrent ce projet par l'extinction entière de ces deux familles, dont ils partagèrent les dépouilles. Tchu-kong déſapprouva leur conduite; mais, pour ſoutenir ce qu'ils avoient commencé, ils bâtirent une fortereſſe, & prirent même des troupes à leur ſolde. C'étoit lever hautement l'étendart de la rébellion.

458.

Tchu-kong, qui en vit les conſéquences, dépêcha des couriers aux princes de Tſi & de Lou, pour les en avertir, & donna, à ſes troupes, un ordre ſecret de s'aſſembler. Les rebelles, de leur côté, en aſſemblèrent auſſi, réſolus de ſe bien défendre. Tchu-kong, ſans attendre le retour de ſes couriers, ſe mit en campagne pour arrêter les progrès de leur révolte ; mais il étoit déja trop tard ; il leur livra bataille, & la perdit. Ce prince, obligé de leur abandonner ſes états, s'enfuit auprès du prince de Tſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 458. *Tching-ting-ouang*

Les rebelles ſe rendirent alors les maîtres abſolus de la principauté de Tçin, & ſe la diviſèrent entre eux. Tchi-pé, ravi de ce premier ſuccès, ſe promit, dès ce moment, d'enlever à ſes trois complices leur part, comme ils venoient d'uſurper le tout ſur leur prince. Cependant, pour ne pas leur donner lieu de ſoupçonner ſes deſſeins, il affecta de faire le partage avec une égalité ſcrupuleuſe. Il choiſit même, pour ſa part, Kio-yu, pays voiſin des Tartares, en apparence le plus mauvais & le plus difficile à maintenir en paix contre ces peuples, toujours entreprenans ; mais dans le fond, il eſpéroit les ſubjuguer, & ſe mettre, par-là, plus en état de faire la loi à ſes co-partageans.

Il n'étoit pas aiſé de ſoumettre ces Tartares, à cauſe des montagnes & des chemins impraticables qu'il falloit franchir pour aller à eux, & qui les défendoient naturellement. Pour les engager à applanir eux-mêmes ces chemins, Tchi-pé uſa de ſtratagême & fit fondre une cloche d'une groſſeur extraordinaire, qui devoit être ſoutenue par de grands ornemens de même métal. Il envoya un de ſes principaux officiers au prince Tartare, pour lui demander ſon alliance, & lui annoncer, qu'en ſigne de cette amitié, il lui feroit préſent de cette cloche. Le prince

Tartare donna ordre d'ouvrir de larges chemins, pour la faire venir avec les autres préſens, dont on l'avoit flatté. Tché-tchang-ouen-tchi, ſon miniſtre, qui pénétroit les vues de Tchi-pé, voulut les lui faire ſuſpecter : il repréſenta au prince Tartare, que Tchi-pé étoit un fourbe & un homme ſans foi, en qui il ne devoit pas mettre la moindre confiance ; qu'au lieu d'applanir des chemins, qui donneroient à Tchi-pé la facilité de venir les attaquer, quand il jugeroit à propos, il lui conſeilloit d'accepter ſimplement les préſens dont le tranſport étoit aiſé, & de le remercier du reſte. Voyant que tout ce qu'il diſoit à ce prince ne pouvoit l'ébranler, il ajouta : « Un ſujet qui n'eſt pas fidèle à ſon maître, eſt digne » de mort ; un prince qui ne veut point ſuivre les bons con» ſeils d'un fidèle ſujet, ne doit s'en prendre qu'à lui-même » des malheurs qui lui en arrivent ». Le prince Tartare éprouva bientôt que ſon miniſtre avoit raiſon. Il fut lui-même au-devant de ces préſens, que Tchi-pé avoit fait eſcorter par un détachement de ſes meilleurs ſoldats, & que ce perfide ſuivit de près, avec le reſte de ſes troupes. Le prince Tartare, qui étoit ſans méfiance, après avoir vu paſſer les préſens, alla au-devant de Tchi-pé, qui le fit auſſi-tôt arrêter, & entra, à main-armée, dans le pays de Kiou-yeou, dont il ſe rendit maître, ſans la moindre réſiſtance.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 458. *Tching-ting-ouang*

457.

L'année ſuivante, douzième de TCHING-TING-OUANG, Tchu-kong mourut de chagrin dans le pays de Tſi, où il s'étoit réfugié après la bataille qu'il avoit perdue contre ſes ſujets rebelles. Tchi-pé, à la nouvelle de ſa mort, pour tromper ſes concurrens, fit reconnoître ſon petit-fils prince de Tçin, ſous le nom de Ngai-kong ; mais il retint, pour lui, toute l'autorité. Ngai-kong ne pouvoit rien faire ſans ſa participa-

tion, & ne paroiſſoit être en place, que pour prêter ſon nom aux injuſtices de Tchi-pé.

Avant l'Ere Chrétienne. 457. *Tching-ting-ouang*

La quatorzième année de TÇHING-TING-OUANG, Tchi-pé, ſe regardant déja comme maître de toute la principauté de Tçin, fit bâtir un palais beaucoup plus magnifique que celui du prince. Comme il demandoit à Sſé-tchou, s'il le trouvoit à ſon gré: « Il eſt ſi beau, répondit-il, que je me ſens » le cœur ſaiſi de crainte. Eh! comment cela, dit Tchi-pé? » Je ſuis un homme borné, reprit Sſé-tchou, dont le pinceau » eſt tout occupé à vous ſervir; mais j'ai lu dans nos hiſtoi- » res que les plus hautes montagnes ſont ſtériles, & que la » terre où les pins croiſſent ſi hauts n'eſt point graſſe. Quand » je vois ce palais ſi élevé & ſi vaſte, je crains qu'il ne tente » bien des gens, & qu'il ne leur inſpire des deſſeins qui vous » ſoient funeſtes ». La ſuite vérifia la réponſe de Sſé-tchou. 455.

Tchi-pé, ſe voyant beaucoup au-deſſus de ſes concurrens, chercha à rendre ſon autorité encore plus abſolue, & réſolut de diminuer le pouvoir de Tchao-chi, de Han-chi & de Oueichi. Il s'adreſſa d'abord à Han-chi, & lui demanda une partie de ſes terres. Han-chi fit difficulté de les céder; mais Touankouei, qui étoit ſon conſeil, lui dit: « Vous ſavez, que quand » Tchi-pé veut quelque choſe, il en vient à bout. Si vous le » lui refuſez, vous pouvez être sûr qu'il le prendra à main » armée. Cédez-lui ces terres de bonne grace; il en deman- » dera autant aux autres, qui le refuſeront; la guerre s'allu- » mera entre eux, tandis que demeurés neutres, nous ſerons » à portée de profiter des événemens ». Han-chi ſuivit ce conſeil, & il s'en trouva bien.

Tchi-pé, ravi de ce premier ſuccès, ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion de ces terres, qu'il en envoya demander autant à

Ouei-chi. Ouei-chi n'en étoit point d'avis, mais Jin-tchang lui conſeilla de les céder.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 454. *Tching-ting-ouang*

Tchi-pé, plus animé par ce ſecond ſuccès, demanda enſuite à Tchao-chi, le pays de Cao-lang, une de ſes meilleures terres. Tchao-chi le refuſa avec indignation, & ſe mit en état de ſe défendre contre l'injuſtice de Tchi-pé, qui entra dans une violente colère, & partit à la tête des troupes de Han-chi & de Ouei-chi, qu'il joignit aux ſiennes, pour aller attaquer Tchao-chi. Ce dernier ne ſe ſentant point en état de tenir la plaine, ſe renferma dans Tçin-yang, qu'il avoit eu ſoin d'approviſionner, réſolu de s'y défendre juſqu'à la dernière extrémité. Tchi-pé, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, fut mettre le ſiége devant Tçin-yang; & pour la forcer à ſe rendre, il fit élever des digues, qui, faiſant refouler les eaux de la rivière Fen-choui dans la ville, l'inondèrent entièrement. Il crut forcer, par-là, les habitans à ſe révolter; mais tous demeurèrent attachés à Tchao-chi.

Lorſque Tchi-pé prit la réſolution d'inonder Tçin-yang: « Je » veux, dit-il, à Han-chi & à Ouei-chi, qui ne l'avoient point » quitté, vous faire voir, pour la première fois, comment on » peut ſe rendre maître d'une ville avec l'eau ſeule ». Han-chi donna alors un coup-d'œil à Ouei-chi, qui de ſon côté lui preſſoit le pied. Tchi-tſé, entièrement dévoué à Tchi-pé, remarquant cette intelligence, en témoigna ſes ſoupçons à Tchi-pé, & l'avertit qu'il les avoit vu changer de couleur, lorſqu'il avoit parlé d'inonder Tçin-yang.

Le jour ſuivant, Tchi-pé ſe trouvant ſeul avec Han-chi & Ouei-chi, leur rapporta ce que Tchi-tſé lui avoit dit: « Ne voyez- » vous pas, lui répondirent-ils, que c'eſt une ruſe de Tchi-tſé, » qui eſt porté pour Tchao-chi? Il veut vous inſpirer des

» ſoupçons contre nous, afin de rallentir l'animoſité que vous » avez contre lui. N'eſt-il pas de notre intérêt que Tchao-chi » ſuccombe, puiſque nous devons partager ſes terres entre » nous trois » ? Tchi-pé parut ſatisfait de leur réponſe. Avant l'Ere Chrétienne. 454. *Tching-ting-ouang*

Tchao-chi, ſe voyant preſſé, envoya, en ſecret, Mong-tan, vers Han-chi & Ouei-chi, avec cette inſtruction: « J'ai toujours » oui dire, que *les dents qui ne ſont pas couvertes par les lèvres,* » *reſſentent le froid.* Si ma famille vient à ſuccomber, ſoyez » sûrs que les deux vôtres ne lui ſurvivront pas long-temps ». Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Han-chi & Ouei-chi à chercher les moyens de perdre Tchi-pé. Ils conſultèrent enſemble ſur ceux qu'ils employeroient, & renvoyèrent Mong-tan, avec le réſultat de leur réſolution.

De concert avec eux, Tchao-chi fit une ſortie la nuit ſuivante, & emmena un grand nombre d'ouvriers, ſoutenus par des ſoldats d'élite. Cette eſcorte tomba vigoureuſement ſur les troupes de Tchi-pé, qui gardoient la levée qu'il avoit fait faire pour inonder la ville, & les pouſſoit, tandis que les ouvriers, rompant la levée, inondèrent le quartier de Tchi-pé, & y mirent le plus grand déſordre. Alors Han-chi & Ouei-chi, ſe joignant au détachement de Tchao-chi, firent un carnage horrible. Tchi-pé lui-même, reſta mort ſur la place. Ils ſe délivrèrent ainſi de l'ennemi le plus redoutable qu'ils euſſent.

Ces trois confédérés ne s'en tinrent pas-là : après avoir exterminé la race de Tchi-pé, à l'exception de Fou-cou, qu'ils ne purent découvrir, ils partagèrent entre eux ſes domaines, & accrurent de beaucoup leur puiſſance ; alors ils prirent la qualité de princes, & érigèrent leurs terres, en principautés, ſous les noms de Han, de Ouei & de Tchao. 453.

Avant l'Ere Chrétienne. 453. *Tching-ting-ouang*

Après la bataille, Tchao-chi avoit fait couper la tête de Tchi-pé, & s'étoit fait un pot de nuit de ſon crâne. Yu-ſong, créature de Tchi-pé, réſolut de le venger de cette indignité. Il ſe déguiſa, & cachant un poignard ſous ſes habits, il entra hardiment dans le palais de Tchao-chi. Les gardes, qui ne le connoiſſoient point, le queſtionnèrent, & le trouvant muni d'un poignard, ils le conduiſirent à Tchao-chi. Yu-ſong ayant avoué ſon deſſein, Tchao-chi le loua de l'attachement qu'il avoit pour ſon maître, en s'expoſant ainſi à la mort pour le venger. Il défendit de lui faire aucun mal; mais l'ayant enſuite trouvé caché ſous un pont, ſur lequel il devoit paſſer, il le fit mourir pour n'être plus expoſé à ſes attentats.

Après le partage des terres de Tchi-pé, Tchao-chi s'occupa à repouſſer les Tartares, voiſins de ſes nouveaux états; & comme il n'étoit pas de la politique qu'il s'en éloignât dans les commencemens de ſon règne, il donna ſes troupes à commander à Siu-tſi-keou. Ce général, dès la première campagne, ſe rendit maître de Tſo-gin & de Tchang-yn, ſans beaucoup de réſiſtance. Ce ſuccès, qui devoit faire plaiſir à Tchao-chi, parut lui donner du chagrin. Ses courtiſans étonnés, lui en demandèrent la cauſe: « Ne ſavez-vous pas, leur répondit-il, » ce que dit le ſage »? *Les grandes proſpérités ſont les avant-coureurs de l'infortune, & les grands malheurs de la proſpérité.* « Les » biens qui s'acquièrent ſans peine, ſe perdent aiſément, & » la difficulté de les obtenir en aſſure la poſſeſſion ».

450.

Cette défaite des Tartares, loin d'inquiéter le prince de Tſin, & Han-chi de Tçin, à cauſe des ſuccès de Tchao-chi, les engagea, au contraire, à armer contre ces mêmes Tartares. Le premier entra dans leur pays de Yu-kiu, leur livra bataille, fit leur prince priſonnier, & retourna couvert de gloire dans

ſes

ſes états. Han-chi & Ouei-chi, s'étant joints, eurent un ſuccès encore plus complet. Ils défirent les Tartares de Y-lou, les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils les obligèrent d'abandonner la Chine, & de paſſer même au-delà du pays de Kien-long; de ſorte que, depuis ce temps-là, il n'y eut plus que les Tartares de Y-kiu, voiſins des états de Tſin, qui oſaſſent faire des courſes en Chine. Ces conquêtes de Han-chi, de Ouei-chi & de Tchao-chi, les rendirent ſi puiſſans, qu'ils purent tenir tête aux autres princes, & leur diſputer l'empire.

Avant l'Ere Chrétienne. 450. *Tching-ting-ouang*

Le prince de Tchou, voyant ces familles s'élever, commença à redouter leur puiſſance. Pour ſe mettre en état de la contre-balancer, il ſe rendit maître de la principauté de Tſai, que Tchi-kong fut contraint de lui abandonner. Il deſcendoit de Chou-tou, fils de Ouen-ouang, à qui Ou-ouang, dans le partage qu'il avoit fait de l'empire, en différentes principautés, avoit donné celle de Tſai. Cette famille la poſſéda l'eſpace de ſix cens ſoixante-ſeize ans, ſous vingt-ſix générations.

447.

Hoei-kong, prince de Tchou, ſe diſpoſa à pouſſer plus loin ſes conquêtes. La vingt-quatrième année de TCHING-TING-OUANG, il partit de Tſai, & fondit ſur la principauté de Ki, dont il ſe rendit encore maître. Les princes de Ki, deſcendoient de Tong-leou-kong, de la famille du grand Yu, à qui Ou-ouang avoit donné cette principauté, qui ſubſiſta l'eſpace de ſix cens ſoixante-dix-huit ans, ſous vingt-un princes de cette famille.

445.

Dévoré de l'ambition de s'agrandir, Hoei-kong fit un traité d'alliance avec le prince de Tſin, qui ſeul pouvoit arrêter le cours de ſes conquêtes. Se voyant, par ce traité, tranquille & en ſûreté du côté de l'oueſt, il porta ſes armes du côté de l'eſt,

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

445. *Tching-ting-ouang*

contre Yu-yuei, entre le fleuve Kiang & le fleuve Hoai, & eut par-tout un ſuccès ſi conſtant, que tout plioit devant ſes troupes victorieuſes. Il s'empara de tout le pays qui eſt entre ces deux fleuves, & pouſſa même au-deſſus de la rivière Sſé-choui.

443. L'an 443 il y eut nne éclipſe de ſoleil totale, & ſi grande, que les étoiles parurent.

441. TCHING-TING-OUANG mourut au printemps, après vingt-huit ans d'un règne peu glorieux pour lui, & peu profitable à l'empire. Ce prince laiſſa quatre fils, qui tous aſpirèrent au trône. Suivant ſes diſpoſitions, Ngai-ouang, l'aîné, devoit lui ſuccéder, & fut effectivement proclamé empereur trois mois après. Chou, ſon ſecond frère, trouva le moyen de le faire mourir & de prendre ſa place. Kao-ouang, le troiſième, indigné de cette action, refuſa de le reconnoître & prit les armes. Les deux frères ne demandoient pas mieux que d'en venir à une action déciſive. On ſe battit, de part & d'autre, avec le dernier acharnement; enfin Kao-ouang, qui n'en vouloit qu'à ſon frère, ſe fit un chemin de ſang, pénétra juſqu'à lui, & le tua de ſa propre main. Cette mort décida la victoire en ſa faveur; tout lui fut ſoumis, & il fut proclamé empereur à la tête de l'armée.

KAO-OUANG.

440. Cette victoire cependant ne rendit KAO-OUANG maître abſolu, que dans le patrimoine de ſa famille : les princes de l'empire ne donnèrent aucune marque de ſoumiſſion. L'empereur, pour y ſuppléer, érigea une partie de la province de Ho-nan en principauté, & la donna à Kié ſon frère, qui avoit

été un des premiers à le reconnoître, après la bataille qui le mit sur le trône.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 440. *Kao-ouang.*

Tcheou-kong, étant ministre de Tching-ouang, avoit fait bâtir une ville, pour être la résidence des empereurs. Il y fit passer ceux qui, par un reste d'attachement pour la dynastie des *Chang*, paroissoient peu soumis à celle des *Tcheou*. Ping-ouang, pour se délivrer du voisinage des Tartares, avoit transféré sa cour à Lo-yang, ou Ho-nan, qui est la même ville. Lorsque, dans la suite, le prince de Tchao se révolta contre King-ouang, cet empereur, ne se croyant pas en sûreté à Lo-yang, changea sa cour & la transporta à Tching-tcheou, qui devint le siége des empereurs. KAO-OUANG, voulant rétablir Lo-yang, y envoya son frère Kié, en qualité de prince de Ho-nan.

La deuxième année de KAO-OUANG, les eaux du fleuve Hoang-ho, pendant trois jours, parurent rouges à Long-men, sur les limites de la principauté de Tçin. Cette même année, mourut Ngai-kong, qui en étoit prince. Son fils, Yeou-kong, qui lui succéda, n'étoit plus maître que de Kiang & de Kieou-ou; tout le reste de ses états étoit soumis à Han-chi, Tchao-chi & Ouei-chi par la faute de ses prédécesseurs, qui n'avoient pas su réduire leurs sujets rebelles. Cependant ils avoient conservé sur eux une apparence d'autorité, qui engageoit toujours ces rebelles à les reconnoître pour princes de Tçin; mais Yeou-kong eut la foiblesse, ou plutôt la bassesse, d'aller leur faire la cour à tous trois, avec autant de soumission que s'il avoit été leur sujet.

439.

La sixième année & à la sixième lune, on vit un prodige non moins surprenant que celui des eaux rouges du Hoang-ho. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il tomba de la

435.

neige dans la principauté de Tçin. L'an 433 il parut une comète. L'an 428, treizième de l'empereur KAO-OUANG, les pêchers & les abricotiers donnèrent des fruits au plus fort de l'hiver, dans les états de Tçin : on n'en avoit point encore vu d'exemple, ce qui fut regardé comme un prodige des plus frappans.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 433. *Kao-ouang.*

Les trois familles de Han, de Tchao & de Ouei étoient redoutables non-seulement à leur prince légitime, mais elles prenoient encore un grand ascendant sur quelques-uns de leurs voisins, principalement sur Tchao-kong, prince de Ouei, qui n'osoit presque plus rien faire dans ses propres états, sans prendre leurs ordres, même en ce qui regardoit la conduite particulière de sa maison.

428.

Le prince de Tchou alloit toujours de conquête en conquête. Dès l'an 431, dixième de KAO-OUANG, il s'étoit soumis les états de Kiou. Depuis le règne de Ou-ouang, qui en avoit gratifié les descendans de Chao-hao, cette famille les avoit toujours possédés, sans interruption, jusqu'à cette époque, que Kien-kong, prince de Tchou, qui venoit de succéder à Hoei-kong, son père, s'en empara, sans attendre même que le temps du deuil fût expiré.

L'année suivante, les Tartares Y-kieou, que les princes de Tçin avoient trop laissés se fortifier, entrèrent dans cette principauté comme un torrent, à qui rien ne résiste, & poussèrent leurs ravages jusqu'au pays de Ouei-yang, dont ils ne sortirent que chargés de butin.

426.

KAO-OUANG mourut après quinze ans de règne ; la seule action, digne de mémoire, que fit ce prince, fut la victoire qui le mit sur le trône. Son fils Ouei-lie-ouang lui succéda.

OUEI-LIE-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne.

425. *Ouei-lie-ouang.*

La dynaſtie de *Tcheou* étoit devenue ſi foible, que les princes vaſſaux gardoient à peine un extérieur de reſpect pour ſes empereurs. Cependant ces princes ne tenoient que d'eux leurs dignités, qu'ils étoient cenſés n'avoir obtenues que comme une récompenſe dûe à leur fidélité & à leurs ſervices, & non à leurs intrigues ou à leurs révoltes. Ouei-lie-ouang avoit reçu l'empire dans un ſi grand délabrement, les loix étoient ſi peu ſuivies, qu'il ſe vit preſqu'entièrement abandonné de ces princes, dont un des premiers devoirs étoit de ſoutenir & de défendre l'autorité impériale. N'étant point en état de ſe faire obéir, il ne penſa qu'à ſa propre ſûreté; ainſi, quoiqu'il fût évident que Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi n'étoient que des rébelles & des uſurpateurs, comme ils étoient devenus très-puiſſans, afin de ſe les attacher, ou du moins pour ne pas s'en faire des ennemis, il les créa princes des pays qu'ils avoient uſurpés, & leur en envoya les diplômes.

Ces nouveaux princes ne jouirent pas long-temps des fruits de leur révolte, car Ouei-lie-ouang les eut à peine confirmés dans leurs dignités, qu'ils moururent tous trois la même année. Le Tien ne pouvoit approuver leur uſurpation; mais il permit que leur poſtérité en jouît pour châtier la dynaſtie des *Tcheou*. Han-chi eut pour ſucceſſeur ſon fils Ou-kong, & Ouei-chi, ſon fils Ouen-kong; quant à la ſucceſſion de Tchao, elle fut diſputée. Tchao-chi avoit deux frères, Pé-lou & Hoan-kong. Comme il ne s'étoit marié qu'après la défaite de Tchi-pé, il laiſſa cinq enfans en bas-âge; & croyant prévenir tout ſujet de querelle dans ſa

424.

famille, il nomma pour ſon héritier Hien-kong, fils de Pé-
Avant l'Ere Chrétienne. lou. Hoan-kong, fâché de voir qu'on lui préférât ſon neveu,
424. *Ouei-lie-ouang.* prit les armes, le chaſſa, & s'empara de états de Tchao.

Hoan-kong ne jouit de la principauté de Tchao que quelques mois, & mourut. Les grands conſultèrent ſur les moyens de rétablir la paix, & jugèrent que tant qu'il reſteroit quelqu'un des enfans de Tchao-chi, l'état ſeroit expoſé à des troubles. Ils prirent la réſolution barbare de faire mourir ſes cinq fils, & rappellèrent Hien-kong.

Cependant Ou-kong, prince de Han, prévoyant que l'empire,
423. dans la criſe où il étoit, ne pouvoit ſe ſoutenir long-temps, cherchoit à s'agrandir. Il déclara la guerre au prince de Tching, par des hoſtilités & des incurſions qu'il fit dans ſon pays. Yeou-kong, prince de Tching, étoit brave & ne craignoit point le danger. Plus ſoldat que capitaine, dès qu'il apprit l'entrée de Ou-kong ſur ſes terres, il s'avança pour le repouſſer, & le défit en bataille rangée; mais comme il ne ſe ménageoit point, il y perdit la vie. Siu-kong, ſon frère, le remplaça.

Ouen-kong, prince ſage, déſintéreſſé, & d'un bon naturel,
420. avoit conſervé quelques égards pour le prince de Tçin, à qui il rendoit une eſpèce d'hommage. Il voulut venger la mort de Yeou-kong, prince de Tçin. Yeou-kong aimoit paſſionnément une femme, qu'il ne pouvoit faire venir dans ſon palais, & il étoit obligé de ſe déguiſer pour aller chez elle. Une nuit, comme il s'y rendoit, il fut attaqué par des inconnus qui le poignardèrent. Ouen-kong vint en perſonne à la tête de ſes troupes, & fit des recherches ſi exactes, qu'il découvrit les meurtriers. Après les avoir punis, il fit reconnoître Lie-kong, fils de Yeou-kong, pour légitime prince de Tçin, la ſixième année de OUEI-LIE-OUANG.

Dans la décadence de l'empire, chacun des princes ſongea à ſe précautionner contre les révolutions. Ouen-kong, prince de Ouei, fit fortifier la ville de Chao-leang; Hien-kong, prince de Tchao, celles de Hiuen-chi & de Ping-y; Ling-kong revêtit d'ouvrages de défenſe les places de Cho-lay & de Tſi-cou, & fit réparer celle de Pong-tching : ces travaux ne ſe purent faire ſans exciter la jalouſie des voiſins, & ſans leur cauſer de l'inquiétude. A peine Ouen-kong eut-il entrepris de fortifier Chao-leang, que Ling-kong, prince de Tſin, y envoya des troupes, qui détruiſirent tout ce qui étoit commencé. Il y fit travailler avec plus de précaution; mais la mort de Ling-kong, qui ſurvint, lui donna tout le temps d'élever ſes fortifications.

Avant l'Ere Chrétienne. 419. *Ouei-lie-ouang.*

418.

Quand Hien-kong eut achevé les travaux de Ping-y, Siuen-kong, prince de Tſi, vint aſſiéger cette ville, & l'auroit priſe, ſi la garniſon n'avoit été ſecourue à propos. Siuen-kong, piqué de cet échec, voulut s'en venger la campagne ſuivante, par le ſiége de Hoang-tching, appartenante encore au prince de Tchao, qu'il ſurprit & détruiſit de fond en comble. Il crut avoir autant de facilité devant Yang-hou, parce que la garniſon en étoit foible; mais elle étoit compoſée de gens braves, qui donnèrent le temps à Hien-kong de venir à ſon ſecours, comme il le fit avec ſuccès.

413.

Kien-kong, qui avoit ſuccédé à Ling-kong, prince de Tſin, voyoit avec chagrin la puiſſance de Ouen-kong s'élever. Il vint, à la tête d'une grande armée, fondre ſur ſes terres. Ouen-kong n'étoit pas auſſi puiſſant que le prince de Tſin; mais il étoit bien conſeillé & bien ſervi, parce qu'il accueilloit & récompenſoit le mérite. Ce prince ſe mit à la tête de ſes troupes, réſolu de livrer bataille, quoique ſon armée fût inférieure en nombre. Le ſuccès répondit à ſes eſpérances; jamais victoire

Avant l'Ere Chrétienne. 413. *Ouei-lie-ouang.*

ne fut plus complette que celle qu'il remporta à Tching-hia, ſur Kien-kong. Il vouloit profiter de l'avantage qu'il avoit ſur ſon ennemi, & l'aller inſulter dans ſes états; mais les eaux du Hoang-ho, qui rompirent leur digue à Long-men, inondant tout le pays juſqu'à Ta-tchou, l'obligèrent de ſe retirer pour y mettre ordre.

410.

La ſeizième année du règne de Ouei-lie-ouang, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Cette même année, le prince de Tſi, à qui l'élévation du prince de Tchao faiſoit ombrage, continua à faire des courſes ſur ſes terres, & s'étant avancé juſqu'à Ping-y, après avoir ravagé tout le territoire de cette ville, il en fit le ſiége. Hien-kong, prince de Tchao, donna ordre à Han-kiu d'aller au ſecours de Ping-y. Tien-fen, qui commandoit les troupes de Tſi, le laiſſa approcher, ſans paroître vouloir l'empêcher de jetter du ſecours dans la place; mais quand il le vit à portée, ce général ennemi quitta bruſquement le ſiége, tomba ſur lui, le battit & le fit priſonnier; après quoi, reprenant le ſiége, il fit ſommer la garniſon, qui fut enfin obligée de capituler.

De tous les princes contemporains, Ouen-kong, prince de Ouei, étoit celui qui ſe faiſoit le plus de réputation. Son affabilité, ſa magnificence attiroient, de toutes parts, dans ſes états, les gens diſtingués par leur ſavoir & leurs talens. Toujours eſclave de ſa parole, rien ne put jamais l'engager à y manquer.

Les Tartares que Tchi-pé avoit ſoumis, par le ſtratagême de la cloche, qu'il leur avoit envoyée, ſe révoltèrent. Comme ils étoient enclavés dans les états de Ou, le prince marcha lui-même pour les faire rentrer ſous ſon obéiſſance. Il donna leur pays en appanage à ſon fils Ki, & l'en créa prince. De retour

de

de cette expédition, Ouen-kong demanda à ſes grands ce qu'ils penſoient de ſon gouvernement ? Tous, à l'exception de Gin-tſo, le louèrent extraordinairement. Gin-tſo ne put diſſimuler ſa penſée. « Un prince, dit-il, qui, après s'être rendu maître du » pays des Tartares de Sien-yu, le donne à ſon fils, à titre de » principauté, au lieu de le donner à ſon frère, peut-il être » regardé comme quelqu'un qui gouverne ſagement » ?

Avant l'Ere Chrétienne. 408. *Ouei-lie-ouang.*

Ouen-kong témoigna ouvertement ſon mécontentement de la franchiſe de Gin-tſo, ce qui l'obligea de s'enfuir. Faiſant enſuite la même queſtion à Tché-hoang, celui-ci lui fit entendre, comme les autres, qu'il étoit un prince rempli de vertus. Comment le ſavez-vous, lui demanda Ouen-kong ? « Quand un maître, répondit Tché-hoang, eſt guidé par la » ſageſſe, ſes grands & ſes ſujets ſe font gloire de ſuivre ſon » exemple. Je viens d'être forcé d'admirer la droiture & la » franchiſe de Gin-tſo, d'où je conclus qu'il faut que ſon » prince ſoit accompli ».

Ouen-kong ſentit le tort qu'il avoit eu de s'emporter contre Gin-tſo. Il ordonna de le rappeller, & fut lui-même au-devant de lui. Il eut même la candeur de lui faire publiquement des excuſes, en préſence de ſes grands, à qui il le propoſa, ainſi que Tché-hoang, comme deux modèles de droiture & de ſincérité, qui ne ſavoient pas flatter ſervilement les défauts de leur prince.

Ouen-kong avoit eu pour maître Tien-tſé-fang, à qui il vouloit que ſon fils Ki portât autant de reſpect qu'à lui-même. Ki, rencontrant un jour Tien-tſé-fang, deſcendit auſſi-tôt de ſon char, & lui fit une profonde révérence, que Tien-tſé-fang reçut avec une gravité de maître, ſans y répondre. Ce prince, piqué, lui dit : « Sont-ce les riches ou les pauvres qui ont ſujet

Avant l'Ere Chrétienne. 408. *Ouei-lie-ouang.*

» de s'enorgueillir » ? « Sans doute, lui répondit Tien-tsé-fang, » que ce ſont les pauvres. Eſt-ce qu'un homme riche, & élevé » au-deſſus des autres, oſeroit avoir de l'orgueil & de la vanité » à leur égard ? Lorſqu'un prince ſe laiſſe aller à l'orgueil, ſes » états ſont bien près de leur ruine. Les officiers qui ſont hauts » & fiers, vis-à-vis du peuple, manquent à leur devoir, & ſont » cauſe de ſa perte. De tous les princes qui ont perdu leurs » états, je n'en ſache aucun qui ait été docile aux bons conſeils. » Si un ſage indigent, & dans un état humiliant, voit qu'on ne » profite pas de ſes inſtructions, il ne lui reſte qu'à prendre ſes » ſouliers & à ſe retirer. Où ne trouvera-t-il pas la pauvreté & » l'humiliation » ? Ki, à ce diſcours, reconnut ſa faute, & lui fit des excuſes.

Ouen-kong étoit fort attentif ſur le reſpect qu'il devoit à ceux qu'il regardoit comme ſes maîtres. Un jour même qu'il paſſoit devant la porte de Touan-kan-mou, un de ſes gouverneurs, & qu'il faiſoit, ſelon ſa coutume, une profonde révérence, ceux qui l'accompagnoient, parurent étonnés qu'il s'abaiſsât ainſi devant ſon ſujet. « Touan-kan-mou, répondit le » prince, eſt un ſage, qui eſt grand par ſa vertu, & je ne le » ſuis que par les terres que je poſſéde ».

407.

Ce prince voulut en faire ſon premier miniſtre ; mais Touan-kan-mou refuſa conſtamment cet emploi. Il le combla de biens & d'honneurs, & récompenſa également tous ceux qui avoient de la ſcience & de la vertu, conduite qui lui gagna le cœur de tous ſes ſujets, & porta ſa réputation dans les autres cours ; elle fit déſiſter le prince de Tſin du deſſein qu'il avoit de lui faire la guerre. Il craignit d'attaquer un prince qui avoit tant de ſages pour l'aider de leurs conſeils & tant de bras prêts à le défendre.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Avant l'Ere Chrétienne. 407. *Ouei-lie-ouang.*

Sur le refus que fit Touan-kan-mou, d'accepter la place de premier miniſtre, Ouen-kong fit venir Li-ké, un des ſages qui s'étoient rendus dans ſes états : « Li-ké, lui dit-il, j'ai appris » de tout temps, qu'un pauvre homme, cherche une bonne » femme, & qu'un prince qui craint le trouble, s'attache un » ſage miniſtre ». Maintenant ſi je ne choiſis pas Ouei-Tching, » c'eſt que je crois devoir lui préférer Tché-hoang ». « Dans » un choix de cette importance, lui répondit Li-ké, il ne » faut avoir égard ni au pauvre, ni au riche ; au noble, ni au » roturier ; au ſujet, ni à l'étranger.

» Je penſe qu'il faut examiner cinq choſes, & ſi ces cinq » choſes ſe trouvent dans celui qu'on veut choiſir, on peut » s'aſſurer dès-lors, qu'il eſt digne d'exercer l'emploi de miniſ- » tre ». *Voyez à quoi il eſt attaché chez lui ; s'il fait part volontiers de ſes richeſſes ; s'il eſt porté à remédier aux maux qu'il connoît ; s'il ſe corrige de ſes défauts ; & ſi, dans le beſoin, il ſe contente de ce qu'il a, ſans envier les richeſſes des autres.* « Allez, dit le prince, » mon choix eſt arrêté ».

Li-ké, au ſortir du palais, fut rencontré par Tché-hoang, qui lui dit : « J'ai appris que le prince vous a mandé pour vous con- » ſulter ſur le choix d'un miniſtre ; ſur qui a-t-il jetté les yeux ? » Sur Ouei-tching, répondit Li-ké ». Tché-hoang, mécontent, lui dit » : Comment, c'eſt moi qui ai fait revenir Ou-ki, gou- » verneur de Si-ho ; c'eſt moi, qui, dans l'embarras de Ye, » ſauvai le prince, en le faiſant entrer dans la ville par la porte » Si-men-pao, quand il voulut aller réduire les Tartares. N'eſt-ce » pas encore moi qui le fit rendre maître de Yo-yang ? Après la » réduction de ces Tartares, ne ſachant qui choiſir pour les » gouverner, n'eſt-ce pas moi qui vous propoſai pour cela ? Il » n'avoit perſonne à qui confier l'éducation de ſon fils, je lui

» nommai Kiu-heou-fou, qui s'en eſt acquitté à ſa ſatisfaction.
AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 407. *Ouei-lie-ouang.* » Voilà des choſes que tous les yeux ont vues, & qui ont été
» entendues de toutes les oreilles. D'où vient donc qu'il me met
» en parallèle avec Ouei-tching ? En quoi lui ſuis-je inférieur » ?
Li-ké, lui répondit : « Quand vous me propoſâtes pour cet
» emploi important, ne me crûtes-vous pas capable de le
» remplir ? Quand le prince m'a conſulté ſur le choix d'un
» miniſtre, je lui ai dit franchement ma penſée, il a jugé que
» Ouei-tching avoit toutes les qualités néceſſaires ; c'eſt ce que
» je n'examine pas. Ouei-tching eſt très-riche ; de mille *tchong*
» qu'il a de paie, il en emploie neuf cens à faire du bien. Le
» prince a Pou-tſé-hia, Tien-tſé-fang, Touan-kan-mou, qu'il
» regarde comme ſes maîtres. Vous êtes tous dans une grande
» eſtime auprès de lui ; vous compoſez ſon conſeil, d'où
» vient donc que vous vous comparez à lui » ?

Tché-hoang, confus, lui fit une grande révérence, en lui diſant : « J'ai tort, je l'avoue ; je ſuis un homme ſans eſprit,
» qui vous ai parlé inconſidérément ; je vous reconnois pour
» mon maître, & me fais gloire d'être votre diſciple ».

406. Ou-ki, ſujet du prince de Ouei, n'ayant point d'emploi dans ſon pays, en fut chercher dans la principauté de Lou. On lui en donna un aſſez conſidérable dans les troupes. Sa bravoure & ſes talens le firent bientôt diſtinguer, & dans un démêlé que le prince de Tſi eut avec le prince de Lou, celui-ci jetta les yeux ſur lui, pour en faire ſon général. Une ſeule choſe le retenoit, c'eſt que Ou-ki s'étoit marié dans les états de Tſi. Ou-ki, apprenant que ſa femme étoit un obſtacle à ce qu'on lui donnât le commandement général des troupes, lui coupa la tête, & la portant aux grands, il leur demanda le généralat de l'armée, qui lui fut accordé ſur le champ. Il prouva

qu'il le méritoit, par la défaite entière du prince de Tſi, qu'il força à demander la paix.

Avant l'Ere Chrétienne. 406. *Ouei-lie-ouang.*

Ou-ki, dans ſa jeuneſſe, étant au ſervice de Tſeng-tſan, perdit ſa mère; ſon devoir exigeoit qu'il en prît le deuil, & lui fît les cérémonies ordinaires. Tſeng-tſan fut tellement indiſpoſé de ſa négligence à cet égard, qu'il le renvoya de ſon ſervice. Comme la réputation de Ouen-kong, ſon prince, s'étoit répandue, Ou-ki, dans la crainte qu'on ne l'accusât de manquer de fidélité, retourna dans ſa patrie, & ne différa point d'aller offrir ſes ſervices à Ouen-kong. Ce prince, ne voulant rien précipiter, conſulta Li-ké, qui lui dit: « Ou-ki aime l'argent & les femmes; d'ailleurs, pour com- » mander une armée, il ne le céde en rien à Sſé-ma-yang-tſiu ». Ouen-kong lui donna le commandement des troupes deſtinées contre le prince de Tſin, qu'il battit dans toutes les rencontres, & à qui il enleva cinq villes. Pendant toutes ces campagnes, il coucha toujours ſur la terre, marcha, la plupart du temps, à pied comme les ſimples ſoldats, & mangea le plus ſouvent avec eux. Pour leur donner l'exemple, il partageoit avec eux toutes les fatigues de la guerre; auſſi n'y en avoit-il aucun qui ne fît ſon devoir, & qui ne lui obéît aveuglément. Ou-ki étant allé voir un de ſes ſoldats malade, dans le moment qu'on préparoit une médecine, il voulut la lui donner. Les amis du ſoldat ne manquèrent pas de faire ſavoir à ſa mère l'honneur que ſon fils avoit reçu du général, & cette bonne femme, à cette nouvelle, ſe mit à pleurer. Comme tout le monde en étoit ſurpris: « Hélas! dit-elle, ſi je pleure, » j'en ai bien raiſon. L'an paſſé, Ou-ki, fit pareil honneur à » ſon père; revenu de ſa maladie, il ſe fit tuer, dans la » première bataille qui ſe donna. Si mon fils guérit de la ſienne,

» je ne doute pas qu'il ne faſſe de même. Voilà ce qui me fait » verſer des larmes ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 405. *Ouei-lie-ouang.*

Ouen-kong tira beaucoup d'avantage de la bravoure & de l'habileté de Ou-ki ; & afin de conſerver les conquêtes qu'il avoit faites, il fit réparer les murs des villes de Lo-yu, Liu-tſin, Yuen-li & de Ho-yang, & les mit en état de défendre ſon pays contre les entrepriſes du prince de Tſin. Le prince de Tſin, de ſon côté, fit creuſer des foſſés autour des villes de Lo-tching & de Tchong-tſiuen. Le prince de Lou s'apperçut bien-tôt que Ou-ki lui manquoit. Le prince de Tſi n'eut pas plutôt appris la retraite de ce général, qu'il envoya Tſiou-ho contre le prince de Lou, le vainquit & s'empara du pays de Tching.

404.

La vingt-troiſième année de OUEI-LIE-OUANG, on vit trembler les grandes urnes, que Yu avoit fait fondre, ſur leſquelles étoit gravée la carte des provinces de l'empire ; ce qui fut regardé comme un pronoſtic évident de la perte de la famille des *TCHEOU*, & inſpira à chacun des princes le deſir de s'établir ſur leur ruine. Ainſi, depuis cette époque, les guerres qu'ils ſe firent, ne furent plus ſimplement pour ſe conſerver dans la poſſeſſion de leurs états ; mais ils ſe conſidérèrent dès-lors, comme autant de prétendans à la ſouveraineté de toute la Chine.

403.

L'année ſuivante mourut l'empereur OUEI-LIE-OUANG, qui laiſſa à ſon fils, Ngan-ouang, un trône ébranlé de toutes parts. Les empereurs alors, dépouillés d'une partie de leurs domaines, & des prérogatives attachées à leur dignité, étoient, pour ainſi dire, réduits à un vain titre, que leur foibleſſe empêchoit de faire valoir, contre des vaſſaux devenus beaucoup plus puiſſans qu'eux. Les *TCHEOU* ne durent la conſer-

402.

vation du trône, dans leur famille, qu'à la balance que ces princes vaſſaux vouloient conſerver entre eux, & à la jalouſie qui les réuniſſoit contre celui qui auroit tenté de s'en rendre le maître.

Avant l'Ere Chrétienne. 402. *Ouei-lie-ouang.*

Juſqu'à la mort de Confucius, les hiſtoriens de l'état étoient aſſez ſoigneux de s'acquitter de leur emploi. Si on trouve tant d'exactitude chronologique dans le livre *Tchun-tſiou* ; ſi les années & les mois y ſont marqués avec ſoin, ce ſage philoſophe le doit aux écrivains qui l'avoient précédé, & qui, malgré les troubles de l'empire, ne ſe diſpenſoient cependant pas de leurs obligations ; mais, depuis Confucius, les hiſtoriens, entraînés par le torrent des diſcordes, commencèrent à ſe relâcher & à négliger leur emploi. Ainſi, il ne faut point être ſurpris, ſi, après les temps de Confucius, on ne trouve pas, dans la chronologie, la même exactitude qu'on remarque dans le livre *Tchun-tſiou*. La preuve de cette négligence, eſt d'avoir oublié de marquer le jour & ſouvent même le mois des éclipſes du ſoleil.

NGAN-OUANG.

Les dix premières années du règne de NGAN-OUANG, ſe paſsèrent en tentatives, que les princes de Tſin, de Ouei, de Han, de Tching, de Tſi, de Lou & de Tchou firent les uns ſur les autres, mais ſans aucune action conſidérable & ſans aucun avantage marqué.

401.

La troiſième année, la montagne de Koué-chan, ſituée près du Hoang-ho ſur les limites des principautés de Tſin & de Ouei, s'éboula & tomba dans ce fleuve, dont elle engorgea le cours. Les eaux, arrêtées par cet obſtacle, ſe répandirent de tous côtés & causèrent beaucoup de ravages.

Avant l'Ere Chrétienne. 397. *Ngan-ouang.*

La cinquième année, il y eut une éclipse de soleil. Cette même année, le prince de Han perdit son premier ministre, Hie-lui, qui fut assassiné dans sa maison. Ce ministre avoit pour ennemi Yen-tchong-tsé de Pou-yang, qui avoit un emploi à la cour du prince. Yen-tchong, pour se venger des insultes qu'il prétendoit avoir reçues de Hie-lui, lia amitié avec Nie-tching, qui passoit pour un homme intrépide, qu'aucun péril n'étoit capable d'arrêter. Le jour de la naissance de la mère de Nie-tching, il lui envoya, entre autres présens cent *y*, qui font deux mille *taëls* de la monnoie d'aujourd'hui, un *y* valant vingt *taëls*; mais Nie-tching, à qui il avoit confié son dessein, ne voulut point recevoir cet argent, & le renvoya, en disant, qu'il avoit une mère fort âgée, & que tant qu'elle vivroit, il n'oseroit disposer de lui.

Yen-tchong parut se contenter de cette raison, & ne lui en parla plus, jusqu'à la mort de sa mère, qui arriva peu de temps après. Le deuil, à peine fini, Yen-tchong, toujours occupé de sa vengeance, fut trouver Nie-tching, qui ne fit plus de difficulté de se charger de l'exécution. En effet, cet homme, armé d'un sabre & d'un poignard, s'introduisit dans le palais du ministre, le poignarda, & tirant ensuite son sabre, il se mit en devoir de forcer la garde, & de s'échapper; mais comme elle étoit nombreuse, il reçut tant de coups sur la tête & sur le visage, qu'il devint absolument méconnoissable, & tomba mort sur la place. Les gardes jettèrent son cadavre au milieu de la rue.

Ce meurtre, commis en la personne du ministre, fit grand bruit dans toute la ville, & assembla une foule de monde devant son palais; chacun vouloit en voir l'auteur; mais personne ne put le reconnoître que sa sœur, qui, toute éplorée, s'écria:

s'écria : « Ah ! c'eſt mon frère Nie-tching, qui, pour l'amour » de moi, s'eſt rendu ainſi méconnoiſſable. Malheureuſe que » je ſuis, puis-je lui ſurvivre » ! A ces mots, elle prend le poignard de ſon frère, reſté auprès de ſon cadavre, ſe l'enfonce dans le ſein & tombe morte à ſes côtés.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 392. *Ngan-ouang.*

La onzième année de NGAN-OUANG, le prince de Tſin entreprit de détruire entièrement le prince de Han ; il leva, pour cet effet, une armée conſidérable, & fut d'abord s'emparer de Y-yang (1). Comme le prince de Han ne pouvoit réſiſter à une ſi puiſſante attaque, il envoya demander du ſecours aux princes de Ouei & de Tchao. Le prince de Tſin, cependant, profitant de ſon avantage, ne finit cette campagne, qu'après s'être rendu maître de ſix des meilleures places des états de Han. 391.

Cette même année, Tien-ho qui s'étoit rendu ſi puiſſant dans la principauté de Tſi, leva l'étendard de la révolte. Il ſe ſaiſit de Tai-kong, ſon prince, le conduiſit dans une île de la mer, où il fit bâtir une fortereſſe, & l'y retint priſonnier, ſous prétexte que le bien de l'état le demandoit. Tien-ho ne prit d'abord que le titre de premier miniſtre & de régent de la principauté de Tſi ; mais il ne tarda pas à faire voir que ſon ambition ne ſe bornoit point à ce titre, & il ſe fit reconnoître prince.

Cependant le prince de Tſin ſe diſpoſa, pendant l'hiver, à pouſſer ſes conquêtes ſur les états du prince de Han, qui, de ſon côté, avec les ſecours des princes de Ouei & de Tchao, ſe prépara à le recevoir & fut même au-devant de lui, avec une armée qui n'étoit point inférieure à la ſienne. Ces deux princes ſe rencontrèrent à Ou-tching, & en vinrent aux mains. 390.

(1) Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans la province de Ho-nan.

L'avantage fut égal de part & d'autre, & la perte assez considérable pour les obliger à se retirer chacun de leur côté, & à mettre fin à cette campagne.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 390. *Ngan-ouang.*

Cette même année Tien-ho, peu satisfait de se voir maître des états de Tsi, sans en avoir le titre de prince, sollicita les princes de Ouei, de Tchou & de Ouei, de se joindre à lui pour l'obtenir de l'empereur.

Ces princes dressèrent une supplique, & furent la présenter à NGAN-OUANG, qui leur promit d'accorder à Tien-ho sa demande. Il n'en fit cependant point expédier les lettres, & ce ne fut que la seizième année de son règne, qu'il dépêcha un officier de sa cour, muni du diplôme impérial, pour donner à Tien-ho l'investiture des états de Tsi.

Ouen-kong, prince de Ouei, qui avoit agi le plus fortement pour Tien-ho, auprès de l'empereur, n'eut pas la satisfaction de voir cette affaire consommée : il mourut, généralement regretté, la quinzième année de NGAN-OUANG. Son fils Tsé-ki, qui prit le nom de Ou-kong, lui succéda.

387.

Dès que ce prince eut pris possession de ses états, il voulut en faire la visite, & se fit accompagner de Ou-ki. Ils s'embarquèrent sur le Hoang-ho, qui sépare la principauté de Ouei d'avec celle de Tsin : Ou-kong, considérant les montagnes inaccessibles qui la bornent : « Le pays de Ouei, dit-il à Ou-ki, est » imprenable de ce côté-là. Les montagnes & le fleuve sont des » barrières insurmontables ». « Vous vous trompez, prince, lui » répondit Ou-ki, la force d'un état consiste dans la vertu, & » non dans ces rochers escarpés, ni dans la rapidité des fleuves » qui le défendent. Il n'y a point d'état imprenable, quand les » vices y règnent. San-miao n'étoit-il pas appuyé, à sa gauche » par le grand lac Tong-ting-hou, & à sa droite par celui de Po-

» yang-hou ? Cependant, parce qu'il mépriſoit la vertu, le
» grand Yu en éteignit abſolument la race. Le lieu que Kié,
» dernier empereur des *Hia*, choiſit pour ſa demeure, n'avoit-il
» pas à ſa droite le même Hoang-ho, & le Tſi-ho à ſa gauche ?
» N'étoit-il pas défendu, au midi, par les montagnes Tai-hoa
» & Kiue ; au nord, par celle de Yang-tchang, & au nord-
» oueſt, par Tai-yuen ? Mais parce qu'il fouloit aux pieds la
» vertu, il perdit l'empire. Le tyran Cheouſin, dernier empe-
» reur de la dynaſtie des *Chang*, ne perdit-il pas, pour la même
» raiſon, & l'empire & la vie ? Cependant il avoit, à ſa droite,
» les montagnes de Mong-men, à ſa gauche celles de Tai-hang
» au nord les montagnes Tchang-chan, & au ſud le grand fleuve
» Hoang-ho. Sachez, prince, que ſi vous abandonnez la vertu,
» les gens même qui conduiſent cette barque, ceux qui vous
» ſervent dans votre palais, ſeront vos plus cruels ennemis ».
Ou-kong ſentit toute la vérité de cette réponſe.

Avant l'Ere Chrétienne. 386. *Ngan-ouang.*

Quand ce prince eut fini la viſite de ſes états, il penſa à ſe donner un miniſtre, & choiſit, pour un emploi ſi important, Tſien-ouen, ce qui mécontenta fort Ou-ki. Il prétendoit que ſes ſervices devoient lui mériter la préférence, & ne put diſſimuler ſon chagrin. Rencontrant un jour Tſien-ouen, il lui demanda aſſez bruſquement : « Qui de nous deux eſt plus capable
» de conduire une armée, dont les ſoldats ſe faſſent un plaiſir
» de braver les plus grands dangers ; de ſe rendre ſi formidable
» aux ennemis de l'état, qu'ils n'oſent plus reparoître ; de gou-
» verner les mandarins ; de tenir en paix le peuple ; de remplir
» les greniers publics, pour ſubvenir aux temps de diſette ;
» d'empêcher le prince de Tſin de paſſer le Hoang-ho, & de le
» contenir dans ſes limites ; d'engager les princes de Han & de
» Tchao à reconnoître la prééminence de notre prince ſur eux,

385.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 385. *Ngan-ouang.*

» & à rechercher avec empreſſement ſon amitié ? Qui de nous » deux, je vous le demande, a plus d'habileté pour s'acquitter » de tant de commiſſions ſi importantes » ? « Je reconnois votre » ſupériorité ſur moi, lui répondit Tſien-ouen ; mais notre » prince eſt encore jeune, les grands ne s'accordent point, le » peuple n'a aucune confiance en eux ; dans des conjonctures » auſſi délicates, peut-on ſe fier à vous » ? « A moi ! reprit Ou-ki, » non : cette confiance vous eſt due ». Là-deſſus ces deux rivaux ſe ſéparèrent.

Ou-kong, à qui cette converſation fut rapportée, en conçut des ſoupçons contre Ou-ki. Celui-ci, s'en apperçut, & prit le parti d'aller offrir ſes ſervices à Tao-kong, prince de Tchou, qui connoiſſoit ſes talens, & ne balança point à le faire ſon premier miniſtre. Ou-ki s'appliqua à s'inſtruire des loix & des coutumes du pays, & les fit exécuter exactement ; il caſſa pluſieurs officiers inutiles, & à charge à l'état : il éloigna des emplois ceux de la famille du prince, dont l'autorité étoit plus nuiſible que profitable au peuple ; il avoit ſoin de faire des proviſions de grains pour entretenir l'abondance dans le pays ; il exerçoit ſans ceſſe les ſoldats, & les tenoit en haleine. Il puniſſoit ſévèrement ceux qui critiquoient le miniſtère. Au ſud, il contint le prince de Yu-yuei ; au nord, il repouſſa vigoureuſement les princes de Han, de Ouei & de Tchao ; à l'oueſt, il inquiétoit les Tſin, & faiſoit ſouvent des courſes dans leurs états ; enfin, il rendit les Tchou ſi puiſſans, que tous les princes de l'empire craignirent pour eux. Il aſſervit les grands à l'autorité du prince, au point qu'ils ne pouvoient plus rien décider ſans ſa participation, ce qui les indiſpoſa griévement contre ce miniſtre.

Tao-kong, par l'habileté de Ou-ki, s'étoit rendu, en moins

de cinq ans, auſſi redoutable aux autres princes, qu'il étoit abſolu ſur ſes ſujets. Il jouit peu de cet aſcendant, & mourut la vingtième année de NGAN-OUANG : alors ceux de ſa famille, & les grands que Ou-ki avoit mécontentés, prirent les armes, & furent l'attaquer chez lui. Ce miniſtre ſe défendit long-temps, avec beaucoup de bravoure ; mais bleſſé de pluſieurs coups de flèches & de hallebardes, il tomba à la porte de ſon palais. Sou-kang, qui avoit ſuccédé aux états de ſon père, & qui avoit conçu la plus grande eſtime pour Ou-ki, fit rechercher les auteurs de ſa mort. Sans avoir égard ni à ſa parenté avec les coupables, ni aux ſervices rendus, il les fit tous mourir, & éteignit ſoixante & dix familles de ceux qui avoient trempé dans cet aſſaſſinat.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 382. *Ngan-ouang.*

Cette année (382) il y eut une éclipſe ſi totale de ſoleil, que le jour parut changé en une nuit la plus obſcure.

La dix-ſeptième année de NGAN-OUANG, il y avoit eu une grande révolution dans la principauté de Tſin. Quand Ling-kong mourut, l'oncle de ce prince, qui aimoit Kien-kong, le fit ſuccéder au préjudice de ſon fils Hien-kong. Kien-kong régna ſeize ans, mourut, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Hoei-kong : celui-ci, la douzième année de ſon règne, eut un fils qu'il appella Tchou-tſé, & mourut l'année ſuivante. Alors Kai-chi, préſident des tribunaux, indigné de l'injuſtice qu'on avoit faite à Hien-kong, de l'exclure de l'héritage de ſon père, vint le joindre, avec des troupes, auprès du Hoang-ho, où il s'étoit retiré, le fit reconnoître légitime prince de Tſin, par les gens de ſon parti, & le mit, à main-armée, en poſſeſſion de ſes états. Pour lever tous les obſtacles, Kai-chi fit mourir la femme & le fils de Hoei-kong.

La vingt-troiſième année de NGAN-OUANG, Kang-kong, prince de Tſi, mourut dans l'île où Tien-ho l'avoit relégué:

379.

Avant l'Ere Chrétienne. 379. *Ngan-ouang.*

il n'avoit eu qu'un fils, qui étoit mort avant lui, ſans avoir laiſſé de poſtérité. Tien-ho ne ſe vit plus alors de concurrent à la principauté de Tſi. Kang-kong, qui fut le dernier prince de ſa famille, deſcendoit du *Sſé-yo*, ou miniſtre du grand Yu. Lorſque Ou-ouang diviſa l'empire en différentes principautés, il donna celle de Tſi à Kiang-tai-kong, deſcendant en droite ligne du *Sſé-yo*. Depuis Kiang-tai-kong, premier prince de Tſi, juſqu'à Kang-kong, pendant vingt-neuf générations, cette famille l'avoit toujours poſſédée, juſqu'à ce que Tien-ho l'uſurpa & s'en rendit maître.

376.

La vingt-ſixième année de NGAN-OUANG, les princes de Ouei, de Han & de Tchao, qui s'étoient révoltés contre le prince de Tçin, leur ſouverain, & s'étoient partagé entre eux la plus grande partie de ſes états, complotèrent de dégrader Tçing-kong, qui poſſédoit les reſtes de cette principauté, & l'en dépouillèrent. L'empire, dès-lors, ne fut plus diviſé qu'en ſept principautés conſidérables; ſavoir, les Tſin, les Tchou, les Yen, les Ouei, les Han, les Tchao & les Tſi. La principauté de Tçin avoit été érigée, par l'empereur Tching-ouang, en faveur de ſon ſecond fils Cho-yu, dont la poſtérité, dans une ſuite de vingt-neuf générations, l'avoit toujours poſſédée juſqu'à Tçing-kong, ou, pour mieux dire, juſqu'à ſon père, qui, par la foibleſſe de ſon gouvernement, perdit & ſes états & ſa famille.

Cette même année mourut l'empereur NGAN-OUANG; il eut pour ſucceſſeur ſon fils Lie-ouang.

LIE-OUANG.

375.

La première année de cet empereur, fut remarquable par l'extinction entière du prince de Tching & de ſa famille. L'em-

pereur Siuen-ouang avoit érigé le pays de Tching en principauté, en faveur de ſon frère Tching, dont elle porta le nom : cette principauté avoit duré l'eſpace de 430 ans, ſous vingt-deux princes, lorſque le prince de Han s'en rendit maître.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 375. *Lie-ouang.*

Il y eut cette même année une éclipſe de ſoleil.

Ce fut ſous le règne de LIE-OUANG, que les princes commencèrent à s'entre-détruire les uns les autres, & à tâcher de ſe frayer le chemin de l'empire. Le prince de Tchao, la quatrième année de cet empereur, s'étoit propoſé de s'emparer des états de Ouei, & dans ce deſſein, il avoit levé une armée formidable, à la tête de laquelle il ſe ſaiſit d'abord de ſoixante-treize *tou* & d'un *pi*, c'eſt-à-dire, de ſix cens trente villages, & de cinq cens familles ; dix villages faiſant un *tou*, & cinq cens familles un *pi*. Mais le prince de Ouei, qui avoit été ſurpris, vint à la tête de ſes troupes, & ayant rencontré l'armée de Tchao, au pays de Lin, il lui livra bataille, & la défit entièrement. Il reprit tout le pays, dont le prince de Tchao s'étoit emparé, & l'obligea de ſe retirer honteuſement. Le prince de Ouei ſe préparoit à ſe venger de cette irruption, la campagne ſuivante, mais la mort l'enleva cette même année. Hoei-kong, ſon ſucceſſeur, la ſixième année de LIE-OUANG, entra ſur les terres de Tchao, y fit beaucoup de dégât, & ayant rencontré, au pays de Hoai, l'armée de Tchao, qui étoit venue défendre ſon pays, il la tailla en pièces, & revint de cette expédition triomphant & chargé des dépouilles de l'ennemi.

372.

370.

De tous les princes de l'empire, il n'y en avoit point dont la réputation eût plus d'éclat que celle du nouveau prince de Tſi. Après avoir été reconnu par l'empereur Ngan-ouang, il avoit pris le titre de roi, ſous le nom de Ouei-ouang. Cependant ſon ambition étoit couverte par tant de vertus & de

Avant l'Ere Chrétienne. 370. *Lie-ouang.*

qualités néceſſaires à un grand prince, que ſa réputation n'en étoit point altérée. Un trait d'équité y ajouta un nouveau luſtre & lui fit beaucoup d'honneur.

Le gouverneur de Tſi-mé, homme irréprochable & rempli de vigilance pour ſon emploi, étoit en butte aux gens de la cour de Tſi, parce qu'il ne flattoit pas leur vanité par des baſſeſſes, ou ne ſatisfaiſoit pas leur avarice par des préſens. Le prince recevoit journellement des plaintes contre lui. Il fit des informations exactes, & apprit que toutes les terres du canton de Tſi-mé étoient en valeur, les récoltes abondantes, & que le peuple étoit content & vivoit en paix. Il ſut encore que, par les ſoins du gouverneur, il n'y avoit ni querelles ni procès, & que les peuples voiſins n'oſoient remuer ni inquiéter ſon gouvernement. Ouei-ouang le fit venir à la cour, & lui dit: « Je connois » la ſource des plaintes qu'on me fait contre vous: votre inté- » grité & votre mérite font le déſeſpoir des ames vénales, & » des envieux qui vous accuſent. Je dois une récompenſe à » vos ſervices; je vous fais ſeigneur de dix mille familles. » Retournez dans votre gouvernement. On dira du mal de » vous, tant que vous ne vous écarterez pas de votre devoir; » mais c'eſt le plus bel éloge qu'on m'en puiſſe faire ».

Le gouverneur de la ville de Ho étoit, au contraire, d'une cupidité exceſſive; il exerçoit des concuſſions, & amaſſoit des richeſſes pour acheter le ſuffrage des courtiſans. Non content de fouler le peuple, il ne prenoit aucun ſoin de ſon gouvernement: les terres étoient incultes, & le peuple manquant du néceſſaire, ſouffroit encore des rigueurs du froid; les troupes de Tchao avoient pillé Kiuen, & celles de Ouei s'étoient emparées de Siue-ling, en un mot, tout étoit livré à un brigandage affreux: cependant on louoit hautement, à la cour, la conduite de ce gouverneur.

gouverneur. Le prince, informé que cet éloge mendié étoit le prix des ſueurs & du ſang du peuple, le rappella; & après lui avoir reproché l'indignité de ſa conduite, il le fit mourir, avec tous ceux qui s'étoient laiſſé corrompre par ſes préſens. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 370. *Lie-ouang.*

L'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil; & cette même année mourut l'empereur LIE-OUANG, auquel ſuccéda ſon frère Hien-ouang. 369.

HIEN-OUANG.

Dès que le prince de Ouei ſut que le prince de Tſi avoit pris le titre de roi, il ſuivit ſon exemple, & ſe fit nommer Hoei-ouang. Kong-ſun-ki, de la principauté de Han, déſapprouva cette ambition. Comme il n'aimoit pas Hoei-ouang, il détermina Y-kong, ſon prince, & Tching-kong, prince de Tchao, à s'unir & à profiter de cette occaſion pour faire la guerre au prince de Ouei. 368.

Lorſque Hoei-ouang apprit que ces deux princes s'étoient ligués contre lui, il fut, à la tête de ſes troupes, les attendre ſur ſes limites, réſolu de leur donner bataille, s'ils ſe préſentoient. Les deux confédérés y arrivèrent bientôt; l'action s'engagea, & Hoei-ouang fut ſi mal mené, qu'à peine put-il échapper lui-même, pour aller ſe renfermer, avec quelques débris de ſon armée, dans Ngan-y, où les princes victorieux allèrent l'aſſiéger.

La diviſion ſe mit bientôt entre ces deux alliés. Le prince de Tchao vouloit qu'après la priſe de la ville on fît mourir Hoei-ouang, & qu'on établît Kong-tchong à ſa place, en démembrant une partie des états de Ouei, qu'ils ſe partageroient entre eux. Le prince de Han répondit, qu'il y auroit peu de généro-

Avant l'Ere Chrétienne. 368. *Hien-ouang.*

sité, & même de la baſſeſſe, à tuer un ennemi ſans défenſe, & que l'uſurpation de ſes états marqueroit, de leur part, une cupidité déshonorante. Le prince de Tchao, mécontent de cette réponſe, ſe retira avec ſes troupes ; ce qui obligea Y-kong à lever le ſiége.

Ce fut ſous le règne de HIEN-OUANG, que les princes de Tſin commencèrent à s'ouvrir un chemin à l'empire : leurs troupes, accoutumées à ſe battre contre les Tartares, qui leur faiſoient continuellement la guerre, étoient fort aguerries, & aucun prince n'en avoit d'auſſi bonnes.

366. La troiſième année de HIEN-OUANG, Hien-kong, prince de Tſin, attaqua le prince de Ouei du côté de Lo-yang, ce qui lui étoit plus facile que de faire paſſer le Hoang-ho à ſon armée. Le prince de Han, qui craignoit pour ſes propres états, accourut au ſecours du prince de Ouei : ils joignirent leurs troupes & marchèrent droit à Lo-yang.

Les deux armées ſe rencontrèrent & ſe battirent pendant plus de quatre heures, ſans que la victoire parût pencher pour aucun des deux partis. Ce ne fut que ſur le ſoir que les princes de Han & de Ouei, cédèrent enfin le champ de bataille au prince de Tſin, que la perte de ſes meilleures troupes obligea lui-même de reprendre le chemin de ſes états.

365. Les princes de Ouei & de Han jugèrent, par l'évènement de cette bataille, où leurs troupes avoient fait tout ce qu'on en devoit attendre, qu'ils ne pourroient jamais réſiſter ſeuls au prince de Tſin. Ils propoſèrent au prince de Tchao de ſe joindre à eux, par l'intérêt qu'il avoit lui-même de s'oppoſer aux entrepriſes du prince de Tſin. Ils le trouvèrent diſpoſé à entrer dans leur alliance ; en effet, il leur promit un puiſſant ſecours.

La cinquième année de HIEN-OUANG, le prince de Tſin fit paſſer le Hoang-ho à une armée formidable, & dirigea ſa marche du côté de Ché-men (dans le territoire de Ping-yang-fou du Chan-ſi). Les trois princes ligués, au premier bruit de cette marche, s'étoient mis auſſi-tôt en campagne, & s'avançoient auſſi du côté de Ché-men: on n'avoit pas encore vu, dans l'empire, tant de troupes ſur pied. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 364. *Hien-ouang.*

Le prince de Tſin, ſe fiant ſur la bravoure & le nombre de ſes troupes, fier encore de la victoire qu'il avoit remportée à Lo-yang, ne douta point que l'empire ne fût à lui, s'il venoit à bout de ces trois princes. Il réſolut, auſſi-tôt, de leur livrer bataille. Les princes ligués, de leur côté, ne la refuſèrent pas, dans l'eſpérance que s'ils la gagnoient, le prince de Tſin les laiſſeroit tranquilles; chacun ſe prépara au combat. Jamais bataille ne fut plus ſanglante, ni plus diſputée: il reſta plus de ſoixante mille hommes ſur le carreau, ſans compter les bleſſés; la nuit ſeule put les ſéparer, & obliger les princes ligués d'abandonner le champ de bataille au prince de Tſin.

Hien-kong, qui, par la retraite de ſes ennemis, s'attribuoit tout l'honneur de cette journée, mourut deux ans après, la ſeptième année de HIEN-OUANG, dans le temps qu'il ſe préparoit à faire une nouvelle tentative contre les états de Ouei. Il laiſſa ſa principauté à ſon fils Hiao-kong, âgé de vingt-un ans, prince ſage, rempli de valeur & de prudence, & qui n'avoit pas moins d'ambition que ſon père. 362.

Les états, dont il venoit d'hériter, étoient les plus étendus de l'empire. Ceux qui confinoient avec lui étoient à l'eſt, le prince de Ouei, qui étoit défendu par de bonnes places; & au ſud, le prince de Tchou.

L'année ſuivante, il parut une comète du côté de l'oueſt. 361.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 361. *Hien-ouang.*

Cette même année Hiao-kong, prince de Tſin, aſſembla tous ſes grands, & leur adreſſa ce diſcours :

» Mou-kong, un de mes prédéceſſeurs, ſe fit une réputa-
» tion extraordinaire de ſageſſe, en pacifiant les troubles de la
» principauté de Tſin ; il étendit à l'eſt ſes limites, juſqu'au
» fleuve Hoang-ho, en repouſſant fort loin les Tartares occi-
» dentaux, & il augmenta ſes états de plus de mille *ly*, par
» les conquêtes qu'il fit ſur eux. Il traça, dès-lors, le chemin de
» la gloire à ſes deſcendans.

» Hien-kong, mon auguſte père, a réparé les pertes que
» nous avoient cauſées les princes de Ouei, de Han & de
» Tchao, en reprenant le pays qu'ils nous avoient enlevé au-
» près du Hoang-ho : il a reculé les limites de nos états, au
» même endroit où elles étoient du temps de Mou-kong. Son
» intention étoit de prendre ce grand prince pour modèle,
» & de faire revivre la ſageſſe & la gloire de ſon gouverne-
» ment, mais la mort nous l'a enlevé trop tôt.

» Ce grand projet excite ſans ceſſe mon émulation, mais
» ſeul je ne ſaurois en venir à bout ; je voudrois trouver un
» miniſtre éclairé, capable de m'inſtruire & de me ſeconder
» dans le deſſein que j'ai de porter la gloire de la famille des
» Tſin juſqu'où elle peut aller. Si vous avez du zèle pour votre
» patrie & de l'attachement pour votre prince, vous devez
» vous unir à moi dans cette recherche : n'importe dans quelle
» condition cet homme habile ſe trouve. S'il eſt dans la foule
» du peuple, je ſaurai l'élever ; s'il eſt déja dans les emplois,
» je lui promets, en pleine ſouveraineté, une partie de mes
» états ; j'en donne ma parole dès à préſent, vous pouvez la
» publier par-tout, afin qu'elle ſe répande dans les autres
» principautés ».

Avant l'Ere Chrétienne. 361. *Hien-ouang.*

Sur cette promeſſe ſolemnelle du prince de Tſin, Kong-ſun-yang, de la principauté de Ouei, réſolut d'aller lui offrir ſes ſervices. Dès ſa jeuneſſe, il avoit reçu des leçons de Kong-chou-tſo, miniſtre de Hoei-ouang, prince de Ouei, qui avoit pris plaiſir à l'inſtruire, dans l'intention d'en faire ſon ſucceſſeur au miniſtère.

Kong-chou-tſo lui connoiſſoit des talens ſi ſupérieurs, qu'étant conſulté par ſon prince, ſur celui qu'il croyoit capable de le remplacer, ce miniſtre n'héſita point à lui nommer Kong-ſun-yang : « Je vous conſeille, dit-il à ce prince, de lui » confier les intérêts de votre gloire & de vos états. Quoique » jeune, perſonne ne peut les ſoutenir avec plus d'habileté ». Comme Hoei-ouang parut indécis, ſon miniſtre ajouta : « Si » vous ne voulez pas l'employer dans le miniſtère, il ne vous » reſte que le parti de le faire mourir : gardez-vous de le laiſſer » ſortir de vos états ».

Dès que le prince fut parti, Kong-chou-tſo envoya chercher Kong-ſun-yang, & lui dit : « Après m'être acquitté du devoir » d'un fidèle ſujet, à l'égard de ſon prince, je vais faire ce que » l'amitié me preſcrit. J'ai averti le prince de ce que je crois » néceſſaire au bien de ſes états ; ſuivez-mon conſeil, retirez-» vous au plutôt ».

Kong-ſun-yang, jugeant, par cet avertiſſement, du danger qu'il courroit, quitta ſecrétement les états de Ouei, pour aller offrir ſes ſervices à Hiao-kong, prince de Tſin, qui cherchoit alors un miniſtre éclairé. Arrivé à la cour de Tſin, il s'adreſſa à King-kien, favori du prince, qui lui fit avoir une audience, dans laquelle il parla, avec tant d'eſprit & de ſageſſe, des moyens de bien gouverner un état, de l'enrichir, & de le rendre formidable à ſes voiſins, que Hiao-kong crut, dès-lors, avoir trouvé

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 359. *Hien-ouang.*

l'homme qu'il cherchoit. Il l'employa d'abord dans ſon conſeil, où après l'avoir éprouvé pendant un an, & lui avoir trouvé une étendue de génie, & des connoiſſances profondes, il le fit ſon premier miniſtre. Kong-ſun-yang voulut, dès le commencement de ſon miniſtère, changer les anciennes conſtitutions; le peuple en murmura. Hiao-kong, lui-même, lui en témoigna du mécontentement. Il lui répondit: « Les opérations du gouverne-» ment ne doivent point ſe concerter avec le peuple; une fois » arrêtées, il s'y ſoumet. Pour rendre un gouvernement par-» fait, il ne faut pas s'en tenir à ce qui eſt ſimplement coutume. » Quiconque veut réuſſir dans une affaire de conſéquence, ne » doit pas s'inquiéter de ce qu'en dit la multitude: c'eſt pour » cela que l'homme ſage, qui veut établir un gouvernement » ſtable, ne doit pas s'aſſujettir, ſans diſcernement, aux coutu-» mes reçues ».

« Le peuple, interrompit Kan-long, voit, avec peine, promul-» guer de nouvelles loix; il s'eſt fait une routine, de celles qu'il » connoit, & redoute d'être obligé d'étudier de nouveau: » mais lorſqu'on ne fait que perfectionner les loix, il eſt aiſé » aux officiers de tenir la main à leur exécution; le peuple alors » ne murmure point & vit en paix ».

« Des hommes ordinaires, reprit Kong-ſun-yang, ſe conten-» tent de ce qu'ils trouvent établi, de ce qu'ils ont appris, & ne » vont pas plus loin. Le ſage fait les loix, & ceux qui n'ont pas » la même étendue de génie, doivent ſe borner à les faire ob-» ſerver ». Le prince, ſatisfait de la reponſe de ſon miniſtre, lui donna plein pouvoir d'agir dans tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de l'état.

Kong-ſun-yang établit, que de cinq en cinq, & de dix en dix, les familles s'aideroient & ſe ſecoureroient mutuellement;

qu'elles veilleroient les unes ſur les autres, en n'y ſouffrant aucun déſordre ; que ceux qui ne dénonceroient pas un criminel, & le recéleroient, ſeroient punis de la même peine qu'il auroit méritée ; que le délateur, au contraire, recevroit une récompenſe égale à celle d'un homme qui auroit détruit un ennemi de l'état ; mais que ſi on le cachoit, on ſubiroit la peine que mérite un ennemi de l'état.

Avant l'Ere Chrétienne. 359. *Hien-ouang.*

Suivant ces nouvelles loix, ceux d'entre le peuple qui avoient plus de deux enfans mâles, étoient obligés à plus de corvées, & recevoient plus d'honneurs. Les ſoldats devoient être avancés ſelon leur bravoure & leur capacité. Les gens oiſifs étoient condamnés aux corvées les plus pénibles, & aux travaux les plus humilians. Les perſonnes actives, & occupées à la culture de la terre, au travail des ſoieries, ou à quelque autre métier, & qui s'y diſtinguoient, étoient exemptes des grandes corvées. Ceux qui ne travailloient que pour eux, ſans aucun égard au bien public, ou qui ne travailloient point du tout, étoient faits eſclaves. Ceux de la famille du prince, qui ne ſe ſignaloient pas à la guerre par quelque action d'éclat, en étoient exclus, & déclarés incapables de poſſéder aucune place.

Kong-ſun-yang comprit, dans ſes réglemens, tous les états & toutes les conditions, ſans en excepter perſonne. Quand ils furent achevés, craignant que le peuple n'apportât quelque obſtacle à leur exécution, & avant de les publier, il fit faire, hors la porte du ſud, trois grands poteaux, de trente pieds de haut chacun ; il promit dix *taëls* d'argent à celui qui les porteroit à la porte du nord.

Comme perſonne ne ſe préſentoit, il augmenta la récompenſe juſqu'à cinquante *taëls*. Un ſeul homme s'offrit pour la gagner. Alors il fit publier ſes règlemens, qui furent généra-

Avant l'Ere Chrétienne. 358. *Hien-ouang.*

lement reçus dans les états de Tſin; mais au bout d'un an, les habitans des provinces s'attroupèrent, au nombre d'environ mille, en diſant hautement que ces nouveaux règlemens n'apportoient aucun avantage à l'état; en effet, le prince héritier lui-même, ne fit point de difficulté de les tranſgreſſer.

Kong-ſun-yang craignit que l'exemple de ce prince ne détruiſît entièrement le fruit de ſes opérations. Il crut ne pas devoir laiſſer impunie cette déſobéiſſance; mais le coupable étoit fils de ſon maître, & l'héritier de ſa couronne: il s'en prit à Kong-ſun-kia, ſon précepteur, & lui fit ſubir la même peine que méritoit le prince, par la raiſon que la faute du diſciple étoit l'effet de la négligence du maître.

357.

Cette ſévérité arrêta l'eſprit d'indocilité, qui gagnoit de toutes parts. En moins de deux ans il ſe fit un changement ſurprenant dans les états de Tſin. On n'y vit plus de vols ni de fourberies, plus de pareſſe dans le peuple, plus de lâcheté dans le ſoldat, plus d'avidité ni de négligence parmi les mandarins; tout rentra dans l'ordre.

Ceux qui s'étoient d'abord le plus oppoſés aux nouvelles loix, témoins des changemens avantageux qu'elles opéroient dans l'état, en furent les plus zèlés partiſans; ils revinrent, en grand nombre les préconiſer. Kong-ſun-yang, loin de leur en ſavoir gré, les fit tous arrêter comme des perturbateurs du repos public, & les envoya en exil ſur les frontières. Ce ſecond acte de ſévérité, de la part du miniſtre, contint tout le monde dans la ſoumiſſion.

Quoique Hoei-ouang, prince de Ouei, n'ignorât pas les avantages que le prince de Tſin retiroit de l'adminiſtration de Kong-ſun-yang, il ne fit cependant aucune démarche pour engager ce miniſtre à revenir. Content de l'alliance qu'il avoit faite avec Ouei-ouang, prince de Tſi, qui ne le cédoit guère en

en puiſſance au prince de Tſin, il ne penſoit qu'à ſe maintenir avec lui.

Avant l'Ere Chrétienne. 355. *Hien-ouang.*

Ces deux princes, dans une partie de chaſſe, ſe repoſant à l'ombre, s'entretenoient des richeſſes de leurs pays. Le prince de Ouei demanda à celui de Tſi, s'il n'avoit point quelque rareté dans ſes états? Aucune, lui répondit-il. « Dans les miens, » quoique petits, reprit Hoei-ouang, j'ai dix perles de deux » pouces de groſſeur chacune, qui miſes ſur un char, en éclai- » rent, devant & derrière, douze autres ».

» Dans mes états, dit le prince de Tſi, j'ai à Nan-tching (1) » le brave Tan-ſsé, qui ſe fait tellement craindre de ſes voiſins, » qu'ils n'oſeroient entrer ſur ſes terres, ni lui cauſer le moin- » dre dommage. Pang-tſé, gouverneur de Kao-tang (2), con- » tient ſi bien les gens de Tchao, qu'ils n'oſeroient venir pêcher » à l'eſt du Hoang-ho. J'ai Kien-fou, gouverneur de Jui- » tcheou (3), qui, par ſa prudence, a ſu attirer plus de ſept mille » familles, ſorties des états de Yen & de Tchao. Tchong-cheou » eſt ſi actif & ſi vigilant à éloigner les voleurs, que quand on » laiſſeroit ſa bourſe au milieu du grand chemin, il n'y auroit » pas à craindre de la perdre. La lumière de ces quatre bijoux » eſt ſi éclatante, qu'elle ſe répand juſqu'à mille *ly* autour » d'eux. Cette lumière n'eſt-elle pas préférable à celle qui n'é- » claire que douze chariots »? Hoei-ouang, confus, reſta la bouche fermée.

L'année ſuivante, ces deux princes ſe brouillèrent à l'occaſion de quelque différend, que le prince de Ouei avoit avec le prince 354.

(1) Ville près de la montagne Tai-chan dans le Chan-tong.
(2) Kao-tang-tcheou, dépendant de Tong-tchang-fou de la même province.
(3) Jui-tcheou, aujourd'hui Tong-ping-tcheou de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

de Tchao. Le premier, qui ſe reſſouvenoit encore du ſiège de Ngan-y, fut inveſtir Han-tan ſa capitale.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 354. *Hien-ouang.*

Il y avoit alors deux grands capitaines dans les états de Ouei, Pang-kiuen & Sun-pin. Pang-kiuen avoit été nommé général des troupes. On diſoit hautement que le prince avoit fait un paſſe-droit à Sun-pin. Pang-kiuen, outré de ces diſcours, fit venir Sun-pin, & par une cruauté inouie, lui fit couper les pieds & meurtrir le viſage, afin de le mettre, par cette mutilation barbare, hors d'état de ſervir.

Le prince de Tſi, voulant ſe rendre médiateur entre ceux de Ouei & de Tchao, dépêcha un de ſes officiers à Hoei-ouang; mais il étoit ſi irrité contre le prince de Tchao, qu'il ne voulut pas même écouter l'envoyé de Tſi. Cet affront, qui retomboit ſur le prince de Tſi, piqua ſi vivement ſon envoyé, qu'il fut ſecrétement trouver Sun-pin, & le conduiſit à ſon maître.

Le prince de Tſi approuva fort cette démarche, & offrit à Sun-pin, quoique mutilé, le commandement des troupes qu'il deſtinoit au ſecours de Han-tan; mais Sun-pin s'en excuſa ſur ſon état déplorable, & à ſon refus, le prince nomma Tien-ki, en lui donnant Sun-pin pour conſeil.

353.

Tien-ki lui fit préparer un char commode, & ces deux généraux ſe mirent en marche. Ils reçurent, en chemin, la nouvelle de la priſe de Han-tan, & que le prince de Ouei s'avançoit en diligence pour les combattre, avant qu'ils euſſent joint les troupes de Tchao. Sur cet avis, Tien-ki & Sun-pin doublèrent le pas, & firent la jonction avec ceux de Tchao, le même jour que l'armée du prince de Ouei arriva en leur préſence. Comme il étoit encore d'aſſez bonne heure, Sun-pin fut d'avis de charger l'ennemi ſur le champ; Tien-ki le fit avec tant de ſuccès, que Pang-kiuen eut le chagrin de voir ſon armée entièrement défaite par les conſeils de Sun-pin.

Char de guerre du Général.

L'empire fut depuis assez paisible, pendant près de dix ans ; la plupart des princes ne pensoient qu'à se maintenir en paix dans leurs états. Le prince de Tsin même se contentoit, pour exercer ses troupes, de faire, de temps en temps, quelques courses sur les terres du prince de Ouei. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 352. *Hien-ouang.*

Cette même année Kong-sun-yang, ministre du prince de Tsin, voyant qu'il n'avoit rien à craindre des Tartares, transféra la cour à Hien-yang (1), pour être plus près des états de Ouei, qu'il avoit principalement en vue. Il arrêta, que les enfans, durant la vie de leur père, ne s'en sépareroient point, & demeureroient dans la même maison ; après quoi, rassemblant les familles dispersées, il les partagea toutes, par bandes de trente-une, dont il composa autant de *hien* ou villes du troisième ordre. 350.

Le prince de Ouei recommença la guerre contre le prince de Han, & fit entrer dans son pays une forte armée sous les ordres de Pang-kiuen. Le prince de Han, qui n'étoit pas en état de lui résister, dépêcha vers le prince de Tsi, pour lui demander du secours ; mais ce dernier n'étoit guère porté à entrer dans cette querelle : il étoit même presque décidé à la leur laisser vuider seuls. Il voulut cependant prendre l'avis de son conseil. Tsou-ki fut de l'avis du prince ; mais Tien-ki, Sun-pin, & tous les autres, firent sentir si vivement combien il étoit important de ne pas laisser agrandir le prince de Ouei, qui détruiroit infailliblement le prince de Han, que celui de Tsi accorda le secours qu'on lui demandoit. 341.

Le prince de Han devenu plus hardi, par la promesse de ce secours, marcha à la tête de ses troupes, au-devant de celles de

(1) Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chensi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 341. *Hien-ouang.*

Ouei, contre leſquelles il oſa ſe battre cinq fois de ſuite; mais toujours avec déſavantage. La cinquième fois, il fut obligé d'abandonner ſon pays, & de ſe retirer, avec les débris de ſon armée, du côté des états de Tſi, où il joignit le ſecours qu'on lui envoyoit ſous les ordres de Tien-ki & de Sun-pin.

La défaite du prince de Han, engagea Tien-ki & Sun-pin à renforcer leur armée, qui montoit à près de deux cens mille hommes, avec laquelle ils marchèrent droit à Ta-leang (1), capitale des états de Ouei.

A la première nouvelle que Pang-kiuen en eut, il abandonna les états de Han, & ayant reçu un nouveau renfort, conduit par le prince héritier de Ouei, il s'avança contre l'armée réunie de Tſi & de Han, qu'il avoit ordre d'attaquer ſans différer.

Comme les troupes de Tſi n'étoient pas en réputation de bravoure, & que celles de Ouei, au contraire, s'étoient toujours bien montrées, Sun-pin chercha à les vaincre par la ruſe. Il imagina de faire déſerter ſes gens par pelotons, en leur ordonnant de s'arrêter dans un endroit, d'où ils puſſent lui prêter du ſecours. Il ne garda qu'un petit corps d'armée, avec lequel il ſe propoſoit de battre celle des ennemis.

Pang-kiuen, inſtruit de cette déſertion, donna dans le piége, & crut qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour diſperſer les reſtes de l'armée de Tſi. Laiſſant ſon infanterie dans ſon camp, il accourut, à grandes journées, avec ſa cavalerie, pour tomber deſſus.

Suivant le calcul de Sun-pin, Pang-kiuen devoit arriver un certain jour à la gorge de la montagne Ma-ling (2), où le chemin

(1) Cai-fong-fou dans le Honan.

(2) A dix *ly* au ſud-eſt de Tai-ming-fou dans le Pé-tché-li.

ſe rétrécit & devient plus difficile : il y avoit encore d'autres défilés à paſſer, non moins périlleux que celui de Ma-ling. Sun-pin fit embarraſſer, par des arbres, les débouchés où l'on pouvoit ſe développer. Il ſuſpendit à un arbre, un écriteau avec ces mots : *C'eſt au pied de cet arbre que Pang-kiuen doit perdre la vie.* Ayant poſté en embuſcade dix mille de ſes plus braves ſoldats, & les plus habiles à lancer la flèche, il leur ordonna de tirer tous enſemble ſur les troupes de Ouei, au ſignal qu'on leur en donneroit.

Avant l'Ere Chrétienne. 341. *Hien-ouang.*

Pang-kiuen, arrivant ſur le ſoir près de la montagne Ma-ling, voulut profiter de l'obſcurité pour paſſer ces gorges ; il fit défiler ſes troupes par bandes, & ſe mit au milieu d'un peloton, qui portoit des torches allumées. Cette clarté le fit aiſément diſtinguer ; à peine fut-il à l'endroit du bois, où étoit ſuſpendu l'écriteau, qu'une grêle de flèches tomba ſur ſes ſoldats, qui prirent l'épouvante.

Pang-kiuen, au déſeſpoir d'avoir donné tête baiſſée dans cette embuſcade, s'écria : « Falloit-il qu'un vieux guerrier » comme moi ſe laiſsât tromper comme un enfant » ? Tirant en même temps ſon ſabre, il ſe coupa le col. Tien-ki & Sun-pin, profitèrent du déſordre de ſes troupes qu'ils firent charger, & hâchèrent en pièces. Chin, prince héritier de Ouei, y fut fait priſonnier.

La campagne ſuivante ne fut pas moins funeſte au prince de Ouei. Kong-ſun-yang, miniſtre de Tſin, attentif aux intérêts de ſon maître, lui dit : « Prince, les états de Ouei ſont, par » rapport à vous, ce qu'eſt une maladie dans le cœur de » l'homme. S'il ne penſe pas à nous, nous devons penſer à » lui. Ces montagnes inacceſſibles, qui les ſéparent de nous, » ſont une barrière qu'il nous eſt comme impoſſible de for-

340.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 340. *Hien-ouang.*

» cer, & il n'a qu'à deſcendre pour nous incommoder ; c'eſt » en cela que conſiſte notre maladie.

» L'année dernière, lorſque ce prince fut ſi maltraité par » les troupes de Tſi, les autres princes abandonnèrent tous » ſes intérêts. Il eſt maintenant ſeul, nous ne pouvous deſirer » une conjoncture plus favorable. Comme il lui ſera impoſ- » ſible de ſoutenir cette guerre, nous l'obligerons, ſans peine, » à reculer à l'eſt, en nous emparant des montagnes qui le » défendent. Peu-à-peu nous lui enleverons ſes états ; alors il » nous ſera facile de ſoumettre les autres princes qui ſont à » l'eſt, & de nous ouvrir un chemin à l'empire ». Hiao-kong approuva ce projet, & nomma Kong-ſun-yang lui-même, général de ſes troupes.

Le prince de Ouei lui oppoſa Kong-tſé-niang, qui avoit pris la place de Pang-kiuen. Lorſque les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, le général de Tſin, qui avoit des liaiſons d'amitié avec celui de Ouei, lui écrivit, pour lui témoigner le regret qu'il avoit d'en venir aux dernières extrêmités avec lui. Il lui propoſoit de s'aboucher pour terminer, à l'amiable, les différends de leurs princes ; & il l'invitoit, en conſéquence, à venir dans ſon camp.

Kong-tſé-niang, qui avoit la droiture & la franchiſe en partage, charmé de cette ouverture, ſe rendit auprès de Kong-ſun-yang, qui le traita magnifiquement. Pluſieurs jours ſe paſsèrent en feſtins & en réjouiſſances ; ces deux généraux jurèrent entre eux une paix durable, & ſe ſéparèrent, en apparence, avec des témoignages réciproques de la plus ſincère amitié.

A peine Kong-tſé-niang eut-il fait un quart de lieue, qu'il ſe vit, tout-à-coup, arrêté & reconduit dans le camp de Tſin, tandis que Kong-ſun-yang tomba bruſquement ſur les troupes

de Ouei, qui, privées de leur chef, furent aiſément battues. Cette nouvelle conſterna tellement le prince de Ouei, qu'il dépêcha un de ſes officiers à Kong-ſun-yang, avec ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût. Elle fut conclue, à condition que le prince de Ouei céderoit, au prince de Tſin, tout le pays qu'il poſſédoit à l'oueſt du Hoang-ho.

Avant l'Ere Chrétienne. 340. *Hien-ouang.*

Kong-ſun-yang, glorieux d'avoir ſi bien réuſſi dans ſon entrepriſe, revint à Hien-yang, où il fut reçu en triomphe par Hiao-kong. Ce prince tint alors la parole qu'il avoit donnée de céder une de ſes terres, en ſouveraineté, à celui qu'il trouveroit capable d'être ſon miniſtre. Il donna à Kong-ſun-yang le pays de Chang-yu (1), & lui en céda tous les droits à titre de principauté de Chang.

Deux ans après, Hiao-kong mourut. Hoei-ouen-ouang, ſon fils, lui ſuccéda. Kien-ſé, qui avoit reçu quelque mortification de Kong-ſun-yang, & qui ſavoit que Hoei-ouen-ouang ne l'aimoit pas, depuis le châtiment que ce miniſtre avoit fait ſubir à ſon précepteur, à cauſe de lui, l'accuſa d'avoir deſſein de ſe revolter. 338.

Kong-ſun-yang en fut averti; mais perſuadé qu'on n'auroit aucun égard, ni à ſes ſervices paſſés, ni à ſon innocence, il prit le parti d'aller chercher un aſyle ailleurs.

Dès la première journée, le maître de l'hôtellerie, où il voulut loger, lui refuſa l'hoſpice: « Vous ſavez, prince, lui dit-il, » qu'un de vos réglemens porte, que quiconque recevra un » homme dans ſa maiſon, ſans un paſſe-port des magiſtrats, » ſera puni de la même peine que mérite celui qu'il logeroit.

(1) Chang-tcheou de Si-ngan-fou dans le Chenſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 338. *Hien-ouang.*

» Vous ne me montrez point de paſſe-port, & on vous accuſe » de rébellion ; comment puis-je vous recevoir » ?

« Hélas ! dit, en ſoupirant, Kong-ſun-yang, devois-je m'atten- » dre que la ſageſſe de mes vues tourneroit contre moi » ? Il prit la route de la principauté de Ouei, s'imaginant que ſa réputation, & le deſir de ſe venger du prince de Tſin, le feroient accueillir avec empreſſement ; mais il ſe trompa. A peine fut-il arrivé ſur les limites de ce pays, que les gens de Ouei, ſe rappellant ſa perfidie envers leur général Kong-tſé-niang, ſe ſaiſirent de lui, & le remirent entre les mains de ceux qui étoient à ſa pourſuite. Il fut conduit à Hien-yang, où ſon procès fut bientôt terminé. Hoei-ouen-ouang, le condamna à la mort, lui & toute ſa famille, ſans en excepter perſonne.

Mong-kou, autrement Mong-tſé (1), diſciple de Tſé-ſsé, petit-fils de Confucius, ſur l'empreſſement que Hoei-ouang, prince de Ouei, faiſoit paroître d'avoir d'habiles gens, qui puſſent rétablir ſes affaires, vint lui offrir ſes ſervices. Hoei-ouang avoit entendu parler, avec éloge, de ce philoſophe ; il lui fit beaucoup d'accueil. Dans la première entrevue qu'ils eurent enſemble, le prince lui dit : « Puiſque vous êtes venu de mille *ly* » dans mes états, vous avez, ſans doute, deſſein d'y travailler » efficacement pour mes intérêts » ? « D'où vient, prince, lui » répondit Mong-tſé, parlez-vous d'intérêts ? Il ne faut penſer » qu'à la vertu, & la mettre en pratique. Lorſque le prince ne » s'occupe que de ſon intérêt, par rapport à ſes états, que les

(1) C'eſt le célèbre Meng-tſé, dont les écrits, pleins d'une excellente morale, ont pour but la bonne adminiſtration. Son ouvrage, que les Chinois placent dans les livres claſſiques du ſecond ordre, a été traduit en latin, & publié à Prague en 1711, par le P. Noël. Meng-tſé, d'une famille alliée à celle des rois de Lou, étoit originaire de Tſeou-hien dans la province de Chan-tong. *Éditeur.*

» grands

» grands ne cherchent que l'intérêt de leur famille; que les » officiers, & le peuple ne s'appliquent qu'à leur intérêt par- » ticulier; on peut dire, ſans craindre de ſe tromper, que cet » état eſt en grand danger. Quiconque a de la vertu ne ſauroit » oublier ſa famille : celui qui la pratique ne néglige pas les » intérêts de ſon prince ». Depuis cet entretien, Hoei-ouang, qui ne demandoit point tant de philoſophie, témoigna peu d'empreſſement à Mong-tſé, & ne l'employa point dans les affaires.

Avant l'Ere Chrétienne. 336. *Hien-ouang.*

Deux ans après, ce prince s'aboucha, à Siu-tcheou, avec les princes de Tſi & de Tchou, pour prendre des meſures, & ſe précautionner contre la puiſſance des princes de Tſin. Pendant cette conférence, Ou-kiang, prince de Yu-yuei, vint faire une courſe, à main-armée, ſur les terres de Tſi. L'incurſion de ce prince fit rompre l'aſſemblée, dans laquelle on ne conclut rien contre le prince de Tſin; mais il y fut déterminé que le prince de Tchou feroit la guerre au prince de Yu-yuei, & que le prince de Tſi l'aideroit, s'il avoit beſoin de ſon ſecours.

334.

Le prince de Tchou, à la tête de ſon armée, alla chercher Ou-kiang, le battit, & profitant de ſa victoire, il le pouſſa ſi vivement, qu'il ſe rendit maître de tout l'ancien pays de Ou, & l'obligea de ſe réfugier dans les îles de la mer. Ou-kiang, ne s'y croyant pas encore en ſûreté, ſe ſoumit enfin au prince de Tchou, qu'il reconnut pour ſon ſouverain.

Le prince de Tſin n'ignora pas le motif de la conférence de Siu-tcheou; il fit tomber ſon reſſentiment ſur le prince de Ouei, en envoyant une nombreuſe armée contre lui, qui défit entièrement celle qu'il lui oppoſa; fit priſonnier Long-kia, qui

Avant l'Ere Chrétienne. 333. *Hien-ouang.*

la commandoit, & lui enleva Tiao-yn-hien (1), une des principales villes de ſes frontières.

Sou-tſin, natif de Lo-yang, philoſophe de profeſſion, vint offrir ſes ſervices au prince de Tſin, en lui promettant de le rendre maître de l'empire. Le prince, qui ſavoit que perſonne ne pouvoit le lui diſputer en puiſſance, ſe moqua du philoſophe, & le renvoya aſſez honteuſement. Sou-tſin, indigné de ſe voir mépriſé par le prince de Tſin, réſolut de le perdre, en indiſpoſant contre lui tous les autres princes.

Plein de ſa vengeance, il fut trouver Ouen-kong, prince de Yen, & lui dit : « Vos états, prince, ne ſont pas fournis de » bonnes cuiraſſes ; les princes de Tchao, du côté du midi, » empêchent qu'elles ne viennent juſqu'à vous, & ſi vos peu- » ples ſont tranquilles, c'eſt à ces mêmes princes que vous » devez cet avantage. Ils ſont entre vous & le prince de Tſin, » qui n'ambitionne pas moins que de vous détruire tous : ils » vous mettent à couvert de ſes courſes ; il eſt donc de votre » intérêt de ne pas vous diviſer, & de faire avec le prince de » Tchao, votre voiſin, une étroite alliance ». Ouen-kong, ſentant l'importance de ce conſeil, fit faire au philoſophe un équipage magnifique, & le chargea d'aller négocier cette affaire auprès du prince de Tchao.

Arrivé à la cour de Tchao, Sou-tſin repréſenta au prince, que perſonne n'étoit plus expoſé que lui aux entrepriſes ambitieuſes du prince de Tſin ; que s'il le ménageoit, c'eſt qu'il craignoit que les princes de Ouei & de Han ne tombaſſent ſur ſon pays, pendant qu'il ſeroit occupé à lui faire la guerre ; mais que depuis qu'il s'étoit emparé du Hoang-ho, & des montagnes,

(1) Soui-té-tcheou du diſtrict de Yen-ngan-fou dans le Chen-ſi.

qui ſervoient de barrière aux états de Ouei, du côté de l'occident, cela lui donnoit la clef de toutes leurs villes, & que, s'il en étoit une fois le maître, il ne manqueroit pas de revenir ſur lui. « Prince, ajouta Sou-tſin, vous ſentez la néceſſité de vous » liguer avec les princes de Ouei & de Han, contre la puiſſance » de Tſin, & que l'intérêt commun eſt d'empêcher qu'elle » n'augmente; autrement, vous vous expoſez à ce qu'elle enva- » hiſſe tout, & vous dépouille de vos états. Le prince de Tſin » ne poſsède guère que la cinquième partie de l'empire, & » environ la dixième portion des troupes. Mon avis ſeroit » donc, pour mettre des bornes à ſa puiſſance, & l'empêcher » de faire la loi, que vous vous uniſſiez avec les princes de » Han, de Ouei, de Tſi, de Tchou & de Yen; le moindre » avantage, qui puiſſe en réſulter, c'eſt de tenir en reſpect le » prince de Tſin, qui n'oſera rien entreprendre contre aucun » de vous ».

Avant l'Ere Chrétienne. 333. *Hien-ouang.*

Sou-kong, prince de Tchao, convaincu par ces raiſons, conſentit à entrer dans la ligue, pourvu que les autres princes vouluſſent s'y réunir. Il fit même au philoſophe négociateur, des préſens conſidérables, pour lui témoigner ſa ſatisfaction du zèle qu'il faiſoit paroître pour ſes intérêts, & l'envoya au prince de Han.

Sou-tſin, encouragé par ces premiers ſuccès, pouſſa vivement ſa négociation auprès de Suen-hoei-ouang, prince de Han; il lui dit: « Que ſon pays ayant plus de neuf cens *ly* d'étendue, il » pouvoit mettre ſur pied pluſieurs dix mille ſoldats; que les » arcs les plus forts, les flèches les plus peſantes, & les meil- » leurs ſabres venoient de ſes états. Cependant, continua- » t-il, ſi vous voulez vivre en paix avec le prince de Tſin, il » faudra vous réſoudre à lui céder, chaque année, quelques-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 333. *Hien-ouang.*

» unes de vos places ; l'expérience du paſſé doit vous avoir » appris ce que vous devez attendre de lui à l'avenir. Le pro- » verbe dit : *Ne vous embarraſſez pas du chant du coq, ni de ſa* » *langue ; mais précautionnez-vous contre les cornes du bœuf, & ne* » *vous y expoſez pas.* Prince, vous êtes ſage & puiſſant, vous » avez de bonnes troupes ; mais vous êtes expoſé aux cornes » du bœuf, & je vous avoue que je crains tout de l'ambition » démeſurée du prince de Tſin » ... Suen-hoei-ouang, l'in- terrompant avec vivacité, lui dit : « Ne craignez rien, je ſouſ- » cris à la ligue : je vous réponds que je ne reculerai pas ».

Le philoſophe, outragé par le prince de Tſin, réuſſit égale- ment à faire entrer le prince de Ouei dans la ligue qu'il venoit de conclure ſucceſſivement avec les autres princes. Il l'y dé- termina en lui peignant, avec chaleur, l'humiliation qu'éprou- veroit un ſouverain comme lui, qui pouvoit mettre plus de deux cens mille hommes ſur pied, s'il devenoit le ſujet du prince de Tſin.

Des états de Ouei, Sou-tſin ſe rendit à la cour de Tſi, où ayant été admis à l'audience de Suen-ouang, il lui repréſenta le prince de Tſin prêt à fondre ſur lui : qu'à la vérité, il avoit pluſieurs dixaines de mille ſoldats, des magaſins bien appro- viſionnés ; que ſes états étoient défendus par des paſſages diffi- ciles & impraticables aux chariots de guerre, & pour la cava- lerie ; que cent hommes pouvoient aiſément arrêter une armée entière dans ces défilés ; mais, que ſi l'ennemi prenoit une route oppoſée, & pénétroit du côté du ſud, l'accès ſeroit facile, & qu'il étoit perdu ſans reſſource. Ce tableau effraya le prince de Tſi ; il porta l'affaire à ſon conſeil, qui ne trouva point d'inconvéniens à la ligue propoſée, & elle fut réſolue.

Sou-tſin termina ſa négociation par le prince de Tchou. Le

philoſophe voulut s'étendre ſur ſa puiſſance & ſur ſes reſſources ; mais ce prince, qui n'aimoit pas les longs diſcours, l'interrompit, pour lui dire : « J'entre dans la ligue ; aſſurez les » princes que je les défendrai contre notre ennemi commun ; » j'en donne ma parole ». Il congédia le négociateur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 333. *Hien-ouang.*

L'orage que Sou-tſin venoit de raſſembler ſur la tête du prince de Tſin, lui faiſoit regarder ſa perte comme aſſurée. Le philoſophe reprenoit, en triomphe, le chemin de la principauté de Tchao, & jouiſſoit déja de ſa vengeance, lorſqu'il apprit que le prince de Tſin, ayant éventé ce qu'il tramoit contre lui, avoit envoyé Kong-ſun-yang pour détruire ſon ouvrage. Cet envoyé avoit déja détaché de la ligue les princes de Ouei & de Tſi ; celui de Tchao avoit été forcé d'y renoncer. Ce qui effraya le plus Sou-tſin, c'eſt qu'il apprit encore que ce même prince de Tchao le faiſoit chercher par-tout pour le faire mourir, ſuivant la parole qu'il en avoit donnée au prince de Tſin. Ce danger, pour ſa vie, l'obligea de ſe retirer ſecrétement dans la principauté de Yen. 332.

Les princes ne tardèrent pas long-temps à s'appercevoir que les craintes, que Sou-tſin leur avoit inſpirées, contre la puiſſance des Tſin, n'étoient pas ſans fondement. Dès cette même année, le prince de Ouei fut obligé de lui céder la ville de Yn-tçin (1), & deux ans après, il ſe vit encore contraint de lui abandonner deux autres villes. 331. 329.

La facilité du prince de Ouei, à accorder à celui de Tſin ce qu'il demandoit, fit juger, à ce dernier, la conjoncture favorable pour lui déclarer la guerre dans les formes. Il fit entrer une armée ſur ſes terres, & lui enleva les villes de Fen-yn (2)

(1) C'eſt Hoa-yn-hien, dans le diſtrict de Si-ngan-fou du Chen-ſi.
(2) *Fen-yn*, eſt Yong-ho-hien, dans le diſtrict de Ping-yang-fou.

& de Pi-chi (1). Il détruiſit celle de Tſiao-tching, qui étoit à trente *ly*, nord-eſt de Chen-tcheou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 328. *Hien-ouang.*

L'année ſuivante, il lui prit encore Pou-yang (2), & lui accorda la paix. Mais, afin de diſſuader qu'il eût deſſein de détruire les autres princes, comme on le publioit, il lui rendit cette dernière ville, & tout le pays qui en dépendoit, conſiſtant en quinze *hien* ou villes du troiſième ordre, qu'il pouvoit aiſément lui reprendre, quand il le voudroit.

327.

Les pertes que le prince de Ouei venoit d'eſſuyer, lui furent d'autant plus ſenſibles, qu'elles étoient cauſées par les conſeils d'un de ſes ſujets, que le prince de Tſin avoit attiré à ſa cour & fait miniſtre. Tchang-y (c'eſt le nom de ce miniſtre) étoit encore au ſervice du prince de Ouei, lorſque Sou-tſin fut lui propoſer la ligue. Tchang-y avoit déſapprouvé ce projet, au point de maltraiter, de paroles, Sou-tſin, en préſence de ſon maître; mais la rivalité & l'inimitié du prince de Ouei, contre celui de Tſin, l'emporta ſur toutes les raiſons de Tchang-y. Celui-ci, qui ſe crut mépriſé, quitta le ſervice de ſon prince, & alla ſe donner à celui de Tſin ſon ennemi.

Le prince de Tſin l'accueillit d'autant mieux, qu'il lui donna, le premier, avis de la ligue qu'on tramoit contre lui. Il l'admit d'abord dans ſon conſeil, & un mois après il en fit ſon premier miniſtre. Ce fut ſous ſon miniſtère que le prince de Ouei perdit tant de places; & ce fut par ſon conſeil, qu'on rendit encore à ce prince Kiou-ou. Tchang-y, abandonnant, en apparence, les intérêts du prince de Tſin, alla retrouver enſuite ſon maître légitime, qui, par un aveuglement incompréhenſible, lui rendit ſa confiance, & le fit chef de ſon conſeil.

(1) *Pi-chi*, eſt Ho-tſin-hien, dans le diſtrict de Ping-yang-fou.

(2) *Pou-yang*, c'eſt Pou-tcheou, dans le diſtrict de Ping-yang-fou.

Ce perfide ſujet, loin d'être reconnoiſſant des bontés de ſon ſouverain, le trahiſſoit ſourdement. Dans la penſée que tous les autres princes ſe ſoumettroient à celui de Tſin, ſi le prince de Ouei leur en donnoit l'exemple, il n'oublia rien pour l'y engager ; & comme il vit que ſes tentatives étoient inutiles, il fit ſavoir ſecrétement au prince de Tſin la réſolution de ſon maître, lui conſeillant d'envoyer des troupes ſur les terres de Ouei, qui enlevèrent encore à ce prince le pays de Chen (1).

Avant l'Ère Chrétienne. 326. *Hien-ouang.* 325.

Sou-tſin étoit alors auprès de Ye-ouang, prince de Yen, qui l'avoit fait ſon premier miniſtre, & le combloit d'honneurs. Ce philoſophe, dont les entretiens ne reſpiroient que le bon ordre & la vertu, ſe ſentit touché de la beauté de la femme d'un des principaux ſeigneurs de la cour. Il trouva le moyen de s'en faire aimer, & abuſa des bontés qu'elle avoit pour lui. 324.

Sou-tſin, après une pareille témérité, vit bien que ſi la choſe éclatoit, le mari, déshonoré, ne lui pardonneroit jamais. Il ſongea à ſe mettre en ſûreté, & fit entendre à Ye-ouang, qu'il pourroit lui rendre de grands ſervices, s'il l'envoyoit auprès du prince de Tſi. Ye-ouang, qui avoit quelque ſujet de mécontentement contre lui, ne ſe fit pas beaucoup preſſer pour le laiſſer partir.

Le prince de Tſi, à qui il fit entendre qu'il venoit chercher un aſyle dans ſes états, parce que celui de Yen vouloit le faire mourir, lui donna une maiſon & de l'emploi, dans l'eſpérance que, par la ſuite, il l'aideroit de ſes conſeils, pour ſe rendre maître de la principauté de Yen, qui étoit fort à ſa bienſéance ; mais la choſe n'étoit pas facile. Le prince de Yen, quoique moins puiſſant que celui de Tſi, étoit un prince ſage & vigilant, qu'on ne pouvoit aiſément ſurprendre.

(1) Chen-tcheou dans le diſtrict de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 321. *Hien-ouang.*

Deux ans après, mourut l'empereur HIEN-OUANG, la quarante-huitième année de ſon règne, ſi les années d'un empereur, qui ne l'a été que de nom, peuvent mériter le titre de règne. Son fils Chin-tſing-ouang lui ſuccéda.

CHIN-TSING-OUANG.

320. Les princes de l'empire, voyant que le prince de Tſin ſe mettoit tous les jours plus en état de leur donner la loi, & que s'ils différoient davantage à contre-balancer ſa puiſſance, ils ſuccomberoient infailliblement, revinrent au projet de Soutſin. Ils firent, entre eux, une ligue, dans laquelle entrèrent les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei, de Han & de Yen. Ils levèrent une armée formidable, avec laquelle ils allèrent aſſiéger Han-kou, place forte, dont la priſe leur ouvroit le chemin des états de Tſin.

318. Le prince de Tſin, qui connoiſſoit l'importance de cette place, courut à ſon ſecours; ſon approche jetta les alliés dans un ſi grand trouble, qu'à la première attaque ils prirent tous la fuite, & ſe diſperſèrent, en abandonnant aux vainqueurs leur camp & leur bagage.

317. Le prince de Tſin, perſuadé que le prince de Han étoit l'auteur de cette ligue, entra, l'année ſuivante, ſur ſes terres qu'il trouva défendues par une armée nombreuſe, ſous les ordres de Seou & de Chin-tcha, deux officiers qui avoient le plus de réputation. En effet, ces deux braves généraux, ſe voyant ſupérieurs aux ennemis, ne doutoient pas qu'ils ne vinſſent à bout de les battre; mais que peut le nombre des ſoldats & la bravoure des capitaines, lorſque la crainte s'eſt emparée des cœurs? Au premier choc, tout plia devant l'armée de Tſin, qui

qui profitant de la confuſion, fit main-baſſe ſur ces troupes intimidées, en tua plus de huit mille, & fit leurs généraux priſonniers. Cette défaite porta la conſternation parmi les princes confédérés.

Avant l'Ere Chrétienne. 316. *Chi-tſing-ouang.*

Tchang-y ſaiſit cette occaſion pour ſolliciter de nouveau le prince de Ouei, ſon maître, à ſe ſoumettre à celui de Tſin. Il lui en fit ſentir la néceſſité abſolue, en lui repréſentant qu'il ſeroit obligé de diviſer ſes forces, qui montoient, tout au plus, à trois cens mille hommes, pour garder ſes frontières. Il lui fit enviſager la déſunion, qui ne manqueroit pas d'arriver, entre les princes confédérés; qu'alors étant dénué de leur appui, le prince de Tſin, qui étoit maître des montagnes, & par conſéquent des remparts de ſes états, lui enleveroit autant de villes qu'il en voudroit aſſiéger : qu'il valoit mieux les conſerver par un hommage prudent & volontaire, en les mettant ſous la protection du puiſſant prince de Tſin, plutôt que de ſe les voir arracher par le droit de conquête, & ruiner par une guerre qui feroit la déſolation de ſes peuples. Il preſſa ſi fort ce prince, & lui dit de ſi bonnes raiſons, qu'il le détermina enfin à ſe ſoumettre. Cette réſolution priſe, ce ſujet perfide, dans la crainte que quelqu'autre ne détruiſît ſon ouvrage, ſe fit nommer plénipotentiaire auprès du prince de Tſin, pour conſommer ſa trahiſon. Le prince de Tſin le récompenſa libéralement, & lui donna un titre qui le mettoit au-deſſus de tous les grands de ſa cour.

Dans le même temps, les peuples de Pa & de Chou, dans le Sſé-tchuen, ſe faiſoient une guerre ſanglante. Après divers combats, ſans avantage de part ni d'autre, aucun des deux peuples ne voulant céder, ils envoyèrent demander du ſecours au prince de Tſin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 316. *Chin-tsing-ouang.*

Ce prince se trouva embarrassé sur le parti qu'il prendroit. Il étoit alors en guerre avec le prince de Han, & auroit bien voulu ne pas perdre l'occasion de se rendre maître du pays de Pa & de Chou. Sse-ma-tsou étoit d'avis qu'on commençât par s'en emparer, & qu'on différât la guerre de Han. Tchang-y prétendoit, au contraire, qu'il falloit la pousser encore plus vivement, & il appuioit ainsi son sentiment :

« Dans l'état où sont les affaires de l'empire, dit-il au roi de » Tsin, quelle puissance avez-vous à redouter ? Le prince de » Ouei vous est soumis, celui de Tchou vit en paix avec vous ; » jamais conjoncture ne vous fut plus favorable, pour porter la » guerre dans le pays des trois rivières, King-choui, Ouei-» choui & Lo-ho, & vous emparer des villes de Sin-tching & » de Y-yang. Rien ne vous empêche d'entrer sur les terres des » TCHEOU, de vous rendre maître des neufs urnes du grand Yu, » & de contraindre CHIN-TSING-OUANG à recevoir vos loix. » Voilà, prince, le grand dessein qui doit vous occuper de pré-» férence à tout autre.

» On dit ordinairement que *les disputes des officiers des* » *tribunaux roulent sur l'ambition, & celles des marchands sur* » *l'intérêt :* les trois rivières & les terres qu'occupent encore » les princes de TCHEOU, doivent être vos tribunaux & vos » marchés ; aimeriez-vous mieux aller hazarder votre répu-» tation contre des barbares ? Ce seroit, à mon sens, vous » écarter du noble projet que vous devez concevoir.

« Non, répondit Sse-ma-tsou, il n'est pas encore temps d'y » songer. *J'ai appris qu'un prince qui veut enrichir ses états, doit* » *travailler à les étendre ; que celui qui est curieux d'avoir de bonnes* » *troupes, doit veiller à ce que le peuple se multiplie & devienne* » *riche ; & s'il ambitionne de régner, il doit se perfectionner de*

» *plus en plus dans la pratique de la vertu.* Lorſque vous réuni-
» rez ces trois choſes, vous pourrez former les plus hautes
» entrepriſes.

Avant l'Ere Chrétienne. 316. *Chin-tſing-ouang.*

» Mais, prince, votre pays n'a pas encore aſſez d'étendue,
» & vos peuples ne ſont pas aſſez riches; il faut donc pourvoir
» à ces deux défauts. Les troubles qui ſe ſont élevés dans les
» pays de Pa & de Chou, me rappellent les temps de Kié &
» de Cheouſin; ſi vous y envoyez des troupes, ſemblables à
» des loups qui ſe jettent ſur un troupeau, elles ſe ſaiſiront de
» leur pays, vous vous agrandirez conſidérablement, & en
» dépouillant ces peuples, vous enrichirez les vôtres. Un autre
» avantage que j'y vois, c'eſt que cette conquête aguerriroit
» encore vos ſoldats.

» En vous étendant de ce côté-là, l'empire ſera moins d'at-
» tention à la puiſſance que ces nouvelles conquêtes vous don-
» neront; car quand vous en rapporteriez toutes les richeſſes de
» la mer occidentale, vous n'exciterez la cupidité de perſonne.
» Si, au contraire, vous tournez vos forces contre le prince
» de Han, & que vous lui portiez la guerre, pour détruire
» enſuite l'empereur, vous terniſſez votre réputation. Par la
» force, vous vous rendrez effectivement maître de l'empire,
» mais vous n'aurez pas le cœur des peuples, & quel avantage
» eſpérez-vous en retirer? Vous avez le choix entre ces deux
» partis; mais, prince, j'ai cru devoir vous donner un conſeil
» dicté par le zèle ».

L'avis de Sſé-ma-tſou prévalut; le prince fit de nouvelles levées, & partit avec une puiſſante armée pour cette expédition. En moins de deux mois, il ſe rendit maître de tout le pays de Pa & de Chou. Cette conquête augmenta conſidérablement ſa puiſſance & ſes richeſſes, & l'affermit, de

plus en plus, dans le deſſein que lui ſuggéroit ſon ambition.

Avant l'Ère Chrétienne. 316. *Chin-tſing-ouang.*

A cette même époque, il arriva une choſe aſſez ſingulière dans la principauté de Yen. Tſé-chi, premier miniſtre du prince Kouai-kong, fils du ſage Y-kong, mort deux ans auparavant, avoit une extrême paſſion de regner, & il ſe figura qu'il pourroit engager Kouai-kong à lui céder ſes états. Pour y réuſſir, il ſe ſervit du miniſtère de Sou-tai, frère du philoſophe Sou-tſin, qui avoit beaucoup d'accès auprès de ce prince, & lui donna ſa fille en mariage.

Sou-tai fut envoyé auprès du prince de Tſi, pour y négocier quelque affaire. A ſon retour, Kouai-kong lui demanda ſi ce prince pouvoit aſpirer à la dignité de *Pa?* « Il n'y peut » prétendre, répondit Sou-tai, parce qu'il ne ſe confie pas à » ſes miniſtres ». Kouai-kong, qui étoit un bon prince, mais d'un eſprit borné, crut ne pouvoir mieux faire, que de remettre toutes les affaires entre les mains de Tſé-chi.

Quelques jours après, Lou-mao-cheou, créature de Tſé-chi, s'entretenant avec le prince, lui dit : « L'ancien empereur Yao, » n'eſt ſi fort recommandable, que parce qu'il aſſocia Chun » à l'empire. Si vous faiſiez de même à l'égard de Tſé-chi, qui » eſt votre miniſtre, comme Chun l'étoit de Yao, la poſtérité » vous mettroit au même rang que ce grand empereur. Yu » vouloit faire la même choſe à l'égard de Pé-y, & s'il n'avoit » pas travaillé, comme il fit, à faire écouler les eaux qui inondoient l'empire, il n'auroit pas aujourd'hui une ſi grande » réputation.

» Vous avez un fils, qui pourroit vous ſuccéder ; Yao & » Chun en avoient également. Un prince auſſi ſage que vous, » mériteroit que la poſtérité le regardât comme un ſecond » Yao, & Tſé-chi comme un autre Chun ». Kouai-kong flatté

qu'on pût le mettre en parallèle avec ces anciens empereurs, prit, ſans balancer, le ſceau de ſa principauté, le porta à Tſé-chi, & ſe démit de ſa couronne en ſa faveur.

Avant l'Ere Chrétienne. 315. *Chin-tſing-ouang.*

L'année ſuivante mourut l'empereur CHIN-TSING-OUANG, dans la ſixième année de ſon règne. Nan-ouang, ſon fils, qui fut le dernier empereur de la dynaſtie des *Tcheou*, lui ſuccéda.

NAN-OUANG.

314.

Le prince de Tſin n'eut pas plutôt aſſuré ſes nouvelles conquêtes de Pa & de Chou, qu'il ſongea ſérieuſement à exécuter le grand deſſein qu'il avoit ſur l'empire, & leva, pour cet effet, trois grands corps d'armée. Le premier ſe rendit maître de vingt-cinq places dans le pays de Y-kiu; le ſecond entra dans le pays de Ouei, & en démembra tout le département de Kiou-ou; le troiſième marcha contre le prince de Han, battit ſes troupes à Ngan-men, & l'obligea de demander la paix, qu'il n'obtint qu'en donnant en ôtage ſon fils aîné, l'héritier de ſa couronne.

Cependant le prince héritier de Yen, qui avoit eu le déſagrément de voir paſſer ſes états en des mains étrangères, ſe ſouleva contre Tſé-tchi, & fut ſuivi de la plupart des grands. Le prince de Tſi lui offrit même de l'aider, & avec ce ſecours, il raſſembla une armée aſſez conſidérable pour en former deux diviſions, l'une ſous les ordres de Pei-pi, pour l'oppoſer à Tſé-tchi, & ſe réſerva le commandement de l'autre.

Pei-pi ne demeura pas long-temps ſans rencontrer Tſé-tchi, & fut battu. Tſé-tchi victorieux lui fit faire des offres ſi avantageuſes, qu'il l'engagea à quitter les intérêts du prince héritier, & à tourner contre ce prince les mêmes troupes qu'il commandoit, & qu'il obligea de ſuivre ſa fortune.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 314. *Nan-ouang.*

Le prince héritier, malgré cette défection, tint la campagne contre Tſé-tchi. On ſe battit, pendant pluſieurs mois, avec un acharnement incroyable; il périt un nombre infini de ſoldats, ſans que la balance penchât pour aucun des deux partis. Le prince de Tſi, qui vouloit décider la querelle, envoya une armée, ſous la conduite de Tchang-tſé, droit à la capitale de Yen. Les habitans de cette ville, épouvantés aux approches de l'armée, ſe ſaiſirent de Tſé-tchi, & le remirent entre les mains du prince de Tſi, qui pour en faire un exemple, qui inſpirât de la crainte aux ſujets ambitieux, le fit hâcher en pièces, à la vue de tout le peuple, & fit mourir Kouai-kong, qui avoit eu la lâcheté de déshériter ſon fils, & d'abdiquer la couronne, pour la mettre ſur la tête d'un perfide miniſtre.

Après cette expédition, le prince de Tſi retourna ſeul à ſa cour, ayant laiſſé ſon armée dans la principauté de Yen. Il demanda à Mong-tſé, s'il feroit bien de profiter de l'occaſion, pour s'emparer des états de Yen: « Si le peuple en eſt content, » répondit Mong-tſé, ſaiſiſſez-vous-en; s'il ne l'eſt pas, laiſ» ſez-les ».

Comme on vint l'avertir que les princes voiſins ſe diſpoſoient à venir au ſecours de Yen, il voulut encore ſavoir ce que Mong-tſé en penſoit: « J'ai ouï dire, répondit-il, que » Tching-tang, quoique maître ſeulement de ſoixante-dix *ly* » de pays, s'étoit cependant frayé une route au trône de l'em» pire; mais je n'ai point entendu qu'un prince, maître de » mille *ly* de pays, eût ſujet d'appréhender. La principauté de » Tſi a toujours été une des plus puiſſantes; cependant, aujour» d'hui que cette puiſſance s'eſt infiniment accrue, ſi le prince » qui la gouverne ne ſuit pas les règles de la juſtice, & ne s'ap» plique pas à la vertu, la paix le fuit & la guerre l'environne.

» Prince, ſi vous êtes bien conſeillé, vous renverrez inceſ-
» ſamment ces vieillards & ces jeunes gens que vous retenez
» par force, & vous réſerverez ſeulement, pour vous dédom-
» mager des frais de la guerre, une partie des richeſſes que
» vous avez apportées de Yen. Enfin, après vous être conſulté
» avec les grands de cette principauté, vous rétablirez leur
» prince, s'il leur eſt agréable. Voilà le vrai moyen de mettre
» fin à la guerre ». Le prince de Tſi ne put ſe réſoudre à ſuivre ce conſeil; mais, peu de temps après, il fut obligé d'en reconnoître la ſageſſe. Les peuples de Yen, ne voyant point revenir leur prince, prirent les armes & ſe révoltèrent. Le prince de Tſi, honteux de n'avoir pas écouté Mong-tſé, voulut s'excuſer par l'exemple de Tcheou-kong, qui avoit été trompé par ſon frère Koan-chou, qu'il avoit fait gouverneur du pays de Chang, & qui s'étoit révolté.

Avant l'Ere Chrétienne. 314. *Nnn-ouang.*

« Les ſages d'alors, répondit Mong-tſé, faiſoient des fautes,
» & ſavoient ſe corriger; mais ceux de nos jours en font, &
» ne ſe corrigent pas; ſouvent même ils s'en glorifient ».

Les guerres continuelles, dont l'empire étoit agité depuis ſi long-temps, faiſoient beaucoup de tort à la ſaine doctrine. Yang-tchou & Mé-ti, profitant du déſordre, répandoient partout leurs dogmes pernicieux. Mong-tſé s'oppoſoit, de tout ſon pouvoir, à leurs progrès, en rappellant les ſages inſtructions de Yao & de Chun, & la doctrine que Confucius avoit enſeignée à ſes diſciples; mais tous ſes efforts étoient inutiles.

Ce philoſophe, piqué de ce que le prince de Tſi n'avoit point déféré à ſes conſeils, lui remit ſon emploi, & le quitta, pour retourner dans ſa patrie. Le cœur pénétré de chagrin, il mourut peu de temps après. Ses diſciples, Kong-ſun-tcheou,

Avant l'Ere Chrétienne. 313. *Nan-ouang.*

Ouan-tchang, & quelques autres, recueillirent ſa doctrine, dans un ouvrage compoſé de dix chapitres (1).

La ſeconde année du règne de NAN-OUANG, le prince de Tſin avoit deſſein de porter la guerre dans les états de Tſi; mais il craignoit que le prince de Tchou ne profitât de ſon abſence, pour tomber ſur ſon pays à lui-même. Afin de l'en empêcher, il réſolut de faire alliance avec lui, & lui dépêcha, à cet effet, Tchang-y. Il lui fit cette propoſition:

« J'ai ordre, de mon maître, de vous offrir le pays de Chang-» yu, qui eſt de ſix cens *ly* d'étendue, & ſa fille, pour être » miſe au nombre de vos concubines, ſi vous voulez fermer » vos fortereſſes & rompre avec le prince de Tſi ».

Le prince de Tchou ſe laiſſa éblouir par ces offres; tous les grands de ſa cour l'en félicitèrent, le ſeul Tchin-tchen en murmura hautement. Le prince étonné, en vint au point

(1) Le même philoſophe Meng-tſé, diſciple de Tſé-ſé, petit-fils de Confucius, s'entretenoit un jour avec Suen-kong, prince de Tſi, dont le règne commença l'an 455 avant Jéſus-Chriſt. Ce prince lui dit: « Le parc de Ouen-ouang avoit ſoixante » & dix *ly* quarrés d'étendue; en convenez-vous? On le croit ainſi, ſelon la tradi-» tion, lui répondit Meng-tſé. Si cela eſt, reprit le roi, il étoit fort grand. Le » peuple cependant le trouvoit trop petit, dit Meng-tſé. Comment cela, ajouta » le roi? Mon parc n'a que quarante *ly*, & mon peuple le trouve encore trop » vaſte. Prince, lui dit le philoſophe, le parc de Ouen-ouang avoit ſoixante & » dix *ly* d'étendue, & ſes ſujets le trouvoient trop petit, parce qu'il leur étoit » commun avec ce prince, & qu'ils y alloient faire du fourrage, couper du bois » & prendre du gibier. La première fois que je mis le pied dans vos états, je m'in-» formai des principales ordonnances, pour m'y conformer. J'appris qu'entre le » Kiao & le Koan, étoit un parc de quarante *ly* de circuit, & que ſi quelqu'un » s'aviſoit d'y tuer un cerf, il ſeroit puni auſſi ſévérement que s'il avoit tué un » homme. Je compris de-là que c'étoit comme une grande foſſe, creuſée au milieu » de votre royaume, & un piége tendu à vos ſujets. Eſt-il extraordinaire qu'ils le » trouvent trop grand »? Meng-tſé, Leang-hoei-ouang, chap. *Tchang-kiu-hia. Éditeur.*

de

de ſe fâcher contre lui : il voulut cependant ſavoir les raiſons qui lui faiſoient déſapprouver cet avantage apparent.

Avant l'Ere Chrétienne. 313. *Nan-ouang.*

« Ne voyez-vous pas, prince, lui répondit Tchin-tchen, » que ce n'eſt qu'une politique adroite du prince de Tſin ; » une fois ſéparé du prince de Tſi, vous reſterez ſeul à la » merci de votre ennemi, au lieu que réunis enſemble il » vous craint. L'offre qu'il vous fait de ſix cens *ly* de pays, » n'eſt qu'un appât & un piége qu'il vous tend. Il ne vous » l'aura pas plutôt cédé, qu'il ſongera aux moyens de le re- » prendre, ou plutôt, il ſait qu'il ſera le maître d'y rentrer » quand il le jugera à propos. Il veut encore vous attirer le » prince de Tſi ſur les bras, & vous engager à vous entre- » détruire l'un & l'autre ».

Eclairé par ce conſeil, le prince de Tchou ſut diſſimuler. Il accepta le pays de Chang-yu, rompit avec le prince de Tſi, & renvoya Tchang-y, avec un de ſes officiers, pour ratifier ſa nouvelle alliance avec le prince de Tſin.

Cet envoyé démêla les intentions du prince de Tchou, de ſorte qu'avant d'arriver à Hien-yang, il ſe laiſſa tomber exprès de ſon char, & ſous prétexte de s'être dangereuſement bleſſé, il demeura trois mois ſans aller à la cour de ſon prince, lui rendre compte de ſa négociation.

Le prince de Tchou, qui en fut informé, crut que Tchang-y ne différoit ſi long-temps, que parce qu'il s'imaginoit qu'il ne vouloit pas rompre avec le prince de Tſi, & dans cette perſuaſion, il envoya Song-y prendre des aſſurances du prince de Song, & l'engager à inſulter celui de Tſi.

Le prince de Tſi en fut ſi piqué, que, ſans conſulter ni ſon honneur ni ſes intérêts, il s'offrit d'une manière humiliante à ſervir le prince de Tſin, & ſe ligua avec lui. Cette nouvelle

fit ceſſer la feinte maladie de Tchang-y. Il fut trouver l'officier du prince de Tchou, & lui demanda pourquoi il n'avoit pas encore pris poſſeſſion du pays qu'on lui avoit offert. Il lui dit, que les circonſtances ayant changé, il n'en étoit plus temps, & que Hoei-ouen-ouang ne vouloit plus le lui céder ; qu'il pouvoit reporter cette réponſe à ſon maître.

Avant l'Ere Chrétienne. 313. *Nan-ouang.*

Le prince de Tchou, ſe voyant joué, entra dans une colère des plus terribles ; il donna ordre d'aſſembler, ſur le champ, ſes troupes, & de les tenir prêtes à marcher contre le prince de Tſin. Alors, Tchin-tchen lui dit : « Prince, vous voyez que » mes ſoupçons ne ſont que trop juſtifiés ; mais, puiſque le » mal eſt fait, quand nous devrions céder au prince de Tſin » une de nos meilleures places, il ne nous reſte d'autre parti, » que de nous joindre à lui, pour faire la guerre au prince » de Tſi. Si nous rompons avec le prince de Tſin, nous nous » attirerons tous les autres princes ſur les bras, & nous per- » drons infailliblement davantage, que ce que nous ſerions » dans le cas de lui céder à préſent ».

La colère de Hoei-ouang étoit trop grande pour écouter des conſeils ; il ne voulut entendre parler d'aucune alliance avec le prince de Tſin, & fit partir une puiſſante armée, commandée par Kiu-kai, meilleur courtiſan que bon général.

312. Le prince de Tſin, qui s'attendoit à cet emportement du prince de Tchou, avoit fait tenir ſes troupes prêtes à marcher, ſous le commandement de Tchang-tchang, capitaine expérimenté. A peine l'armée de Tchou fut-elle entrée ſur les terres de Tſin, qu'elle rencontra l'ennemi à Tan-yang (1). Kiu-kai, dont l'armée étoit ſupérieure en nombre à celle de Tchang-

(1) Koué-tcheou de King-tcheou dans le Hou-kouang.

tchang, voulant ſe faire un nom, réſolut de donner bataille. Tchang-tchang, qui ſavoit que les troupes de Tchou n'étoient pas des meilleures, & que celles qu'il commandoit étoient accoutumées à vaincre, ne la refuſa pas. Elle ſe donna avec plus de réſiſtance & d'opiniâtreté, que Tchang-tchang ne s'y étoit attendu. Il la gagna, fit Kiu-kai priſonnier; mais elle fut fort ſanglante. On compta plus de quatre-vingt mille hommes reſtés ſur la place. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 312. *Nan-ouang.*

Tchang-tchang, profitant de ſa victoire, ne s'amuſa point à pourſuivre les fuyards. Sans donner le temps à ſes troupes de ſe repoſer, il alla mettre le ſiége devant Han-tchong, qu'il preſſa vivement, & prit avant qu'elle fût ſecourue. Les troupes de Tchou, que leur prince avoit recrutées & renforcées, venoient ſous un nouveau général, pour en faire lever le ſiége. Elles rencontrèrent à Lan-tien (1) l'armée de Tſin, & engagèrent une ſeconde action, où elles furent encore battues.

Ces échecs attirèrent de nouveaux ennemis au prince de Tchou. Ceux de Han & de Ouei entrèrent ſur ſes terres, à la tête de leurs troupes; & pour les en faire ſortir, il fallut que ce prince leur cédât, à chacun, une de ſes places qui étoit à leur bienſéance. Il vit alors le tort qu'il avoit eu de ne pas ſuivre le conſeil de Tchin-tchen; ainſi il ne penſa plus qu'à faire la paix, aux conditions que le prince de Tſin voulut lui accorder.

Durant ces troubles, les partiſans de l'héritier de la principauté de Yen travaillèrent ſi efficacement, en ſa faveur, qu'ils le firent rentrer dans le patrimoine de ſes ancêtres, ſous le nom de Tchao-ouang. Il commença ſon règne par prendre le deuil de ſon père, & s'appliqua enſuite à procurer au peuple 311.

(1) Lan-tien-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 311. *Nan-ouang.*

tout le ſoulagement qui dépendoit de lui. Ce prince, s'adreſſant à Ko-oué, lui recommanda de lui chercher un bon miniſtre: ſur cette demande, Ko-oué lui cita le trait d'un prince, qui ayant entendu parler d'un cheval qui pouvoit faire mille *ly* dans un jour, voulut l'avoir, à quelque prix que ce fût, & remit mille *taëls* entre les mains d'un de ſes officiers, avec ordre de l'aller acheter; mais, par malheur, à ſon arrivée, le cheval ſe trouva mort. L'officier chagrin, & craignant que ſon maître ne le ſoupçonnât de ne s'être point acquitté de ſa commiſſion, imagina, pour lui en donner des preuves, de marchander les os de ce cheval qu'il acheta, moyennant cinq cens *taëls*, & les lui porta. Le prince crut qu'il ſe moquoit de lui; il entra dans une ſi grande colère, qu'il vouloit le faire mourir ſur le champ: « Prince, lui dit cet officier, en ſe jettant » à ſes pieds, je n'ai acheté ces os ſi cher, que dans le deſſein » de vous procurer un cheval tel que vous le ſouhaitez. S'il » y en a un dans l'empire, ſoyez sûr qu'on vous l'amènera, » ſans qu'il ſoit néceſſaire d'aller le chercher. Tout ce que je » vous demande, c'eſt de différer d'un an l'effet de votre colère. » Si les marchands n'amenent pas ici les plus beaux chevaux de » l'empire, vous ferez alors ce que vous voudrez de moi; je » n'aurai aucun regret de mourir ». Le prince, malgré ſa colère, différa de le punir, & le fit mettre en priſon.

Le bruit s'étant répandu, de tous côtés, que ce prince avoit donné juſqu'à cinq cens *taëls* des os d'un cheval, l'année ne fut pas révolue, ſans qu'il en vît arriver trois des plus beaux, & les ſeuls qui fuſſent dans l'empire: il en eut tant de joie, qu'il rendit la liberté à l'officier, & le combla de préſens.

« Prince, ajouta Ko-oué, puiſque vous cherchez un habile » miniſtre, imitez cet officier, prenez-moi en cette qualité;

» comportez-vous, à mon égard, comme ſi j'étois un habile » homme, & vous verrez que vous attirerez, à votre ſervice, » les plus ſages & les plus éclairés de l'empire ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 311. *Nan-ouang.*

Le prince ſuivit ſon conſeil ; il lui fit bâtir un palais, le combla de richeſſes & d'honneurs, & le fit conſidérer comme un grand perſonnage. La conduite de Tchao-ouang, à l'égard de ſon nouveau miniſtre, ne manqua pas de faire du bruit, même au-delà de ſes états ; & comme l'intérêt eſt le grand mobile des actions des hommes, une infinité d'habiles gens vinrent lui offrir leurs ſervices. Enfin Yo-y, miniſtre de Tſi, quitta ſon prince pour ſe donner à Tchao-ouang.

L'année ſuivante, le prince de Tſin, qui ne perdoit point de vue ſon grand deſſein, fit demander à celui de Tchou de lui vendre le pays de Kien, ſitué au-delà des gorges de Ou-koan, à cent quatre-vingts *ly*, à l'eſt de Chang-tcheou, de Si-ngan-fou du Chen-ſi. Le prince de Tchou, qui cherchoit à ſe venger de Tchang-y, lui répondit qu'il ne vouloit pas le vendre, mais que s'il lui donnoit Tchang-y, il lui en feroit préſent.

310.

Tchang-y, ſans héſiter, s'offrit à être le prix de ce marché. Le prince de Tſin lui témoigna ſes craintes, ſur le danger qu'il y avoit pour ſa vie ; il appréhendoit qu'il n'éprouvât le reſſentiment du prince de Tchou. Ce politique conſommé, ſe fiant ſur les reſſources de ſon eſprit, & ſur le crédit d'un de ſes amis, auprès de la favorite du prince, oſa affronter la tempête.

Le prince de Tchou fit reſſerrer Tchang-y dans une étroite priſon, réſolu de tirer de lui une vengeance exemplaire, pour la trahiſon qu'il lui avoit faite, en le fruſtrant du pays que le prince de Tſin lui avoit promis. Kin-chang, ami de Tchang-y, allarmé des diſpoſitions funeſtes de ſon maître,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 310. *Nan-ouang.*

implora la protection de la princeſſe Tching-ſicou. Il lui repréſenta les ſuites terribles du reſſentiment du prince de Tſin, qui ne manqueroit pas de venger la mort d'un miniſtre, pour lequel il avoit cédé ſix villes, & une de ſes propres filles. Cette favorite, qui trembloit au nom ſeul du prince de Tſin, croyant déja le voir mettre tout à feu & à ſang, ne ceſſa de ſolliciter la grace de Tchang-y. Le prince de Tchou, vaincu par ſes inſtances & par ſes larmes, lui rendit enfin la liberté.

Tchang-y, ſorti de priſon, n'oublia pas les intérêts de ſon maître. Comme il vit le prince de Tchou aſſez bien diſpoſé en ſa faveur, il lui dit : « Ceux qui juſqu'ici ont travaillé à » réunir les princes, me paroiſſent ſemblables à quelqu'un qui » entreprendroit d'aſſembler un troupeau de moutons avec » des loups, ou des tigres ; auſſi n'ont-ils pu réuſſir. Vous » ne voulez pas vous ſoumettre au prince de Tſin ; cepen- » dant, lorſqu'il aura forcé vos voiſins à ſe reconnoître dé- » pendans de lui, pouvez-vous croire qu'il vous laiſſera » tranquille ? Le meilleur parti, à mon avis, c'eſt que vous » viviez enſemble, comme deux frères, & que vous le recon- » noiſſiez, au moins, pour votre aîné ». J'y ſouſcris, répondit » le prince de Tchou, & pour preuve de la ſincérité de ce que » je vous dis, je vous permets de vous en retourner ».

Tchang-y prit le chemin des états de Han, où il ne voulut pas que ſon paſſage fût inutile à ſon maître. Il fut trouver le prince, & lui repréſenta que ſon pays étant hériſſé de montagnes, & peu riche en terres labourables, il ne pouvoit faire de magaſins, ni mettre ſur pied plus de deux cens mille hommes. Il lui fit voir, au contraire, la puiſſance formidable du prince de Tſin, qui étoit en état de lever une armée d'un million d'hommes, prête à l'écraſer ; qu'il avoit, lui-même, éprouvé la

valeur de ſes cuiraſſiers, à qui rien ne pouvoit réſiſter, & qu'ainſi ſon véritable intérêt étoit de ſe joindre à ce prince, contre celui de Tchou, pour prévenir la ruine de ſes propres états. Le prince de Han, frappé de ſes raiſons, entra dans la ligue que Tchang-y lui propoſoit.

Avant l'Ere Chrétienne. 310. *Nan-ouang.*

Tchang-y alla rejoindre enſuite ſon prince, qui fut ſi content du ſuccès de ces deux négociations, qu'il lui donna ſix villes, avec le titre de prince de Ou-ſin, & le députa vers les autres princes, pour tâcher de les gagner.

Cet habile politique ſe rendit d'abord à la cour du prince de Tſi, à qui il fit voir, que ſon pays étoit ouvert au prince de Tſin, par l'alliance que celui de Tchou venoit de faire avec lui, en lui donnant ſa fille en mariage : qu'il ne pouvoit eſpérer d'être défendu par le prince de Han, qui venoit d'entrer dans la même alliance; enfin, que ſon maître pouvoit le faire attaquer par les troupes de Tchao & de Ouei, & qu'il lui voyoit peu de reſſources contre tant de forces réunies. « Le prince de Han, ajouta » Tchang-y, a cédé à mon maître le pays de Y-yang; celui » de Ouei, le pays de Ho-ouai, & enfin celui de Tchao lui » a remis le pays de Ho-kien; quelle difficulté auroit-il de » vous faire attaquer, du côté du midi, par les princes de » Han & de Ouei, & d'engager celui de Tchao à ſe ſaiſir de » Po-koan? Si cela étoit, les places de Lin-tſé & de Tſié-mé, » ouvertes de toutes parts, pourroient-elles vous demeurer, » & vous flatteriez-vous de tenir tête à tant d'ennemis »? Le prince de Tſi promit de ne ſe point brouiller avec celui de Tſin, & dit à ſon envoyé, qu'il pouvoit l'en aſſurer.

De la principauté de Tſi, Tchang-y paſſa dans celle de Tchao, & détermina le prince à ſe ſoumettre à celui de Tſin, à l'exemple des autres, en lui diſant que le prince de Tſi, ayant cédé

à ſon maître, la pêche & les ſalines de ſes états, c'étoit avoir coupé les aîles & les bras au pays de Tchao.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 310. *Nan-ouang.*

Tchang-y termina ſes négociations par le prince de Yen. Tchao-ouang, que ſes malheurs paſſés avoient rendu timide, lui accorda tout ce qu'il voulut, d'autant plus aiſément, que le prince de Tſin ne pouvoit venir à lui, qu'après avoir entièrement ſoumis le prince de Tſi.

L'ambaſſadeur de Tſin reprenoit, à grandes journées, le chemin de Hien-yang, lorſqu'il reçut, en route, la nouvelle de la mort de Hoei-ouen-ouang, & que Ou-ouang, ſon fils, avoit déja pris poſſeſſion de ſes états. Cette nouvelle le jetta dans la plus grande conſternation. Il n'étoit point aimé de Ou-ouang; ce prince lui avoit même témoigné une averſion marquée. Il voyoit encore, avec chagrin, que cet événement alloit détruire tout le fruit de ſes négociations : en effet, les princes n'eurent pas plutôt appris la mort de Hoei-ouen-ouang, qu'ils retirèrent leur parole, & ſe réunirent de nouveau, contre la principauté de Tſin.

Le négociateur fut très-mal reçu de Ou-ouang; ce prince avoit déja diſpoſé de ſa place de miniſtre. Tchang-y fut d'autant plus ſenſible à cette diſgrace, qu'il avoit toujours ſervi les princes de Tſin avec beaucoup de zèle, & même aux dépens de ſa réputation. Voyant qu'il n'avoit plus à attendre que des mortifications de la part de Ou-ouang, auprès de qui il ne jouiroit d'aucune conſidération, il retourna dans la principauté de Ouei, ſa patrie. Son prince, malgré les griefs qu'il avoit contre lui, le reçut avec bonté, & lui donna même de l'emploi; mais le cœur bleſſé de ſa chûte, il tomba dans une maladie de langueur, qui l'emporta un an après ſon retour dans ſa patrie.

308.

Ou-ouang

Ou-ouang, ne ſe déſiſtant point du grand projet commencé par Hoei-ouen-ouang, ſon père, envoya une armée nombreuſe, ſous le commandement de Kan-mao, aſſiéger Y-yang, où le prince de Han tenoit ſa cour. Ce ſiège fut long & meurtrier. Quoique Kan-mao pouſsât les travaux avec beaucoup de vigueur, cependant il ſe trouvoit, au bout de cinq mois, preſque auſſi peu avancé que le premier jour ; il étoit même ſur le point de lever le ſiège, lorſque le prince de Tſin, à qui il étoit important de ne point échouer dans ſa première entrepriſe, fit marcher, contre Y-yang, tout ce qui lui reſtoit de meilleures troupes, avec un ordre précis, à Kan-mao, de la prendre, quoiqu'il en dût coûter. Kan-mao, avec ce renfort, doubla ſes attaques, ſans donner aucun relâche aux aſſiégés ; & enfin il emporta cette ville, dont il fit paſſer au fil de l'épée, tous ceux qui s'y trouvèrent les armes à la main : on prétend qu'il y périt plus de ſoixante mille perſonnes des aſſiégés, & que la perte de l'armée de Tſin montoit encore plus haut.

Avant l'Ere Chrétienne. 306. *Nan-ouang.*

Cette expédition fut la première & la dernière de Ou-ouang. Comme ce prince mettoit ſon plaiſir à diſputer de forces avec ſes officiers, il défia Yué, l'un d'eux, d'enlever des urnes de métal fort peſantes ; Yué les emporta ſans ſe gêner. Ou-ouang voulut en faire autant, & ſe rompit une veine ; il mourut, de cet accident, peu de jours après.

Ou-ouang ne laiſſa point d'enfans, & la diſcorde s'éleva parmi ſes frères. Tchao-ſiang-ouang, le plus jeune, étoit alors en ôtage dans les états de Tſi. Son oncle maternel, qui les gouvernoit, pouſſé par ſon propre intérêt, ſut ſi bien gagner le peuple & les troupes, qu'il alla, à leur tête, faire proclamer ſon neveu prince de Tſin ; mais comme Tchao-ſiang-ouang étoit encore

trop jeune, pour ſe charger du gouvernement, ſa mère fut déclarée régente, & Oue-yen, frère de cette princeſſe, nommé général des troupes & gouverneur de Hien-yang.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 305. *Nan-ouang.*

Les frères de Tchao-ſiang-ouang, qui prétendoient avoir plus de droit que lui à la couronne, furent cependant contraints de le reconnoître; mais ils formèrent, ſous-main, des partis qui auroient dû perdre la principauté de Tſin, ſi les autres princes de l'empire avoient ſu en profiter. La conſpiration étoit ſur le point d'éclater, lorſque Oue-yen en fut averti. Il ſe ſaiſit des coupables, & les auroit punis de mort comme rebelles, ſi le prince de Ouei n'eût intercédé pour eux, & obtenu leur grace.

Cette impunité les enhardit à continuer leurs factions. Oue-yen ne put leur pardonner la récidive; il les fit tous mourir, & éteignit leur race: ſévérité outrée, qui faillit cauſer un ſoulèvement général dans les états de Tſin, qu'on ne put appaiſer qu'avec bien de la peine.

La dixième année de l'empereur NAN-OUANG, il parut une comète, & la douzième il en parut une autre.

303. Cette douzième année, la guerre ſe ralluma plus que jamais entre les princes de l'empire. Celui de Tſin, dans une ſeule campagne, ſe rendit maître des villes de Pou-fan (1), de Fan-ling dans les états de Ouei, & du pays de Ou-ſoui, qui appartenoit au prince de Han.

Ces deux princes, fâchés de ce que celui de Tchou ne les avoit pas ſecourus, comme il le devoit par le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui, joignirent leurs troupes à celles de Tſi, & entrèrent, à main-armée, ſur ſes terres. Le prince de

(1) Pou-tcheou de Ping-yang-fou dans le Chen-ſi.

Tchou, qui n'étoit pas en état de leur réſiſter, dépêcha ſon fils au prince de Tſin, pour lui demander du ſecours; & afin de lui prouver la ſincérité de ſes intentions, il lui manda de garder en ôtage, ce fils, l'héritier préſomptif de ſa couronne. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 302. *Nan-ouang.*

Le prince de Tſin accepta l'ôtage, & lui envoya un prompt ſecours, qui obligea ſes ennemis à ſe retirer; mais l'héritier de Tchou, ayant tué dans une querelle un des premiers officiers du prince de Tſin, ſe ſauva dans les états de ſon père, & ce malheureux événement éleva un nouveau ſujet de guerre entre les deux couronnes.

L'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil, ſi grande, que le jour fut changé en une nuit la plus obſcure. 301.

Le prince de Tſin, outré de l'action du prince héritier de Tchou, & plus ſenſible encore à la perte de ſon officier, ſe ligua avec les princes de Han, de Ouei & de Tſi: il entra, ſur ſes terres, avec une armée formidable, paſſa ſur le ventre à celle de Tchou, qui vouloit lui en diſputer l'entrée, & alla ſe ſaiſir du pays de Tchong-kieou (1).

Le prince de Tſin ne ſe contenta pas de cette vengeance. Il envoya ſon propre fils en ôtage au prince de Tſi, pour s'aſſurer de lui; après quoi, la campagne ſuivante, il fit marcher ſes troupes, ſous la conduite de Mi-jong, qui défit l'armée de Tchou, commandée par King-kiué, qui fut tué. Ce général, profitant de ſa victoire, mit le ſiége devant Siang-tching (2), dont la garniſon, épouvantée de la perte de la dernière bataille, ſe rendit preſque ſans coup férir. 300.

L'année ſuivante, le prince de Tchou n'oſant plus s'expoſer 299.

(1) Gin-ping de Tchong-tchang-fou dans le Chan-tong.
(2) Siang-tching-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

AVANT l'ERE CHRÉTIENNE. 299. *Nan-ouang.*

en plaine, ſe tint ſur la défenſive; mais alors le prince de Tſin, voyant qu'il n'avoit plus d'ennemis que dans l'enceinte des murailles, diviſa ſon armée en pluſieurs corps, qui emportèrent d'aſſaut huit places. Ce prince, feignit d'être las de tant de guerres, & écrivit à celui de Tchou, pour l'inviter à ſe rendre au fort Ou-koan.

Sa lettre étoit conçue en ces termes: « Lorſque nous fîmes » la paix enſemble à Hoang-ki, avec la confiance de véritables » frères, vous me laiſsâtes en ôtage votre fils, l'héritier de vos » états, & me donnâtes la plus grande marque de la ſincérité » de vos intentions. Dans la ſuite, ce même fils tue un de » mes premiers officiers, & ſans ſe mettre en peine de me » faire ſavoir les raiſons vraies, ou apparentes, qui avoient pu » le porter à une telle extrêmité, il ſe ſauve de mes états pour » aller vous rejoindre. Je vous avoue qu'alors, tranſporté de » colère, je ſuis peut-être allé trop vîte, en envoyant mes » troupes ſur vos frontières, tirer vengeance d'une pareille » action.

» Maintenant j'entends dire que vous voulez vous joindre » au prince de Tſi, & que pour aſſurer cette nouvelle alliance, » vous lui avez envoyé votre fils en ôtage; n'auriez-vous pas » dû plutôt vous aboucher avec moi ſur nos limites, pour » prendre enſemble des meſures convenables afin d'aſſurer la » paix entre nous?

» Si vous & moi ſommes toujours en guerre, le moyen que » nous obligions les autres princes de l'empire à vivre en paix? » Ce que je ſouhaiterois, ſeroit de nous aboucher à la for- » tereſſe de Ou-koan, & de cimenter la paix par nos ſermens: » j'attends ſur cela votre détermination ».

Cette invitation mit le prince de Tchou dans la plus grande

perplexité. En ne s'y rendant pas, il craignoit le reſſentiment du prince de Tſin ; mais d'un autre côté, il redoutoit quelque trahiſon de ſa part. Ses grands, qu'il conſulta ſur ſon embarras, lui répondirent : « Que le prince de Tſin étoit comme un loup » ou comme un tigre, qui ne cherchoit qu'à attirer, dans ſes » griffes, les autres princes de l'empire pour les dévorer ».

Avant l'Ere Chrétienne. 299. *Nan-ouang.*

Quelques partiſans de la paix, du nombre deſquels étoit le fils du prince, furent d'un avis contraire. Hoei-ouang ſuivit ce dernier.

Le prince de Tſin, qui n'avoit cherché à l'y attirer, que pour s'aſſurer de ſa perſonne, n'eut garde de s'y trouver. Il y envoya un de ſes officiers, qui prit & ſon nom & ſa place, mit des troupes en embuſcade, & fut au-devant du prince. Cet officier l'arrêta priſonnier, & le conduiſit à Hien-yang, où il fut reçu par Tchao-ſiang-ouang, non en prince, mais en ſujet. Il vouloit qu'il lui cédât le pays de Ou (1). Le prince de Tchou, déja outré de ſa perfidie rejetta avec fierté cette propoſition.

La nouvelle de la détention du prince de Tchou étant arrivée à la cour de Tſi, pluſieurs des grands officiers étoient d'avis d'arrêter auſſi ſon fils, qui s'y trouvoit en ôtage, & de profiter de cette occaſion pour s'emparer du pays de Hoai (1). Le miniſtre de Tſi fut révolté de la baſſeſſe de ce conſeil, & fit paſſer, dans l'ame de ſon maître, l'indignation qu'il lui inſpiroit. Ce prince fit reconduire, avec honneur, l'héritier de Tchou dans les états de ſon père, dont il fut déclaré régent en ſon abſence, ſous le nom de King-ſiang-ouang.

(1) Ou-chan-hien de Kiong-tcheou-fou du Sſé-tchuen.
(2) Hoai-ngan du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 299. *Nan-ouang.*

Le prince de Tſi craignoit que celui de Tſin ne déſapprouvât ce qu'il venoit de faire en faveur de l'héritier de Tchou; mais lorſqu'il vit qu'il lui demandoit Tien-ouen pour en faire ſon miniſtre, toutes ſes craintes diſparurent.

Tien-ouen étoit un ſage, qui avoit des connoiſſances étendues dans la ſcience du gouvernement, & dont la réputation fit deſirer au prince de Tſin de l'avoir pour premier miniſtre. Mais à peine eut-il pris poſſeſſion de cet emploi, que des envieux, jaloux du mérite de cet étranger, l'accusèrent d'avoir plus à cœur les affaires de Tſi que celles de Tſin; qu'il paroiſſoit, dans toute ſa conduite, ne chercher qu'à faire prendre l'aſcendant à ſa patrie, & que s'il reſtoit plus longtemps dans le miniſtère, il étoit à craindre qu'il ne causât la ruine des états de Tſin.

Tchao-ſiang-ouang, ſans approfondir l'accuſation, le fit arrêter dans le deſſein de le faire mourir, de peur qu'il ne lui nuisît, en ſe mettant au ſervice de quelqu'autre prince. Tien-ouen, pour ſe tirer d'affaire, eut recours à la princeſſe, qui avoit les bonnes graces du prince. Cette favorite ne ſe chargea d'intercéder pour lui, qu'à condition qu'il lui feroit préſent d'un habit de renard blanc qu'il avoit. Tien-ouen l'avoit déja donné à ſon maître; heureuſement pour lui, un de ſes amis trouva moyen de l'enlever de la garde-robe du prince, & le porta à la princeſſe, qui, à force d'inſtances, obtint ſa liberté & la permiſſion de retourner à Tſi.

298. A peine fut-il parti, que le prince ſe repentit de l'avoir renvoyé; il fit courir après lui. Tien-ouen, qui craignoit ce retour du prince, avoit marché à grandes journées, & étoit déja arrivé à une fortereſſe, où il paſſa une partie de la nuit dans une inquiétude mortelle.

Avant l'Ere Chrétienne. 298. *Nan-ouang.*

Comme ce fort ſervoit de clef aux états de Tſin, il étoit défendu d'en ouvrir les portes, avant le chant du coq, ſans un ordre exprès de la cour. Tien-ouen y avoit un ami, à qui il fit part de ſon embarras, & qui lui promit de lui faire ouvrir les portes à minuit précis. Cet ami ſavoit ſi bien contrefaire le chant du coq, que ces animaux mêmes y étoient trompés. Il commença, à l'heure convenue, à chanter; tous les coqs du fort & des environs lui répondirent, à diverſes repriſes. Ceux qui étoient chargés de la garde des portes, ſe levèrent à la hâte, & à demi-éveillés, pour les ouvrir. Tien-ouen en profita & ſortit en diligence des états de Tſin. Il dut ſon ſalut à cette ruſe : il y avoit à peine deux heures qu'il étoit parti, quand le courier qui avoit ordre de l'arrêter arriva. Ce courier, apprenant que Tien-ouen devoit déja être hors des limites, retourna, ſur ſes pas, porter au prince de Tſin la nouvelle de ſon évaſion.

Tien-ouen ne put oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du prince de Tſin, & réſolut de s'en venger. Le prince de Tſi, qui l'eſtimoit, y fut ſenſible, & l'accueillit avec diſtinction. Le motif même pour lequel le prince de Tſin avoit voulu le perdre, détermina celui de Tſi à le choiſir pour ſon premier miniſtre.

A cette même époque, les grands de Tchou envoyèrent ſignifier à Tchao-ſiang-ouang, que ſa perfidie ne les obligeroit jamais à ſe relâcher ſur aucun point. Ce prince, irrité de leur arrogance & de leur fierté, fit défiler ſes troupes vers les états de Tchou, & en enleva onze places.

Tien-ouen, qui épioit l'occaſion de ſe venger, profita habilement du prétexte de ces conquêtes, pour réveiller les inquiétudes des autres princes. Il engagea ſon maître à ſe join-

dre aux princes de Han & de Ouei, & à déclarer la guerre à celui de Tſin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 298. *Nan-ouang.*

Tchao-ſiang-ouang ne parut point intimidé de cette confédération ; il raſſembla toutes ſes forces pour s'oppoſer à leurs entrepriſes. Les deux armées ſe rencontrèrent auprès de Han-kou, où elles en vinrent aux mains. La bataille fut ſanglante, & l'armée de Tſin ſi maltraitée, que ce prince, malgré la confiance qu'il avoit dans ſa grande puiſſance, commença à craindre pour ſes états ; d'autant plus que les princes alliés, par les conſeils de Tien-ouen, profitant de leur victoire, emportèrent d'aſſaut Han-kou, & ſe diſpoſoient à entrer plus avant dans ſon pays.

297. Le prince de Tſin, accoutumé à vaincre, fut embarraſſé de ſortir de ce pas : il vouloit céder aux confédérés une partie du Ho-tong, & leur demander la paix. Son miniſtre Leou-hoan & Kong-tſé-chi, qu'il conſulta, lui répondirent : « Que » s'il faiſoit la paix, il s'en repentiroit ; parce qu'il auroit regret » de leur avoir abandonné une partie du Ho-tong, au mo» ment peut-être qu'ils étoient ſur le point de ſe retirer d'eux» mêmes. Qu'il ſe repentiroit également de n'avoir pas fait la » la paix, ſi ces princes, maîtres de Han-kou, en vouloient » à la capitale, parce que rien ne pourroit les arrêter, & que » s'ils la prenoient, alors on regretteroit également de ne » l'avoir pas ſauvée, en ſacrifiant les places que leur prince » avoit intention de leur abandonner ».

Tchao-ſiang-ouang, ſans leur répondre, ordonna à Kong-tſé-chi d'aller trouver les princes confédérés, & de régler, avec eux, les conditions de la paix.

Au moment que le plénipotentiaire de Tſin arriva, Tien-ouen étoit abſent ; il négocioit, dans la principauté de Tchou, un

un approviſionnement de grains, pour continuer la guerre. Les princes lui dépêchèrent un courier, qui le fit revenir en diligence au camp des alliés. Avant l'Ere Chrétienne. 297. *Nan-ouang.*

Le deſir que le prince de Tſin avoit de la paix, le fit paſſer par-deſſus deux articles, qui pouvoient en retarder la concluſion. Le premier étoit, que les princes garderoient le fort de Han-kou, & le ſecond, que le prince de Tchou ſeroit mis en liberté, & renvoyé avec honneur dans ſes états. Un autre article encore concernoit le démembrement du Ho-tong, propoſé de la part de Tſin. A ces conditions la paix fut ſignée, & les armées ſe retirèrent. Cependant Tchao-ſiang-ouang ne voulut point renvoyer le prince de Tchou, ce qui aliéna ſi fort les princes de l'empire, qu'aucun, depuis ce temps-là, ne voulut plus ſe fier à ſa parole.

Le prince de Tchou voyant que celui de Tſin éludoit, à ſon égard, l'article dont il étoit convenu dans le traité de paix, & qu'il ne vouloit point conſentir à lui rendre la liberté, ſe déguiſa, & profitant d'une occaſion, il diſparut tout-à-coup; mais le prince de Tſin envoya à ſa pourſuite: on l'atteignit, & il fut ramené. Le chagrin qu'il en conçut abrégea ſes jours; il mourut peu de temps après. Tchao-ſiang-ouang lui rendit beaucoup plus d'honneurs après ſa mort, que pendant ſa vie; il le fit conduire, en grand cortège, dans les états de Tchou, où il fut reçu par le prince régent & les grands, qui lui firent de magnifiques obsèques. 296.

Le prince de Tſin, ne ſachant à quoi attribuer le mauvais ſuccès qu'il avoit eu contre les princes confédérés de Tſi, de Han & de Ouei, crut qu'il provenoit du défaut d'un bon miniſtre. Il fit toutes les perquiſitions poſſibles pour en trouver un, qui l'aidât à effacer ſes pertes & la tache faite à ſon honneur. On 295.

lui préſenta Oue-gen, qui avoit beaucoup de réputation, mais qui aimoit ſon repos. Tchao-ſiang-ouang le força preſque d'accepter la place de miniſtre qu'il lui offroit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
295.
Nan-ouang.

Oue-gen, après avoir pris connoiſſance de l'état & des forces de Tſin, ſongea aux moyens de réparer les pertes de la dernière guerre. La première année, il ne prit que la ville de Hiai ſur le prince de Ouei; mais la ſeconde, il confia le commandement général des troupes de Tſin, à Pé-ki, capitaine expérimenté, dont il connoiſſoit la capacité & la bravoure, & l'envoya contre la formidable armée des princes de Han & de Ouei, qui avoient réuni toutes leurs forces. Cet officier hacha les ennemis en pièces, leur tua deux cens quarante mille hommes, & fit priſonnier leur général, qui mourut peu de temps après de ſes bleſſures. Cet échec força les deux princes à demander la paix, que Tchao-ſiang-ouang ne leur accorda qu'à condition qu'ils lui céderoient cinq de leurs places.

294.

293.

Après cette paix, Oue-gen ne crut pas qu'on dût ſi-tôt recommencer la guerre; il voulut laiſſer aux peuples le temps de reſpirer, & il en profita pour ſe préparer à une campagne encore plus glorieuſe, qu'il avoit deſſein de faire lui-même.

La vingt-cinquième année de NAN-OUANG, il ſe mit à la tête de l'armée, & entra dans les états de Ouei & de Han; il obligea le premier de céder au prince de Tſin, tout ce qu'il poſſédoit dans le Ho-tong, c'eſt-à-dire, quatre cens *ly* de pays; le ſecond fut obligé de lui abandonner le pays de Ou-ſoui, d'environ deux cens *ly* d'étendue. Après cette expédition, Oue-gen remit à Pé-ki le commandement de l'armée, & ce général, la campagne ſuivante, enleva ſoixante & une villes au prince de Ouei.

290.

Tchao-ſiang-ouang ambitionnoit le titre d'empereur, & ſous

ce nom, d'envahir tout l'empire. Tant de conquêtes ne lui permirent pas de différer davantage. Il n'y avoit plus alors que le ſeul prince de Tſi, qui pût le lui diſputer. Tchao-ſiang-ouang diviſa, de ſa propre autorité, toute la Chine en deux parties, qu'il lui plut d'appeller, l'une *l'empire d'orient*, & l'autre *l'empire d'occident*. Il prit avec beaucoup d'appareil le titre d'empereur d'occident, & envoya un des plus grands ſeigneurs de ſa cour au prince de Tſi, pour l'inviter à prendre, avec la même ſolemnité, celui d'empereur d'orient.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 288. *Nan-ouang.*

Lorſque Sou-tai lui fit cette propoſition, de la part de ſon maître, ce prince crut que c'étoit un ſimple badinage, & ſe mit à rire. Il prit cependant, deux jours après, mais ſans cérémonies, le titre faſtueux d'empereur d'orient, uniquement pour ſe moquer du prince de Tſin, car il le quitta de même. Tchao-ſiang-ouang, honteux de cette fauſſe démarche, abdiqua auſſi ſon titre imaginaire ; mais il envoya une armée dans le pays de Tchao, qui prit Keng-yang (1), & une autre contre le prince de Ouei, qui lui enleva Sin-yuen (2), deux places importantes, qui le rendoient, pour ainſi dire, maître du Ho-nui. Le prince de Ouei ne put obtenir la paix qu'en lui cédant encore Ngan-y.

287.

D'un autre côté le prince de Tſi, voyant que Tchoang-ſiang-ouang devenoit, de jour en jour, plus puiſſant par ſes nouvelles conquêtes, fondit, à la tête de ſes troupes, ſur la principauté de Song, où il répandit tellement la terreur, que tout le peuple prit la fuite, quittant ſes maiſons & ſes biens pour ſe mettre en ſûreté.

286.

(1) Yu-tſé-hien de Tai yuen-fou du Chan-ſi.
(2) Dans le territoire de Hoai king-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 286. *Nan-ouang.*

Le ſoldat non moins épouvanté, n'oſa faire la moindre réſiſtance ; toutes les villes ouvrirent leurs portes, & le prince de Song, lui-même, fut contraint d'abandonner ſes états, & de s'enfuir vers le pays de Ouen (1), où il mourut, peu de temps après, ſans poſtérité. Ainſi finit la principauté de Song, qui fut réunie à celle de Tſi.

285.

Min-ouang, prince de Tſi, enflé de cette conquête, apprenant à ſon retour dans ſes états, que le prince de Tſin avoit ſollicité les princes de Tchou, de Tchao, de Han & de Ouei à faire une ligue contre lui, & que les deux premiers en avoient déja donné leur parole, diviſa ſes troupes en trois corps, les fit marcher vers les états de Tchou, de Han, de Tchao, de Ouei, ſe ſaiſit des terres impériales, après quoi il voulut ſe faire reconnoître empereur, & maître ſouverain de la Chine.

Cette dernière démarche lui coûta cher. Tchao-ouang, prince de Yen, en fut ſi indigné, qu'il vouloit, ſans différer, lui déclarer la guerre, & entrer à main-armée dans ſes états. Il l'auroit fait, ſi Yo-y, ſon miniſtre, ne lui avoit repréſenté que le prince de Tſi, étant devenu trop puiſſant, il falloit néceſſairement agir de concert avec les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei & de Han, contre leſquels il étoit en guerre ; qu'il ſe promettoit de les faire entrer dans cette ligue, & qu'alors il ſeroit facile de le réduire. Yo-y réuſſit ſi parfaitement dans ſa négociation, que les princes ligués le déclarèrent généraliſſime de toutes leurs troupes.

284.

Yo-y, ſans perdre de temps, raſſembla la plus nombreuſe armée qu'on eût encore vue. Le prince de Tſi n'en fut point

(1) Ouen-hien de Oui-king-fou dans le Ho-nan.

intimidé, & parut en héros, à la tête de ſes troupes, pour ſoutenir la démarche qu'il avoit faite. Il rencontra l'armée des alliés à Tſi-ſi, dans le territoire de Tching-tcheou-fou du Chan-tong, & réſolut de la combattre. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 284. *Nan-ouang.*

Yo-y, qui venoit pour le châtier de ſa témérité, n'étoit pas dans l'intention de reculer; ainſi l'action s'engagea, & dura preſque tout le jour, juſqu'à ce qu'enfin le corps que le prince de Tſi commandoit, en perſonne, ayant été enfoncé, ce ne fut plus qu'une déroute générale dans ſon armée. Yo-y faiſant alors avancer des troupes fraîches, elles achevèrent ſa défaite, qui fut des plus complettes.

Le général Yo-y, conſommé dans le métier des armes, jugea que les troupes de Tſin & de Han lui étoient inutiles, & les renvoya. Il ſépara celles de Ouei du corps de l'armée, & les fit marcher pour ſoumettre le pays de Song, dont Min-ouang s'étoit emparé. Il détacha enſuite celle de Tchao, avec ordre d'aller ſe ſaiſir du pays de Ho-kien (1), & lui, à la tête des troupes de Yen, ſe mit aux trouſſes de Min-ouang, qu'il pourſuivit ſi vivement, qu'il le contraignit d'abandonner ſes états.

Ce général, victorieux, entra dans Lin-tſé (2), capitale des des états de Tſi, & s'empara des tréſors, des bijoux & des meubles les plus précieux de Min-ouang, qu'il fit porter à Tchao-ouang, prince de Yen, ſon maître. Ce prince, après les avoir reçus, ſe rendit en perſonne à l'armée, pour féliciter Yo-y de ſes ſuccès étonnans; & par reconnoiſſance de ſes ſervices, il lui donna le titre de prince de Chang-koué.

(1) Ho-kien-fou dans le Pé-tché-li.
(2) Lin-tſé-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 284. *Nan-ouang.*

Le prince de Tchou, qui n'avoit point voulu entrer dans la ligue contre Min-ouang, apprenant la cataſtrophe de ce prince, lui envoya ſon général Nao-tchi, avec des troupes, pour l'aider à rétablir ſes affaires. Min-ouang, dès ſa première entrevue avec Nao-tchi, lui déclara qu'il le choiſiſſoit pour ſon premier miniſtre; mais celui-ci, à qui une ambition déméſurée avoit fait croire aiſément qu'il pourroit partager avec le prince de Yen les états de Tſi, ſe ſaiſit de ce malheureux prince, lui fit ouvrir une veine, par où il perdit ſon ſang & la vie.

Yo-y ayant oui dire qu'il y avoit dans la ville de Hoa-y un ſage, nommé Ouang-chou, eſtimé de tout le monde, qui avoit ſervi fidèlement Min-ouang dont il étoit ſujet, fit bloquer cette ville à trente *ly* à la ronde, avec des défenſes à tout ſoldat d'y entrer ſans ſes ordres, ſous des peines les plus rigoureuſes. Il députa un de ſes officiers à Ouang-chou, pour le prier de venir le joindre. Ouang-chou refuſa de ſortir, malgré les menaces des plus grands malheurs qu'il alloit faire tomber ſur la ville s'il déſobéiſſoit. Ce ſage répondit: « Un ſujet fidèle » ne doit point ſervir deux maîtres, ni une femme forte deux » maris. Puiſque je ne puis plus être au prince de Tſi, j'ai » réſolu de me cacher dans un déſert. Aurois-je la baſſeſſe de » me donner à un autre, dans ſes propres états, & ne vaut-il » pas mieux quitter la vie que de faire une action indigne » d'un homme d'honneur »? Après ce peu de mots, il ſe retira à l'écart & ſe pendit.

Yo-y fut ſenſible à la mort de Ouang-chou, & afin que les peuples de Tſi fuſſent témoins de l'hommage qu'il rendoit à ſa vertu, il lui fit faire de magnifiques obſèques. Un des principaux ſoins de Yo-y, étoit de s'attirer la bienveillance des peuples dans ſes nouvelles conquêtes. Par-tout il les ſoula-

geoit de tout ſon pouvoir, & puniſſoit ſévèrement les ſoldats qui lui cauſoient le moindre dommage. Il allégeoit les tributs & les corvées; recevoit, avec diſtinction, les habiles gens, les traitoit toujours d'égal à égal, & les louoit en public, afin de les faire reſpecter. Cette ſage conduite lui donna tant de réputation, & lui gagna ſi généralement le cœur des ſujets de Tſi, que dans moins de ſix mois, plus de ſoixante-dix villes, où les troupes de Yen n'avoient pas encore pénétré, vinrent d'elles-mêmes ſe ſoumettre.

Avant l'Ere Chrétienne. 284. *Nan-ouang.*

Nao-tchi, voyant que le général Yo-y ne faiſoit point d'état de ſa perſonne, ſe tint toujours dans la ville où il avoit fait mourir Min-ouang. Il tâchoit, ſous-main, de ſe faire un parti, qu'il couvroit du nom de Siang-ouang, fils de Min-ouang, qu'il avoit en ſon pouvoir.

Siang-ouang, continuellement agité de la crainte que Nao-tchi n'en voulût à ſa vie, cherchoit quelque moyen de s'échapper d'entre ſes mains. Il le trouva enfin, & fut ſe cacher dans la maiſon d'un mandarin, appellé Ki. Siang-ouang joignoit aux avantages de la figure, les agrémens de l'humeur la plus enjouée: il toucha le cœur de la fille de ſon hôte, qui prit pour ce prince la plus forte inclination. Comme elle étoit chargée de lui fournir le néceſſaire, elle lui inſpira, par ſes ſoins, les ſentimens paſſionnés qu'elle avoit pour lui: l'amour les fit s'oublier, & cette jeune fille devint enceinte.

283.

Elle ne déguiſa point ſon état à ſa mère, qui n'en parut pas fâchée, dans l'eſpérance d'une grande fortune; elle lui recommanda ſeulement d'être attentive ſur les démarches du prince, & de veiller à ce qu'il ne s'évadât point.

Dans le même temps, Ouang-ſun-kia qui avoit toujours ſuivi Min-ouang, voyant que tout le monde ſe plaignoit de

Avant l'Ere Chrétienne. 283. *Nan-ouang.*

Nao-tchi, & qu'on étoit outré contre lui, ſe mit à crier de toutes ſes forces dans les rues : « Le perfide Nao-tchi a fait » mourir notre prince Min-ouang, perſonne ne l'ignore ; » qui veut ſe joindre à moi, pour le punir d'un crime auſſi » noir » ?

A ſes cris, quatre à cinq cens perſonnes s'aſſemblent en tumulte. Il s'avance, à leur tête, contre Nao-tchi, le prend & le fait mettre en pièces, au milieu des rues, par la populace : « Ce n'eſt pas tout, leur dit-il, Min-ouang a laiſſé un fils » dans la perſonne de Siang-ouang, il faut le reconnoître pour » votre prince légitime ». Siang-ouang, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, doutoit encore que ce ne fût un piége, & ſe tenoit toujours caché. Cependant raſſuré, il parut enfin, & fut proclamé prince de Tſi par tous les habitans de la ville de Kiu (1).

279.

De tous les états conſidérables de Tſi, il ne reſtoit plus que deux villes fort éloignées l'une de l'autre, qui reconnuſſent encore les princes de Tſi ; ſavoir, Kiu & Tſié-mé (2). Yo-y, qui ſavoit de quelle importance il étoit de ſe rendre maître de cette dernière place, l'aſſiégeoit depuis long-temps, avec toutes ſes forces, ſans pouvoir la réduire.

Après plus d'un an de ſiége, le brave gouverneur qui la défendoit, fut tué ſur la brèche. Cette mort donna l'eſpérance à Yo-y d'en venir à bout : il fit ſommer la garniſon d'ouvrir ſes portes, en lui offrant la capitulation la plus honorable ; mais ces braves gens étoient réſolus de mourir plutôt que de ſe rendre. Après la perte de leur gouverneur, ils avoient choiſi, pour le remplacer, Tien-tan, ſimple ſoldat, qui avoit donné des preuves

(1) Kiu-tcheou de Tſing-tcheou dans le Chan-tong.
(2) Tſié-mé-hien de Lai-tcheou-fou de la même province.

de

de valeur & de capacité. Ce nouveau général rejetta la propoſition de Yo-y, & ſe mit en état de ſe défendre encore plus vigoureuſement que n'avoit fait ſon prédéceſſeur.

Avant l'Ere Chrétienne. 279. *Nan-ouang.*

Yo-y, voyant qu'il avoit affaire à des gens déterminés, changea le ſiége en blocus, & recula ſon camp, de neuf à dix *ly* de la ville. Il demeura encore trois ans devant cette place, ſans que la garniſon donnât le moindre ſigne de ſoumiſſion. Un courtiſan du prince de Yen, remarquant l'inquiétude où il étoit de la longueur de ce ſiége, jaloux de la gloire que s'étoit acquiſe Yo-y, chercha à faire ſuſpecter ſa conduite au prince; il lui inſinua qu'il avoit, ſans doute, deſſein de ſe ſervir de ſes troupes, pour s'établir lui-même prince de Tſi.

Le prince, à qui cette accuſation déplut, diſſimula d'abord; mais quelque temps après, il fit préparer un grand feſtin, auquel il invita les grands & les officiers de ſa cour. Le repas fini, adreſſant la parole à celui qui avoit inculpé Yo-y, il dit:

« Les anciens princes n'envioient point les terres d'autrui, » & tâchoient d'avoir auprès d'eux des ſages qu'ils honoroient, » pour les aider à bien gouverner. S'ils n'en avoient aucun, » le peuple étoit mécontent, & toujours diſpoſé aux troubles. » Nous en avons un exemple devant les yeux en la perſonne » de Min-ouang.

» Lorſque je ſuis parvenu au rang que j'occupe, tous mes » ſoins ont été de me procurer des gens éclairés & vertueux. » Aidés de vos ſervices, je ſuis venu à bout de recouvrer les » états de mes ancêtres; mais ſi nous nous ſommes rendus » maîtres de la principauté de Tſi, c'eſt au général Yo-y qu'il » en faut attribuer le ſuccès. Il nous a vengés de l'injure que » Min-ouang nous avoit faite; puiſque la conquête de Tſi » eſt due à ſa ſageſſe & à ſa bravoure, c'eſt à lui proprement

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

» que ces états doivent appartenir, & non pas à nous qui n'y » avons contribué en rien. D'où vient donc oſez-vous mal » parler de lui? Un homme de votre trempe a le cœur corrom- » pu; il eſt indigne de vivre ». Le prince, pour ce ſeul crime, le fit mourir, & dépêcha un de ſes miniſtres à Yo-y, avec des lettres patentes qui établiſſoient ce général prince de Tſi.

Yo-y, perſuadé que ſon maître vouloit l'éprouver, rendit ces lettres, après les avoir lues, au miniſtre qui les avoit apportées, & écrivit au prince pour l'aſſurer de ſa fidélité. Il refuſa conſtamment le rang où il vouloit l'élever. Cette conduite, qui lui fit beaucoup d'honneur, lui mérita l'eſtime de tout le monde; & depuis, perſonne n'oſa plus en parler déſavantageuſement.

Tchao-ouang, prince de Yen, mourut ſur ces entrefaites. Hoei-ouang, ſon fils & ſon ſucceſſeur, n'aimoit pas Yo-y; & comme les courtiſans étudient les inclinations du prince pour les flatter, les ennemis de Yo-y profitèrent de cette découverte pour le rendre ſuſpect. Ce jeune prince, ſans expérience, rappella Yo-y, pour lui faire rendre compte de ſa conduite, & envoya Ki-kié prendre le commandement des troupes.

Yo-y, qui n'ignoroit pas les ſentimens de Hoei-ouang à ſon égard, craignit avec raiſon de s'expoſer, s'il ſe livroit entre ſes mains. Ainſi, après avoir remis le commandement de l'armée à Ki-kié, il ſe retira des états de Tchao.

Lorſque Tien-tan apprit cette nouvelle, il fit faire dans Tſié-mé des réjouiſſances extraordinaires, & aſſura la garniſon qu'elle n'avoit plus rien à craindre; que dans peu elle verroit l'ennemi lever le ſiége. Il arriva, en effet, un grand changement dans l'armée de Yen; au départ de Yo-y, les officiers & les ſoldats témoignèrent leur mécontentement. Un grand nom-

dre déſerta ; la garde ne ſe faiſoit plus que foiblement, & il n'y avoit aucun ſoldat qui ne deſirât voir le nouveau général échouer. Ce qui ne manqua pas d'arriver effectivement, peu de temps après, par un ſtratagême aſſez ſingulier, dont Tien-tan ſe ſervit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

Il choiſit plus de mille bœufs, qu'il revêtit de peaux rouges, en forme de dragons. Il leur fit attacher des petits poignards aux cornes, & des torches enduites de poix à la queue : les ayant diviſés en dix bandes, il les fit conduire, à la faveur de la nuit, par cinq mille de ſes meilleurs ſoldats, dans le camp ennemi. Alors les conducteurs mettant le feu aux torches, rendirent ces bœufs ſi furieux, qu'ils couroient de tous côtés, portant par-tout le déſordre & la terreur. Les ennemis, ſaiſis d'épouvante, fuyoient pour ſe mettre à couvert de ces faux dragons, qu'ils prenoient pour des monſtres. Les cinq mille ſoldats, profitant de la confuſion, en firent un horrible carnage, tuèrent Ki-kié leur général, & diſſipèrent ſon armée, dont la retraite rendit enfin la liberté aux habitans de Tſié-mé.

Le bruit de cette victoire fut ſuivi d'une invitation de la part de Tien-tan, à tout les fidèles ſujets du royaume de Tſi, de venir le joindre. Plus de ſoixante-dix villes prirent les armes, firent main-baſſe ſur les troupes de Yen, & s'étant jointes en corps d'armée, allèrent au-devant de Siang-ouang. Ce prince, durant tout ce temps, n'étoit point ſorti de la ville de Kiu ; on le conduiſit, en triomphe, à Lin-tſé, capitale de ſes états, où il mena, avec lui, la fille du mandarin Ki, qu'il prit alors pour ſon épouſe & fit déclarer reine. Voulant enſuite récompenſer les ſervices de Tien-tan, il le nomma général de ſes troupes.

La ville de Ti reſtoit encore entre les mains des ennemis ; cette place étoit trop importante pour la laiſſer en arrière, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

le même jour que Siang-ouang donna le commandement de ſes troupes à Tien-tan, il lui ordonna d'en aller faire le ſiége. Lou-tchong-lien, qu'il rencontra ſur ſa route, lui dit, qu'il doutoit fort qu'il en vînt à bout. Ce doute piqua Tien-tan & lui parut injurieux, après la levée du ſiége de Tſié-mé & le rétabliſſement de ſon prince qu'il venoit d'opérer. Cependant ce général entreprit le ſiége de Ti. Après être reſté plus de trois mois devant la place, il ne ſe voyoit pas plus avancé que le premier jour; il commença à douter du ſuccès de ſon entrepriſe. Se rappellant alors ce que Lou-tchong-lien lui avoit dit, il le fit venir, pour lui en demander l'explication.

« Au ſiége de Tſié-mé, lui répondit Lou-tchong-lien, vous » cherchiez à vous faire une réputation, & à vous ſacrifier » pour le ſervice de l'état; vous vous expoſiez alors aux coups » comme le moindre ſoldat, & la garniſon animée par votre » exemple, faiſoit des prodiges de valeur. Vous avez dû réuſſir » à chaſſer l'ennemi & à rétablir votre prince.

» Maintenant, vous avez tout ce que vous pouvez deſirer: » le ſoleil levant vous éclaire de ſes rayons & en remplit votre » cœur; vous êtes riche; vous avez un des premiers emplois » de l'état, vous penſez à en jouir long-temps, & vous n'am- » bitionnez plus de mourir pour votre patrie. Ce ſont là les » raiſons qui m'ont fait dire que vous ne prendriez pas la ville » de Ti ».

« Vous avez touché au but, lui dit Tien-tan, mon » exemple a rendu mes ſoldats foibles, & les porte à ſe mé- » nager comme moi. Soyez témoin de ce que je vais faire ». Ce général fit publier qu'on eût à ſe tenir prêt pour l'aſſaut. Il fit approcher ſon camp de la ville, alla lui-même viſiter les travaux, fit élever des tours fort près des murailles, & ſans

craindre la grêle de flèches que les assiégés décochoient sur lui, il ne quitta point la tranchée.

Avant l'Ere Chrétienne. 279. *Nan-ouang.*

Après avoir tout disposé, Tien-tan choisit ce qu'il avoit de soldats déterminés, & monta avec eux à l'assaut, soutenu par des archers qu'il avoit postés dans les tours & qui tiroient sans cesse sur les remparts : il entra le sabre à la main dans la ville, écarta tout ce qui s'offroit à sa rencontre, & se rendit enfin maître de Ti, d'où il retourna couvert de gloire à Lin-tsé.

Tien-tan qui savoit, par sa propre expérience, les désordres & les ravages que les guerres entraînent à leur suite, employoit toutes ses richesses à les réparer. Il ne pouvoit voir un malheureux sans le secourir ; souvent même on le vit se dépouiller de ses propres habits, pour en revêtir les pauvres. Cette conduite, digne d'un sage, & qui ne méritoit que des éloges, donna de l'ombrage à Siang-ouang. Ce prince se mit dans l'esprit que Tien-tan n'étoit si attentif à secourir les indigens, que pour gagner le cœur des peuples, & ménager l'occasion de se rendre maître de la principauté de Tsi : il lui demanda même un jour s'il avoit dessein de le dépouiller de ses états. Ce brave officier, sans lui répondre, se retira le cœur pénétré de tristesse.

Un grand de la cour, témoin de cette vivacité, ne put s'empêcher de représenter au prince, l'injustice de ses reproches. Il lui fit voir que toutes les actions de Tien-tan ne tendoient qu'à lui assurer le cœur du peuple, & à le maintenir en paix, en prévenant les besoins qui pouvoient le porter au trouble : « Faire » connoître à un sujet, ajouta-t-il, qu'on suspecte sa fidélité, » c'est l'inviter à y manquer. Les services de Tien-tan le justi» fient : vous l'avez outragé, & vous lui devez une répara» tion ».

Siang-ouang, frappé de ses torts, publia un manifeste, où il

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

détailloit les actions éclatantes de Tien-tan, les ſervices qu'il en avoit reçus, ſon zèle pour le bien public, ſon empreſſement à ſoulager les malheureux, en ſacrifiant à ce noble uſage toutes ſes richeſſes. Il termina ſon éloge par dire, que les ſentimens de ſon général pour le peuple, étoient les ſiens propres, & que tout ce qu'il avoit fait, n'étoit que parce qu'il connoiſſoit l'affection de ſon prince pour ſes ſujets.

Ce manifeſte diſſipa le chagrin de Tien-tan, & combla de joie le peuple, qui eſpéroit que l'exemple de ce général ſeroit imité par les grands.

Quand Yo-y ſortit des états de Yen, pour mettre ſa vie en ſûreté, il ſe retira auprès du prince de Tchao, qui l'accueillit, l'aſſura de ſa protection, & l'admit même dans ſon conſeil.

Quelque temps après, ce prince, ne doutant pas qu'il ne gardât du reſſentiment contre le jeune prince de Yen, feignit, pour l'éprouver, d'avoir intention de lui déclarer la guerre. « Prince, » lui répondit Yo-y, j'ai toujours ſervi Tchao-ouang, prince de » Yen, avec autant de fidélité & de zèle que je vous ſers; quoi- » que j'aie quitté ſes états, je ne ferai jamais rien contre ſes in- » térêts, ceux de ſa famille, ni les vôtres ». Le prince le loua de cette réſolution, & pour ſe l'attacher davantage, il lui donna le pays de Ouang-tchou à titre de principauté.

Le prince de Tchao avoit accueilli Yo-y avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il ne doutoit pas qu'il ne l'aidât de ſes conſeils & de ſa bravoure, contre le prince de Tſin qui lui enlevoit, chaque campagne, quelques-unes de ſes places.

L'origine d'une guerre auſſi opiniâtre, entre ces deux princes, venoit d'une pierre à cachet, que le prince de Tchao avoit eue de celui de Tchou, & qu'on diſoit être incomparable. Le

prince de Tſin fut curieux de ce bijou, & offrit au prince de Tchao quinze villes en échange.

Avant l'Ere Chrétienne. 279. *Nan-ouang.*

Cette demande mit le prince de Tchao dans la perplexité ; il prévoyoit le reſſentiment qu'un refus lui attireroit de la part du prince de Tſin. La confier à ce prince, dont il connoiſſoit le peu de délicateſſe à manquer à ſa parole, c'étoit s'expoſer à perdre cette pierre précieuſe, ſans avoir les villes qui devoient en être le prix. Il communiqua ſon embarras à Lin-ſiang-ju, qui ſe chargea de la commiſſion de la porter au prince de Tſin. Lin-ſiang-ju ſe fit accompagner par un de ſes amis, à qui il confia la pierre, en lui recommandant de ne la donner que quand il le lui diroit. Ils convinrent, entre eux, d'un ſignal, au cas qu'il fallût la garder & la reporter à leur maître.

Arrivé à la cour de Tſin, Lin-ſiang-ju voulut entamer l'échange des quinze villes, mais Tchao-ſiang-ouang éluda la propoſition. Se croyant déja maître de la pierre, en s'aſſurant du porteur, il le fit garder à vue, dans l'hôtel qu'on lui avoit préparé, & ſous prétexte de lui faire plus d'honneur, il ordonna de l'y conduire avec un cortège brillant, tiré de ſa garde. Lin-ſiang-ju ne doutant plus alors de l'intention de Tchao-ſiang-ouang, fit le ſignal à ſon ami, qui étoit reſté hors du palais, & cet ami, ſans que perſonne s'en doutât, fut reporter le bijou au prince de Tchao.

Le jour ſuivant, Tchao-ſiang-ouang ne manqua pas de l'envoyer demander à Lin-ſiang-ju : « Elle n'eſt plus entre mes » mains, répondit-il ; comme j'ai vu que votre maître ne » vouloit pas tenir la parole, qu'il avoit donnée au mien, de » lui remettre quinze villes en échange, je l'ai, ſur le champ, » renvoyée ».

Le prince de Tſin fruſtré de ſes eſpérances, & piqué de ce

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

que Lin-ſiang-ju avoit été plus fin que lui, vouloit ſe venger, en le faiſant mourir ; mais les grands de ſa cour lui repréſentèrent que la conduite de cet envoyé étoit celle d'un ſujet fidéle, zèlé pour le ſervice de ſon maître, & que loin de mériter la mort, il ne méritoit, au contraire, que des louanges. Tchao-ſiang-ouang changea de réſolution, & le renvoya même avec honneur ; mais il fit retomber ſon reſſentiment ſur le prince de Tchao en lui déclarant la guerre. Il la pouſſa pendant quatre ans, avec beaucoup de vigueur, & enleva cinq places à ce prince ; après quoi, feignant que ſa vengeance étoit ſatisfaite, il lui propoſa la paix, & de s'aboucher à Mienchi (1), où ils en régleroient à l'amiable les conditions.

Tchao-ſiang-ouang n'avoit pas deſſein de faire la paix, & l'entrevue de Mien-chi n'étoit qu'un ſtratagême, pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, & profiter des troubles que ſa détention éléveroit dans les états de Tchao, pour s'en rendre maître.

Le prince de Tchao héſita long-temps à partir pour Mienchi ; il ne s'y détermina que ſur les repréſentations de ſes deux miniſtres, Lin-ſiang-ju, & Lien-pou, qui lui firent entendre que Tchao-ſiang-ouang attribueroit ſon refus à ſa foibleſſe. Mais avant que de faire cette démarche, ils prirent les plus ſages précautions.

Lin-ſiang-ju voulut l'accompagner : il engagea Lien-pou à demeurer, pour veiller à la ſûreté de l'état, pendant leur abſence.

Tchao-ſiang-ouang avoit propoſé de n'amener à Mien-chi d'autre ſuite que leurs domeſtiques, afin d'agir avec plus de liberté. Lin-ſiang-ju choiſit les ſoldats les plus braves & les

(1) Mien-chi-hien de Ho-nan-fou dans le Ho nan

plus

plus déterminés, à qui il fit prendre la livrée du prince, & leur recommanda d'être, ſur-tout, attentifs aux ordres qu'il leur donneroit.

Avant l'Ere Chrétienne. 279. *Nan-ouang.*

Lien-pou pria le prince de nommer ſon ſucceſſeur avant ſon départ, afin que, s'il étoit abſent plus de trente jours, ſon fils pût prendre poſſeſſion de la principauté, & ôter, par-là, toute eſpérance à Tchao-ſiang-ouang de profiter de ſon abſence. Les choſes, ainſi réglées, le prince de Tchao partit, avec Lin-ſiang-ju, pour ſe rendre à Mien-chi.

Tchao-ſiang-ouang, qui y étoit arrivé le premier, fit de grandes démonſtrations de joie au prince de Tchao; il l'invita, pour le lendemain, à un repas ſplendide. Pendant le repas, le prince de Tſin, qui cherchoit un prétexte d'exécuter ſon deſſein, dit des choſes aſſez piquantes au prince de Tchao, auxquelles celui-ci parut faire peu d'attention. Sur la fin, il fit apporter un inſtrument, & lui dit, d'un ton de maître, d'en jouer. Le prince de Tchao, ſans faire la moindre difficulté, prit l'inſtrument & en joua.

Lin-ſiang-ju, déja révolté des diſcours arrogans du prince de Tſin, fut outré de ce dernier trait. A peine ſon maître eut-il fini de jouer, qu'il invita Tchao-ſiang-ouang à en faire autant, & ſur le refus qu'il en fit: « Je voudrois bien, ajouta » Lin-ſiang-ju, ſans aller plus loin, vous engager, prince, à » me tirer, par le goſier, une partie de mon ſang ».

A ces paroles hardies, les gens du prince de Tſin firent un mouvement menaçant, qui fit croire à Lin-ſiang-ju qu'ils avoient quelque mauvais deſſein; mais lui, ſans ſe troubler, lançant ſur eux un regard foudroyant, accompagné d'un ton de voix terrible, leur fit bientôt reprendre un air plus modeſte. Faiſant enſuite un ſigne aux ſiens, ils montrèrent une conte-

nance si fière & si assurée, que le prince de Tsin prit l'instrument & en joua. Le repas finit par cette dernière scène.

Avant l'Ere Chrétienne. 279. *Nan-ouang.*

Tchao-siang-ouang jugea, par ce qui venoit de se passer, que le prince de Tchao s'étoit précautionné contre ses ruses. cette découverte l'empêcha de rien entreprendre ; tout le reste de la conférence se passa paisiblement, & les deux princes se séparèrent, en apparence, bons amis.

Le prince de Tchao, pour reconnoître le service important que venoit de lui rendre Lin-siang-ju, l'éleva à une dignité plus éminente que celle qu'avoit Lien-pou. Celui-ci s'en plaignit hautement, & il lui échappa même des propos, injurieux à Lin-siang-ju.

Ce ministre, à qui ils furent rapportés, n'en parut point choqué. Ses amis, surpris de ce qu'il n'en témoignoit aucun ressentiment, ne purent s'empêcher de lui représenter que cet insensibilité faisoit du tort à sa réputation.

« Que vous jugez mal de moi, leur répondit-il ! Lien-pou » peut-il se comparer au prince de Tsin ? Vous avez été témoins » de ce que j'ai fait à ce prince, dans ses états mêmes, & vous » pourriez-vous persuader que je crains Lien-pou ? Si je parois » peu sensible à ce que vous appellez ma réputation, c'est pour » le bien commun. Je ne doute nullement que Tchao-siang- » ouang ne nous déclare bientôt la guerre ; on nous regarde, » Lien-pou & moi, comme les soutiens de l'état. Si deux tigres » se battent ensemble, ordinairement ils en meurent tous » deux ».

Cette réponse, sage & pleine de noblesse, satisfit ses amis, & couvrit Lien-pou de confusion ; il en fut si pénétré, qu'il alla sur le champ lui faire des excuses. Depuis ce moment ces deux ministres vécurent dans une parfaite intelligence.

Tchao-ſiang-ouang jugea, par les précautions que le prince de Tchao avoit priſes à Mien-chi, qu'il devoit être ſur ſes gardes, & qu'il riſqueroit s'il l'attaquoit ſi-tôt; ainſi il le laiſſa en paix, & tourna ſes armes contre Ngan-li-ouang, prince de Ouei, qui venoit de ſuccéder à ſon père, mort l'année précédente. Il commença par lui prendre deux de ſes places. Avant l'Ere Chrétienne. 276. *Nan-ouang.*

Comme il le preſſoit vivement, le prince de Han, qui craignoit pour lui-même, vint à ſon ſecours avec une nombreuſe armée, qu'il joignit à celle de Ouei. Ces troupes combinées allèrent chercher l'ennemi pour le combattre; l'action fut chaude & très-meurtrière. Il reſta plus de quarante mille hommes ſur le carreau, dont le plus grand nombre étoit de l'armée de Ouei & de Han, qui abandonna le champ de bataille à Oue-gen, général de Tſin. Ce général, profitant de ſa victoire, enleva encore huit villes au prince de Ouei, qui ſe vit obligé de demander la paix; on ne la lui accorda, qu'à condition qu'il céderoit une partie du pays de Ouen au prince de Tſin. 275.

Mais cette paix dura peu; dès l'année ſuivante le prince de Tſin la rompit. Sur l'avis qu'il eut que Ngan-li-ouang avoit fait alliance avec le prince de Tſi, il envoya contre lui ſon général Oue-gen, qui lui emporta encore d'emblée quatre places, dont les garniſons, qui montoient à près de quarante mille hommes, furent paſſées au fil de l'épée, afin d'inſpirer de la terreur aux autres villes. 274.

Le prince de Han, que tant de conquêtes intimidèrent, ne voulut point ſe brouiller avec le prince de Tſin, & refuſa d'entrer dans la ligue que les princes de Tſi, de Tchao & de Ouei firent enſemble.

Ceux-ci, irrités de ce refus, le regardèrent dès-lors comme leur ennemi, & entrèrent ſur ſes terres avec une armée formi- 273.

dable. Tchao-ſiang-ouang, qui vouloit faire voir la promptitude avec laquelle il défendoit ceux qui ſe déclaroient pour lui, vint au ſecours du prince de Han, battit l'armée des alliés, & en nettoya abſolument ſes états.

Avant l'Ere Chrétienne. 273. *Nan-ouang.*

A la nouvelle de ce ſecond échec, Toan-kan-tſé, miniſtre de Ouei, fut trouver ſon maître, & lui conſeilla de faire ſa paix avec le prince de Tſin, en lui cédant une partie du Nan-yang (1). Mais Sou-tai, déſapprouva hautement ce conſeil; il s'emporta même contre Toan-kan-tſé, & le peignit à ſon prince comme un homme qui ne deſiroit que ſa ruine: « Offrir » toujours, ajouta Sou-tai, quelque place, *c'eſt jetter de la* » *pâille ſur un feu qui ne s'éteindra qu'en ceſſant d'y en jetter* ».

Ngan-li-ouang lui répondit froidement: « J'ai donné ma » parole, il n'y a plus de moyen de la retirer ». La paix fut en effet conclue, aux conditions que Toan-kan-tſé avoit conſeillé de la faire.

Le prince de Tſin laiſſa alors reſpirer le prince de Ouei; il vouloit l'engager, avec celui de Han, à déclarer la guerre au prince de Tchou. Hoang-hié, l'envoyé de ce dernier auprès de Tchao-ſiang-ouang, inſtruit de ce qui ſe tramoit contre ſon maître, préſenta un mémoire au prince de Tſin, qui fit tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que ce prince le chargea de conduire à Tchou la princeſſe ſa fille, qu'il avoit promiſe à ſon maître, & d'y renouveller l'alliance entre les deux états. Le prince de Tchou, de ſon côté, fit partir ſon fils & ſon héritier, pour reſter en ôtage auprès du prince de Tſin.

272.

Mais Tchao-ſiang-ouang ne pouvoit vivre ſans guerre. Comme il n'avoit plus de prétexte contre les princes de Tchou,

(1) Siou-ou-hien de Houi-king-fou dans le Ho-nan.

de Han & de Ouei, après les ſoumiſſions qu'ils venoient de lui faire, il ſongea alors à ſe venger de ce qui s'étoit paſſé à Mien-chi, entre lui & le prince de Tchao, & envoya faire le ſiége de la ville de Yen-yu, ſituée à vingt *ly* au nord-oueſt de Tſin-tcheou, dans le diſtrict de Fen-tcheou-fou du Chen-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 271. *Nan-ouang.*

Yen-yu étoit une aſſez bonne place, & quoiqu'éloignée de la capitale, le prince de Tchao avoit intérêt de la conſerver. Il ne perdit point de temps à la ſecourir. Il voulut charger Lien-pou de cette expédition ; mais celui-ci, connoiſſant la difficulté des chemins, s'en excuſa, & Tchao-tché s'offrit à le remplacer.

Tchao-tché étoit brave, intrépide, exact, & très-ſévère à faire obſerver les loix. Il avoit d'abord été receveur des tributs de l'état, & dans cet emploi, aucune conſidération n'avoit été capable de l'empêcher de faire ſon devoir. Dans ces temps de troubles & de guerres, on ne les payoit qu'à regret. Les peuples de la principauté de Ping-yuen, étoient comme en poſſeſſion de n'en point payer ; ils refuſèrent pluſieurs fois les receveurs, perſuadés qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'en conſidération de leur prince, Tchao-tché n'oſeroit uſer de la rigueur des loix, mais ils ſe trompèrent. Tchao-tché inflexible, en fit mourir neuf des plus mutins.

Le prince de Ping-yuen regarda cette ſévérité comme un affront qui lui étoit perſonnel, & réſolut de s'en venger. Tchao-tché, qui en fut averti, ne s'en effraya pas davantage. L'ayant rencontré peu de jours après, il l'aborda, & lui dit : « Prince, » vous êtes de la famille de Hoei-ouen-ouang, votre maître » & le mien ; il eſt de votre intérêt d'en ſoutenir l'honneur, & » d'en empêcher la deſtruction. Si on ſe relâche de l'obſer- » vance des loix, le déſordre s'introduit, & nos ennemis en

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 271. *Nan-ouang.*

» profitent pour nous faire la guerre ; alors l'état eſt en dan-
» ger de ſa ruine.

» Votre famille & ſes richeſſes n'ont de ſtabilité, qu'autant
» que les loix s'obſerveront exactement. C'eſt par-là qu'on ſe
» rend redoutable à ſes voiſins. Les tributs ſont une des obli-
» gations du peuple ; j'ai puni ceux qui vouloient s'y ſouſtraire.
» J'ai fait mon devoir, j'ai ſervi mon prince, votre famille, &
» vous-même ».

Le prince de Ping-yuen fut forcé de rendre juſtice à la conduite de Tchao-tché ; il le propoſa au prince de Tchao comme un homme capable d'entrer dans le miniſtère, où il eut bientôt l'occaſion de développer ſes talens.

Tchao-ſiang-ouang avoit déja fait inveſtir Yen-yu. Tchao-tché s'avançoit pour la ſecourir. Arrivé à trente *ly* de Han-tan, il campa, & fit publier, dans toute l'armée, que perſonne, ſous peine de la vie, n'eût à lui donner aucun conſeil, ſans en être requis. On apprit que les ennemis étoient poſtés à l'oueſt de Ou-ngan, qu'ils avoient deſſein de prendre en paſſant ; ſur quoi un officier s'étant aviſé de lui propoſer de jetter du ſecours dans cette place, il le fit mourir, & reſta vingt-huit jours dans le même poſte, ſans ſe mettre en devoir de ſecourir Ou-ngan, qu'il ſavoit être munie de toutes ſortes de proviſions, & d'une bonne garniſon.

Un eſpion de l'armée ennemie ayant été arrêté, fut conduit à la tente de Tchao-tché, qui le reçut avec beaucoup d'honneurs, & le renvoya après l'avoir traité magnifiquement. A ſon retour, l'eſpion ne manqua pas de rendre compte des honneurs qu'on lui avoit faits, & qu'il ne paroiſſoit pas que l'armée de Tchao dût ſi-tôt décamper. Cette nouvelle fit plaiſir au général de Tſin, qui prit le change ſur ces fauſſes apparences.

Avant l'Ere Chrétienne. 271. *Nan-ouang.*

Cependant l'eſpion fut à peine ſorti du camp, que Tchao-tché fit publier qu'on eût à ſe diſpoſer à partir dans deux heures & à petit bruit. Par une marche forcée, & dans un jour & une nuit, il alla camper à cinquante *ly* de Yen-yu. Hiu-ly, vieux ſoldat, lui faiſant remarquer un poſte avantageux ſur une montagne, il le fit ſur le champ occuper par un corps de dix mille hommes.

Lorſque le général de Tſin apprit que Tchao-tché s'approchoit pour ſecourir Yen-yu, il décampa, laiſſant peu de monde devant la place, & marcha au-devant de lui, dans la réſolution de le combattre. Il fut ſurpris de la poſition avantageuſe de ſon camp, & ſur-tout de voir qu'il s'étoit emparé de la montagne. Perſuadé de l'importance de ce poſte, il voulut commencer par en déloger les dix mille hommes.

Il détacha contre eux l'élite de ſes troupes, qui les attaquèrent vigoureuſement, ſans pouvoir les forcer. Dans la chaleur de l'action, Tchao-tché fit faire un mouvement à un corps compoſé de ſes plus braves gens, qui mit les ennemis entre deux; alors les faiſant charger avec impétuoſité, en tête & en queue, il les rompit, les mit en fuite, & les obligea de ſe ſe replier ſur le reſte de l'armée, où ils portèrent le déſordre. Tchao-tché les pouſſant ſans relâche, tout fut à la débandade; ils abandonnèrent leur bagage aux vainqueurs, & ne pensèrent plus qu'à mettre leur vie en ſûreté. Cette victoire, ſuivie de la levée du ſiége de Yen-yu, fit beaucoup d'honneur à Tchao-tché: cependant, à ſon retour, il en attribua toute la gloire au ſoldat Hiu-ly, à qui il fit donner de l'emploi dans les troupes. Le prince de Tchao, pour récompenſer les ſervices de ſon général, le créa prince de Ma-fou.

Cependant le prince de Ouei, qui s'étoit vu enlever tant de

Avant l'Ere Chrétienne. 271. *Nan-ouang.*

places par le prince de Tſin, chercha un appui auprès du prince de Tſi, & chargea de cette négociation Siu-kia, un de ſes premiers officiers. Siu-kia ſe fit accompagner du philoſophe Fan-tſiu, dont il connoiſſoit l'habileté. Le prince de Tſi, fut ſi charmé de l'éloquence de Fan-tſiu, qu'il lui fit un préſent conſidérable en or; Siu-kia, à qui il ne donna rien, fut piqué de cette préférence. De retour à la cour, il le dénonça à Oué-tchi comme un traître, que le prince de Tſi n'avoit ſi libéralement traité, que pour s'en ſervir contre les intérêts de ſon maître. Ce premier miniſtre, tranſporté de colère, fit rouer de coups le philoſophe, juſqu'à ce qu'ayant été laiſſé pour mort ſur la place, il ordonna de le jetter à la voirie.

Fan-tſiu, quoique ſi cruellement maltraité, reprit ſes eſprits, mais il n'oſa bouger, juſqu'à ce que la nuit fût venue; alors jugeant que perſonne ne pouvoit le voir, il ſe retira chez Tching-ngan-ping, un de ſes amis, qui le tint caché juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Alors il ſe donna à Ouang-ki, ambaſſadeur du prince de Tſin auprès de celui de Ouei, qui le mena avec lui à Hien-yang, dans l'eſpérance qu'il rendroit ſervice à ſon maître.

Le jour que Ouang-ki devoit avoir audience de Tchao-ſiang-ouang, Fan-tſiu trouva le moyen de l'accompagner au palais, revêtu de l'habit de philoſophe, afin de parler avec plus de liberté au prince.

Tchao-ſiang-ouang étoit ſorti; lorſqu'il rentra, le philoſophe ſe mit en devoir de paſſer avant lui. Les eunuques qui gardoient la porte le repouſsèrent rudement, & lui reprochèrent ſa hardieſſe de vouloir entrer avant le prince. « De quel prince » voulez-vous parler, dit Fan-tſiu, en élevant la voix, afin que » Tchao-ſiang-ouang pût l'entendre? Il n'en eſt point ici. J'ai

» bien

» bien oui dire qu'il y avoit une princeſſe qui gouvernoit avec » un certain Jang-heou, mais je ne ſavois pas qu'on y reconnût » un prince ».

Avant l'Ere Chrétienne. 270. *Nan-ouang.*

Tchao-tſiang-ouang voyant Fan-tſiu habillé en philoſophe, fit retirer tout le monde, s'approcha de lui, mit un genou en terre ſuivant l'uſage pratiqué à l'égard des philoſophes, & lui dit : « Sans doute, maître, que par un bienfait ſignalé du Tien, » vous venez dans mes états pour m'inſtruire ». Oui, oui, répondit-il, par deux fois, d'une manière aſſez fière ; & comme il le répétoit une troiſième, le prince ajouta : « Si cela eſt, que » ne le faites-vous donc? Je ſuis prêt à vous entendre ». Fan-tſiu reprit la parole :

« Je ſuis un étranger, & je commence dès aujourd'hui à » me glorifier d'être votre ſujet. Je compare les ſervices que je » veux vous rendre, comme à mon maître, aux muſcles & à » la chair qui couvrent les os du corps, ils en ſont & la force » & l'ornement ; mais comme je ne connois pas encore qu'elles » ſont vos intentions, je ne ſais ſi je pourrai remplir les deſſeins » que j'ai pour votre ſervice & pour votre gloire.

» Je n'ai pas d'abord répondu à ce que vous me demandiez, » parce que je ſais, que ce que je vous dis aujourd'hui, ſera » peut-être demain cauſe de ma mort ; cependant, ſi mes con- » ſeils vous procurent quelque avantage, je n'aurai aucun » regret de mourir, pourvu que vous les mettiez en pra- » tique ».

Le prince l'aſſura qu'il lui faiſoit injure, s'il ne le croyoit pas diſpoſé à profiter de ſes inſtructions, & l'engagea à lui découvrir librement ſa penſée.

Fan-tſiu, remarquant qu'on les écoutoit, n'oſa parler des affaires du dedans du palais, d'autant plus qu'il ne ſavoit

pas comment Tchao-ſiang-ouang le prendroit ; il ſe contenta de toucher les choſes du dehors, & continua ainſi :

Avant l'Ere Chrétienne. 270. *Nan-ouang.*

» Je ne ſais à quoi penſe Jang-heou d'abandonner les états » de Han & de Ouei, pour faire la guerre au prince de Tſi ; » outre que la choſe n'eſt pas aiſée, pourquoi laiſſer les enne- » mis, qui ſont ſur vos frontières, & en attaquer un qui en eſt » ſi éloigné? Des conquêtes qu'on ne ſauroit garder, ne produi- » ſent, ce me ſemble, qu'un vain honneur : elles ne rendent » pas plus puiſſant; au lieu qu'en portant la guerre ſur les terres » de Han & de Ouei, un pouce de terre que vous leur enlevez, » augmente vos états d'un pouce de terre ; ſi vous leur enlevez » un pas, vos états s'étendent d'un pas de plus.

» Les principautés de Han & de Ouei ſont comme le centre » de l'empire : en vous en rendant maître, vous n'aurez pas » beaucoup de peine à contenir les princes de Tchao & de » Tchou, & le prince de Tſi tremblera pour lui-même». Tchao-ſiang-ouang, qui avoit une ambition déméſurée de ſoumettre les autres princes, fut ſatisfait de ce premier entretien, & voulut que Fan-tſiu aſſiſtât à tous ſes conſeils.

Fan-tſiu, depuis cette converſation, prit de jour en jour plus de crédit ſur l'eſprit de Tchao-ſiang-ouang, qui n'entreprenoit plus rien ſans le conſulter & ſuivoit aveuglément tout ce qu'il lui propoſoit. Quelques années après, lorſque le philoſophe le vit dans la diſpoſition où il l'avoit conduit par dégrés, il crut pouvoir s'ouvrir davantage.

266.

« Lorſque je demeurois dans le Chan-tong, lui dit Fan-tſiu, » j'entendois ſouvent parler avec éloge de Tien-ouen, mi- » niſtre du prince de Tſi, mais on ne diſoit rien du prince. » Depuis ce temps-là, j'ai ſouvent oui parler, hors de vos états, » de la princeſſe votre mère qui en eſt gouvernante, de Jang-

» heou ſon miniſtre ; mais de vous, prince, on n'en fait aucune
» mention.

Avant l'Ere Chrétienne. 266. *Nan-ouang.*

» On donne le nom de prince à celui qui gouverne un état,
» qui diſtribue la juſtice, qui peut récompenſer & punir, qui
» a pouvoir de vie & de mort ſur ſes ſujets. La princeſſe régente
» gouverne abſolument ; Jang-heou envoie à ſon gré des
» ambaſſadeurs aux autres princes, ſans même vous conſulter ;
» Hoa-yang & King-yang infligent les peines, non ſelon les
» loix, mais ſuivant la diſpoſition de leur cœur ; Kao-ling
» entre & ſort du palais ſans permiſſion, & quand il lui
» plaît ; lorſqu'un pareil déſordre règne dans un état, peut-on
» dire qu'il y ait un maître ? Avant que d'avoir l'honneur de
» vous parler, je fus rebuté par vos eunuques, & je dis à haute
» voix qu'il n'y avoit point de prince ici, afin que m'enten-
» dant, vous en fiſſiez votre profit.

» Prince, vous êtes trop éclairé pour ne pas ſentir ces vérités.
» Les généraux que Jang-heou envoie contre les ennemis, ne
» ſont-ils pas ſes créatures ? S'ils en reviennent chargés de
» dépouilles, il ſe les approprie ; s'ils ont quelque ſuccès, il s'en
» attribue toute la gloire ; mais s'ils ont du déſavantage, n'en
» rejette-t-il pas la faute ſur vous ?

» J'ai toujours oui dire, *que lorſqu'un arbre porte beaucoup de*
» *fruits, ſes branches en ſouffrent, & que lorſque les arbres languiſſent,*
» *c'eſt une marque que le cœur en eſt gâté.* Le trop d'opulence d'une
» cour met l'état en danger ; trop de puiſſance dans un ſujet
» offuſque celle de ſon maître.

» Vos officiers, depuis le premier juſqu'au dernier, ne pen-
» ſent qu'à leurs intérêts particuliers, & c'eſt ce qui nuit beau-
» coup aux vôtres. Vous vous repoſez ſur la princeſſe régente,
» qui leur laiſſe faire ce qu'ils veulent ; & peut-être ſuis-je le

» ſeul aujourd'hui qui craigne que les deſcendans de votre
» illuſtre famille ne ſoient pas long-temps maîtres des états
» de Tſin ».

Avant l'Ere Chrétienne. 266. *Nan-ouang.*

Tchao-ſiang-ouang, frappé du diſcours de Fan-tſiu, après avoir examiné la choſe mûrement, réſolut de changer abſolument le gouvernement. Il aſſembla tous ſes grands, & dans une diète générale il fut arrêté qu'on ôteroit la régence à la princeſſe, & que toute l'autorité relèveroit dorénavant du prince ſeul. En effet, Tchao-ſiang-ouang renvoya la princeſſe, deſtitua Jang-heou de l'emploi de premier miniſtre, mit Fan-tſiu à ſa place, le fit arrêter ainſi que les princes Hoa-yang, Kao-ling & Kin-yang, qu'il chaſſa de ſes états, avec défenſes expreſſes d'y jamais remettre les pieds, ſous peine du dernier ſupplice.

Peu de temps après Siu-kia, qui avoit été en ambaſſade auprès du prince de Tſi avec Fan-tſiu, & l'auteur des mauvais traitemens que Oué-tchi avoit exercés ſur lui, vint à Hien-yang en la même qualité, de la part de ſon maître le prince de Ouei, pour y négocier un traité de paix. Fan-tſiu le reçut très mal, & lui reprocha l'indignité de ſa conduite. Lorſque ce miniſtre l'eut expédié, il le renvoya, en lui diſant en colère: « Allez,
» je vous pardonne en conſidération des ſervices que j'ai reçus
» autrefois de vous; mais il eſt inutile de parler de paix avec le
» prince de Tſin, juſqu'à ce que vous m'ayez apporté la tête
» du barbare Oué-tchi, & ſi vous ne le faites au plutôt, ſachez,
» & avertiſſez-en votre maître, que j'irai à la tête de nos troupes à
» Ta-leang ſa capitale, & que je la détruirai de fond en comble,
» ſans faire quartier à perſonne ».

265.

Fan-tſiu cependant ménagea un peu plus le prince de Ouei qu'il ne le diſoit, & ſe contenta, pour lui faire connoître ſon

crédit, de lui enlever les villes de Hoai & de Heng-kiu (1); mais il tourna les forces de Tſin contre le prince de Han, ſous les ordres de Pé-ki; ce général, dans une ſeule campagne, lui prit neuf de ſes places, & lui tua dans différentes rencontres plus de cinquante mille hommes. La campagne ſuivante, il lui enleva preſque tout le pays de Nan-yang, & lui coupa la communication de Tai-hang. Dans une troiſième campagne, Pé-ki s'empara encore de Ye-ouang (2), dont la priſe entraînoit néceſſairement celle de Chang-tang (3) qui ne pouvoit être ſecourue, parce que la communication avec la capitale lui étoit fermée.

Avant l'Ere Chrétienne.
265. *Nan-ouang.*
263.
262.

Fong-ting, gouverneur de Chang-tang, voyant qu'il ne pouvoit la ſauver, aſſembla les notables de cette ville, pour leur propoſer de ſe donner au prince de Tchao, afin de l'engager à ſe réunir à leur maître contre les forces de Tſin. Tous convinrent que c'étoit la ſeule reſſource qui leur reſtoit. On dépêcha au prince de Tchao, qui avant que de ſe déterminer voulut prendre l'avis de ſes grands.

Le prince de Ping-yang parla le premier & dit : « Qu'on » ne devoit pas les recevoir, parce que *le ſage regarde comme* » *un très-grand malheur les avantages qui lui viennent ſans raiſon.* » Ils s'offrent à nous, continua-t-il, parce que le prince de » Tſin leur a ôté par ſes conquêtes toute communication avec » leur prince. Ils ne veulent point ſe ſoumettre aux Tſin, & » voudroient nous engager à ſoutenir leur maître, ou nous » faire partager ſes diſgraces. Quoique Chang-tang, & les dix-

(1) Cette dernière ville étoit à hui, *ly* de Hing-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(2) Hoai-king-fou dans le Honan.

(3) Lou-ngan-fou du Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 262. *Nan-ouang.*

» ſept bourgs ou villages qui en dépendent augmentent nos » poſſeſſions, de bonne foi pouvons-nous eſpérer de ne pas » ſuccomber ſous la puiſſance des Tſin, s'ils réuniſſent toutes » leurs forces contre nous? Voilà la vraie raiſon qui m'engage » à dire qu'on doit les refuſer ».

Tous les autres membres du conſeil, qui virent que leur prince penchoit à les recevoir, furent de ſon avis: alors le prince Ping-yang reçut ordre d'aller prendre poſſeſſion de Chang-tang, & Lien-pou, général des troupes, de marcher pour la mettre à couvert des Tſin.

260. Tchao-ſiang-ouang irrité de la démarche du prince de Tchao, envoya toutes ſes troupes, ſous la conduite de Ouang-hé, contre Chang-tang, dont il ſe rendit maître en peu de temps; après quoi il marcha droit à l'armée de Tchao, qui étoit campée à Tchang-ping (1). Il y eut différentes eſcarmouches entre les deux armées, dans leſquelles les troupes de Tchao eurent toujours du deſſous.

Quand on apprit à la cour de Tchao tous ces échecs, Leou-tchang fut d'avis de faire quelque propoſition de paix au prince de Tſin; mais Yu-king repréſenta que, dans la conjoncture défavorable, c'étoit ſe mettre à ſa diſcrétion, lui qui ne cherchoit qu'à les détruire: qu'il lui paroiſſoit préférable de faire quelques démarches auprès des autres princes, pour faire craindre à celui de Tſin une ligue générale contre lui; qu'alors on le trouveroit probablement plus diſpoſé à écouter les propoſitions de paix qu'on auroit à lui faire.

Le prince de Tchao, intimidé par le mauvais état de ſes affaires, ne ſentit pas toute la ſageſſe de ce conſeil; il préféra

(1) Kao-ping-hien de Tſé-tcheou dans le Chan-ſi.

celui de Leou-tchang, & nomma Tching-tchu, un des premiers de ſa cour, pour aller négocier la paix. Yu-king ne put s'empêcher de lui repréſenter encore, qu'en envoyant au prince de Tſin un perſonnage de la conſidération de Tching-tchu, c'étoit manifeſter l'extrêmité où ils étoient réduits; qu'il connoiſſoit le peu de bonne foi de ce prince, qui ne manqueroit pas de retenir en ôtage Tching-tchu, & de continuer la guerre. Ce ſecond conſeil gliſſa ſur l'eſprit troublé du prince de Tchao, & rien ne fut capable de lui faire changer de réſolution.

Avant l'Ere Chrétienne. 260. *Nan-ouang.*

Cependant Lien-pou étoit continuellement aux priſes avec les troupes de Tſin; ſe voyant toujours battu, il réſolut de ſe retrancher dans ſon camp. Ses ennemis, & ſur-tout ceux qu'il avoit à la cour du prince, groſſirent ſes pertes, & taxèrent de lâcheté, le ſage parti qu'il prenoit de ſe tenir ſur la défenſive.

Ces rapports indiſpoſèrent le prince de Tchao contre lui; il en parloit dans des termes fort déſavantageux à ce général. Fan-tſiu, miniſtre de Tſin, qui avoit par-tout des eſpions, ne manqua pas d'en être informé, & pour achever de ruiner l'armée de Tchao, dont il auroit eu peine à venir à bout, tant que Lien-pou la commanderoit, il fit courir le bruit que le général de Tſin ſe tenoit aſſuré de la prendre à diſcrétion, ſi on la laiſſoit ſous la conduite de Lien-pou, & que de tous les officiers de Tchao, il ne craignoit que le ſeul Tchao-kou, fils du brave Tchao-tché, mort depuis peu.

Ce bruit, qui n'étoit qu'un artifice de Fan-tſiu, détermina le prince de Tchao à rappeller Lien-pou, & à lui ſubſtituer Tchao-kou. Lin-ſiang-ju, qui ſavoit la différence qu'il y a entre un homme qui n'eſt habile que dans la théorie, & celui qui l'eſt dans la pratique, ne put s'empêcher de déſapprouver ce choix. « Tchao-kou, dit-il au prince, a véritablement étudié avec

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 260. *Nan-ouang.*

» ſoin les livres de ſon père ; mais je doute qu'il ſoit en état » de mettre à exécution les belles règles qu'il y a lues. Son père » ne paroiſſoit pas l'eſtimer beaucoup, quoiqu'il y eût peu de » gens à la cour auſſi adroits que lui dans tous les exercices de » la guerre.

» Sa mère ne concevoit point le peu d'eſtime de ſon mari » pour ſon fils : elle ne put s'empêcher de lui en demander un » jour la raiſon ; mais la réponſe de Tchao-tché la ſurprit » davantage. Si jamais, lui dit-il, il arrive quelque grand mal- » heur à notre patrie, Tchao-kou en ſera la cauſe ; ſouvenez- » vous de l'avertiſſement que je vous donne ».

Frappée de ces paroles, qu'elle avoit toujours préſentes à la mémoire, elle fut prier le prince de révoquer le choix qu'il avoit fait de ſon fils ; mais le prince voulut à peine l'écouter. Elle lui déclara ce que ſon mari lui avoit répété pluſieurs fois avant de mourir, & que s'il en arrivoit quelque malheur, il devoit ſe l'imputer à lui ſeul, & n'en pas faire retomber la faute ſur elle. Comme elle inſiſtoit toujours, le prince lui dit : « Je connois votre fils, je ſais de quoi il eſt capable ; j'ai des » raiſons pour le préférer : je me charge de l'évènement ».

Lorſque le prince de Tſin apprit que Tchao-kou venoit remplacer Lien-pou, il fit partir ſecrétement le général Pé-ki pour commander en chef, avec défenſe à qui que ce fût d'en parler, ſous peine de la vie, & lui donna Ouang-hé pour lieutenant.

Tchao-kou conduiſit à l'armée de Tchao un renfort ſi conſidérable, qu'elle ſe trouvoit être de près de cinq cens mille hommes. Après le départ de Lien-pou, ce nouveau général changea abſolument l'ordre, & fit décamper pour aller aux ennemis.

Sur

Sur l'avis que Pé-ki en eut, il posta en embuscade deux détachemens, masqués par des côteaux, & s'avança en bon ordre, avec le reste de l'armée, au-devant de celle de Tchao.

Avant l'Ere Chrétienne. 260. *Nan-ouang.*

Tchao-kou, impatient d'en venir aux mains, fit charger avec impétuosité. Pé-ki soutint assez bien ce premier choc; mais ensuite, pour l'attirer dans les embûches qu'il lui avoit dressées, il commença à reculer insensiblement, & prit enfin la fuite. Alors Tchao-kou, qui se crut sûr de la victoire, fit pousser vivement les troupes de Tsin, jusqu'auprès des côteaux, d'où les deux corps débusquant fondirent sur lui, & le prenant en flanc, le firent reculer à son tour, avec une perte très-considérable.

Après cet échec, Tchao-kou jugea que le meilleur parti étoit d'imiter Lien-pou, & de se fortifier dans son camp, persuadé qu'il lasseroit ses ennemis & les obligeroit de se retirer: il espéroit encore que les autres princes viendroient à son secours.

Pé-ki, profitant de son avantage, fit investir son camp, à l'exception du poste de Tchang-ping, le seul endroit par où il pouvoit recevoir des vivres; cependant pour lui ôter encore cette ressource, Pé-ki ordonna à tous les peuples de ces quartiers de prendre les armes, & en forma un corps, commandé par de bons officiers, qu'il chargea de garder le passage de Tchang-ping.

Le prince de Tchao, apprenant que son armée étoit aussi étroitement resserrée, fit partir Tcheou-tsé pour aller demander des secours de troupes, ou au moins de grains, au prince de Tsi. Tchou-tsé représenta fortement au prince, que les états de Tsi & de Tchou étoient à l'égard de Tchao, *ce que les lèvres sont par rapport aux dents.* Les lèvres mettent les dents à l'abri de la rigueur des saisons; si elles manquent, les dents ne peuvent

Avant l'Ere Chrétienne. 260. *Nan-ouang.*

que s'en reſſentir ; qu'en donnant du ſecours à ſon maître, outre la gloire qui lui en reviendroit, il travailleroit encore pour ſon intérêt particulier ; mais que ſi Tchao tomboit, l'état de Tſi ſuivroit de près ſa chûte. Ces raiſons ne convainquirent point le prince de Tſi, il refuſa nettement de donner aucun ſecours.

L'armée de Tchao fut ainſi bloquée de toutes parts l'eſpace de quarante ſix jours, & réduite aux dernières extrêmités. Tchao-kou, au déſeſpoir, réſolut de percer à travers les ennemis ; mais à peine fut-il ſorti de ſon camp, qu'il tomba renverſé d'un coup de flèche. Ses troupes, exténuées par la faim, n'étoient point en état de ſe battre ; elles mirent bas les armes, & ſe rendirent à la diſcrétion du vainqueur.

Pé-ki, embarraſſé de cette multitude de priſonniers, aſſembla ſon conſeil, dont la déciſion fut qu'il falloit faire main-baſſe ſur les vaincus, dans la crainte qu'ils ne vinſſent à ſe révolter ; ainſi tout fut paſſé au fil de l'épée, au nombre de quatre cent cinquante mille, à la réſerve de deux cens, que ce général renvoya porter au prince de Tchao la triſte nouvelle de cette terrible exécution.

259.

Pé-ki diviſa enſuite ſon armée en trois corps. Le premier, ſous les ordres de Ouang-hé, fut s'emparer de Ou-ngan & de Pi-lao, dans les états de Tchao. Le ſecond, commandé par Sſé-ma-keng, acheva la conquête du pays de Tchang-tang, & couvrit celui de Tai-yuen. Pé-ki, à la tête du reſte de l'armée, ſe mit en devoir de ſoumettre toute la principauté de Tchao.

Les princes de Ouei & de Han, épouvantés des malheurs de Tchao, & pour conjurer l'orage qui les menaçoit de ſi près, dépêchèrent Sou-tai vers Fan-tſiu, afin de leur ménager quelque accommodement.

Sou-tai ſe déguiſa & ſe rendit ſecrétement auprès de Fan-tſiu,

dont il fut accueilli. Cet habile négociateur, ſondant le miniſtre philoſophe, chercha à lui donner de l'ombrage ſur les ſuccès de Pé-ki, devant lequel il ſe verroit quelque jour obligé de fléchir le genou. Il lui inſinua qu'il pouvoit ſe garantir de cette humiliation, en ne laiſſant point à Pé-ki tant de moyens de s'élever. Puis joignant la flatterie à la politique, Sou-tai ajouta qu'un homme auſſi habile, & d'un eſprit auſſi ſupérieur que lui, ne manqueroit jamais d'expédiens pour contrecarrer ceux qui l'offuſqueroient, ſur-tout étant le maître de déterminer ſon prince à accorder la paix à ſes ennemis, s'ils lui cédoient quelques-unes de leurs terres.

Avant l'Ere Chrétienne. 259. *Nnn-ouang.*

Fan-tſiu, ſoit jalouſie contre Pé-ki, ſoit qu'il y trouvât de l'avantage pour ſon maître, entra dans les vues de Sou-tai, & conſeilla à Tchao-ſiang-ouang d'accepter les propoſitions des princes; il lui repréſenta que les troupes étoient haraſſées après une campagne auſſi rude, & qu'en continuant la guerre, ce ſeroit infailliblement les ruiner, & s'expoſer à manquer le grand deſſein qu'il avoit de parvenir à l'empire.

Tchao-ſiang-ouang accorda la paix, à condition que le prince de Han lui céderoit deux de ſes places, & le prince de Tchao ſix. Il rappella ſes troupes. Pé-ki ne put le pardonner à Fan-tſiu.

Le prince de Ouei, qui étoit le plus expoſé, ne ſe voyant pas compris dans cette paix, crut que le prince de Tſin ne l'en avoit excepté que pour ſe ménager un prétexte de lui faire la guerre. Il cherchoit de tous côtés un habile homme pour l'aider dans le gouvernement, & jetta les yeux ſur Kong-pin, de la famille de Confucius, qu'il fit inviter à ſe rendre auprès de lui.

Kong-pin demanda à l'envoyé, ſi ſon maître vouloit bien ſincérement ſe laiſſer conduire par ſes conſeils; que quand il

Avant l'Ere Chrétienne. 259. *Nan-ouang.*

ne devroit manger que du riz ſec & ne boire que de l'eau, il le ſerviroit volontiers ; mais que s'il ſe contentoit de l'élever aux premiers emplois, de lui donner une forte penſion, ſans l'écouter, il ne ſeroit à ſon ſervice qu'un corps ſans ame. L'envoyé aſſura le philoſophe de la docilité de ſon prince, & ſur cette promeſſe, il ſe rendit à la cour de Ouei.

Le prince le reçut avec des démonſtrations de joie, & le fit ſon premier miniſtre, avec plein pouvoir de gouverner comme il l'entendroit.

Kong-pin, après s'être inſtruit de l'état des affaires & des abus, commença par éloigner tous les favoris du prince, & donna leurs charges à des gens diſtingués par leurs talens & capables de les exercer. Il ſupprima les penſions de ceux qui n'avoient rendu aucuns ſervices à l'état, & les repartit ſur ceux qui les avoient méritées par leurs belles actions. Tous ces changemens firent une infinité de mécontens, dont le prince parut même approuver les murmures.

Ce ſage miniſtre, convaincu qu'il ne pourroit déraciner le mal ; qu'il y avoit trop de gens intéreſſés à étouffer le bien qu'il vouloit faire, & qu'à chaque pas il rencontreroit des difficultés à ſurmonter, ſuppoſa une maladie, & remit ſon emploi au prince, à qui il demanda ſon congé.

Après cette démarche, un de ſes amis le queſtionnant ſur l'endroit où il prétendoit aller : « Où irois-je, lui répondit-il ? Le » prince de Tſin s'eſt emparé d'une grande partie de l'empire ; » la vertu n'eſt point la règle de ſes actions, pourrois-je me » réſoudre à le ſervir ? La maladie eſt mortelle, il ne ſe trouve » aucun médecin qui veuille entreprendre de la guérir en » moins de vingt ans. Souvenez-vous de ce que je vous » dis ; ſi on ne ſe ſert pas des conſeils d'un habile homme, on

» verra tout l'empire plier ſous le joug des princes de Tſin.
» Nos anciens diſoient : *l'hirondelle fait ſon nid dans les maiſons,*
» *& y nourrit ſes petits ; ils gazouillent enſemble, ſans craindre qu'il*
» *leur arrive aucun mal. Le feu prend à la maiſon, les poutres, les*
» *colonnes commencent à s'enflammer, & elle ne connoît point encore*
» *le danger.* Les princes de l'empire voient les états de Tchao
» ſur le point de ſuccomber, le feu va les gagner, & ils ſont
» aſſez aveugles pour ne pas voir le ſort qui les menace ! Eſt-il
» poſſible qu'ils ne ſoient pas plus prudens & plus ſages que
» l'hirondelle » ?

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 259. *Nan-ouang.*

Tchao-ſiang-ouang, qui avoit en effet de ſi grands avantages ſur le prince de Tchao, ſe repentit de lui avoir donné la paix, & ſongea à recommencer la guerre. Il propoſa à ſon conſeil d'aller faire le ſiége de Han-tan (1), la capitale & la plus forte place des états de Tchao. 258.

Pé-ki, brouillé avec Fan-tſiu à l'occaſion de la paix, pour faire connoître ſon mécontentement feignit une maladie. Le prince n'en fut pas la dupe ; il fit ſemblant de le croire, & envoya à ſa place Ouang-ling faire le ſiége de Han-tan, où ce général trouva plus de difficulté que Tchao-ſiang-ouang ne penſoit.

Après un temps aſſez conſidérable, Pé-ki reparut à ſon ordinaire à la cour. Tchao-ſiang-ouang, inquiet ſur le ſuccès du ſiége, lui propoſa d'y aller : « Han-tan, lui répondit Pé-ki, n'eſt
» pas une place aiſée à prendre, le bruit court que les princes
» s'aſſemblent pour la ſecourir. Il ne faut pas que vous comp-
» tiez ſur la bravoure des ſoldats qui étoient à la journée de
» Tchang-ping, la moitié de ces braves gens ſont morts ;

(1) Han-tan-hien de Kouang-ping-fou dans le Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 258. *Nan-ouang.*

» ne penſez pas qu'ils aient été remplacés. Aller ſi loin faire le » ſiége d'une capitale, où le prince aura ſans doute renfermé » ce qu'il a de meilleurs ſoldats, & qui peut être puiſſamment » ſecourue, c'eſt s'expoſer à recevoir un affront ». Le prince ne le preſſa pas davantage, & à ſon refus, de même qu'à celui de Fan-tſiu, qui s'en excuſa auſſi, il y envoya Ouang-hé.

Lorſque le prince de Tchao vit qu'on venoit l'aſſiéger dans ſa capitale, il dépêcha ſur le champ le prince de Ping-yuen, un de ſes frères, au prince de Tchou, lui demander du ſecours. Ce prince, qui ne vouloit rien négliger pour réuſſir dans ſa négociation, emmena avec lui des gens de lettres & d'armes, capables de l'aider dans l'occaſion.

Le jour de ſon départ il apperçut, parmi ceux qui devoient le ſuivre, un certain Mao-ſoui, qu'il ne comptoit pas y trouver; s'approchant de lui, ce prince lui dit : « *Les gens à talens* » *ſont comme les inſtrumens d'un habile ouvrier dans leur étui ; on* » *ne voit combien ils ſont utiles que quand il s'en ſert.* Je vous ai » eu à mon ſervice pendant trois ans, & je n'ai point encore » connu votre mérite ». « Il faut, prince, lui répondit Mao- » ſoui, que vous me comptiez aujourd'hui parmi vos inſtru- » mens. Si j'y avois été plutôt, il y a long-temps que vous » vous en ſeriez ſervi ».

Arrivé à la cour de Tchou, le prince, envoyé de Tchao, ne manqua pas d'exagérer l'ambition & l'injuſtice du prince de Tſin, qui n'aſpiroit qu'à les ſoumettre tous, d'où il concluoit qu'ils devoient s'unir contre lui; mais comme il s'étendoit beaucoup & ne finiſſoit point, Mao-ſoui, ennuyé, prit ſon ſabre, & montant ſur l'eſtrade où étoient les princes, il s'adreſſa à ſon maître, & lui dit : « A quoi bon tant de paroles » inutiles, & nous faire perdre ici le temps ſans fruit » ?

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Le prince de Tchou, choqué d'une pareille hardieſſe, s'emporta contre lui, & le maltraita de paroles. Mao-ſoui, ſans faire paroître la moindre crainte, tenant toujours ſon ſabre à la main, s'avança encore plus près, & lui répondit avec beaucoup de fermeté : « Vous m'inſultez, prince, parce que vous » êtes ici accompagné, & que vous vous ſentez ſoutenu d'une » garde nombreuſe. A dix pas d'ici vous n'oſeriez, ſeul avec » moi, me maltraiter de la ſorte : votre vie ſeroit entre mes » mains. Un prince, auſſi éclairé que vous l'êtes, ignore-t-il » qu'un ſujet doit avoir plus à cœur l'honneur de ſon maître » que ſa propre vie ?

Avant l'Ere Chrétienne. 258. *Nan-ouang.*

» Vous devriez vous rappeller que Tching-tang, quoiqu'il » ne poſſédât que ſoixante-dix *ly* de pays, & Ouen-ouang, » quoiqu'il n'en eût que cent, devinrent cependant maîtres » de l'empire. Tous les princes ſe faiſoient gloire de ſe dire » leurs ſujets. Vos états ont plus de cinq mille *ly* de circuit, » ils peuvent vous fournir un grand nombre de ſoldats ; pou- » vez-vous voir tranquillement Pé-ki à la tête d'une armée » ſe ſaiſir de Yen & de Yng, brûler Y-ling, & couvrir de » confuſion les anciens ſages ? C'eſt ce qui fait la honte des » princes. N'êtes-vous pas touché des malheurs du prince de » Tchao, mon maître ? S'il a aujourd'hui recours à vous, » c'eſt pour votre intérêt commun ».

Le prince de Tchou, paſſant tout-à-coup de la colère à l'admiration, ſans permettre à Mao-ſoui d'en dire davantage, fit apporter du ſang de poulet, dont ils burent tous, ſuivant la manière de faire des ſermens dans ce temps-là, pour prouver la ferme réſolution où il étoit de ſecourir le prince de Tchao, & nomma même un prince de ſa famille, général de ſes troupes. Le prince, envoyé de Tchao, s'en retourna plein d'eſtime

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 258. *Nan-ouang.*

& de vénération pour Mao-ſoui, dont il avoit juſques-là ignoré le mérite.

Le prince de Ouei de ſon côté avoit formé un corps d'armée de ce qu'il avoit de meilleures troupes, qu'il mit ſous le commandement de Tſin-pi, pour aller au ſecours du prince de Tchao : elles étoient déja avancées juſqu'à Yé, lorſqu'un officier du prince de Tſin vint lui dire, de ſa part : Qu'au premier jour il alloit être maître de tous les états de Tchao, à qui aucun des autres princes n'avoit oſé envoyer du ſecours, & qu'il étoit ſurpris de ſa témérité ; qu'il devoit s'attendre, qu'après la priſe de Han-tan, il ne manqueroit pas de lui faire reſſentir les effets de ſa colère.

Le prince de Ouei, intimidé de ces menaces, envoya ſur le champ ordre à Tſin-pi de revenir : il vouloit même faire partir Sin-yuen, un de ſes officiers, pour aller exhorter le prince de Tchao à reconnoître avec lui Tchao-ſiang-ouang pour empereur ; mais Lou-tchong-lien, révolté de cette démarche, dit à Sin-yuen : « Tchao-ſiang-ouang eſt un prince » qui a étouffé tout ſentiment d'honneur & de juſtice ; ſes gens » ſont des ſcélérats qui ne ménagent point la vie des hommes, » & ne font aucune eſtime des ſages.

» Toutes leurs vues tendent à faire reconnoître leur prince » pour empereur, c'eſt ce qu'ils n'obtiendront jamais de moi ; » j'aimerois mieux m'enterrer tout vif, ou me précipiter dans » la mer, que de m'avouer ſon ſujet.

» Notre prince ne prévoit point les malheurs que cet hom- » mage rampant va attirer ſur lui & ſur ſes peuples. Un » empereur doit s'appliquer à faire régner la vertu dans toutes » les parties de ſon empire ; à y établir des loix toujours fon- » dées ſur la juſtice ; à s'attacher les princes & les grands, &

» à

» à ne souffrir dans ces dignités que des gens sages & habiles. » Depuis quand le prince de Ouei, notre maître, a-t-il remarqué ces talens dans le prince de Tsin »?

Avant l'Ere Chrétienne. 258. *Nan-ouang.*

Sin-yuen-ouan fit une profonde révérence à Lou-tchong-lien, & lui dit : « J'ai le bonheur aujourd'hui de connoître votre profonde sagesse, je vous remercie de vos instructions ; je vais » de ce pas trouver le prince, & je vous réponds qu'il ne sera » plus parlé de reconnoître Tchao-siang-ouang pour empereur ».

Le prince de Ouei changea en effet de sentiment ; il envoya un contre-ordre, & fit dire à Tsin-pi de faire camper son armée à Yé, mais avec défense, quoiqu'il arrivât, d'aller au secours de Han-tan.

Ce que Ngan-li-ouang refusoit de faire en faveur de Tchao, Ou-ki, prince de sa famille, osa le tenter. Ce jeune prince étoit si honnête & si affable pour tout le monde, qu'il avoit quelquefois jusqu'à trois mille étrangers chez lui, qu'il traitoit comme ses amis. Son principal soin étoit de faire accueil aux sages, qu'il combloit de bienfaits.

Apprenant un jour que le sage Heou-seng, caché sous l'habit de simple fantassin, gardoit la porte de la ville, appellée *Y-men*, il chercha tous les moyens de gagner son amitié, & fit à cet effet préparer un magnifique repas, où il l'invita, avec un grand nombre de personnes de considération. Ou-ki fut lui-même le chercher dans son char ; ce sage ne fit point de difficulté d'y monter, & s'assit à la première place, en priant le prince de passer par le marché, parce qu'il avoit à parler à un de ses amis, qu'il aborda aussi-tôt qu'il l'apperçut ; quoique leur conversation fût longue, Ou-ki n'en témoigna aucune impatience. Heou-seng, sans en faire semblant, observoit tous

Avant l'Ere Chrétienne. 258. *Nan-ouang.*

les mouvemens de ſon viſage. Quand il eut quitté ſon ami, le prince & lui gagnèrent l'hôtel, où une nombreuſe compagnie les attendoit. Ou-ki fit prendre au ſage la première place à table; tout le monde en fut ſurpris; il voulut témoigner par-là combien il honoroit le mérite.

Peu de jours après, le frère du prince de Tchao, à ſon retour de la principauté de Tchou, paſſa par les états de Ouei; il fit de grands reproches à Ou ki, de ce que ſon prince ne vouloit plus leur donner du ſecours. Ou-ki y fut d'autant plus ſenſible, que ce prince étoit ſon beau-frère, ce qui l'engagea à ſolliciter fortement pour qu'on envoyât Tſin-pi au ſecours de Han-tan, mais il ne put rien obtenir.

Ou-ki, pénétré de ce refus, raſſembla ſes amis & arma cent chariots de guerre, eſcortés de quelque cavalerie, avec leſquels il vouloit aller au ſecours du prince de Tchao.

« Que prétendez-vous faire, lui dit Heou-ſeng, avec cette poi-» gnée de gens? C'eſt vouloir les ſacrifier, comme un petit mor-» ceau de chair qu'on jetteroit dans la gueule d'un tigre affamé».

Ce jeune prince, perſiſtant dans la réſolution de ſecourir Han-tan, Heou-ſeng lui conſeilla de tâcher de ſe ſaiſir, par le moyen de la princeſſe Ju-ki, du ſceau du général Tſin-pi, pendant le ſommeil du prince. Cette princeſſe, fille du prince de Tchao, n'héſita point à rendre ſervice à ſon père, elle donna le ſceau à Ou-ki; mais il craignit que Tſin-pi ne fît des difficultés de lui remettre le commandement, ſans un ordre exprès du prince. Heou-ſeng lui conſeilla encore de ſe faire accompagner par Tchou-hai, cet ami à qui il avoit parlé dans le marché, & de l'avoir toujours à ſes côtés. Cet homme, d'une force extraordinaire, bravoit tous les dangers.

Ou-ki & ſon compagnon, arrivés au camp de Yé, deſcendirent à la tente du général. Ce prince lui annonça qu'il venoit

le relever, & lui fit voir le ſceau pour preuve de ſa miſſion. Tſin-pi, étrangement ſurpris, ne pouvoit en croire ſes yeux. Il examine le ſceau, le reconnoît, mais il demande l'ordre du prince; Ou-ki inſiſte & prétend que le ſceau ſuffit. Tſin-pi lui répond: « Prince, je ſuis venu camper ſur nos limites avec une » armée de cent mille hommes, par les ordres de mon ſouve- » rain; un emploi comme le mien, eſt un des plus importans » de l'état: je ne dois le remettre que ſur des preuves certaines » de la volonté de mon maître ».

Avant l'Ere Chrétienne. 258. *Nan-ouang.*

Tchou-hai, voyant que Tſin-pi paroiſſoit peu diſpoſé à céder le commandement de l'armée, lui déchargea ſur la tête un coup d'une maſſue de fer, du poids de plus de quarante livres, qu'il portoit, & l'étendit mort à ſes pieds.

Ou-ki, maître du commandement, fit publier que ſi le père & le fils ſe trouvoient dans les troupes, le père, de même que l'aîné, s'ils étoient deux frères, pouvoient ſe retirer; après quoi il fit une revue générale de l'armée, encore compoſée de quatre-vingt mille hommes, tous gens braves, à la tête deſquels il partit pour aller ſecourir Han-tan.

Cette ville faiſoit toujours une défenſe ſoutenue & vigoureuſe. Ouang-hé, qui avoit remplacé Ouang-ling, paroiſſoit encore bien éloigné de s'en rendre maître. Cette nouvelle fit à Pé-ki un plaiſir malin, qui lui coûta cher; il diſoit hautement, & même d'une manière inſultante: « Le prince n'a pas voulu » me croire, il peut voir maintenant ce qui en eſt ». Tchao-ſiang-ouang, irrité de ſon arrogance, le dépouilla de tous ſes emplois, le réduiſit au rang du peuple, & l'envoya en priſon à Yn-mi (1).

257.

(1) Yn-mi, à cinquante *ly* à l'oueſt de Ling-tai-hien de Ping-leang-fou du Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 257. *Nan-ouang.*

Mais à peine fut-il arrivé à la porte de Tou-yu (1), qu'il y trouva un officier qui lui préſenta un ſabre. Pé-ki, ſans faire paroître la moindre foibleſſe, le prit & s'en coupa le col. C'étoit le plus grand capitaine de ſon temps; il fut généralement regretté des troupes.

Ou-ki, cependant arrivé près de Han-tan, ſe diſpoſoit à attaquer les ennemis. Ouang-hé, qui les commandoit, ne crut pas devoir aller à ſa rencontre; il ſe retrancha dans ſon camp, & l'y attendit de pied-ferme.

La difficulté de l'entrepriſe n'épouvanta point Ou-ki; le lendemain, après avoir examiné lui-même le camp des aſſiégeans, il le fit attaquer, avec tant de vigueur, qu'il le força dès la première attaque, & fit main-baſſe ſur tout ce qui s'y rencontra.

De leur côté, les aſſiégés firent une ſortie & mirent les ennemis entre deux. Ils furent preſſés ſi vivement, que Tching-ngan-ping, qui commandoit un corps de vingt mille hommes, ſe rendit avec toute ſa troupe à la diſcrétion des vainqueurs. Le prince, par cette action hardie, délivra Han-tan, après un ſiége de près de deux ans, qui coûta au prince de Tſin la meilleure partie de ſes officiers & de ſon armée.

Quoique le prince Ou-ki, par cette glorieuſe expédition, eût ſervi tous les princes de l'empire contre leur ennemi commun, & ſauvé celui de Tchao d'une ruine entière, il n'oſa cependant pas, à cauſe des moyens qu'il avoit employés, retourner dans ſa patrie; mais il remit les troupes à un officier, qui les reconduiſit dans les états de Ouei.

Le prince de Tchao le reçut comme ſon libérateur, & lui offrit le domaine abſolu de cinq de ſes meilleures villes. Ou-ki,

(1) A cinq *ly* à l'eſt de Hien-yang.

jeune & victorieux, ne put recevoir tant d'honneurs ſans ſe laiſſer aller à des ſentimens d'orgueil, qui effaçoient une partie de la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Avant l'Ere Chrétienne. 257. *Nan-ouang.*

Un de ſes amis, zélé pour ſa réputation, lui en fit des reproches : « Prince, lui dit-il, tout homme fait en ſa vie quelque » action qu'il doit chercher à enſevelir dans l'oubli ; il en eſt » dont il ne doit jamais perdre le ſouvenir. Les bienfaits qu'on » reçoit ne doivent point s'oublier, mais on ne doit pas faire » parade des ſervices qu'on rend. Vous avez ſauvé le prince de » Tchao d'une perte certaine ; mais ſi vous terniſſez cette belle » action, par un orgueil indigne d'un prince, je louerai l'action, » ſans eſtimer celui qui l'a faite ».

Cette leçon fit beaucoup d'impreſſion ſur le cœur de ce jeune prince : il devint d'une modeſtie ſi grande, qu'on ne pouvoit le louer de la levée du ſiége de Han-tan ſans l'offenſer. Il refuſa conſtamment les préſens du prince de Tchao & les honneurs qu'il vouloit lui rendre.

Cependant le prince de Tchao voulut tenter de lui témoigner ſa reconnoiſſance dans la perſonne de Lou-tchong-lien ſon conſeil, en lui offrant une grande étendue de pays à titre de principauté, & une ſomme conſidérable en or & en argent : « Dites au prince, que je le remercie de ſes offres, répondit » Lou-tchong-lien à celui qui en étoit chargé : l'or & l'argent, » ni les dignités ne ſéduiſent point le ſage ; la ſatisfaction de » ſervir ſa patrie & de ſecourir les malheureux lui ſuffit. Rece- » voir le prix de ſes ſervices, c'eſt les vendre ».

Tchao-ſiang-ouang, piqué d'avoir échoué à Han-tan, fit des levées extraordinaires de troupes, qu'il diviſa en deux corps d'armées : il fit marcher le premier contre le prince de Han, qu'il battit dans une rencontre, où plus de quarante mille 256.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 256. *Nan-ouang.*

hommes reſtèrent ſur la place, & lui enleva la ville de Yang-tching (1), ainſi que le pays de Fou-chou, à trente-cinq *ly* au ſud-oueſt de cette ville.

Il envoya contre le prince de Tchao l'autre diviſion, qui s'empara de plus de vingt villes, dont toutes les garniſons furent paſſées au fil de l'épée. On compte que dans cette ſanglante expédition, le prince de Tchao perdit plus de quatre-vingt-dix mille ſoldats.

L'empereur NAN-OUANG, qui étoit demeuré juſque-là reſſerré, mais tranquille dans ſon petit patrimoine, craignit enfin que le prince de Tſin ne s'emparât de tout l'empire, & il travailla à réunir contre lui tous les autres princes. Cette entrepriſe fut cauſe de ſa perte; car dès que Tchao-ſiang-ouang en fut averti, il envoya ordre au général Kieou d'entrer, avec les troupes qu'il commandoit, ſur les terres impériales.

NAN-OUANG, qui n'étoit pas en état de lui réſiſter, voulut parer le coup qui le menaçoit, & prévenir le dernier des malheurs. Il fut lui-même, dans la poſture de ſuppliant, faire des excuſes à ce prince, lui offrit trente-ſix villes qui lui reſtoient, avec les trente mille hommes de troupes qu'il entretenoit, & le reconnut pour ſon ſuzerain. Tchao-ſiang-ouang accepta cet hommage, & renvoya NAN-OUANG en qualité de ſon tributaire dans ſes états, où il mourut, couvert d'ignominie, après avoir régné cinquante-neuf ans.

NAN-OUANG ne laiſſa point de poſtérité; de toute la famille des *TCHEOU*, il ne reſtoit plus que Hoei-kong, prince d'un très-petit pays dans le Ho-nan. Ce prince deſcendoit de Hoan-kong, frère de l'empereur Kao-ouang, qui avoit érigé en ſa faveur, ce petit pays en principauté.

(1) Teng-fong-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

TCHEOU-KIUN.

Avant l'Ere Chrétienne, 255. *Tcheou-kiun.*

Les peuples de Tcheou, qui avoient en horreur les princes de Tſin, abandonnèrent, pour la plupart, leurs terres & leurs maiſons, & allèrent ſe donner à Hoei-kong qui les reçut; mais ſe contentant du nom de TCHEOU-KIUN, il ne voulut point prendre le titre d'empereur, comme on l'en preſſoit.

Tchao-ſiang-ouang, qui ſe croyoit déja au comble de ſes deſirs, voulut aller lui-même prendre poſſeſſion du pays héréditaire de la famille des *TCHEOU* : il ſe ſaiſit des neuf *ting* & de tous les meubles précieux qu'il trouva dans le palais; il fit tranſporter le reſte au marché du village de Tan-hou, à cinquante *ly* de Ho-nan-fou du Ho-nan.

Kao-lie ouang, prince de Tchou, qui étoit venu au ſecours de Nan-ouang, apprenant la mort & la démarche honteuſe de cet empereur, ne voulut pas avoir armé pour rien. Il fit prendre à ſon armée la route de la principauté de Lou, dans le deſſein de ſe fortifier contre les princes de Tſin.

Les princes de Lou, contens du petit pays qu'ils poſſédoient, voyoient, avec une indifférence ſurprenante, la guerre allumée dans tout l'empire, ſans ſe précautionner contre les entrepriſes qu'on pourroit faire ſur eux. Le prince de Tchou, inſtruit de cette indolence, y conduiſit ſes troupes, & s'empara, ſans coup férir, de toute la principauté, au pays de Kiuprès, où il contraignit le prince de Lou de ſe retirer.

Après que Tchao-ſiang-ouang eut pris poſſeſſion du patrimoine des *TCHEOU*, il prétendit que les princes de l'empire devoient le reconnoître en qualité d'empereur, & lui rendre hommage comme à leur maître; cependant aucun n'y paroiſ-

254.

soit encore disposé. Ce ne fut qu'après avoir enlevé au prince de Ouei la ville de Ou-tching, que celui de Han, craignant d'être dépouillé de ses états, vint à la cour de Tchao-siang-ouang lui faire sa soumission, & se reconnoître son tributaire. Son exemple engagea le prince de Ouei à ordonner à ses peuples de suivre les loix du prince de Tsin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 254. *Tcheou-kiun.*

253. Tchao-siang-ouang, persuadé que les autres princes imiteroient bientôt ceux de Han & de Ouei, en agit dès-lors en empereur, & fit un sacrifice solemnel au Chang-ti, avec les cérémonies accoutumées à l'avénement au trône impérial.

252. Cependant les peuples de Ouei refusèrent absolument de recevoir les loix de Tsin, ils prirent les armes, se révoltèrent contre leur prince, le tuèrent & mirent son frère à sa place.

251. L'automne de l'année suivante, Tchao-siang-ouang mourut, sans avoir pu consommer entièrement le grand dessein pour lequel il avoit travaillé l'espace de cinquante-six ans avec tant d'ardeur. Hiao-ouen-ouang son fils, qui lui succéda, en seroit venu à bout sans doute; mais la mort qui l'enleva après trois jours de règne, ne lui en donna pas le temps, cette gloire étoit réservée à Tchuang-siang-ouang son frère, qu'il eut pour successeur.

250. Hoei-kong, unique rejetton de l'illustre famille des *Tcheou*, voyoit avec un extrême regret sa maison sur le point d'être éteinte : il ne manquoit point de courage, mais que pouvoit-il seul, n'étant maître que de sept villes assez peu considérables.

La circonstance de la mort de Tchao-siang-ouang, & de Hiao-ouen-ouang, lui fit entrevoir un jour favorable pour réunir les autres princes contre l'ennemi commun : il se donna tous les mouvemens imaginables pour en venir à bout, mais sans succès ; pour comble de malheur, les démarches qu'il fit

fit pour réuſſir dans cette entrepriſe tranſpirèrent & parvinrent aux oreilles de Tchuang-ſiang-ouang, qui, ſans perdre de temps, envoya Siang-koué ſe ſaiſir de HOEI-KONG ou TCHEOU-KIUN & de ſes états. Il réduiſit ce dernier rejetton de tant d'empereurs au rang du peuple, & le fit tranſporter au village de Yang-gin-tſiu (1), où il paſſa le reſte de ſes jours dans l'obſcurité & dans la misère. Ainſi finit la fameuſe dynaſtie des *TCHEOU*, qui poſſéda l'empire l'eſpace de huit cens ſoixante-quatorze ans (2). La facilité qu'eut Ou-ouang d'ériger

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tcheou-kiun.*

(1) A l'oueſt de Yu-tcheou de Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

(2) Au lieu de huit cens ſoixante-quatorze ans de durée que le P. de Mailla donne à la dynaſtie des *TCHEOU*, d'après les annales, d'autres lui donnent huit cens ſoixante-trois ; Martini, dans ſes décades, lui attribue huit cens ſoixante-quinze, & le *Ouan-ſing-tong-pou* huit cens ſoixante-ſept. Cette différence ne doit point faire naître d'incertitude ſur la chronologie ; elle ne vient que de ce que ces hiſtoriens reculent plus ou moins le commencement de la dynaſtie impériale des *TSIN*, & augmentent ou diminuent d'autant la durée des *TCHEOU*. Le *Ouan-ſing-tong-pou* que je viens de citer, & pluſieurs autres, retranchent entièrement le règne de TCHEOU-KIUN, dernier prince de cette famille, qui fut cependant de ſept ans. Si l'on ajoute ces ſept ans à la durée de huit cens ſoixante-ſept, donnée par le *Ouan-ſing-tong-pou*, on aura juſtement la ſomme de huit cens ſoixante-quatorze, donnée par le P. de Mailla. Martini attribue neuf ans de règne à TCHEOU-KIUN ; c'eſt une erreur : il en fait une nouvelle lorſqu'il aſſigne l'an 254 pour la première année du règne de ce prince, & qu'il marque enſuite l'an 246 pour la première de Tſin-chi-hoang-ti en qualité d'empereur, puiſqu'à ce compte TCHEOU KIUN auroit régné huit ans & non pas neuf. Ce dernier rejetton des *TCHEOU* n'avoit voulu prendre que le ſimple titre de prince des *Tcheou orientaux*, TONG-TCHEOU-KIUN.

On diſtingue les princes de Tſin qui prirent le titre d'empereur, tandis qu'il en exiſtoit encore de la famille des *TCHEOU*, ſous la dénomination de *Ta-tſin*, c'eſt-à-dire, les grands ou les premiers Tſin : Tchao-ſiang-ouang, Hiao-ouen-ouang & Tchuang-ſiang-ouang ſont de ce nombre. Leurs ſucceſſeurs furent diſtingués ſous le titre de *Heou-tſin*, c'eſt-à-dire, les ſeconds Tſin. Ils ne ſont qu'au nombre de trois ; ſavoir, Chi-hoang-ti qui régna trente ſept ans ; Eulh-chi-hoang-ti ſon fils, qui n'en régna que trois, ayant été tué par ſon miniſtre, l'eunuque Tchao-kao, à la huitième lune de l'an 207 ; enfin Tſé-ing que l'on ne compte pas, parce qu'il ne régna que quarante-ſix jours. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tcheou-kiun.*

un grand nombre de royaumes, imitée par ſes ſucceſſeurs, cauſa la perte de ſa dynaſtie & le malheur des peuples, qui furent réduits aux dernières extrémités par la rivalité & l'ambition des princes tributaires.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE.

QUATRIÈME DYNASTIE.

LES TSIN.

LORSQUE Ouang-hi, prince de Yen, apprit la mort de Tchao-ſiang-ouang, il dépêcha Li-fou au prince de Tchao, pour l'engager à rentrer dans la ligue de Tcheou-kiun. Ce prince y étoit trop intéreſſé pour la refuſer; mais Li-fou, par ſes faux rapports, gâta tout, & faillit à être la cauſe de la ruine entière de la principauté de Yen.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tchuang-ſiang-ouang.*

A ſon retour, il dit à Ouang-hi que les meilleures troupes de Tchao avoient péri à la fameuſe bataille de Tchang-ping

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tchuang-ſiang-ouang.*

& au ſiége de Han-tan ; qu'il n'y avoit plus dans l'armée que des enfans, qui pouvoient à peine manier leurs armes, & que rien n'étoit plus aiſé que de ſe rendre maître de cette principauté : « La dynaſtie des *TCHEOU*, ajouta-t-il, eſt finie ſans » reſſource ; c'eſt une chimère de penſer à la relever. Vous » devez ſonger à vous fortifier dans vos états, & à les éten- » dre ; mon avis eſt de ne pas perdre une ſi belle occaſion » de vous emparer de Tchao, jamais il n'en fut de plus favo- » rable ».

Ouang-hi tranſporté de joie, comme s'il eût été déja en poſſeſſion des états de Tchao, ſans délibérer plus long-temps, ordonna à ſes troupes de ſe tenir prêtes à partir ; il en donna le commandement à Li-fou, & l'envoya ſe ſaiſir de Hao (1). Tſiang-kiu, homme de probité & de bon conſeil, étrangement ſurpris de la réſolution & de la démarche de ſon prince, lui repréſenta que s'il ne vouloit pas entrer dans la ligue, il devoit au moins avoir égard à ſa réputation. Qu'après avoir envoyé un exprès au prince de Tchao pour l'engager à faire alliance, c'étoit une action peu digne d'un prince qui avoit autant d'honneur que lui, de porter la guerre dans ſes états, au retour même de ſon envoyé ; qu'il falloit abſolument renoncer à cette entrepriſe, dont l'iſſue ne pouvoit manquer d'être malheureuſe.

Le prince de Yen, loin de l'écouter, prit la réſolution de commander en perſonne un corps de ſes troupes, ſéparé de celui de Li-fou ; ils ſe mirent tous les deux en marche pour cette conquête.

Le prince de Tchao, averti de ſes deſſeins, donna ordre à

(1) Pé-kiang-hien de Tching-ting-fou dans le Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 249. *Tchuang-ſiang-ouang.*

Lien-pou d'aller à ſa rencontre & de le combattre. Lien-pou s'avança avec l'élite des troupes de cette principauté, & rencontra d'abord Li-fou, qu'il défit entièrement. Il pourſuivit les fuyards juſqu'au corps où le prince de Yen étoit en perſonne, le battit pareillement, & le pouſſa ſi vivement, l'eſpace de cinq cens *ly*, qu'il le contraignit de s'enfermer dans ſa capitale, où il l'inveſtit auſſi-tôt.

Ouang-hi, puni de ſon étourderie, ſe repentit de n'avoir point écouté le conſeil de Tſiang-kiu; il ſongea aux moyens d'obtenir la paix, & en fit faire la propoſition à Lien-pou. Ce général répondit qu'il ne vouloit traiter qu'avec Tſiang-kiu. Ouang-hi revêtit ce ſage de la qualité de ſon premier miniſtre, & lui donna plein pouvoir de conclure la paix comme il le jugeroit à propos. Lien-pou le reçut avec une diſtinction marquée, & après avoir tout réglé avec lui, il le chargea de dire à ſon maître, que c'étoit à la ſeule conſidération de ſon miniſtre qu'il levoit le ſiége, ſans quoi il l'auroit dépouillé de ſes états.

Le prince de Yen perdit de vue la ligue de Tcheou-kiun, dont le projet s'évanouit; mais il ſongea à s'agrandir & à ſe fortifier. Le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe contre Tchao, fit qu'il tourna ſes armes contre le prince de Tſi, à qui il enleva la ville de Leao-tching (1).

Dans le temps que le général de Yen entroit victorieux dans cette ville, il apprit qu'on l'avoit deſſervi auprès de ſon prince, & accuſé d'un crime qui n'alloit pas moins qu'à lui faire ſubir le dernier ſupplice. D'un autre côté il ſut que Tien-tan, général des troupes de Tſi, s'avançoit pour le combattre; il prit le parti

(1) Tong-tchang-fou dans le Chan-tong.

de s'enfermer dans Leao-tching, que Tien-tan fit bloquer.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tchuang-ſiang-ouang.*

Le ſiége fut long & meurtrier ; Tien-tan étoit même ſur le point de le lever, lorſque Lou-tchong-lien, qui avoit paſſé dans les troupes de Tſi, le pria d'attendre le ſuccès d'une lettre, par laquelle il invitoit le général de Yen à ſe donner au prince de Tſi, parce qu'il ne devoit attendre aucun ſecours de ſon maître: il lui mandoit que ce prince ne manqueroit pas de le ſacrifier à ſon reſſentiment, ou plutôt à la haine de ſes ennemis ; que d'ailleurs il ne pouvoit éviter d'être forcé dans Leao-tching, puiſque le prince de Tſi étoit réſolu de la reprendre à quelque prix que ce fût.

Le chagrin & le déſeſpoir ſaiſirent ce général, au point qu'il ſe donna la mort. Après la perte de leur chef, la diviſion ſe mit parmi ſes troupes. Il ſe forma différentes factions dans Leao-tching, qui hâtèrent encore ſa priſe.

De retour de cette expédition, Tien-tan en attribua tout l'honneur à Lou-tchong-lien. Il en parla ſi avantageuſement, que le prince le ſollicita d'accepter un des premiers emplois de ſa cour; mais comme Lou-tchong-lien ne vouloit point s'engager dans l'embarras des affaires, il prit la fuite, & fut ſe cacher dans une île déſerte au milieu de la mer. Il diſoit ſouvent: « Qu'au ſein » de la grandeur & de l'opulence, on ne pouvoit éviter de » participer aux malheurs & à la mauvaiſe foi des hommes. » Ne vaut-il pas mieux vivre pauvre dans l'humiliation, & » avoir la liberté de ſuivre la droiture de ſon cœur » ?

A la mort de l'empereur Hiao-ouen-ouang, & lorſque le prince TCHUANG-SIANG-OUANG, ſon fils, monta ſur le trône, c'eſt-à-dire, deux cens quarante-neuf ans avant l'ere chrétienne, Houan-hoei-ouang, prince de Han, qui s'étoit ſoumis aux *TSIN*, crut l'occaſion favorable de ſe ſouſtraire à leur

domination, mais il lui en coûta cher. Lorſque TCHUANG-SIANG-OUANG eut achevé d'éteindre les *Tcheou*, il fit entrer ſes troupes ſur ſes terres, & lui enleva Yong-yang (1), Tching-kao (2) & le pays de San-tchuen (3). Kao-lié-ouang, prince de Tchou, qui avoit promis à celui de Han de le ſoutenir, lui manqua de parole, & conduiſit ſes troupes dans la principauté de Lou, dont il dépouilla entièrement King-kong qui en fut le dernier prince, & le fit transférer à Pien, où il paſſa le reſte de ſes jours réduit à l'état du peuple.

Avant l'Ere Chrétienne. 249. *Tchuang-ſiang-ouang.*

L'année ſuivante, ſeconde du règne de TCHUANG-SIANG-OUANG, il y eut une éclipſe de ſoleil. 248.

Les miniſtres de Tſin avoient toujours ſur le cœur la levée du ſiége de Han-tan, & cherchoient l'occaſion de s'en venger. Depuis l'extinction de la famille impériale, aucun prince n'oſoit rien entreprendre contre cette puiſſance ; ils mirent ſur pied une armée formidable, qui rentra ſur les terres de Tchao & enleva trente-ſept places. Tchang-tang, qui étoit une des principales, fut détruite de fond en comble.

L'an 247 le prince de Tſin porta la guerre dans les états de Ouei, & ſe rendit maître de Kao-tou (4) & de Ki, deux de ſes plus importantes places. La priſe de ces deux villes répandit la conſternation dans toute la principauté, qui malheureuſement manquoit de général capable de commander les troupes. 247.

Le prince de Ouei avoit juſque-là gardé ſon reſſentiment contre le prince Ou-ki. L'extrêmité où il ſe trouvoit, l'obligea

(1) Yong-yang-hien dans le Ho-nan.
(2) Ki choui-hien de Cai-fong-fou dans la même province.
(3) Ho-nan-fou auſſi du Ho-nan.
(4) Tſé-tcheou de Fen-tcheou-fou du Chan-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 247. *Tchuang-ſiang-ouang.*

de recourir à lui. Il lui députa Mao-kong & Sié-kong, deux princes de ſa famille, pour l'engager à revenir.

La levée du ſiége de Han-tan avoit fait une ſi grande réputation à Ou-ki, qu'il étoit regardé, dans tout l'empire, comme le plus grand capitaine de ſon temps. S'il ne commandoit pas les troupes de Tchao, c'eſt qu'étant de la famille du prince de Ouei, il craignoit qu'il ne le trouvât mauvais; mais dès que le bruit ſe répandit que le prince de Ouei le recherchoit pour l'oppoſer aux *Tsin*, les autres princes lui offrirent le commandement de leurs troupes, ne doutant point que le ſuccès ne le ſuivît par-tout.

Les deux princes envoyés de Ouei, après s'être étendus ſur l'éloge de Ou-ki, le preſsèrent de venir au ſecours de ſa patrie, qui avoit plus beſoin que jamais de ſa valeur & de ſes conſeils: « Prince, ajoutèrent les deux députés, ſi vous n'êtes pas ſenſible » au preſſant danger qui menace notre famille, & que vous » nous laiſſiez enlever Ta-leang (1), que dira-t-on de vous » dans l'hiſtoire »? A ces mots Ou-ki changea de couleur, & après avoir écrit aux autres princes, pour leur demander de ſe joindre à lui, il vola à la défenſe des états de Ouei.

A ſon arrivée, Ngan-li-ouang, prince de Ouei, lui tendit les bras, & les yeux baignés de larmes, il ne pût lui dire que ce peu de paroles: « Je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous ſeul, » ſoyez le ſoutien de votre famille, je vous remets entre les » mains ma fortune & le commandement de mes troupes ».

Ou-ki, ſans perdre de temps, en fit la revue, & après les avoir complettées, il ſe mit en marche pour aller joindre les ſecours que les princes lui envoyoient.

(1) *Ta-leang*, Cai-fong-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 247. *Tchuang-ſiang-ouang.*

Tchuang-siang-ouang eut connoiſſance de l'orage qui ſe formoit contre lui, & ſe prépara à le diſſiper : il augmenta conſidérablement ſon armée, qui ſe trouva plus nombreuſe que celle des alliés, quoique compoſée des troupes de cinq puiſſances différentes. Cette inégalité n'en impoſa pas à la valeur de Ou-ki ; il voulut commencer la campagne par quelque action d'éclat qui donnât de la réputation à ſes armes.

Ce prince fut au devant de l'ennemi, dans la réſolution de le combattre ; il le rencontra du côté de Ho-ouai, près de Chen-tcheou du Ho-nan, & ſans donner le loiſir à Mong-ngao, qui commandoit l'armée de Tſin, de ſe reconnoître, il le fit charger avec tant de ſuccès, qu'il enfonça d'abord la première ligne, & la renverſa ſur la ſeconde, où elle y mit le déſordre. Ou-ki, profitant de cet avantage, pouſſa ſi vivement les ennemis qu'ils prirent la fuite ; il les pourſuivit juſqu'au-delà des limites de Han-kou. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Ou-ki, & rétablit un peu les affaires de ſa patrie.

Peu de temps après, à la cinquième lune, Tchuang-siang-ouang mourut. Ce prince fut compté comme le premier de la dynaſtie impériale des *Tsin*. Son prétendu fils, Tſin-chi-hoang-ti, lui ſuccéda ſous le ſimple titre de Tching-ouang, & porta le luſtre de ſa famille à ſon plus haut période, en faiſant la conquête de tout l'empire ſur les divers princes qui ſe l'étoient partagé.

TSIN-CHI-HOANG-TI.

246.

Lorſque Tchao-ſiang-ouang, prince de Tſin, fit la paix à Mien-chi avec le prince de Tchao, pour la rendre plus ſtable, ils ſe donnèrent mutuellement un de leurs fils en ôtage.

Avant l'Ere Chrétienne.

246.

Tsin-chi-hoang-ti.

Tchuang-siang-ouang fut demeurer, en cette qualité, auprès du prince de Tchao; mais il portoit alors un autre nom.

Tchuang-siang-ouang, pendant son séjour à Tchao, fit la connoissance d'un riche marchand, appellé Liu-pou-ouei, qui avoit beaucoup d'esprit & encore plus d'ambition. Liu-pou-ouei voyant que Tchuang-siang-ouang, quoique marié depuis long-temps, n'avoit point d'enfans & étoit sans espérance d'en avoir, acheta une fille d'une rare beauté, dont il fit sa concubine. Le prince, à qui il la laissa voir comme par mégarde, frappé de sa beauté, l'enleva. Liu-pou-ouei fit mine d'en être fâché, quoique la chose eût tourné comme il l'avoit projetté. Cette esclave étoit enceinte de ses œuvres, de sorte que huit mois après son enlevement elle accoucha de Tching-ouang, qui prit dans la suite le nom de TSIN-CHI-HOANG-TI.

Il n'avoit que treize ans lorsqu'il monta sur le trône, mais il montra dès-lors tant de pénétration & de génie, qu'il fit l'admiration de toute sa cour. La première année de son règne, il s'appliqua uniquement à prendre connoissance des affaires, & à s'instruire à fond des forces de ses voisins & des siennes.

245.

Les princes de Tchao & de Ouei, au lieu de penser à se précautionner contre l'orage qui les menaçoit, sembloient ne travailler qu'à se détruire. Lien-pou qui commandoit l'armée de Tchao, enleva au prince de Ouei la ville de Fan-yang (1).

Lors de la prise de cette place, Hiao-tching-ouang, prince de Tchao, vint à mourir; Tao-siang-ouang, son fils & son successeur, continua la guerre; mais comme il n'aimoit point Lien-pou, il le rappella & envoya Yo-tching, un de ses favoris, prendre le commandement des troupes.

(1) Nan-ho-hien de Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

Lien-pou reçut cet ordre comme l'affront le plus ſenſible qu'on pouvoit lui faire. Réſolu de ne point obéir, il gagne une partie des troupes, & charge à leur tête Yo-tching & ceux qui s'étoient joints à lui ; il le défait & ſe retire enſuite dans le royaume de Ouei, pour offrir ſes ſervices au prince, qui lui permit de demeurer dans ſes états, mais ne lui donna point d'emploi. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 245. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Tao-ſiang-ouang, prince de Tchao, ne demeura pas long-temps ſans connoître l'injuſtice qu'il avoit faite à Lien-pou, par le mauvais ſuccès de la campagne, où ſes troupes furent battues dans trois actions différentes. Ce prince dépêcha un de ſes officiers à la cour de Ouei, avec une ſomme d'argent conſidérable, pour engager Lien-pou à revenir prendre ſon ancien poſte ; mais un grand de la cour ſon ennemi, & qui avoit été le principal auteur de l'injuſtice qu'on lui avoit faite, gagna par des préſens cet envoyé, & lui promit tout s'il faiſoit échouer cette négociation.

L'officier infidèle, au lieu de remplir ſa commiſſion, envenima encore plus le cœur de Lien-pou contre ſon maître ; au point que ce général quitta les états de Ouei, pour ſe rendre dans ceux de Tchou, où il fut accueilli du prince, qui ſe propoſoit de l'employer malgré ſon grand âge ; mais il mourut peu de temps après.

Le prince de Ouei, par ſa jalouſie, perdit encore le brave Ou-ki, qui lui avoit rendu un ſi grand ſervice, par le gain de la bataille de Ouai-ho. TSIN-CHI-HOANG-TI, qui redoutoit ſon habileté, réuſſit à le perdre dans l'eſprit de Ngan-li-ouang, en le lui rendant ſuſpect. Moyennant une ſomme dix mille *taëls*, il gagna un des officiers de la cour de Ouei, qui dit au prince : 244.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 244. *Tſin-chi-hoang-ti.*

« Depuis que vous avez rappellé Ou-ki, & que vous l'avez » mis à la tête de vos troupes, il n'y a perſonne dans l'empire » que les princes reſpectent plus que lui; ils le regardent comme » le héros de nos jours, & ſuivent aveuglément tout ce qu'il » leur dit, ſans paroître eſtimer les autres; ils ne font pas » même difficulté de dire qu'il eſt le véritable maître des états » de Ouei. Le zèle qu'un fidèle ſujet doit avoir pour ſon » prince, ne me permet pas de me taire. Si on en croit les » bruits qui ſe répandent, le jour où il doit ſe faire reconnoître, » à la tête des troupes, en qualité de prince de Ouei, eſt déja » aſſigné ».

Ce diſcours fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Ngan-li-ouang, qu'il ôta le commandement à Ou-ki, & le rappella à ſa cour. Ou-ki obéit ſans réſiſtance; il ſe livra jour & nuit aux plaiſirs, & mourut quatre ans après ſon rappel.

Dans le deſſein que TSIN-CHI-HOANG-TI avoit de ſoumettre tous les princes de l'empire, il craignit que les Tartares Hiong-nou (les Huns) ne vinſſent le troubler pendant qu'il ſeroit occupé à ſes conquêtes: il voulut ſe précautionner contre leurs courſes; ſes prédéceſſeurs les avoient écartés de leurs frontières, mais il étoit à craindre qu'ils ne s'en approchaſſent de nouveau. Ces Tartares n'avoient point de demeures fixes, & ils ne vouloient point ſe renfermer dans des murailles; des tentes leur ſervoient de maiſons, & ils campoient dans les endroits propres à la nourriture de leurs troupeaux, qu'ils conduiſoient par-tout avec eux, & qui leur fourniſſoient de quoi vivre. Le butin qu'ils faiſoient dans leurs brigandages, les pourvoyoit des autres choſes néceſſaires.

Alors l'empire étoit partagé entre ſept princes, les Tſin, les Tchou, les Yen, les Tchao, les Ouei, les Han & les Tſi. Trois

de ces principautés ; ſavoir, celles de Tſin, de Yen & de Tchao confinoient avec les Tartares. TSIN-CHI-HOANG-TI, pour ne pas être continuellement obligé de tenir ſur ſes frontières des troupes qu'il pourroit employer plus utilement ailleurs, & afin d'arrêter leurs courſes, fit fermer les paſſages de Long-ſi (1), de Pé-ti (2) & de Chang-kiun, par où ces Tartares pouvoient pénétrer dans la Chine.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 244. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Les princes de Tchao & de Yen, à ſon exemple, firent conſtruire des murailles ; le premier depuis Tai (3), au pied des montagnes Yn-chan (4), juſqu'à Kao-kiué (5), pour mettre à couvert Yun-tchong (6), Yen-men (7) & Tai-kiun (8) ; & le prince de Yen en fit conſtruire une depuis Tſao-yang, juſqu'à Siang-ping (9), pour garantir Chang-kou (10), Yu-yang (11), You-pé-ping (12) & Leao-tong-kiun, qui eſt une partie du Leao-tong (13).

(1) Ti-tao-hien de Ling-tao-fou de Chen-ſi.
(2) King-yang de la même province.
(3) Joui-te-tcheou de Yen-ngan-fou du Chen-ſi.
(4) Chaîne de montagnes qui confinent la Tartarie.
(5) Kao-kiué, forteresſe à quatre cens vingt *ly* au nord-oueſt de Tai-tong-fou.
(6) Dans le diſtrict de Tai-tong-fou.
(7) Yu-men, aujourd'hui Tai-tcheou de Tai-yuen-fou du Chan-ſi.
(8) Tai-kiun dependant de Tai-yuen-fou.
(9) Leao-yang-tcheou du Leao-tong.
(10) Pao-ngan-tcheou de Siuen-hao-fou dans le Pé-tché-li.
(11) Ping-kou-hien dans le Pé-tché-li.
(12) Yong-ping-fou de la même province.
(13) Les Chinois donnent à cette grande muraille, qui borne la Chine du côté de la Tartarie, le nom de *Ouan-li-chang-tching*, c'eſt-à-dire, *la grande muraille de dix mille ly*. A compter dix *ly* pour une lieue, elle auroit mille lieues d'étendue, mais c'eſt une exagération : en eſtimant les divers contours qu'on lui a fait prendre dans quelques endroits, elle n'a qu'aux environs de cinq cens lieues. Elle a de hauteur vingt à vingt-cinq pieds, & elle eſt ſi large qu'en quelques endroits ſix chevaux de front pourroient courir deſſus ſans s'incommoder. Elle continue

Avant l'Ere Chrétienne.

244. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Cette muraille achevée, TSIN-CHI-HOANG-TI enleva douze places au prince de Han, & la campagne ſuivante, le pays de Tchang-yeou-koué, au prince de Ouei. Il rappella enſuite ſes troupes, parce qu'une maladie contagieuſe, répandue dans ſes états, lui emportoit chaque jour beaucoup de monde. Cette eſpèce de peſte ayant ceſſé, il recommença la guerre contre le

243.

prince de Ouei, à qui il prit encore vingt villes.

242.

241.

Le prince de Tchou, voyant que TSIN-CHI-HOANG-TI dépouilloit inſenſiblement les autres princes, commença à craindre pour lui-même; & ſans qu'il fût néceſſaire de le ſolliciter, comme autrefois, il fut le premier à preſſer vivement les princes de Tchao, de Ouei & de Han, à joindre leurs troupes aux ſiennes contre l'ennemi commun: ces princes ſe liguèrent avec lui pour s'oppoſer à une puiſſance ſi redoutable.

Toutes ces troupes réunies allèrent, ſous la conduite du prince de Tchou, ſe ſaiſir de la ville de Cheou-ling, avec ordre, après cette expédition, d'entrer par la forteresſe de Han-kou, ſur les terres de Tſin, & de donner bataille, ſi l'armée de TSIN-CHI-HOANG-TI leur diſputoit le paſſage.

Les princes confédérés la rencontrèrent en effet à Han-kou, comme elle venoit au ſecours de Cheou-ling. La bataille ſe

---

juſque ſur des montagnes inacceſſibles. Le P. Verbieſt, en un endroit, lui reconnut mille trente-ſept pas géométriques d'élevation au-deſſus de l'horizon. Dans ſa longueur elle eſt défendue, à de juſtes diſtances, par une chaîne de forts, dans leſquels on entretenoit, apparemment dans des temps où on craignoit des irruptions de la part des Tartares, juſqu'à un million d'hommes. Ceux qui l'ont vue, prétendent qu'il n'y a point d'ouvrage au monde qui lui ſoit comparable. Aujourd'hui que les Tartares *Mancheoux* ſont maîtres de la Chine, néceſſairement on néglige d'y faire des réparations; on entretient ſeulement les fortifications des paſſages les plus foibles, le reſte tombe en ruine. On voit par l'hiſtoire, qu'on a tort d'attribuer tout ce grand ouvrage à l'empereur TSIN-CHI-HCANG-TI. *Editeur.*

donna ; mais les alliés la perdirent, & furent obligés d'abandonner leur conquête aux troupes de Tſin, qui s'en emparèrent. Les Tſin victorieux fondirent ſur les terres de Ouei, & enlevèrent Tchao-kou (1), place importante. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 241. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Tchu-yng, un des principaux du conſeil de Tchou, à la nouvelle de la priſe de cette ville, voyant la principauté de Ouei ſur ſon déclin, & que tant de conquêtes des Tſin mettoient les états de Tchou à découvert, conſeilla à ſon maître de transférer ſa cour à Cheou-tchun (2). Le prince ſuivit ce conſeil.

TSIN-CHI-HOANG-TI avoit d'autres vues que celles de tirer vengeance de la ligue que le prince de Tchou avoit faite contre lui. Toujours occupé de ſon grand deſſein, il porta la guerre l'année ſuivante dans la principauté de Ouei, & ſe ſaiſit du pays de Ki. Les campagnes d'enſuite, continuant ſes conquêtes, il s'empara encore des villes de Ouan (3) & de Pou (4) ; mais l'incident d'une révolte, dans ſes propres états, en ſuſpendit la rapidité. 240. 239. 238.

Lorſque TSIN-CHI-HOANG-TI prit poſſeſſion des états de Tſin, il étoit fort jeune, & ſa mère encore à la fleur de ſon âge. Cette princeſſe avoit conçu une violente paſſion pour Ouen-ſin, prince de la famille régnante, qui de ſon côté avoit beaucoup d'amour pour elle. La grande jeuneſſe de TSIN-CHI-HOANG-TI les raſſuroit ſur le ſecret de leur commerce ; cependant, comme les lumières & la vigilance de ce prince croiſ-

(1) Ouei-kiun-fou dans le Ho-nan.
(2) Cheou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
(3) Ouan-kiu-hien de Ping-yang-fou.
(4) Sie-tcheou de Ping-yang-fou du Chan-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 238. *Tſin-chi-hoang-ti.*

ſoient avec l'âge, ces deux amans craignirent d'être découverts.

Ouen-ſin avoit un jeune domeſtique, nommé Lao-ngai, que la princeſſe affectionnoit : comme il n'avoit point encore de barbe, elle imagina de le faire paſſer pour eunuque, & de le prendre à ſon ſervice, afin que ſi ſes familiarités avec le prince venoient à tranſpirer, elle pût les rejetter ſur le prétendu eunuque : mais cette princeſſe ne tarda pas à prendre beaucoup de goût pour ſon nouveau page ; elle en eut deux enfans, dont la naiſſance fut cachée avec ſoin.

Lao-ngai, d'un eſprit vif & délié, avoit captivé les bonnes graces de TSIN-CHI-HOANG-TI ; rien ne ſe faiſoit plus que par ſon canal. Cependant, la neuvième année du règne de ce prince, & la vingt-deuxième de ſon âge, un de ſes courtiſans oſa dévoiler le myſtère du faux eunuque. TSIN-CHI-HOANG-TI, convaincu par des preuves, donna ordre de l'arrêter, pour être jugé par le tribunal des crimes, ſuivant la rigueur des loix.

Lao-ngai prévint le coup par la fuite ; mais s'étant ſaiſi du ſceau du prince, il s'en ſervit pour lever des troupes & tirer de pluſieurs places les garniſons, à la tête deſquelles il leva l'étendard de la révolte.

Le prince de Tſin envoya contre lui ſes meilleures troupes, que Lao-ngai eut la hardieſſe d'attendre, & même d'attaquer le premier ; mais comme il n'avoit aucune expérience, il fut battu, fait priſonnier & conduit dans les priſons publiques. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il avoit eu deux enfans de la princeſſe.

TSIN-CHI-HOANG-TI, au déſeſpoir de l'infamie de ſa mère, fit chercher ces deux enfans & les fit mourir. Il punit du dernier ſupplice Lao-ngai, en éteignit la race par la mort de plus

de

de cent perſonnes, & relégua la princeſſe ſa mère dans le palais de Fou-yang, avec défenſe, ſous peine de la vie, de lui faire aucune repréſentation à ſon ſujet. Pluſieurs perſonnes ayant tranſgreſſé cet ordre, il leur en coûta la vie. Il en fit mourir juſqu'à vingt-ſept; fit couper les pieds & les mains à quelques autres, & les fit jetter au bas des dégrés du palais, afin qu'ils ſerviſſent d'exemple.

Avant l'Ere Chrétienne. 238. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Malgré cette ſévérité barbare, un étranger, de la principauté de Tſi, appellé Mao-tſiao, oſa lui demander audience, & lui faire des remontrances ſur cette ſanglante exécution; Tsin-chi-hoang-ti, qui ne s'attendoit pas que perſonne fût tenté d'en ouvrir la bouche, entra dans une terrible colère, prit ſon épée, & tout écumant de rage, il auroit percé Mao-tſiao, ſi la manche de ſon habit n'eût paré le coup. La tranquillité & le ſang-froid de Mao-tſiao éteignirent la colère du prince, comme l'eau qu'on jette ſur le feu. Le philoſophe, ſans ſe troubler, s'avança gravement, & après avoir fait de profondes révérences, il lui parla en ces termes :

« On dit ordinairement *qu'il n'y a aucun homme qui puiſſe* » *éviter la mort, ni aucun royaume qui ne doive finir un jour.* Vou- » loir éviter la mort, c'eſt ne pas ſavoir ce que c'eſt que vivre; » prétendre éterniſer la royauté dans ſa famille, c'eſt ignorer » ce que c'eſt que régner; vivre & mourir, ſubſiſter & ſe » perdre; voilà, prince, ce dont je deſirois vous entretenir, je » ne ſais ſi vous voudrez m'écouter. Pourquoi non? répondit » Tsin-chi-hoang-ti.

» Sans doute, prince, continua Mao-tſiao, que vous ne » ſavez pas combien quelques-unes de vos actions ſont blâma- » bles, & combien vous avez paſſé les bornes. Vous avez fait » mourir cruellement deux de vos frères; votre mère exilée,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 238. *Tsin-chi-hoang-ti.*

» le ſupplice injuſte & barbare de pluſieurs ſages, dont tout le
» crime étoit d'avoir trop à cœur votre gloire & le bien de
» vos états : voilà des actions ſemblables à celles qu'on rap-
» porte de Kié & de Cheou-ſin. Si elles viennent à être con-
» nues, & que, comme le bruit des tuiles d'une maiſon qui
» s'écroule, elles ſe faſſent entendre dans tout l'empire; je le
» dis, prince, & je le dis ſaiſi de crainte pour votre perſonne,
» ce ne ſont point là les actions d'un ſouverain qui ſait vivre
» & mourir, que de poſſéder un royaume & de le perdre:
» voilà ce que j'avois à vous dire ».

TSIN-CHI-HOANG-TI témoigna ſa ſatisfaction à Mao-tſiao, & promit de changer de conduite. Pour preuve de ſa ſincérité, il le nomma un des premiers membres de ſon conſeil, & ordonna qu'on diſposât tout avec magnificence pour aller chercher la princeſſe ſa mère.

Cette même année, il arriva à la cour de Tchou un événement preſqu'auſſi tragique que celui qui venoit de ſe paſſer à Hien-yang. Kao-lie-ouang, prince de Tchou, déja avancé en âge n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût prit pluſieurs femmes. Li-yuen, la première en tête, forma le projet de lui donner un héritier par ſupercherie.

Pour en venir à bout, elle maria à Tchun-chin, prince de la famille règnante & général des troupes, une de ſes ſœurs, qui devint bientôt enceinte & en avertit Li-yuen. Cette princeſſe inſtruiſit ſa ſœur du rôle qu'elle devoit jouer.

De retour auprès de ſon mari, elle lui repréſenta que ſon crédit tomberoit, ſi l'un des frères du prince venoit à lui ſuccéder; qu'il devoit ſe ſouvenir des mortifications qu'il en avoit déja eſſuyées: au lieu qu'en ſe prêtant aux vues de Li-yuen, & en conſentant qu'elle paſsât au rang des femmes de Kao-lie-

ouang, ſi elle accouchoit d'un prince, qui deviendroit l'héritier de Tchou, ce prince étant ſon fils, il conſerveroit ſes dignités & ſa puiſſance. Tchun-chin, plus guidé par l'ambition que par l'amour, fut lui-même offrir ſa femme à Kao-lie-ouang. Peu de temps après elle déclara qu'elle étoit enceinte. Cette nouvelle cauſa une joie univerſelle, qui augmenta encore, lorſqu'au bout du terme elle accoucha d'un fils. Kao-lie-ouang, hors de lui-même, le nomma héritier de ſes états, & ſa mère princeſſe de Tchou. Ce qui ſe fit avec beaucoup d'appareil & au milieu des réjouiſſances publiques.

Avant l'Ere Chrétienne. 238. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Li-yuen, qui n'avoit ménagé cette intrigue que par un eſprit d'ambition, ſut ſi bien profiter de la gloire de ſa ſœur, d'avoir donné un héritier à Kao-lie-ouang, qu'il lui fut aiſé, ſous ſes auſpices, de s'emparer du gouvernement. Il ſembloit alors qu'elle n'avoit plus rien à deſirer, lorſqu'elle vint à craindre que le prince Tchun-chin ne gâtât toute l'affaire en revèlant le ſecret; afin de ſe mettre l'eſprit en repos, elle réſolut de s'en défaire.

Tchu-yng, ami de Tchun-chin, qui avoit la liberté d'entrer au palais quand il le vouloit, eut vent du deſſein de Li-yuen. Kao-lie-ouang étant tombé malade dans ces entrefaites, Tchu-yng acquit plus de certitude du complot. Il avertit ſon ami que Li-yuen étoit ſon ennemie ſecrette, & quoiqu'elle n'eût pas les troupes à ſa dévotion, qu'elle entretenoit un grand nombre de ſcélérats pour s'en ſervir lorſqu'elle voudroit s'emparer de toute l'autorité. Il conſeilloit à Tchun-chin de le nommer capitaine des gardes, pour être à portée de lui rendre ſervice & de punir Li-yuen, ſi elle oſoit attenter à ſes jours.

Tchun-chin n'en voulut point croire ſon ami, & ſe perſuada que c'étoient des faux bruits, imaginés pour le brouiller

avec Li-yuen. Tchu-yng, conſterné de ſon aveuglement, craignant pour lui-même, jugea à propos de ſe mettre en sûreté par la fuite.

Avant l'Ere Chrétienne. 238. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Cependant la maladie de Kao-lie-ouang empiroit chaque jour ; il mourut effectivement dix-ſept jours après. Dès qu'il eut rendu le dernier ſoupir, Li-yuen penſa à exécuter ſon deſſein ; elle apoſta les ſcélérats, qu'elle avoit à ſa ſolde, à la porte du palais appellée *Ki-men*, par où les grands entroient, & envoya prier Tchun-chin de s'y rendre.

Tchun-chin, ignorant la mort du prince, s'y rendit, ſans la moindre précaution, par la porte *Ki-men ;* mais à peine fut-il entré, que les ſatellites de Li-yuen le poignardèrent, & coururent à la maiſon de ce général faire main-baſſe ſur toute ſa famille.

Li-yuen apprit cette nouvelle avec une joie, qui ſurprit tous ceux qui étoient avec elle. Elle fit aſſembler les grands, & leur fit reconnoître le fils de ſa ſœur pour légitime prince de Tchou, ſous le nom de Yeou-ouang.

237. Le déſordre arrivé dans la famille de TSIN-CHI-HOANG-TI, & qu'on avoit eu grand ſoin de lui cacher ſi long-temps, lui fit ſoupçonner que quelque prince étranger l'avoit peut-être excité ſous-main, pour le rendre odieux à ſes ſujets & les porter à la révolte.

Ce qui le confirmoit dans ce ſoupçon, c'eſt que Liu-pou-ouei, ce riche négociant, que ſon père avoit élevé à la qualité de prince lorſqu'il monta ſur le trône, par reconnoiſſance du ſervice qu'il lui avoit rendu, en lui procurant la mère de TSIN-CHI-HOANG-TI, avoit toujours été bien avec cette princeſſe, ſans lui donner jamais le moindre avis de ſes déſordres, & que lui, la princeſſe & Lao-ngai, le prétendu eunuque, étoient tous trois de la principauté de Tchao.

Dans cette perplexité, il n'oſa ni faire le procès à Liu-pou-ouei, ni examiner ſa conduite, de peur d'être obligé de faire mourir un homme, qu'il pouvoit ſoupçonner d'être réellement ſon père. Il n'oſa pas non plus chaſſer de ſes états celui à qui il avoit l'obligation d'être l'héritier de Tſin, & d'avoir ſuccédé à Tchuang-ſiang-ouang qu'il reconnoiſſoit pour ſon père. Il ſe contenta donc de lui faire dire de ſe retirer dans ſa principauté.

Avant l'Ere Chrétienne. 237. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Tsin-chi-hoang-ti, après avoir donné cet ordre, tint un conſeil extraordinaire, compoſé des ſeuls princes de ſa famille, dans lequel il expoſa ſes ſoupçons contre les étrangers qui s'étoient fixés à ſa cour. Comme ils étoient preſque tous des perſonnages de conſidération & de mérite, ce prince témoigna la méfiance où il étoit qu'ils ne lui tendiſſent des piéges, & ne travaillaſſent ſourdement pour les intérêts de leurs princes naturels, en conſéquence de quoi il conclut à ce qu'on les renvoyât tous dans leur pays. Le conſeil approuva cet avis; Tsin-chi-hoang-ti en fit faire une recherche exacte, & leur ordonna de ſortir de ſes états.

Li-ſsé, qui poſſédoit un des premiers emplois à la cour de Tſin, étoit du pays de Tchou, & ſe trouvoit par conſéquent du nombre des proſcrits; il ne put ſouffrir patiemment l'affront qu'on faiſoit aux étrangers. Comme il étoit ſur le point de partir, il fit remettre à Tsin-chi-hoang-ti le placet ſuivant:

« Mou-kong, un des plus grands princes qu'aient eu les » *Tsin*, ſur ce que la renommée publioit de Yeou-yu, le fit » venir du pays des Tartares, ſa patrie, & par ſes ſages conſeils, » il ſe rendit maître des pays de Pé-li-hi & de Ouan; il invita » Kien-chou de la principauté de Song, Poei-pao & Kong-ſun- » tchi de celle de Tçin, & avec le ſecours de ces habiles gens

» il ſoumit, à ſon obéiſſance, vingt provinces des Tartares-
Avant l'Ere Chrétienne. » occidentaux.
237. *Tſin-chi-hoang-ti.* » Hiao-kong, ce grand prince, employa les talens de Chang-
» yang à ſe concilier l'amitié des princes de l'empire, & à pro-
» fiter de ce temps de paix pour ſe fortifier. Hoei-ouang ne
» s'eſt fait tant de réputation, que parce que Tchang-y, par
» ſon habileté, détruiſit la fameuſe ligue de ſix princes contre
» lui, & les engagea même à le ſervir.

» Qui a rendu Tchao-ſiang-ouang ſi puiſſant & ſi redouta-
» ble? n'eſt-ce pas Fan-tſiu? Après tous ces exemples, peut-on
» dire que les étrangers ſont nuiſibles ou inutiles à vos états?
» Je n'examine point s'il eſt maintenant avantageux de les
» chaſſer ou de les retenir; tout ce que je puis dire, c'eſt qu'en
» les chaſſant, vous vous privez d'un grand ſecours, & que
» vous en fourniſſez aux autres princes, jaloux de votre gloire
» & de votre puiſſance. En déshonorant ces étrangers, vous
» vous en faites des ennemis; vous leur mettez les armes à la
» main; vous les animez à ſervir leurs princes contre vos inté-
» rêts: voilà, prince, ce que mon zèle pour votre ſervice & pour
» votre honneur m'engage de vous repréſenter, en vous exhor-
» tant d'y faire la plus ſérieuſe attention ».

TSIN-CHI-HOANG-TI n'eut pas plutôt achevé la lecture de ce placet, qu'il révoqua les ordres qu'il avoit donnés, & invita les étrangers à reſter. Il rendit à Li-ſſé ſon emploi, en le traitant avec toute la diſtinction que ſon zèle méritoit.

236. Quoique ce prince eut rappellé ſa mère de ſon exil, il ne pouvoit cependant oublier le déshonneur qu'elle lui avoit fait. Il lui étoit d'autant plus ſenſible, que ceux qui doutoient qu'il fût fils de Tchuang-ſiang-ouang, ſe prévaloient de la conduite de cette princeſſe pour appuyer ce ſoupçon. TSIN-CHI-HOANG-

TI en conçut tant de haine contre Tchao, que la première guerre qu'il entreprit, après cette aventure, fut contre cet état, à qui il enleva, dans une première campagne, neuf de ſes places. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 236. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Cette campagne finie, il apprit que Liu-pou-ouei, exilé dans ſes terres, recevoit ſans ceſſe des couriers des grands. Comme il craignoit que ce commerce ne cachât quelque deſſein nuiſible à ſes intérêts, il lui écrivit cette lettre : « Dites-moi quel » ſervice important vous avez rendu à l'état pour poſſéder dans » le Ho-nan un pays de cent mille familles ? & quelle alliance » vous avez avec la famille des *Tsin* pour porter le titre de » prince ? Cet ordre reçu, retirez-vous dans le pays de Tcho » & vivez-y en paix ». Liu-pou-ouei ſe crut perdu ; dans cette crainte, il prit du poiſon & termina ainſi ſes jours. 235.

L'année ſuivante, TSIN-CHI-HOANG-TI continua la guerre contre Tchao, dont il défit les troupes & tua leur général Ho-tché ; mais le prince de Tchao ayant donné le généralat à Li-mou, celui-ci battit les Tſin à plates coutures auprès de Y-ngan (1), & obligea leur armée de ſe retirer fort en déſordre & de finir ainſi cette campagne. Mais la ſuivante, l'armée de Tſin, après avoit été conſidérablement recrutée, s'empara de Y-ngan, de Ping-yang (2) & de Ou-tching (3), trois des plus importantes places des états de Tchao. Par ces conquêtes, TSIN-CHI-HOANG-TI ſe vit maître des pays de Hen-mong & de Pou-ou. 234. 233.

Ngan-ouang, prince de Han, voyant le progrès des armes 232.

(1) Kao-tching-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

(2) Ping-yang, à cinquante *ly* ſud-eſt de Ouei-hien de Tai-ming-fou de la même province.

(3) Ou-tching-hien de Tong-chang-fou du Chan-tong.

de Tſin, jugea qu'il faudroit un jour le reconnoître pour ſon maître, & que s'il ſe ſoumettoit de ſon plein-gré, ſa condition en ſeroit meilleure. Dans cette penſée, il lui envoya un de ſes premiers officiers lui offrir de ſe reconnoître ſon tributaire & ſon ſujet.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 232. *Tſin-chi-hoang-ti.*

TSIN-CHI-HOANG-TI reçut cet envoyé aſſez froidement & le renvoya ſans réponſe, ce qui fit juger à Ngan-ouang qu'il demandoit peut-être le territoire de Nan-yang, & il le lui offrit. Le prince de Tſin, qui ambitionnoit davantage, fit marcher ſes troupes du côté de la principauté de Han, & fondit deſſus à l'improviſte. Le prince, dans la ſécurité que ſes démarches de ſoumiſſion lui donnoient, perdit ſes états & fut fait priſonnier. TSIN-CHI-HOANG-TI le mit au rang du peuple, & éteignit ainſi cette principauté, qu'il réduiſit dès-lors en province ſous le nom de Yng-tchuen.

231.

TSIN-CHI-HOANG-TI avoit cependant bien plus à cœur d'éteindre la principauté de Tchao; il n'y voyoit d'obſtacle que l'habileté du général Li-mou, qui avoit ſi maltraité ſes troupes à la journée de Y-ngan : ainſi, avant d'y envoyer une nouvelle armée, il tâcha de perdre ce général dans l'eſprit de Yeou-mou-ouang, ſon prince, par le moyen de Kou-kai, un de ſes favoris, qu'il corrompit par une ſomme d'argent.

229.

Kou-kai, ſans talens & ſans honneur, avoit une ame baſſe & vénale. Li-mou, à la vérité, étoit un excellent officier, rempli de capacité & de bravoure, mais trop prévenu de ſon mérite, ſur-tout entêté & peu docile. Kou-kai ſe ſervit de ces défauts pour le perdre.

Il fit courir le bruit que Li-mou vouloit ſe révolter, & rendit la choſe ſi vraiſemblable à Yeou-mou-ouang, que ce prince donna ordre à Tchao-tſong & à Yen-tſiu, d'aller prendre le commandement

dement des troupes à ſa place, & de le tuer s'il faiſoit la moindre réſiſtance.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

229. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Li-mou n'avoit point été prévenu de ce changement, il refuſa d'obéir, & prétendit qu'on devoit auparavant lui faire ſon procès dans les formes; alors Tchao-tſong & Yen-tſiu exécutèrent les ordres qu'ils avoient reçus, & lui firent caſſer la tête par leurs gens.

228.

TSIN-CHI-HOANG-TI apprenant le ſuccès de la fourberie du traître Kou-kai, envoya auſſi-tôt contre Tchao une forte armée, qui après en avoir battu les troupes, marcha droit à Han-tan la capitale, où étoit alors Yeou-mou-ouang, & l'inveſtit. Le ſiége fut pouſſé avec tant de vivacité, qu'en peu de jours la place fut emportée; Yeou-mou-ouang & toute ſa famille furent faits priſonniers & envoyés à TSIN-CHI-HOANG-TI, qui les fit tous mourir indiſtinctement, pour venger le déshonneur que ſa mère lui avoit fait, comme ſi ſon crime eût pu être effacé par le ſang de tant de victimes innocentes. Ainſi périt la principauté de Tchao.

227.

Au milieu des réjouiſſances qu'on fit à l'occaſion de cette conquête, TSIN-CHI-HOANG-TI courut le plus grand riſque pour ſa vie. Le prince Tan, héritier de la principauté de Yen, avoit été autrefois en ôtage auprès du prince de Tchao; il étoit alors dans les bonnes graces de TSIN-CHI-HOANG-TI, ce qui l'engagea à demander au prince ſon père, d'aller demeurer en la même qualité à la cour de Tſin.

Soit inconſtance, ſoit raiſon d'intérêt, TSIN-CHI-HOANG-TI ne lui fit plus le même accueil, & ne lui rendoit pas les honneurs dûs à ſon rang. Un jour même le prince de Tſin le traita avec mépris. Tan en fut ſi piqué, qu'il réſolut de s'en venger. Dans ce deſſein, il ſe ſauva de la cour de Tſin, & ſe

Avant l'Ere Chrétienne. 227. *Tſin-chi-hoang-ti.*

retira dans les états de ſon père. Fan-yu-ki, un des officiers généraux de Tſin, vint l'y joindre, pour ſe ſouſtraire au châtiment que méritoit un crime qu'il avoit commis. Le prince Tan lui donna une maiſon & lui aſſigna des revenus.

Ce prince, tout entier à ſon reſſentiment, invita King-kou de la principauté de Ouei, ennemi juré de TSIN-CHI-HOANG-TI, à ſe rendre à la cour de Yen, & accompagna cette invitation de riches préſens. King-kou ne put s'y refuſer.

Dans l'entretien qu'ils eurent enſemble, Tan lui peignit la tyrannie & l'ambition du prince de Tſin, qui venoit de détruire deux puiſſantes principautés, Han & Tchao, dont il avoit fait inhumainement mourir les ſouverains avec leurs familles. Il lui dit » que le même ſort menaçoit Yen ; qu'on ne pouvoit éviter ce coup, qu'en trouvant un homme déterminé à ſe ſacrifier pour le bien de l'empire, qui intimidât le tyran au point de le forcer à laiſſer les autres princes en paix, & à leur reſtituer les terres qu'il leur avoit enlevées ; ou bien de le punir de tant de forfaits en lui donnant la mort. « Cette commiſſion » eſt digne de vous, ajouta le prince, vous mériterez le titre » glorieux de libérateur de l'empire, & vous rendrez votre » nom immortel ».

King-kou, échauffé par l'enthouſiaſme que le prince lui communiquoit, accepta cette dangereuſe commiſſion ; mais craignant de n'avoir pas un libre accès auprès de TSIN-CHI-HOANG-TI, il imagina que s'il lui portoit la tête de Fan-yu-ki, qu'il avoit miſe à prix, les portes lui ſeroient ouvertes. Il propoſa cet expédient au prince Tan, qui ne put conſentir à ſacrifier un homme qui étoit venu ſe jetter entre ſes bras comme dans un aſyle ſacré. King-kou n'inſiſta point ; mais il fut trouver Fan-yu-ki lui-même, & lui dit : « Vous voyez combien vous

» êtes déchu du crédit & du rang que vous aviez autrefois. » Un homme de cœur n'eſt pas fait pour vivre dans la crainte » & dans l'humiliation. Quelles reſſources, quels honneurs » pouvez-vous eſpérer ici ? Le prince de Tſin a exterminé toute » votre famile, & il promet de donner mille livres peſant d'or, » avec une ville de dix mille familles, à quiconque lui por- » tera votre tête, & vous êtes dans l'impuiſſance de vous ven- » ger » ! Fan-yu-ki pouſſant un grand ſoupir, King-kou continua : « Si je pouvois porter votre tête au prince de Tſin, je » la lui préſenterois d'une main, & de l'autre je lui enfonce- » rois le poignard dans le ſein : ſa mort vous vengeroit de la » cruauté qu'il a exercée envers votre père, votre mère & » toute votre famille, & je ſauverois les états de Yen qui ſont » en danger de tomber ſous ſa tyrannie ».

Avant l'Ere Chrétienne. 227. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Fan-yu-ki, le regard ſombre & farouche, s'écria : « Je ne » reſpire que la vengeance, & je n'ai point de repos ! Je ne » puis l'obtenir & je vis encore » ! A ces mots il ſe coupe le col & tombe aux pieds de King-kou, qui l'acheve & emporte ſa tête. A cette vue, le prince Tan verſa des larmes, & rendit à l'infortuné Fan-yu-ki les derniers devoirs, ſelon le rang qu'il avoit tenu.

King-kou partit pour la cour de Tſin, avec la tête de ce général. Il ſe munit d'un poignard à l'épreuve, qu'il trempa dans du poiſon, afin que ſi le coup portoit à faux, la bleſſure en fût mortelle. Il parvint, ſans difficulté, auprès de Tsin-chi-hoang-ti, & tout en lui préſentant la tête de Fan-yu-ki, il voulut tirer ſon poignard ; mais au mouvement qu'il fit, le prince ſe leva bruſquement & s'enfuit. King-kou le pourſuivit. Le prince, armé de ſon ſabre, lui porta au hazard un revers, qui lui coupa la jambe & le fit tomber.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
227.
Tſin-chi-hoang-ti.

Cet homme, furieux d'avoir manqué ſon coup, lança ſon poignard contre le prince, qui fut aſſez heureux pour l'éviter. On l'arrêta, & ce malheureux finit ſa vie dans les tourmens & les ſupplices les plus cruels.

TSIN-CHI-HOANG-TI ayant découvert, par une lettre qu'on lui trouva, qu'il avoit été ſollicité par le prince Tan, fut outré de colère, & fit marcher ſes troupes contre les états de Yen. Le prince de Yen, ſans ſe troubler, raſſembla toutes ſes forces, & s'avança au devant de l'armée de Tſin, qu'il rencontra à l'oueſt de la rivière Y-choui (1). Les généraux de Tſin, qui avoient des ordres terribles, ſe diſposèrent auſſi-tôt à attaquer l'armée de Yen; ils lui paſsèrent ſur le ventre, & furent mettre le ſiege devant la ville de Ki. Hi-ouang, prince de Yen, pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, ſe ſauva dans le Leao-tong, & pour appaiſer TSIN-CHI-HOANG-TI, il fit couper la tête à ſon fils, le prince Tan, & la lui envoya. Le prince de Tſin rappella ſes troupes, mais ce ne fut que pour rentrer bientôt dans cette principauté.

226.

Ouang-pen, général de Tſin, & fils du célèbre Ouang-tſieng, de retour des états de Yen, eut ordre de ne point revenir à la cour, mais d'aller aſſiéger Kia-ouang, prince de Ouei, dans ſa capitale. Ce général fit creuſer un grand canal, qui conduiſit les eaux du Hoang-ho dans la ville, qu'elles inondèrent de telle ſorte, que Kia-ouang, pour n'y pas périr, ſe vit contraint de ſe ſoumettre. Ouang-pen le fit conduire, avec ſa famille, ſous une eſcorte ſûre, à Hien-yang, où TSIN-CHI-HOANG-TI les fit tous mourir, & détruiſit la principauté de Ouei, dont il ne fut pas difficile à Ouang-pen de ſe rendre maître.

225.

(1) Au nord de Ngan-tcheou de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 225. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Tsin-chi-hoang-ti, voyant que tout lui réuſſiſſoit, entreprit de réduire le prince de Tchou, & demanda à Li-ſin, un de ſes meilleurs généraux, combien il vouloit de troupes pour y réuſſir. « Je ne vous demande, lui dit-il, qu'une armée de » deux cens mille hommes, & je vous réponds du ſuccès ». Tsin-chi-hoang-ti ne répliqua rien; mais ayant fait venir le vieux général Ouang-tſien, il lui fit la même queſtion.

« L'entrepriſe, lui répondit Ouang-tſien, n'eſt pas de peu » de conſéquence, & à moins de ſix cens mille hommes, je ne » crois pas qu'on puiſſe en venir à bout ». Tsin-chi-hoang-ti ſurpris : « Tu radotes bon vieillard, lui dit-il, je vois bien » que ton eſprit a baiſſé ». Il revint donc à Li-ſin, auquel il donna Mong-tien pour lieutenant, avec deux cens mille hommes ſous leurs ordres, & les envoya porter la guerre dans les états de Tchou. Ouang-tſien fut ſi ſenſible à la réponſe de ſon maître, qu'il s'en retourna à Ping-yang (1).

Les deux généraux diviſèrent leur armée en deux corps, qui devoient ſe rejoindre à Tching-fou (2). Li-ſin rencontra d'abord un détachement des troupes de Tchou qu'il battit, & s'avançant enſuite vers Tching-fou, comme on étoit convenu, il y joignit la diviſion de Mong-tien, & ils furent enſemble chercher l'armée des ennemis qui s'approchoit.

En effet, elle parut deux jours après en bon ordre, & chargea bruſquement les troupes de Tſin. Li-ſin & Mong-tien ſoutinrent le choc avec toute la bravoure poſſible; mais comme l'attaque avoit été fort vive, les premiers rangs plièrent, & le déſordre ſe mit dans leur armée. Ils laiſsèrent plus de quarante

(1) A ſoixante-dix *ly* nord-eſt de Fou-ping-hien de Si-ngan-fou.
(2) A ſoixante-dix *ly* ſud-eſt de Po-hien de Fong-yang-fou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
225.
Tſin-chi-hoang-ti.

mille hommes des leurs ſur la place, du nombre deſquels étoient ſept officiers généraux. Ils perdirent encore beaucoup de monde dans leur fuite, ayant été pourſuivis pendant trois jours & trois nuits ſans relâche, & repouſſés juſque dans leur pays.

224.

TSIN-CHI-HOANG-TI, déſeſpéré d'une défaite auſſi complette, fut trouver Ouang-tſien, & reconnut le tort qu'il avoit de ne pas s'en être rapporté à ſon expérience; il lui dit qu'il falloit abſolument qu'il vînt rétablir l'honneur de ſes armes.

« Ma maladie, lui répondit Ouang-tſien, a beaucoup di-
» minué mes forces, je n'ai plus de tête, je ſuis vieux, je ne
» ſais plus ce que je dis; mais cependant, ſi vous n'avez per-
» ſonne, & que vous ſoyez réduit à vous ſervir de moi, je vous
» déclare qu'il me faut abſolument ſix cens mille hommes,
» ſans quoi je ne puis rien faire ». TSIN-CHI-HOANG-TI en fit ſur le champ expédier l'ordre.

Ouang-tſien, avec cette formidable armée, entra dans les états de Tchou, & pénétra, ſans aucune oppoſition, juſqu'à Ping-yu (1). Le prince de Tchou, inſtruit par ſes eſpions que ces grands préparatifs de guerre étoient contre lui, avoit raſſemblé ſes forces, réſolu de tout riſquer pour conſerver ſon royaume.

Ouang-tſien que TSIN-CHI-HOANG-TI avoit eu ſoin de fournir abondamment de vivres, ne voulut point confier ſes eſpérances au ſort d'une bataille; il ſe tint dans ſon camp, s'y fortifia afin de mettre les ennemis dans la néceſſité de ruiner leur pays par leurs propres troupes, dont le nombre égaloit les ſiennes.

(1) Ju-ning-fou dans le Ho-nan.

Hiang-yen, général de Tchou, qui n'avoit pas prévu que l'armée de Tſin demeurât ſi long-temps ſans vouloir combattre, fit inſulter leur camp, pendant pluſieurs jours, ſans aucun ſuccès. Comme les vivres commençoient à lui manquer, il étoit obligé de faire eſcorter, par de gros détachemens, les convois qui lui venoient de fort loin. Avant l'Ere Chrétienne. 224. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Après s'être dégarni auſſi fort, Hiang-yen fit faire un mouvement à ſes troupes, ſi mal à propos, que Ouang-tſien en profita pour le charger, & le combat étant inſenſiblement devenu général, l'armée de Tchou fut obligée de céder le terrein à celle de Tſin, & de ſe retirer à la hâte du côté de Ki-nan.

Ouang-tſien le ſuivit à la piſte. Hiang-yen fit ferme, ſe battit en grand capitaine, & auroit remporté la victoire, s'il n'avoit été tué dans le temps que les troupes de Tſin commençoient à plier ; mais ſa mort répandit une ſi grande conſternation dans ſon armée, que chacun ne penſa qu'à fuir & à ſe mettre en ſûreté.

Après cette victoire, le général de Tſin entra dans Ki-nan, ſans coup férir ; il y mit une bonne garniſon pour s'en aſſurer, & marchant droit à Cheou-tchun, où les princes de Tchou avoient tranſporté leur cour, il s'en rendit maître. Ouang-tſien ſe ſaiſit de Yeou-ouang, qui n'avoit que ſept à huit ans, l'envoya avec toute ſa famille à Hien-yang, & ſoumit ſans peine le reſte de la principauté. 223.

Ouang-tſien ſe comporta avec tant de modération, de prudence & de bravoure dans toute cette expédition, qu'à la bataille de Ki-nan près, qui fut ſanglante, il y eut fort peu de ſang répandu.

Pendant que ce général étoit occupé à parcourir le Kiang- 222.

nan, le Pé-yuei & le Houei-ki, Ouang-pen s'empara de ſon côté de toute la principauté de Yen. TSIN-CHI-HOANG-TI en fit mourir le prince avec ſa famille, pour ſe venger de l'entrepriſe du prince Tan contre ſa vie. Ainſi, à cette vingt-cinquième année du règne de TSIN-CHI-HOANG-TI, dans la principauté de Tſin, ce prince ſe vit maître de tout l'empire, à l'exception des états de Tſi, & il prit dès-lors, à juſte titre, le nom d'empereur de Chine.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
222.
Tſin-chi-hoang-ti.

221.

Les états de Tſi étoient ſitués de manière qu'ils avoient d'un côté la mer qui les mettoit en ſûreté, & de l'autre ils étoient défendus par les principautés de Yen, de Tchao & de Tchou. Cette poſition les avoit juſque-là garantis des incurſions des princes de Tſin.

Kiun-ouang, père de Kien-ouang, avoit voulu laiſſer à ſon fils des inſtructions pour conſerver ſes états; mais la mort le prévint, & on peut attribuer à cet événement la cauſe de la ruine de ſon fils & des autres princes.

Après ſa mort, Kien-ouang eut Heou-ching pour miniſtre, que la cour de Tſin corrompit à force d'argent, afin qu'il détournât le prince de Tſi de ſe joindre aux autres, pour s'oppoſer aux entrepriſes de TSIN-CHI-HOANG-TI.

Lorſque Kien-ouang vit tous les autres princes tombés, & ſes états ouverts de tous côtés, il reconnut le tort qu'il avoit de ne s'être pas lié avec eux. Comme il ne pouvoit plus éviter de ſubir le joug, il chercha à conſerver au moins ſa famille, en ſe mettant à la diſcrétion du vainqueur.

Le gouverneur de Jong-men, rempli d'honneur & de réſolution, voulut inſpirer plus de courage à ſon maître. Il accourut pour l'empêcher de conſommer cette ſoumiſſion humiliante; mais il eut beau lui repréſenter que les vieux officiers de

de Ouei, de Han & de Tchao étoient prêts à ſe ranger ſous ſes drapeaux, & que le chemin de l'empire lui étoit encore ouvert. Kien-ouang intimidé par l'approche des troupes de Tſin, ſe ſoumit à Ouang-pen qui les commandoit. Ce prince, ſuivi de toute ſa famille, dépouillant les marques de ſa dignité, ſe préſenta à ce général dans la poſture de ſuppliant, & lui remit ſes états. Ouang-pen le reçut avec les honneurs dûs à ſa naiſſance, & le conduiſit à Hien-yang. TSIN-CHI-HOANG-TI le relégua, avec ſa famille, dans un déſert, où ils périrent tous de faim & de misère.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 221. *Tſin-chi-hoang-ti.*

L'orgueil de tant de victoires, & ſa puiſſance accrue par la deſtruction de tant de principautés, perſuadèrent à TSIN-CHI-HOANG-TI, alors dans la vingt-ſixième année de ſon règne, qu'on devoit l'élever au-deſſus de Fou-hi, de Chin-nong, de Hoang-ti, & que ſon habileté effaçoit la ſageſſe de Yao, de Chun, de Yu, de Ouen-ouang & de Ou-ouang même. Il quitta le nom de Tching-ouang, qu'il portoit comme prince de Tſin, & prit celui de *CHI-HOANG-TI*, c'eſt-à-dire, *le premier ſouverain empereur*, ſous lequel l'hiſtoire a cru devoir le faire connoître.

Pour rendre ce nom immortel, il ordonna que ſes ſucceſſeurs à l'empire ne le changeroient point, malgré la coutume introduite depuis long-temps. Il voulut qu'après lui les empereurs fuſſent ſeulement diſtingués par l'ordre numérique; tels que *EULH-CHI-HOANG-TI*, ou *HOANG-TI II*; *SAN-CHI-HOANG-TI*, *HOANG-TI III*; *SSÉ-CHI-HOANG-TI*, *HOANG-TI IV*, ainſi de ſuite juſqu'à dix mille générations, ou, pour mieux dire, à l'infini.

Il voulut encore qu'il y eût des termes affectés à lui ſeul pour exprimer ſes paroles & ſes ordres, prétendant qu'on ne devoit pas rendre les actions d'un auſſi grand prince que lui par des

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
221.
Tſin-chi-hoang-ti.

expreſſions communes à tout le monde ; ainſi il ſe fit un langage à part. Par exemple, *Tchi*, *agir*, *faire*, étoit le ſigne de ſes paroles ; *Tchao*, qui ſignifie *inſtruire*, exprimoit ſes ordres, voulant marquer par-là qu'un prince ne parle à ſes ſujets que pour les inſtruire. Cependant, afin d'avertir les empereurs de ne pas trop s'enorgueillir de leur rang, il affecta, en parlant de lui-même, d'employer *Tchin*, qui ſignifie le *ſurplus*, comme qui diroit le *ſurplus dans l'empire*. L'origine de ce titre modeſte, qui s'eſt conſervé juſqu'à nos jours, remonte à ce prince, de même que les deux autres expreſſions conſacrées aux paroles & aux ordres des empereurs.

Les Chinois ont toujours regardé l'aſtronomie comme un des points principaux du gouvernement : elle étoit depuis longtemps fort négligée ; l'empereur TSIN-CHI-HOANG-TI entreprit de la rétablir. Il en confia le ſoin à Tſeou-yen, originaire du royaume de Tſi, qu'il fit préſident de ce tribunal.

Ce nouveau préſident changea le commencement de l'année, qu'il mit à la lune qui précédoit le ſolſtice d'hiver, & détermina que la couleur noire ſeroit celle de la maiſon impériale des *TSIN* ; que les habits & les bonnets de ceux qui ſerviroient l'empereur, que les drapeaux, les étendards, & enfin tout ce qui avoit rapport à la famille impériale, ſeroient de la même couleur : l'ordre en fut publié dans tout l'empire.

Le miniſtre Ouang-ouen & pluſieurs grands penſoient qu'il ſeroit avantageux à l'empereur d'établir dans les états de Yen, de Tſi, de Tchao & de Tchou des princes de ſa famille, afin d'y maintenir les peuples dans l'obéiſſance. Le conſeil, chargé d'examiner cette affaire importante, rendit cette déciſion :

« Ouen-ouang & Ou-ouang, de la dynaſtie des *TCHEOU*, » établirent leurs fils & leurs frères princes de différentes pro- » vinces, pour maintenir les peuples dans l'obéiſſance & la

» ſoumiſſion ; mais dans la ſuite les liens de la parenté s'affoi-
» bliſſant, l'envie, la jalouſie & l'inimitié s'accrurent à un tel
» point entre eux, qu'ils ſe déchirèrent par des guerres conti-
» nuelles, que les empereurs n'ont jamais pu voir finir.

Avant l'Ere Chrétienne. 221. *Tſin-chi-hoang-ti.*

» Maintenant que l'empire eſt réuni ſous le glorieux gou-
» vernement de Votre Majeſté, l'avis de ſon conſeil eſt, qu'elle
» n'établiſſe perſonne de ſa famille dans des principautés ;
» mais plutôt qu'elle leur aſſigne, dans quelque ville, une
» penſion proportionnée à leur rang & à leur naiſſance, en les
» chargeant de faire payer les tributs aux peuples de leur diſ-
» trict, & de les tenir en paix. Dès-lors on ne reconnoîtra
» qu'un maître dans l'empire, on n'y ſuivra que ſes ordres,
» les cœurs ne ſeront point partagés, & il ne ſera pas difficile
» de les gouverner.

L'empereur répondit : « Ce que mon conſeil a décidé eſt
» très-ſagement déterminé ; dorénavant l'empire ſera diviſé
» en trente-ſix provinces ; chaque province aura un vice-roi,
» un gouverneur & un ſous-gouverneur. Ceux de ma famille
» qui ſeront capables de remplir ces emplois, pourront y être
» admis. Les ſoldats ſeront raſſemblés à Hien-yang & dans ſon
» voiſinage ; on y établira des arſenaux & des magaſins. Il faut
» faire des ſceaux dont les mandarins ſe ſerviront pour leurs
» expéditions, ſans cela le gouvernement eſt ſujet à une infi-
» nité d'inconvéniens : juſqu'ici ils n'en ont point eu, car je
» ne fais aucun cas de ces demi-caractères dont on s'eſt ſervi
» juſqu'à nous ; il faut que ces ſceaux ſoient différens, ſuivant
» les charges & les emplois : qu'on y travaille inceſſamment.
» Je prétends de plus, qu'on augmente Hien-yang juſqu'à cent
» vingt mille familles ».

Après avoir donné ces ordres, l'empereur fit bâtir un palais

digne de lui. L'ancien étoit au midi de la rivière Oue-choui : il fit conſtruire le nouveau au nord de cette rivière ; rien de plus magnifique ni de plus vaſte ; dix mille hommes pouvoient ſe ranger en bataille dans une de ſes cours. L'or, l'argent, l'ivoire étoient prodigués & brilloient en dedans & en dehors de l'appartement des princeſſes, femmes des rois qu'il avoit vaincus & qu'il s'étoit réſervées. Tous les corps de logis & les ailes ſe communiquoient par des galeries couvertes en forme de balcons, dont les baluſtrades étoient de cédre, ou d'un marbre rare & précieux.

Avant l'Ere Chrétienne.
221.
Tſin-chi-hoang-ti.

220.

Pendant qu'on travailloit à ce nouveau palais, l'empereur alla faire la viſite des pays de Long-ſi, de Pé-ti, juſqu'à la montagne de Ki-teou-chan, à douze *ly* à l'oueſt de Ping-leang-fou du Chen-ſi : il partit avec un magnifique cortège. Les mandarins avoient ſoin de faire faire de nouveaux chemins pour ſon paſſage.

219.

L'année ſuivante, il fut avec le même cortège, viſiter les provinces orientales. Son plaiſir étoit de monter ſur les plus hautes montagnes, & d'y faire graver des vers à ſa louange ſur de grandes pierres (1), qu'on élevoit ſur une eſpèce de piédeſtal, & qu'on couvroit d'un pavillon pour les défendre de l'injure du temps.

Lorſqu'il fut arrivé auprès de la mer orientale, des diſciples de la doctrine de Li-lao-kiun, qui avoient à leur tête Siu-chi, vinrent lui préſenter un mémoire, dans lequel ils diſoient que,

(1) Il en fit élever ſur les montagnes Tſeou-y-chan, à vingt-cinq *ly* au ſud-eſt de Tſeou-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong ; Tai-chan, à cinq *ly* au nord de Tai-ngan-tcheou du Chan-tong ; & Lang-yé-chan, à quinze *ly* au ſud-eſt de Tchu-tching-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

charmés de ſa gloire & de ſes vertus, ils venoient lui découvrir un ſecret que perſonne ne ſavoit qu'eux : qu'aſſez loin en mer il y avoit une île, où demeuroient trois eſprits amis des hommes, qui procuroient à ceux qui les honoroient une certaine herbe qui avoit la vertu de rendre immortel ; que Ouei-ouang & Siuen-ouang, princes de Tſi, & Tchao-ouang, prince de Yen, y avoient envoyé des gens pour leur en apporter ; mais que ne ſachant pas ce qu'il falloit offrir à ces eſprits, des vents terribles leur avoient fait faire naufrage, & les avoient engloutis dans les abîmes de la mer. Que pour ſe rendre ces eſprits favorables, il falloit choiſir quelques milliers de jeunes garçons & autant de jeunes filles, & les leur offrir ; ſeul moyen d'obtenir d'eux l'herbe de l'immortalité, qu'ils n'accordoient qu'à ce prix.

Avant l'Ere Chrétienne. 219. *Tſin-chi-hoang-ti.*

L'empereur, quoique d'un eſprit pénétrant & ſolide, donna cependant dans une pareille rêverie, tant l'homme deſireroit ne point mourir. Il fit embarquer, pour cette île chimérique, le nombre de jeunes garçons & de jeunes filles que ces magiciens demandoient ; mais à peine les vaiſſeaux eurent-ils perdu la vue des terres impériales, qu'il s'éleva une tempête affreuſe qui les fit tous périr, à l'exception d'une petite barque toute délâbrée, qui apporta la nouvelle de ce triſte naufrage.

En faiſant la viſite de ſes provinces, l'empereur courut riſque de la vie. Tchang-leang, dont les ancêtres, durant cinq générations de père en fils, avoient ſervi les princes de Han en qualité de miniſtres, voyant la famille de ſon prince éteinte, réſolut de la venger par la mort de celui qui l'avoit détruite. Dans le même temps le frère de Tchang-leang vint à mourir : après l'avoir mis dans une bière, il fit ſerment de ne le point enterrer qu'il n'eût exécuté ſon deſſein.

218.

Avant l'Ere Chrétienne. 218. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Tchang-leang convint avec un homme d'une force extraordinaire, qu'il attendroit l'empereur à Pou-lang-cha. Il lui remit une maſſue de fer, du poids de deux cens livres, avec une ſomme conſidérable. Cet homme prit la maſſue & refuſa l'argent. Comme il étoit lui-même ennemi de TSIN-CHI-HOANG-TI, il entra d'autant plus volontiers dans le reſſentiment de Tchang-leang. Il parvint juſqu'au char de l'empereur, dont il fracaſſa les roues d'un coup de ſa maſſue; mais il manqua ce prince, & s'eſquiva ſi adroitement, que quelques perquiſitions que TSIN-CHI-HOANG-TI en fît faire, il ne put le découvrir. Cependant les courtiſans accusèrent Tchang-leang d'être l'auteur de ce complot: on inſtruiſit ſon procès, qui dura deux ans, ſans pouvoir le convaincre, ni acquérir des preuves contre lui.

215. TSIN-CHI-HOANG-TI, la trente-deuxième année de ſon règne, faiſant la viſite des provinces ſeptentrionales, le même *Tao-ſsé*, Siu-chi, qui lui avoit fait faire le triſte embarquement, où une ſi brillante jeuneſſe avoit péri, eut encore l'audace de ſe préſenter devant lui, & de lui dire qu'il avoit été à la prétendue île de la mer, où il n'avoit pu obtenir la fameuſe herbe de l'immortalité; mais que les eſprits lui avoient remis un billet cacheté, dans lequel il y avoit des choſes de la dernière importance pour la famille impériale.

TSIN-CHI-HOANG-TI ordonna de lui apporter ce billet, & y lut ces paroles: *La deſtruction des Tſin viendra des Tartares Hiong-nou.* Il parut troublé à cette lecture; mais reprenant un air calme, il ordonna au général Mong-tien de ſe mettre à la tête d'une armée de trois cens mille hommes, & de les chaſſer juſqu'au-delà des montagnes les plus reculées de Tartarie.

214. Mong-tien prit ſa route du côté du nord-eſt, vers les mon-

tagnes Kiai-ché-chan (1), en chaſſa les Tartares, d'où venant à l'oueſt, il nettoya toutes les limites ſeptentrionales de l'empire juſqu'au pays de Ho-nan (2), dont il ſe ſaiſit, & répara enſuite la grande muraille depuis Lin-tao (3), dans l'étendue de plus de dix mille *ly*, juſqu'au Leao-tong, afin de fermer tous les paſſages aux Tartares, & de les empêcher d'entrer en Chine. L'empereur en donna la garde à ce général, qui fixa ſa demeure à Chang-kiun.

Avant l'Ere Chrétienne. 214. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Il parut cette année, trente-troiſième du règne de TSIN-CHI-HOANG-TI, une comète.

L'empereur, de retour de la viſite des provinces ſeptentrionales, trouva ſon nouveau palais achevé. En ſigne de réjouiſſance, il invita tous ſes grands à un magnifique feſtin, où l'on s'étendit beaucoup ſur les louanges de ce prince. 213.

« C'eſt par votre ſageſſe, lui dit Tcheou-tching-tchin, & » par vos vertus, que l'empire jouit aujourd'hui de la paix. » En changeant tant de principautés en provinces, vous avez » étouffé tout ſujet de guerre. Ce qu'on rapporte des familles » précédentes, quelque beau, quelque grand qu'il ſoit, n'ap» proche point de ce que vous avez fait ».

Chun-yu-yuei l'interrompant, dit : « Les princes des dynaſ» ties des *Chang* & des *Tcheou* ont poſſédé l'empire plus » de mille ans ; mais en élevant leurs neveux pour ſe ſoutenir, » ils ont préciſément détruit leur puiſſance. Cependant Tcheou» tching-tchin en dit trop, & fait voir par-là qu'il n'a pas toute » la droiture & la fidélité qu'il doit à ſon prince ».

(1) Au nord-eſt de Tchong-ly-hien de Yong-ping-fou du Pé-tché-li.
(2) Le pays d'Ortous.
(3) Min-tcheou-oué du Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 213. *Tſin-chi-hoang-ti.*

« Eh bien, répondit l'empereur, ſi quelqu'un de vous a quelque choſe à me dire, qu'il parle en liberté; je ſerai même charmé de ſavoir vos ſentimens ſur ma conduite ». Li-ſsé, ſon premier miniſtre, qui avoit conçu le deſſein de rendre ſon nom fameux, profita de cette permiſſion, & lui dit :

« Nous ne liſons pas dans nos hiſtoires, que nos premiers » princes aient ſuivi en tout les règles de leurs prédéceſſeurs; » nous y voyons au contraire, que les trois familles qui ont » précédé celle de Votre Majeſté, ont ſuivi celles qui leur étoient » particulières. Prince, vous avez établi une nouvelle forme de » gouvernement qui, ſuivant les règles de la ſageſſe humaine, » doit toujours maintenir ſur le trône votre auguſte famille; » tous l'approuvent, tous la reçoivent avec des ſentimens pleins » d'eſtime & de vénération; il n'y a que cette claſſe d'hommes » ſtupides, qui ſe piquent d'être gens de lettres, qui n'en veulent » pas convenir. Ils ont toujours dans la bouche les règles » des anciens; ils en parlent ſans ceſſe. Eh! qu'y a-t-il de bon » dans le gouvernement des trois familles qui ont régné juſqu'ici? Donner toute liberté à ces ſortes de gens de courir » chez les princes, comme dans les guerres paſſées, pour fomenter les troubles, eſt un des points où ces familles ont le » plus erré.

» Aujourd'hui tout eſt arrêté, tout obéit à un ſeul maître, » tout vit en paix; il faut que Votre Majeſté, pour obvier au » déſordre à venir, oblige ces gens de lettres à s'inſtruire des » nouvelles règles de votre gouvernement. Aucun, je le ſais, » ne veut s'y conformer; ils n'étudient que les anciennes coutumes; ils blâment les vôtres, & excitent par ce moyen le » peuple à les condamner.

» A peine a-t-on publié quelqu'une de vos ordonnances, » qu'on

» qu'on les voit dans chaque maiſon les critiquer ouvertement, » leur donner un ſens faux, & les expliquer d'une manière qui » ne vous fait pas honneur. Ils emploient les connoiſſances » qu'ils ont acquiſes par l'étude, à inſpirer au peuple de l'aver- » ſion pour votre gouvernement, & à lui inſinuer un eſprit de » révolte. Si Votre Majeſté n'y met ordre, d'une manière effi- » cace, votre autorité perdra toute ſa force, & les troubles » recommenceront à déſoler l'empire.

Avant l'Ere Chrétienne. 213. *Tſin-chi-hoang-ti.*

» Mon avis ſeroit qu'on réduiſît tant de ſortes de caractères » à un ſeul, & qu'on obligeât tout le monde, ſous de grièves » peines, à ne ſe ſervir que de ceux qui ſont en uſage à la cour » de Votre Majeſté. Quelle confuſion n'eſt-ce pas de voir dans » un état au moins ſoixante-dix manières d'écrire? N'eſt-ce » pas-là un moyen très-propre à entretenir le penchant à la » révolte?

» Votre Majeſté devroit encore faire brûler tous les livres, » excepté l'hiſtoire de *Tsin*: elle devroit ordonner, ſous peine » de la vie, qu'on remît aux mandarins le *Chu-king*, le *Chi-king*, » & tel autre livre que ce ſoit, pour être réduits en cendres; » défendre de parler de ces livres, de même que de blâmer le » gouvernement, ſous peine, pour les contrevenans, d'être punis » du dernier ſupplice, & de l'extinction de toute leur famille.

» Et pour obliger les mandarins à tenir la main à l'exécu- » tion de ces ordres, il faut les condamner aux mêmes peines » que les réfractaires. On peut cependant épargner les livres » qui ne traitent que de la *médecine*, des *koua*, & du *labourage* ». L'empereur applaudit ſi fort au conſeil de Li-ſsé, que de peur que quelqu'un des grands ne s'y oppoſât, il fit ſur le champ expédier l'ordre fatal de brûler les livres.

Quelque attachés que fuſſent Heou-ſeng & Leou-ſeng à

212.

Avant l'Ere Chrétienne. 212. *Tſin-chi-hoang-ti.*

l'empereur, ils blâmèrent entre eux cet ordre avec beaucoup de liberté. Par malheur ils furent entendus & dénoncés, mais ils prirent la fuite.

L'empereur fut ſi irrité, ſur-tout contre Lou-ſeng qu'il avoit comblé de bienfaits, qu'il donna ordre d'examiner, avec la dernière ſévérité, les lettrés de Hien-yang, & que ſans aucun égard on fît mourir indiſtinctement tous ceux qui auroient mal parlé de lui.

Cet examen ſe fit dans la plus grande rigueur; plus de quatre cens ſoixante lettrés, la plupart gens de mérite, furent condamnés à être enterrés tout vifs dans de grandes foſſes, creuſées exprès, où on les laiſſa mourir cruellement. Fou-ſou, fils aîné de TSIN-CHI-HOANG-TI, touché de cette barbarie, lui repréſenta que les lettrés, qu'on traitoit avec tant d'inhumanité, n'étudioient les livres de Confucius, que pour faire régner la vertu dans l'empire, en y répandant ſa doctrine; qu'il craignoit que cette rigueur n'occaſionnât des révoltes, & qu'il ne pouvoit voir tranquillement ces ſcènes affreuſes de ſang & de barbarie.

TSIN-CHI-HOANG-TI, piqué de ces remontrances, entra dans une grande colère contre le prince Fou-ſou, & pour l'en punir, il lui ordonna de partir ſur le champ pour Chang-kiun, & d'aller prendre le commandement des troupes ſur les frontières, conjointement avec Mong-tien ».

211.

Peu de temps après on trouva, dans le territoire de Tong-kiun, une pierre, qu'on prétendoit être tombée du ciel, ſur laquelle étoient gravés ces mots: *TSIN-CHI-HOANG-TI mourra bientôt, & après ſa mort, ſes états ſeront partagés.* On fit ſur cela de grandes perquiſitions, & les mandarins n'ayant pu en découvrir l'auteur, tous les habitans de ce diſtrict furent mis à

mort, & la pierre brûlée juſqu'à ce qu'elle fût réduite en pouſſière.

Avant l'Ere Chrétienne. 211. *Tſin-chi-hoang-ti.*

L'année ſuivante, l'empereur partit de la cour pour aller faire la viſite des provinces méridionales. Il ſe fit accompagner de Hou-hai ſon fils, & de Li-ſsé ſon premier miniſtre. Il alla d'abord à la montagne Kieou-y-chan (1), viſiter le tombeau l'empereur Chun; d'où s'étant embarqué ſur le fleuve Kiang, il le deſcendit pour aller dans le Tché-kiang, de-là à Tan-yang (2); puis continuant ſa route au midi, il paſſa la rivière Tſien-tang-kiang, & fut viſiter, à la montagne Hoei-ki-chan, le tombeau du grand Yu, d'où revenant par Lang-yé, il tomba dangereuſement malade à Ping-yuen (3).

210.

Il n'avoit nommé aucun prince ſon héritier, parce qu'il ne vouloit jamais entendre parler de la mort. Perſonne n'oſa l'avertir du danger où il étoit; cependant l'eunuque Tchao-kao, qui avoit ſoin du ſceau de l'empire, & de toutes les marques de l'autorité ſuprême, craignant le reſſentiment du prince Fou-ſou, qui n'avoit pas paru content de ſa conduite, & voyant la maladie déſeſpérée, vouloit envoyer ces marques à ce prince, que le droit de la naiſſance appelloit le premier à l'empire. Il lui en donna même avis; mais avant que l'officier chargé de ſa commiſſion partît, l'empereur mourut à la ſeptième lune, ce qui fit tout changer par les intrigues de ce même eunuque.

Tsin-chi-hoang-ti régna vingt-cinq ans dans les états de Tſin ſous le nom de Tching-ouang, douze avec le titre

(1) A ſoixante *ly* au ſud de Hing-yuen-hien de Yong-tcheou-fou du Hou-kouang.
(2) Tan-yang-hien de Tching-kiang-fou du Kiang-nan.
(3) Ping-yuen-hien de Tſi-nan-fou du Chan-tong.

Avant l'Ère Chrétienne. 210. *Tsin-chi-hoang-ti.*

d'empereur & maître de toute la Chine, ſous le nom de TSIN-CHI-HOANG-TI, & en tout trente-ſept ans. Il mourut la cinquantième année de ſon âge.

On tint ſa mort cachée juſqu'à ce qu'on eût pourvu à ſon ſucceſſeur. Il y avoit une faction, compoſée de ſix eunuques, à la tête de laquelle étoit Tchao-kao. Ce dernier avoit beaucoup d'eſprit, & étoit parfaitement entré dans les vues de TSIN-CHI-HOANG-TI, quant aux ordonnances qui concernoient la punition des crimes, ce qui avoit engagé l'empereur à le charger d'en inſtruire ſon fils Hou-hai, qu'il aimoit de prédilection.

L'eunuque Tchao-kao, élevé à un poſte aſſez éminent, s'étoit dévoué au prince Hou-hai, & avoit une averſion marquée pour toute la famille de Mong-tien. Cette famille cependant s'étoit maintenue dans les bonnes graces de TSIN-CHI-HOANG-TI. A la mort de ce prince, Mong-tien commandoit toutes les troupes de l'empire, & ſon frère Mong-y étoit chef du grand conſeil. L'eunuque Tchao-kao, dans l'intention de perdre cette famille, de ſe délivrer du prince Fou-ſou & de ſe rendre important, alla trouver le jeune prince Hou-hai, & le fit conſentir, ſans peine, à ſuppoſer un ordre de ſon père, qui le nommoit, lui Hou-hai, pour ſon ſucceſſeur, & ordonnoit à Fou-ſou de ſe donner lui-même la mort. « Mais, » ajouta-t-il, nous ne tenons rien, ſi le premier miniſtre Li-» ſsé ne nous ſeconde. Je vais le trouver, & dans peu je vous » rendrai ſa réponſe ». Il dit à ce miniſtre que le ſceau & les autres marques de la dignité impériale étoient entre les mains du prince Hou-hai; il ne dépend que de vous & de moi de faire reconnoître empereur celui des deux princes que nous voudrons choiſir.

« Que dites-vous, interrompit vivement Li-ſsé ? il n'en fau-
» droit pas davantage pour détruire la famille des *Tsin*, &
» mettre tout l'empire en combuſtion ? Eſt-ce aux ſujets à dé-
» terminer l'héritier de leur prince » ?

Avant l'Ere Chrétienne. 210. *Tſin-chi-hoang-ti.*

« Qui ne rend juſtice, reprit Tchao-kao, à votre droiture
» & à votre habileté, & qui ne connoît vos ſervices ? Cepen-
» dant ſi Fou-ſou monte ſur le trône, pouvez-vous douter que
» Mong-tien ne devienne ſon premier miniſtre & ſon conſeil ?
» Alors ſans emploi, ſans honneurs, vous vous retirerez dans
» un village, pour y paſſer triſtement le reſte de vos jours ; au
» lieu que ſi nous mettons Hou-hai ſur le trône, il vous eſtime,
» il vous aime ; il vous comblera de ſes bienfaits ».

Li-ſsé, après avoir réfléchi quelque temps, conſentit à mettre Hou-hai ſur le trône. Cette réſolution priſe, ils publièrent la mort de TSIN-CHI-HOANG-TI, & firent reconnoître en même-temps Hou-hai pour ſon ſucceſſeur, ſous le nom de Eulh-chi-hoang-ti, ſuivant que ſon père l'avoit ordonné.

EULH-CHI-HOANG-TI.

Cependant avant la cérémonie de ſa proclamation, Li-ſsé & Tchao-kao envoyèrent à Fou-ſou un ordre, ſuppoſé de ſon père, qui étoit conçu en ces termes :

« Vous Fou-ſou, vous avez montré juſqu'ici que vous êtes
» incapable de rendre aucun ſervice à l'état ; vous ne faites
» que murmurer & vous plaindre de mon gouvernement.
» Lorſque vous étiez à ma cour, j'étois ſans ceſſe importuné
» de vos repréſentations. Mong-tien, peu zélé pour le bien
» de l'empire, ne vous exhorte point à changer, mais paroît
» même approuver votre conduite, ſi peu digne de l'un & de
» l'autre. Deux ſujets comme vous ſont dangereux ; ainſi cet

» écrit parvenu entre vos mains, je vous ordonne de mourir ».

Avant l'Ere Chrétienne. 210. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Le prince Fou-ſou, après avoir lu cet ordre, vouloit ſur le champ l'exécuter ; mais Mong-tien lui arrêtant le bras, lui dit : « Prince, ne précipitons rien. Eſt-il probable qu'il émane de » l'empereur votre père & notre maître ? Il m'envoie avec » trois cens mille hommes ſur nos limites pour les garder ; » quelque temps après il vous ordonne d'y venir partager avec » moi le commandement ; ne nous auroit-il pas fait rempla- » cer en donnant cet ordre ? D'où je conclus qu'il eſt ſuppoſé ». « Lorſqu'un père, répondit Fou-ſou, ordonne à ſon fils de » mourir, doit-il différer d'obéir » ? A ces mots, il s'enfonce le poignard dans le ſein, & tombe mort aux pieds de Mong-tien.

Mong-tien ne ſuivit point ſon exemple, mais il partit pour aller trouver Li-ſsé : on ne lui permit pas d'aller juſqu'à lui. Arrivé à Yang-tcheou (1), il fut arrêté & mis aux fers. Mong-y, ſon frère, qui revenoit d'une commiſſion, fut auſſi arrêté à Tai.

A la neuvième lune, après les obſéques de Tſin-chi-hoang-ti, qui fut inhumé dans un ſuperbe tombeau au bas du mont Li-chan, le nouvel empereur fit conduire à Hien-yang, Mong-tien & Mong-y pour les faire mourir. Tſé-yng, fils du prince Fou-ſou, ne put voir cette injuſtice ſans en être touché. Il repréſenta à l'empereur, d'une manière aſſez vive, que Mong-tien & Mong-y étoient les premiers & les meilleurs officiers de l'empire ; qu'il y en avoit peu qui euſſent rendu d'auſſi grands ſervices à la famille des *Tsin*, & que leur mort révolteroit les grands & le peuple.

Eulh-chi-hoang-ti, malgré la juſtice de ces remontrances,

(1) A trente-cinq *ly* au nord de Ning-tcheou de King-yang-fou du Chen-ſi.

les condamna l'un & l'autre à perdre la vie, par le conſeil de l'eunuque Tchao-kao, à qui il étoit entièrement livré.

Avant l'Ere Chrétienne. 210. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Lorſqu'on ſignifia cet arrêt injuſte à Mong-tien: « J'ai ſervi, » dit-il, avec zèle & fidélité ſous trois princes de la famille » des *Tsin*, & je me ſuis toujours montré avec honneur; mes » ſervices ne leur ont pas été inutiles. Lorſque j'appris qu'on » cherchoit à me faire mourir, j'étois à la tête de trois cens » mille hommes, l'élite des troupes de l'empire, dont je pou- » vois diſpoſer; mais j'étois incapable de rien entreprendre » qui pût déshonorer ma mémoire, ni celle du grand prince » que j'ai ſervi avec tant de ſuccès ». Ce généreux militaire prit avec fermeté le poiſon qu'on lui avoit préparé. Mong-y ſon frère mourut avec le même courage.

209.

Après la mort de ces deux grands hommes, l'empereur dit à l'eunuque Tchao-kao ſon favori: « Je ſuis jeune & maître » de l'empire; tout y eſt ſoumis, tout y eſt en paix; de quoi » me ſerviroit d'être placé ſur le trône, ſi je n'en profitois pas » pour ſatisfaire les inclinations de mon cœur »?

« Vous venez, Sire, lui répondit Tchao-kao, de monter ſur » le trône, pluſieurs en murmurent & en ſont mécontens; je » crains même qu'il n'en réſulte quelque grand changement. » Dans cette fermentation des eſprits, pourriez-vous ne vous » occuper que de vos plaiſirs? Cependant, pour étouffer entiè- » rement tout germe de révolte & vous délivrer de toute in- » quiétude, uſez d'une ſévérité inflexible; augmentez les genres » de peines & de ſupplices; faites mourir ſans égard les grands; » deſtituez les anciens officiers, pour les remplacer par des ſu- » jets qui vous ſoient dévoués; enrichiſſez les pauvres des dé- » pouilles des riches; alors tout vous rira ſur le trône: exempt » de crainte, les plaiſirs n'attendront pas que vous alliez les

» chercher, & vous vous déchargerez du ſoin pénible du gou-
» nement ſur un miniſtre ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Flatté d'être délivré de ce fardeau, le jeune empereur nomma Tchao-kao ſon premier miniſtre, & lui remit toute ſon autorité. Cet eunuque, naturellement porté à la cruauté, n'eut pas plutôt entre les mains un pouvoir ſi abſolu, qu'il commença à s'en ſervir contre les princes de la famille impériale, qu'il faiſoit mourir pour la moindre faute. En peu de mois, il fit périr preſque tous les princes & princeſſes de cette famille, & la plupart des grands de la cour.

Dans le Kiang-nan, une des provinces méridionales, il y eut une ſédition excitée par huit à neuf cens habitans, qui manquant de vivres, s'étoient attroupés à Ta-tcé (1), & cauſoient quelque déſordre. Tchao-kao y envoya Tchin-ching & Ou-kouang, avec des troupes, pour les faire rentrer dans le devoir.

On étoit alors en automne; les pluies continuelles avoient gâté les chemins, ce qui retarda la marche des troupes. Tchin-ching, à qui Tchao-kao avoit fixé les jours, voyant le temps paſſé, & ſe rappellant ſur-tout les terribles exemples de la vengeance de ce miniſtre, ſe crut perdu. Il aſſembla ſes gens, & leur dit: « Vous ſavez tous que Tchao-kao a déterminé le
» terme de notre expédition; ce temps eſt écoulé, & nous
» n'avons encore rien fait. Vous connoiſſez ce cruel eunu-
» que; de braves gens comme nous doivent-ils s'expoſer à
» l'infamie de mourir par ſes mains? Nous pouvons, ſi nous
» le voulons, nous ſouſtraire à ſa tyrannie. Le prince Fou-ſou
» peut-être vit encore, ſon parti eſt celui de la juſtice & de
» l'honneur ». Entraînés par ce diſcours, officiers & ſoldats tous

(1) Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

proteſtèrent

» proteſtèrent de le ſuivre ». Tchin-ching changea le nom de Tſin, que portoit ſon armée, en celui de Tchou ſa patrie.

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ce général, profitant de l'ardeur de ſes troupes, ſe rendit maître de Ta-tcé-hiang, & fut aſſiéger la ville de Ki (1). Cette place, après une légère réſiſtance, ſe ſoumit avec toutes ſes dépendances: de-là prenant le chemin des provinces orientales, il reçut dans la route quantité de ſoldats qui venoient par troupes ſe joindre à lui. En arrivant à Ta-leang (2), il ſe vit une armée de plus de cent mille hommes.

Il y rencontra Tchang-eulh & Tchin-yu, qui lui offrirent leurs ſervices. C'étoit deux ſages d'une grande réputation, pour qui Tchin-ching avoit beaucoup d'eſtime, quoiqu'il ne les eût jamais vus. Ce fut là que les plus anciens de l'armée & les plus habiles politiques le preſsèrent de prendre le titre de roi de Tchou.

Tchin-ching, qui n'aſpiroit pas moins qu'à la conquête de tout l'empire, refuſa d'abord, par une feinte modeſtie, de prendre ce titre, & comme on le ſollicitoit de ne pas différer, il répondit qu'il conſulteroit là-deſſus Tchang-eulh & Tchin-yu.

« Le prince de Tſin, qui prend le nom de EULH-CHI-» HOANG-TI, ne le mérite pas, répondirent ces deux ſages; » ſa conduite, ſi oppoſée à la vertu, le rend abſolument in-» digne de cet auguſte titre : il a éteint preſque toute ſa » famille; il fait mourir ſes ſujets les plus fidèles, & déſole ſon » peuple. C'eſt aimer véritablement l'empire, que de s'oppoſer » au torrent de tant de vices.

(1) A quarante-ſix *ly* au ſud de Sou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
(2) Kai-fong-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» Mais, ſeigneur, à peine arrivé au pays de Tchin, prendre » d'abord la qualité de roi, ce ſeroit donner à tout l'empire » un exemple dangereux. Voudriez-vous ternir par-là votre » réputation ? Croyez-nous, ne prenez point encore ce titre ; » mais ſans perdre de temps, avancez-vous dans le pays avec » vos troupes ; envoyez des gens dans les ſix principautés que » les *Tsin* ont détruites ; promettez un prompt ſecours à ceux » qui reſtent des familles de ces princes, & vous verrez accou- » rir en foule des gens zélés qui nous aideront à détruire la » famille des *Tsin*. Les *Tsin* ſeront obligés de diviſer leurs » forces, elles ne viendront pas toutes réunies tomber ſur nous, » & il nous ſera aiſé de vaincre celles qu'ils nous oppoſeront. » Croyez-vous, lorſque vous vous ſerez rendu maître de Hien- » yang, qu'on ne rende pas juſtice à votre mérite, & qu'on » vous refuſe alors toute l'obéiſſance qu'on devra au libéra- » teur de l'empire » ?

Tchin-ching, dont cette réponſe contrarioit l'ambition, n'y eut aucun égard : il prit, ſans différer, le titre de roi de Tchou, s'en fit rendre les honneurs, &, en cette qualité, il nomma les officiers de ſa cour ; il arbora les marques de la dignité royale, & ſe forma un ſuperbe cortége. Ce nouveau monarque caſſa toutes les ordonnances de l'empereur EULH-CHI-HOANG-TI, & en fit publier d'autres en ſon nom. Il créa Ou-kouang prince, en lui donnant un pouvoir abſolu ſur les officiers de ſon armée.

Un courier porta bientôt à Hien-yang la nouvelle de la révolte de Tchin-ching. L'empereur, livré à ſes plaiſirs, ne vouloit point être troublé ; au lieu de recourir aux expédiens les plus prompts pour étouffer cette révolte dans ſon origine, il fit charger de chaînes le courier, & ordonna qu'on le mît dans un cachot.

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Quelques jours après des courtiſans, pour appaiſer la colère de l'empereur, ſupposèrent un autre courier, avec la nouvelle, qu'à la vérité il y avoit eu des commencemens de révolte, occaſionnés par des miſérables, qui, comme des rats ou des chiens, avoient donné quelques coups de dents; mais que les mandarins des lieux étoient allés contre eux, & les avoient enlevés tous, qu'ainſi Sa Majeſté pouvoit être en repos. EULH-CHI-HOANG-TI eut tant de joie de cette fauſſe nouvelle, qu'il fit donner une forte récompenſe au ſecond courier, & rendit à l'autre ſa liberté.

Tchang-eulh & Tchin-yu cependant ſollicitoient Tchin-ching de leur donner des troupes, pour aller dans les états de Tchao y faire déclarer les peuples en ſa faveur. Tchin-ching qui s'étoit refroidi à l'égard de ces deux ſages, parce qu'ils n'avoient pas approuvé qu'il prit ſi-tôt le titre de roi, nomma Ou-tchin pour en être le général, & les fit ſes lieu-tenans.

Il forma en même temps une ſeconde diviſion, ſous les ordres de Tcheou-chi, pour aller dans les états de Ouei, & une troiſième plus conſidérable, commandée par Tcheou-ouen, très-bon officier, pour s'oppoſer aux troupes de l'empereur.

Ou-tchin reçut tant de recrues pendant ſa route, que ſon armée, qui n'étoit que de trois mille hommes quand il ſe ſépara de Tchin-ching, ſe trouva être forte de pluſieurs dixaines de mille ſoldats, lorſqu'il arriva dans la principauté de Tchao. Auſſi dès qu'il parut à la tête d'une ſi groſſe armée, il n'eut pas de peine à ſe rendre maître d'une douzaine de villes &, alla mettre le ſiége devant Fan-yang (1).

(1) Chan y-hien dépendant de Pé-king.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Le gouverneur de la place qui craignoit que Ou-tchin ne le fît mourir, lui fit dire que s'il lui promettoit d'accorder la vie à tous les mandarins qui ſervoient l'empereur, il le rendroit maître de toutes les villes de Tchao & de Yen ſans coup férir. Ou-tchin lui en donna ſa parole. Ce gouverneur alors ſe joignant à lui, ils ſoumirent dans très-peu de temps plus de trente villes, ſans qu'il fût néceſſaire de tirer l'épée.

Tcheou-ouen, que Tchin-ching avoit envoyé pour s'oppoſer aux troupes de l'empereur, ne trouvant perſonne, entra ſans peine dans les états de Tſin, où il enleva plus de mille chars, & augmenta ſon armée de plus de vingt mille hommes, qui vinrent ſe donner à lui. Enfin il s'avança du côté de Hien-yang, juſqu'à Hi (1), où il campa.

L'ennemi étoit trop près de la cour, pour qu'on laiſsât ignorer plus long-temps à l'empereur cette nouvelle : elle le jetta dans la plus grande conſternation. Il avoit pour ſa garde cinquante mille hommes, l'élite des vieilles troupes, avec leſquelles Tſin-chi-hoang-ti avoit conquis l'empire : on le preſſoit de les envoyer contre l'ennemi, & ce qui eſt ſurprenant, la confiance qu'il avoit en leur bravoure le retenoit, afin, diſoit-il, de pourvoir à la ſûreté de ſa perſonne. Mais enfin, après des inſtances réitérées, il permit qu'elles allaſſent ſe joindre à un corps qu'on avoit fait camper près de l'armée ennemie, pour l'empêcher d'approcher de Hien-yang.

Après cette jonction, les officiers qui les commandoient réſolurent d'attaquer l'ennemi, ce qu'ils firent avec tout le ſuccès qu'ils pouvoient deſirer. Les troupes de Tcheou-ouen, qui étoient preſque toutes de nouvelle levée, ne purent tenir contre la bravoure de la garde impériale.

(1) Lin-tong-hien de Si gnan-fou du Chen-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Cependant Tcheou-ouen, homme de tête, voyant les ſiens plier au premier choc, jugea que la bataille étoit perdue pour lui : ainſi il prit le parti de ſe retirer avec le moins de déſordre poſſible, toujours en faiſant face aux impériaux, & ſauva ainſi la plus grande partie de ſon armée. Cette retraite lui fit beaucoup d'honneur.

Tchang-eulh & Tchin-yu, lieutenans de Ou-tchin, avoient été envoyés en détachement dans les états de Tchao, pour achever de ſoumettre quelques places qui tenoient encore pour l'empereur. Dans cette expédition, leurs officiers prirent querelle, & elle fut pouſſée ſi loin que Tchang-eulh & Tchin-yu, ne pouvant venir à bout de les accorder, en donnèrent avis à Ou-tchin. Ce général ſaiſit adroitement cette occaſion pour prendre le titre de roi de Tchao, ſous prétexte qu'alors on auroit plus de reſpect pour ſes ordres.

Tchin-ching, irrité de la hardieſſe de Ou-tchin, fut ſur le point de faire mourir toute ſa famille, qui étoit en ſon pouvoir : il l'auroit exécuté ſi Fang-kiun, un de ſes officiers pour qui il avoit beaucoup d'eſtime & de déférence, ne l'en avoit diſſuadé, en lui conſeillant même de l'en féliciter & de lui envoyer des préſens, pour ne pas s'en faire un ennemi avant d'avoir détruit les *Tsin*.

Lorſque l'envoyé de Tchin-ching arriva auprès du nouveau roi de Tchao, Tchang-eulh & Tchin-yu, l'avertirent que le roi de Tchou ne lui envoyoit des préſens que pour le tromper; que ſon deſſein étoit, ſans doute, de l'engager à l'aider contre les *Tsin*, afin de pouvoir, dans la ſuite, le détruire plus aiſément lui-même : « Ainſi, ajoutèrent-ils, le parti le plus pru-
» dent eſt de ne point ſonger à faire la guerre à l'empereur,
» mais à vous affermir dans ce que vous poſſédez. Quand bien

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» même le roi de Tchou parviendroit à vaincre les *TSIN*, » vous ſerez en état de lui tenir tête, & de vous faire reſpecter. » S'il ne peut pas en venir à bout, vous n'aurez rien à craindre » de ſa part ; & qui répondroit que vous n'auriez pas un jour » les vœux de tout l'empire » ?

Ou-tchin ſuivit ce conſeil, & fit repartir le courier de Tchin-ching, avec de belles paroles : il envoya Han-kouang avec un corps de troupes envahir les états de Yen. Li-leang ſe ſaiſit de Tchang-chan, de Tchang-yen & du pays de Chang-tang.

Malgré la précaution de Tſin-chi-hoang-ti, de ne créer aucun prince, pour éviter les guerres inteſtines, on vit l'empire plus que jamais en fermentation. Dès la première année du règne de ſon fils, il ſe forma, de tous côtés, des partis contre le repos de l'état, ſous la conduite de différens braves, qui tous furent enfin vaincus par Lieou-pang, chef & fondateur de la fameuſe dynaſtie des *HAN*, après bien des combats & du ſang répandu.

Lieou-pang, né dans le canton de Pei (1), chef du village de Sſé-chang, avoit la taille haute & bien priſe, le port majeſtueux, le nez long, le front large, les yeux vifs & perçans, une phyſionomie noble & agréable ; ſon ame étoit auſſi belle que ſa figure ; il étoit généreux, bienfaiſant, & réuniſſoit à tant de qualités brillantes, un eſprit ſupérieur & un jugement ſolide.

Liu-kong, homme de conſidération de Chen-fou (2), après un court entretien qu'il eut avec lui, fut ſi charmé de ſon eſprit & de ſa phyſionomie, qu'il lui donna ſa fille en mariage.

Comme il conduiſoit un jour des criminels à la montagne

(1) Pei-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.
(2) Chen-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

Li-chan, lieu d'exil déterminé par Tſin-chi-hoang-ti, pluſieurs, dans la route ſe ſauvèrent, ce qui lui cauſa du chagrin. » Si cela continue, dit-il, je ſerai bientôt tout ſeul ». Pourſuivant ſon chemin, lorſqu'il fut à l'oueſt du pays de Fong, il chercha à noyer ſon chagrin dans le vin, & après en avoir bu quelques verres, à la nuit tombante, il ſe leva, tout-à-coup, l'air penſif, fit délier par ſes gens ceux qui reſtoient de ces criminels, & les renvoya, en leur diſant : « Vous n'êtes pas de » pire condition que ceux qui ſe ſont ſauvés, pourquoi vous » retenir? Allez, retirez-vous de votre côté, & moi du mien ». Quelques-uns le quittèrent, mais les plus braves & les plus déterminés ne voulurent point l'abandonner.

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Lieou-pang faiſant enſuite réfléxion ſur cette démarche, vit bien qu'à ſon retour les mandarins ne manqueroient pas de lui demander raiſon de la fuite de tous ces exilés, & qu'il en ſeroit certainement puni. Pour ſe ſouſtraire à leurs recherches, il prit le parti d'aller ſe cacher dans les montagnes Mang-chan & Tang-chan (1).

Le gouverneur de Pei, apprenant l'évaſion de ces criminels & de Lieou-pang, ſe crut perdu ; il ne vit d'autre ſûreté pour lui, contre le reſſentiment de la cour, que de ſe donner à Tchin-ching, avec tout le pays confié à ſes ſoins. Un de ſes officiers, ſoupçonnant ſon deſſein, l'en détourna, parce que toute ſa famille étoit au pouvoir de l'empereur, qui feroit tomber ſur elle ſa colère ; il lui dit qu'il falloit commencer par la faire revenir, avant que de ſe déclarer pour les rebelles. Que même il lui conſeilloit de rappeller tous les exilés fugitifs, ainſi que Lieou-pang, en leur promettant leur grace, & de l'emploi

(1) Entre Kouei-té-fou du Ho-nan & Tang chan-hien de Siu tcheou du Kiang-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

à Licou-pang ſur-tout, dont il pouvoit tirer beaucoup de ſervices, par l'eſtime que les habitans de Pei avoient pour lui.

Le gouverneur, après avoir rappellé ſa famille, fit publier une amniſtie & rappella les exilés; il envoya dans les montagnes chercher Licou-pang. Cependant lorſqu'il le ſut de retour, & aux portes de la ville, il les fit fermer & ne voulut plus le recevoir, parce que ſa réputation lui faiſoit ombrage.

Licou-pang, ſurpris & irrité de cette conduite, ne voulut pas reculer: il écrivit une lettre ſur une pièce de ſoie blanche, & après l'avoir attachée à une flèche, il la lança ſur les remparts.

La ſentinelle qui la ramaſſa, l'ayant lue, ne la porta pas au gouverneur; mais ayant aſſemblé quelques bourgeois, il leur en fit lecture. Un moment après ils prennent tous les armes, font ſoulever le reſte de la ville, forcent la maiſon du gouverneur, le tuent, ouvrent enſuite les portes à Licou-pang, qu'ils reçoivent avec des acclamations de joie extraordinaires, le déclarent prince de Pei, & lui forment un corps de troupes de trois milles jeunes gens choiſis, qui avoient pour diſtinctif des étendards rouges. Ce fut là le premier pas qui conduiſit Licou-pang à la plus haute fortune.

Dans le même-temps, Hiang-leang, du pays de Hia-ſiang (1), ſe fit auſſi un parti. Il avoit un frère, nommé Hiang-yuen, qui commandoit les troupes de Tchin-ching: ce frère avoit un fils appellé Hiang-tſié, qu'il avoit mené avec lui, pour l'inſtruire au métier des armes; mais un meurtre qu'il commit, obligea ce jeune homme de quitter ſon père, & de s'enfuir vers Hiang-leang, ſon oncle, pour éviter les vives pourſuites des parens du mort.

(1) Pi-tcheou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

Hiang-

Hiang-leang le reçut, & s'appliqua à lui enſeigner la manière de faire la guerre. Hiang-tſié fit des progrès ſi rapides, qu'il ſurpaſſa bientôt tous ceux de ſon âge, & put être mis au nombre des habiles gens.

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Yn-tong, gouverneur de Hoci-ki, apprenant que Tchin-ching s'étoit révolté, réſolut de marcher contre lui, & nomma Hiang-leang pour commander ſes troupes. Hiang-leang, qui avoit d'autres vues, envoya Hiang-tſié tuer ce gouverneur; après quoi, aſſemblant tous les officiers, il leur expliqua les motifs de cette action avec tant d'éloquence, qu'ils ſe déclarèrent en ſa faveur, & l'élurent gouverneur de Hoci-ki, en lui donnant pour lieutenant Hiang-tſié, ſon neveu, qui n'avoit alors que vingt-quatre ans, & qui fut le plus redoutable antagoniſte de Licou-pang & ſon compétiteur à l'empire.

Tien-tan, de l'ancienne famille des princes de Tſi, voyant tant de troubles dans l'empire, ſe joignit à Tien-jong & Tien-hong, de la même famille, pour tâcher de recouvrer les états de leurs ancêtres. Dans ce deſſein, ils ſe firent ſecrétement un parti aſſez diſtingué dans la ville de Ti (1), preſque tout compoſé de jeunes gens braves & vigoureux. Tien-tan convint avec eux, qu'après avoir commis quelque déſordre à la campagne, il s'approcheroit de la ville avec peu de monde, & qu'eux demanderoient à marcher contre lui; qu'il feroit ſemblant de ſe battre, & ſe laiſſeroit prendre avec quelques-uns de ſes gens, pour être conduit au gouverneur.

Le complot s'exécuta comme il avoit été projetté : on feignit d'en venir aux mains. Tien-tan fut vaincu & pris avec pluſieurs des ſiens; ils furent liés & menés au gouverneur

(1) Au nord-oueſt de Kao-yuen-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

de la ville, qui les fit paroître devant ſon tribunal, pour les interroger & leur faire leur procès.

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eul'i-chi-hoang-ti.*

A peine le gouverneur fut-il aſſis ſur ſon ſiége, que les cordes dont ces prétendus priſonniers étoient attachés tombèrent; ils ſe ſaiſirent des armes qu'on leur avoit préparées, ſe jettèrent ſur le gouverneur, le tuèrent, & ſoutenus de ceux qui les avoient introduits, ils ſe rendirent maîtres de la ville & rétablirent les princes de Tſi.

Han-kouang, que Ou-tchin avoit envoyé dans les états de Yen pour y pacifier les troubles, s'y comporta avec tant de ſageſſe & de prudence, que les plus diſtingués du pays réſolurent de le reconnoître pour leur prince. « Vous n'y penſez pas, leur » dit-il; eh! que deviendroit ma mère qui eſt entre les mains » de Ou-tchin »?

« Ou-tchin, reprirent-ils, n'eſt pas ſans inquiétude; il a à » l'oueſt les états de Tſin, au midi ceux de Tchou, dont il doit » ſe défier; de notre côté, nous ſommes en état de lui tenir » tête, & nous ne nous croyons pas moins forts que lui. Si » Tchin-ching, qui s'eſt fait roi de Ṭchou, n'oſe pas toucher » à la famille de Ou-tchin, qui de ſon général s'eſt fait roi de » Tchao, comment Ou-tchin oſeroit-il nuire à la vôtre »? Han-kouang ſe laiſſa perſuader, ſe fit proclamer roi de Yen, & quelque temps après Ou-tchin lui renvoya ſa mère avec honneur.

Tcheou-chi, que Tchin-ching avoit chargé de réduire les états de Ouei, y employa tant de douceur, qu'ils ſe ſoumirent tous, ſans qu'il fût néceſſaire de répandre une ſeule goutte de ſang. Les ſeigneurs de Ouei, charmés de ſa bonté, vouloient auſſi le choiſir pour leur roi; mais Tcheou-chi refuſa abſolument cet honneur.

« Dans le trouble qui agite l'empire, leur dit-il, il faut que » vous faſſiez voir qu'il eſt encore des ſujets fidèles à leurs » princes ; la famille qui vous gouvernoit avant les *Tsin* n'eſt » pas éteinte : le prince Ning-ling eſt digne d'être votre roi ; » l'honneur me défend d'uſurper un rang qui lui eſt dû ».

Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ces ſeigneurs dépêchèrent un d'entre eux au prince de Ning-ling, pour l'inviter à venir reprendre les états de ſes ancêtres. Tcheou-chi envoya en même-temps un de ſes officiers à Tchin-ching, roi de Tchou, pour l'engager à nommer Ning-ling, roi de Ouei, afin de ſe conſerver la ſuzeraineté ſur ce royaume.

Tchin-ching fit d'abord de grandes difficultés, prétendant que ces états, conquis par ſes troupes, lui appartenoient ; mais enfin, apprenant par un cinquième courier de Tcheou-chi, qu'on paſſeroit outre, s'il n'y conſentoit, il fit partir un de ſes officiers, avec pouvoir d'établir le prince Ning-ling roi de Ouei, à condition néanmoins qu'il prendroit Tcheou-chi pour ſon premier miniſtre. Tous les ſeigneurs furent charmés de cette dernière condition.

L'empereur, à qui on ne pouvoit cacher une révolution ſi ſubite, entra dans une terrible colère contre Li-ſsé, grand général de ſes troupes, juſqu'à lui reprocher, en préſence de toute ſa cour, qu'il excitoit les peuples à la révolte.

208.

Li-ſsé, ſaiſi de crainte, en voyant encore les rues pleines des cadavres de ceux qu'on exécutoit chaque jour ſur le moindre prétexte, ne ſavoit quel parti prendre. Il répondit quelque temps après, lorſqu'il jugea que la colère de l'empereur étoit réfroidie, & concerta le placet ſuivant avec l'eunuque Tchao-kao :

« Votre Majeſté eſt ſi éclairée, & ſi prompte à rendre la » juſtice, qu'à peine les grands & les petits, les mandarins &

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» les peuples, ont-ils le loiſir de ſe corriger. J'en ſuis témoin, » Sire, & j'oſerois porter les peuples à la révolte »? Ce placet produiſit tout l'effet que Li-ſsé en attendoit. L'empereur en fut content, mais il n'en devint que plus cruel. Perſonne ne pouvoit être certain d'un quart-d'heure de vie. Tous les jours étoient marqués par de nouvelles exécutions ſanglantes, qui ne ſervoient qu'à augmenter le nombre des mécontens.

Tcheou-ouen, quoique le meilleur des généraux de Tchin-ching, fut cependant le plus malheureux. Sa première campagne avoit été rapide; il avoit même pénétré aſſez près de Hien-yang; mais après la bataille de Ki, qu'il avoit perdue, Tchang-han, ſans lui donner le temps de raſſembler les fuyards, le ſuivit toujours d'aſſez près juſqu'à Mien-chi, qui s'étoit déclarée pour Tchin-ching. Tcheou-ouen réſolut de l'y attendre & de lui livrer bataille; mais quoiqu'il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine, il fut battu & perdit la vie dans cette ſeconde action.

Tchin-ching étoit inſtruit de l'embarras où ſe trouvoit ſon général, mais il n'étoit pas en état de lui donner du ſecours. Han-kouang, nouveau Roi de Yen, l'occupoit trop, & étoit même venu juſqu'à mettre le ſiége devant Yong-yang, qu'il lui étoit trop important de conſerver.

Han-kouang, malgré les ſecours que Tchin-ching jetta dans cette place, l'auroit priſe, ſans la trahiſon de Tien-tſang, ſon lieutenant, qui devoit ſe joindre aux ennemis avec la diviſion qu'il commandoit, au moment que le ſecours l'attaqueroit. Ce perfide, impatient de ce que le ſecours ne débouchoit point, & craignant que la priſe de la ville ne déconcertât ſes deſſeins, ſe rendit, bien accompagné, au quartier de Ou-kouang & le tua, en diſant que c'étoit par l'ordre du roi de

BIBLIOTECA
SEVILLA

Char des Princesses.

Tchou : il lui coupa la tête & l'envoya par un courier à Tchin-ching, qui, content de cette marque de fidélité à ſon égard, le nomma général des troupes qu'il envoyoit au ſecours de Tcheou-ouen contre l'empereur ; mais il perdit auſſi contre les impériaux la bataille & la vie.

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ou-tchin, roi de Tchao, s'affermiſſoit dans ſes états, lorſqu'un contre-temps ruina entièrement ſes affaires. Li-leang, grand général de ſes troupes, après avoir pourvu à tout ce qui regardoit Tchang-chan, avoit reçu ordre d'inveſtir Tai-yuen. L'entrepriſe n'étoit pas aiſée ; ſon armée conſidérablement diminuée par l'expédition de Tchang-chan, étoit peu en état de faire le ſiége de Tai-yuen : c'eſt ce qui le détermina à aller lui-même à Han-tan, où étoit la cour, pour obtenir quelque renfort.

En chemin il rencontra la ſœur de Ou-tchin dans ſon char : deſcendant auſſi-tôt de cheval, il ſe rangea avec le même reſpect qu'il auroit rendu au roi lui-même. Cette princeſſe, qui peut-être n'y fit pas attention, paſſa ſans répondre à l'honnêteté de Li-leang : il en fut ſi piqué, qu'attribuant à mépris ſon incivilité, il revient ſur ſes pas & la tue. Rentrant enſuite dans Han-tan, à la tête d'un détachement conſidérable qui l'eſcortoit, il va droit au palais de Ou-tchin, le force, tue le roi, & ſort de la ville ſans que perſonne osât preſque s'y oppoſer.

A la nouvelle de cette cataſtrophe, Tchang-eulh & Tchin-yu, ſes lieutenans, ne purent retenir leurs larmes : ils raſſemblent quelques troupes & forment une armée de quelques dixaines de mille hommes, avec leſquels ils vont chercher Li-leang. Ce général, après avoir aſſaſſiné ſon roi, ne prétendoit pas moins qu'à la poſſeſſion de ſes états, & ſe diſpoſoit à exécuter ſon deſſein.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ces deux ſages furent pénétrés de douleur d'avoir perdu celui qu'ils avoient mis ſur le trône ; ils pourſuivirent le meurtrier, le joignirent & le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le défirent entiérement, en le laiſſant mort ſur la place ; ils reçurent une partie de ſes gens, qui ſe rangèrent ſous leurs drapeaux.

Un de leurs amis, en les félicitant de leur victoire, leur dit : « Les états de Tchao ſont à votre diſpoſition. Ne pouvant » occuper enſemble le trône, vous diſputerez, de généroſité, » pour vous le céder mutuellement. Juſqu'ici vous avez été » inſéparables, & peut-être que cette couronne deviendroit » un ſujet de diviſion entre vous deux. Je vais vous dire libre- » ment ma penſée : Vous vous ferez infiniment plus d'honneur » en rétabliſſant l'ancienne famille de Tchao, & en l'aidant » de vos bras & de vos conſeils ».

Charmés de cette ouverture, les deux ſages guerriers firent chercher Hie de la véritable branche des princes de Tchao, qui avoit échappé à Lie, deſtructeur de ſa maiſon, & le rétablirent ſur le trône de ſes ancêtres, à la première lune du printemps, en lui aſſignant la ville de Sin-tou (1) pour le ſiége de ſa cour.

Tchin-ching, qui avoit commencé la révolte, n'eut pas une fin plus heureuſe que Ou-tchin, & que les autres qu'il avoit envoyés dans différentes provinces de l'empire, pour y allumer le feu de la rébellion. L'empereur ayant augmenté les troupes de Tchang-han, ſon général, qui avoit eu juſque-là du ſuccès, lui ordonna de marcher contre Tchin-ching. Ce général, qui étoit auſſi bon politique que grand capitaine, jugea que tant que Tchin-ching vivroit, il ne pourroit jamais étouffer la révolte. Il parvint à engager Tchuang-kia, qui commandoit

(1) Ki-tcheou de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

les chars de combats de Tchou, à rentrer dans l'obéiſſance des *Tsin.*

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Tchuang-kia, pour ſe faire un mérite auprès de l'empereur par quelque action d'éclat, prit ſi bien ſes meſures avec ceux qu'il avoit gagnés, qu'il tua Tchin-ching, & ſe mit en route pour aller joindre Tchang-han; mais Licou-tchin, vieux officier de Tchin-ching, le pourſuivit de ſi près, qu'après un combat opiniâtre, il le prit, & le fit mourir à la tête des troupes, qui reconnurent King-kieou pour roi de Tchou.

Tchao-ping, qui tenoit le parti du roi de Tchou, apprenant ſa mort funeſte, paſſa le Kiang, & de peur que cette nouvelle ne rallentît l'ardeur des peuples, il répandit les nouvelles les plus favorables, & fit partir Hiang-leang avec ſes huit à neuf mille hommes, pour aller inſulter les états de Tſin.

Tchin-yng, né à Tong-yang (1), jeune homme entreprenant & actif, profitant de ces temps de troubles, ſe forma un parti ſi conſidérable, qu'il ſe vit, en peu de temps, une armée de vingt mille hommes: on ne l'appelloit plus que *le jeune roi.* Sa mère lui défendit abſolument de le ſouffrir. « Contentez-» vous, lui dit-elle, du nom de général. Si vous réuſſiſſez, ce » ſera beaucoup pour vous de prendre la qualité de prince, & » ſi vous ne réuſſiſſez pas, il vous ſera plus aiſé de vous ſauver. » Il ne faut pas ſi-tôt exciter la haine des envieux ».

Ce jeune homme, docile aux ordres de ſa mère, ſignifia à ſa petite armée qu'il ne vouloit plus qu'on lui donnât le nom de roi. Il la détermina à ſe ranger ſous les étendards de Hiang-leang, officier de réputation, iſſu d'une famille qui avoit autrefois fourni des généraux aux armées de Tchou; & afin

(1) Hiu-y-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

d'assurer le succès du grand dessein qui les réunissoit, il dit à ses soldats, qu'il croyoit à propos de se joindre à Yng-pou, afin d'aller ensemble grossir les forces de Hiang-leang, qui avoit armé pour la même entreprise qu'eux.

Yng-pou officier de l'empereur EULH-CHI-HOANG-TI, étoit exilé à la montagne Li-chan, où il trouva plusieurs dixaines de mille criminels. Comme il étoit le plus considérable d'entre eux, & qu'il avoit beaucoup d'esprit & d'adresse, il sut bientôt s'attacher les compagnons de son exil. Ennuyé de ce séjour odieux, il s'étoit enfui avec les plus déterminés, & étoit venu sur les bords du Kiang exercer le métier de voleur.

Assez près delà, sur les bords du lac Poyang (1), demeuroit Ou-joui, qui avoit tellement gagné le cœur des habitans de ce canton, qu'ils ne lui donnoient point d'autre nom que celui de prince du Po-yang; ils lui étoient entièrement soumis. Yng-pou fut le trouver, & lui dit qu'il avoit quelques mille hommes à son service. Dès le premier entretien qu'ils eurent ensemble, il plut si fort à Ou-joui, qu'il lui donna sa fille en mariage, & le nomma général de ses troupes.

Hiang-leang, renforcé par les troupes de Tchin-yng, de Ou-joui & de Yng-pou, se trouva à la tête de plus de soixante-dix mille hommes. Ce général assembla tous les officiers, & leur dit : « Tchin-ching a travaillé le premier au grand des-» sein qui nous a obligé de prendre les armes, & n'a pas » eu l'avantage de le voir accompli : il a perdu misérablement » la vie par la main d'un traître. A peine a-t-on su qu'il n'é-» toit plus, que Tsin-kia, par le moyen de Licou-tchin, sans » consulter personne, s'est avisé de lui substituer King-kieou :

(1) Grand lac entre Nan-kang-fou, Kieou-kiang & Sao-tcheou-fou du Kiang-ti.

» c'est

» c'eſt ce que nous ne devons point ſouffrir. Mon intention » eſt que nous allions le punir de ſa témérité ».

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Après cette harangue, il ſe mit en marche avec ſon armée, pour aller chercher King-kiou. Ce nouveau roi de Tchou fut fait priſonnier dans une bataille qu'il perdit, & reçut la mort par les ordres de ſon vainqueur.

Malheureuſement pour lui, Lieou-pang n'arriva pas à temps pour le défendre : ce jeune héros, ſans autre motif que celui de ſervir King-kiou, étoit parti accompagné d'une petite troupe ; il rencontra dans ſa route Tchang-leang, conduit par le même deſſein. Ce dernier, inſtruit de ce que la renommée publioit de Lieou-pang, ſe ſoumit à ſon commandement avec la jeuneſſe qui l'avoit ſuivi.

King-kiou, informé de leur affection pour lui & de leur marche, leur fit dire de s'oppoſer à un détachement des troupes de Tſin qui s'avançoit contre Tchou. Ces deux partiſans furent battus. Ayant ramaſſé leurs gens diſperſés, ils ſe jettèrent ſur le pays de Tang, dont ils ſe rendirent maîtres. Enflés de ce petit ſuccès, ils crurent trouver autant de facilité du côté de Fong (1), mais ils échouèrent ; & après cet échec ils s'étoient mis en chemin pour venir joindre King-kiou.

La défaite ſubite & la mort de ce monarque les décida à ſe ranger du parti de Hiang-leang, qu'ils rencontrèrent à Siué (2). Ce général, ſur la réputation de Lieou-pang, l'accueillit & lui donna même un renfort pour ſe venger de l'affront qu'il avoit reçu devant Fong. Le jeune guerrier la prit d'aſſaut, & en fit raſer les murailles ; mais il n'imita point la cruauté de Hiang-yu,

(1) Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

(2) Lieou, à cinquante *ly* au ſud de Teng-hien de Siu-tcheou-fou du Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

neveu de Hiang-leang, qui fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans de Siang-tching, parce qu'il avoit été obligé, quelque temps auparavant, d'en lever honteuſement le ſiége.

Cependant le royaume de Tchou n'avoit point encore de maître, & Hiang-leang ne parloit point de lui en choiſir. Fan-tſeng, vieillard âgé de ſoixante-dix ans paſſés, du pays de Kiu-tchao, vint le trouver, & lui dit : « Dans le temps que les princes » de Tſin détruiſirent les ſix autres princes qui partageoient » avec eux l'empire, ils ſe ſaiſirent des états de Tchou, ſans au- » cun motif de plainte contre le prince qui les gouvernoit. Le » droit des gens & la bonne foi violés par les *Tsin*, en retenant » Hoai-ouang, ſans lui permettre de retourner dans ſes états, » indiſpoſèrent contre eux tous les gens de bien. Lorſque » Tchin-ching commença la guerre, au lieu de chercher quel- » qu'un de la famille des princes de Tchou à qui il pût rendre » ce trône uſurpé, il ſe fit lui-même proclamer roi de Tchou, » & tout le monde prévit qu'il ne régneroit pas long-temps. » Vous venez, ſeigneur, après lui; vous êtes à la tête d'une » nombreuſe armée, remplie d'excellens officiers; vous-même » deſcendez d'une famille qui a prodigué ſon ſang au ſervice » des princes de Tchou, vous rendriez votre nom immortel » en rétabliſſant les deſcendans de ces princes, que vos an- » cêtres ont regardés comme leurs maîtres & ſervis avec fidé- » lité ».

Touché du diſcours de ce ſage vieillard, Hiang-leang fit faire des perquiſitions long-temps inutiles : enfin on découvrit un petit neveu de Hoai-ouang, chez un pauvre laboureur, dont il gardoit les troupeaux.

Hiang-leang, après avoir conſtaté ſa naiſſance, fit reconnoître roi de Tchou ce dernier rejetton de la famille détruite,

& fixa ſa cour à Hiu-y (1). Animé par ce premier acte d'équité, il remit encore un des deſcendans des princes de Han en poſſeſſion de l'héritage de ſes pères. Toutes les bouches retentirent de ſon éloge, & l'amour des peuples fut le prix de ſon déſintéreſſement. Son parti s'accrut encore par le grand nombre des ſujets de ces deux royaumes, qui vinrent ſe ranger ſous ſes drapeaux.

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang ti.*

Cependant le brave Tchang-han, général des troupes impériales, ſoutenoit, avec beaucoup de gloire, les efforts des rébelles. Après avoir gagné pluſieurs batailles contre les troupes de Tchou, il étoit entré dans les états de Ouei, & ramenoit avec ſuccès les peuples à l'obéiſſance de l'empereur. Les généraux de Ouei ſe voyant preſque ſur le point de ſuccomber, dépêchèrent couriers ſur couriers aux rois de Tſi & de Tchou, pour leur demander du ſecours. Le roi de Tſi accourut en perſonne à la tête de ſes troupes, & celui de Tchou envoya un corps conſidérable ſous les ordres de Hiang-tou.

Toutes ces troupes, étant jointes, compoſèrent une armée qui auroit dû obliger Tchang-han à ſe retirer; mais loin d'en être intimidé, il fut au devant des confédérés & leur livra bataille. Le roi de Tſi y fut tué. Le général de Tſin, profitant de ſon avantage, pouſſa juſqu'à la capitale de Ouei, qu'il prit d'emblée, & y mit tout à feu & à ſang. Le roi de Ouei, pouſſé de déſeſpoir, aima mieux ſe jetter au milieu des flammes, que de tomber entre les mains des ennemis. Son frère eut le bonheur de ſe ſauver dans les états de Tchou, dont il reçut par la ſuite des ſecours, pour rentrer en poſſeſſion du royaume de Ouei.

(1) Hiu-y-hien de Sſé-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Si tous les ſujets de l'empereur euſſent été auſſi zélés à le ſervir que le brave Tchang-han, quelques progrès qu'eût fait la révolte, il n'y a point de doute qu'on ne fût venu à bout de l'éteindre ; mais la conduite de l'eunuque Tchao-kao, qui faiſoit impitoyablement mourir tous ceux qui ne ſuivoient pas aveuglément ſes volontés, augmentoit le nombre des mécontens, & détruiſoit tout le bien que Tchang-han faiſoit.

Tchao-kao avoit toute la confiance de EULH-CHI-HOANG-TI, qui ne ſortoit jamais de ſon palais. Ses grands ne pouvoient lui donner connoiſſance de ce qui ſe paſſoit, que par le canal de ce mépriſable eunuque, qui ne laiſſoit parvenir à l'empereur que ce qu'il vouloit qu'il connût.

Quelques-uns des principaux de la cour, voyant le déſordre empirer, réſolurent de pénétrer juſqu'à l'empereur, en ménageant cependant Tchao-kao, dont ils redoutoient la vengeance, par les exemples funeſtes qu'ils avoient journellement devant les yeux. Ils ſe propoſoient d'obtenir du prince qu'il leur confiât les rênes du gouvernement, & lui repréſentèrent en conſéquence, qu'étant élevé au premier rang parmi les hommes, il n'étoit pas de la dignité impériale qu'il communiquât au dehors ; qu'il devoit ſe décharger du ſoin des affaires ſur pluſieurs d'entre eux, qui avoient de l'expérience & de la capacité, & que ce fardeau étoit fait pour des ſujets, & non pour un monarque auſſi grand que lui. L'empereur, uniquement occupé de ſes plaiſirs, leur abandonna volontiers ce ſoin pénible, en leur donnant plein pouvoir de gouverner comme ils l'entendroient.

L'eunuque Tchao-kao, furieux de ce qu'on avoit fait cette démarche ſans ſa participation, réſolut de s'en venger ſur Li-ſsé, qui, comme premier miniſtre, étoit à la tête de cette

députation des grands. Il accuſa Li-yn, ſon fils, qu'on avoit envoyé contre les révoltés, d'être de connivence avec eux. Il peignit à l'empereur ſon autorité mépriſée, & les ordres de Li-ſsé plus reſpectés que les ſiens. Il finit par conſeiller à ſon maître d'y apporter un prompt remède, ſans attendre que Li-ſsé prît un plus grand aſcendant, qui rendroit le mal incurable.

Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Eulh-chi-hoang-ti, trop confiant, crut aux rapports inſidieux de ſon favori. Il fit expédier l'ordre d'arrêter Li-yn, & de le livrer au tribunal des crimes. Li-ſsé fut chargé de chaînes, & confiné dans un ſombre cachot, avec commiſſion au perfide Tchao-kao d'inſtruire ſon procès.

Cet eunuque fit arrêter en même-temps plus de mille perſonnes, ſur le moindre indice ou ſoupçon de liaiſon avec Li-ſsé : il prétendoit acquérir la preuve de la trahiſon de ce premier miniſtre, & de ſon fils, qui venoit de perdre la vie à la bataille de San-tchuen contre les rebelles.

A cette nouvelle, qui parvint à ſon père dans ſa priſon, ce miniſtre dreſſa un placet, pour juſtifier ſon innocence & celle de ſon fils ; mais l'eunuque l'intercepta : ce fut même pour lui un nouveau motif de hâter le ſupplice de Li-ſsé, qu'il fit mettre en pièces au milieu des rues. Après cette exécution révoltante, l'empereur, pour le récompenſer de ſon zèle, lui donna la place du malheureux Li-ſsé.

Lorſque Hiang-leang apprit la perte de la bataille qui s'étoit donnée dans les états de Ouei, il y accourut avec toutes les troupes qu'il commandoit, battit Tchang-han, le pourſuivit juſqu'à Ting-tao (1), où ce général, ayant voulu faire ferme, fut encore battu & obligé de ſe retirer.

(1) Ting-tao-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

D'un autre côté Hiang-yu, neveu de Hiang-leang, & Lieou-pang, défirent les troupes impériales dans le pays de San-tchuen. Ce fut dans cette action que le général Li-yn, fils de Li-ſsé, pérdit la vie. Hiang-yu s'y diſtingua par ſa bravoure, & Lieou-pang par ſa conduite.

Ces avantages enflèrent ſi fort le cœur à Hiang-leang, qu'il mépriſoit Tchang-han & les troupes de Tſin. Comme il en parloit d'une manière peu honorable devant Song-y, celui-ci lui dit : « Seigneur, j'ai toujours oui dire, *qu'un général qui* » *mépriſe ſon ennemi eſt à moitié vaincu.* Je vous avouerai » que je commence à craindre pour nous ». Hiang-leang ne lui fit d'autre réponſe qu'un grand éclat de rire.

Tchao-kao, ſur la nouvelle de la déroute de l'armée impériale, envoya ordre à tout ce que l'empereur avoit de meilleures troupes, de marcher pour aller joindre Tchang-han. Ce général n'eut pas plutôt reçu ce renfort, que revenant ſur ſes pas, il trouva encore Hiang-leang, campé à Ting-tao, & réſolut de lui donner bataille. Hiang-leang, plein d'une confiance mépriſante ne la refuſa pas, mais il ne fut pas long-temps à éprouver la vérité du conſeil de Song-y, car il perdit la bataille & la vie.

Tchang-han, après cette victoire, jugeant qu'il n'avoit plus à craindre les troupes de Tchou, paſſa le Hoang-ho, entra dans les états de Tchao, & alla mettre le ſiége devant Han-tan. Tchang-eulh ſavoit qu'il n'y avoit que très-peu de troupes dans cette capitale; il la crut perdue, & s'enfuit avec le roi à Kiu-lou (1), d'où ils dépêchèrent pluſieurs couriers à Tchou pour demander du ſecours.

(1) Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

Le roi de Tchou donna à Song-y le commandement des troupes qu'il envoyoit au ſecours de Tchao, & pour lieutenans Hiang-yu & Fan-tſeng : ils ſe joignirent à Tchin-yu, qui après avoir raſſemblé les débris de la bataille de Ting-tao, en avoit fait un corps de quelques dixaines de mille hommes, avec lequel il tâchoit de faire tête à Tchang-han, dont l'armée, après la priſe de Han-tan, étoit campée au midi de cette ville. Avant l'Ere Chrétienne. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Le roi de Tchao avoit nommé Hiang-yu pour commander, parce qu'il le voyoit animé à venger la mort de Hiang-leang, ſon oncle, & qu'il avoit ſollicité Lieou-pang de ſe joindre à lui. Cependant, les plus anciens officiers de ce prince, & les plus éclairés, lui repréſentèrent le naturel ſanguinaire de Hiang-yu ; qu'à la priſe de Siang-tching il avoit mis tout à feu & à ſang, & qu'enfin c'étoit agir comme les *Tsin*, qui aliénoient tous les peuples. Ce monarque qui conſidéroit Hiang-yu comme un bon officier, ne voulut point lui faire l'affront de le révoquer ; il le confirma dans ſa commiſſion, pour ſervir ſous les drapeaux de Song-y. Il envoya Lieou-pang avec un détachement conſidérable ſur les terres de Tſin; expédition qui fit le commencement de ſa fortune.

Song-y avec ſon armée, deſtinée au ſecours de Tchao, vint camper à Ngan-yang, & y demeura quarante-ſix jours. Hiang-yu, impatienté de ce ſéjour, fut trouver ſon général, & lui dit : « L'armée de Tſin, comme vous le ſavez, tient aſſiégée » celle de Tchao, & la nôtre, par ſon inaction, ſe conſume ici: » qui nous empêche de paſſer le Hoang-ho & de mettre » l'ennemi entre deux ? Cette manœuvre dégagera nos alliés » & nous aſſurera la victoire ». 207.

« Ne précipitons rien, lui répondit Song-y. Si les *Tsin*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» attaquent l'armée de Tchao avec avantage, il leur en coû-
» tera du monde & ils s'affoibliront; alors nous tomberons
» ſur eux. S'ils ſont repouſſés, ils ſeront hors d'état de s'op-
» poſer à ce que nous entrions avec des troupes fraîches dans
» leur pays, & notre ſuccès eſt certain ».

Cependant l'armée de Tchou avoit preſque conſommé ſes vivres; on commençoit à diminuer les rations, & le ſoldat en murmuroit. Hiang-yu preſſa de nouveau ſon général de marcher à l'ennemi, en lui repréſentant que la mauvaiſe récolte leur promettoit peu de reſſources; que le ſoldat étoit déja réduit à ne manger que de l'herbe, & un peu de riz, tandis que la table du général étoit ſervie avec profuſion; qu'il devoit penſer à ſon armée, & ne pas la ruiner, comme il le faiſoit, dans un pays dénué d'approviſionnemens; que ſi une fois les *Tsin* étoient les maîtres de Tchao, leur armée fortifiée ſeroit invincible. Que la perte de Hiang-leang, & de la bataille, où il avoit péri, mettoit leur roi dans la plus grande perpléxité, & enfin que c'étoit du ſuccès de cette campagne que dépendroit abſolument la réputation de leurs armes, & l'évènement du grand deſſein qui les avoit réunis.

Rien ne put ébranler Song-y; il demeura ferme dans ſa première réſolution. Hiang-yu, n'étant plus le maître de la colère où il étoit de le voir temporiſer, profitant d'ailleurs du mécontentement des ſoldats, le tua dans ſa tente, fit publier que c'étoit par ordre du roi, parce qu'il s'entendoit avec les ennemis, & dépêcha un courier à la cour de Tchou. Il obtint le commandement à la ſollicitation de toute l'armée.

Dès qu'il eut reçu l'ordre du roi de Tchou, il détacha Yng-pou avec un corps de vingt mille hommes, lui fit paſſer le Hoang-ho pour aller couper les vivres à l'armée de Tſin; &

ſur

Avant l'Ere Chrétienne. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

ſur l'inſtance de Tchao, de venir à ſon ſecours, il paſſa lui-même le fleuve avec toutes ſes troupes, ne prit des vivres que pour trois jours, & fit brûler toutes les barques qui avoient ſervi à ſon paſſage, en diſant à ſes ſoldats, qu'il vouloit leur ôter toute eſpérance de pouvoir fuir; afin de les engager par-là à vaincre, ou à mourir. Pour les animer encore davantage, il leur dit: « Que ſatisfait de pouvoir venger la mort de ſon » oncle, il ne retiendroit rien du butin qui ſe feroit ».

Ce nouveau général marcha droit aux ennemis, & ſans ſe mettre en peine d'être ſoutenu par ſes alliés, il les attaqua neuf jours durant, avec une intrépidité ſans égale, & toujours avec avantage. Tchang-han, preſſé par Hiang-yu & par les troupes de Tſi, de Yen & de Tchao, vit bien qu'il ne pourroit leur faire face à toutes à la fois, & réſolut de ſe retirer. Il déploya dans cette retraite, toute l'habileté d'un général conſommé, & il la fit dans un ſi bel ordre, ſans ſe jamais laiſſer entamer, que toutes les fois que ſes ennemis voulurent le troubler, ce fut toujours avec perte. Il ſauva par cette marche ſavante l'armée impériale.

Hiang-yu le pourſuivit ſans relâche, dans l'eſpérance qu'il le laſſeroit, & l'obligeroit enfin d'en venir à une bataille; mais Tchang-han fut conſtant à la refuſer, toujours prêt à recevoir l'ennemi, juſqu'à ce qu'étant arrivé ſur les limites de Tſin, il fit camper ſon armée dans un poſte avantageux, aſſez près duquel Hiang-yu, qui le harceloit ſans ceſſe, fit auſſi camper la ſienne.

L'empereur dépêcha à ſon général un courier, pour lui reprocher d'avoir honteuſement reculé devant les rebelles, & que ſa retraite étoit moins un effet de ſa prudence que de ſa lâcheté. Tchang-han jugea d'après ces reproches qu'il étoit

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

perdu, dans une cour, où, ſous le moindre prétexte, on faiſoit périr les plus honnêtes gens. Il y envoya cependant Sſé-ma-hin avec des inſtructions préciſes.

Cet envoyé ſe préſenta inutilement pendant trois jours à la porte du premier miniſtre Tchao-kao. Perſonne d'ailleurs n'oſoit lui parler des affaires préſentes de la guerre, ſans courir riſque de la vie. Sſé-ma-hin en fut ſi intimidé, qu'il reprit la route du camp. Il rapporta au général comment l'eunuque Tchao-kao abuſoit de l'autorité dont il étoit le dépoſitaire, & les cruautés inouies qu'il exerçoit. Il ajouta qu'il ne devoit pas eſpérer qu'il l'épargnât lui-même, après les échecs qu'il avoit eſſuyés. Tchang-han, troublé à ce rapport, fut quelque temps indécis ſur le parti qu'il prendroit. Il réſolut enfin de tenter encore le ſort des armes; il fit ſortir hors des lignes ſon armée, qu'il rangea en bataille. Hiang-yu, témoin de ce mouvement, fit auſſi ſes diſpoſitions.

Tchang-han, qui vouloit ménager ſes troupes & ſe les conſerver au beſoin, avoit laiſſé dans ſon camp un corps de réſerve conſidérable, ſous la conduite de bons officiers, avec ordre d'y recueillir les fuyards, & de les rallier. Tout étant ainſi diſpoſé, il fit avancer pluſieurs eſcadrons de cavalerie, qui donnèrent ſi vivement ſur l'avant-garde de Hiang-yu, qu'ils la firent reculer; mais Hiang-yu ayant remarqué que ce corps n'étoit pas ſoutenu, le fit pouſſer à ſon tour, & l'obligea de ſe replier ſur l'armée de Tſin, où il porta le déſordre. Sans la prudence de ſon général, qui eut ſoin de faire rentrer les fuyards dans le camp, l'armée auroit été entièrement détruite.

Dès le ſoir même de cette action, Tchang-han envoya un de ſes officiers à Hiang-yu, pour lui demander une entrevue,

& lui dire qu'il vouloit lui remettre ſa perſonne & ſon armée. Hiang-yu, charmé d'une nouvelle à laquelle il s'attendoit ſi peu, ſe trouva au rendez-vous, & reçut Tchang-han avec tout l'honneur dû à un homme de ſon mérite : ils s'y jurèrent une amitié réciproque ; & afin que Tchang-han n'eût pas lieu de croire que Hiang-yu voulût avoir ſur lui aucune ſupériorité, celui-ci le fit reconnoître, par les deux armées, prince de Yong, & le retint auprès de lui, laiſſant le commandement des impériaux à Sſé-ma-hin, en qualité de lieutenant-général.

Avant l'Ere Chrétienne. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Lieou-pang, que le roi de Tchou avoit envoyé faire diverſion dans les terres de Tſin, fut encore plus heureux que Hiang-yu ; il ſe ſaiſit d'abord de Tchang-y (1), & paſſant enſuite dans le pays où étoit Pong-yuei, avec environ mille ſoldats, il l'engagea lui & ſes gens à prendre parti dans ſes troupes. Alors il dirigea ſa marche vers Kao-yang (2). En traverſant un petit village, un certain Li-y-ki, lettré de profeſſion, reconnut parmi ſes troupes un ſoldat de ſa connoiſſance, & eut avec lui cet entretien : « Lieou-pang a la réputation de ne » pas aimer les gens de lettres ; mais ſa qualité de grand » capitaine & ſon mérite me donnent envie de ſervir ſous ſes » drapeaux ». « N'en faites rien, lui dit ſon ami, l'habit ſeul » d'un homme de lettres le met de mauvaiſe humeur. Ca- » chez lui votre profeſſion, ſi vous voulez lui demander du » ſervice ». « Je veux me faire connoître, reprit le lettré, » ſans qu'il s'en fâche ». Le ſoldat rapporta cette converſation à ſon général, qui eut la curioſité de voir Li-y-ki. A peine s'étoit-il jetté ſur un lit pour y prendre quelque repos, que

(1) A cent quâtre-vingt *ly* au ſud-oueſt de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.
(2) A vingt-neuf *ly* à l'oueſt de Ki-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

le ſoldat & le lettré entrèrent. Lieou-pang ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir. Li-y-ki, d'un ton fâché, lui dit: « Croyez-vous l'emporter ſur les *Tsin*, par votre incivilité à » l'égard des ſages? On ne hait ces princes, que parce qu'ils » mépriſent leurs conſeils ».

Lieou-pang ſe leve auſſi-tôt, & lui fait une profonde révérence, en l'obligeant de s'aſſeoir à la première place. Leur entretien devint bientôt intéreſſant : le lettré ſur-tout développa de grandes connoiſſances ſur la politique & ſur l'état préſent des affaires. Il dit à Lieou-pang : « Toutes vos troupes, » à ce que je vois, ne vont pas au-delà de dix mille hommes; » attaquer les *Tsin* avec ſi peu de monde, c'eſt jetter un pe- » tit morceau de chair dans la gueule d'un tigre affamé. Vous » êtes près de Tchin-lieou (1), c'eſt un poſte des plus importans » de l'empire ; les dehors en ſont charmans ; on y a fait de » grands approviſionnemens de grains : tous les officiers de » la garniſon ſont de mes amis, il faut que j'y aille comme » envoyé de votre part ; s'ils refuſent de ſe donner à vous, » venez les attaquer, je vous réponds du ſuccès ».

Lieou-pang ſuivit ce conſeil, & réuſſit ; il en conçut beaucoup d'eſtime pour Li-y-ki, qu'il traita toujours d'égal à égal, & qui lui fut depuis de la plus grande utilité dans différentes négociations importantes avec les autres princes, dont il s'acquitta avec ſuccès. Ce Li-y-ki avoit un frère, nommé Li-y-chang, qui, ayant appris que ſon aîné s'étoit donné à Lieou-pang, leva, avec le ſecours de ſes amis, un corps de quatre mille hommes, avec lequel il fut joindre ce général, dont l'armée groſſiſſoit journellement par tous ces renforts.

(1) Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ce fut avec ces troupes qu'il s'empara de la ville de Yng-tchuen (1). Les habitans conſpirèrent contre lui; il le ſut, & les fit tous paſſer au fil de l'épée. Après cette expédition, il apprit que Tchang-leang étoit dans les états de Han, & il y conduiſit ſon armée. Ayant fait la jonction avec ce général, ils furent enſemble aſſiéger Nan-yang (2). Le commandant de cette place, mécontent de la cour de Tſin, ne ſe fit pas preſſer pour ouvrir ſes portes aux troupes de Lieou-pang, qui étoient ſi bien diſciplinées, qu'elles n'y causèrent pas le moindre déſordre, & gagnèrent entièrement le cœur des habitans en faveur de leur général.

Cependant l'eunuque Tchao-kao, qui diſpoſoit de tout à la cour de EULH-CHI-HOANG-TI, eut la témérité d'élever ſes regards juſqu'au trône, & forma le projet de ſacrifier l'empereur à ſon ambition : mais comme il craignoit de fortes oppoſitions de la part des grands, il ſe ſervit d'un étrange moyen pour les obliger à ſe plier aveuglément à toutes ſes volontés.

Un officier lui amena un cerf qu'il préſenta à l'empereur, en lui diſant que c'étoit un cheval. L'empereur ſe mit à rire « & répondit : Quoi ! vous appellez un cerf un cheval »? Le prince jettant un regard ſur ſes courtiſans, comme s'il eût demandé leur avis, les uns dirent que c'étoit un cheval, d'autres que c'étoit un cerf.

Tchao-kao ne témoigna rien devant l'empereur; mais ayant remarqué ceux qui avoient dit que c'étoit un cerf, il les fit arrêter enſuite, & les fit cruellement maſſacrer au milieu des rues. Ce deſpotiſme barbare de l'eunuque cauſa tant d'épou-

(1) Hiu-tcheou dans le même diſtrict.
(2) Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

vante, que depuis ce temps-là perſonne n'oſa plus le contredire.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Juſque-là ce monſtre de cruauté avoit fait entendre à l'empereur que les révoltes étoient peu de choſe, & que tout étoit en paix dans les états de ſa famille. Cependant ce monarque apprit que Lieou-pang avoit forcé Ou-koan, & paſſé toute la garniſon au fil de l'épée : il en fit de ſanglans reproches à l'eunuque, qui commença dès-lors à craindre pour lui-même. D'un autre côté la défection de Tchang-han & de l'armée impériale, donna la plus vive inquiétude à Tchao-kao. Comme elle n'étoit arrivée que par ſa perfidie & une ſuite de ſon mauvais gouvernement, il appréhenda que l'empereur, venant à l'apprendre, ne lui fît ſentir tout le poids de ſa colère ; il réſolut donc, pour ſe garantir de la juſte punition qu'il méritoit, de conſommer le projet qu'il avoit formé contre ſon prince de le faire aſſaſſiner. Il engagea Yen-yo, gouverneur de Hien-yang, une de ſes créatures, à venir avec une partie de ſes troupes dans le palais : ils complotèrent enſemble de faire crier dans toutes les rues que les ennemis étoient entrés dans la ville, qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour le palais même, & qu'alors ils obligeroient l'empereur à ſe donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis.

Ce deſſein ainſi concerté, ils font répandre l'allarme dans toute la ville. Ceux qui prirent les armes pour défendre leur ſouverain furent maſſacrés. L'empereur ſe plaignit à ſes eunuques de ce qu'ils ne l'avoient pas averti. Si nous l'avions fait, lui répondirent-ils, il y a long-temps que nous ne ſerions plus. Alors le gouverneur de Hien-yang s'approchant de ſon maître, lui dit : « Tout l'empire eſt révolté contre vous, » il faut pourvoir à votre perſonne ». « Si on n'en veut, dit

» l'empereur, qu'à la place que j'occupe, je la cède volon-
» tiers, & je me contente d'être petit prince particulier ».
« Non, répondit Yen-yo, ce n'eſt pas ce qu'on demande de
» vous; vous avez éteint tant de familles, qu'on veut trai-
» ter la votre de même ». « Ah! dit-il, qu'on me laiſſe au
» moins la vie, mes femmes & mes enfans, & qu'on faſſe
» enſuite ce qu'on voudra de moi ». « Tout cela eſt inutile,
» répondit Yen-yo; l'ordre du premier miniſtre eſt que vous
» mouriez, pour ſervir d'exemple à tout l'empire; je n'oſerois
» reparoître devant lui ſans l'avoir exécuté ». Le gouverneur fait approcher ſes ſatellites; à leur aſpect, EULH-CHI-HOANG-TI, le cœur plein de rage contre le perfide eunuque, s'enfonçe un poignard dans le cœur, & tombe aux pieds de Yen-yo, baigné dans ſon ſang.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Le crime conſommé, Tchao-kao (1) aſſembla les grands, & leur dit: « Les *TSIN* n'avoient autrefois que la qualité de
» princes; c'eſt l'orgueil de Tſin-chi-hoang-ti qui lui a fait
» prendre l'auguſte nom de *Hoang-ti*; il faut remettre les
» choſes ſur l'ancien pied, & ne donner à Tſé-yng, qui doit
» lui ſuccéder, que le titre de prince ». Après ce peu de mots, il fait préparer le ſceau & les autres marques de la dignité

(1) Martini, dans ſes décades, écrit que Tchao-kao, pour n'être pas ſoupçonné d'être l'auteur de cet aſſaſſinat, feignit une maladie & ſe tint fermé chez lui pendant quelques jours. Ce moyen adroit fit prendre le change aux peuples, qui diſoient hautement que l'empereur n'auroit pas eu cette triſte fin, ſi le premier miniſtre n'avoit pas été malade. Lorſque cette nouvelle ſe répandit, Tchao-kao, pour mieux cacher encore la part qu'il avoit à cet attentat, marqua beaucoup de zèle, & affecta de faire des recherches pour découvrir les meurtriers & en tirer vengeance. Je ne ſais où Martini a recueilli cette anecdote, je ne vois rien de ſemblable dans le *Tong-kien-kang-mou*, & il me ſemble même que la ſuite de cet événement contredit cette particularité. *Éditeur.*

Avant l'Ere Chrétienne. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

impériale, & députe un des grands à Tſé-yng, pour l'inviter à venir au palais prendre poſſeſſion de l'héritage de ſes ancêtres.

Tſé-yng s'excuſa de s'y rendre, & feignit une indiſpoſition. Auſſi-tôt que l'envoyé de Tchao-kao fut ſorti, ce prince appella ſes deux fils, & leur dit en ſecret : « L'infâme Tchao-» kao a comblé ſes crimes en faiſant mourir l'empereur. Le » parti de cet eunuque eſt ſi formidable, que les grands n'o-» ſeroient punir tant de forfaits & nous délivrer de ſa tyran-» nie. J'ai feint une maladie pour l'attirer ici ; qu'il y trouve » le châtiment de ſes atrocités. Vous m'entendez ; je me re-» poſe ſur vous du ſoin de venger votre famille & l'em-» pire ».

L'eunuque vint en effet trouver Tſé-yng, & reçut la juſte punition de ſes crimes. La mort de ce miniſtre ſanguinaire cauſa une joie univerſelle : grands, peuple, tout accourut en foule remercier Tſé-yng, qui voulut abolir la mémoire de ce monſtre cruel par l'extinction entière de ſa race.

Après avoir reçu les témoignages de la reconnoiſſance publique, Tſé-yng fit partir ſes meilleurs troupes pour s'emparer du fort Yao-koan (1). Lieou-pang y étoit arrivé preſqu'en même temps, & en vouloit faire le ſiége. Tchang-leang lui conſeilla d'uſer de ſtratagême, & d'arborer quantité d'étendards ſur une montagne qui dominoit le fort, afin de tromper l'ennemi. Il fut encore d'avis d'envoyer Lou-kia pour ſonder le gouverneur de la place. Lou-kia réuſſit à le gagner ; mais les officiers de la garniſon donnoient de l'inquiétude à

(1) A quatre-vingt-dix-huit *ly* au ſud-eſt de Lan-tien-hien de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

Tchang.

Tchang-leang. Il imagina de faire défiler des troupes au-delà de la montagne Koué-chan, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là. A peine eurent-elles dépaſſé les hauteurs, que la garniſon fit une ſortie. Lieou-pang les laiſſa avancer, & faiſant volte-face, il les mena tambour battant juſqu'à la porte du fort, qu'il trouva ouverte, comme il en étoit convenu avec le gouverneur: alors pouſſant les aſſiégés, il fut bientôt maître de la place, & fit ceſſer le carnage, en donnant à la garniſon la liberté de le ſuivre ou de ſe retirer. La plupart, à l'exemple de leur gouverneur, ſe rangèrent ſous ſes drapeaux.

Avant l'Ere Chrétienne. 206. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Lieou-pang continuant ſes conquêtes, dirigea ſa marche vers Lan-tien, dont il ſe ſaiſit, & à la dixième lune, dans l'hiver, il inveſtit Pa-chang. A la nouvelle de la priſe de Yao-koan, Tſé-yng ſe jugea perdu ſans reſſource. Pour conſerver ſa vie, il crut devoir aller offrir à Lieou-pang le ſceau & les autres attributs de la dignité impériale. Revêtu d'un habit ſimple, la corde au col, & monté ſur un char tiré par des chevaux blancs, en ſigne de deuil, il fut attendre Lieou-pang à ſon paſſage à Tchi-tao (1).

Ce héros appercevant Tſé-yng dans cette poſture humiliante, deſcendit auſſi-tôt de cheval, & lui ôta lui-même ſa corde, en lui rendant le reſpect dû à ſa naiſſance. Tous les officiers opinoient à ce qu'il le fît mourir, afin de prévenir les ſujets de révolte ; mais Lieou-pang leur dit, avec un ton de dignité : « Le roi de Tchou, en me chargeant de ſes ordres, » m'a ſur-tout recommandé la clémence ; vous devriez m'y » ramener ſi je m'en écartois. Il y a de la barbarie à vous de » m'exciter à faire mourir un prince qui vient ſe jetter dans

(1) A douze *ly* à l'eſt de Si-ngan-fou.

Avant l'Ere Chrétienne. 206. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» mes bras. J'ordonne qu'on reſpecte ſes jours & ſa perſonne ; » quiconque oſera lui manquer, paiera de ſa tête ſa déſobéiſ- » ſance à mes ordres ». Il remit à un de ſes officiers la garde de ce prince, & lui ordonna de le traiter avec toutes ſortes d'égards & de diſtinctions. Le ſceptre impérial ne reſta que quarante-trois ans dans ſa famille, & la dynaſtie des *Tsin* finit avec Eulh-chi-hoang-ti, qui mérita d'être victime de la perfidie de l'eunuque Tchao-kao ſon favori, pour avoir abandonné la vie de ſes ſujets à ce monſtre altéré de ſang.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE.

CINQUIÈME DYNASTIE.
LES HAN.

APRÈS que Tſé-yng, dernier prince de la famille des *Tsin*; ſe fut ſoumis à Licou-pang, & lui eut remis le ſceau & les autres marques de la dignité impériale, ce général prit la route de Hien-yang (1), capitale de l'empire, qu'il abandonna au pillage, avec ordre cependant de ne faire aucun mal aux habitans. Siao-ho, attentif aux intérêts de Licou-pang ſon

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

(1) Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

maître, courut au palais de Tchao-kao, & préféra aux meubles précieux & aux tréfors, dont il étoit rempli, les papiers de ce premier miniſtre & les regiſtres de l'empire, qu'il recueillit avec ſoin, & qui dans la ſuite furent de la plus grande utilité à Licou-pang, pour l'éclairer ſur les revenus & le dénombrement des provinces.

Les officiers & les ſoldats reſpectèrent les ordres de leur général, & n'osèrent toucher au palais impérial, où ce conquérant alla ſe loger. La beauté des femmes, le luxe des meubles & les tréſors immenſes qu'il renfermoit ſéduiſirent ce héros au point de s'y oublier, & de n'en vouloir plus ſortir malgré les ſages remontrances de Fan-kouai.

Tchang-leang, dont les conſeils lui avoient déja été ſi utiles, frémit du danger où la volupté l'entraînoit. « Quoi, ſeigneur, » lui dit-il, nous ne devons nos ſuccès qu'au mépris que les » *TSIN* ont fait de la vertu, & leur exemple ne vous effraie » point! Séduit par les plaiſirs, voulez-vous qu'on vous » regarde comme un ſecond Li-koué? Tant de molleſſe avilit » un guerrier : un prince qui ferme l'oreille aux conſeils ne » peut éviter ſa perte. Fan-kouai a tenté vainement de vous » arracher à ce ſéjour enchanté ; il vous traçoit votre devoir : » ſi vous ne fuyez promptement, Hien-yang eſt votre tom- » beau ».

Rendu à lui-même par la vérité de ce diſcours, Licou-pang donna l'ordre pour ſortir ſur le champ de Hien-yang. Il ne voulut rien emporter des tréſors qui l'avoient ébloui. Son armée prit la route de Pa-chang, où, étant arrivé, il fit venir pluſieurs vieillards des états de Tſin, & leur dit : « Vous gé- » miſſiez ſous la tyrannie des *TSIN*; tant de familles éteintes » ſur le plus léger ſoupçon, le ſang ruiſſelant de toutes parts,

» ne vous préſentoient que des ſcènes d'injuſtice & d'horreur : » chacun de vous craignoit un ſort ſemblable pour lui & » pour les ſiens. Je viens diſſiper vos craintes, & faire renaître » les temps des *Tcheou*. Je veux que la tranquillité & l'abon- » dance ſoient votre partage. Je ne ſuis venu à Pa-chang que » pour arrêter des loix qui aſſurent votre bonheur. Allez, pu- » bliez dans tous les états de Tſin, que je n'ai d'autre intention » que de vous faire du bien ».

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Les peuples de Tſin, enchantés de ces eſpérances flatteuſes, accouroient en foule apporter des rafraîchiſſemens à l'armée de Licou-pang ; mais ce général touché de leur zèle, dans la crainte de les priver eux-mêmes du néceſſaire, défendit à ſes ſoldats de rien accepter. Cette modération augmenta encore le deſir que ces peuples avoient de l'avoir pour leur maître.

Sur l'avis que Licou-pang eut que Hiang-yu ſe diſpoſoit à établir Tchang-han roi de Yong, en reconnoiſſance de ce qu'il s'étoit donné à lui, il ſongea à s'aſſurer la poſſeſſion des états de Tſin. Dans ce deſſein, il fit défiler des troupes vers Han-kou-koan. Hiang-yu s'avança de ſon côté pour lui diſputer cette place, & détacha King-pou avec ordre de s'en ſaiſir. Comme elle n'étoit pas munie de proviſions, ni en état de défenſe, King-pou y entra ſans difficulté. Licou-pang dépêcha Tiao-ou-chang vers Hiang-yu, pour lui demander qu'il ne s'opposât point à ce qu'il prît la qualité de prince de Tſin, puiſqu'il en avoit le ſceau entre les mains. « Dites à votre » maître, répondit Hiang-yu à l'envoyé, que je ſuis ſon » ennemi, & qu'il me trouvera par-tout ſur ſon chemin avec » une armée de quatre cens mille hommes ».

Quoique Licou-pang n'en eût que cent mille effectifs, il ne fut point intimidé de ces menaces. Il fit courir le bruit qu'il

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

en avoit deux cens mille. Son armée étoit campée à Pa-chang, & celle de Hiang-yu à Long-men (1).

Fan-tſeng, le confident & le conſeil de Hiang-yu, s'entretenant avec lui de la guerre qui alloit s'allumer entre ces deux rivaux, lui dit qu'il étoit manifeſte que Licou-pang aſpiroit à l'empire par la conduite pleine de modération qu'il tenoit à préſent, lui qui avoit autrefois tant aimé les femmes & l'argent. Fan-tſeng jugeoit encore que Licou-pang, aidé des conſeils de Tchang-leang, ſeroit toujours un obſtacle à l'élévation de Hiang-yu, & que ce dernier ne pourroit prendre l'aſcendant, tant que Tchang-leang tiendroit ſon parti. Comme il avoit eu des liaiſons d'amitié avec lui, il fut le trouver au camp de Pa-chang, pour l'engager à quitter Licou-pang, & à ſe donner à Hyang-yu. Fan-tſeng déploya toute la ſubtilité de ſon eſprit pour perſuader Tchang-leang, qui lui répondit: » Le roi de Tchou, en m'envoyant au ſervice de Licou-pang, » me recommanda de l'aider de toutes mes lumières. Eſt-il de » l'honnête homme, après avoir ſervi quelqu'un dans la bonne » fortune, de l'abandonner dans la mauvaiſe? La fidélité que » je lui dois exige encore que je l'avertiſſe de votre démarche ». Licou-pang témoigna à Tchang-leang, qu'il ne ſeroit pas fâché d'avoir un entretien avec Fan-tſeng.

Lorſque ce général le vit entrer dans ſa tente, il lui préſenta une coupe remplie de vin, en lui diſant: « Il eſt bien vrai que, » depuis que je ſuis entré dans ce pays-ci, je ne me ſuis rien » approprié des richeſſes immenſes que j'y ai trouvées. J'ai » fait le dénombrement du peuple, les ſceaux des mandarins, » avec les tréſors de l'état, ont été mis en ſûreté juſqu'à l'ar-

(1) Dix-ſept *ly* à l'eſt de Ling-tong-hien de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

» rivée de votre général. J'ai voulu faire garder le fort de » Han-kou-koan, pour le garantir des entrepriſes & des in- » ſultes des mal-intentionnés, qui profitent toujours de ces » temps de troubles. Dites à Hiang-yu que je n'ai jamais eu » deſſein de me ſéparer de lui, & que, demain dès le matin, » j'irai le trouver ».

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Fan-tſeng retourna la nuit même au camp de Hiang-yu, lui rendre compte de ſa négociation & de la réponſe de Licou-pang. Le jour ſuivant Licou-pang y arriva, comme il l'avoit promis, accompagné d'environ cent cavaliers. Adreſſant la parole à Hiang-yu : « Seigneur, lui dit-il, vous & moi, nous » nous ſommes réunis pour faire la guerre aux princes de » Tſin. Des envieux de nos ſuccès cherchent à vous inſpirer » de la méfiance. Vous me feriez une injure de ſuſpecter mes » vues. Vous avez porté vos armes dans le Ho-pé, & moi » dans le Ho-nan : je ſuis entré le premier ſur les terres de » Tſin, & après avoir réduit cet état, je croyois pouvoir vous » demander l'agrément de le poſſéder comme ma conquête ; » mais j'apprends que vous le trouvez mauvais ».

Hiang-yu aſſura Licou-pang qu'il ne conſervoit aucun reſſentiment contre lui, & l'invita à un repas, durant lequel Fan-tſeng, debout vis-à-vis de ſon maître, lui fit pluſieurs fois ſigne des yeux de profiter de l'occaſion de le poignarder ; mais Hiang-yu eut la conſtance de ne pas répondre à ces ſignaux. Fant-tſeng impatienté ſortit pour aller chercher Hiang-tchang, fort habile à manier le ſabre, & l'introduiſit dans la ſalle. Après qu'il eut ſervi à boire aux deux généraux, il demanda la permiſſion de faire l'exercice des armes, qui lui fut accordée. Hiang-pé, de la ſuite de Licou-pang, jugeant que ce jeu cachoit quelque deſſein funeſte à ſon maître, tira auſſi ſon ſabre, &

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

ſe mit à parer les coups de Hiang-tchang. Ce dernier cherchoit à forcer la parade & à trouver jour pour atteindre Lieou-pang. Tchang-leang, voyant le danger où il étoit, eut recours à Fan-kouei, le plus intrépide de ſon temps. Fan-kouei s'arma à la hâte d'un ſabre & d'une demi-pique, & entra dans la ſalle les yeux effarés, les cheveux épars & en déſordre. Dès que Hiang-yu l'apperçut, il fit ſur le champ ceſſer le jeu. Il ordonna de donner à boire à ce brave. Fan-kouei vuida deux taſſes coup ſur coup; & comme Hiang-yu paroiſſoit le défier d'aller à la troiſième: « Un homme, répondit-il, qui n'a pas peur de mourir, auroit-il » peur de boire une troiſième taſſe? Les princes de *Tsin*, ſem- » blables à des loups & à des tigres, tuoient les hommes avec » plus de facilité qu'on ne boit une taſſe de vin, & c'eſt ce » qui a fait révolter tant de braves gens contre eux. Vous ſavez, » ſeigneur, ce que Hoai-ouang vous dit lorſqu'il vous envoya » contre les princes de Tſin : il vous dit que celui de vous, » qui, après avoir vaincu les *Tsin*, entreroit le premier dans » Hien-yang, en ſeroit déclaré & reconnu prince. C'eſt ce que » Lieou-pang mon général a fait; de tant de richeſſes que » nous y avons trouvées, il ne s'en eſt pas réſervé la valeur » d'un cheveu ; & après ce grand exploit, il eſt venu à » Pa-chang vous y attendre. Voilà ce dont tout le monde a » été témoin ; voilà ce qui a été publié de tous côtés par ſes » ordres : & cependant prêtant l'oreille à des rapports odieux, » on forme le deſſein de l'aſſaſſiner! n'eſt-ce pas-là imiter la » conduite barbare des *Tsin*, & s'expoſer à une chûte encore » plus violente que la leur? Des gens de ce caractère ſont indi- » gnes de ſervir dans une guerre comme la nôtre ». Cette vive ſortie rendit Hiang-yu interdit & il fut embaraſſé de répondre.

Lieou-pang jugeant par le ſilence de Hiang-yu, qu'il n'y avoit

avoit point de sûreté pour lui, affecta cependant de ne faire paroître aucune crainte, & sortit de la salle accompagné de Fan-kouei. Il laissa Tchang-leang pour faire les civilités d'usage, & regagna en diligence son camp de Pa-chang. Hiang-yu ne le voyant point rentrer, en témoigna de l'inquiétude à Tchang-leang, qui lui répondit que Lieou-pang devoit être arrivé dans son camp : « Il m'a laissé ici, ajouta-t-il, pour vous remercier » de sa part, & vous offrir ces perles en signe de son amitié ; il » m'a encore ordonné de faire le même présent à Fan-tseng ». Celui-ci, furieux d'avoir laissé échapper Lieou-pang, foula aux pieds les perles, en s'écriant : « Lieou-pang nous enlève l'em- » pire ! Faut-il attendre que nous soyons en son pouvoir pour » reconnoître la faute que nous ayons faite » ?

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Hiang-yu, sans s'expliquer sur l'emportement de Fan-tseng, renvoya Tchang-leang & fit mettre son armée en marche : il prit le chemin de Hien-yang, dans le dessein de détruire cette capitale, afin que Lieou-pang ne pût profiter des richesses qui y étoient accumulées. Ce général cruel & vindicatif donna ordre de passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe : le prince Tsé-yng y périt avec toute sa famille. Peu satisfait de ce massacre horrible, Hiang-yu livra la ville au pillage, & après avoir enlevé les richesses du magnifique palais bâti par Tsin-chi-hoang-ti, il y fit mettre le feu, qui fut trois mois entiers à consumer cet édifice immense. La vengeance de Hiang-yu se porta jusque sur les morts, & profana les tombeaux des *Tsin*. Il en fit tirer les cadavres des princes de cette famille, pour les réduire en cendres qui furent jettées au vent. Chargé des dépouilles de Hien-yang, en horreur aux peuples, ce général tourna du côté des provinces de l'orient.

Hiang-yu qui vouloit faire le partage de l'empire, en

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

envoya demander la permiſſion à Hoai-ouang, roi de Tchou. Ce monarque lui répondit, qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été déterminé à cet égard avant la guerre. Hiang-yu, mécontent de cette réponſe qui ne ſatisfaiſoit point ſes vues, s'emporta contre le roi de Tchou. « Hé bien, dit-il, c'eſt à » nous, qui avons eſſuyé toutes les fatigues & tous les dangers » pour conquérir cet empire, à le partager. Le roi de Tchou » nous doit le rang où il eſt élevé; de quel droit veut-il nous » faire la loi? Il faut lui montrer que, ſi nous avons ſu faire » cette grande conquête, nous ſavons auſſi la conſerver ».

Ce parti pris, Hiang-yu déclara de ſon chef Hoai-ouang empereur, ſous le titre ironique de *Y-TI*, ou d'*empereur équitable*. « Comme un empereur, ajouta-t-il, doit avoir en appa- » nage mille *ly* de terrein, il faut qu'il aille tenir ſa cour à » Tchin (1), où nous le laiſſerons vivre en paix ».

Les princes, inſtruits du projet de Hiang-yu, n'osèrent s'oppoſer à ce démembrement de l'empire : maître de preſque toutes les forces, il étoit en état de les écraſer. Ce conquérant leur en impoſa d'autant plus, que chacun eſpéroit obtenir une portion de ce vaſte état. Ainſi à la deuxième lune de la même année, après une longue conférence avec Fan-tſeng, Hiang-yu arrêta ce grand partage.

Lieou-pang avoit joué un trop beau rôle dans la dernière guerre, pour qu'il osât l'exclure du partage : il étoit d'ailleurs aſſez puiſſant pour ſe faire rendre juſtice. Fan-tſeng, qui le craignoit, ne lui céda que ce qu'il ne pouvoit lui ôter. Il fut arrêté qu'il conſerveroit les pays de Pa, de Chou, de Han-tchong, dont il étoit déja en poſſeſſion ſous le titre de royaume de Han,

(1) Aujourd'hui Tchin-tcheou dans le Ho-nan.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

& on lui aſſigna la ville de Nan-tching pour y tenir ſa cour.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Le pays de Yong, érigé en principauté en faveur de Tchang-han, général des *Tsin*, lorſqu'il s'étoit donné, avec toute ſon armée, à Hiang-yu, fut changé en royaume dans le partage. On fixa que la ville de Fei-kiou (1) en ſeroit la capitale, & que Tchang-han y tiendroit ſa cour.

Sſé-ma-hin, ſon lieutenant, fut nommé roi de Saï (2), en récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus à Hiang-leang, oncle de Hiang-yu. Il fut déterminé par le partage que Li-yang ſeroit ſa capitale.

Tong-y, ſecond lieutenant de Tchang-han, eut le royaume de Tché, & pour capitale Kao-nou (3).

Comme Hiang-yu vouloit ſe réſerver le beau pays de Leang, il en fit ſortir Pao, roi de Ouei, & le fit aller plus à l'oueſt à Ping-yang, où il détermina qu'il pourroit tenir ſa cour, lui laiſſant le titre de roi de Ouei. Chin-yang, officier de Hiang-yu dans les commencemens de la guerre, avoit pris le pays de Ho-nan, & par une généroſité extraordinaire dans ces temps-là, il l'offrit au roi de Tchou & ſe mit à ſon ſervice. Hiang-yu l'en fit roi, & détermina qu'il tiendroit ſa cour à Lo-yang; & parce que Sſé-ma-niang avoit appaiſé les troubles du pays de Ho-nui & y avoit maintenu les peuples dans l'obéiſſance, il en fut nommé roi, ſous le nom de roi de Yn, & ſa cour établie à Tchao-kou (4).

On conſerva à Hié, roi de Tchao, le pays qu'il poſſédoit;

(1) Fei-kiou, aujourd'hui Hing-ping-hien de la dépendance de Si-ngan-fou.

(2) Saï, pays depuis Ling-pao-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan juſqu'à Tong-koan.

(3) Kao-nou, aujourd'hui Li-tcheou de Yen-ngan-fou.

(4) Tchao kou, c'eſt Ouei-kiun-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

mais on l'obligea de tenir sa cour à Tai (1), & de partager ses états avec Tchang-eulh, que Hiang-yu fit roi de Tchang-chan. Yng-pou, un des généraux de Tchou, qui avoit rendu les plus importans services en maintenant le bon ordre parmi ses troupes, fut créé roi de Kieou-kiang (2), & on lui assigna la ville de Leou pour y tenir sa cour (3).

Ou-joui eut pour récompense de ses services le pays de Heng-chan, qu'on érigea en royaume en sa faveur, parce qu'il avoit forcé la forteresse qui en défendoit l'entrée : sa cour fut fixée à Tchu (4). On donna à Kong-ngao le département de Lin-kiang, en établissant sa cour à Kiang-ling. A l'égard de Kouang, roi de Yen, on l'obligea de transférer sa cour à Vou-tchong (5), & de céder Ki (6) à Tsang-tou, pour la récompense du secours qu'il amena au roi de Tchao contre les *Tsin*.

Hiang-yu obligea de même le roi de Tsi de passer à Kiao-tong (7), qu'il érigea en royaume, dont la capitale fut Tsié-mé (8), & en gratifia Tien-tou, de la famille du roi de Tsi, dont il mit la cour à Lin-tsé (9).

Enfin, il établit le royaume de Tsi-pé en faveur de Tien-ngan, aussi de la famille de Tsi, pour s'être donné au commencement de cette guerre au roi de Tchou, avec un corps

(1) Tai, c'est Ouei-tcheou de Tai-tong-fou du Chan-si.

(2) Kieou-kiang est le pays de Cheou-tcheou de Fong-yang-fou.

(3) Lou-ngan-hien, district de Liu-tcheou-fou.

(4) Tchu étoit à cent vingt *ly* au nord-ouest de Hoang-tcheou-fou dans le Ho-pé.

(5) Cette ville ne subsiste plus ; elle étoit à soixante *ly* au sud est de Hin-tching-hien de la dépendance de Liu-tcheou-fou du Kiang-nan.

(6) C'est Yu-tien-hien dépendant de Pé-king.

(7) Ki, c'est Yu-yang-hien dépendant de Pé-king.

(8) C'est Kiao-tcheou dépendant de Lai-tcheou-fou du Chan-tong.

(9) C'est Y-tou-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

de troupes assez considérable. L'empire se trouva de la sorte divisé en vingt royaumes. Hiang-yu fit publier ce partage par tout l'empire ; après quoi tous ces nouveaux princes se séparèrent de l'armée à la quatrième lune, & chacun fut prendre possession du royaume qui lui étoit dévolu. AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 206.

Licou-pang indigné de ce que Hiang-yu se fut arrogé l'autorité de faire sans lui ce partage, & plus encore, de ce qu'il lui retranchoit une grande partie des terres de Tsin, pour en récompenser Tchang-han, Sse-ma-hin & Tong-y, voulut d'abord aller lui en demander raison les armes à la main. Tcheou-pou, Koan-yng & Fan-kouei le sollicitoient même de ne pas différer ; mais Siao-ho, qui avoit plus de sang-froid, lui dit : « Quoique le pays de Han-tchong soit très-mauvais, n'est-il pas préférable à une mort certaine »? « Qu'entendez-vous » par-là, dit Licou-pang »? « Vous conviendrez, lui dit Siao-» ho, que nous ne pouvons comparer nos forces à celles de » Hiang-yu, & que de cent combats nous ne saurions rai-» sonnablement nous promettre une victoire, certainement » ce n'est pas-là être fort éloigné de la mort. Tching-tang » & Ou-ouang étoient-ils maîtres d'une grande étendue » de pays ? Mon avis seroit donc d'accepter Han-tchong de » bonne grace, de nous en attacher les peuples, d'y attirer » d'habiles gens, & de reprendre pied à pied les trois parties » du pays Tsin qu'on nous enleve ; alors nous pourrons aisé-» ment tenir tête à Hiang-yu, & disputer à qui des deux l'em-» pire restera ».

Licou-pang suivit le conseil de Siao-ho, qu'il nomma son premier ministre. Cependant Hiang-yu n'étoit pas sans inquiétude à son égard ; mais pour ne pas le lui donner à connoître, il détacha de son armée trente mille hommes, dont il lui fit pré-

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

ſent. Il accorda même la liberté à ceux qui vouloient ſe donner à Lieou-pang d'aller le trouver. Pluſieurs dixaines de mille hommes profitèrent de cette permiſſion. Lieou-pang, pour récompenſer le zèle & l'attachement de Tchang-leang, ſon lieutenant, lui donna une étendue de pays, ſous le titre de royaume de Han (1).

Lieou-pang ne fut pas le ſeul mécontent des diſpoſitions de Hiang-yu. Tien-yong outré de ce qu'il obligeoit Tien-chi, roi de Tſi, de quitter ſes états, pour les céder à Tien-tou, vint à la tête d'un corps de troupes au devant de Tien-tou, qu'il contraignit de s'enfuir, & voulut que Tien-chi reſtât dans ſa capitale; mais ce prince tremblant au ſeul nom de Hiang-yu, ſe ſauva ſecrétement dans le royaume qui lui avoit été aſſigné par le partage. Tien-yong indigné de ſa lâcheté & du déshonneur qu'il faiſoit à ſa famille, le pourſuivit, & l'ayant atteint, il le tua. Après quoi revenant trouver Pong-yuei, qui commandoit environ dix mille hommes, il lui remit le ſceau de général, & lui ordonna d'aller combattre Tien-ngan, & de le faire mourir; ce qui fut exécuté comme il l'avoit projetté. Ainſi Tien-yong ſe vit ſeul maître de l'héritage de ſa famille, & roi de tout le pays de Tſi.

Lieou-pang perdit un grand nombre de ſes gens dans la marche qu'il fit pour ſe rendre à Han-tchong. Pluſieurs de ſes officiers mêmes voyant la guerre finie, ſans qu'on eût penſé à les récompenſer, le quittèrent pour aller chercher fortune ailleurs. Il ſe trouva parmi eux un certain Han-ſin, qui n'avoit pas eu le temps de ſe faire connoître à Lieou-pang, mais dont Siao-ho connoiſſoit le mérite.

(1) Ce royaume de Han, en chinois, s'écrit différemment du nom que Lieou-pang donna à ſa dynaſtie; mais ils ne peuvent s'écrire autrement dans nos caractères.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Han-ſin étoit d'une famille de Hoai-in ſi pauvre, qu'il fut ſouvent obligé, dans ſa jeuneſſe, de mendier ſon pain. Né avec une averſion marquée pour les ſciences & le commerce, il ne ſe plaiſoit qu'à voir faire l'exercice aux troupes, & à répéter dans ſon particulier les évolutions qu'il leur avoit vu faire. Un jour qu'il avoit paſſé toute la matinée à les voir manœuvrer, ſans avoir pris de nourriture, il ſe trouva ſi foible de beſoin, qu'il put à peine ſe traîner chez une vieille femme, ſa voiſine, pour lui demander à manger. Après avoir appaiſé ſa faim, il remercia la vieille, en lui diſant qu'un jour il reconnoîtroit libéralement ce ſervice. Cette bonne femme en fut choquée, & & lui répondit tout en grondant : « Vraiment je n'ai qu'à m'y » attendre ; vous n'avez pas ſeulement l'induſtrie de gagner » votre pain, & quand vous êtes raſſaſſié, vous me faites les » plus belles promeſſes ; y auroit-il du bon ſens à moi d'y » compter » ?

Ce jeune homme apprenant que Hiang-yu paſſoit le Hoai-ho à la tête d'une armée, ſe ſentit entraîné par ſon courage, & fut s'enrôler ſous ſes drapeaux. Il montra tant de bravoure & de conduite, qu'il parvint en peu de temps au grade d'officier. Han-ſin étoit doué des plus belles qualités ; il avoit beaucoup de vivacité & de pénétration : ſon eſprit, quoique ſans culture, étoit ſur-tout fécond en expédiens & en ruſes de guerre. Comme il avoit un libre accès auprès de Hiang-yu, il lui parloit de ſes projets, dans l'eſpérance que cela contribueroit à ſon avancement & à ſa fortune ; mais Hiang-yu, qui le jugeoit ſans expérience, fit peu d'attention à ſes diſcours.

Han-ſin, ſenſible à ce mépris, quitta le ſervice de Hiang-yu, pour aller trouver Licou-pang. Ce dernier ne lui donna de l'emploi que dans les vivres. Han-ſin ne ſe rebuta point,

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

& rechercha l'amitié de Siao-ho, qui l'accueillit, ſans cependant ſe décider ſur le jugement qu'il en devoit porter. Siao-ho, après l'avoir entretenu pluſieurs fois ſur ce qui concernoit la guerre, en fut ſi content, qu'il le mit au-deſſus de tous les officiers de Licou-pang ; mais cette eſtime ne produiſit rien pour la fortune de Han-ſin. La guerre finie, il ſe trouva ſans emploi & ſans reſſource. La néceſſité le contraignit d'aller chercher fortune ailleurs.

Dans ces entrefaites, Siao-ho fut nommé premier miniſtre de Han : apprenant la retraite de Han-ſin, il monta ſur le champ à cheval pour ſuivre ſes traces. Les ennemis du nouveau miniſtre cherchèrent à faire ſuſpecter ſon abſence, & dirent que ſa fuite cachoit quelque trahiſon. Licou-pang, ſans ajouter foi à ces imputations, ne fut ſenſible qu'à la perte de ſon miniſtre, dont il eſpéroit de grands ſervices.

Peu de jours après, on lui annonça le retour de Siao-ho. Il ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches d'une démarche auſſi marquée pour un ſujet tel que Han-ſin, qui lui paroiſſoit de peu d'importance, tandis qu'il n'avoit témoigné aucune inquiétude de la retraite de tant d'autres officiers qui valoient mieux que lui. « Ne vous y trompez pas, dit le » miniſtre au roi, ſi vous vous bornez au royaume de Han, » il eſt aiſé de remplacer ces officiers ; mais ſi vous portez » vos vues plus haut, Han-ſin eſt ſeul capable de vous donner » le trône de l'empire ».

Le roi de Han, ſur les aſſurances que Siao-ho lui donnoit de la capacité de Han-ſin, vouloit ſur le champ le nommer généraliſſime de ſes troupes ; mais le miniſtre lui repréſenta que Han-ſin lui étant inconnu, on pourroit l'accuſer de précipitation, & qu'il valoit mieux obſerver les uſages établis pour l'élection

tion d'un général. Lieou-pang fit donc publier que, ſans avoir égard au rang & à la naiſſance, le mérite ſeul concourroit pour obtenir cet emploi. Tous les officiers, pleins de la bonne opinion d'eux-mêmes, ne doutoient pas que le choix ne tombât ſur chacun d'eux en particulier. Cependant Han-ſin mérita la préférence. Le ſoldat qui connoiſſoit ſon exactitude pour la diſcipline, trembloit d'avance qu'il ne lui arrivât de s'en écarter.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Han-ſin accepta le généralat des troupes avec beaucoup de modeſtie & de reſpect. Après avoir ſalué le roi, il fut s'aſſeoir, & reçut la ſoumiſſion des officiers & des ſoldats.

La cérémonie de ſon inſtallation achevée, le roi l'emmena dans ſa tente. Han-ſin dit au monarque : « Hiang-yu eſt » le ſeul qui puiſſe vous diſputer l'empire ; mais lequel de » vous deux croyez-vous le plus puiſſant & le plus cou- » rageux » ?

Lieou-pang, après avoir réfléchi quelque temps, répondit : « J'avoue que Hiang-yu me ſurpaſſe ». « Je le penſe de » même, reprit Han-ſin ; cependant en mettant dans la balance » votre mérite à l'un & à l'autre, le votre l'emporte, & le » parallèle entre vous deux eſt à votre avantage : je le dis ſans » flatterie.

» Lorſque Hiang-yu ſe laiſſe dominer par ſon naturel » bouillant & emporté, mille hommes ne ſont pas capables » de l'arrêter. Ce caractère altier & indomptable eſt cauſe » que les gens de cœur & de mérite ne peuvent demeurer » long-temps avec lui.

» Cependant il accueille, il chérit & honore les ſages ; il » loue publiquement les belles actions : mais s'agit-il de récom- » penſer le mérite & d'avancer les officiers qui ſe ſont diſtin-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

» gués, il reſſemble à une femme, ſon cœur n'eſt que ſenſi-
» ble ſans être généreux.

» Quoiqu'il ſe ſoit arrogé le titre éminent de *Pa-ouang*,
» comme s'il étoit au-deſſus de tous les autres princes, il n'en
» a pas le cœur ni les ſentimens. Quelque nombreuſe que
» ſoit ſon armée, elle n'eſt pas pour cela formidable. Rien
» n'eſt ſi aiſé que de l'affoiblir. En avançant l'officier ſelon
» ſon mérite, & en donnant au ſoldat l'eſpérance de parve-
» nir, vous attirerez l'élite de ſes troupes; alors vos forces
» accrues par la diminution des ſiennes, vous mettront en état
» de tout oſer.

» Tchang-han, Sſé-ma-hin & Tong-y, avec qui vous avez
» partagé les terres de Tſin, ſuivant l'arrangement de Hiang-yu,
» ſont mécontens de lui. Les peuples de Tſin, auxquels il a
» donné ces trois généraux pour rois, ſont perſuadés qu'ils ont
» participé au ſac de Hien-yang; ils les regardent comme les
» fauteurs de cette ſanglante & terrible exécution, qui ſur-
» paſſe en cruauté tout ce qu'on peut imaginer de plus atroce,
» & leurs nouveaux ſujets les ont en horreur.

» Prince, vous êtes chéri de tout le monde: on ſait que
» de tant de richeſſes accumulées à Hien-yang, dont vous
» pouviez vous emparer, vous n'en avez pas pris la valeur
» d'un cheveu. Loin de fouler les peuples comme les *Tsin*,
» vous n'avez cherché qu'à les ſoulager; tous les cœurs ſont
» pour vous. Vous pouvez hardiment commander à ces trois
» rois comme à vos vaſſaux, vos ordres ſeront reſpectés:
» il n'y a aucun de leurs ſujets qui ne deſire de vous avoir
» pour maître; la conjoncture eſt favorable, le ſuccès ſuivra
» de près cette démarche qui vous comblera de gloire ».

Hiang-yu étoit né avec un goût décidé pour le com-

mandement, & il ne put jamais faire le moindre progrès dans les lettres, auxquelles d'abord il avoit été deſtiné, & qui n'étoient utiles, diſoit-il, qu'à tranſmettre des noms à la poſtérité. Il ne montra pas moins de répugnance lorſqu'on voulut lui apprendre à faire des armes, qui ne le mettoient en état que de réſiſter à un ſeul homme; mais il n'en fut pas de même de l'art qui enſeigne à en vaincre dix mille, dans lequel il fit les plus grands progrès. Hiang-yu avoit huit pieds de haut, & il joignoit à cette taille avantageuſe une force extraordinaire de corps; mais d'ailleurs il étoit audacieux, cruel, fier & de mauvaiſe foi. Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Lieou-pang ſuivit le conſeil de Han-ſin, & intima ſes ordres aux peuples de ces trois royaumes, comme s'ils euſſent été ſes ſujets. Cependant il completta ſes troupes, établit des magaſins qu'il remplit de munitions de bouche & de guerre, & fit les plus grands préparatifs.

A la huitième lune, il ſe mit en marche avec ſon armée, & entra dans le pays de Kou-tao (1), qui avoit été donné en partage à Tchang-han: il défit ſes troupes, & l'obligea de s'enfuir à Fey-kiou. Lieou-pang, continuant ſa route, fut droit à Hien-yang, où Sſé-ma-hin & Tong-y vinrent le joindre pour lui remettre leurs états & leurs perſonnes. Ainſi, en très-peu de temps, il ſe vit maître de tout le pays que poſſédoient autrefois les princes de *Tsin*.

Au retour de cette expédition, Lieou-pang reçut un renfort de ſoldats aguerris, que lui amenoit Ouang-ling, originaire comme lui de la ville de Pey. A cette nouvelle, Hiang-yu fit arrêter la mère de Ouang-ling, en la menaçant

(1) C'eſt Ouei-tcheou, dépendant de Kong-tchang-fou du Chen-ſi.

de la faire mourir, ſi elle ne ſe ſervoit de ſon autorité pour obliger ſon fils à revenir. Cette généreuſe femme répondit à ces menaces : « Le Roi de Han eſt digne de commander à » tout l'empire ; j'ordonne à mon fils de lui être fidèle : « je regarderois comme le plus grand déshonneur à ſon nom » & au mien, s'il l'abandonnoit lâchement. Dites à mon fils » qu'il ne craigne rien pour moi ; je ſaurai braver les menaces » & la mort ». A ces mots, elle s'enfonce un couteau dans le ſein, & elle expire aux pieds du meſſager de Hiang-yu.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

L'empereur Y-ti, auquel Hiang-yu par ſon partage avoit aſſigné Tchin pour ſa réſidence, ne lui cauſoit pas moins d'inquiétude que Lieou-pang. Cet empereur étoit héritier des états de Tchou, dont Hiang-yu poſſédoit la meilleure partie, & il étoit reconnu en cette qualité par les autres princes. Hiang-yu lui chercha querelle ſur ce qu'il n'avoit point encore exécuté le partage, & ne s'étoit pas retiré à Tchin. Il fit partir Ou-joui, King-pou & Kong-ngao, trois de ſes officiers, ſous prétexte de lui demander la ratification du partage, avec ordre de s'en défaire. Ces envoyés, dans l'eſpérance d'une fortune brillante qu'ils ſe promettoient d'un homme qui avoit fait tant de rois, aſſaſſinèrent Y-ti dans ſon palais même.

205.

Pa-ouang, ou Hiang-yu, devenoit par ce meurtre le maître de tous les états de Tchou ; il auroit fort aimé les conſerver en entier, & il ſe voyoit avec peine dans le cas d'en démembrer quelque portion. Comme il avoit créé Tchang-eulh roi de Tchao, & qu'il n'avoit rien donné à Tchin-yu, il craignit de s'en faire un ennemi ; cependant, pour ſe l'attacher, il crut faire beaucoup de lui aſſigner trois *hien*, avec le titre de royaume. Tchin-yu, dont les ſervices méritoient une autre récompenſe, fut choqué qu'on le traitât avec moins de diſtinction que les

autres : il écrivit au roi de Tſi pour l'engager à lui donner quelques troupes, avec leſquelles il ſe promettoit de chaſſer celui que Hiang-yu avoit mis en poſſeſſion de Tchang-chan, & d'y rétablir ſur le trône le prince qu'on en avoit dépouillé. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

Le roi de Tſi lui envoya ſur le champ l'élite de ſes troupes, avec leſquelles il contraignit Tchang-eulh d'abandonner le trône de Tchao, & le rendit à Tai-ouang, à qui Hiang-yu l'avoit enlevé. Pour reconnoître ce ſervice, Tai-ouang donna à Tchin-yu, en toute ſouveraineté, le royaume de Taï, qu'il quittoit & qui lui étoit échu dans le partage de l'empire fait par Hiang-yu.

La puiſſance de Lieou-pang augmentoit de jour en jour. Le roi de Ho-nan, attiré par ſa ſeule réputation, vint lui offrir ſes états & ſa perſonne. Tchang-leang ſuivit ſon exemple. Le roi de Han transféra ſa cour à Li-yang, où Tchin-ping vint lui demander du ſervice. Tchin-ping, né dans la pauvreté, aimoit l'étude ; mais comme il avoit peine à ſubſiſter, il préféra à ſes livres le parti de l'épée. Il ſervit d'abord dans les troupes de Ouei ; & comme il voyoit peu de jour à s'avancer chez ce prince, il paſſa dans l'armée de Hiang-yu, qu'il quitta bientôt pour aller trouver Lieou-pang, de qui la renommée publioit tant de belles actions.

Le roi de Han, qui lui reconnut de la capacité, lui donna un emploi aſſez conſidérable dans ſes troupes. Les anciens officiers murmuroient de ce qu'on leur préféroit un étranger nouvellement arrivé. Le roi les écouta avec bonté ; il fit venir Tchin-ping, & lui dit : « Vous avez ſervi le roi de Ouei, que » vous avez quitté pour vous donner à Pa-ouang, roi de » Tchou ; à peine avez-vous été quelques mois ſous ſes dra- » peaux, que vous êtes venu vous ranger ſous les miens. Une

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

» pareille inconſtance doit-elle me donner de la confiance en » vous » ?

« Le roi de Ouei, répondit Tchin-ping, ne récompenſe » point le mérite, parce qu'il n'a pas le talent de le diſcerner. » Les liens du ſang ſont la ſeule recommandation auprès de » Pa-ouang, à qui on ne peut d'ailleurs ſe fier. Vous ſeul, » prince, ſavez employer chacun ſelon ſa capacité, & ce motif » m'a déterminé à venir vous offrir mes ſervices. Je n'aurois » pas accepté vos largeſſes, ſi j'euſſe cru ne pas vous être utile ; » je les ai miſes ſous le ſceau pour être rendues à qui vous l'or- » donnerez. Je ne dois point profiter de vos bienfaits, ſi je ne » les paie de ma perſonne ; mais je me retirerai avec regret : » toute mon ambition eſt de verſer mon ſang pour un prince » auſſi digne de commander à tout l'empire ».

Lieou-pang, charmé de ſon zèle, lui donna de nouvelles marques de ſa libéralité, afin de ſe l'attacher davantage. Ce prince paſſant par le village de Sin-tching, dépendant de Lo-yang, un vieillard, appellé Tong-ko, lui adreſſa ce diſcours : « J'ai toujours oui dire, qu'*un homme qui ſuit la vertu ne ſauroit* » *manquer de proſpérer, & que celui qui la mépriſe doit infailliblement* » *tomber :* de même un général qui n'a point de réputation » réuſſira difficilement. Pa-ouang eſt un traître ſans foi & ſans » humanité, qui a fait mourir un empereur qu'il avoit créé. » Y-ti étoit ſon maître & ſon prince, il lui devoit la fidélité » & l'obéiſſance ; le laiſſerez-vous jouir impunément du fruit » de ſon crime ? Si vous vouliez ſuivre mon avis, vous pren- » driez le deuil, en invitant les autres princes à vous imiter, » & à ſe joindre à vous pour venger la mort de l'empereur » Y-ti ».

Le roi de Han ſaiſit avidement ce prétexte de déclarer la

guerre à Pa-ouang. Il fit prendre le deuil à ſon armée, & écrivit aux autres princes en ces termes : Avant l'Ere Chrétienne 205.

« Dans le partage de l'empire, qui eſt l'ouvrage de Pa-ouang » & que vous avez accepté, Y-ti, roi de Tchou, a été, de votre » conſentement, élevé au trône de l'empire. Vous lui avez » promis la ſoumiſſion & la fidélité ; cependant Pa-ouang l'a » fait aſſaſſiner en trahiſon. Mon devoir me preſcrit d'en » porter le deuil & de venger ſa mort : le vôtre eſt de vous » unir à moi pour punir Pa-ouang de ſa perfidie. Les loix » réclament contre lui ; la juſtice eſt outragée, & la vertu vous » dit que vous ne pouvez, ſans ternir votre réputation, oublier » ce que vous devez à la mémoire de celui que vous avez » reconnu pour votre maître ».

Pa-ouang fut bientôt inſtruit des préparatifs du roi de Han contre lui ; il faiſoit alors la guerre au roi de Tſi, qu'il quitta pour revenir mettre à couvert ſes propres états. Comme il aſpiroit à l'empire, il n'y voyoit d'obſtacle que les ſeuls rois de Tſi & de Han. Son plan étoit de commencer par ſoumettre le roi de Tſi, pour retomber enſuite ſur celui de Han ; mais Lieou-pang ſut tirer avantage de cette levée de boucliers contre Tſi, pour engager les autres princes à ſe réunir contre Pa-ouang. Pluſieurs entrèrent dans cette ligue, de ſorte qu'il ſe vit à la tête de cinq cens ſoixante-mille hommes, avec leſquels il ſe mit en marche pour aller chercher Pa-ouang.

Avec une armée auſſi formidable, ce prince devoit tout faire plier devant lui ; cependant le ſéjour de Peng-tching penſa lui être funeſte & ruiner cette brillante armée. Les vivres, qui s'y trouvèrent en abondance, excitèrent les officiers & les ſoldats à ſe livrer aux plaiſirs. Au milieu de ces délices perfides, un corps de trente mille hommes de cavalerie, l'élite de ſes trou-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

pes, que Pa-ouang détacha, vint ſurprendre & charger bruſquement l'armée de Han, & la preſſa ſi vivement, que plus de deux cens mille hommes ſe noyèrent dans la rivière de Souichoui (1), dont les cadavres entaſſés interceptèrent le cours, & firent refluer les eaux dans la campagne.

Lieou-pang lui-même ſe trouva inveſti de tous côtés, & ſeroit tombé entre les mains des ennemis ſans un brouillard épais, mêlé de vents impétueux qui enlevoient des tourbillons de ſable, à la faveur deſquels il ſe ſauva. Les ennemis, épouvantés de cet ouragan, ſe retirèrent, & facilitèrent par-là l'évaſion du roi de Han. Liou-heou ſon père, avec pluſieurs officiers, furent faits priſonniers. Les princes qui s'étoient joints à Lieou-pang le quittèrent, pour ſe donner à Pa-ouang. Dans ſa fuite, Lieou-pang s'arrêta au pays de Hia-y (2), où il recueillit les débris de ſon armée.

S'entretenant avec ſes officiers de l'état préſent de ſes affaires, Tchang-leang lui conſeilla de chercher à détacher King-pou, roi de Kieou-kiang, du parti de Pa-ouang, comme étant le meilleur officier qu'il eût. Il lui conſeilla encore d'attirer Pong-yuei, révolté contre le roi de Tai, dont il avoit quitté le ſervice. Ces deux, généraux réunis avec Han-ſin qui ne leur cède en rien, ajouta-t-il, me font regarder la perte du roi de Tchou comme aſſurée. Lieou-pang dépêcha à King-pou, Soui-lou, accompagné de vingt perſonnes, pour l'engager à prendre ſes intérêts.

Le roi de Han rallia à Yong-yang (1) ſes troupes diſperſées

(1) A l'eſt de Ling-pi-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.
(2) C'eſt Hia-y-hien de Koué-té-fou du Ho-nan.
(3) C'eſt Yang-yang-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

depuis

depuis la journée de Peng-tching. Alors il se vit en état de faire face à l'armée de Tchou, qui n'avoit cessé de le harceler : il la battit à la première rencontre à la tête de sa cavalerie, & l'obligea d'évacuer ses états. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

A la nouvelle de la défaite du roi de Han, Pao roi de Ouei effrayé s'étoit jetté dans le parti de Pa-ouang. Le roi de Han naturellement porté à la douceur, chercha à le ramener par cette voie; mais l'ayant tenté sans succès, il fit marcher contre lui Han-sin, qui le fit prisonnier & le dépouilla de son royaume.

Après cette conquête, Han-sin, ayant reçu un renfort de trois mille hommes, eut ordre d'aller avec Tchang-eulh soumettre les états de Yen & de Tchao. Le roi de Tchao vint avec plus de deux cens mille hommes garder le passage de Tsing-hing-keou (1). 204.

Li-tsou-tché, un de ses généraux, lui conseilla de ne pas s'exposer à la première attaque de Han-sin & de Tchang-eulh. Il lui fit remarquer que ses ennemis ne pouvoient être à portée de leurs magasins, & que s'il vouloit lui donner trente mille hommes, il se faisoit fort de leur intercepter les vivres; qu'alors ils seroient forcés de se rendre à discrétion : mais le roi n'écouta pas ce conseil prudent.

Les espions de Han-sin lui ayant rapporté ce qui s'étoit passé entre ce prince & Li-tsou-tché, il changea le dessein qu'il avoit eu d'abord de forcer Tsing-hing-keou, & se contenta d'en approcher à trente *ly* seulement, pour y camper avec son armée. A minuit, il choisit deux mille cavaliers déterminés, à qui il ordonna de prendre chacun un étendard rouge, & d'aller se

(1) C'est Tsing-hien-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

poſter dans un endroit d'où ils puſſent découvrir les ennemis ſans en être apperçus. Il leur dit que le lendemain il iroit inſulter leur camp, & feroit mine de prendre la fuite; qu'infailliblement les ennemis ſortiroient de leurs retranchemens pour le pourſuivre, & qu'alors ils profiteroient de ce temps pour entrer dans leur camp & y arborer les étendards rouges, à la place de ceux des ennemis, qu'ils auroient ſoin de ramaſſer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Han-ſin détacha dix mille hommes, & leur ordonna de marcher en avant avec l'étendard du grand général. Le roi de Tchao qui les apperçut, s'avança pour les recevoir, ne doutant point que Han-ſin ne les commandât en perſonne. L'attaque fut ſoutenue de part & d'autre avec beaucoup de bravoure; mais le détachement de Han-ſin jettant ſes drapeaux, commença à lâcher le pied & à regagner ſes lignes. Le roi de Tchao, perſuadé que la victoire ne pouvoit lui échapper, fit ſortir le reſte de ſes troupes; alors les deux mille hommes qui étoient en embuſcade entrèrent dans ſon camp, & y plantèrent les étendards rouges qu'on leur avoit fait prendre la veille.

Le détachement avoit dirigé ſa fuite vers ſes retranchemens: lorſqu'ils y furent rentrés, le roi de Tchao jugeant qu'il ne pouvoit les y forcer, fit ſonner la retraite; mais lorſqu'il fut près de rentrer dans ſon camp, il vit de tous côtés flotter les étendards du roi de Han. Cette vue le jetta dans une ſurpriſe étrange. Il envoya un détachement pour reconnoître la cauſe d'un changement auſſi ſubit. Alors les deux mille hommes de Han-ſin firent une décharge générale de flèches ſur ce détachement, avec tant de vigueur & ſi à propos, qu'ils l'obligèrent de ſe replier ſur le corps d'armée, où il porta un ſi grand déſordre que tout prit la fuite.

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

Han-ſin avoit prévu cette déroute; il tomba ſur les fuyards, & fit le roi priſonnier. Le général Tchin-yu perdit la vie dans cette action. Li-tſou-tché trouva le moyen d'échapper; Han-ſin, qui connoiſſoit ſon mérite, en fut au déſeſpoir, & promit mille *taëls* à celui qui le lui ameneroit ſans lui avoir fait aucun mal.

Li-tſou-tché prévint l'affront de ſe laiſſer prendre; il vint de lui-même ſe préſenter la corde au col à Han-ſin. Ce général, après la lui avoir ôtée, lui rendit toutes ſortes d'honneurs & le fit mettre à la premiere place. Il voulut le conſulter ſur le projet qu'il avoit de ſoumettre à ſon maître les royaumes de Tſi & de Yen; mais Li-tſou-tché s'excuſa de lui en dire ſon ſentiment, parce qu'il étoit ſon priſonnier, & qu'il n'avoit pas beſoin de conſeils après la manœuvre combinée qu'il venoit d'exécuter contre le roi de Tchao. Cependant comme Han-ſin inſiſtoit, Li-tſou-tché lui dit: « La » réduction de Ouei & de Tchao, dont vous avez fait les » deux rois priſonniers; notre armée de deux cens mille hom- » mes détruite dans une matinée, rendent votre nom redou- » table à tout l'empire. Si le roi de Yen ne ſe ſoumet pas à » votre approche, c'eſt qu'il ſera ſans doute appuyé des forces » de Tſi: il faudroit dépêcher vers lui un habile négocia- » teur, qui lui repréſentât avec éloquence ce qu'il doit » craindre de votre part. Je prévois qu'effrayé de ces mena- » ces, il n'attendra pas pour ſe rendre que vous entriez à main » armée ſur ſes terres; quand vous l'aurez attiré dans votre » parti, alors le chemin de Tſi vous ſera ouvert, & rien ne » pourra vous empêcher de vous en rendre maître ».

Ce moyen réuſſit à Han-ſin. Le roi de Yen ſoumit ſes états à Lieou-pang, à condition qu'il continueroit de les gouver-

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

ner, & que Tchang-eulh gouverneroit auſſi le royaume de Tchao.

Le trentième de la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Soui-ho, que Lieou-pang avoit envoyé vers King-pou, roi de Kieou-kiang, réuſſit également dans ſa négociation. Il ſut gagner ce monarque, en lui faiſant ſentir la différence des égards qu'il devoit attendre de Pa-ouang & du roi de Han. Il lui peignit Pa-ouang ſouillé du meurtre de l'empereur Y-ti, ne récompenſant point les ſervices, abandonné des ſages, & traitant les peuples avec dureté & en eſclaves. « Mon maî-» tre au contraire, ajouta Soui-ho, eſt plein de vénération » pour votre perſonne & d'eſtime pour votre mérite; il vous » porte dans ſon cœur. Quoique moins puiſſant que Pa-» ouang, la vertu eſt ſon partage; les habiles gens s'empreſſent » à le ſervir; il les honore & en uſe libéralement avec eux. » Pluſieurs princes mêmes, charmés de ſes grandes qualités, » ſe ſont ſoumis à lui avec joie; les vœux des peuples le ſui-» vent par-tout, & tous le deſirent pour leur maître. Pa-» ouang n'inſpire que la crainte, & n'eſt ſervi que par des » eſclaves ».

King-pou, mécontent de Pa-ouang, ſe laiſſa aiſément perſuader: n'écoutant que ſon reſſentiment, il ſuivit Soui-ho, & vint ſe donner au roi de Han, qui le reçut à demi-couché ſur un lit de repos. Ce premier accueil mortifia King-pou, au point de lui donner du repentir de ſa démarche: cependant dès qu'il eut quitté Lieou-pang, il fut traité en roi, avec une magnificence qui lui fit preſque oublier le déplaiſir qu'il venoit de recevoir.

Il reſtoit encore à Pa-ouang quatre hommes, ſavoir, Fan-

tſeng, Tchong-li-mey, Long-tchu & Tcheou-yn, dont les conſeils pouvoient retarder les progrès du roi de Han, & ſoutenir le parti de Pa-ouang. Tchin-ping lui conſeilla de ne point épargner l'or pour les débaucher & les rendre ſuſpects à Pa-ouang. Le roi de Han remit quarante mille livres d'or à Tchin-ping, avec plein pouvoir de les employer comme il le jugeroit à propos. Tchin-ping répandit une partie de cet or dans l'armée de Pa-ouang, & fit courir de bouche en bouche que ces quatre officiers ſe plaignoient de ce que leurs ſervices reſtoient ſans récompenſe, & que s'ils en euſſent fait autant pour la gloire du roi de Han qu'ils en avoient fait pour celle de Pa-ouang, ils auroient déja été comblés de diſtinctions & de bienfaits. Ces faux bruits produiſirent tout l'effet que Tchin-ping s'en étoit promis : ils parvinrent aux oreilles de Pa-ouang, qui entra dans une grande méfiance à l'égard de ces quatre officiers.

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

A la quatrième lune, Pa-ouang apprenant que le roi de Han étoit dans Yong-yang (1) avec peu de troupes, fit faire une marche forcée à ſa cavalerie pour l'y ſurprendre & l'y inveſtir. Il la ſuivit de près avec le reſte de ſon armée, & aſſiégea cette place dans les formes. Le roi de Han, vivement preſſé & ſans eſpoir d'être ſecouru promptement, demanda la paix. Pa-ouang envoya un de ſes officiers pour en traiter avec Tchin-ping. Celui-ci, dont le projet étoit de ruiner entièrement Fan-tſeng dans l'eſprit de Pa-ouang, avoit fait préparer un magnifique repas pour ſon ambaſſadeur.

Tchin-ping, faiſant ſemblant d'ignorer qu'il vînt de la part du roi de Tchou, lui demanda ſi ce n'étoit pas Fan-tſeng qui

(1) Yong-yang-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

l'envoyoit pour traiter avec lui de ſes intérêts particuliers ; & comme il répondit qu'il venoit par les ordres de Pa-ouang, Tchin-ping ne fit ſervir qu'un repas fort ordinaire. L'ambaſſadeur en fut choqué, & ne manqua pas à ſon retour de s'en plaindre à ſon maître, en lui rapportant les queſtions qu'on lui avoit faites au ſujet de Fan-tſeng. Ce rapport confirma Pa-ouang dans ſes premiers ſoupçons ; & comme Fan-tſeng entra ſur le moment dans ſa tente pour le diſſuader de faire la paix, il ne voulut point l'écouter, & le chaſſa avec indignation & mépris. Fan-tſeng fut ſi ſenſible à cet affront, que, craignant de tomber entre les mains du roi de Han, à qui il avoit cherché à faire tout le mal qu'il avoit pu, voyant d'ailleurs que Pa-ouang perdroit l'empire par ſa faute, il prit du poiſon & termina ainſi ſes jours.

Cependant le roi de Tchou preſſoit vivement Yong-yang ; les aſſiégés manquoient de vivres, & la place ne pouvoit tenir encore long-temps. Ki-ſin, officier de Lieou-pang, & qui avoit beaucoup de reſſemblance avec lui, imagina d'en profiter pour ſauver ſon maître. Il ſe mit dans le char du roi, qu'il fit précéder par des gens qui portoient les marques de la royauté, & crioient que Lieou-pang, n'ayant plus de vivres, venoit ſe rendre à diſcrétion. Tous les ſoldats de l'armée ennemie quittèrent leurs poſtes pour accourir au quartier de leur prince, en criant : *Vive Pa-ouang, maître ſouverain de tout l'empire !* Ils croyoient la guerre terminée. Le roi de Han, après avoir remis la défenſe de la place à Tcheou-kou, profita de ce tumulte pour s'évader, accompagné de quelques cavaliers. Pa-ouang, outré d'avoir été la dupe du ſtratagême, fit mourir le généreux Ki-ſin.

Sur la nouvelle que le roi de Han étoit preſſé dans Yong-yang, Pong-yuei venoit à ſon ſecours avec un corps de troupes

assez considérable. De son côté Pa-ouang envoya Siuei-kong, avec un détachement, à la poursuite de Licou-pang. Ce prince avoit gagné les devans, & ne fut point atteint; mais le détachement de Siuei-kong ayant rencontré Pong-yuei, il y eut entre eux une action des plus chaudes, où Siuei-kong fut tué, & son détachement dispersé & taillé en pièces. AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 204.

Animé par ce succès, Pong-yuei tira droit à Yong-yang: mais Pa-ouang, apprenant la défaite de ses gens, laissa peu de monde devant la place, & vint au-devant de lui. Pong-yuei fut battu à son tour, & la réduction de la ville suivit de près cet échec. Pa-ouang fit mourir le brave Tcheou-kou, & envoya bloquer Tching-kao (1).

Le roi de Han, dans sa fuite, avoit passé le Hoang-ho pour se rendre à l'armée de Han-sin. Arrivé à Siao-sieou (2), il y voulut rester la nuit; & quoique très-proche de son général, il défendit de l'avertir. Le lendemain, à la pointe du jour, il entra dans le camp, & se dit un envoyé du roi de Han. On le conduisit à la tente de Han-sin & de Tchang-eulh qui dormoient encore. Il prit leurs sceaux, & fit assembler les officiers, auxquels il signifia qu'il venoit relever leurs généraux, & qu'ils eussent à se disposer à partir. Les deux généraux éveillés, s'empressent d'aller auprès du prétendu envoyé & reconnoissent leur roi, qui laissa Tchang-eulh pour couvrir le pays de Tchao, & partit avec Han-sin à la tête des troupes réunies de Tchao & de Yen, pour aller observer Pa-ouang à Tching-kao, dont il faisoit le siége.

Résolu d'aller chercher Pa-ouang & de lui livrer bataille,

(1) Fan-choui-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
(2) Sieou-ou-hien de Hoai-king-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

le roi de Han vint camper à Kong-lo (1), laiſſant derrière lui Tching-kao qui s'étoit rendue. Pa-ouang avoit fait de grands approviſionnemens de grains à Ngao-tſang (2). Li-y-ki conſeilla au roi de Han de ſe ſaiſir de ces magaſins, & de marcher droit à Yong-yang, dont la garniſon étoit foible. Ce coup de main réuſſit comme il avoit été projetté; après quoi Licou-pang envoya un détachement conſidérable, ſous le commandement de Licou-kia & de Lou-ouan, joindre l'armée de Pong-yuei, avec ordre d'entrer ſur les terres de Tchou, & de brûler toutes les récoltes, afin de couper les vivres aux ennemis. Pong-yuei, avec ce renfort, ſoumit en peu temps dix-ſept villes.

Pa-ouang accourut à la tête de ſon armée pour les reprendre, après avoir laiſſé Tſao-keou à Tching-kao avec une forte garniſon, en lui recommandant expreſſément de ſe tenir ſur la défenſive, & de ne point ſortir de l'enceinte des murs, quelques inſultes que les ennemis fiſſent à la ville.

Le roi de Tchou commença ſon expédition par le ſiége de Ouai-hoang (3): cette place, quoique mal fortifiée, fit une aſſez belle défenſe, dans laquelle Pa-ouang perdit beaucoup de monde. Cependant elle ſe rendit; & malgré ſa capitulation ratifiée, le roi de Tchou, irrité qu'une auſſi mauvaiſe place l'eût arrêté ſi long-temps & lui eût coûté auſſi cher, vouloit en faire paſſer les habitans au fil de l'épée & la réduire en cendres.

Le fils du gouverneur, âgé ſeulement de treize ans, par l'effet d'une réſolution au-deſſus de ſon âge, vint trouver Pa-ouang & lui dit: « Je ſais que vous voulez faire mourir les habitans

(1) Kong-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.
(2) Ho-yu-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
(3) Elle étoit au nord-eſt à quelques *ly* de Ki-hien de Cai-fong-fou.

» de

» de Ouei-hoang : un deſſein auſſi barbare eſt oppoſé à vos » intérêts. Si vous l'exécutez, Ouei-hoang eſt la ſeule ville que » vous prendrez ; toutes les autres préféreront de s'enſevelir » ſous leurs ruines par une défenſe opiniâtre & déſeſpérée, » dans la crainte d'un ſort ſemblable au nôtre : & ſuppoſé » que vous en forciez quelques-unes, par combien de ſang » n'en acheterez-vous pas la conquête ? Nous avons fait notre » devoir en nous défendant, vous devez faire le votre en » exécutant la capitulation que vous nous avez accordée ; la » parole d'un monarque doit être ſacrée : c'eſt en la tenant » que vous engagerez les ſeize autres villes, que vous voulez » reprendre, à ſe ſoumettre ».

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

Pa-ouang, charmé de la ſageſſe avec laquelle ce jeune enfant lui parloit, ſe rendit à ſes raiſons, d'autant plus qu'il y alloit de ſon intérêt. Il épargna les habitans de Ouei-hoang, & rentra dans les ſeize autres villes que Pong-yuei lui avoit enlevées.

L'automne de cette même année, à la ſeptième lune, il parut une comète à l'étoile *Ta-kio*, que nous appellons l'*Épi de la Vierge*.

Quoique les rois de Tchou & de Yen ſe fuſſent ſoumis à Licou-pang, le roi de Tſi paroiſſoit peu diſpoſé à ſuivre leur exemple. Li-y-ki ſe propoſa à Licou-pang pour être envoyé en ambaſſade auprès de ce prince, & lui promit de le déterminer à ſe ranger de ſon parti.

Arrivé à la cour de Tſi, Li-y-ki obtint audience du roi, & lui dit : « Tout l'empire ſe déclare en faveur de Licou-pang ; » il eſt le premier qui l'ait délivré de la tyrannie des *Tsin* : il » eſt encore le premier dans cette grande révolution qui ſoit » entré dans Hien-yang. Ses vertus, ſes belles qualités le font » chérir & reſpecter de tout le monde. Les ſages accourent

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

» en foule le ſervir. Il récompenſe le mérite & cherche » à ſoulager les peuples. Un prince auſſi accompli ne mé- » rite-t-il pas les vœux de tout l'empire? Pa-ouang, ſon rival, » ſouillé du meurtre de l'empereur Y-ti, d'un caractère altier » & dur, ne ſait que punir les fautes & oublier les ſervi- » ces; il aliène le petit nombre d'habiles gens qui le ſuivent, » il foule aux pieds les peuples, traite avec orgueil les prin- » ces, & n'honore point les ſages. Entre ces deux concur- » rens, voyez pour lequel vous devez vous déclarer? Lieou- » pang, maître d'une partie de l'empire & des magaſins de » Pa-ouang, eſt bien fort contre ceux qui voudroient s'op- » poſer à ſes progrès. Il vous prouve l'eſtime qu'il fait de » votre perſonne & de votre amitié, par la commiſſion dont » il m'a chargé auprès de vous. Vos véritables intérêts ne » vous permettent pas de balancer entre lui & Pa-ouang ». » Le roi de Tſi, entraîné par les diſcours de Li-y-ki, envoya ſur le champ un de ſes officiers à Lieou-pang l'aſſurer de ſon obéiſſance, & qu'il ſe donnoit à lui.

Han-ſin apprit cette nouvelle comme il ſe diſpoſoit à entrer ſur les terres de Tſi. Il fut quelque temps irréſolu s'il paſſeroit outre. Kouei-tché lui dit à ce ſujet: « Vous avez » un ordre poſitif de vous rendre maître de Tſi; en avez- » vous un contraire de vous déſiſter de cette entrepriſe? La » ſeule parole de Li-y-ki peut-elle vous diſpenſer de l'exécu- » ter? A peine dans un an, avec une armée nombreuſe, avez- » vous réduit les cinquante villes de Tchao: & Li-y-ki ſeul, » avec ſa langue, en un inſtant, en auroit gagné plus de » ſoixante-dix. C'eſt ce qui n'eſt pas croyable, ou bien, avec » toute votre habileté & votre réputation, vous ne devez pas » vous comparer à lui ». Cette réflexion décida Han-ſin; il

fit paſſer le Hoang-ho à ſon armée, & conquit, avec une rapidité étonnante, tous les états de Tſi, dont il obligea le roi à ſe ſauver à Kao-mi (1). Ce prince, dans la perſuaſion que Li-y-ki l'avoit trompé, lui fit ſouffrir une mort cruelle. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 203.

Pendant que Han-ſin parcouroit en vainqueur le royaume de Tſi, le roi de Han étoit arrêté au ſiége de Tching-kao. Tſao-kio qui la défendoit, tenté de ſe ſignaler par une action d'éclat, ſortit à la tête de toute la garniſon, & paſſa la rivière de Sſé-choui (2), pour aller donner ſur l'arrière-garde des ennemis. Le roi de Han, qui avoit cherché à l'attirer, le fit repouſſer par ſa cavalerie, & le contraignit de rentrer dans ſes murs, après avoir perdu la plus grande partie de ſon monde. Ce gouverneur, ſe rappellant la défenſe que Hiang-yu lui avoit faite de quitter ſes remparts, ſe coupa le col de regret & de déſeſpoir. Alors le roi de Han ſe préſenta devant la place, qui lui ouvrit ſes portes.

A cette nouvelle fâcheuſe, Pa-ouang revint ſur ſes pas & campa à Kouang-ou (3), aſſez près de l'armée de Han. Depuis la perte de ſes magaſins, il ne pouvoit que difficilement ſe procurer des vivres. Dans cette perplexité il menaça le roi de Han de faire mourir ſon père dans les tortures, s'il ne ſe ſoumettoit promptement. Licou-pang lui répondit: « Lorſ-» que Hoai-ouang nous envoya contre les princes de *Tsin*, » il nous recommanda ſur-tout de vivre en frères. Sur ce » pied-là, vous devriez regarder mon père comme le vôtre,

(1) Kiao-tcheou de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.
(2) Elle eſt dans le territoire de Sſé-choui-hien, dépendant de Cai-fong-fou.
(3) Elle étoit à dix *ly* à l'oueſt de Ho-yang-hien de Cai-fong-fou.

Avant l'Ere Chrétienne. 203.

» & reſpecter ſes jours ; mais du naturel dont je vous con-
» nois, je m'attends que vous n'épargnerez pas même vo-
» tre père ».

Outré de cette réponſe piquante, Pa-ouang auroit fait mourir le père du roi de Han, ſi Hiang-pé, ſon père, ne lui eût repréſenté que, dans l'incertitude des événemens, il devoit craindre que Licou-pang ne fût quelque jour à même d'uſer de repréſailles, & que cette mort ne ſatisferoit que ſa vengeance, ſans lui procurer aucun avantage ; bien plus, qu'il en réſulteroit une infinité de maux qu'il étoit de la prudence d'éviter. Ces raiſons arrêtèrent Pa-ouang & lui firent changer de réſolution.

Quelques jours après, il envoya propoſer à Licou-pang de terminer leur rivalité par un combat ſingulier. Le roi de Han ſe mit à rire & répondit à ce cartel : « La juſtice de ma » cauſe n'eſt point fondée ſur les forces du corps, mais ſur » la prudence & la vertu ». En donnant cette réponſe à l'envoyé de Pa-ouang, il ajouta : « Vous pouvez dire à votre » maître qu'il s'eſt rendu odieux à tout l'empire par pluſieurs » crimes. D'abord il s'eſt arrogé le droit de le partager, qui » ne lui appartenoit pas ; il eſt entré ſur les terres de Tſin » contre les ordres de Hoai-ouang ; il a aſſaſſiné ſon général » Song-y : c'eſt lui qui a réduit en cendres le ſuperbe palais » de Hien-yang ; il a profané les tombeaux des princes de » *Tsin*, pour en enlever les richeſſes. C'eſt encore lui qui » a fait mourir le prince Tſé-yng, qui s'étoit mis ſous ma » ſauve-garde avec toute ſa famille. C'eſt par les ordres de » votre maître que les deux cens mille hommes de Tchang-» han, qui s'étoient donnés à lui, ont été paſſés au fil de » l'épée. Il a dépouillé des princes légitimes de leurs patri-

» moines, pour les donner à ſes officiers. L'empereur Y-ti, » ſon prince naturel, contraint de lui céder ſes états & d'aller » s'établir dans un pays affreux & impraticable, a fini par périr » de ſa main ſans l'avoir mérité, & toutes les loix crient ven- » geance contre lui. Enfin dites-lui de ma part qu'il eſt cruel, » inhumain, ingrat, injuſte, ſans foi & ſans vertu; que les » peuples l'ont en horreur, & que l'empire ne le veut point » pour maître. Quant à moi, je n'ai pris les armes que pour » purger l'empire de ſcélérats comme lui ».

Avant l'Ere Chrétienne. 203.

L'envoyé de Pa-ouang lui rendit la réponſe dure, mais trop vraie, du roi de Han. Il fut obligé d'en diſſimuler ſon reſſentiment, parce que le roi de Tſi lui demandoit du ſecours contre Han-ſin, qui l'avoit chaſſé de ſes états.

Il étoit trop important à Pa-ouang de ne pas laiſſer cette conquête au roi de Han : il envoya au roi de Tſi deux cens mille hommes ſous les ordres de Long-tſié, le meilleur, mais le plus vain de ſes généraux.

Long-tſié ſe flattoit hautement de mener ſon armée à la victoire; il diſoit qu'un mince capitaine comme Han-ſin, parvenu ſans mérite, & tout au plus capable de commander à une poignée de ſoldats, alloit éprouver ce que c'étoit que d'avoir affaire à un général expérimenté comme lui. Il paya cher cette fanfaronnade. Lorſqu'il eut joint le roi de Tſi ſur les limites de ſes états, ils vinrent enſemble camper ſur les bords de la rivière de Ouei-choui; l'armée de Han-ſin étoit poſtée à l'autre bord. Dès la même nuit ce général fit remplir des ſacs de ſable par plus de dix mille de ſes ſoldats, pour arrêter le cours de la rivière Ouei-choui (1) au-deſſus des deux

(1) Dans le territoire de Tſing-tcheou-fou dans le Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 203.

camps. A la pointe du jour il la paſſa avec la moitié de ſon armée, pour attaquer les ennemis. Long-tſié le reçut vigoureuſement, & crut même avoir de l'avantage ; car Han-ſin repaſſa la rivière pour regagner ſon camp, en aſſez mauvais ordre. Long-tſié, pour achever la victoire dont il ſe croyoit aſſuré, preſſa Han-ſin dans ſa retraite, & franchit lui-même le lit de la rivière avec toute ſon armée. Une partie étant déja à l'autre bord, & le reſte au milieu du baſſin, Han-ſin fait rompre la digue formée par les ſacs de ſable ; alors les eaux retenues ſe dégorgeant avec rapidité, entraînent & noyent ce qui ſe trouve dans leur lit. Han-ſin tombe ſur ceux qu'elles avoient épargnés, en fait une horrible boucherie, tue Long-tſié, fait priſonnier le roi de Tſi, & par cette victoire ſe rend maître de ſes états.

Han-ſin dépêcha un courier à Lieou-pang pour lui en donner avis ; mais il lui faiſoit ſavoir en même temps que les peuples de Tſi, étant naturellement ſans foi & limitrophes de Tchou, on ne devoit pas trop compter ſur leur fidélité : cependant, que le moyen de les contenir ſeroit peut-être de l'en faire roi ; qu'alors ayant plus d'autorité, il ſeroit plus reſpecté & plus en état de les conſerver au roi de Han. Ce dernier article des depêches de Han-ſin déplut autant à Lieou-pang, que la première nouvelle lui avoit fait de plaiſir ; il rejetta même avec colère la propoſition. Tchang-leang jugeant que Tchin-ping, qui avoit été préſent à la lecture de ces dépêches, eſpéroit que ſes ſervices lui procureroient une récompenſe ſemblable à celle que Han-ſin demandoit, fit ſigne au roi & dit : « Nos affaires ne ſont pas encore en aſſez bon » état pour créer des rois ; cependant, puiſque Han-ſin le » demande, il doit avoir la préférence pour une conquête

» qui eſt ſon ouvrage ». Licou-pang comprit la penſée de Tchang-leang, & fit cependant toujours mine d'être fâché ; il fit graver un ſceau tel qu'un roi de Tſi ſon vaſſal devoit l'avoir, & chargea Tchang-leang de le porter à Han-ſin, avec l'ordre d'attaquer les états de Tchou. AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 203.

Pa-ouang, conſterné de la défaite de ſon armée & de la perte de ſon général, flottoit incertain ſur le parti qu'il prendroit ; il s'arrêta à celui de tenter la fidélité de Han-ſin, & de chercher à l'attirer dans ſes intérêts. Il lui fit propoſer par Ou-ché, un de ſes officiers, de partager l'empire en trois parties égales, afin de terminer toute guerre par cet accord. Ou-ché ajouta : « Il n'y a que vous qui puiſſiez décider entre » les deux concurrens, celui du côté duquel vous vous rangerez, triomphera de ſon rival. Vous étiez autrefois ſujet » de Pa-ouang, & vous ſervez ſon plus grand ennemi » !

« Je remercie votre maître, répondit Han-ſin, des avantages qu'il me propoſe ; je l'ai ſervi en qualité de ſoldat, » ſans qu'il ait daigné m'avancer ; il a même mépriſé les conſeils utiles que je lui donnois. Au contraire Licou-pang » m'a accueilli ; à peine ai-je été à ſon ſervice, qu'il m'a fait » ſon grand général ; ſouvent il s'eſt dépouillé de ſes habits » pour m'en revêtir. J'ai été admis avec diſtinction à ſa table. Il a toujours écouté avec bonté les avis que j'ai pu lui » donner ; loin de les rejetter avec mépris, ſouvent il y a » déféré : mes ſervices ne ſont jamais reſtés ſans récompenſe » avec lui, & je ſerois aſſez ingrat & aſſez lâche pour le » trahir ! Dites à Pa-ouang qu'il ſeroit en droit d'avoir mauvaiſe opinion de moi, ſi je me laiſſois ſéduire par ſes offres. » Quiconque manque de fidélité à ſon premier maître eſt capable d'en manquer au ſecond ».

Avant l'Ere Chrétienne. 203.

Pa-ouang ſans vivres, à la vue d'un ennemi prêt à fondre ſur lui au moindre mouvement qu'il feroit pour décamper, fut encore dans une plus grande perplexité quand on lui eût rendu la réponſe de Han-ſin. Dans ces entrefaites, le roi de Han lui envoya redemander ſon père, & Liu-heou ſon beau-père, qui étoient en ſon pouvoir. Pa-ouang profita habilement de cette conjoncture pour ſe tirer d'embarras ; il fit propoſer à Lieou-pang une trève, & de partager entre eux l'empire, dont il lui céderoit tout ce qui eſt depuis Hong-keou (1) vers l'oueſt, & que le reſte, qui ſe trouve à l'eſt de Hong-keou, lui appartiendroit à lui Pa-ouang. Afin de prouver au roi de Han la ſincérité de ſes propoſitions, il lui renvoyoit ſon père & ſon beau-père ; & quoiqu'il n'y eût encore que des pourparlers au ſujet de la paix, il agit de même que ſi elle eût été conclue, & ſe retira dans le pays de Tchou, qu'il s'étoit lui-même aſſigné par le premier partage général de l'empire.

Les propoſitions de Pa-ouang furent examinées dans le conſeil du roi de Han. Tchang-leang & Tchin-ping furent d'avis de les rejetter, & repréſentèrent au roi qu'il étoit le maître de la plus grande partie de l'empire ; que tous les princes étoient diſpoſés à ſe ſoumettre, & que Pa-ouang, dénué de vivres, alloit être forcé de ſe rendre à diſcrétion, ou de périr accablé par leurs armes. « Si vous acceptez la paix, ajoutèrent-ils, vous nour-» rirez un tigre qui déſolera une ſeconde fois l'empire ».

202.

Le roi de Han, après la retraite de Pa-ouang, ne douta plus qu'il n'eût cherché à l'amuſer par des propoſitions de paix ; il ſe mit à ſa pourſuite, & ne put l'atteindre qu'à la dixième lune à Kou-ling (1). L'armée de Pa-ouang, renforcée des débris de

(1) Hong-keou étoit à l'oueſt de Ho-yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

(2) A trente *ly* au nord-oueſt de Tchin-tcheou de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

celle

celle de Hiang-yu, ſe trouvoit en état de tenir tête à celle de Han, d'autant plus que Han-ſin & Pong-yuei ne l'avoient pas encore rejointe. Le roi de Han, trop confiant, ne fit pas attention qu'il avoit affaire au plus grand capitaine de ſon temps; il l'attaqua, & fut par-tout repouſſé avec une perte conſidérable. Il ſe vit obligé de rentrer dans ſes lignes, & d'y attendre l'arrivée de Han-ſin & de Pong-yuei. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202.

Comme ces deux généraux tardoient, Tchang-leang jugea qu'ils ne différoient de ſe joindre à Licou-pang, que parce qu'il ne leur avoit pas encore donné ſa parole, de récompenſer leurs ſervices par le don d'une couronne, lorſqu'il ſeroit maître de l'empire. Tchang-leang, s'en expliquant avec le roi, lui dit que Han-ſin avoit ſans doute des vues ſur le royaume de Tchou ſa patrie, & Pong-yuei ſur celui de Leang, comme ſa conquête; promettez-leur, à chacun, que vous les leur donnerez, alors vous les verrez accourir à votre ſecours. La néceſſité de leur jonction ne vous laiſſe point d'autre parti à prendre.

Licou-pang envoya porter ces paroles à ſes deux généraux. Auſſi-tôt Han-ſin vint chercher Pa-ouang, qui étoit campé à Kai-hia (1), dans la réſolution de lui donner bataille. Pa-ouang, quoiqu'inférieur en forces, ne recula point, perſuadé que s'il remportoit la victoire, il couperoit par-là bras & jambes au roi de Han. Il en eſpéroit encore l'avantage de rétablir ſes affaires, qui étoient en fort mauvais état; ainſi l'action s'engagea entre ces deux grands capitaines : elle fut des plus vives & des plus diſputées. Chacun y déploya toutes les reſſources de l'art & de l'expérience; mais le champ de bataille demeura à Han-ſin, qui contraignit Pa-ouang de ſe mettre à

(1) A cinquante *ly* à l'oueſt de Hong-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202.

couvert dans ſes retranchemens, & de s'y tenir ſur la défenſive.

Le lendemain de cette action, le roi de Han arriva d'un côté avec ſon armée, & Pong-yuei de l'autre avec celle qu'il commandoit. On inveſtit de toutes parts le camp ennemi : Pa-ouang, ſe voyant preſſé & ſans reſſource, choiſit huit cens cavaliers bien montés, avec leſquels il perça à travers un des quartiers de Han, & ſe ſauva, à la faveur de l'obſcurité, du côté de la rivière Hoei-ho, juſqu'à Yn-ling (1).

Lieou-pang détacha ſur le champ Kouang-yng, avec quelques mille cavaliers, pour aller à ſa pourſuite. Il continuoit toujours à fuir, & cherchoit à gagner quelqu'endroit couvert pour s'y mettre en ſûreté. Arrivé à Tong-teing (2), il s'apperçut que de ſes huit cens cavaliers, il ne lui en reſtoit plus que vingt-huit. Il s'arrêta avec cette poignée de gens braves & fidèles à la montagne Sſé-hoei-chan (3), & leur dit : « Il y a huit ans » que je fais la guerre ; j'ai remporté plus de ſoixante-dix vic- » toires. Aucun prince, pas même le roi de Han, mon ennemi, » ne m'a refuſé le glorieux titre de *Pa-ouang*. Maintenant ſi » je ſuis ſans reſſource, c'eſt que le ciel veut ma perte. On ne » peut me reprocher une lâcheté, & tant de combats, dont je » ſuis ſorti vainqueur, feront ſurvivre & ma gloire & mon » nom ».

Cependant les troupes de Han l'atteignirent ; alors, ne pouvant plus fuir, il range ſa petite troupe en bataille & leur préſente le front. Ce héros intrépide vient tête baiſſée ſe précipiter ſur les ennemis, & tue de ſa propre main un de leurs

(1) A quatre-vingt *ly* au nord de Ho-tcheou de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.

(2) A cinquante *ly* au ſud-eſt de Ting-yuen-hien de Fong-yang-fou.

(3) A ſoixante-dix *ly* au ſud-oueſt de Kiang-pou-hien de Kiang-ning-fou, autrement Nan-king.

officiers & pluſieurs ſoldats ; mais accablé par le nombre, criblé de bleſſures, il tourne bride, ſuivi de deux cavaliers qui lui reſtoient, & s'enfonce dans les gorges de la montagne. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202.

Kouang-yng le fait chercher de tous côtés ſans pouvoir le découvrir. Pa-ouang trouve encore moyen de lui échapper avec ſes deux braves compagnons, & de ſe rendre ſur les bords du Ou-kiang, où, épuiſé de fatigue & affoibli par le ſang qu'il avoit perdu, ce courageux, mais infortuné rival de Lieou-pang, ſe donna lui-même la mort. Le commandant du détachement de Han fit porter ſon corps à ſon maître. A la nouvelle de ſa mort, tous ceux qui tenoient ſon parti ſe ſoumirent, à l'exception des peuples de Lou, qui ne pouvoient ſe perſuader que ce grand capitaine ne fût plus. Le roi de Han leur ayant montré ſon corps, ils n'héſitèrent pas à recevoir ſes loix.

Tout l'empire reconnut alors Lieou-pang pour maître. Ce prince fit de magnifiques obsèques à Pa-ouang, & lui éleva un tombeau à Kou-tching (1). Après lui avoir rendu ces honneurs funèbres, il créa prince Hiang-pé, le père de ſon rival, & lui donna toutes les marques & les prérogatives de cette dignité. Il fit Han-ſin roi de Tchou, & Pong-yuei roi de Leang. Han-ſin lui ayant demandé la permiſſion de s'abſenter quelques jours, il courut porter mille *taëls* d'argent à la vieille compatiſſante, qui l'avoit ſecouru avant qu'il ſe fût enrôlé ſous les drapeaux de Hiang-yu. Cette bonne femme, qui avoit pris pour une dériſion la promeſſe de Han-ſin, ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe en ſe voyant auſſi libéralement récompenſée d'un ſervice

(1) Montagne à douze *ly* au ſud-eſt de Tong-ho-hien de Yen-tcheou-fou dans le Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 202.

dont elle ſe ſouvenoit à peine. Ce trait de reconnoiſſance honora celui qui s'en acquittoit.

KAO-HOANG-TI.

L'empire étant réuni ſous la puiſſance du roi de Han, tous les grands lui préſentèrent une adreſſe, pour l'engager à prendre le titre de *Hoang-ti* ou empereur ; & à la deuxième lune, ce prince étant à Fan-choui, à trente *ly* au ſud-oueſt de Tſao-tcheou dans le Chan-tong, fit publier un reſcrit, par lequel il acceptoit ce titre ſous le nom de KAO-HOANG-TI. Après qu'il eut pris poſſeſſion du trône impérial, il accorda une amniſtie à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui, & un pardon général, même aux criminels, conçu en ces termes : « Il y a huit ans » que les gens de guerre ſont dans un mouvement continuel, » ſans avoir pu jouir d'un moment de repos. Les peuples ont » étrangement ſouffert des ravages & des horreurs que la » guerre entraîne à ſa ſuite. Maintenant que la paix va ramener » le calme & l'abondance, je veux que tout le monde parti- » cipe à ſes avantages. Je pardonne à tous les criminels, même » à ceux qui ont mérité la mort, & j'ordonne qu'on les mette » en liberté ».

Durant toutes ces guerres inteſtines, les peuples, pour ſe garantir des violences & des inſultes du ſoldat effréné, avoient abandonné leurs foyers, & s'étoient retirés ſur les bords des rivières & dans les montagnes ; l'empereur fit publier cette invitation à ſes nouveaux ſujets.

« Vous mes peuples, que j'aime & que je porte dans mon » cœur, ceſſez de craindre : votre prince eſt entre vous, & » celui qui voudroit vous nuire, prêt à vous défendre ; que le » vieillard, que le père reviennent au ſein de leur famille, &

» que le laboureur cultive paiſiblement ſes terres. J'invite ceux
» qui avoient des emplois à retourner chacun dans leur diſtrict,
» & à s'acquitter, comme par le paſſé, de leurs fonctions. Mon
» intention eſt que les écoles publiques ſe r'ouvrent, & qu'on
» choiſiſſe des maîtres habiles, qui traitent leurs diſciples avec
» douceur. J'ordonne aux officiers & aux ſoldats de ſe rendre
» dans les villes dont la garde leur étoit commiſe. J'exempte
» cette année de tous droits les marchandiſes, & je remets
» au peuple les tributs juſqu'à ce qu'il ſoit en état de les payer
» ſans ſe gêner ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

Après que l'empereur eut pourvu à la tranquillité de ſes peuples, il fit prendre à Liu-chi, ſon épouſe, le titre de *Hoang-heou*, c'eſt-à-dire d'impératrice, & régla le rang que ſon fils & les princes de ſa famille tiendroient dans l'empire. Il avoit établi, par proviſion, ſa cour à Lo-yang (1), où il invita tous les grands à un feſtin. Ce prince s'y rendit avec un cortège magnifique & toute la pompe de la dignité impériale. S'étant aſſis ſur un trône, il adreſſa la parole aux grands, & leur dit : « Vous les
» fidèles compagnons de mes fatigues & de ma gloire, que le reſ-
» pect dû à mon rang ne vous empêche point de m'ouvrir votre
» cœur. Parlez-moi avec franchiſe & liberté : d'où vient me ſuis-
» je rendu maître de l'empire, & que Pa-ouang l'a perdu » ?

Kao-ki & Ouang-ling lui répondirent : « Vous avez dû par-
» venir à ce point de grandeur. Vous partagiez les diſgraces
» & les avantages avec ceux qui s'étoient dévoués à votre ſer-
» vice ; vous diſtinguiez les gens de mérite, & une belle
» action n'eſt jamais reſtée ſans récompenſe avec vous. Pa-
» ouang, au contraire, ſoupçonneux, vindicatif, maltraitoit

(1) Ho-nan-fou de la province du Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

» même ceux qui étoient les plus zélés à le ſervir ; jamais » aucune libéralité n'a encouragé ceux qui prodiguoient leur » vie & leur ſang pour lui. Il s'attribuoit tout l'honneur d'une » campagne ou de la priſe d'une ville, gardant pour lui ſeul » les tréſors & les dépouilles des vaincus. Une telle con- » duite a dû l'éloigner de l'empire, & lui procurer la fin mal- » heureuſe qu'il a eue ».

« Il me ſemble, répliqua l'empereur, que je dois plutôt » mes ſuccès au diſcernement que j'ai eu d'employer chacun » ſelon ſes talens. Tſé-fang n'eſt-il pas mon maître dans » l'art de faire camper une armée & de lui faire pren- » dre une poſition avantageuſe ? Siao-ho peut-il être égalé » pour l'habileté dans les affaires ? Han-ſin l'emporte de beau- » coup ſur moi ; qui ſait mieux que lui ſe battre un jour » d'action & faire une retraite plus à propos ? Voilà la cauſe » de mon élévation ; & la perte de Pa-ouang vient de ce qu'il » n'a pas voulu écouter Fan-tſeng, ni ſu l'employer ſelon » ſa capacité & les vues qu'il avoit pour ſon agrandiſſe- » ment ».

A la nouvelle de la défaite & de la mort de Pa-ouang, Tien-hong, l'héritier de Tſi, qui s'étoit déclaré pour lui, craignant que l'empereur ne s'en vengeât par l'extinction de ſa famille, s'étoit retiré avec cinq cens de ſes ſujets dans une île, à laquelle on donna le nom de Tien-hong-tao (1), qu'elle a conſervé. L'empereur lui dépêcha un de ſes officiers pour l'inviter à revenir, avec promeſſe de le traiter ſelon ſon rang ; mais il lui fit dire en même temps que s'il déſobéiſſoit, il le regarderoit dès-lors comme rebelle, & qu'il ſauroit l'en punir.

(1) Elle eſt à cent *ly* de Tſié-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

A cet ordre, ce prince quitta son île, suivi seulement de deux de ses gens; mais coupable du meurtre de son aîné & de mauvais traitemens envers son autre frère, il étoit continuellement agité par la crainte & déchiré de remords. Prêt à entrer à Chi-hiang, il s'arrêta & dit à ses deux compagnons: « Autrefois l'égal du roi de Han, aujourd'hui son sujet, » quelle humiliation pour moi de reconnoître un maître! » Avili, descendu de mon rang, l'ombre d'un frère me » poursuit encore pour me reprocher ma barbarie. En hor- » reur à moi-même, puis-je espérer aucun repos? Non, je » suis indigne de voir le jour ». A ces mots, il se frappe d'un poignard, & termine ainsi une vie qui lui étoit devenue odieuse & insupportable.

Avant l'Ère Chrétienne. 202. *Kao-hoang-ti.*

L'officier député vint rendre compte à l'empereur de ce triste événement. Ce prince ne put retenir ses larmes, & ordonna qu'on lui fît les funérailles ordinaires aux rois. Ses deux compagnons, inconsolables de sa perte, se coupèrent le col sur son tombeau, & tous les habitans de son île, en apprenant sa mort, ne voulurent point lui survivre.

Ki-pou, du royaume de Tchou, & un des officiers de l'armée de Pa-ouang, avoit mal parlé de Lieou-pang dans plusieurs occasions. Ce prince avoit été sensible à ce mépris. Parvenu à l'empire, il ne voulut point s'en venger en faisant mourir Ki-pou; mais il le condamna à se racheter lui & sa famille pour mille *taëls* d'or. Cet officier, en vendant tout son bien, jusqu'à ses enfans & sa famille, n'en retira pas la moitié de la somme qu'il lui falloit. Pour tâcher de la compléter, il se coupa les cheveux & se fit esclave de Tchu-kia, qui l'envoya dans une de ses métairies.

Tchu-kia vint à Lo-yang, & s'adressant à Teng-kong, qui

Avant l'Ere Chrétienne. 202. *Kao-hoang-ti.*

avoit beaucoup d'accès auprès de l'empereur, il lui parla avec chaleur de Ki-pou : « Quel eſt le crime de cet officier, dit-il » à Teng-kong ? Il a pris les intérêts de Pa-ouang qu'il ſer- » voit ; eſt-ce que les ſujets ne doivent point être zélés pour » leur maître ? A peine l'empereur eſt-il ſur le trône, qu'il » commence par exercer la vengeance : elle eſt indigne d'un » cœur généreux & d'un prince qui tient un rang auſſi élevé » que lui ; il ſe déshonore par la peine qu'il a infligée à Ki- » pou. C'eſt un ſage, dont les talens peuvent lui être utiles, » & il l'a réduit à ſe faire eſclave pour chercher à ſe rédi- » mer. Vous qui êtes à la cour, qu'y faites-vous, ſi vous » n'êtes point jaloux de l'honneur & de la réputation de vo- » tre maître ? Votre devoir eſt de l'avertir des fautes qu'il » fait ». Ces reproches prononcés, avec la fermeté qu'inſpi- rent le zèle & la droiture, firent une ſi grande impreſſion ſur Teng-kong, qu'il rendit exactement à l'empereur cette converſation. Ce prince en fut lui-même ſi frappé, qu'il con- damna ſa conduite envers Ki-pou, & lui fit rendre ſes enfans, ſa famille & ſes biens ; il lui donna même un emploi conſi- dérable à la cour. Cette réparation généreuſe & ſolemnelle de ſes torts, fit paroître ce prince encore plus grand aux yeux de ſes ſujets.

La juſtice qu'il exerça ſur Ting-kong, frère maternel de Ki-pou, fut une leçon frappante pour tous ceux qui étoient à ſon ſervice. Au ſiége de Peng-tching, lorſque Pa-ouang preſſoit ſi vivement Lieou-pang, qu'il étoit ſur le point de le faire priſonnier, le roi de Han trouva moyen de s'évader. Ting-kong fut envoyé à ſa pourſuite & l'atteignit. Le roi de Han s'étoit tiré de ſes mains en lui diſant : « Deux ſages » doivent-ils travailler à ſe détruire & à ſe perdre » ?

Ting-

Ting-kong ne doutoit pas qu'il ne fût récompensé du service qu'il avoit rendu à Lieou-pang de l'épargner & de le laisser aller. Il se présenta à la cour ; mais l'empereur ayant su qu'il lui demandoit audience, répondit : « Un sujet que la louange » fait manquer de fidélité à son maître, & qui ne profite pas » de l'occasion de se saisir de celui qui peut lui disputer l'em- » pire, un tel homme est indigne de vivre. Lui laisser la vie, » ce seroit l'exposer à commettre une nouvelle trahison ». Après cette réponse, l'empereur prononça son arrêt de mort, qui fut exécuté sans rémission.

Avant l'Ere Chrétienne. 202. *Kao-hoang-ti.*

Comme le bruit se répandoit que l'empereur vouloit fixer sa cour à Lo-yang, Lieou-king, du royaume de Tsi, lui fit à ce sujet ses représentations.

« Votre Majesté, lui dit-il, se propose de faire de Lo-yang » la capitale de son empire. Il est vrai que les *Tcheou* y ont » tenu leur cour ; mais peut-on se comparer à ces grands » hommes, qui ne respiroient que la vertu, ainsi que ceux qui » les servoient ? Lorsque la vertu est la base du trône, on n'a » rien à craindre, ni à Lo-yang ni ailleurs ; mais après tant » de secousses que l'empire a reçues, après les désordres des » guerres si longues & si opiniâtres qu'il vient d'essuyer, qui » peut répondre que la fermentation des esprits soit appaisée ? » Dans cette incertitude, la prudence exige que vous vous éta- » blissiez dans un endroit mieux défendu. Le pays de Tsin me » paroît réunir tous ces avantages : les montagnes qui l'en- » vironnent en rendent l'accès difficile ; Le Hoang-ho, qui en » est comme la ceinture, y forme naturellement un fossé im- » praticable ; les gorges, les défilés par où il faut nécessaire- » ment passer pour y entrer, sont autant de forts, où une » poignée de monde peut arrêter les armées les plus nom-

Avant l'Ere Chrétienne. 202. *Kao-hoang-ti.*

» breuſes. Ainſi j'eſtime, pour la ſûreté de votre perſonne, » que vous devez préférer ce ſéjour à Lo-yang.

L'empereur fit examiner ce projet par ſon conſeil. Pluſieurs membres, pour des raiſons perſonnelles, inclinoient à reſter à Lo-yang. Tchang-leang, en qui le prince avoit une entière confiance & qui la méritoit, fut chargé de peſer les raiſons pour & contre, & après les avoir toutes diſcutées, il ſe déclara pour le plan de Lieou-king. L'empereur l'adopta & le ſuivit.

Han-ſin, à qui Lieou-pang devoit l'empire, retiré dans ſes états de Tchou, afin de tenir ſes troupes en haleine, parcouroit à leur tête toutes les villes de ſon royaume, en auſſi bon ordre que s'il eût marché contre l'ennemi. Des envieux de ſa gloire & de ſon rang en prirent prétexte pour le faire ſuſpecter à l'empereur, qui eut l'injuſtice de prêter l'oreille à ces inculpations odieuſes. Ce prince, ayant témoigné ſes ſoupçons à Tchin-ping, celui-ci lui conſeilla de faire aſſembler à Tchin, comme il eſt ordonné par les anciennes conſtitutions, tous les gouverneurs & les officiers des provinces, pour y ſubir l'examen de leur conduite. L'ordre en fut expédié. Han-ſin ſe trouva un des premiers au rendez-vous; mais à peine y fut-il arrivé, que l'empereur le fit arrêter. « Oh, pour cette fois, dit-il, je ne » dois plus douter que je n'aie de grands ennemis à la cour. » *Lorſque le gibier eſt mort, les armes ſont inutiles; lorſque les enne-* » *mis ſont détruits, qu'a-t-on beſoin de généraux?* L'empire eſt » paiſible & affermi, je ſuis dès-lors inutile, on peut ſans » craindre me faire mourir : je demande ſeulement qu'on » m'accorde la grace de voir encore une fois l'empereur ». Ce prince l'admit en ſa préſence, mais ſans lui permettre d'ouvrir la bouche. Il lui dit : « On vous accuſe de vouloir vous

» révolter ». Et après ce peu de paroles, il le fit charger de chaînes & conduire à Lo-yang, pour y être jugé à son retour.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

Le principal but de l'assemblée de Tchin étant rempli, l'empereur reprit bientôt le chemin de Lo-yang. Lorsqu'il y fut arrivé, il voulut, pour la forme, examiner la prétendue rébellion de Han-sin; & après un léger examen, il lui pardonna, en lui ôtant son royaume & le titre de roi, & ne lui donnant à la place que celui de prince *Hoai-yn*. Han-sin, sensible à cet affront, ne douta plus que l'empereur ne le traitoit de la sorte que parce qu'il le craignoit, & que ses actions avoient eu trop d'éclat pour qu'il n'en eût pas quelque jalousie. Il feignit une maladie pour s'excuser d'aller chaque jour au palais, & n'y fut plus que par un ordre exprès.

Quelques jours après l'empereur l'appella, sous prétexte de lui parler des affaires de la guerre, mais dans le fond pour tâcher de lui tranquilliser le cœur. Après l'avoir entretenu assez longtemps sur le chapitre de plusieurs de ses officiers, & sur le nombre de troupes que chacun étoit capable de commander, il lui demanda combien il croyoit que lui empereur pouvoit en commander. « Vous pouvez, Sire, lui dit-il, commander une » armée de cent mille hommes; mais c'est tout ». « Et vous, reprit l'empereur? « Plus les troupes seront nombreuses, mieux » je les commanderai ». « Si cela est, dit l'empereur en souriant, » comment vous êtes vous laissé prendre par moi »? « C'est juste- » ment pour cela que Votre Majesté m'a pris; son talent n'est » pas de commander les soldats & de les gouverner, mais de » gouverner les officiers & de les commander ».

L'empereur jusques-là n'avoit pas encore déterminé les récompenses de ceux qui l'avoient servi avec zèle pendant la guerre: il y travailla sur la fin de cette année. Siao-ho fut si

Avant l'Ere Chrétienne. 202. *Kuo-hoang-ti.*

fort diſtingué dans cette occaſion, que les autres en murmurèrent & s'en plaignirent hautement. Quoi, diſoient-ils, c'eſt nous qui avons eſſuyé toutes les fatigues, qui avons mille fois expoſé notre vie, & l'empereur a plus d'égards pour Siao-ho que pour nous; lui dont le cheval n'a jamais donné une goutte de ſueur, & dont toute la peine a été d'écrire quelques lignes, ou de dire quelques paroles dans le conſeil; cette préférence eſt-elle juſte?

Ces murmures étant venus aux oreilles de l'empereur, il les aſſembla tous, & leur dit: « Vous trouvez à redire que j'aie » avantagé Siao-ho plus que les autres; dites-moi, à la chaſſe » qui ſont ceux qui pouſſent & prennent le gibier? Ce ſont » les chiens. Mais qui ſont ceux qui conduiſent & dirigent » les chiens? Ne ſont-ce pas les chaſſeurs? Vous avez beaucoup » fatigué, vous avez vigoureuſement pourſuivi le gibier, vous » l'avez même forcé & vous l'avez pris; & en cela vous avez » tout le mérite des chiens de chaſſe; mais Siao-ho a conduit » toute la guerre, c'eſt lui qui a tout réglé, qui vous a fait » attaquer l'ennemi à propos, qui par ſes conſeils vous a » rendu maîtres des villes & des provinces que vous avez con- » quiſes, & par-là il a le mérite du chaſſeur; lequel eſt plus » digne de récompenſe »? Ce diſcours impoſa pour toujours ſilence aux mécontens.

Quoique Tchang-leang ne fût pas un guerrier diſtingué, il avoit ſervi Lieou-pang de ſes conſeils, & ſon zèle ne reſta pas ſans être reconnu: l'empereur lui aſſigna trente mille familles, outre le rang de prince qu'il lui avoit déja donné. Tchang-leang, jugeant que cette libéralité ne ſerviroit qu'à augmenter la jalouſie des autres, refuſa les trente mille familles, en diſant: « Lorſque j'eus le bonheur de rencontrer Votre Ma-

» jesté à Hia-pei (1), je vis d'abord que le Ciel me donnoit un » maître : si elle m'a fait l'honneur de se servir de moi & de » mes conseils, elle m'en a libéralement récompensé ; je suis » prince, c'est plus que je n'aurois osé espérer ».

Avant l'Ere Chrétienne. 202. *Kao-hoang-ti.*

L'empereur nomma en même temps Tchin-ping à la principauté de *Hoai-yn* (2). Tchin-ping vouloit s'excuser sur ce qu'il n'avoit point servi, & ne pouvoit par conséquent, sans faire tort aux autres, recevoir une grace qui devoit être le prix de leur bravoure. Vous avez vaincu les ennemis par les conseils prudens que vous m'avez donnés, lui répondit l'empereur. Si vaincre les ennemis ne s'appelle pas mérite réel, où le faut-il chercher ? Sans Oué-ou-tchi, reprit Tchin-ping, aurois-je jamais eu le bonheur d'entrer au service de Votre Majesté ? Je ne l'oublierai pas, je vous en donne ma parole, dit l'empereur. En effet, il ne laissa personne sans récompense. 201.

Peu de temps après, l'empereur apperçut les grands assemblés devant son palais, qui parloient avec beaucoup d'action, & qui paroissoient agiter quelque affaire de grande importance. Ce prince en demanda le sujet à Liu-heou son beau-père. Celui-ci, sans lui rien déguiser, lui répondit : « Les grands » disent que vous êtes un homme sorti, pour ainsi dire, de la » poussière, qu'ils ont mis sur le trône au prix de leurs fati- » gues & de leur sang ; que maintenant que vous avez obtenu » tout ce que vous desiriez, vous réservez vos bienfaits pour » vos amis, & les peines pour ceux qui vous ont été opposés : » ils consultent ensemble sur les moyens de détruire leur ou- » vrage, & de mettre un autre à votre place ».

(1) Pei-tcheou de Hoai-ngan-fou dans le Kiang-nan.

(2) Il est à quatre-vingt-dix *ly* nord-est de Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 201. *Kao-hoang-ti.*

L'empereur pâlit à cette réponſe, & demanda ce qu'on vouloit qu'il fît; & comme Liu-heou le queſtionnoit ſur celui qu'il croyoit ſon plus grand ennemi, ce prince lui dit que c'étoit Yong-tchi, dont il avoit reçu pluſieurs affronts, & que ſans les grands ſervices qu'il lui avoit rendus & ſes belles actions, il en auroit déja tiré une vengeance exemplaire. Liu-heou lui conſeilla au contraire de le combler de bienfaits, comme étant le ſeul moyen d'appaiſer les murmures, & d'arrêter la fermentation des eſprits.

Ce parti étoit en effet le plus ſage. L'empereur le ſentit & invita tous les grands à un feſtin, après lequel il créa Yong-tchi prince de Ché-fang (1), en donnant l'ordre à ſes miniſtres de faire des recherches ſur les ſervices des officiers, & d'en tenir un regiſtre exact, afin que perſonne ne reſtât ſans récompenſe. Sa conduite, à l'égard de Yong-tchi, ramena tous les eſprits, & chacun eſpéra de recueillir bientôt le fruit de ſes ſervices.

L'empereur voulut que les grands déterminaſſent le rang que dix-huit d'entre eux & du premier ordre tiendroient à l'avenir. Ils nommèrent pour leur chef Tſao-tſan, en conſidération de ce qu'il avoit reçu ſoixante-dix bleſſures, & de ce qu'il avoit pris un grand nombre de villes & pacifié pluſieurs provinces. Mais Ou-tſien-tſiou s'y oppoſa, en diſant: « Je ne » conteſte point à Tſao-tſan ſa bravoure, ni les belles actions » qu'il a faites. Sans prétendre en diminuer la gloire, j'avance » qu'il y a eu pluſieurs opérations, durant la guerre, où ſa va- » leur n'a eu aucune part. L'empereur, ſouvent battu & obligé » de fuir devant Pa-ouang, a toujours réparé ſes malheurs par

(1) Ché-fang-hien de Tching-tou-fou dans le Sſé-tchuen.

» la ſageſſe & la prévoyance de Siao-ho. Les ſecours qu'il » tenoit tout prêts dans le pays de Koan-tchong, & dont il » recrutoit continuellement ſon armée; les magaſins qu'il avoit » faits dans des temps ſi difficiles, pour qu'on ne manquât pas » de vivres; le même pays de Koan-tchong qu'il nous ména- » geoit pour retraite, garanti par ſa prudence de toute inſulte; » enfin, il a ſoutenu ſeul tout le poids de la guerre pendant » cinq campagnes, & mis notre prince en état de vaincre » Pa-ouang. Ces opérations ſi ſagement combinées, ſi heu- » reuſement exécutées, parlent en faveur de Siao-ho, & lui » adjugent le pas ſur Tſao-tſan. J'avoue que les Tſao-tſan ne » ſont pas communs, mais trouveroit-on deux Siao-ho dans » l'empire, & le mérite d'une journée peut-il être comparé » aux opérations combinées d'une guerre entière »?

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.*

L'empereur adjugea à Siao-ho la première place parmi les grands de la première claſſe, & à Tſao-tſan la ſeconde : il nomma de plus Siao-ho ſon premier miniſtre, avec la liberté d'entrer au palais quand il le jugeroit à propos, ſans une permiſſion expreſſe & ſans ſes habits de cérémonies. Il lui permit encore d'y venir le ſabre au côté : diſtinction qui n'étoit accordée à perſonne; & il créa Ou-tſien-tſiou prince de Ngan-ping (1), dans les états de Tſi, en récompenſe de ce qu'il avoit fait éclater le mérite & les ſervices de Siao-ho.

Juſque-là l'empereur n'avoit été occupé qu'à récompenſer & à élever ſes officiers; il paroiſſoit peu ſonger à ſon père dans la diſtribution qu'il faiſoit des graces & des dignités. De cinq jours en cinq jours, il alloit s'informer de ſa ſanté, & bornoit à ce devoir les attentions qu'il avoit pour lui. Son père étoit lui-même

(1) Ngan-ping-hien de Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 201. *Kao-hoang-ti.*

ſurpris de cette eſpèce d'oubli. Un jour que l'empereur venoit lui rendre ſes devoirs à l'ordinaire, il ſe revêtit de ſes plus beaux habits, & fut l'attendre hors de ſes appartemens dans la poſture du dernier de ſes ſujets; le prince, étonné de le voir s'humilier devant lui, s'arrêta: alors le père adreſſant la parole à ſon fils, il lui dit: « Être empereur, c'eſt être le maître » de tous les ſujets d'un état; tout doit ici s'abaiſſer devant » vous. Il ne faut pas, pour l'amour de moi, intervertir un ordre » ſi ſagement établi ». L'empereur comprenant le reproche de ſon père, retourne ſur ſes pas, aſſemble les grands, & le déclare *Tai-chang-hoang*, c'eſt-à-dire, *l'empereur qui eſt au-deſſus.* Le prenant par la main, il le fait aſſeoir ſur un ſiége qui étoit au bas de ſon trône, & debout, à ſes côtés, il le préſente aux grands, qui lui rendent hommage en cette qualité.

Depuis que les princes de Tſin avoient ſi bien battu les Tartares *Hiong-nou*, ils s'étoient rejettés du côté du nord, & les limites de l'empire en avoient été entièrement purgés; cependant les guerres inteſtines, qui ſe rallumèrent, les enhardirent à faire de nouvelles courſes. Leur *Tchen-yu* ou roi, appellé Teou-man, avoit deux fils: l'aîné ſe nommoit Mété. Son père donnoit toute ſa tendreſſe à ſon frère, & vouloit en faire ſon ſucceſſeur. Comme il prévoyoit que Mété ſeroit un obſtacle à ſes deſſeins, il prit la réſolution de le faire mourir. Mété, qui en fut averti, prévint ſon père, le tua & ſe fit reconnoître *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou.*

Tong-hou, autre prince Tartare, vouloit avoir un certain cheval, appartenant à Teou-man, qu'on diſoit pouvoir faire juſqu'à mille *ly* en un jour. Dès qu'il apprit la révolution arrivée dans le pays de ces Hiong-nou, il envoya un de ſes officiers à Mété pour le lui demander. Les officiers de Mété

inſiſtoient

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.*

insistoient à le refuser : « Quoi, leur répondit Mété, pour » un cheval, voudriez-vous rompre avec vos voisins » ? Et sur le champ il le fit remettre à l'envoyé de Tong-hou.

Quelque temps après, le même Tong-hou lui envoya demander une *Yen-tchi* de Teou-man (1). Les officiers de Mété rejettèrent avec indignation une demande aussi déraisonnable, & sollicitoient Mété de le punir de sa témérité par les armes. « Pourquoi, leur répondit-il, entreprendre une guerre pour une femme » ? Sans les vouloir écouter davantage, il remit cette *Yen-tchi* à l'envoyé, pour la conduire à son maître.

Les états de ces deux princes Tartares étoient séparés l'un de l'autre par un désert de plus de mille *ly*. Le *Tchen-yu* de Tong-hou, qui trouva tant de facilité à obtenir de Mété tout ce qu'il demandoit, commença à le mépriser, & vint camper avec des troupes sur les limites de ses états.

Les officiers de Mété ne se mettoient pas en devoir de garantir ce désert limitrophe, parce qu'ils le regardoient comme de peu de valeur. « Comment, leur dit Mété, n'est-ce pas » ce terrein qui est le berceau du royaume, & vous vou- » driez le céder à Tong-hou » ? Mété qui avoit d'abord paru foible & condescendre à des demandes qu'il avoit jugées de peu de conséquence, ne vit pas d'un même œil cette invasion. Il marche à la tête de ses troupes contre Tong-hou, le repousse jusque dans son pays, s'en empare, & fait mourir ce prince Tartare avec toute sa famille. De-là, il parcourt en vainqueur le royaume de Yuei-tchi du Si-yu, & revenant sur

(1) *Yen-tchi* en tartare signifie *reine ;* c'est le nom qu'on donnoit alors aux femmes des *Tchen-yu.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 201. *Kao-hoang-ti.*

ſes pas, il ſe rend maître du pays des Tartares, au midi du Hoang-ho, dont il fait le roi priſonnier. Enſuite il entre dans le pays de Yen & de Tai, n'en ſort que chargé de butin, va reprendre le pays que Mong-tien, général de Tſin-chi-hoang-ti, avoit conquis ſur ſes ancêtres, & termine ſes courſes par le ſiége de Ma-yé.

Han-ouang-ſin, qui la défendoit avec une foible garniſon, crut qu'il étoit de ſa prudence de compoſer avec les Tartares; mais comme il étoit ſur le point d'entamer cette négociation, il reçut par un courier des reproches de l'empereur, qu'il ne croyoit pas mériter; & craignant qu'on n'en voulût à ſes jours, il livra Ma-yé aux Tartares & entra à leur ſervice. La reddition de cette place fut ſuivie de la priſe de Tai-yuen, emportée d'aſſaut, & elle ouvrit à Mété le chemin de Tſin-yang.

Pendant que les Tartares faiſoient toutes ces conquêtes ſur les frontières & dans la Tartarie occidentale, l'empereur travailloit à rétablir les loix & à réparer les déſordres que les guerres avoient occaſionnés dans l'empire. Pour donner quelque relâche aux ſoins & aux travaux que ce rétabliſſement exigeoit, il invita tous les grands à un feſtin, où tout ſe paſſa avec beaucoup de confuſion, parce qu'il n'y avoit encore rien d'arrêté ſur l'ordre qui s'y devoit obſerver. L'empereur chargea Sun-tong d'en régler le cérémonial, afin d'éviter à l'avenir les inconvéniens de ces ſortes d'aſſemblées.

Sun-tong fit venir du pays de Lou pluſieurs de ſes diſciples, qu'il joignit aux lettrés que l'empereur entretenoit à ſa cour. Il en compoſa une aſſemblée de plus de cent perſonnes, dans laquelle on agita le cérémonial des feſtins; après bien des débats, on convint de s'en tenir à ce qui ſe pratiquoit

ſous les princes de *Tsin*. Ils furent en corps préſenter à l'empereur le réſultat de leur aſſemblée. Ce prince, après l'avoir examiné, ordonna qu'il fût inſcrit ſur les regiſtres du tribunal des rits. L'ordre de ce cérémonial étoit réglé de la ſorte.

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.*

Les grands & les princes invités au feſtin devoient ſe rendre au palais à l'heure marquée, revêtus de leurs habits de cérémonies. Le maître des cérémonies venoit les prendre ſelon leur rang, pour les conduire dans la grande ſalle, où les ayant introduits, il les faiſoit ranger en hayes des deux côtés, à l'eſt & à l'oueſt. Les gardes poſtés au dehors de la ſalle, étoient également rangés ſur deux files, enſeignes déployées & les armes à la main, avec leurs habits de cérémonies.

Cette première diſpoſition faite, auſſi-tôt que l'empereur ſortoit de ſon appartement, un héraut l'annonçoit à haute voix, afin que chacun ſe tînt dans le reſpect qui lui étoit dû. Après qu'il s'étoit placé ſur ſon trône, les grands & les princes, proſternés juſqu'à terre, le ſaluoient tous enſemble de la manière la plus grave & la plus recueillie. C'étoit un point eſſentiel de ce cérémonial que le ſalut ſe fît par tous en même temps, au ſignal donné; le prévenir ou le retarder, ç'auroit été manquer de reſpect à la majeſté impériale. Enſuite de quoi tous les convives, les yeux & la tête baiſſés, relevoient en même temps leurs manches; on leur donnoit à chacun une coupe remplie de vin, qu'ils tenoient à deux mains, à la hauteur de leur front, & qu'ils vuidoient. Après en avoir bu neuf, le maître des cérémonies en avertiſſoit l'empereur, & ſi quelqu'un avoit manqué à l'étiquette, on le faiſoit ſortir, & il étoit exclu du feſtin. Le repas fini, l'em-

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.* 200.

pereur se retiroit ; les grands sortoient de la salle dans le même ordre qu'ils y étoient entrés, & le maître des cérémonies les reconduisoit jusqu'à la porte du palais.

La septième année de son règne, le premier de la dixième lune, l'empereur donna un festin avec cet appareil & ces cérémonies. Tout s'y passa dans un si grand ordre, que ce prince satisfait s'écria : « C'est aujourd'hui que je suis » empereur & que je vois la différence d'un sujet à son » maître » !

Cependant cette joie fut troublée par la nouvelle de la révolte de Han-ouang-sin & de l'irruption des Tartares, qui avoient poussé leurs courses jusqu'à Tsin-yang. L'empereur marcha en personne contre ce rebelle, le battit & l'obligea de se sauver au camp des Tartares. Mété lui donna dix mille chevaux pour renforcer les débris de son armée. Han-ouang-sin eut la témérité de revenir contre les impériaux ; mais il n'osa se risquer une seconde fois, en les voyant si supérieurs en nombre ; il alla rejoindre Mété.

L'empereur s'avança jusqu'à Tsin-yang, que les Tartares avoient évacuée ; il y fit camper son armée & envoya à la découverte de l'ennemi. Sur le rapport qu'on lui fit qu'ils étoient dans le district de Tai-yuen, il résolut d'aller à eux, & fit partir dix espions pour observer la disposition de leur armée. Mété se doutant bien que l'empereur le feroit espionner, l'avoit disposée de manière qu'elle ne paroissoit composée que de vieillards, de soldats infirmes ou estropiés, & ne ne présentoit qu'une cavalerie de chevaux maigres & défaits. L'élite de ses troupes étoit au centre du camp, où nul étranger ne pouvoit pénétrer, sous peine de la vie.

Les espions de l'empereur lui ayant rapporté l'état miséra-

ble de l'armée ennemie, ce prince, pour s'en assurer davantage, y envoya encore Lieou-king, & sans attendre son retour, il s'approcha des Tartares à la tête de deux cens vingt mille hommes.

Avant l'Ere Chrétienne. 200. *Kao-hoang-ti.*

Le rapport de Lieou-king confirma celui des espions; mais il observa à l'empereur que ces apparences de délâbrement cachoient quelque ruse de la part de Mété : « La raison, » ajouta-t-il, veut qu'en guerre sur-tout, on ne mépriſe pas » son ennemi, si on veut éviter de se perdre. Mon avis seroit » de ne rien hazarder, & que Votre Majesté s'assurât auparavant si Mété ne lui tend pas quelque piége ».

Au lieu de profiter de la sagesse de cet avis, l'empereur s'emporta contre Lieou-king : « Misérable esclave de Tsi, » lui dit-il, qui n'as su t'avancer que par la langue, oses-tu » bien inspirer de la crainte à mes soldats » ? Il le fit arrêter par ses gardes, & conduire dans les prisons de Kouang-ou (1), avec ordre de l'y garder étroitement.

L'empereur, qu'une présomption insultante pour ses ennemis aveugloit, s'avança jusqu'à Ping-tching (2), avec un détachement de son avant-garde. Mété, qui en fut averti par ses espions, accourut l'y investir avec deux cens mille chevaux, avant que l'armée impériale fût arrivée. Il y avoit déja sept jours que l'empereur étoit enfermé dans Ping-tching, sans pouvoir s'échapper. Dénué de vivres, enveloppé par cette cavalerie formidable & à la veille d'être pris, il eut recours à Tchin-ping, qui lui conseilla de faire chercher dans la ville la plus belle fille qu'on pourroit trouver, pour l'envoyer à

(1) A quinze *ly* à l'occident de Tai tcheou de Tai-yuen-fou dans le Chan-si.

(2) Elle étoit à cinq *ly* à l'est des murailles de Tai-tong-fou dans le Chan-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 200. *Kao-hoang-ti.*

Mété, qui aimoit beaucoup les femmes. On découvrit une jeune beauté, d'un courage au-deſſus de ſon ſexe ; elle s'offrit généreuſement à tenter auprès du prince Tartare de ſauver l'empereur. Après avoir relevé ſa beauté par l'éclat de la parure, l'empereur l'envoya à Mété, comme un témoignage de l'eſtime qu'il avoit pour lui. Le prince Tartare, enchanté des graces & de l'eſprit de cette jeune fille, conſentit, ſans difficulté, à laiſſer ſortir l'empereur pour rejoindre ſon armée ; cependant à des conditions peu honorables pour lui, ſur leſquelles il ne crut pas devoir diſputer ; il lui étoit trop important de recouvrer ſa liberté.

Rendu à ſon armée, l'empereur fit mourir les dix eſpions qui l'avoient ſi mal ſervi. En paſſant par Kouang-ou, il remit en liberté Lieou-king, & le fit venir en ſa préſence. « Je vous ai » maltraité, lui dit-il, dans le temps que je devois vous récom- » penſer : l'aveu que j'en fais me couvre de confuſion, & ne » répare point mes torts à votre égard. J'ai payé cher le mépris » que j'ai fait de vos conſeils ; je reconnois que vous avez un » véritable zèle pour mon ſervice ; & afin que tout le monde » le ſache, je vous crée prince de Kien-ſin. Je nomme auſſi » Tchin-ping prince de Kio-nié (1) ; je lui dois cette reconnoiſ- » ſance, pour m'avoir tiré du pas difficile où je m'étois impru- » demment engagé ».

Les Tartares, qui auroient pu tirer de plus grands avantages de leur expédition, en ne laiſſant point échapper l'empereur, ſe contentèrent de dévaſter le pays de Tai-yuen, & retournèrent, de leur plein gré, dans leur pays, chargés d'un butin immenſe.

L'empereur ayant réſolu d'établir ſa cour à Tchang-ngan (2),

(1) Ouon-hien de Pao-ting-fou dans le Pé-tché-li.
(2) Si-gnan-fou, capitale du Chen-ſi.

s'y rendit à la deuxième lune. Siao-ho lui préſenta le plan du palais qu'il ſe propoſoit de lui faire bâtir. Le prince le trouva trop magnifique & trop diſpendieux, pour un temps où il y avoit à craindre que cette dépenſe exceſſive ne ſervît de prétexte à quelque mécontent pour cauſer du trouble. « Vous » voyez, lui dit-il, que j'ai encore les armes à la main : je ne » crois pas raiſonnable, dans une pareille conjoncture, de » ſonger à me bâtir un palais d'une auſſi grande magnificence ». « C'eſt juſtement pendant la guerre, répondit Siao-ho, que « vous devez vous en occuper, afin d'y loger commodément en » temps de paix. Votre Majeſté doit regarder tout l'empire » comme ſa famille : ſi la grandeur de ſon palais ne répond » pas à celle de ſa famille, quelle idée donnera-t-elle de ſa » puiſſance » ? L'empereur laiſſa à Siao-ho la liberté de diriger cet édifice, comme il le jugeroit à propos ; & après avoir ſéjourné quelque temps à Tchan-ngan, il retourna à Lo-yang, où il arriva à la quatrième lune.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 200. *Kao-hoang-ti.*

Les Tartares *Hiong-nou*, peuples naturellement inquiets & avides de pillage, malgré la trève qu'ils venoient de conclure avec l'empereur, revinrent ſur leurs pas inſulter les terres de l'empire, d'où ils remportèrent dans leur pays de riches dépouilles. L'empereur diſſimula pour ne point s'embarquer dans une guerre contre ces brigands ; mais comme leurs courſes recommençoient trop ſouvent, & que le rebelle Han-ouang-ſin avoit pénétré juſqu'à Tong-yuen (1), Tchin-ping, qui en craignoit les ſuites, avertit l'empereur de ſonger aux moyens d'arrêter ces incurſions. Il lui dit que Mété étoit un homme méchant & ſans foi ; qu'après avoir tué ſon père, il avoit pris ſa

199.

(1) Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 199. *Kao-hoang-ti.*

propre mère pour femme : que devenant de jour en jour plus puiſſant, il ne falloit pas s'attendre à le gagner par la raiſon, ni à le contenir par la foi des traités & des ſermens. Tchin-ping conſeilla à l'empereur de chercher à engager ce prince Tartare à prendre la princeſſe Tchung-chi ſa fille, pour légitime épouſe, parce que s'il en avoit un fils, qui devînt l'héritier de ſes états, ſa mère lui inſpirant l'amour de la vertu, on pourroit, par ſon moyen, venir à bout de policer cette nation barbare; que Mété, devenu ſon gendre, ceſſeroit d'être ſon ennemi. Cependant que s'il ne vouloit pas lui donner ſa fille, il étoit indiſpenſable de lui déclarer la guerre, afin de lui en impoſer, & de le contenir dans ſon pays. L'empereur préféra de s'allier au prince Tartare, & chargea Tchin-ping de cette négociation, dans laquelle il réuſſit.

197.

Au commencement de l'année 197, Tai-chang-hoang, père de l'empereur, fort avancé en âge, mourut. Ce prince lui fit faire de magnifiques obſéques.

Une des reines favorites de l'empereur lui avoit donné un fils, qu'il aimoit de prédilection. Cette princeſſe vint à bout, par ſes intrigues & l'aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit de ce prince, de l'engager à révoquer l'inſtitution qu'il avoit faite de ſon aîné, fils de l'impératrice, pour ſon héritier, & à lui ſubſtituer le ſien, qui n'étoit que le fils d'une reine. Tous les grands s'oppoſèrent à un deſſein qui tendoit à renverſer les conſtitutions de l'empire. Tcheou-tchang, cenſeur de l'état, fut un des plus fermes à le combattre. L'empereur mécontent & chagrin de ce qu'on n'entroit pas dans ſes vues, le fit retirer, en lui diſant d'y penſer plus mûrement. Tcheou-tchang, ſans ſe laiſſer intimider par cette diſgrace, ne put conſentir à manquer aux obligations de ſa charge. De retour chez lui, il dreſſa un placet, qu'il

qu'il envoya à l'empereur ; il n'en reçut point de réponſe ; pluſieurs autres placets ſuccédèrent rapidement à ce premier, & eurent le même ſort. Le cenſeur, indigné de ce mépris, accourut au palais & demanda audience, qui ne lui fut accordée qu'à force d'importunités. L'émotion où il étoit, en parlant à l'empereur, ne lui permettoit que d'articuler des mots entrecoupés & ſans ſuite. L'empereur ne put s'empêcher d'en rire. Cependant, comme il vit que ſon embarras n'étoit qu'un effet de ſon zèle, il le loua de ſon attachement à ſon devoir, & le renvoya en l'aſſurant qu'il auroit égard à ſes repréſentations.

Avant l'Ere Chrétienne. 197. *Kao-hoang-ti.*

La révolte de Tchin-y fit plus d'effet que toutes les remontrances des grands. Tchin-y, d'une naiſſance & d'une condition ordinaires, élevé au rang de prince, devoit ſa fortune à l'empereur, qui le croyoit ſi dévoué à ſes intérêts, qu'il n'avoit point héſité à lui confier le commandement des troupes qu'il entretenoit ſur les frontières, pour contenir les Tartares. Tchin-y retournant à ſon poſte, d'un voyage qu'il avoit fait à la cour, paſſa par la principauté de Tchao ; un grand nombre de ſes amis furent au devant de lui : il leur fit tant de careſſes qu'ils ne voulurent point le quitter ; enſorte qu'il ſe vit accompagné de plus de mille chariots remplis de monde, ſans compter ceux qui étoient à cheval. Cette émigration fit répandre le bruit qu'il s'étoit révolté.

Le cenſeur de l'empire, ſuivant le devoir de ſa charge, en avertit l'empereur, qui envoya un de ſes officiers porter à Tchin-y l'ordre de punir ſévérement tous ceux qui, ſans un congé de la cour, l'avoient ſuivi. Ce général, dans la perplexité de déſobéir à ſon maître, ou de traiter avec inhumanité des gens dont l'amitié, à ſon égard, faiſoit le ſeul crime, ne put ſe réſoudre à les ſacrifier. Il leva l'étendard de la révolte, & ſe

Avant l'Ere Chrétienne. 197. *Kao-hoang-ti.* 196.

prépara à défendre ſes amis contre les ordres rigoureux de la cour.

L'empereur partit de Lo-yang au commencement de l'année ſuivante, pour réprimer cette révolte. Ayant joint ſon armée, il la fit marcher droit à Han-tan (1), dont Tchin-y avoit négligé de s'emparer : ce qui fit dire à l'empereur, je vois bien que Tchin-y eſt un général peu à craindre. Il paſſa outre, & détacha un corps conſidérable de ſon armée, ſous les ordres de Tcheou-tchang, qui fut reprendre plus de vingt villes, dont il amena les gouverneurs chargés de chaînes, pour en faire une punition exemplaire. Au lieu de les traiter en rebelles, l'empereur les renvoya dans leurs gouvernemens, en les créant chacun ſeigneurs de mille familles. Il récompenſoit tous ceux qui ſe détachoient des intérêts de Tchin-y, de ſorte que ſans tirer l'épée, il parvint, par cette conduite prudente, à ruiner ſon parti & à le mettre hors d'état de nuire.

Cependant l'empereur découvrit que la révolte de Tchin-y avoit été depuis long-temps concertée entre lui & Han-ſin, même avant qu'il partît pour aller prendre le commandement des frontières. On dit à l'empereur que Han-ſin lui avoit conſeillé de ſe ſervir des troupes qu'il alloit commander, pour ſe rendre maître de l'empire, & de profiter du crédit qu'il avoit à la cour, en lui laiſſant entrevoir le trône ; & que Tchin-y, ébloui par l'eſpérance d'une ſi haute fortune, avoit promis de ſe révolter. L'empereur fit paſſer ces inſtructions à ſon premier miniſtre Siao-ho, en lui ordonnant d'épier la conduite de Han-ſin. Peu de jours après, il fit encore ſavoir à l'impératrice & à Siao-ho, que Tcheou-pou avoit battu Tchin-y.

(1) Lo-ping-hien de Ta-yuen-fou dans le Chen-ſi.

L'impératrice, ſur le premier avis que Han-ſin trempoit dans la révolte de Tchin-y, avoit concerté avec le premier miniſtre de le faire mourir. Elle fit publier la victoire remportée ſur les rebelles, afin que tous les grands vinſſent au palais faire leurs complimens de congratulation. Han-ſin fut le ſeul qui s'en excuſa, ſous prétexte de maladie; mais l'impératrice lui ayant fait dire qu'elle ne recevoit point ſes excuſes, & qu'il pouvoit faire un effort en faveur de l'importance de la nouvelle qu'on avoit reçue, il ſe fit porter au palais. A peine étoit-il ſur les degrés de la ſalle impériale, que l'impératrice, ſans aucun examen préliminaire, ordonna aux gardes de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & lui fit couper la tête. Sa mort fut ſuivie de l'extinction entière de ſa famille. Ainſi périt le brave Han-ſin, à qui l'empereur étoit redevable du trône.

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

De retour à Lo-yang, l'empereur ſut que les dernières paroles de Han-ſin avoient été : « Je ne meurs ainſi, que pour » n'avoir pas ſuivi le conſeil de Koué-tché ». Ce prince envoya l'arrêter dans les états de Tſi. Lorſque Koué-tché, chargé de fers, parut en ſa préſence : « Avoue, lui dit-il, que tu as » conſeillé à Han-ſin de ſe révolter » ? « Cela eſt vrai, répondit-il; » & s'il m'eût écouté, jamais vous n'euſſiez été en état de le » faire mourir ». « Comment, reprit l'empereur en colère, tu » as la hardieſſe de me braver? Apprends que je puis te faire » brûler vif » ? Koué-tché, ſans ſe troubler, répondit : « Les » princes de *Tsin*, en perdant le cerf, ont excité tout l'em- » pire à courir après. Le plus heureux eſt celui qui a le mieux » couru & qui l'a pris. Dans ce temps-là, Han-ſin étoit mon » maître, & je devois l'aider de mes conſeils. Vous n'étiez pas » le ſeul prétendant à l'empire. Quiconque avoit quelques » forces tournoit ſes regards vers le trône; le ſuccès n'a point

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

» couronné leur ambition : vous avez triomphé de tant de » rivaux ; eſt-il dit que vous ayez pour cela le droit de les faire » tous brûler vifs » ? L'empereur le fit retirer, & ordonna de lui rendre la liberté.

La plupart des mécontentemens qui éclatoient dans l'empire, venoient des lettrés, qui ſe trouvoient piqués de ce qu'on leur préféroit les gens de guerre pour remplir les emplois. Afin de les tranquilliſer & de leur donner ſatisfaction, l'empereur fit publier ce manifeſte.

« De tous les empereurs qui m'ont précédé, aucun n'a plus » honoré le trône que Ouen-ouang ; & de tous les rois & les » princes de l'empire, perſonne n'a mieux marché ſur ſes traces » que Hoan-kong, prince de Tſi. Ils ont dû leur gloire aux » ſages, qui les aidoient de leurs conſeils & qui inſtruiſoient » les peuples. N'y auroit-il plus aujourd'hui autant d'habiles » gens dans mes états ? J'avoue que je ne m'en ſuis pas aſſez » informé.

» Maintenant que par un bienfait ſpécial du Tien, & le » ſecours du petit nombre de ſages que j'avois auprès de » moi, j'ai réuni l'empire en une ſeule famille, afin de per- » pétuer ce bonheur & de le tranſmettre à mes deſcendans, » j'invite tous les ſages à m'aider de leurs lumières. En conſé- » quence j'ordonne à tous les princes mes vaſſaux, & aux » gouverneurs des provinces, d'examiner les habiles gens qu'ils » ont dans leurs diſtricts, & de les envoyer au collége impérial » de la cour. S'ils n'exécutent pas exactement ces ordres, qu'ils » ſachent, qu'outre la perte de leurs dignités, ils en ſeront » encore punis ſévèrement ».

Lorſque l'empereur s'étoit mis en marche contre le rebelle Tchin-y, il avoit donné ordre à Pong-yuei de venir avec les

troupes de Leang du côté de Han-tan. Une maladie très-grave l'empêcha de ſe trouver au rendez-vous. L'empereur lui en fit faire des reproches ſi ſenſibles, que, tout hors d'état qu'il étoit de ſupporter la fatigue, il vouloit aller le joindre en litière. Ho-tché, un de ſes officiers, lui repréſenta que, du caractère dont il connoiſſoit l'empereur, cette démarche l'expoſoit au danger de perdre la vie, ou au moins ſa liberté: il lui conſeilla d'aller plutôt trouver Tchin-y, & de tenter avec lui une plus haute fortune. Pong-yuei rejetta cette propoſition, & ſe fiant ſur la légitimité de ſon excuſe, il ne s'occupa que des moyens de rétablir ſa ſanté.

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

Quelque temps après, un autre de ſes officiers, qui avoit été témoin de ſa converſation avec Ho-tché, commit une faute qui méritoit une punition ſévère: comme Pong-yuei étoit inflexible ſur la diſcipline, le coupable ſe ſauva à l'armée impériale campée à Han-tan, & accuſa Pong-yuei & Ho-tché d'avoir des deſſeins de révolte. Sur cette ſimple accuſation, l'empereur les fit tous deux arrêter, & conduire dans les priſons de Lo-yang, & ſans autre preuve, il les condamna à la mort comme rebelles. Cependant, en conſidération de leurs ſervices, il commua la peine en les dégradant de leurs prérogatives & dignités, & en les réduiſant au rang du peuple.

Dans ces entrefaites, l'impératrice revint de Tchan-ngan à Lo-yang. Pong-yuei ſe préſenta devant elle les larmes aux yeux, & lui dit: « Princeſſe, malgré mon innocence, je ne me » plains pas de la ſévérité de l'empereur; il eſt mon maître: il » m'a fait grace de la vie contre toute eſpérance; mais qu'il » me ſoit permis de l'aller finir dans ma patrie, & que je vous » doive ce bienfait ». L'impératrice lui promit d'en parler à l'empereur, & lui ordonna de la ſuivre. Effectivement la pre-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

mière choſe qu'elle dit au prince, fut de lui parler de Pong-yuei. Cette princeſſe politique vit bien qu'il étoit innocent, & fit craindre à ſon époux qu'un auſſi brave homme & un ſi grand capitaine, ne ſe vengeât cruellement de l'état d'humiliation où il l'avoit réduit. « Il ne faut pas, ajouta-t-elle, s'y prendre à deux fois avec des gens qui ont autant de réputation que lui; croyez-m'en, il eſt de la prudence de vous en défaire ſans différer ». L'empereur ne put ſe réſoudre à donner cet ordre injuſte.

L'impératrice, piquée de ce que l'empereur ne ſuivoit pas ſon conſeil, n'en devint que plus acharnée à perdre le malheureux Pong-yuei. Elle corrompit, à force d'argent, ſes domeſtiques, pour les engager à accuſer leur maître de les avoir ſollicités d'entrer dans le complot qu'il avoit formé, de ſe rendre maître de l'empereur & de la famille royale. A cette ſeconde accuſation, le prince ne fut plus le maître de ſon reſſentiment; il lui fit couper la tête, qui reſta long-temps expoſée ſur les murs de Lo-yang, & ordonna que ſon corps fut jetté à la voirie, avec défenſe, ſous peine de la vie, de lui donner la ſépulture; ce qui eſt la dernière de toutes les infamies. Il éteignit entiérement la race de ce grand homme, digne d'un meilleur ſort, & dont les ſervices dépoſoient en faveur de ſon innocence.

Juſqu'à ce moment l'empereur avoit fait peu d'attention aux provinces méridionales, qui étoient au ſud du royaume de Tchou. Ces provinces n'avoient commencé à reconnoître la domination de la Chine, que ſous Tſin-chi-hoang-ti. Cet empereur leur donna le nom de *Nan-haï*, & en fit gouverneur Gin-ngao. Ce gouverneur, ſe voyant près de mourir, manda Tchao-to, ſon lieutenant, pour lui conſeiller de ſe faire roi

de Nan-haï, & de profiter des troubles que la tyrannie des *Tsin* ne manqueroit pas d'exciter, puiſque déja Tchin-tching & pluſieurs autres s'étoient révoltés contre eux. « Le plan que » je vous trace, lui dit-il, eſt facile : Pou-yu eſt naturellement » fortifié par les montagnes inacceſſibles qui le défendent; le » pays de Nan-haï a pluſieurs mille *ly* d'étendue, & peut for- » mer un beau royaume. Je vous remets le ſceau & toutes les » affaires dont j'étois chargé : ſouvenez-vous du conſeil que je » viens de vous donner ».

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

A peine Gin-ngao eut-il les yeux fermés, que Tchao-to défendit à tous les étrangers l'entrée du pays de Nan-haï. Il leva des troupes, fit mourir tous ceux qui étoient fidèles aux *Tsin*, s'empara de Koué-ſin (1) & de Siang-kiun (2), & ſe fit reconnoître roi de Nan-yuei, ſous le nom de Ou-ouang.

L'empereur Kao-hoang-ti, depuis ſon avénement au trône, l'avoit laiſſé paiſible dans ſes états. Il lui dépêcha le lettré Lou-kia, pour l'engager à ſe reconnoître tributaire de l'empire, & lui porter le ſceau de prince de Nan-yuei. Tchao-to reçut Lou-kia aſſis ſur une eſtrade, les jambes croiſées, ſans lui faire la moindre civilité. Le lettré, diſſimulant ſagement ce mépris, lui dit : « Seigneur, vous êtes né Chinois; les tombeaux de vos » ancêtres & toute votre famille ſont à Tchin-ting (3). La » Chine a changé de maître; tout lui eſt ſoumis; ſeriez-vous » le ſeul qui vouluſſiez être ſon ennemi? De tant de princes » qui ſe ſont déclarés contre les *Tsin*, il a ſu arriver le pre- » mier à Hien-yang; & après cinq ans d'une guerre opiniâtre,

(1) Capitale du Kouang-ſi

(2) Siang-tcheou de Sieou-tcheou-fou dans la même province.

(3) Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

» il a vaincu & tué Pa-ouang ſon concurrent, & a réuni tout » l'empire ſous ſes loix. Un auſſi grand changement n'eſt point » l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la volonté du Ciel.

» Auſſi-tôt que l'empire a été pacifié, ce grand prince m'a » honoré de ſon choix, pour vous apporter les marques & le » ſceau de la dignité qu'il vous confère; en reconnoiſſance de » ce bienfait, ne devez-vous pas lui dépêcher un de vos prin- » cipaux officiers pour l'aſſurer de votre ſoumiſſion? Vous » êtes trop éclairé pour ne pas voir qu'un refus attireroit ſur » vous & ſur votre famille les plus grands malheurs, puiſqu'il » eſt auſſi facile à mon maître d'envoyer dans votre pays une » armée de cent mille hommes, que de tourner la main ».

Tchao-to ſe levant, fit une profonde révérence à Lou-kia, & s'excuſa de l'avoir ſi mal reçu. « Il y a long-temps, lui dit-il, » que je vis parmi ces barbares; j'y ſuis comme naturaliſé, & » j'en ai contracté les manières inciviles. J'attends de votre » amitié que vous voudrez bien m'inſtruire d'une infinité de » choſes que j'ignore, & qui ſont néceſſaires à quiconque eſt » chargé de la conduite d'un peuple ».

Lou-kia conſentit à ſéjourner quelque temps auprès de lui, mais il voulut commencer par l'inſtaller prince & recevoir ſa ſoumiſſion, ſuivant les ordres qu'il en avoit. Tchao-to traita le lettré avec beaucoup de magnificence, & lui fit préſent de mille *taëls* d'or, en ſigne d'amitié; après quoi l'envoyé revint à la cour rendre compte à l'empereur du ſuccès de ſa négociation.

A peine Lou-kia étoit-il parti pour Nan-haï, que Loan-pou arriva à Lo-yang des états de Tſi, où Pong-yuei l'avoit envoyé. Il avoit appris en chemin ſa mort funeſte; de ſorte que s'étant informé où ſa tête étoit expoſée, au lieu d'aller au palais, il fut

rendre

rendre compte de ſa commiſſion à cette tête, avec le même reſpect que ſi elle l'eût entendu : après quoi ce ſerviteur inconſolable ſe mit à pleurer & à pouſſer des gémiſſemens, de manière que les mandarins, chargés de veiller à l'exécution des ordres rigoureux de l'empereur, contre l'infortuné Pong-yuei, le firent arrêter, & en donnèrent avis à ce prince. L'empereur regarda comme une inſulte la douleur de Loan-pou ; il en fut ſi outré, qu'il le condamna à être brûlé vif.

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

« Je ne crains pas la mort, dit Loan-pou à ceux qui lui » liſoient ſon arrêt. Après les injuſtices que j'ai vues, ne vaut-il » pas mieux mourir que de vivre ? Je demande pour toute » grace, que l'empereur me permette de lui parler un inſtant, » après quoi je marche ſans regret au ſupplice ». Lorſqu'il fut en ſa préſence : « Prince, lui dit-il, rappellez-vous la détreſſe » où vous étiez à Ping-tching, à Yong-yang & à Tching-kao. » Enfermé ſucceſſivement dans ces trois places, vos troupes » battues & diſperſées, Pong-yuei vous a-t-il abandonné dans » votre mauvaiſe fortune ? Vous n'étiez point ſon maître, & » cependant il vous a préféré à Pa-ouang. S'il eût voulu ſe » déclarer pour votre rival, le royaume de Han tomboit ; » ſeriez-vous aujourd'hui le maître de l'empire ? Lui qui a » conduit tant de fois ſes troupes pour votre ſervice, qui a » prodigué ſa vie pour vous élever au rang que vous poſſé- » dez ; parce qu'il ne peut commander les troupes qu'il vous » envoie, une mort ignominieuſe, injuſte & précipitée eſt la » récompenſe d'une fidélité qui a réſiſté à tant d'épreuves ! » Quel eſt celui de vos ſujets qui ne tremblera pas d'éprouver » un ſort ſemblable ſur le moindre prétexte ? Pong-yuei, » mon infortuné maître, étoit-ce ſur l'échaffaud que tu devois » finir ta glorieuſe carrière ! J'ai trop vécu.... qu'on me mene

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

» au ſupplice » ! L'empereur, frappé de la franchiſe & de la fermété de ſon diſcours, le fit mettre en liberté, & quelque temps après il le nomma à la charge de *Tou-ouei* ou de cenſeur de l'empire.

Lou-kia, depuis le ſuccès de ſa négociation à Nan-haï, avoit acquis beaucoup de crédit auprès de l'empereur. Ce lettré, zélé pour le rétabliſſement des livres anciens, & ſurtout du *Chu-king* & du *Chi-king*, que Tſin-chi-hoang-ti avoit fait brûler, en parloit ſouvent à l'empereur, qui, fatigué d'entendre toujours répéter la même choſe, lui dit en colère: « J'ai conquis l'empire de deſſus mon cheval, je ſuis devenu » votre maître, ſans votre *Chu-king* ni votre *Chi-king*; qu'ai- » je beſoin de vos livres » ?

« Il eſt vrai que vous avez conquis l'empire de deſſus votre » cheval, répondit le lettré; mais pouvez-vous le gouverner de » même ? Tching-tang & Ou-ouang ne ſe ſont-ils pas ſervi de » ces livres, pour pacifier les troubles & réprimer les rebelles ? » Un prince, qui ſait ſe ſervir de l'épée & du pinceau, peut » s'aſſurer de régner long-temps. Croyez-vous que ſi les prin- » ces de *Tsin* avoient imité nos anciens ſages, & qu'ils euſ- » ſent pratiqué la juſtice & la vertu, le trône ſeroit aujour- » d'hui entre vos mains » ?

« Eh bien, reprit l'empereur, quand vous m'aurez con- » vaincu que la perte des *Tsin* & mon élévation viennent » de ces cauſes, & qu'il y a là-deſſus des principes certains, » je me rendrai à votre ſentiment ». Lou-kia, ſans perdre de temps, compoſa pour ce prince les *Sin-yu* ou *diſcours nouveaux*, ouvrage diviſé en douze chapitres. L'empereur le lut avec beaucoup de ſatisfaction, & conçut pour les livres plus d'eſtime qu'il n'en avoit auparavant.

La mort de Han-ſin & de Pong-yuei répandit l'allarme & la conſternation parmi les princes & les gouverneurs de l'empire. King-pou, prince de Hoai-nan, craignant que l'empereur n'en voulût à ſes jours, envoya ſecrétement des gens affidés dans tous les lieux de ſa dépendance, faire des levées de troupes, afin de diſputer & de vendre chèrement ſa vie, ſi on cherchoit à y attenter. Un de ſes officiers, nommé Fey-hé, qui méritoit un châtiment, fut le dénoncer à l'empereur. Ce prince, que le paſſé rendoit plus circonſpect, donna ordre d'arrêter Fey-hé, & envoya à Hoai-nan faire des informations. King-pou, qui ſe crut perdu, prit les armes & fit main-baſſe ſur la famille de Fey-hé.

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

A cette nouvelle, l'empereur aſſembla ſon conſeil, dans lequel cette levée de boucliers fut traitée comme une affaire qu'il ſeroit aiſé de diſſiper dès ſon principe. Teng-kong, qui n'en penſoit pas de même, voulut ſavoir le ſentiment de Sié-kong, qui ne put déſapprouver les précautions que King-pou avoit priſes, en voyant la manière dont on avoit traité Han-ſin & Pong-yuei ; il dit que King-pou devoit naturellement s'attendre à ſubir le même ſort, étant le ſeul qui reſtât des trois grands capitaines qui avoient ſi bien ſervi l'empereur.

Teng-kong ayant communiqué à l'empereur l'avis de Sié-kong, ce prince le fit appeller. « King-pou, dit Sié-kong à ce » prince, n'eſt point un ennemi à redouter. Jadis exilé à la » montagne Li-chan pour ſes crimes, parvenu de rien au rang » de prince, il ne porte pas plus haut ſon ambition. Quoique » ſoldat & bon capitaine, il n'a pas une grande étendue de » génie, & ne penſe qu'à conſerver la fortune qu'il a faite ».

Cependant l'empereur, à qui le nom ſeul de révolte inſpiroit de la crainte, ne voulut pas laiſſer à celle-ci le temps

de s'étendre. Comme il étoit convaleſcent, il nomma le prince héritier pour aller à ſa place pacifier ces troubles ; mais l'impératrice s'y oppoſa, en repréſentant à ſon époux que ſi leur fils revenoit victorieux de cette expédition, il n'en ſeroit pas plus grand ſeigneur ; mais que s'il échouoit, il devoit en ſentir les ſuites dangereuſes. « D'ailleurs, ajouta cette princeſſe, » King-pou eſt aujourd'hui le capitaine le plus renommé de » l'empire ; mon fils eſt jeune & ſans expérience ; ceux qui » compoſent votre armée ſont tous de vieux guerriers, qui » vous ont aidé à ſubjuguer l'empire : en donner le comman- » dement au prince héritier, n'eſt-ce pas donner à un agneau » la conduite d'un troupeau de loups » ?

Avant l'Ere Chrétienne. 196. *Kao-hoang-ti.*

Pour lever ces difficultés, l'empereur, tout foible qu'il étoit, réſolut d'y aller en perſonne, & nomma ſon fils ſon lieutenant général, en lui donnant pour conſeil Tſé-fang, vieux officier. La tendreſſe de l'impératrice ne fut point encore raſſurée par ce nouvel arrangement. L'empereur, pour calmer toutes ſes inquiétudes, aſſigna à ſon fils trente mille chevaux pour ſa garde, avec ordre de ne le jamais quitter.

195. King-pou fut fort ſurpris d'apprendre que l'empereur commandoit lui-même ſon armée, & qu'il n'étoit pas éloigné de lui. Il avoit aſſuré ſes officiers que l'âge & la maladie le mettoient hors d'état d'entreprendre aucune expédition, & qu'après la perte de Han-ſin & de Pong-yuei, il n'y avoit pas de général dont il redoutât l'habileté.

Cependant il ne perdit point courage & fit bonne contenance. L'empereur voulut lui-même aller reconnoître la diſpoſition de ſon armée, qu'il trouva rangée en bon ordre & ſelon la méthode de Pa-ouang. Jettant alors un grand ſoupir, il détacha un de ſes officiers vers King-pou, pour l'en-

gager à ſe ſoumettre & lui demander ce qu'il prétendoit ? L'empire, répondit fièrement King-pou. L'empereur, indigné de ſon arrogance, fit ſonner la charge ; elle fut ſi vigoureuſe, qu'il le battit complétement & l'obligea de ſe ſauver dans le Kiang-nan, où il eſpéroit rallier les débris de ſon armée, & d'où il auroit pu inquiéter beaucoup l'empereur ; mais la trahiſon arrêta ſes projets. Ouang-tchin, prince de Tchang-cha, feignant de le ſecourir, lui envoya un corps aſſez conſidérable de troupes, qui le ſurprit dans Yuei, & le fit mourir.

Avant l'Ere Chrétienne. 195. *Kao-hoang-ti.*

La mort du brave King-pou mit fin aux troubles qu'il avoit ſuſcités. L'empereur, après avoir rétabli le calme, ſe prépara à retourner à la cour, & voulut paſſer par Peï (1), ſon pays natal. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il régala ſes anciens amis, les viellards, les jeunes gens, & tous les habitans du canton. Dans un des repas qu'il donnoit aux vieillards, échauffé par le plaiſir de la table, il prit un inſtrument du muſique & chanta des vers, dont le ſens étoit : « O, mes amis ! quel ſentiment » délicieux on éprouve, lorſqu'après une ſi longue abſence on » revoit ſa patrie ! Non, le charme de la gloire & de la gran- » deur, le titre d'empereur ou de roi, n'ont rien d'auſſi ſédui- » ſant, & ne peuvent, dans une ame bien née, étouffer l'a- » mour de la patrie. La première terre qui nous a nourris a » des droits ſacrés à notre reconnoiſſance. Ma chère patrie ! » le berceau de ma fortune, je veux que vous me poſſédiez » encore après ma mort, & que mon tombeau atteſte com- » bien je vous aimai. J'ordonne que vous jouiſſiez à perpé- » tuité de toutes les franchiſes & de l'exemption de tous les » impôts ».

(1) Pey-hien de Pé-ſin-tcheou dans le Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 195. *Kao-hoang-ti.*

Au ſortir de Peï, l'empereur prit la route de Lou, & fut viſiter le tombeau de Confucius. Il lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été le maître de l'empire ; cérémonie qui ne s'étoit point encore pratiquée. Ce n'eſt pas que KAO-HOANG-TI, *qui avoit conquis l'empire de deſſus ſon cheval*, ſe ſouciât beaucoup de Confucius ni de ſes livres ; mais par politique pour les lettrés, qui avoient occaſionné la plupart des petits troubles qui avoient agité ſon règne, il voulut donner une marque ſolemnelle de l'eſtime apparente qu'il faiſoit de ce prince des philoſophes, afin de ſe concilier l'affection des partiſans de ſa doctrine, & de les empêcher de cabaler & de blâmer ſon gouvernement.

Les fatigues que l'empereur avoit eſſuyées dans ſon expédition contre King-pou, & les ſuites d'une bleſſure qu'il y avoit reçue, lui occaſionnèrent une rechûte dangereuſe, à ſon retour à Tchang-ngan. Comme il craignoit que ſa maladie ne devînt plus grave, il ſongea ſérieuſement à ſubſtituer un autre héritier à celui qu'il s'étoit déja nommé, quoique Tchang-leang pût lui dire pour l'en détourner.

Tchang-leang n'ayant pu faire changer de réſolution, à ſon maître, fut trouver Sun-tong, qui, étrangement ſurpris de ce que l'empereur perſiſtoit dans ce deſſein, vint lui dire, avec ſa franchiſe ordinaire : « Votre Majeſté n'ignore pas que les troubles, qui affligèrent ſi long-temps la principauté de Tçin, » vinrent de ce que Hien-kong voulut changer ſon héritier légi» time. La dynaſtie des *Tsin* s'eſt perdue, parce que Tſin-chi» hoang-ti priva de ſa ſucceſſion ſon aîné, pour en favoriſer » ſon cadet. Le prince votre aîné, doué des plus belles qua» lités, eſt un modèle du reſpect que les enfans doivent à leur » père. Plutôt que d'être témoin qu'on lui faſſe injuſtice,

« prince, coupez-moi la gorge, & que mon ſang rougiſſe le » pavé de votre appartement ». « Ne voyez-vous pas, lui dit » l'empereur, que ceci n'eſt qu'une plaiſanterie, & que je » ne reviens à ce projet que pour m'amuſer ». « Ce badinage, » répondit Sun-tong, eſt dangereux. L'héritier de l'empire eſt » à l'état, ce que les racines ſont à l'arbre : une fois ébranlées, » il faut peu de choſe pour le renverſer ».

Avant l'Ere Chrétienne. 195. *Kao-hoang-ti.*

Quelques jours après, l'empereur étant à table avec le prince héritier, l'impératrice introduiſit adroitement dans la ſalle, quatre vieillards vénérables, âgés de plus de quatre-vingts ans chacun, ayant de longues barbes blanches, & vêtus d'une manière ſimple, mais majeſtueuſe. L'empereur leur demanda leur nom & le ſujet qui les amenoit. L'un d'eux lui répondit : « Prince, les noms de vos fidèles ſujets ſont Tong-yuen-kong, » Ki-li-ké, Hia-hoang-kong & Lou-li ». « Ah! dit l'empereur » en pouſſant un ſoupir, il y a long-temps que je vous cher- » che! D'où vient m'avez-vous toujours fui » ? « Votre Ma- » jeſté a montré juſqu'à préſent ſi peu d'eſtime pour les ſages, » que ſans les intérêts du prince héritier, qui eſt un modèle » de piété filiale & de vertu, nous reſterions encore cachés. » Tout l'empire ſe déclare en ſa faveur, & ſe ſacrifiera pour » ſon ſervice. Nous venons lui témoigner auſſi notre dévoue- » ment ». L'empereur loua leur zèle & leur fit préſenter à chacun une coupe remplie de vin ; après quoi ces quatre vieillards ſe retirèrent, de même que le prince héritier. Comme ils ſortoient de la ſalle, la princeſſe Tſi entra ; elle venoit ſolliciter l'empereur de préférer ſon fils pour être ſon ſucceſſeur. Ce prince, lui montrant les quatre vieillards, lui dit : « Madame, » je ne puis révoquer mon premier choix ſans expoſer ma » famille à tout perdre ; l'empire ſe déclare pour mon aîné,

Avant l'Ere Chrétienne. 195. *Kao-hoang-ti.*

» & ces ſages vieillards viennent de m'annoncer qu'il le déſi-
» gne pour ſon maître ». A ce refus, la princeſſe verſa un torrent de larmes, & l'empereur attendri la laiſſa ſeule, pour n'être pas plus long-temps témoin du déplaiſir qu'il lui cauſoit.

Le premier miniſtre Siao-ho, voyant que la trop grande étendue de l'enceinte du palais & de ſes jardins avoit conſidérablement diminué le terroir de Tchang-ngan, & que c'étoit autant de terrein inculte qui manquoit à la ſubſiſtance du peuple, jugea à propos de retrancher du parc pluſieurs arpens, pour les donner à cultiver. L'empereur, encore indiſpoſé de ce qui venoit de ſe paſſer au ſujet du prince héritier, s'emporta contre Siao-ho, & le fit conduire chargé de chaînes dans les priſons, où il reſta quelques jours.

Ouang-ouei-yu, ſurpris de la détention de Siao-ho, courut au palais en demander la cauſe à l'empereur. Ce prince lui dit qu'il ſoupçonnoit ſon miniſtre d'avoir reçu de l'argent du peuple pour lui vendre une partie de ſes jardins, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à le gagner, & peut-être à ſe faire un parti contre les intérêts de ſon ſouverain.

Ouang-ouei-yu chercha à juſtifier Siao-ho de l'injuſtice de ce ſoupçon, en diſant à l'empereur, qu'il n'étoit pas même vraiſemblable que ſon miniſtre ſe fût démenti pour ſi peu de choſe, lui qui avoit diſpoſé du pays de Koan-tchong durant les guerres contre Pa-ouang, Tchin-y & King-pou; que certainement il avoit eu toutes ſortes d'occaſions de s'enrichir, & que tout le monde ſavoit qu'il n'avoit jamais rien exigé du peuple pour ſon intérêt particulier, auquel il avoit toujours préféré ceux de ſon maître : enfin, qu'il n'étoit pas à préſumer qu'il eût voulu perdre une ſi belle réputation de déſintéreſſement, pour le prix modique de quelques arpens de terre.

L'empereur

L'empereur, frappé de ces raiſons comme d'un trait de lumière, rendit ſur le champ la liberté à ſon miniſtre. « Si » je m'oppoſois, lui dit-il, à ce que le peuple garde & » cultive ce terrein ſuperflu, je mériterois d'être comparé à » Li-koué & à Cheou-ſin. Un premier mouvement m'a fait » avoir des torts à votre égard; je veux que tout le monde » ſache l'aveu que j'en fais, & la réparation que je vous dois. » On ne s'humilie point en rendant une juſtice méritée ».

Avant l'Ere Chrétienne. 195 *Kao-hoang-ti.*

La bleſſure de l'empereur, négligée, lui cauſa à la fin une maladie qui fit en peu de jours de ſi grands progrès, qu'elle allarma l'impératrice. Elle fit venir les plus habiles médecins; mais l'empereur, qui ne s'en étoit jamais ſervi, lui dit: « Le » Ciel, au milieu d'une infinité de travaux & de dangers, m'a » fait conquérir l'empire avec mon épée: du ſein de l'obſcu- » rité, il m'a élevé au plus haut rang; je ne ſuis qu'un homme: » ſi le Ciel veut que je meure ou que je vive, il m'inſpirera » ce que je dois faire. Tous les remèdes ſont inutiles; ainſi je » défends de m'en parler davantage ».

Cependant, comme ſa maladie empiroit chaque jour, l'impératrice Liu-chi crut devoir prendre des meſures ſur les affaires de l'état. Elle le conſulta ſur celui qu'il jugeoit capable de remplacer Siao-ho s'il venoit à mourir. L'empereur lui nomma Tſao-tſan, en ajoutant, qu'il falloit lui donner Ouang-ling pour ſecond, quoiqu'il n'eût pas grand génie, & faire aider ce dernier par Tchin-ping, qui avoit de l'habileté, mais qu'il ne falloit pas charger ſeul d'une affaire de conſéquence. A l'égard de Tcheou-pou, continua l'empereur, il a de la droiture & de la franchiſe; quoiqu'il n'aie fait aucune étude, on peut cependant l'employer par rapport à ſon attachement pour ma famille. Je laiſſe à votre ſageſſe & à votre prudence de pourvoir

Avant l'Ere Chrétienne. 195. *Kao-hoang-ti.*

aux autres emplois. Ce fut là le dernier ſoin que ce prince donna au gouvernement : il mourut dans le palais de *Tchang-yo*, à la quatrième lune, âgé de cinquante-trois ans, & fut enterré à Tchang-ling (1). Il avoit régné douze ans comme roi de Han, & ſept comme empereur.

KAO-HOANG-TI, fondateur de la célèbre dynaſtie des HAN, n'avoit acquis aucune connoiſſance par l'étude; mais il y ſuppléoit par une vivacité d'eſprit & une pénétration peu commune. Prompt, ſuſceptible & bouillant; la précipitation lui fit ſouvent faire des fautes, mais il ſut les réparer par beaucoup de défiance de ſes propres lumières, & en déférant aux conſeils de ceux qu'il croyoit plus inſtruits que lui. Naturellement bon, affable à tout le monde, il traitoit ſes ſoldats avec douceur. Ces manières lui gagnèrent le cœur des peuples, qu'il chercha toujours à rendre heureux. Lorſqu'il ſe vit maître de l'empire, il ordonna à Siao-ho de rédiger le code des loix, concernant le meilleur gouvernement. Il fit faire par Han-ſin un traité ſur la tactique. Tchang-tſang fut chargé de réduire la muſique en principes; & Sun-tong, d'écrire ſur les cérémonies & les uſages. Lorſque ces différens traités furent achevés, il les fit examiner dans une aſſemblée générale des grands; & après les avoir fait tranſcrire en caractères rouges, il les leur fit ſigner à tous. Les ayant ſcellés du ſceau de l'empire, il les enferma dans une caſſette d'or, revêtue d'un ſur-tout de fer, & ordonna de les placer dans la ſalle des *ancêtres*, pour n'en être tirés que quand quelqu'un de ſes ſucceſſeurs s'écarteroit de ſes obligations & négligeroit le gouvernement.

(1) A trente-cinq *ly* à l'eſt de Hien-yang de Si-ngan-fou dans le Chen-ſi.

HIAO-HOEI-TI.

Avant l'Ere Chrétienne. 194. *Hiao-hoei-ti.*

Hiao-hoei-ti ſuccéda enfin à l'empereur Kao-hoang-ti ſon père, malgré les intrigues de la princeſſe Tſi pour l'exclure, & lui ſubſtituer le prince Tchao-ouang ſon fils. L'impératrice, du vivant de l'empereur, n'avoit oſé lui témoigner ſon reſſentiment, de ce qu'elle abuſoit de l'amour qu'il avoit pour elle, & cherchoit à enlever au prince héritier une couronne qui lui appartenoit par le droit de ſa naiſſance. A peine eut-il les yeux fermés, que cette princeſſe irritée, après l'avoir ignominieuſement dépouillée des ornemens de reine, la fit revêtir d'une robe rouge déchirée, & l'envoya, chargée de chaînes, battre le riz. Elle vouloit auſſi ſe ſaiſir du jeune prince Tchao-ouang; mais Tcheou-tchang, à qui le feu empereur en avoit confié l'éducation, n'y voulut point conſentir. L'impératrice outrée de ſa réſiſtance, le fit arrêter & conduire en priſon. Elle auroit traité de même le jeune prince, s'il n'eût tenu compagnie à l'empereur tout le jour. Comme l'empereur ſortit le lendemain de bonne heure, pour aller s'exercer à tirer de la flèche, elle fit porter du vin empoiſonné à Tchao-ouang, qui mourut quelques heures après.

Cette princeſſe barbare & vindicative, envoya chercher la malheureuſe mère de ce prince, & après lui avoir meurtri le viſage de coups, elle lui fit arracher les cheveux, & couper les pieds, les mains & les oreilles. Comme elle reſpiroit encore au milieu de ces cruelles tortures, l'impératrice lui fit prendre du poiſon le plus violent, qui termina enfin ſes ſouffrances & ſa vie: enſuite de quoi, elle fit jetter, dans un cloaque, ſon cadavre nud & mutilé.

Satisfaite de cette vengeance affreuſe, elle fut, avec un viſage

Avant l'Ere Chrétienne. 194. *Hiao-hoei-ti.*

riant, au devant de l'empereur, qui rentroit de ſes exercices, & lui dit, qu'elle vouloit lui faire voir une laie extraordinaire, & d'une nouvelle eſpèce. L'empereur fut ſaiſi d'horreur à la vue de ce corps défiguré & méconnoiſſable. Il ne put s'empêcher de reprocher à ſa mère une inhumanité qui révoltoit la nature, & lui déclara qu'il ne prendroit point les rênes du gouvernement, de peur qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir trempé dans une action auſſi abominable. Effectivement, il paſſa la première année de ſon regne, plongé dans le vin & les plaiſirs, ſans s'embarraſſer des affaires. Ce ne fut qu'après les plus vives inſtances de la part des grands, qu'il ſe détermina à prendre le timon du gouvernement.

Au commencement de la ſeconde année, Tao-hoei-ouang, prince de Tſi, vint, ſuivant la coutume, rendre hommage à l'empereur, qui l'invita à un feſtin, dont l'impératrice voulut être. Cette princeſſe ſe fit ſervir à boire la première. Le prince de Tſi lui fit obſerver que l'empereur n'avoit point encore bu: piquée de ce reproche, elle fit ſigne à ceux qui ſervoient, de préſenter à boire au prince de Tſi. L'empereur eut quelque ſoupçon, & s'empara de la coupe deſtinée à ce prince. L'impératrice alarmée, ſe leve & lui arrête le bras, au moment qu'il portoit ce vin empoiſonné à ſa bouche. Le prince de Tſi, effrayé du danger, quitta ſur le champ la table, & ſe retira l'eſprit troublé, & rempli d'horreur pour cette barbare princeſſe.

A la ſeptième lune, dans l'automne, le premier miniſtre Siao-ho tomba dangereuſement malade. L'empereur fut le viſiter, & lui demanda, quel étoit celui qu'il jugeoit digne de le remplacer. Tſao-tſan, lui repondit-il; vous ne pouvez mieux placer votre confiance & vos intérêts. Comme on lui repréſentoit qu'il n'avoit rien fait pour la fortune de ſes parens, & qu'il

devroit les recommander à l'empereur : « La vertu, dit-il, ſera » leur recommandation ; s'ils la pratiquent, alors rien ne leur » manquera : mais s'ils s'en éloignent, & ne ſont pas gens de » bien, la ſueur & les larmes arroſeront leur pain, & ils n'au- » ront que ce qu'ils méritent ». Ce miniſtre mourut, regretté de tout le monde.

Avant l'Ere Chrétienne. 193. *Hiao-hoei-ti.*

L'empereur fit venir Tſao-tſan, qu'il avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur. Tſao-tſan, dans ſa jeuneſſe, avoit été lié d'une étroite amitié avec Siao-ho, qu'il avoit toujours regardé comme ſon maître, & ne l'avoit point quitté juſqu'au moment qu'il fut choiſi pour premier miniſtre par Kao-hoang-ti. Alors ces deux amis ſe ſéparèrent ſans avoir pu ſe rejoindre depuis. Tſao-tſan, inſtallé dans la place de premier miniſtre, ſuivit exactement le plan d'adminiſtration & la conduite de Siao-ho. Il communiquoit peu avec les mandarins du dehors ; ennemi de ceux qui négligeoient leur devoir, ou cherchoient à s'enrichir dans leurs emplois, il les avertiſſoit avec douceur, & s'ils ne changeoient pas de conduite, il les révoquoit, comme inutiles, ou à charge à l'état. Ce nouveau miniſtre avoit compoſé ſon tribunal de gens éclairés, droits, humains, ſincères & vigilans. Il préféroit, pour les places, ceux qui avoient le plus de zèle & d'activité pour le bien public, & en écartoit ceux qui ne cherchoient qu'à briller par leur éloquence.

L'empereur étonné de ce que Tſao-tſan n'annonçât pas ſon miniſtère par quelque changement d'éclat, lui en fit témoigner ſa ſurpriſe. Le miniſtre lui demanda s'il croyoit avoir plus d'eſprit & d'habileté que ſon père. L'empereur lui dit qu'il n'oſoit ſe comparer à ce grand prince : « Et moi, re- » prit le miniſtre, croyez-vous que je vaille mieux que Sia- » ho » ? « Non aſſurément, vous n'en approchez pas ». « Hé

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 193. *Hiao-hoei-ti.*

» bien, ajouta le miniſtre, Kao-hoang-ti & Siao-ho ont con-
» quis l'empire; ils lui ont donné des loix & l'ont rendu
» floriſſant. N'eſt-ce pas faire beaucoup ſi Votre Majeſté,
» ſans ſe donner aucune peine, & moi par mes ſoins,
» nous le conſervons dans cet état de ſplendeur »? L'empereur loua la juſteſſe de ſes vues, & ſe repoſa entiérement ſur lui du ſoin du gouvernement. Ce ſage miniſtre s'en acquitta ſi bien, que depuis long-temps l'empire n'avoit joui d'une paix ſi conſtante, & qu'on n'avoit vu les peuples plus heureux. Auſſi dans les villes & dans les campagnes, on entendoit célébrer, par des vaudevilles & des vers, la ſage adminiſtration de Tſao-tſan. Il fut un modèle pour tout miniſtre qui préfère le bien public à la réputation que peuvent lui faire des innovations préjudiciables aux peuples, & par conſéquent à l'état.

192.

L'année 192, Mété, roi des Tartares *Hiong-nou*, écrivit une lettre inſolente à l'impératrice mère. Elle en fut ſi outrée, qu'elle fit mourir ſur le champ l'officier qui la lui remit, & vouloit qu'on déclarât la guerre à ce prince Tartare. Fan-kouei pour lui plaire, ou pour quelqu'autre motif qui cachoit quelque deſſein, s'offrit à aller punir le Tartare, ſi on vouloit lui donner une armée de cent mille hommes. Ki-pou, témoin de cette offre, dit que Fan-kouei méritoit la mort, parce qu'ayant été un des lieutenans généraux de Kao-hoang-ti, il n'ignoroit pas que ce prince, avec deux cens vingt mille hommes, n'avoit jamais pu réduire ces Tartares, qui l'avoient tenu enfermé dans Ping-tching, & devant leſquels il avoit été obligé de s'humilier, pour ſe dégager & ſe tirer de leurs mains. Que ces peuples, ſans politeſſe & ſans vertu, reſſembloient plutôt à des bêtes féroces qu'à des hom-

mes, ſur leſquels les châtimens ne feroient aucune impreſſion. Ki-pou conſeilla à l'impératrice de répondre à la lettre de Mété d'une manière ferme, mais honnête, plutôt que de haſarder une guerre, dont le ſuccès étoit incertain, & qui pourroit avoir des ſuites fâcheuſes. L'impératrice ſuivit ce conſeil ; & Mété fut ſi confus de ſon procédé mal-honnête, qu'il dépêcha un des principaux de ſa cour faire des excuſes à cette princeſſe ; il lui écrivit en même temps : « Dans le pays barbare où je commande, la vertu & les bien-» ſéances ſont inconnues ; j'ai pu m'en écarter, & j'en rou-» gis. La Chine a ſes ſages ; c'eſt un bonheur que j'envie : » ils m'auroient empêché de manquer aux égards dûs à vo-» tre rang ». Mété joignit à ces excuſes le préſent des plus beaux chevaux de ſon pays, & fit propoſer par ſon envoyé une alliance entre les deux nations.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 192. *Hiao-hoei-ti.*

Lorſque Kao-hoang-ti s'étoit rendu maître du pays de Tſin, il avoit aboli les ordonnances de Tſin-chi-hoang-ti, mais il en avoit excepté celle concernant les livres. Ce prince avoit une eſpèce d'averſion pour les lettrés, & s'il rendit des grands honneurs à Confucius, lorſqu'il viſita ſon tombeau, ce fut plutôt par politique que par eſtime pour lui, afin d'empêcher les lettrés de cauſer du trouble dans l'empire. Ce ne fut qu'à la quatrième année du règne de HIAO-HOEI-TI, ſon fils, que les défenſes contre le *Chu-king* & le *Chi-king* furent levées.

191.

Sur la fin de cette année, pluſieurs prodiges jettèrent la conſternation & l'épouvante dans les eſprits. Il tomba à Y-yang (1) une pluie de ſang aſſez abondante. Les abricotiers

(1) Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 190. *Hiao-hoei-ti.*

& les pêchers donnèrent des fleurs, & les poiriers des fruits au milieu de l'hiver. L'année ſuivante la ſéchereſſe ruina la récolte. La mort de Tſao-tſan prince de Ping-yang, augmenta l'affliction publique. Ce grand miniſtre mourut à la huitième lune, & fut remplacé par Ouang-ling & Tchin-ping, aidés des conſeils de Tcheou-pou, comme l'empereur Kao-hoang-ti l'avoit déterminé.

188.

Au printemps de l'année 188, & le premier jour de la première lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. A la cinquième lune, il y en eut une ſeconde qui fut totale, & à la huitième l'empereur mourut.

LIU-HEOU.

L'impératrice mère parut inconſolable de ſa perte. Cependant elle ne ſe donnoit aucun mouvement pour lui faire nommer un ſucceſſeur. Pi-kiang, de la famille de Tchang-leang, qui pénétroit ſes vues, fut trouver le miniſtre Tchin-ping, & lui dit que le moyen de ſécher promptement les pleurs de l'impératrice, étoit de donner le commandement des troupes du ſud ou du nord à Liu-y & Liu-tchan, de la famille de cette princeſſe. Les trois miniſtres, s'étant conſultés ſur cette affaire, trouvèrent de grands inconvéniens à confier toutes les forces de l'empire aux parens de l'impératrice LIU-HEOU. Cependant, comme ils ſe perſuadèrent qu'ils pourroient le leur ôter quand ils voudroient, ils choiſirent les deux généraux que Pi-kiang leur avoit déſignés. Auſſi-tôt les pleurs de l'impératrice ceſsèrent, & elle ſe diſpoſa à prendre les rènes du gouvernement.

Cette princeſſe, dès le commencement du règne de ſon fils,

fils, voyant qu'il étoit ſans eſpérance de laiſſer une poſtérité, avoit donné à l'impératrice, ſa bru, l'enfant d'une étrangère, pour l'élever comme le ſien; & afin que cette ſupercherie n'éclatât point, elle s'étoit défait de la mère de cet enfant. Ce fut cet intrus dans la famille impériale qu'elle fit proclamer empereur, en ſe faiſant déclarer régente pendant ſa minorité.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 188. *Liu-heou.*

Auſſi-tôt qu'elle ſe vit maîtreſſe abſolue, elle ſongea à écarter des emplois tous les princes de la famille de Kao-hoang-ti, pour leur ſubſtituer ſes parens. Elle tenta même d'en élever quelques-uns à la dignité de prince, malgré la loi contraire établie par ſon mari. Ouang-ling, à qui elle s'en ouvrit, lui dit avec franchiſe que les conſtitutions de l'empire s'oppoſoient à ſes vues, & qu'elle n'ignoroit pas que l'empereur Kao-hoang-ti les avoit tous obligés, par ſerment, à prendre les armes pour s'oppoſer à quiconque, excepté ceux de ſa famille, s'arrogeroit le titre de prince.

LIU-HEOU diſſimula le déplaiſir que la réponſe de Ouang-ling lui donnoit : elle manda le lendemain Tchin-ping & Tcheou-pou ſes deux collègues, qui, plus courtiſans que ſujets fidèles, trouvèrent que l'impératrice, maîtreſſe du trône, avoit la puiſſance légiſlative, auſſi-bien que l'avoit eue ſon époux; & que ſi ce prince avoit fait des loix en faveur de ſa famille, elle en pouvoit également porter de favorables à la ſienne. Cette réponſe ſatisfit plus l'impératrice que celle de Ouang-ling.

Cependant ce miniſtre zélé, inſtruit de la complaiſance rampante de ſes collègues, leur en fit des reproches fort vifs. « Quoi, leur dit-il, vous proſtituez votre honneur à l'ambition » d'une femme! Avez-vous pu lui ſacrifier, ſans rougir, la » foi du ſerment ſolemnel que vous fîtes à ſon époux, votre

Avant l'Ere Chrétienne. 188. *Liu-heou.*

» maître & le mien, de défendre, au péril de votre vie, les » loix qu'il établiſſoit pour ſoutenir le luſtre de ſa famille? » Il n'eſt plus! & vous flattez ſervilement des vues qui tendent » à détruire ſon ouvrage »!

« Nous l'avouons, répondirent-ils avec un ris moqueur, » vous n'avez point d'égal, quand il s'agit de ſemer la diſſen- « tion parmi les autres; mais nous l'emportons ſur vous, dans » la ſcience de maintenir la paix, & de prévoir les bornes que » nous devons mettre au trop grand crédit & à l'élévation » de la famille de l'impératrice ». « Oui, répliqua avec in- » dignation Ouang-ling, vous l'emportez ſur moi par un » parjure, & en préférant votre fortune aux intérêts de » l'empire ».

L'impératrice, pour empêcher Ouang-ling de la contrecarrer, imagina de le nommer gouverneur du jeune empereur, afin de l'ôter du miniſtère. Elle donna le département des affaires du dehors, à Tchin-ping & celui de l'intérieur du palais à Chin-y-ki. Ouang-ling, voyant que l'empire alloit changer de face, refuſa la place de gouverneur du prince, & s'excuſa ſur ſon âge & ſes infirmités. Il remit ſes emplois, & ne voulut plus aſſiſter au conſeil.

187.

Au commencement de l'année ſuivante, l'impératrice fit déclarer prince ſon père, après ſa mort; elle donna à ſon frère aîné, le titre de prince de Tao-oui. A la quatrième lune, elle fit paroître deux enfans ſuppoſés, comme fils de l'empereur Hiao-hoei-ti; l'un, ſous le nom du prince de Hoai-yang, & l'autre, ſous celui de prince de Hen-chan. Elle démembra en grande partie le royaume de Tſi, pour en former une principauté, ſous le nom de Liu, qui étoit celui de ſa famille, & elle la donna à un de ſes neveux.

En automne, de la même année, les pêchers & abricotiers donnèrent des fleurs comme au printemps. Le nouveau prince de Liu, fut à peine arrivé dans ſes états, pour en prendre poſſeſſion, qu'il mourut ſubitement. A la première lune de l'année ſuivante, il y eut un tremblement de terre ſi violent, qu'une montagne, dans le pays de Ou-tou, s'affaiſſa. Le dernier jour de la ſixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. A la ſeptième, le prince de Hen-chan mourut. L'année d'enſuite, en automne, on vit des étoiles en plein midi, & les rivières de Y-choui, Lo-choui & Yu-choui ſe débordèrent & ravagèrent les campgnes. Tous ces phénomènes & ces déſaſtres ſembloient préſager quelque révolution funeſte.

Avant l'Ere Chrétienne.
187. *Liu-heou.*
186.
185.

Cependant le jeune prince, que l'impératrice Liu-heou avoit fait reconnoître empereur, comme fils légitime de Hiao-hoei-ti, grandiſſoit & prêtoit une attention ſingulière à tout ce qu'il entendoit dire : il découvrit le ſecret de ſa naiſſance, & la mort tragique de ſa mère. Tout enfant qu'il étoit, il ſut diſſimuler ; mais dans un moment de dépit, qu'il eut contre la régente, il ſe trahit. « Je ſais bien, lui dit-il, que vous avez fait mourir » ma mère ; auſſi quand je ſerai grand, je ſaurai la venger ». L'impératrice, ſurpriſe & courroucée, fit enfermer à Yong-yang ce ſimulacre d'empereur qu'elle avoit élevé, & propoſa, dans une aſſemblée des grands, de le dépoſer & de lui ſubſtituer ſon frère Y-ti. Dans le diſcours qu'elle leur fit, elle donna à entendre que ce jeune prince étoit malade depuis long-temps, & qu'à cette foibleſſe de tempérament, il joignoit un mauvais naturel, beaucoup d'étourderie, & un génie plus propre à troubler l'empire qu'à le gouverner en paix. Les grands n'ignoroient pas que cet Y-ti n'étoit pas plus le fils du dernier empereur, que frère de celui qu'elle vouloit détrôner :

184.

Avant l'Ere Chrétienne. 184. *Liu-heou.*

cependant, comme ils étoient tous devoués aux volontés de cette princeſſe, aucun n'oſa la contredire. Elle fit mourir le jeune empereur, & Y-ti, qu'elle avoit créé prince de Hen-chan, fut reconnu, comme elle l'avoit arrêté.

183.

Malgré ce bouleverſement des loix, de la part de la régente, l'empire jouit de la paix. L'imprudence & l'orgueil du préſident du tribunal des ouvrages publics, faillirent cependant la troubler. Comme il avoit beſoin de fer pour les arſenaux, il en fit enlever, de ſa pleine autorité, dans les états de Nan-yuei, ſans en demander la permiſſion à Tchao-to, qui en étoit le ſouverain. Le prince de Nan-yuei crut que c'étoit une ruſe de Tchang-cha, pour s'emparer de ſon pays : il prit les armes & fondit ſur ſes terres, en lui ſignifiant qu'il ne reconnoiſſoit ni empereur, ni impératrice. En conſéquence de quoi, il ſe ſaiſit de la plupart des villes de Tchang-cha, dont il agrandit ſes états.

182.

Au printemps de l'année 182, des étoiles qui parurent en plein jour, furent regardées comme un très-mauvais pronoſtic.

181.

L'éclipſe de ſoleil qui arriva l'année d'après, & qui occaſionna une obſcurité totale, cauſa bien plus d'épouvante. La régente effrayée, & toute hors d'elle-même, ne put s'empêcher de s'écrier, que ce préſage ſiniſtre la menaçoit.

Cependant elle ne changea pas de conduite : toujours attachée à ſon projet d'élever ſa famille ſur les ruines de celle de l'empereur, elle invita les grands à un feſtin, ſans y appeller aucun des parens de ſon mari. Lieou-tchang, jeune-homme d'environ vingt-ans, brave, intrépide & d'une complexion robuſte, piqué de ce qu'elle n'avoit invité perſonne de la famille impériale, dont il étoit, entra dans la ſalle du feſtin, & s'aſſit avec les convives, en diſant : « Je ſuis auſſi d'une naiſſance

» à tenir mon rang parmi vous ; ainſi je viens prendre ma » place ».

Avant l'Ere Chrétienne. 181. *Liu-heou.*

L'impératrice fit ſemblant de ne pas s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit. Un de ſes parens, pris de vin, étant ſorti de la ſalle, Lieou-tchang craignit qu'il n'eût quelque mauvaiſe intention contre lui ; il le ſuivit, & lui fendit la tête d'un coup de ſabre. La régente, quoiqu'inſtruite de cette action hardie, voulut paroître encore l'ignorer ; mais depuis, il n'y eut perſonne de la famille de cette princeſſe qui ne redoutât Lieou-tchang. La réputation que cette fermeté donna à ce jeune homme, fit renaître le courage parmi ceux de ſa famille, & ranima le zèle des anciens ſerviteurs de l'empereur Kao-hoang-ti.

Le premier miniſtre Tchin-ping, qui n'avoit pas prévu tous ces événemens, ſe reprochoit ſa condeſcendance aux volontés de l'impératrice. Les bienfaits qu'il avoit reçus de Kao-hoang-ti, lui rappelloient ſans ceſſe ſon ingratitude envers ce prince, & ſon manque de fidélité aux ſermens qu'il lui avoit faits. Ces idées ſombres le plongèrent dans une mélancolie profonde. Un jour qu'il étoit abſorbé dans ſes réflexions, Lou-kia entra dans ſon appartement ſans qu'il s'en apperçût, & lui demanda, quelques momens après, la cauſe de ſon chagrin. Tchin-ping ne lui répondit que par un grand ſoupir. Lou-kia, jugeant par-là qu'il avoit quelque choſe qui lui peſoit ſur le cœur, ſoupçonna que le ſujet de ſes peines étoit l'abus de l'autorité, qu'il avoit ſouffert que l'impératrice & ſa famille s'arrogeaſſent. Lou-kia, en ayant tiré l'aveu de la bouche de Tchin-ping, ne put s'empêcher d'éclater de rire, en lui diſant : « Un homme d'eſprit comme vous, devroit-il être em- » barraſſé pour ſi peu de choſe ? Lorſque l'empire eſt en paix, » il ne lui faut qu'un bon miniſtre qui ſache le maintenir dans,

Avant l'Ere Chrétienne. 181. *Liu-heou.*

» cet état ; mais lorſqu'il eſt ſur le point de perdre ſa tran-
» quillité, alors il lui faut un bon général qui le défende. Si
» le miniſtre & le général s'entendent, il leur eſt auſſi facile
» de remédier aux abus & de remettre les choſes ſur l'ancien
» pied, que de tourner la main. Tcheou-pou eſt capable de
» vous ſeconder admirablement bien dans cette entrepriſe ».

Tchin-ping, ſortant comme d'un profond aſſoupiſſement, remercia Lou-kia de l'expédient qu'il lui donnoit, & profita de ſon conſeil. Ce miniſtre, de concert avec Tcheou-pou, parvint à ruiner le parti de l'impératrice, & à relever la famille de Kao-hoang-ti.

180.

Malgré l'aſcendant que la famille impériale reprenoit, la régente oſa faire mourir le fils du roi de Yen qui en deſcendoit, & donner ce royaume à Liu-tong ſon neveu. Comme elle craignoit Licou-tchang, depuis la hardieſſe qu'il avoit montrée au feſtin, elle lui fit épouſer la fille de Liu-lo, ſur qui elle comptoit le plus pour ſoutenir ſon parti chancelant. Ce fut la dernière choſe qu'elle fit en faveur de ſa famille, car peu de jours après, traverſant ſeule les appartemens du palais, elle apperçut un monſtre horrible, ſemblable à un gros chien, prêt à s'élancer ſur elle ; & à quelques pas de-là, elle vit encore l'ombre du jeune prince Tchao-ouang, fils de l'infortunée princeſſe Tſi, qu'elle avoit traitée d'une manière ſi barbare. Cette apparition lui cauſa tant de frayeur, qu'elle en tomba malade, & mourut à quelques jours de-là.

Cependant, avant de mourir, cette princeſſe, pour maintenir ſa famille dans l'élévation où elle l'avoit miſe, avoit nommé Liu-lo général des troupes des provinces du nord, & Liu-tchin général des troupes des provinces du midi. Dans la crainte que les grands ne vouluſſent changer ces diſpoſitions,

auſſi-tôt qu'ils apprendroient ſa mort, elle avoit recommandé de garder avec ſoin le palais, & de n'en permettre l'entrée à perſonne.

Avant l'Ere Chrétienne. 180. *Liu-heou.*

Lorſque l'impératrice eut les yeux fermés, ceux de ſa famille, qu'elle avoit élevés aux premières dignités, s'aſſemblèrent chez Liu-lo, afin de prendre des meſures pour s'emparer du gouvernement, & même du trône. Lieou-tchang, attentif à leurs démarches, fut inſtruit par le moyen de ſa femme, qui s'étoit retirée chez ſon père, de tout ce qui ſe paſſoit dans ces aſſemblées. Il dépêcha ſur le champ un courier au prince de Tſi, ſon frère aîné, pour l'inviter à venir, à la tête de ſes troupes, mettre à la raiſon la famille des Liu, & prendre poſſeſſion du ſceptre impérial qui lui appartenoit par ſa naiſſance.

Le prince de Tſi mit ſes troupes en état, & fit publier un manifeſte par tout l'empire, où il dévoiloit les deſſeins ambitieux des Liu qui aſpiroient au trône, & leur projet d'éteindre la race du grand Kao-hoang-ti. Il annonçoit que leur témérité le forçoit de prendre les armes, & que la juſtice de ſa cauſe lui promettoit l'appui de tous les princes & des gouverneurs des provinces, qu'il invitoit à venir joindre ſes drapeaux. Après la publication de ce manifeſte, ce prince ſe mit en campagne, & commença par ſe ſaiſir de Tſi-nan (1).

Liu-tchin, général des troupes du midi, informé de ſa marche, détacha ſur le champ Koan-yng avec une forte diviſion, pour s'oppoſer au prince de Tſi. Koan-yng, peu attaché aux Liu, s'étant avancé juſqu'à Yong-yang, aſſembla ſon conſeil, & propoſa de ne point attaquer le prince de Tſi quand il ſe préſenteroit, parce qu'étant le ſeul qui pût empêcher la ruine

(1) Tſi-nan-fou, capitale du Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 180. *Liu-heou.*

de la famille de Kao-hoang-ti, s'ils avoient de l'avantage sur lui, ce seroit la perdre sans ressource, & qu'ils savoient tous les obligations que l'empire avoit à ce grand prince; que s'il arrivoit que le prince de Tsi eût de l'ascendant sur les Liu, qu'alors ils se joindroient à lui pour achever leur défaite, & qu'en attendant, son avis étoit qu'ils demeurassent neutres dans cette querelle. Le conseil applaudit à la proposition de son chef, & les troupes qui étoient sous ses ordres restèrent dans l'inaction.

Cependant le prince de Tsi, ne trouvant point d'obstacle, s'avança jusque sur les frontières de Tsin, & y attendit que son frère & ses amis vinssent le joindre, comme ils le lui avoient promis. Liu-lo, déconcerté par cette levée de boucliers, à laquelle il ne s'attendoit pas si-tôt, se vit dans une grande perplexité. Comme il avoit entre ses mains les sceaux de premier ministre & de grand général, Tchin-ping & Tcheou-pou, qui ne s'étoient point encore déclarés, lui firent conseiller par Li-ki de les remettre, parce que le prince de Tsi en prendroit prétexte pour continuer les troubles. Liu-lo remit le sceau du grand général à Tcheou-pou, mais il ne voulut jamais se dessaisir de celui de premier ministre. Tcheou-pou ne l'eut pas plutôt reçu, que, sous prétexte de se faire installer dans cette charge avec les cérémonies ordinaires, il assembla toutes les troupes, & après qu'elles l'eurent reconnu pour leur général, il les fit ranger de manière qu'elles devoient suivre le mouvement que leur donneroient leurs officiers. Il déclara à toute l'armée, qu'il vouloit connoître les soldats qui étoient sous ses ordres; que ceux qui épousoient les intérêts de la famille de l'impératrice, eussent à demeurer dans le poste où ils étoient, & que les fidèles serviteurs de Kao-hoang-ti s'en séparassent,

pour

pour aller ſe former en bataillon dans un autre endroit de la plaine. Le premier rang, qui étoit compoſé de ſoldats affectionnés à la famille de Kao-hoang-ti, fit un mouvement en avant, & donna l'impulſion aux autres, de ſorte que l'armée entière fut ſe ranger en ordre au lieu marqué par le général, & ſe déclara pour la famille de l'empereur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 180. *Liu-heou.*

Tcheou-pou, après s'être ainſi aſſuré de leur fidélité, remit la garde du camp au brave Licou-tchang, & revint à la ville avec un détachement, dans le deſſein de s'emparer du palais; mais, pour ne point donner d'ombrage, il laiſſa ſes gens aux portes de la ville, & ne ſe fit accompagner que d'environ trente ſoldats. Il trouva Liu-tchin au palais, avec une ſi forte garde, qu'il n'oſa rien entreprendre, & fut obligé de retourner à ſon camp.

Licou-tchang s'offrit de tenter ce que ſon général n'avoit oſé exécuter. Tcheou-pou lui donna quelques mille ſoldats déterminés, en lui recommandant de ne faire main-baſſe que ſur ceux qu'il trouveroit les armes à la main. Liu-tchin, inſtruit de ce qui ſe paſſoit au camp, s'étoit mis en état de défenſe. Licou-tchang s'avance fièrement contre lui, le tue de ſa propre main, force la garde & ſe rend maître du palais. Il avertit Tcheou-pou, qui entre dans la ville avec ſon armée, & n'épargne aucun des parens de l'impératrice. Après cette expédition, ce général dépêcha un courier au prince de Tſi, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit.

Les grands s'aſſemblèrent pour l'élection d'un ſouverain; toutes les voix ſe réunirent pour exclure les enfans ſuppoſés de Hiao-hoei-ti, qu'on ſavoit que l'impératrice LIU-HEOU n'avoit introduits dans le palais, que pour ſervir de voile à l'ambition qu'elle avoit eue de s'emparer de l'autorité ſuprême.

Avant l'Ere Chrétienne. 180. *Liu-heou.*

On propoſa le prince de Tſi, comme fils du frère aîné de Kao-hoang-ti ; mais on trouva de l'inconvénient à le choiſir, parce qu'il n'étoit que de la branche collatérale. Le prince de Taï, quoique né d'une concubine de l'empereur, fut auſſi mis ſur les rangs & préféré, comme étant de la ligne directe, & que d'ailleurs on lui connoiſſoit toutes les qualités d'un grand prince. En conſéquence de quoi on lui fit une députation, pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion du trône impérial.

Le prince de Taï, ſurpris de cette élection inattendue, différa de répondre aux députés, juſqu'à ce qu'il ſe fût informé par lui-même de la vérité de ce qu'on lui annonçoit. Il envoya à Tchang-ngan le prince Pou-tchao, ſon beau-frère, qui lui confirma, à ſon retour, le vœu unanime des grands. Cet illuſtre envoyé avoit été introduit par Tcheou-pou dans leur aſſemblée, & ils l'avoient conjuré, à genoux, d'aſſurer le prince de Taï de leur ſoumiſſion & de l'impatience qu'ils avoient de le voir ſur un trône dû à ſa naiſſance & à ſes vertus.

L'irréſolution du prince de Taï ayant ceſſé d'après le rapport de Pou-tchao, il ſe mit en chemin pour ſe rendre à Tchang-ngan, avec les députés des grands & une ſuite peu nombreuſe. Arrivé à Ouei-kiao (1), il y trouva les grands en corps, qui le ſaluèrent empereur. Le prince deſcendit de ſon char, & leur rendit le ſalut. Tcheou-pou s'approchant alors, lui offrit le ſceau de l'empire & les autres marques de la dignité impériale ; mais il refuſa de les recevoir juſqu'à ſon arrivée à l'endroit où il devoit s'arrêter ce jour-là, qui fut le dernier de la neuvième lune. Deſcendu à l'hôtel qu'on lui avoit pré-

(1) Pont qui eſt à cinquante *ly* au nord-eſt du Si-ngan-fou dans le Chen-ſi.

paré, Tchin-ping, à la tête des grands, après l'avoir de nouveau ſalué comme empereur, le preſſa, en leur nom, d'accepter la couronne, en lui diſant qu'elle lui appartenoit à juſte titre, comme l'aîné des enfans de Kao-hoang-ti, puiſque Hiao-hoei-ti n'avoit point laiſſé de poſtérité. Ce prince ne crut pas devoir ſe refuſer plus long-temps à leur empreſſement, & reçut enfin le ſceptre impérial qu'on lui offroit.

Avant l'Ere Chrétienne. 180. *Liu-heou.*

HIAO-OUEN-TI.

Teng-kong & le frère de Hiao-ouen-ti prirent les devans, pour aller mettre le palais en état de le recevoir. Ils en firent ſortir le jeune enfant que Liu-heou avoit déclaré empereur. Après avoir diſpoſé le cortège impérial, ils le conduiſirent au nouvel empereur, qui, dès le ſoir même, ſe rendit au palais, & y fut inſtallé avec toute la pompe & les cérémonies uſitées à la priſe de poſſeſſion de l'empire. Le prince fit expédier un ordre, pour notifier, à tous les peuples de ſa domination, ſon avénement au trône, en leur déclarant qu'il les exemptoit des tributs pour cette première année de ſon règne. Il nomma Tchin-ping ſon premier miniſtre, & Tcheou-pou le ſecond : mais Tchin-ping s'excuſa ſur ſon grand âge & ſes infirmités, & refuſa ; il eut la généroſité de repréſenter à l'empereur que cette place étoit dûe à Tcheou-pou, dont le dernier ſervice, en détruiſant la famille des *Liu*, effaçoit tous ceux que lui, Tchin-ping, avoit pu rendre à Kao-hoang-ti, & que c'étoit faire un préſent à l'état, que de charger Tcheou-pou du miniſtère en chef. L'empereur, ſur ſes inſtances, changea l'ordre, à condition que lui-même prendroit la place de miniſtre en ſecond, qu'il

179.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Hiao-ouen-ti.*

faiſoit quitter à Tcheou-pou, pour paſſer à la première.

Sur la fin de cette année, les grands préſentèrent une ſupplique à l'empereur, pour le prier de pourvoir de bonne heure à l'inſtitution de ſon héritier, afin de prévenir les maux & les déſordres qu'une nomination tardive entraînoit ordinairement. L'empereur leur répondit que le bien de l'empire demandoit de ne rien précipiter dans une affaire de cette conſéquence; que lui-même doutoit s'il ſeroit capable de gouverner, & qu'ainſi il falloit lui laiſſer le temps de juger, par ſa propre expérience, celui qu'il croiroit capable de lui ſuccéder.

Les grands inſiſtant ſur l'objet de leur ſupplique, preſsèrent de nouveau l'empereur de ſe décider ſur un point auſſi important à la tranquillité de l'état, & lui adreſsèrent, à cet effet, une ſeconde ſupplique, dans laquelle ils lui expoſoient qu'il devoit cette marque de reſpect à la mémoire de Kao-hoang-ti, de chercher à perpétuer dans ſa famille le rang où il l'avoit élevée. L'empereur leur propoſa le prince Tchou-ouang ſon oncle, dont l'habileté dans le gouvernement étoit connue; Ou-ouang ſon couſin germain, prince vertueux; & Hoai-nan-ouang ſon frère, dont les conſeils, réunis aux lumières des deux premiers, lui avoient été d'un grand ſecours. Voilà, ajouta-t-il, ceux que je crois capables de me ſuccéder. Mais les grands lui répliquèrent que les dynaſties des *CHANG* & des *TCHEOU*, n'avoient conſervé le ſceptre & la paix, que parce que les empereurs avoient nommé leurs fils pour leur ſuccéder: que cet uſage n'avoit point été interrompu depuis le grand Yu; que Kao-hoang-ti n'avoit fait bâtir une ſalle pour lui & pour ſes deſcendans, qu'afin d'engager ſes ſucceſſeurs à ne point ſouffrir que ſa ſucceſſion paſsât en des mains collatérales. Ils finirent par lui repréſenter, que les bonnes qualités du

prince Lieou-ki ſon aîné, & ſur-tout ſon amour pour le peuple, le rendoient digne du trône. Cédant enfin à leurs inſtances, l'empereur, au commencement de la première lune de la première année de ſon règne, déclara ce prince ſon héritier & ſon ſucceſſeur à l'empire. A cette occaſion, il fit publier cet édit en faveur du peuple.

Avant l'Ere Chrétienne. 179. *Hiao-ouen-ti.*

« Le printemps eſt la ſaiſon où toute la nature ſe renouvelle. » Les arbres, les campagnes prennent une nouvelle face ; les » animaux ſemblent renaître, & tout, juſqu'aux choſes ina- » nimées, annonce & reſpire la joie.

» Parmi les peuples qui ſont ſous ma conduite, il ne peut » ſe faire qu'il n'y ait point d'indigens, d'infirmes & de » vieillards : ſi moi, qu'ils doivent regarder comme leur père » & leur mère, je ne les ſoulage point, je manque à mes » obligations.

» Que les mandarins, chacun dans leur diſtrict, faſſent » une recherche exacte de ces objets dignes de mes ſoins pa- » ternels, & pourvoient à leurs beſoins avec les deniers pu- » blics. Si les vieillards n'ont point de ſoie pour ſe couvrir, » s'ils manquent de nourriture pour ſe ſuſtenter & réparer » leurs forces épuiſées, ils ſouffrent le froid & la faim ; puis-je » exiger d'eux de l'attachement & de la ſoumiſſion ?

» J'ordonne donc de fournir à tous les vieillards de quatre- » vingts ans & au-deſſous, chaque mois, du grain, de la viande » & du vin, en ſuffiſante quantité, pour leur nourriture. Mon » intention eſt encore, qu'on donne de plus, à ceux qui auront » paſſé quatre-vingts ans, de la ſoie & du coton. Quant aux » ſupplices, je veux, qu'à l'avenir, le crime des enfans ne re- » tombe plus ſur leurs pères & mères, ni ſur leur famille ».

A la quatrième lune, un mandarin vint offrir à l'empereur

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Hiao-ouen-ti.*

un cheval, qu'on prétendoit pouvoir faire plus de mille *ly* dans un jour. Au lieu de l'accepter, le prince fit cette réponſe : « Je » ne puis tout au plus faire que cinquante *ly* dans un jour, » encore ai-je vu ſouvent mes gens avoir beaucoup de peine à » me ſuivre. Avec un cheval de cette vîteſſe, où irois-je tout » ſeul ? Il eſt évident que perſonne ne pourroit m'accompagner ». Il fit rendre le cheval au mandarin, avec le prix qu'il lui avoit coûté, & les frais de ſon voyage, & fit publier dans tout l'empire, que perſonne à l'avenir n'eût à lui offrir de pareils préſens.

L'empereur s'entretenant un jour avec Tcheou-pou & Tchin-ping, ſes deux miniſtres, ſur les détails de l'adminiſtration, fut curieux de ſavoir combien on faiſoit mourir de criminels dans une année, & qu'elle étoit la conſommation des grains à la cour. Tcheou-pou ne put le ſatisfaire ſur ces deux queſtions, & demeura dans le plus grand embarras. Tchin-ping, à qui il s'adreſſa pour avoir les mêmes éclairciſſemens, lui répondit, qu'il falloit conſulter là-deſſus le tribunal des crimes & celui des dépenſes de la cour.

Peu ſatisfait de cette réponſe générale, l'empereur leur dit, avec une eſpèce de vivacité : « Et de quoi vous mêlez-vous » donc, comme miniſtres, ſi vous ignorez ce qui ſe paſſe dans » l'adminiſtration de la juſtice & des finances » ? « Notre emploi, » répartit Tchin-ping, eſt d'aider de nos lumières Votre Ma- » jeſté ; de contenir les princes & les gouverneurs dans la ſou- » miſſion ; de veiller à ce que vos officiers rempliſſent exac- » tement leur devoir ; de donner les emplois à des gens ca- » pables & bien intentionnés, & qui ſervent Votre Majeſté » avec zèle & fidélité ; enfin nous ſommes chargés de maintenir » le peuple en paix, & de chercher tous les moyens de le rendre » heureux ».

L'empereur témoigna à Tchin-ping ſa ſatisfaction de cette ſeconde réponſe, qui entroit dans l'idée qu'il s'étoit formée d'un ſage gouvernement. Cependant, lorſque Tcheou-pou ſe vit ſeul avec Tchin-ping, il lui fit des reproches de ne l'avoir pas inſtruit des matières ſur leſquelles l'empereur l'avoit queſtionné. « L'empereur eſt bien heureux, lui dit Tchin-ping en » riant, de ne vous avoir pas demandé combien il y a de » voleurs dans ſes états ; je crois que vous lui auriez répondu » bruſquement, que vous n'en ſaviez rien ».

Avant l'Ère Chrétienne. 179. *Hiao-ouen-ti.*

Tcheou-pou, inquiet & chagrin de s'être trouvé embarraſſé vis-à-vis de ſon maître, craignit qu'il n'en fût méſeſtimé & qu'il ne lui ôtât ſa charge. Il prévint cette diſgrace, en demandant lui-même ſa démiſſion, qui lui fut accordée. Alors l'empereur rendit à Tchin-ping le département qu'il avoit cédé à Tcheou-pou, & ce miniſtre ſe trouva chargé ſeul de toutes les affaires de l'empire.

Tchao-to, prince de Nan-yuei, dans la crainte d'une invaſion ſur ſes terres, étoit entré ſur celles de Tchang-cha, ſous l'impératrice Liu-heou, dont il avoit déja pris pluſieurs villes, & s'étoit conſidérablement agrandi par ſes conquêtes. Ce prince pouvoit beaucoup inquiéter la Chine, de ſorte que l'empereur jugeant qu'il étoit de ſa prudence de ne point employer la force ouverte contre lui, préféra le parti de le combler d'honneurs, lui & ſa famille. Il commença par faire rétablir honorablement les tombeaux des ancêtres de Tchao-to ; il donna de l'emploi à ſes frères & à ſes neveux, & leur fit préſent de ſommes conſidérables, pour les mettre en état de figurer avec dignité dans leurs places. Après avoir diſpoſé la famille de Tchao-to en ſa faveur, il lui dépêcha Lou-kia, avec une lettre, conçue en ces termes : « Je ne ſuis que le fils d'une

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Hiao-ouen-ti.*

» concubine de l'empereur Kao-hoang-ti ; mon père m'avoit » éloigné de la cour & fait prince de Taï : l'abus que l'im- » pératrice Liu-heou & ſa famille firent de l'autorité, indiſ- » poſa contre eux les grands, qui m'ont appellé au trône. A » peine m'y ſuis-je vu placé, que j'ai penſé à vous donner » des preuves de mon eſtime, en rendant les tombeaux de vos » ancêtres dignes de votre rang, & en élevant vos frères & » vos neveux aux places qu'ils méritent. J'apprends que deux » de mes officiers vous manquent, & ſans attendre vos plaintes, » je les rappelle ſur le champ. Vous avez commis des hoſtili- » tés ſur les terres de Tchang-cha, & mes peuples en ſouffrent : » quoiqu'il vous en revienne beaucoup de gloire, ne devriez- » vous pas voir que vous l'achetez au prix du ſang de nombre » d'officiers qui vous ſont dévoués, & de ſoldats que vous de- » vriez conſerver pour la défenſe de vos états. Tant de veuves » inconſolables vous redemandent leurs époux ; tant d'orphe- » lins abandonnés pleurent un père & une mère que vous leur » avez enlevés ! Les campagnes ſont ravagées, les récoltes dé- » truites : le brigandage & la licence du ſoldat effréné, portent » la déſolation par-tout. Votre cœur n'eſt-il donc point » touché des maux que la guerre traîne à ſa ſuite ?

» Si je réuniſſois contre vous toutes les forces de l'empire, » pourriez-vous garantir votre propre pays & vos tréſors ? » Mais quand j'ajouterois cette conquête à l'éclat de ma » couronne, en ſerois-je plus puiſſant & plus riche ? Peut- » être vous confiez-vous dans les montagnes, qui vous en- » vironnent, & empêchent de pénétrer dans vos états ? Mais « ſachez qu'il eſt peu de barrières inſurmontables, & qu'un » prince n'eſt point invincible quand la vertu ne le guide » pas. Un orgueil inſultant pour moi vous a fait prendre le

» titre

» titre d'empereur ; je dois vous le conteſter tant que je reſpi-
» rerai ; ſongez dans quelles diſputes funeſtes vous allez vous
» engager ? Soyons amis ; que la vertu vous rappelle à votre
» devoir, & reconnoiſſez votre maître ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Hiao-ouen-ti.*

Lorſque Tchao-to apprit l'arrivée de Lou-kia ſur les frontières de Nan-yuei, il en fut ſaiſi de crainte, & alla cependant au-devant de lui, ainſi que les princes y ſont obligés quand l'empereur leur députe quelqu'un. Il reçut avec reſpect la lettre de l'empereur, & témoigna à Lou-kia la ſatisfaction qu'il avoit de le revoir. Les inſtructions qu'il lui avoit données dans ſa première ambaſſade, engagèrent ce prince à le traiter avec les égards qu'un diſciple doit à ſon maître. Tchao-to, après avoir lu la lettre de l'empereur, n'attendit pas que ſon envoyé le preſsât de donner des marques de ſa ſoumiſſion ; il fit publier dans ſes états ce manifeſte :

« Le ſage empereur des *HAN*, le fils du Ciel, par un ordre
» exprès, me défend de me ſervir de chars de couleur jaune,
» & de ne plus faire porter ſes étendards à mes côtés : je ſuis
» ſon ſujet & j'obéis ». Il joignit, à cet hommage public, une réponſe particulière pour l'empereur.

« Moi, Tchao-to, grand chef des barbares du midi, votre
» vieil eſclave, j'offre aux pieds de Votre Majeſté cette réponſe
» humble & reſpectueuſe. Moi, votre vieil eſclave, j'étois
» autrefois mandarin dans les états de Yuei (1). Par une grace
» ſpéciale, le grand empereur Kao-hoang-ti, votre auguſte
» père, m'établit prince de Nan-yuei & m'en donna les ſceaux :
» Hiao-hoei-ti, ſon fils & ſon ſucceſſeur, m'honora de ſa
» protection ; mais l'impératrice Liu-heou, ſa mère, défendit

(1) Partie du Kouang-ſi du Kouang-tong du Fou-kien & du Kiang-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 179. *Hiao-ouen-ti.*

» qu'on me donnât à l'avenir les inſtrumens & les animaux né-
» ceſſaires à la culture de mes terres. Bientôt mes campagnes
» devinrent en friche, & je ne pus faire les ſacrifices ni les
» cérémonies ordinaires. L'importation de l'argent, & la circu-
» lation des eſpèces, me furent encore interceptées : manquant
» de tout, j'envoyai à la cour, Teong, Kao & Ping, trois de
» mes officiers, pour y faire ſatisfaction des griefs ſi on en
» avoit contre moi : on les retint priſonniers ſans daigner me
» répondre.

» Je ſavois que les tombeaux de mon père & de ma mère
» étoient preſque détruits : un bruit étoit parvenu juſqu'ici
» qu'on avoit fait mourir mes frères & toute ma famille ;
» pénétré de douleur, j'aſſemblai mon conſeil, qui, vu le peu
» d'état qu'on faiſoit de nous à la cour, fut d'avis que je priſſe
» le titre d'empereur, pour nous ſouſtraire à la domination
» de Liu-heou. Cette princeſſe, outrée de ma démarche, in-
» terdit expreſſément à ſes ſujets toute communication avec
» Nan-yuei. J'appris que le prince de Tchang-cha nous avoit
» rendu de mauvais offices auprès d'elle, & pour l'en punir,
» j'entrai à main armée ſur ſes terres. Il y a quarante-neuf ans
» que je gouverne le pays de Nan-yuei, & mes petits-fils ſont
» en état de ſervir Votre Majeſté ; pour moi, accablé d'ans &
» d'infirmités, preſque aveugle, entendant avec peine, même
» les coups de tambour, de quelle utilité pourrois-je lui être ?
» Je renonce au titre d'empereur, que je n'aurois jamais pris ſi
» je ne me fuſſe cru mépriſé. J'attends de la bienfaiſance de
» Votre Majeſté, qu'elle me confirmera celui de prince que
» j'avois auparavant, & prêt à deſcendre dans le tombeau,
» mes vœux ſont de mourir ſon ſujet ». L'empereur, ſatisfait
de cette réponſe, lui accorda ce qu'il demandoit.

A la dixième lune de cette première année de Hiao-ouen-ti, le miniſtre Tchin-ping mourut, & fut remplacé par Tcheou-pou, qui n'ayant plus de collègue dont il redoutât l'habileté, rentra avec plaiſir dans le miniſtère. Avant l'Ere Chrétienne. 178. *Hiao-ouen-ti.*

Le trente de la onzième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. L'empereur regarda ces pronoſtics comme un avertiſſement que le Ciel lui donnoit, pour qu'il ſe corrigeât de ſes défauts, & il fit en conſéquence publier cet ordre:

« Si un prince chargé de gouverner les peuples, & de leur » donner l'exemple, n'a point de vertu, il eſt indigne du rang » qu'il occupe. Si les officiers, dont le devoir eſt de l'avertir de » ſe corriger, l'entretiennent, par une baſſe adulation, dans ſes » défauts, ils ſont auſſi coupables que lui. Vous grands & » mandarins qui avez les yeux ouverts ſur ma conduite, ſi je » m'écarte de la vertu & de mes obligations, je vous ordonne » de me le dire ſans déguiſement, afin que j'y remédie. Je » vous ordonne encore, ſi vous connoiſſez des gens de mérite, » vrais, ſincères & amis du peuple, dont les lumières puiſſent » ſuppléer à celles qui me manquent, de me les envoyer ſur le » champ pour qu'ils m'aident de leurs conſeils, & que je tra- » vaille avec eux à rendre mes ſujets heureux ».

Quelques jours après, Kia-chan, prince de Yng-yn (1), préſenta à l'empereur un mémoire ſur l'ordre qu'il venoit de faire publier; ce mémoire étoit conçu en ces termes : « Lorſque le » tonnerre tombe, il inſpire de la crainte au plus intrépide, & » il n'y a rien de ſi dur qu'il ne mette en pièces. La puiſſance » du prince ne l'emporte pas ſur celle du tonnerre : elles ont » cependant beaucoup de reſſemblance entre elles. Vous de-

(1) Yng-yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 178. *Hiao-ouen-ti.*

» mandez qu'on vous reprenne de vos défauts : l'amour-propre » ſe révolte contre ces ſortes d'avertiſſemens, & qui s'expo- » ſera à vous les donner ſans craindre de vous déplaire ? Quand » vous auriez la ſageſſe de Yao & de Chun, on n'oſeroit en- » core vous en parler qu'en tremblant. La plupart des princes » ſe ſont perdus en fermant la bouche aux ſages qui pou- » voient les éclairer ſur leur conduite.

» L'empire des *Tcheou* étoit diviſé en dix-huit cens » principautés. Le peuple des neuf provinces entretenoit avec » magnificence tous ces princes ; & il leur reſtoit encore de » quoi ſe procurer de l'aiſance & des amuſemens. Tſin-chi- » hoang-ti, ſeul maître de toutes ces principautés, étoit moins » riche & accabloit les peuples d'impôts, ſans en pouvoir ob- » tenir le reſpect qui lui étoit dû.

» Dès qu'on a entendu dire que Votre Majeſté cherchoit des » ſages, chacun, tranſporté de joie, s'eſt écrié qu'on alloit voir » renaître les heureux temps de Yao & de Chun, où la vertu » ſeule étoit la baſe du gouvernement. Tous les gens de mé- » rite ont pris la réſolution de travailler encore à ſe perfec- » tionner, afin de ſe rendre plus dignes de vous ſervir. Mais » lorſque ces ſages ſeront près de votre perſonne, ſi votre » occupation ſe borne à ſortir avec eux, de votre palais, deux » ou trois fois le jour ; à monter à cheval pour les mener » courir un lievre ou un renard ; je crains fort qu'ils ne né- » gligent bientôt le gouvernement, & que leur exemple n'oc- » caſionne du relâchement parmi les mandarins. Au lieu que » ſi Votre Majeſté ne s'occupe que du ſoin de ſes peuples, & » cherche à alléger les impôts & les châtimens, cette con- » duite paternelle les portera à la vertu & leur inſpirera l'allé- » greſſe.

» Lorſqu'on publia, dans la province de Chan-tong, l'or-
» dre de Votre Majeſté, les vieillards & les infirmes, appuyés
» ſur des bâtons, ou portés ſur les épaules, ſortoient de leurs
» maiſons pour en entendre la lecture; ils ſe diſoient les uns
» aux autres : voici enfin le règne de la vertu. Que des eſpé-
» rances ſi douces ne ſoient pas vaines! Ne faites plus des
» chaſſeurs de vos miniſtres; que tout leur temps ſoit con-
» ſacré au ſoin de vos peuples, & à travailler à rendre votre
» règne auſſi glorieux que ceux de ces princes que la nation
» nomme avec une vénération attendriſſante, & dont le ſou-
» venir lui ſera toujours cher ».

Avant l'Ere Chrétienne. 178. *Hiao-ouen-ti.*

L'empereur vit, avec plaiſir, la franchiſe du prince de Yng-yn, & eſpéra que les autres lui parleroient avec la même liberté. Ce monarque d'un caractère rempli de bonté, naturellement compatiſſant & porté à la vertu, donnoit à tous ſes ſujets, ſans diſtinction, un libre accès auprès de ſa perſonne; affable à tout le monde, il faiſoit arrêter ſon char pour recevoir tous les placets qu'on vouloit lui préſenter; il étoit ennemi des louanges & des diſcours inutiles. Il avoit une paſſion extrême pour la chaſſe, & eut beaucoup de peine à s'en corriger. Un jour qu'il ſe livroit à ce plaiſir, monté dans ſon char, il ſe trouva ſur le penchant d'une montagne, & preſſoit de l'aiguillon ſes chevaux. Yuen-ngang, qui vit le danger, accourut & retint les chevaux par la bride. « Quoi, lui dit l'empereur, vous craignez »? » J'ai toujours » oui dire, répondit Yuen-ngang, qu'*un homme de mille taëls* « *d'or ne s'aſſied point dans un lieu périlleux, & que le ſage ne marche* » *jamais pour ſon plaiſir ſur les bords des précipices.* En deſcen-
» dant cette montagne avec rapidité, vos chevaux pour-
» roient broncher, & votre char, en ſe briſant, vous faire

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 178. *Hiao-ouen-ti.*

» courir risque de la vie. Quel malheur pour vos sujets ! Un » prince est comptable de ses jours à son peuple, & doit fuir » toutes les occasions qui peuvent le mettre en péril ».

L'empereur avoit une concubine, nommée *Chin*, qui tenoit compagnie à l'impératrice & la suivoit par-tout. Ce prince fit avec elles une partie de promenade dans ses jardins. Yuen-ngang, qui vouloit lui témoigner son zèle, en faisant préparer le lieu où il devoit se reposer, fut choqué de voir le carreau de la princesse *Chin* près de celui de l'impératrice, & le fit emporter. Sensible à cet affront, elle s'en plaignit à l'empereur, qui blâma Yuen-ngang. Celui-ci, sans se troubler, s'approcha de l'empereur, & lui répondit : « Le » proverbe dit que, *lorsque le haut & le bas sont chacun à* » *leur place, tout va bien, & que tout est dans l'ordre.* La prin» cesse *Chin* n'est que votre concubine ; convient-il qu'elle » s'asseie en présence de sa maîtresse ? Cette complaisance » l'engageroit bientôt à ne plus lui être subordonnée ». L'empereur approuva la justesse de cette réponse, & fut la rapporter à la princesse *Chin*, qui, loin de s'en fâcher, donna cinquante livres d'argent à Yuen-ngang, pour lui avoir remontré avec fermeté son devoir.

Kia-y, chef du tribunal des impôts, adressa un mémoire à l'empereur, afin qu'il ordonnât qu'on fît des magasins de bled pour les temps de disette, comme cela se pratiquoit anciennement. Il lui exposoit encore que la cérémonie du labourage avoit été interrompue & oubliée pendant les guerres continuelles qui avoient désolé l'empire ; & qu'il étoit de l'avantage & de la gloire de la dynastie des *HAN*, puisqu'on jouissoit maintenant des douceurs de la paix, de rétablir cette coutume, afin d'exciter les peuples à défricher les terres, &

d'encourager les laboureurs, par cette marque d'eſtime pour leur profeſſion. L'empereur, ſur les repréſentations de cet officier, fit publier l'ordre ſuivant :

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 178. *Hiao-ouen-ti.*

« La terre eſt la nourrice des hommes, & ſes productions » ſont la principale richeſſe d'un empire. L'état le plus ho- » norable eſt celui qui concourt à la conſervation des autres ; » & afin de témoigner l'eſtime que j'en fais, je veux moi- » même, ſuivant la coutume de nos premiers ſages, prati- » quer l'auguſte cérémonie de labourer la terre, & employer » à ſacrifier au Chang-ti le produit de la portion que j'aurai » cultivée. J'exempte le peuple de la moitié des tributs, pour » le mettre en état de ſe procurer les inſtrumens néceſſaires » au labourage ».

Le dernier jour de la première lune, de la ſeconde année de HIAO-OUEN-TI, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Depuis quelque temps Tchang-tſé-tchi occupoit une place dans le miniſtère. Comme il accompagnoit l'empereur à ſa ménagerie, ce prince lui demanda combien il avoit de tigres. Tchang-tſé-tchi demeura court à cette queſtion. Chen-fou, grand parleur, ſatisfit l'empereur. « Voilà comment doivent » être les madarins qui me ſuivent, dit l'empereur » ; & il donna Chen-fou pour adjoint à Tchang-tſé-tchi.

Tcheou-pou trouva de l'inconvénient à cet arrangement, & repréſenta à ſon maître que Tchang-tſé-tchi s'acquittoit bien de ſon emploi. « Je le ſais, dit l'empereur ; mais ils » s'aideront mutuellement. Tchang-tſé-tchi ne ſait pas par- » ler, & Chen-fou a le don de la parole ». « Si les avanta- » ges de Chen-fou ſont un moyen de parvenir, répliqua » Tcheou-pou, on ne s'étudiera plus qu'à parler, avec grace, » des affaires, ſans chercher à les approfondir. D'ailleurs,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 178. *Hiao-ouen-ti.*

» toutes les fois que Tchang-tſé-tchi voudra parler à Votre » Majeſté, il faudra donc qu'il mène avec lui Chen-fou, ſon » truchement » ? L'empereur convaincu de l'embarras d'une pareille aſſociation, nomma Tchang-tſé-tchi préſident du tribunal des crimes.

Quelque temps après, paſſant ſur un pont, monté dans ſon char, un homme effaroucha ſes chevaux, & ce prince fut lui-même épouvanté. Il fit arrêter cet homme, & le livra au tribunal des crimes, pour être ſévèrement puni. Cependant le nouveau préſident ne lui infligea qu'une peine légère. L'empereur, mécontent de cette ſentence, en fit des reproches à Tchang-tſé-tchi. « Les ſupplices, répondit le préſident, ſont » déterminés par des loix communes au prince & au ſujet; les » mitiger pour quelques uns, & les aggraver pour d'autres, » c'eſt renverſer l'ordre, c'eſt expoſer le peuple à ne plus ſavoir » à quoi s'en tenir, & l'autoriſer à ſe plaindre de ce qu'on rend » les châtimens arbitraires ». L'empereur ſentit la vérité de cette réponſe, & dit qu'il falloit ſuivre ce qui avoit été prononcé.

Un voleur qui s'étoit introduit dans la ſalle des *ancêtres* de la famille impériale, & en avoit emporté des pierres précieuſes, fut découvert & condamné à perdre la tête. L'empereur ne trouva pas cette ſentence aſſez rigoureuſe contre un criminel qui avoit profané le temple de ſon père, & il diſoit que le reſpect filial demandoit l'extinction entière de la famille du coupable. « Quel ſupplice mériteroit-il, répondit Tchang-» tſé-tchi, s'il eût détruit cette ſalle de fond en comble & raſé » le tombeau de votre auguſte père » ? L'empereur, après y avoir réfléchi, trouva le jugement conforme aux loix.

L'an

L'an 176, il fit venir Ki-pou, gouverneur de Ho-tong, pour lui donner la charge de préſident des cenſeurs de l'empire. Comme ce gouverneur étoit ſur le point d'arriver à la cour, quelqu'un repréſenta au prince qu'il étoit ſujet aux excès du vin, & à ſe mettre hors de ſens ; l'empereur crut devoir différer de lui faire expédier ſes proviſions. Ki-pou les ayant attendues en vain pendant plus d'un mois, ennuyé de ces délais, s'adreſſa à l'empereur, & lui dit : « Sans doute que Votre Majeſté, ſur les bons rapports qu'on lui avoit faits de moi, par » une grace particulière, m'avoit nommé gouverneur de Ho- » tong. Elle me rappelle pour me confier une des plus impor- » tantes charges de l'empire, & je préſume encore que c'eſt ſur » les bons témoignages qu'on lui aura rendus de mes ſervices. » Cependant j'apprends que Votre Majeſté change de ſenti- » ment : il faut qu'on m'ait deſſervi auprès d'elle. Je crois devoir » l'avertir, que de rappeller & de renvoyer ainſi des officiers, » ſur les premiers rapports déſavantageux qu'on lui en fait, » c'eſt manifeſter qu'elle eſt ſuſceptible de toutes les impreſſions » qu'on veut lui donner, & qu'elle ne ſe conduit pas par ſes » propres lumières. Cette irréſolution peut nuire beaucoup à » vos intérêts, & décourager les officiers les plus fidèles & les » plus zèlés ». L'empereur, embarraſſé, héſita quelque temps & lui répondit : « Le Ho-tong eſt une des plus conſidéra- » bles provinces de l'empire : elle a beſoin d'un gouverneur de » votre mérite ; j'ai eu tort de ſonger à vous déplacer. Re- » tournez à votre gouvernement, c'eſt la plus grande preuve » que vous puiſſiez me donner de votre fidélité & de votre » attachement ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 176. *Hiao-ouen-ti.*

Au printemps de l'année ſuivante, il y eut un grand tremblement de terre. L'an 174, en hiver, à la dixième lune, les pêchers

175.

174.

& les abricotiers donnèrent des fleurs; cette même année mourut Mété, roi des Tartares *Hiong-nou :* ſon fils Lao-chang lui ſuccéda. Dès qu'il eut pris poſſeſſion de ſes états, il envoya un ambaſſadeur à l'empereur, pour renouveller l'alliance que ſon père avoit faite avec la Chine, & fit demander en mariage une princeſſe de la cour, que l'empereur lui accorda.

Avant l'Ere Chrétienne. 174. *Hiao-ouen-ti.*

La huitième année du règne de Hiao-ouen-ti, il parut ſur la fin de l'été, du côté de l'orient, une grande comète à queue; & l'année ſuivante fut d'une grande ſéchereſſe.

172.

171.

La dixième année de ſon règne, l'empereur ayant dépêché un mandarin à Pou-tchao, frère de l'impératrice, avec des ordres fâcheux, ce prince le maltraita & le fit mourir. L'empereur, pour n'être pas obligé de livrer ſon beau-frère au tribunal des crimes, chargea pluſieurs ſeigneurs de ſa cour de lui porter du vin empoiſonné, mais Pou-tchao ne voulut pas le prendre. L'empereur, au lieu de ſe fâcher de cette déſobéiſſance à ſes ordres, ordonna à tous les grands de prendre le deuil, & de ſe rendre à l'hôtel de Pou-tchao, comme pour aſſiſter à ſes funérailles. Ce prince jugeant, par cette démarche, qu'il ne pouvoit eſpérer de pardon, but le poiſon & termina ſes jours, dans la crainte d'une mort ignominieuſe.

170.

Les Tartares *Hiong-nou*, ſans reſpecter l'alliance renouvellée avec l'empire, y faiſoient des irruptions réitérées, & cauſoient beaucoup de mal. L'empereur avoit peine à ſe réſoudre à la guerre; cependant comme on ne pouvoit les contenir chez eux, que par la voie des armes, il aſſembla les grands pour aviſer aux moyens de réprimer leurs courſes. Tchao-tſo, qui avoit le département de la guerre, lui préſenta, à ce ſujet, un mémoire conçu en ces termes:

« Lorſqu'on a les ennemis ſi près de ſoi, il faut pourvoir à

» trois choſes : la première, c'eſt de fortifier ſes frontières ; la » ſeconde, eſt de les garnir de troupes aguerries & bien diſci- » plinées ; la troiſième, d'y établir des arſenaux fournis » d'armes à l'épreuve. Auſſi liſons-nous, dans les traités ſur la » guerre, *que n'avoir pas de bonnes armes & vouloir ſe battre,* » *c'eſt ſe livrer à ſon ennemi : & que des généraux qui veulent donner* » *bataille avec de mauvais ſoldats, doivent être sûrs de la perdre.* » Les officiers ſans expérience, expoſent leur prince à périr, & » le prince qui ne ſait pas choiſir de bons officiers, expoſe ſes » états à une ruine certaine. Connoître ſon ennemi, ſes forces » & ſon pays, eſt encore un point eſſentiel.

Avant l'Ere Chrétienne. 170. *Hiao-ouen-ti.*

» La manière des Tartares de faire la guerre, eſt bien diffé- » rente de la nôtre. Gravir & deſcendre les montagnes les plus » eſcarpées, avec une rapidité étonnante ; traverſer à la nage » les torrens & les fleuves les plus profonds ; ſouffrir le vent, la » pluie, la faim, la ſoif ; faire des marches forcées, ne point » être arrêté par les précipices ; accoutumer les chevaux à paſſer » dans les ſentiers les plus étroits ; ſe rendre habiles à ſe ſervir » de l'arc & de la flèche ; être sûrs du coup de main ; tels ſont » les Tartares. Ils attaquent, prennent la fuite, & ſe rallient » avec une promptitude & une facilité admirables. Dans les » gorges, dans les défilés, ils auront toujours l'avantage ſur » nous ; mais en plaine, où nos chariots peuvent aiſément faire » des évolutions, notre cavalerie battra toujours la leur. Leurs » arcs n'ont point la force des nôtres ; leurs lances ſont » moins longues, & leurs cuiraſſes & leurs armes d'une trempe » inférieure : dans la mêlée, ils ne ſoutiendront point l'impé- » tuoſité de nos troupes. Mettre pied à terre, ſe battre à l'arme » blanche, manier la pique, préſenter le front, ſe faire jour » quand on eſt enveloppé, voilà des manœuvres propres à

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 170. *Hiao-ouen-ti.*

» nos troupes, que les Tartares ignorent, & auxquelles ils ne » peuvent réſiſter. Ainſi, tout compenſé, nos forces ſont à » cinq, ce que les leurs ſont à trois.

» Pour en venir à la queſtion, nous avons pluſieurs mille » Tartares ſoumis à notre domination, & leur manière de ſe » battre eſt la même que celle des *Hiong-nou;* ils ſont de la » même race. Il faut leur donner des armes fabriquées chez » nous, & des chariots de guerre, qu'on garnira de ſoldats, » d'une bravoure reconnue; ils apprendront leur manière de » faire la guerre, & ſupporteront comme eux toutes les fati- « gues. Alors nous aurons des Chinois, qui deviendront des » ſoldats Tartares, & formeront des troupes exercées à leur » manière de combattre, qui garderont nos frontières, & » les garantiront des inſultes de ces voiſins remuans & avides » de butin ».

L'empereur goûta ce projet, & fit paſſer quelques mille Tartares-Chinois ſur les frontières. Par cette augmentation de bouches, il devenoit indiſpenſable de faire de plus grands magaſins; Tchao-tſo, comme miniſtre de la guerre, crut devoir propoſer à l'empereur ſes vues, pour l'approviſionnement de ces limites, & lui dire :

« Sous le règne de Yao, une terrible inondation ruina les » campagnes & déſola l'empire pendant neuf ans : ſous Tching- » tang, une ſtérilité affreuſe ôta tout eſpoir de récolte pen- » dant ſept années de ſuite; cependant la faim & la misère » ne causèrent point de ravages ſenſibles; ſans doute, parce » que ces princes avoient eu la ſage précaution d'approvi- » ſionner les greniers, & que dans ces temps de calamité, le » peuple y trouva des reſſources pour ſa ſubſiſtance.

» Aujourd'hui, l'empire n'a pas moins d'étendue, la popu-

Avant l'Ere Chrétienne. 170. *Hiao-ouen-ti.*

» lation eſt auſſi grande, & ſi l'on manque de vivres, c'eſt
» qu'on ne ſe précautionne pas contre les temps de ſtérilité.
» On voit même beaucoup de terres incultes, quoiqu'on ne
» manque pas de bras pour les cultiver, & que la terre ne
» ſoit pas de moindre rapport qu'elle l'étoit ſous les règnes de
» ces deux ſages empereurs. Ce vice provient de ce que le
» peuple & les marchands ne rempliſſent pas leurs obliga-
« tions ; les uns en ne mettant pas toutes les terres en valeur,
» & les autres en ne faiſant pas circuler les grains dans tout
» l'empire : il arrive de-là que, dans les temps de diſette,
» le peuple déſolé ne ſait où prendre le néceſſaire, & que
» le fils ne peut ſoulager ſon père, quelque reſpect & quelque
» tendreſſe qu'il ait pour lui.

» L'or & les diamans ne conſervent point la vie de l'homme ;
» ces richeſſes ne méritent ſon eſtime, qu'autant qu'elles lui
» procurent, en échange, les alimens & les autres choſes né-
» ceſſaires à ſon entretien. La baſe de ſa ſubſiſtance eſt le pain.
» Se précautionner contre le défaut de récoltes, eſt un ſoin ſi
» naturel, qu'il eſt ſurprenant que chacun ne s'occupe pas à
» cultiver une portion de terre qui lui aſſure ſon exiſtence.
» Votre Majeſté doit donc, par des récompenſes, encourager
» ſes peuples à ſe donner tout entiers au labourage, & à
» ne laiſſer aucun terrein en friche ; elle doit menacer de
» punir ceux qui négligeront d'y travailler. Afin que l'abon-
» dance ſe communique à toutes les provinces, elle doit
» promettre des mandarinats à ceux qui auront ſoin de les
» approviſionner ; & par cette ſage circulation, aucune partie
» de ſes états ne ſouffrira. Le peuple aime les honneurs, & ſi
» vous accordez quelque marque de diſtinction à ceux qui
» porteront des grains ſur nos limites, en moins de trois ans,

» aucune province ne ſera mieux approviſionnée que nos » frontières ».

Avant l'Ere Chrétienne. 170. *Hiao-ouen-ti.*

L'empereur, en adoptant les vues de ſon miniſtre, fit publier par-tout, que le peuple eût à cultiver avec ſoin les terres, promettant des récompenſes à ceux qui travailleroient avec le plus d'activité. Il invitoit en même temps les laboureurs qui avoient des grains au-delà de leurs beſoins, à les porter ſur les frontières, en leur promettant auſſi des degrés de mandarinats, ſelon la quantité qu'ils tranſporteroient, & il leur remettoit la moitié des impôts d'un année, afin de leur faciliter les moyens de faire ces tranſports.

168.

La loi de mutiler les criminels, ſelon la nature du délit, établie ſous l'empereur Chun, n'avoit point encore été exécutée ſous la dynaſtie des *HAN*. HIAO-OUEN-TI la remit en vigueur à l'occaſion de Chun-yu, gouverneur d'une ville dans la principauté de Tſi, dont il commua la ſentence de mort en celle d'avoir les membres mutilés. Ce gouverneur avoit une fille unique encore jeune, qui ne voulut point l'abandonner, & le ſuivit juſqu'à Tchang-ngan, où il devoit être mutilé. Cette jeune fille eut le courage d'aller ſe jetter aux pieds de l'empereur, & de lui dire, les larmes aux yeux :

« Les peuples de Tſi n'ont jamais porté aucune plainte con-
» tre mon malheureux père : ils ſe louoient au contraire de ſa
» droiture & de ſon déſintéreſſement. Il a long-temps ſervi
» Votre Majeſté avec zèle. Le crime dont il a eu le malheur
» de ſe rendre coupable, mérite la mort ſuivant les loix ;
» par un bienfait particulier, vous lui accordez la vie, mais
» vous avez changé ſon ſupplice en une mort continuelle.
» Dans l'impoſſibilité de s'aider tant qu'il reſpirera, quel
» ſpectacle déchirant pour ſa fille infortunée, de le voir ſouf-

» frir ſans pouvoir le ſoulager, ni lui procurer de nourriture ! » Je ſuis une portion de lui-même, & par-là je deviens coupable comme lui ; je demande à Votre Majeſté, comme la » plus grande grace, de faire tomber ſur moi la peine, & » d'être mutilée à ſa place ».

Avant l'Ere Chrétienne. 168. *Hiao-ouen-ti.*

L'empereur, touché de la généroſité de cette fille & de ſa piété envers ſon père, lui accorda ſa grace, & abolit la loi barbare de mutiler les criminels. Ce prince expliqua les motifs qui l'y déterminoient, par l'ordre ſuivant.

« Lorſque quelqu'un commet une faute, ou ſe rend coupable d'un crime, on le mutile avant que de l'avoir exhorté » à ſe corriger, & ſans même lui en donner le temps. L'humanité réclame contre une loi auſſi rigoureuſe. Ne devons-» nous pas avoir de l'indulgence & de la compaſſion les uns » pour les autres ? L'amour de père & de mère qu'un prince » doit avoir pour ſes ſujets, ne voit qu'avec horreur les effets » de cette loi révoltante & cruelle. Ma volonté eſt qu'elle » demeure à jamais abolie. J'ordonne au tribunal des crimes, » de déterminer quelqu'autre peine pour les cas où l'on uſoit » de ces ſortes de ſupplices ».

Le tribunal, s'étant aſſemblé, arrêta que cette mutilation ſeroit changée en peines pécuniaires, en coups de bâton, ou en corvées aux travaux publics ; le nombre des coups, la ſomme ou le temps étoient réglés ſuivant la nature du crime. L'empereur ratifia cette nouvelle loi par ſa ſanction, & la fit promulguer dans tout l'empire. Le peuple béniſſoit ſon maître, & mêloit ſes louanges à la joie que cette publication lui cauſa. Ce monarque étoit en effet digne des éloges qu'on lui donnoit : un ordre admirable régnoit dans ſon palais : grands & miniſtres, tous ſes officiers, avec un

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 168. *Hiao-ouen-ti.*

extérieur grave, ſe modeloient ſur leur prince, & pratiquoient les exemples de vertu qu'il leur donnoit ſans ceſſe. Chacun étoit attentif à ſon devoir : le faſte & l'orgueil, bannis de ſa cour, étoient remplacés par la droiture & la ſimplicité. Il ne reſtoit aucune trace des abus & des déſordres qui s'étoient introduits ſous les *Tsin*. Le prince & ſes miniſtres, tout occupés du bonheur des peuples, & d'établir des loix ſages, ne cherchoient que les moyens de diminuer le nombre des procès, en inſpirant l'amour de la paix & de la juſtice. L'empire, par leurs ſoins, changea ſi abſolument de face, qu'à peine comptoit-on quatre cens criminels dans toutes les priſons.

166.

Le *Tchen-yu*, ou roi des Tartares *Hiong-nou*, ennuyé de demeurer oiſif dans ſon pays, entra, au commencement de l'année 166, ſur les terres de l'empire, à la tête de cent quarante mille chevaux. Il pouſſa juſqu'à Tchao-na (1) & Siao-koan (2), tua le gouverneur Pé-ti, & paroiſſoit vouloir pénétrer plus plus avant. L'empereur réſolut de marcher en perſonne contre lui ; mais l'impératrice, qui avoit une véritable tendreſſe pour ſon époux, obtint, par ſes inſtances, qu'il ne s'expoſeroit point aux dangers, ni aux fatigues de cette expédition. Tchang-ſiang-ju eut ordre d'aller prendre le commandement des troupes deſtinées contre ces brigands. Mais les Tartares, qui n'étoient venus que pour piller, n'attendirent pas l'armée impériale, & ſe ſauvèrent chargés de butin dans leur pays.

Fong-tang, un des mandarins de l'empire, né dans les états de Tchao, à qui l'empereur vantoit Li-tſi & Kiu-lou, comme les deux meilleurs capitaines de leur temps, lui ré-

(1) Au ſud-eſt de Ping-leang-fou du Chen-ſi.

(2) A cent quarante *ly* au nord-oueſt de la même ville.

pondit,

pondit, qu'ils ne valoient pas Lien-pou, ni Li-mou. « Ah ! dit » l'empereur, ſi j'avois deux généraux qui leur reſſemblaſſent, » nous n'aurions rien à craindre des Tartares ». « J'en doute, re- » prit bruſquement Fong-tang ». L'empereur, étonné de ce doute, lui dit quelques paroles dures, auxquelles Fong-tang répondit avec ſang froid : « Lorſque leurs princes envoyoient ces deux » généraux commander leurs armées, ils les accompagnoient » toujours quelques journées, & leur diſoient en les quittant, » pendant votre abſence nous aurons ſoin des affaires du » dedans : vous, braves capitaines, ayez ſoin de celles du » dehors. Ces princes leur remettoient toute leur autorité, en » conſéquence de quoi ces deux généraux ne donnoient les » emplois qu'à des officiers dont ils connoiſſoient la capacité » & la bravoure. Par ces diſpoſitions, Li-mou a battu les » Tartares dans toutes les occaſions, & a tenu tête aux troupes » combinées des princes de Han & de Ouei.

Avant l'Ere Chrétienne. 166. *Hiao-ouen-ti.*

» Tout le temps qu'il commanda ſur la frontière, les droits » qu'on percevoit ſur les marchandiſes, les tributs que ce pays » limitrophe payoit, il les diſtribuoit à ſes ſoldats, qui, en- » couragés par ſes libéralités, n'héſitoient point de s'expoſer » au moindre ordre de ſa part : auſſi les Tartares, ayant tenté » de franchir les limites, furent repouſſés avec une vigueur à » laquelle ils ne s'attendoient pas ; & leur défaite complette » les obligea de camper à une diſtance fort éloignée de lui, » tant ils le craignoient.

» Aujourd'hui Ouei-chang marche contre ces mêmes Tar- » tares, & une victoire ſignalée, remportée ſur eux, atteſte ſa » gloire & ſa capacité. Au lieu de conſigner cette belle action » dans les regiſtres de l'empire, pour récompenſer les officiers » & les ſoldats, & encourager ceux qui viendront après eux,

» on arrête ce général, on l'enferme. Les mandarins de lettres,
» jaloux de ſa réputation, altèrent dans leurs écrits la vérité
» des faits : on ne reconnoît plus ce grand capitaine. Selon
» eux, lui & ſes troupes ſe ſont ſi mal comportés dans
» cette action, qu'ils méritent les plus ſévères châtimens. Inti-
» midés par cet exemple, Lien-pou & Li-mou, en voyant
» l'injuſtice & l'envie noircir Ouei-chang, auroient-ils oſé
» aller combattre ces Tartares? Voilà ce qui m'a fait douter
» que Votre Majeſté eût pu s'en ſervir ». L'empereur, éclairé ſur la méchanceté des ennemis de Ouei-chang, envoya Fong-tang lui-même le mettre en liberté, & après avoir fait examiner, par des gens équitables & ſans partialité, les accuſations intentées contre lui, il le rétablit avec honneur dans tous ſes emplois, en lui donnant Fong-tang pour lieutenant général.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 166. *Hiao-ouen-ti.*

165. L'année ſuivante, un certain Sin-yuen-ping, du royaume de Tchao, ayant un extérieur rempli de ſageſſe & de ſincérité, mais fourbe dans le fond, & un véritable *Tao-ſsé*, rencontrant l'empereur ſeul, lui dit, qu'au nord-eſt de Tchang-ngan, il avoit vu un eſprit, qui s'étoit rendu ſenſible ſous cinq couleurs différentes; qu'il falloit lui élever un temple, & lui offrir des ſacrifices ſous le nom de *Ou-ti* ou des cinq *Chang-ti*. Son récit parut à l'empereur ſi vraiſemblable & ſi bien circonſtancié, qu'il donna dans cette viſion, & nomma ce *Tao-ſsé* préſident des rits, en ajoutant à cette dignité l'intendance ſur les ſacrifices. Il fit bâtir un *Miao* en l'honneur de ces cinq *Chang-ti*.

164. L'année d'après, Sin-yuen-ping dit à l'empereur qu'un eſprit lui étoit apparu à la porte du palais, & avoit tiré, de deſſous le ſeuil, une coupe de pierre précieuſe; que cet eſprit l'avoit remiſe à un inconnu, qui venoit de la lui donner, afin qu'il l'offrît à Sa Majeſté; qu'il s'y trouvoit des ca-

ractères gravés, formant ces mots : *La vie de l'empereur ſera longue.* Enfin, que, pour preuve de la vérité, ſi Sa Majeſté vouloit s'en convaincre par elle-même, quoiqu'il fût plus de trois heures du ſoir, qu'elle verroit le ſoleil rétrograder à midi. L'empereur, ſans aucune méfiance de ſupercherie, ſe rendit effectivement à la porte du palais, & vit le phénomène du ſoleil rétrograde. Ce qui le flatta le plus, fut l'horoſcope d'une longue vie, tracé ſur la coupe de pierre précieuſe. Il voulut que ſon règne ne commençât à dater que de ce moment, & au lieu de la dix-ſeptième année qu'il comptoit, il fit publier que ce ſeroit la première. Il donna, à cette occaſion, un feſtin à tous les grands, en ſigne de réjouiſſance.

Avant l'Ere Chrétienne. 164. *Hiao-ouen-ti.*

Les preſtiges de Sin-yuen-ping n'en imposèrent pas aux grands. Un d'eux eut la fermeté d'accuſer de fourberie ce *Tao-ſsé*, dans un mémoire qu'il préſenta à l'empereur : « Où cet im-
» poſteur, diſoit-il au prince, a-t-il appris qu'il y ait cinq *Chang-*
» *ti*, & qu'ils ſe rendent viſibles ſous quelque couleur ? Depuis
» l'antiquité la plus reculée, a-t-on jamais oui dire qu'il y
» eût d'autre maître que le *Tien*, à qui l'on dût ſacrifier ?
» Qui ne ſait pas qu'il eſt inviſible & ſans figure ? D'où vient
» Sin-yuen-ping n'a-t-il pas appellé des témoins, lorſque la
» coupe de pierre précieuſe a été tirée de deſſous la porte du
» palais ? Pourquoi n'a-t-il pas retenu cet inconnu qui la lui
» a remiſe, afin de lui faire atteſter la vérité de ce prodige ?
» J'infère de ſa conduite, qu'il a cherché à tromper Votre
» Majeſté, qu'il eſt un magicien, & qu'il doit être livré au
» tribunal des crimes, pour lui faire ſon procès & le punir
» comme il le mérite ».

163.

Quelque prévenu que fût l'empereur en faveur de Sin-yuen-ping, la force & le ton de vérité de ce mémoire firent im-

Avant l'Ere Chrétienne. 163. *Hiao-ouen-ti.*

preſſion ſur ſon eſprit. Il fit arrêter Sin-yuen-ping, qui fut convaincu de magie, & condamné, lui & toute ſa race, à perdre la vie. L'arrêt fut exécuté, & depuis l'empereur n'offrit plus de ſacrifices aux *Ou-ti* ou cinq *Chang-ti ;* mais il ne fit pas détruire le temple qu'il leur avoit élevé.

162.

Les dernières récoltes avoient été ſi mauvaiſes, que les grains étoient d'une cherté inouie. L'empereur fit, à ce ſujet, publier cette ordonnance : « Voici déja pluſieurs années que les » moiſſons ont été ruinées par les ſéchereſſes & les inonda- » tions. Ce déſaſtre m'afflige ſenſiblement pour mon peuple, » qui ſouffre de tant de pertes. Le Ciel irrité me punit-il de » mes propres fautes, ou bien ſe ſeroit-il introduit des abus » dans le gouvernement ? J'avoue que mes lumières ne me » ſuffiſent pas pour pénétrer la cauſe de ces calamités. Peut- » être n'y a-t-il pas aſſez d'union parmi le peuple ? peut-être » encore les mandarins ont-ils trop d'orgueil & adminiſtrent-ils » mal la juſtice ? Eſt-ce que les ſacrifices au *Chang-ti* ne ſe fe- » roient plus avec le même reſpect & le même recueillement » qu'autrefois ? Le nombre des pauvres augmente chaque » jour ; n'y auroit-il pas aſſez de terre en valeur, ou bien la » population ſeroit-elle trop grande ? Négligeroit-on l'agricul- » ture pour s'adonner au commerce ? N'emploieroit-on pas » trop de grain à faire du vin ? Vous, grands de la cour, mi- » niſtres d'état & mandarins des différens tribunaux, aſſemblez- » vous pour examiner tous ces points, & faites m'en votre » rapport ».

Le réſultat de cette conférence fut de deſtituer Tchang-tſang de ſon emploi de premier miniſtre. L'empereur auroit bien deſiré le remplacer par Teou-kouang, le plus jeune des frères de l'impératrice, univerſellement eſtimé & reconnu

comme le plus capable ; mais il craignit qu'on ne dît que ſon amour pour l'impératrice l'avoit fait pencher en faveur de ſon frère ; ainſi il lui préféra, pour la place de premier miniſtre, Chin-tou-kia, originaire de Leang, qui, dans ſa jeuneſſe, avoit été attaché au ſervice de Kao-hoang-ti. Quoiqu'avancé en âge, Chin-tou-kia avoit encore toute ſa vigueur ; naturellement droit, franc & ſans fard, il joignoit à ces qualités beaucoup d'expérience & d'habileté dans les affaires.

Avant l'Ere Chrétienne. 162. *Hiao-ouen-ti.*

A peine fut-il entré en exercice de ſon emploi, qu'appercevant Teng-tong, officier ſubalterne, dans une poſture indécente chez l'empereur, & ſe permettant même des libertés, que ce prince ſembloit autoriſer, le nouveau miniſtre ne put s'empêcher de dire à ſon maître : « Lorſque Votre Ma-» jeſté aimera aſſez quelqu'un pour lui permettre de ſe fa-» miliariſer avec elle, il faut auparavant qu'elle l'élève aſſez » haut pour le rendre en quelque ſorte ſon égal ; ſans quoi » c'eſt un crime qui mérite punition, de manquer au reſpect » qu'on doit à Votre Majeſté, & Teng-tong s'en eſt rendu » coupable ». « Cela ne vous regarde pas, répondit l'empe-» reur, c'eſt un homme que j'aime ».

Malgré cette approbation, Chin-tou-kia donna ordre d'arrêter Teng-tong, & même de le tuer s'il faiſoit réſiſtance. Cet officier, ſaiſi de crainte en voyant les ſatellites du miniſtre, demanda, par grace, le temps d'avertir l'empereur, qui lui dit d'obéir. Arrivé au tribunal du miniſtre, Teng-tong, ôtant ſon bonnet, ſe mit à genoux pour implorer ſon pardon. Chin-tou-kia ne fit pas ſemblant de l'entendre ; enfin, après un aſſez long ſilence, il lui dit : « Vous n'avez point reſpecté le pa-» lais du grand empereur Kao-hoang-ti, ni la préſence d'un » de ſes ſucceſſeurs. L'indécence de votre maintien & de

» votre badinage, dont j'ai été témoin, eſt un crime digne de
» mort, & les loix en prononcent contre vous l'arrêt. Qu'on
» l'emmène, dit-il à ſes gens, pour lui faire ſubir la peine
» qu'il a encourue ». A cette ſentence terrible, Teng-tong déſeſpéré fondoit en larmes & conjuroit le miniſtre de lui pardonner; mais il fut inexorable, & les ſatellites le traînèrent au lieu du ſupplice.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 162. *Hiao-ouen-ti.*

L'empereur, qui craignoit que Chin-tou-kia ne pouſsât les choſes à la dernière rigueur, avoit donné ordre de délivrer Teng-tong & de le reconduire chez le miniſtre, pour lui faire des excuſes, & lui dire que l'empereur lui accordoit ſa grace. Le miniſtre le fit relâcher.

Echappé aux horreurs de la mort, l'imagination encore remplie de l'appareil de ſon ſupplice, le triſte Teng-tong étoit inconſolable : il verſa un torrent de larmes dès qu'il reparut devant l'empereur. « Ah! ſi Votre Majeſté ne me ſauve de la » ſévérité de Chin-tou-kia, je ſuis perdu »! L'empereur, qui l'aimoit, tâcha de le calmer & lui promit ſa protection; mais il ne put s'empêcher de convenir que le miniſtre avoit fait ſon devoir.

161. L'année ſuivante, on reçut la nouvelle de la mort de Lao-chang, *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, & que ſon fils Kiun-tchin lui avoit ſuccédé.

160. Le trentième de la quatrième lune de l'année 160, vingtième du règne de l'empereur HIAO-OUEN-TI, il y eut une éclipſe de ſoleil.

158. Les deux années d'enſuite ne furent remarquables que par les nouvelles courſes des Tartares ſur les terres de l'empire; ils firent périr beaucoup de monde, brûlèrent pluſieurs villages, forcèrent même des villes, d'où ils emportèrent un butin con-

ſidérable, ſans qu'on pût les joindre pour les obliger d'en venir aux mains. La première année, ils s'avancèrent aſſez près de Tai-yuen. La deuxième, ils pénétrèren plus à l'oueſt, & eurent l'audace d'inſulter Hien-yang, & de venir juſqu'aux portes de Tchang-ngan. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 158. *Hiao-ouen-ti.*

Ces courſes causèrent tant de chagrin à l'empereur, qu'il en tomba malade, & mourut à la ſixième lune, l'an 157, la vingt-troiſième année de ſon règne, & la quarante-ſixième de ſon âge. Ce prince ne voulut jamais qu'on fît rien de nouveau pour ſa perſonne, ni qu'on embellît ſon palais & ſes jardins. Ses chars, ſes équipages, ſes habits, & généralement tout ce qui étoit à ſon uſage, étoient les mêmes qu'il avoit eus en montant ſur le trône, ou lorſqu'il n'étoit que prince de Taï. Il préféroit à ce luxe le ſoulagement du peuple. 157.

On lui propoſoit un jour de faire conſtruire un cabinet dans ſes parterres. « Combien m'en coûtera-t-il, dit ce prince »? « Cent *taëls* ». « Cent *taëls* ! Avec cette ſomme, j'entretiendrai » dix pauvres familles. Lorſque je n'étois que prince de Taï, » je me paſſois fort bien de ces ſortes d'embelliſſemens ; » aujourd'hui, que je ſuis empereur & le père du peuple, » dois-je ſacrifier à des inutilités un argent que je puis mieux » employer en le ſoulageant » ?

Ses habits étoient de la plus grande ſimplicité, de même que ceux de l'impératrice. Il avoit banni de ſes meubles l'or & l'argent : l'argille ſeule couvroit ſa table. Il défendit de lui élever un tombeau différent de ceux des particuliers. Quelque fortes que fuſſent les remontrances des grands & de ſes miniſtres, il s'y rendoit pour peu qu'il vît la raiſon de leur côté. Son principal ſoin étoit de pourvoir à la ſubſiſtance du peuple. Toujours porté à la clémence, il cherchoit à trouver

Avant l'Ere Chrétienne. 157. *Hiao-ouen-ti.*

quelque moyen de faire grace aux coupables, ou au moins d'alléger leur peine. Adoré de ſes ſujets, la crainte de lui déplaire faiſoit plus d'impreſſion ſur leur eſprit, que celle des ſupplices mêmes. Sous ſon règne, la plupart des priſons reſtèrent vuides, & il y eut peu de criminels condamnés à mort. Ce prince, ravi trop tôt au bonheur de l'empire, devroit ſervir de modèle à tous les monarques, par l'amour qu'il portoit à ſes ſujets, & par ſon averſion pour l'orgueil & le faſte. Il fut inhumé à Pa-ling, ville à trente-cinq *ly* à l'oueſt de Si-ngan-fou. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Licou-ki, auquel on donna, dans la ſuite, le nom de Hiao-king-ti.

A la neuvième lune de cette même année, parut une comète du côté de l'occident.

HIAO-KING-TI.

156.

Dès que Hiao-king-ti eut prit poſſeſſion du trône, il exempta, ſuivant la coutume de ſes prédéceſſeurs, les peuples du tribut annuel pendant la première année de ſon règne. Il délivra des priſonniers, & commua, pour quelques-uns, les peines que méritoient leurs crimes; mais peu de temps après il remit, ſur tous les grands, la taxe que l'empereur Hiao-ouen-ti, ſon père, avoit ôtée, & voulut qu'on lui cédât la trentième partie de ce qu'on recueilloit. Ce nouvel impôt indiſpoſa le peuple & lui fit regretter ſon prédéceſſeur.

Cependant, comme il avoit de la douceur & de l'humanité, il trouva que la loi, qui avoit ſubſtitué les coups de bâton à la mutilation des membres, étoit encore trop rigoureuſe; il voulut l'adoucir par cet ordre qu'il fit publier.

« Autrefois, mon auguſte père abolit la loi de la muti-
» lation, & en fit une nouvelle, appellée *la loi douce & légère :*
» elle

» elle a conſervé ce nom ; mais quoiqu'elle ſoit moins » cruelle que la première, elle fait ſouvent périr les criminels. » Ce n'étoit point là l'intention de mon père, qui portoit le » peuple dans ſon cœur. Pour remplir ſes vues, j'ordonne » que la peine de cinq cens coups ſoit modérée à trois cens ; » celle de trois cens à deux cens, & que les autres ſoient ré- » duits dans la même proportion ».

Avant l'Ere Chrétienne. 156. *Hiao-king-ti.*

A la douzième lune de l'an 155, il parut une comète vers le ſud-oueſt. A la quatrième lune mourut l'impératrice, aïeule de l'empereur, & à la ſixième, Chin-tou-kia, premier miniſtre ; à la huitième, l'empereur nomma Tao-tſing pour le remplacer. Dans la même lune, une autre comète parut au nord-eſt. Quelque temps après, il tomba une grêle du côté de Heng-chan, ſi groſſe & ſi abondante, que la terre en étoit couverte à trois pieds d'épaiſſeur, & pluſieurs grains avoient juſqu'à cinq pouces de diamètre.

155.

L'an 154, à la dixième lune, le prince de Leang, frère de l'empereur, vint lui rendre hommage. Sa mère & ſon frère avoient pour lui une affection particulière. Comme il réuniſſoit toutes les qualités aimables, il étoit chéri de tout le monde, & l'empereur le combloit de diſtinctions qui faillirent le perdre.

154.

Hiao-ouen-ti, ſon père, lui avoit donné en apanage la plus belle principauté de l'empire, avec des richeſſes immenſes en or & en argent, en perles, en pierres précieuſes & en bijoux, de ſorte que ſon palais étoit plus riche que celui de l'empereur même. Il avoit un jardin de plaiſance de plus de trois cens *ly* de circuit, où il entretenoit toutes ſortes d'animaux. (1) Soui-yang, ſa capitale, avoit ſoixante-dix *ly* de tour. Il y avoit fait

(1) Koué-té-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

bâtir un vaſte & magnifique palais, dont la galerie, qui régnoit autour, avoit près de trente *ly*.

Il attiroit à Soui-yang tout ce qu'il pouvoit trouver d'habiles gens, qui venoient tous les jours, avec les mandarins des tribunaux, prendre l'ordre, & il les recevoit aſſis ſur une eſtrade élevée, comme cela ſe pratique chez l'empereur. Son char, à la couleur près, étoit auſſi magnifique que celui de l'empereur; il n'en prenoit point d'autre pour aller à la chaſſe, où il reſtoit quelquefois ſix mois entiers.

Quand il étoit à la cour de ſon frère, toutes les portes lui étoient ouvertes; bien plus, un billet de ſa part donnoit à ſes mandarins l'entrée par-tout, avec autant de liberté qu'en ont les eunuques. Un jour que l'empereur étoit à table avec lui, la converſation tomba ſur la magnificence avec laquelle il vivoit à Soui-yang; l'empereur lui dit: « Quand j'aurai vêcu » dix mille ans, c'eſt-à-dire, lorſque je ſerai ſur la fin de mes » jours, je veux vous remettre l'empire ». Le prince alors, s'humiliant profondément, s'en excuſa avec modeſtie; & quoique dans le fond, il ne dût pas beaucoup y compter, cette parole de l'empereur lui fit beaucoup de plaiſir, de même qu'à l'impératrice.

Teou-yng, qui ſervoit à boire à l'empereur, s'avançant alors avec beaucoup de reſpect, lui préſenta une coupe remplie de vin, & lui dit: « L'empire des *HAN* eſt l'empire de Kao-hoang-» ti, qui doit ſe tranſmettre à ſes deſcendans de père en fils; » comment Votre Majeſté pourroit-elle le donner au prince » de Leang »? Cette liberté de Teou-yng fit beaucoup de peine à l'impératrice, qui, pour s'en venger, trouva moyen de lui faire ôter ſon emploi. Le prince de Leang en conçut de nouvelles eſpérances.

A la première lune du printemps, parut une comète du côté de l'occident, & peu de temps après, le palais de Lo-yang fut brûlé.

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

Du vivant de Hiao-ouen-ti, Lieou-hien, prince héritier de Ou (1), qui descendoit de Kao-hoang-ti, étoit venu pour passer quelque temps à la cour. Ce prince jouant aux échecs avec l'héritier de l'empire, ils prirent ensemble querelle sur un coup douteux ; chacun s'obstina à soutenir son sentiment. Lieou-hien perdit le respect qu'il devoit au prince héritier ; celui-ci, piqué, jette l'échiquier à la tête de Lieou-hien, & le renverse mort sur le carreau.

Le prince de Ou, à la triste nouvelle de la mort de son fils, en conçut un si grand chagrin, qu'oubliant les devoirs d'un sujet à l'égard de son prince, il ne voulut plus paroître à la cour, & s'en excusa sous prétexte de maladie ; mais il méditoit de venger, par les armes, la mort de son fils. Hiao-ouen-ti, pour conserver la paix, parut se contenter de son excuse ; il lui envoya même, en signe d'amitié, un bâton, avec la dispense de venir à la cour & d'y faire aucun service. Le prince de Ou fit remercier l'empereur, & se tint, en apparence, paisible dans ses états.

Cependant, pour venir à son but, il fit fabriquer des deniers de plomb, & ne voulut point recevoir, en d'autre monnoie, les tributs de ses sujets. Il accueillit tous les déserteurs des royaumes voisins ; & malgré les plaintes de leurs souverains, qui les réclamoient, il les retint dans ses états, en donnant aux uns de l'emploi, & aux autres des terres.

(1) Yang-tcheou-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

Tchao-tſou, un des premiers officiers de l'empereur, eut de violens ſoupçons ſur la conduite de ce prince. Il le fit eſpionner, & découvrit les préparatifs ſecrets qu'il faiſoit. Tchao-tſou ne perdit point de temps à en avertir l'empereur, en lui repréſentant que le deſſein du prince de Ou n'étoit point équivoque, puiſqu'il attiroit chez lui des gens perdus de réputation, & manifeſtoit clairement l'intention où il étoit de ſe révolter : il conſeilla à l'empereur de le prévenir, en s'emparant de ſes états ; mais Hiao-ouen-ti ne put ſe réſoudre à perdre un prince de ſa famille. Le prince de Ou, loin d'être ſenſible à la bonté qu'il avoit de ne pas le détruire, comme il l'auroit pu, n'en devint que plus obſtiné dans ſon projet. Cependant il n'oſa remuer, juſqu'à la mort de Hiao-ouen-ti, & il mit en défaut la vigilance de Tchao-tſou.

Auſſi-tôt que HIAO-KING-TI eut prit poſſeſſion du trône, Tchao-tſou, toujours zélé pour le bien de l'empire, préſenta à ſon nouveau maître le mémoire ſuivant.

« Lorſque Kao-hoang-ti, fondateur de votre auguſte dy-
» naſtie, ſe rendit maître de l'empire, il avoit trois frères ;
» Licou-fey, qu'il créa prince de Tſi (1) ; principauté qui avoit
» plus de ſoixante-dix villes dans ſa dépendance ; Licou-kiao
» qui fut fait prince de Tchou (2), avec quarante villes pour
» ſon apanage ; il attribua cinquante villes à la principauté
» de Ou, qu'il donna à ſon frère Licou-pi. Par cette diviſion,
« il leur céda preſque la moitié de l'empire.

» Licou-pi, affligé de la mort de ſon fils Licou-hien, ſon
» héritier, & réſolu d'en tirer vengeance, ſous un faux prétexte

(1) Tſi-nan-fou, capitale du Chan-tong.
(2) Siu-tcheou du Kiang-nan.

» de maladie, ne voulut plus venir à la cour ſervir l'empe-
» reur votre père ; crime qui, ſuivant les loix établies depuis
» long-temps, méritoit la mort. Hiao-ouen-ti, toujours porté
» à la clémence, ne voulant pas le punir, lui envoya même,
» par une bonté exceſſive, un bâton pour le ſoutenir, comme
» s'il eût voulu lui faire connoître qu'il le croyoit incommodé
» par l'âge & les infirmités, qui l'empêchoient de venir à la
» cour remplir ſes devoirs.

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

» Cette conduite ſi généreuſe auroit dû ſans doute l'enga-
» ger à ſe corriger ; mais elle ne ſervit qu'à le rendre plus
» ſuperbe & plus entreprenant. Dès-lors, il fît fabriquer de
» nouveaux deniers de plomb ; il a donné retraite à des ſcé-
» lérats, que leurs crimes obligeoient de fuir leur patrie, afin
» de groſſir ſes forces & de ſe rendre aſſez puiſſant pour met-
» tre l'empire en combuſtion.

» Son cœur eſt ſi fort endurci, & ſi enclin à la révolte,
» que ſi on envoie une armée dans ſon pays pour l'obſerver,
» il levera l'étendard de la rebellion ; ſi on le laiſſe agir im-
» punément, il n'en allumera pas moins le feu de la ſédition,
» qu'il ſera peut-être difficile d'éteindre ».

L'empereur, qui ne vouloit pas prendre ſur lui de ſe décider ſeul dans une conjoncture auſſi délicate, établit un conſeil, compoſé de tous les grands de ſa cour & des princes de ſa famille, dans lequel l'expédition contre le prince de Ou fut agitée ; mais perſonne n'oſa donner ſon avis, dans la crainte de parler contre ſes propres intérêts.

Le deſſein de Tchao-tſou avoit de trop puiſſans antagoniſtes pour être approuvé ; il ne tendoit pas moins qu'à détruire tous ces petits princes, dont les démêlés ou les prétentions pouvoient cauſer beaucoup de trouble, auſſi aucun

Ayant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

des membres du conſeil ne lui donna ſa voix, & il reſta ſans exécution.

Licou-kiao, prince de Tchou & frère de l'empereur Kao-hoang-ti, aimoit beaucoup les livres. Cette paſſion pour la lecture lui avoit fait rechercher l'amitié de Chin-kong, de Mou-ching & de Pé-ching, trois ſavans de réputation, avec leſquels il prenoit un plaiſir ſingulier à lire le *Chi-king*. Lorſqu'il fut fait prince de Tchou, il invita ces lettrés à venir le trouver, & les éleva aux premières charges. Mou-ching avoit de l'averſion pour le vin ; cependant le prince l'obligeoit d'en boire d'une ſorte qui étoit fort amer, & dont il buvoit lui-même, ainſi que toute ſa famille. Dans la ſuite le prince ceſſa d'en boire & ne preſſa plus perſonne ; alors Mou-ching lui demanda ſon congé, parce qu'il ne buvoit plus de ce vin amer, & pour éviter, diſoit-il, d'être traîné dans les rues comme un criminel. Le véritable motif de la retraite de ce lettré étoit ſans doute qu'il prévoyoit quelque révolution, & craignoit qu'il ne lui arrivât quelque aventure funeſte, qu'il crut devoir ſagement prévenir en ſe retirant.

Licou-ou, fils de Licou-kiao, lui ſuccéda dans la principauté de Tchou, & ſe révolta effectivement la vingtième année du règne de Hiao-ouen-ti. S'étant accommodé avec la cour, il s'y rendit, & fut accuſé par Tchao-tſou d'avoir pris des libertés avec des femmes, & d'avoir tenu des propos licencieux, pendant le deuil de l'impératrice, dans l'endroit même où ſe faiſoient les cérémonies de ſes funérailles. Il fut condamné à perdre la ville de Tong-hai avec ſes dépendances.

Sur l'accuſation de Tchao-tſou, on ôta le pays de Tchang-chan à Licou-ſoui, prince de (1) Tchao, petit-fils de Kao-

(1) Lin-tching-hien de Tcheng-ting-fou du Pé-tché-li.

hoang-ti, pour s'être révolté. On enleva auſſi ſix petites villes à Licou-ngang, prince de (1) Kiao-ſi, qui fut accuſé, par le même Tchao-tſou, de vendre les charges & les offices de ſes états. Ces ſortes de punitions allarmèrent tous les princes, & leur perſuadèrent qu'on vouloit peu à peu les dépouiller, pour les mettre hors d'état de pouvoir nuire à l'empereur.

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

Le prince de Ou, qui ne cherchoit qu'une occaſion de venger la mort de ſon fils, & que la ſeule crainte de ne pouvoir ſeul réuſſir retenoit encore, ravi de voir les princes dans ces ſentimens, les aſſembla pour conſulter, diſoit-il, ſur une affaire commune à tous, mais en effet pour les engager dans ſes intérêts. Les princes de Kiao-ſi, de (2) Tſé-tchuen, de Kiao-tong (3), de Tſi, de Tchou, de Tchao ſe trouvèrent à cette aſſemblée. Le prince de Ou, qui en étoit le moteur, les détermina à prendre les armes, & à envoyer en même temps à la cour un courier, avec un placet ſigné de tous, par lequel ils demandoient la tête de Tchao-tſou.

Dans les inſtructions que Hiao-ouen-ti avoit données à ſon fils avant de mourir, il lui avoit recommandé, en cas de guerre, de ſe ſervir de Tcheou-ya-fou, comme le capitaine le plus expérimenté & le plus brave de l'empire. HIAO-KING-TI, apprenant la révolte des princes, fit venir ce général, & lui remit la conduite de cette guerre, en lui donnant trente-ſix officiers pour l'aider.

Yuen-ngang avoit toujours été oppoſé à Tchao-tſou, par rapport au prince de Ou dont il prenoit les intérêts. Comme il ſe flattoit devant Teou-ngang, de donner de bons conſeils

(1) Kiao-tcheou de Lay-tcheou-fou dans le Chan-tong.
(2) Cheou kouang-hien de Tsin-tchéou fou dans le Chan-tong.
(3) Tsié-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

à l'empereur ſur la révolte de ce prince, celui-ci en avertit l'empereur, qui manda Yuen-ngang. Mais comme le prince étoit avec Tchao-tſou au moment que Yuen-ngang entra, il refuſa de s'expliquer devant lui ſur les moyens qu'il croyoit capables de faire rentrer les révoltés dans l'obéiſſance : il pria même l'empereur de renvoyer tout le monde, afin qu'il pût lui parler avec plus de liberté. Quand ils furent ſeuls, Yuen-ngang lui dit : « Les princes, dans le placet qu'ils ont adreſſé » à Votre Majeſté, lui repréſentent que Kao-hoang-ti leur a » donné des principautés, pour en jouir eux & leurs deſcen- » dans : ils lui expoſent encore, que ce grand empereur leur a » aſſigné une étendue de pays & des villes, afin de les mettre » en état de ſoutenir, avec éclat, les dignités dont il les hono- » roit. Cependant ils ſe plaignent que, ſans reſpecter en eux » l'ouvrage & les volontés du glorieux fondateur de notre » dynaſtie, on les dépouille de ſes bienfaits par les conſeils » de Tchao-tſou ; ils déclarent que c'eſt pour défendre leurs » apanages qu'ils ont pris les armes, & que ſi on leur fait » juſtice de la perfidie de Tchao-tſou, & qu'on leur rende » les villes qu'on leur a enlevées, ils ſont prêts à quitter les » armes, & à rentrer dans la ſoumiſſion qu'ils doivent à » Votre Majeſté. Elle voit donc clairement, par les juſtes » plaintes de ces princes, qu'elle peut, ſans tirer l'épée, ap- » paiſer cette révolte, en donnant aux princes la ſatisfaction » qu'ils demandent, & en puniſſant Tchao-tſou, des conſeils » injuſtes & indiſcrets qu'il a donnés à Votre Majeſté : au lieu » que ſi elle s'obſtine à protéger un ſujet, contre lequel ils » ont tant de griefs, le feu de la rebellion peut s'étendre, & » expoſer l'empire à des troubles qu'il ſera peut-être difficile » d'appaiſer ».

L'empereur

L'empereur fut quelque temps penſif, & dans l'irréſolution ſur le parti qu'il prendroit. Le zèle de Tchao-tſou combattoit dans ſon cœur le conſeil qu'on lui donnoit, d'acheter la paix par ſa mort. Cependant quand il eut conſidéré qu'il épargneroit la vie de tant d'autres, par la perte d'un ſeul, & qu'il délivreroit le peuple des calamités inſéparables de la guerre, il ſe détermina à le ſacrifier au bien général. Après avoir fait retirer Yuen-ngang, il envoye un de ſes officiers, avec ſon char, à Tchao-tſou, comme s'il venoit le chercher pour le conduire au palais, & lui donne en même temps l'ordre de s'arrêter dans la place publique, & d'y faire exécuter le malheureux Tchao-tſou.

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

Senſible à l'honneur qu'il croyoit que ſon maître lui faiſoit, Tchao-tſou ſe revêt de ſes habits de cérémonie, & monte dans le char; mais étant arrivé à la grande rue, l'officier lui fait fermer la bouche par ſes gens, & après avoir publié l'ordre de l'empereur, il lui fait trancher la tête.

Les princes révoltés, dont cette mort ſatisfaiſoit la vengeance, ne quittèrent pas pour cela les armes. Les fidèles ſerviteurs de l'empereur en furent conſternés, & Teng-tong fut un de ceux qui lui témoigna le plus vivement l'injuſtice qu'il venoit de commettre, en lui adreſſant un mémoire à ce ſujet, où il lui diſoit :

« Il y a plus de dix ans que le prince de Ou ſe prépare à la » révolte. Sa haine contre Tchao-tſou n'étoit qu'un prétexte » pour voiler ſes mauvais deſſeins. La véritable cauſe de ſa » révolte eſt le deſir de venger la mort de ſon fils, qui a péri » lors de cette malheureuſe partie d'échecs avec Votre Majeſté. » Depuis cette époque, il a pris ſourdement ſes précautions » pour ſe mettre en état de ſoutenir la guerre contre l'empire.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

» Son projet éventé par Tchao-tſou, & l'avis que ce fidèle
» miniſtre en donna à Votre Majeſté, voilà ce qui l'a animé
» contre un ſujet, dont le zèle a fait tout le crime. Sur la parole
» de Yuen-ngang, vous le ſacrifiez à ſes ennemis; vous leur
» accordez une amniſtie, vous leur rendez des terres dont ils
» n'ont que trop mérité qu'on les dépouille; & le ſeul que
» vous deviez récompenſer, paye de ſa tête ſon trop d'atta-
» chement à vos intérêts. Yuen-ngang a ſatisfait ſa haine contre
» lui; il vous a trompé en vous promettant la ſoumiſſion des
» princes, puiſqu'ils ont toujours les armes à la main. Tchao-
» tſou, plus éclairé que les autres, voyoit leurs deſſeins perni-
» cieux, & s'oppoſoit avec raiſon à leur agrandiſſement. L'ex-
» périence du paſſé lui avoit appris, combien il étoit dange-
» reux de les laiſſer devenir trop puiſſans; il cherchoit à dimi-
» nuer l'étendue de leur pays, & ſes vues étoient celles d'un
» grand miniſtre, & d'un homme conſommé dans les affaires.
» Vous vous êtes vous-même privé de ſon appui : ſa mort
» ignominieuſe doit faire trembler quiconque oſera entrepren-
» dre de défendre vos intérêts, & de vous donner des con-
» ſeils, puiſque pour montrer trop de zèle, on court riſque
» de la vie, ſur un expoſé artificieux, qu'on ne prend pas
» même la peine d'approfondir. Quel eſt le prince ambitieux,
» qui, craignant la vigilance de vos miniſtres, ne ſe ſervira
» pas des mêmes moyens pour les perdre? Un homme en
» place eſt toujours en butte à l'envie. Si ſes ennemis trouvent,
» auprès du maître, la facilité de s'en défaire ſur une ſimple
» accuſation, rien ne les arrêtera dans les complots qu'ils vou-
» dront former; ils ſeront sûrs d'écarter les obſtacles qui pour-
» roient les empêcher de parvenir à leurs fins; & après avoir
» amené le maître au point d'éloigner, ou de faire mourir ceux

» qui pourroient le défendre ou l'aider de leurs conſeils, ils » tomberont ſur lui, & je crains qu'il ne ſe tire mal des piéges » qu'ils lui auront tendus. Peut-être moi-même ſerai-je ſacrifié » à leur haine, s'ils apprennent que je les ai accuſés avec la » véhémence de la vérité? Peut-être Votre Majeſté ſe forma- » liſera-t-elle de la fermeté avec laquelle je lui parle, & que » j'en ſerai la victime; mais je mourrai content: j'aurai fait » mon devoir d'honnête homme, en démontrant l'injuſtice de » la mort de Tchao-tſou, & je me ſerai acquitté de la fidélité » qu'un ſujet doit à ſon maître, en lui repréſentant le danger » où il s'expoſe. Mon zèle pour la réputation de Votre Ma- » jeſté ne peut ſe taire, & le bien de l'empire exige qu'elle » agiſſe avec vigueur contre les rebelles ».

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

L'empereur, après la lecture de ce mémoire, ne douta plus qu'il n'eût été le jouet des princes, & donna de nouveaux ordres à Tcheou-ya-fou de marcher contre eux. Lorſque ce général fut prendre congé de l'empereur, il crut devoir lui repréſenter, qu'il ſeroit à propos que le prince de Leang, ſon frère, ſe mît en campagne, pour intercepter les vivres à l'armée de Tchou, compoſée de ſoldats aguerris, avec leſquels il ne falloit pas ſe meſurer ſans avoir bien combiné ſes opérations; & que ſi le prince de Leang ſecondoit l'armée impériale, il lui répondoit du ſuccès de cette guerre. L'empereur en fit expédier l'ordre à ce prince, & Tcheou-ya-fou ſe rendit à Yong-yang, où étoit campée l'armée dont il venoit prendre le commandement. Ce général s'étant mis en marche, & ſe diſpoſant à partir de Pa-chang, Tchao-tché lui conſeilla de laiſſer ſur ſa droite, Hiao & Mien, où il ſoupçonnoit que le prince de Ou devoit avoir poſté des détachemens pour lui en diſputer le paſſage. Il lui dit, qu'il falloit préférer la route de Lan-tien

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

& de Ou-koan, pour ſe rendre à Lo-yang. Tcheou-ya-fou dirigea ſa marche en conſéquence de cet avis, qui lui parut très-ſage.

Lorſque les princes révoltés furent inſtruits de l'approche de l'armée impériale, ils pouvoient à peine le croire, malgré le rapport de leurs eſpions, qui aſſuroient l'avoir vu arriver à Lo-yang. Non, diſoient ces princes, elle ne peut avoir fait tant de diligence, elle n'eſt pas tombée du Ciel; quel chemin a-t-elle donc pris? Sa marche leur paroiſſoit incroyable. Cependant, quand ils n'en purent plus douter, ils commencèrent à ſe défier du ſuccès de leur entrepriſe. Tcheou-ya-fou, au contraire, ſe voyant maître de tout le pays de Yong-yang, par la marche que Tchao-tché lui avoit conſeillé de faire, jugea que les princes avoient fait une faute, de ne pas s'en être emparé, & qu'ils étoient perdus ſans reſſource. Après avoir laiſſé reprendre haleine à ſes troupes, il détacha Tchao-tché, pour aller s'oppoſer aux révoltés qui gardoient les paſſages de Hiao & de Mien.

De ſon côté le prince de Leang, ſuivant les ordres de l'empereur, à qui il demeura conſtamment attaché, occupoit tous les poſtes par où les confédérés pouvoient tirer des convois, & leur coupoit toute communication. Il ne leur reſtoit de paſſages libres, pour avoir des vivres, que le cours des rivières Hoai-ho & Sſé-choui, dont le tranſport étoit long & peu sûr. Le prince de Ou, afin de dégager les paſſages, & d'obliger le prince de Leang à quitter ſon poſte, fut inveſtir ſa capitale, dans l'eſpérance qu'il l'attireroit à ſon ſecours: mais ce prince, qui en avoit laiſſé la garde à Han-ngan-koué avec une bonne garniſon, ſe contenta de mander à Tcheou-ya-fou de ſecourir ſa capitale, pendant qu'il continueroit de garder le poſte important qu'il

occupoit. Le général de l'empereur qui ſavoit la place bien munie & en état de tenir ; que d'ailleurs le détachement des troupes de Leang, aux ordres de Tchang-yu, étoit plus que ſuffiſant pour raſſurer les aſſiégés, au lieu d'y jetter du ſecours, envoya ſes troupes légères garder les gorges du Hoai-ho & de Sſé-choui, la ſeule reſſource des ennemis.

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

Les princes, continuellement harcelés par Tchang-yu, voyant que leurs vivres étoient preſque conſommés ſans fruit devant la place qu'ils aſſiégeoient, tinrent conſeil, dont le réſultat fut de marcher aux impériaux, & de les engager à une action déciſive ; en conſéquence de quoi ils lèvent le ſiége de Leang, & vont chercher Tcheou-ya-fou. Ce général, bien retranché dans ſon camp, & muni de proviſions de bouche, n'en voulut point ſortir, quelques inſultes qu'ils lui fiſſent pour l'attirer hors de ſes lignes, perſuadé qu'il en auroit bon marché dans la diſette de vivres où ils alloient tomber.

Les confédérés, voyant leurs tentatives inutiles, réſolurent de forcer le camp, & en concertèrent l'attaque par deux endroits différens ; l'une au nord, qui ne ſeroit qu'une feinte, & l'autre au ſud, où ſe porteroient toutes leurs forces. Tcheou-ya-fou, qui en fut inſtruit par des déſerteurs, leur oppoſa ruſe pour ruſe : il garnit en apparence le côté du nord, en étendant les quartiers qui devoient le défendre, & fit paroître peu de monde au ſud, où devoient ſe faire les plus grands efforts ; mais il maſqua deux brigades d'élite pour tomber ſur les ennemis quand ils ſeroient engagés dans le camp. Les princes choiſirent la nuit pour donner l'aſſaut : ils le pouſsèrent avec toute la bravoure qu'inſpire le déſeſpoir ; les retranchemens furent emportés ; mais au moment qu'ils ſe croyoient maîtres du camp, le corps de réſerve, poſté en embuſcade, fondit ſur

Avant l'Ere Chrétienne. 154. *Hiao-king-ti.*

ceux qui étoient entrés dans les lignes, & tout fut tué ou fait priſonnier. Les autres qui devoient les ſoutenir, ſe voyant repouſſés avec tant de vigueur, prirent la fuite, ſans que leurs chefs puſſent les arrêter ; alors Tcheou-ya-fou ſortit de ſes retranchemens, & chargea bruſquement l'armée des rebelles, qui, exténuée par la faim & découragée par le mauvais ſuccès de l'attaque du camp, ſe laiſſa égorger ſans ſe défendre.

Dans cette ruine totale de leur parti, les princes révoltés s'abandonnèrent au déſeſpoir. Celui de Ou ſe ſauva un des premiers ; il avoit déja paſſé le Hoai-ho, & prenoit la route de Tong-yuei, mais il fut tué. Le prince de Tchou ſe donna lui-même la mort, pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis. Celui de Tſi s'empoiſonna, & le prince de Kiao-ſi s'enfonça un poignard dans le ſein, au moment qu'il alloit être fait priſonnier, avec ceux de Kiao-tong, de Sſé-tchuen & de Kiao. Ces trois derniers furent conduits à Tchang-ngan, où ils ſubirent la mort comme rebelles.

Cette grande défaite des princes arriva ſur la fin de la ſeconde lune de la troiſième année du règne de HIAO-KING-TI, & le trentième de cette même lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. A la quatrième lune de l'année ſuivante, l'empereur

153. déclara ſon fils Lieou-yong prince héritier ; il exempta, à cette occaſion, les peuples du tribut de cette année, fit élargir les priſonniers détenus pour des cauſes légères, & diminua la peine de ceux dont les crimes étoient plus graves.

Le trentième de la dixième lune de cette même année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

152. L'année ſuivante, l'empereur fit bâtir un village, qu'il appella Yang-ling-y (1), pour ſervir de retraite aux vieillards,

(1) A trente *ly* au ſud-oueſt de Kao-ling-hien de Si-ngan-fou dans le Chen ſi.

aux veuves & aux orphelins réduits à la pauvreté. Il aſſigna des fonds conſidérables pour leur ſubſiſtance & leur entretien. Quelque temps après, il fit conduire la princeſſe Tchang-chi au *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, à qui il l'avoit promiſe en mariage. Sur la fin de l'année, à la douzième lune, le tonnerre ſe fit entendre comme au fort de l'été ; & à la neuvième lune de l'année ſuivante, l'empereur qui n'aimoit pas l'impératrice Po-chi, la dégrada & la mit au rang des ſuivantes.

Avant l'Ere Chrétienne. 152. *Hiao-king-ti.* 151.

Le trentième de la onzième lune, ſeptième année du règne de HIAO-KING-TI, il y eut une éclipſe de ſoleil.

A cette même époque, le prince Lieou-yong, que l'empereur avoit ſolemnellement déclaré ſon héritier, perdit ſon rang par les intrigues d'une des princeſſes-reines.

Le prince de Yen avoit marié une de ſes filles à Ouang-tchong, un de ſes principaux officiers, qui laiſſa un fils & deux filles à ſa mort. Tſang-eulh, ſa veuve, encore jeune & pourvue d'appas, ſe remaria à Tien, qui étoit en faveur auprès de l'empereur Hiao-ouen-ti. Elle eut un fils appellé Tien-ſen. L'aînée des deux filles de ſon premier mariage, devenue nubile, fut mariée par l'empereur à Kin-ouang-ſiun, un de ſes premiers officiers ; & de ce mariage, il vint une fille, qui, par ſa beauté & ſon eſprit, fit l'admiration de toute la cour. Comme on ne tariſſoit point ſur ſon éloge, Tſang-eulh en augura une grande fortune pour ſa fille, & afin de réaliſer ſes eſpérances, elle la fit voir au prince Lieou-ki, l'aîné des fils de l'empereur, qui en devint éperduement amoureux. Ce prince en eut un fils, qu'il nomma Lieou-ché.

150.

Lorſque Lieou-ki fut ſur le trône, & qu'il eut nommé Lieou-yong ſon ſucceſſeur à l'empire, il voulut le marier à

Avant l'Ere Chrétienne. 150. *Hiao-king-ti.*

la fille de la princeſſe Piao. Li-ki, mère de Lieou-yong, s'oppoſa fortement à ce mariage, que Ouang-chi, une autre femme de l'empereur, avoit propoſé. Celle-ci en eut du reſſentiment contre Li-ki, & ces deux princeſſes ſe brouillèrent enſemble.

Ouang-chi, plus vindicative, entretenoit l'empereur dans le mécontentement que l'oppoſition de Li-ki lui donnoit. Elle engagea un grand de la cour à préſenter un placet au prince, dans lequel il expoſoit, que puiſqu'il avoit déſigné le fils de Li-ki ſon héritier, il falloit qu'il la déclarât impératrice. Ouang-chi inſinua à l'empereur que ce placet étoit l'effet des intrigues de Li-ki. Dans la colère qu'il en eut, il fit condamner à mort celui qui le lui avoit préſenté, & révoqua le choix qu'il avoit fait de Lieou-yong pour ſon ſucceſſeur au trône. La ſenſible Li-ki en conçut tant de chagrin, qu'elle en mourut peu de temps après.

L'ambitieuſe Ouang-chi, n'ayant plus de rivale, obtint pour elle un rang, dont ſes intrigues avoient privé Li-ki. Elle fut déclarée impératrice à la quatrième lune, & Lieou-ché, ſon fils, prince héritier. L'an 149, en été, à la quatrième lune, il y eut un violent tremblement de terre, & à Heng-chan il tomba de la grêle d'une groſſeur extraordinaire, à la hauteur de deux pieds.

149.

L'année ſuivante, à la quatrième lune, il parut une comète du côté du nord; & à la neuvième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

148.

Lorſque Lieou-ki deſtitua Lieou-yong de ſa qualité d'héritier de l'empire, le prince de Leang, frère puîné de l'empereur, ſe trouvoit à la cour. Yang-ching & Kong-ſun-kouei, favoris de ce prince, dont l'ambition étoit de voir leur maître

ſur

ſur le trône impérial, dans l'eſpérance d'une plus grande fortune pour eux-mêmes, ſollicitèrent vivement l'impératrice-mère de demander, pour le prince de Leang, le rang que l'empereur venoit d'ôter à ſon fils aîné. Cette princeſſe, étant à table avec l'empereur, fit adroitement tomber la converſation ſur les belles qualités du prince de Leang: comme elle vit que l'empereur en faiſoit auſſi l'éloge, elle lui dit: « Si j'avois » quelque choſe à vous demander, ce ſeroit en ſa faveur; mais » je craindrois un refus ».

Avant l'Ere Chrétienne. 148. *Hiao-king-ti.*

L'empereur ſe levant, lui répondit: « Princeſſe, ce doute » me fait injure; je ſuis votre fils & empereur, je vous dois » le reſpect & l'obéiſſance: j'en dois encore l'exemple à mes » ſujets. Oſerois-je manquer à des obligations auſſi reſpecta- » bles »? L'impératrice-mère, enhardie par cette réponſe, lui fit la propoſition d'aſſurer ſa ſucceſſion au prince de Leang; mais l'empereur, qui ne s'attendoit pas à une pareille demande, la ſalua profondément, & ne lui répondit que par un oui forcé.

Yuen-ngang, dont les conſeils avoient cauſé la perte de Tchao-tſou, rempliſſoit alors la charge de cenſeur de l'empire. Inſtruit de ce qui s'étoit paſſé entre l'impératrice-mère & ſon fils, il prit le pinceau & compoſa un placet, qu'il rendit public, dans lequel il repréſentoit à l'empereur que, ſuivant les ordres du fondateur de la dynaſtie, il ne pouvoit choiſir un ſucceſſeur que parmi les princes ſes fils, afin de conſerver l'honneur de ſa famille, & d'en perpétuer le luſtre dans ſes deſcendans. Que ſi ſon devoir de fils l'obligeoit d'obéir à ſa mère, ce ne devoit être que dans les choſes qui n'étoient point contraires aux conſtitutions de l'état; que ſa première obligation, comme empereur, étoit de reſpecter les volontés

Avant l'Ere Chrétienne. 148. *Hiao-king-ti.*

du grand Kao-hoang-ti, le chef de ſa famille, auxquelles tous les grands avoient donné leur ſanction par un ſerment irrévocable & ſolemnel; & que l'exemple de Suen-kong, prince de Song, qui, pour avoir déshérité ſon fils, avoit allumé une guerre qui avoit duré cinq générations, devoit abſolument le détourner de toute idée de faire paſſer le ſceptre impérial entre les mains de ſon frère, au préjudice de ſes enfans, ſes légitimes héritiers.

La fermeté de ce placet déconcerta toutes les vues de l'impératrice-mère & des favoris du prince de Leang. Ce dernier ne fut pas le maître de ſon reſſentiment contre les cenſeurs de l'empire; à l'inſtigation de ſes favoris, il ſuppoſa un ordre de l'empereur, & envoya à leur tribunal des aſſaſſins, qui poignardèrent Yuen-ngang, avec au moins dix de ſes collègues.

L'empereur donna les ordres les plus ſévères contre les meurtriers; & par les recherches exactes qu'on en fit, on découvrit que le prince de Leang étoit l'auteur de cet attentat affreux. Comme il craignoit pour ſes favoris, il les fit évader & les envoya à Leang, accompagnés de Tien-chou, pour les cacher dans l'endroit le plus ſecret de ſon palais. Ce prince les y ſuivit peu de jours après. Han-ngan-koué, grand-maître de ſa maiſon, & reſponſable, par ſa place, des déſordres qui ſe commettent, vint trouver ce prince à ſon arrivée, & lui dit, les larmes aux yeux: « Je ſuis perdu, ſi vous laiſſez ces deux hommes dans » l'intérieur du palais! *La honte du prince*, dit le proverbe, *eſt* » *la mort de ſon ſujet.* Vous ne vous êtes porté à cette extrêmité, » que parce que vous n'aviez auprès de vous aucun ſujet fidèle. » Les diſcours artificieux de deux ſcélérats vous ont fait com- » mettre une action, contre laquelle l'humanité, la juſtice & » les loix crient vengeance. Je frémis du danger qui menace

» vos jours ? Un infâme ſupplice »!... Ses larmes, à ces mots, coulèrent plus fort : le prince effrayé s'écria : « Malheureux, » qu'ai-je fait »!

Avant l'Ere Chrétienne. 148. *Hiao-king-ti.*

Cependant les tribunaux, intéreſſés à venger la mort des officiers de l'empire, ſollicitoient vivement la punition exemplaire des coupables. L'empereur ne pouvoit ſe réſoudre à faire périr un frère qu'il aimoit. L'impératrice-mère étoit inconſolable, & trembloit pour la vie de ce cher fils. Han-ngan-koué revint à la charge, pour le preſſer de donner ſatisfaction à l'empereur, en ſacrifiant ſes deux favoris. Le prince, que cette propoſition déſeſpéroit, ne pouvoit y penſer ſans verſer des pleurs amers. Ces deux favoris, voyant tant de troubles à leur occaſion, ſe firent juſtice eux-mêmes, & prévinrent, en ſe donnant la mort, le ſupplice ignominieux qui les attendoit.

Le prince de Leang ne put s'empêcher de donner des larmes à la fin tragique de deux perſonnes qu'il avoit aimées : bientôt le ſoin de ſe tirer lui-même d'embarras, lui fit écrire à Ouang-ſin, frère aîné de l'impératrice, une lettre conçue en ces termes : « Siang oſa autrefois attenter aux jours de Chun, avant qu'il » parvînt au trône. Chun, reconnu empereur, oublia les mau- » vais traitemens de ſon frère, & ne ſut que pardonner. Il » pouſſa même la généroſité au point de le combler de bien- » faits, & de lui donner un des meilleurs gouvernemens. » Cette action fait encore aujourd'hui l'objet de notre admi- » ration & de nos louanges : je n'ai point entrepris ſur la vie » de l'empereur, ſeroit-il moins généreux que Chun »? Il finiſſoit ſa lettre par demander à Ouang-ſin, d'engager la ſœur de Tchang-kiun, à qui il avoit rendu des ſervices, & qui avoit du crédit ſur l'eſprit de l'empereur, d'intercéder pour lui. Le prince, à qui on montra la lettre de ſon frère, apprenant en

même temps, que Yang-ching & Kong-ſun-kouei s'étoient donné la mort, fit ſurſeoir à toutes les pourſuites, & publia que ſon frère étoit innocent du meurtre de Yuen-ngang & de ſes collègues, dont il rejettoit toute l'atrocité ſur les deux favoris : il le rappella à la cour, & ſécha enfin les larmes de l'impératrice ſa mère, dont ce rappel diſſipa les inquiétudes mortelles où elle avoit été depuis cette funeſte aventure.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 148. *Hiao-king-ti.*

Pour ſe rendre à la cour, le prince de Leang ſe revêtit des habits les plus ſimples, & y vint dans un char ſans ornemens, ſuivi ſeulement de deux cavaliers. Il ſe préſenta à la porte du palais en poſture de criminel, en implorant ſon pardon. Auſſitôt que ſa mère & ſon frère en furent avertis, ils le firent entrer & ſe précipitèrent dans ſes bras, en verſant des pleurs de triſteſſe & de joie, accompagnés de paroles entre-coupées par leurs ſanglots. Cette entrevue attendriſſante tira des larmes des ſpectateurs. Le prince de Leang rentra en grace; mais dans la ſuite, l'empereur l'éloigna peu à peu du palais.

147. L'année ſuivante, à la quatrième lune, il y eut un grand tremblement de terre & une ſéchereſſe extraordinaire ; en automne, un nombre prodigieux de ſauterelles ruina entièrement les moiſſons. Dans le même temps, à la neuvième lune, il parut une comète au nord-oueſt, & le trentième de cette même lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

146. La onzième année du règne de HIAO-KING-TI, en été, on vit une quantité de ſauterelles encore plus grande que l'année précédente, & à la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

145. La douzième année, il y eut une famine générale dans tout l'empire ; le feu prit à la porte orientale du palais, & le réduiſit en cendres. La terre trembla à la neuvième lune; & l'année

144. ſuivante, ſur la fin de la troiſième lune, il tomba de la neige

hors de saison. A la quatrième lune de la même année, Lieou-ou, prince de Leang, connu sous le nom de *Hiao-ouang*, mourut des suites du chagrin que sa disgrace lui avoit donné, & de ce qu'il ne venoit plus à la cour y jouir des honneurs dûs à sa naissance. L'impératrice-mère fut si sensible à sa mort, que, s'abandonnant à sa douleur, elle ne vouloit plus prendre de nourriture, & reprocha durement à l'empereur de l'avoir avancée. Ce prince ne put la consoler qu'en partageant les états de Leang entre les cinq enfans que son frère avoit laissés. Mai, eut l'état de Leang; Ming, celui de Tsi-tchouen; Peng-li, celui de Tsi-tong; Ting, celui de Chan-yang; enfin Pou-ché, celui de Tsi-in : états qu'ils possédèrent avec le titre de *ouang*, ou de roi.

Avant l'Ere Chrétienne. 144. *Hiao-king-ti.*

A la même époque, Li-kouang, qui gardoit à Yen-men les frontières contre les Tartares *Hiong-nou*, entra dans leur pays à la tête d'une centaine de cavaliers, pour aller à la découverte. Il n'eut pas marché un jour, qu'il apperçut quelques mille Tartares qui venoient droit à lui. Sa petite troupe voulut retourner sur ses pas, mais il lui représenta que si les Tartares les voyoient fuir, ils tomberoient sur eux, & les inquiéteroient beaucoup dans leur retraite; au lieu qu'en faisant bonne contenance, ils leur en imposeroient. Li-kouang donna l'ordre de mettre pied à terre, & de desseller les chevaux quand les Tartares ne seroient plus qu'à deux *ly* de distance. Pendant qu'ils étoient occupés de ce soin, un officier Tartare s'avança à la portée de l'arc, suivi de quelques cavaliers. Li-kouang monte à cheval avec une dixaine des siens, & se présente fièrement. Le Tartare lui décoche une flèche, qui ne l'atteint pas; alors Li-kouang l'ajuste, & le renverse de dessus son cheval; ses compagnons prennent aussi-tôt la fuite.

Li-kouang ne s'amusa pas à les poursuivre; de retour à son

Avant l'Ere Chrétienne. 144. *Hiao-king-ti.*

petit camp, il fit deſſeller leurs chevaux à ceux qui venoient d'eſcarmoucher avec lui. Les Tartares, qui les obſervoient, voyant leur ſécurité, les crurent ſoutenus par le gros de l'armée, & n'osèrent plus les venir inſulter. Mais Li-kouang profita de la nuit pour ſe retirer.

143. Le trentième de la ſeptième lune de la même année, il y eut une éclipſe de ſoleil. L'été de l'année ſuivante, il y eut un tremblement de terre, qui dura vingt-deux jours de ſuite, dont les ſecouſſes furent ſi violentes, qu'elles firent écrouler les murailles de pluſieurs villes. Le trentième de la ſeptième lune, de cette même année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

142. L'année d'après, à la première lune, on reſſentit, dans un jour, trois grandes ſecouſſes d'un tremblement de terre. L'an 141, en hiver, à la dixième lune, le ſoleil & la lune parurent de couleur rougeâtre; ce phénomène remplit de crainte tout le monde. A la dernière lune de la même année, le tonnerre gronda d'une manière effrayante : le ſoleil & la lune parurent, durant cinq jours, d'un rouge foncé, ce qui augmenta la terreur dont on étoit ſaiſi.

141. L'empereur Hiao-king-ti mourut âgé de quarante-huit ans, la ſeizième année de ſon règne. Son fils Lieou-ché, qui prit le nom de Han-ou-ti, lui ſuccéda à l'âge de ſeize ans.

Fin du Tome ſecond.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur du Grand-Conſeil du Roi, & du Collége Royal
de France, rue Saint-Jacques.

209

HISTOIRE
GENERALE
DE LA CHINE

2

45

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm